

RICHARD
DAWKINS

Pour en finir avec

DIEU

Robert Laffont

RICHARD DAWKINS

**POUR EN FINIR
AVEC DIEU**

Traduit de l'anglais
par Marie-France Desjeux-Lefort

ROBERT LAFFONT

DU MÊME AUTEUR

Le Gène égoïste, Odile Jacob, 1996.

L'Horloger aveugle, Robert Laffont, 1989.

Le Fleuve de la vie : qu'est-ce que l'évolution ?, Hachette
Littérature, 1997.

Les Mystères de l'arc-en-ciel, Bayard, 2000.

Il était une fois nos ancêtres, Robert Laffont, 2007.

*À la mémoire
de
Douglas Adams
(1952-2001)*

« Ne suffit-il pas de voir qu'un jardin est beau,
sans qu'il faille aussi croire
à la présence de fées au fond de ce jardin ? »

INTRODUCTION

Quand elle était petite, Lalla, mon épouse, détestait son école et elle aurait voulu pouvoir en partir. Bien plus tard, âgée d'une vingtaine d'années, elle a révélé cette triste réalité à ses parents et sa mère en a été accablée : « Mais ma chérie, pourquoi n'es-tu pas venue nous le dire ? » Aujourd'hui, c'est sur la réponse de Lalla que je médite : « Mais je ne savais pas que je le pouvais. »

Je ne savais pas que je le pouvais.

J'ai idée – enfin je suis sûr – qu'il se trouve autour de nous une multitude de gens qui ont été élevés dans une religion ou dans une autre, qui ne les rend pas heureux, à laquelle ils ne croient pas, ou qui les préoccupe pour tout le mal qui est fait en son nom ; des gens qui ont vaguement envie de quitter la religion de leurs parents et qui aimeraient pouvoir le faire, mais qui tout simplement ne se rendent pas compte que c'est possible. Si vous êtes de ces personnes, ce livre vous est destiné. Il a pour but d'éveiller les consciences sur plusieurs points – de faire prendre conscience qu'il est réaliste, courageux et merveilleux de vouloir être athée. Vous pouvez être un athée heureux, équilibré, moral et intellectuellement accompli. C'est le premier point sur lequel je veux éveiller les consciences. Il est aussi trois autres réalités dont je veux vous parler.

En janvier 2006, j'ai présenté à la télévision britannique (sur la chaîne Channel Four) un documentaire en deux parties intitulé *Root of All Evil ?* [La racine de tout le mal]. D'emblée,

je n'ai pas aimé le titre. La religion n'est pas la racine de *tout* le mal, car dans aucun domaine une seule chose ne peut être la racine de tout. En revanche, j'ai été ravi de la publicité que Channel Four a diffusée dans la presse nationale. C'était une photo panoramique de Manhattan, sous-titrée « Imaginez un monde sans religion ». Quel rapport ? Les tours jumelles du World Trade Center étaient là, bien en évidence.

Imaginez, avec John Lennon, un monde sans religion. Pas d'attentats suicides, pas de 11 septembre, pas de 7 juillet [1], pas de croisades, pas de chasses aux sorcières, pas de Conspiration des poudres, pas de partition de l'Inde, pas de guerres israélo-palestiniennes, pas de massacres de musulmans serbo-croates, pas de persécution de juifs « déicides », pas de « troubles » en Irlande du Nord, pas de « crimes d'honneur », pas de télévangélistes au brushing avantageux et au costume tape-à-l'œil, cherchant à tondre les gogos en leur vidant les poches (« Dieu veut que vous donniez jusqu'à ce que ça vous fasse mal »). Imaginez, pas de talibans pour dynamiter les statues anciennes, pas de décapitations publiques des blasphémateurs, pas de femmes flagellées pour avoir montré une infime parcelle de peau. À ce propos, mon collègue Desmond Morris m'a appris que la superbe chanson *Imagine* de John Lennon est parfois jouée aux États-Unis dans une version où le vers « *and no religion too* » [et pas de religion non plus] est expurgé. Une autre a même le culot de le remplacer par « *and one religion too* » [et aussi une religion unique].

Peut-être avez-vous le sentiment que l'agnosticisme est une attitude raisonnable, mais que l'athéisme est tout aussi dogmatique que la foi religieuse ? Si c'est le cas, j'espère que le chapitre 2 vous fera changer d'avis en vous convainquant que « l'hypothèse de Dieu » est une hypothèse scientifique sur l'univers, et qu'il faut l'analyser avec le même scepticisme que n'importe quelle autre. Peut-être vous a-t-on appris que les philosophes et les théologiens ont donné de bonnes raisons pour croire en Dieu. Si vous êtes de cet avis, vous pourriez aimer le chapitre 3, « Les arguments en faveur de Dieu », arguments dont la faiblesse se révèle criante. Peut-être jugez-vous évident que l'existence de Dieu s'impose, sinon, comment le monde lui-même en serait-il venu à exister ? Sinon, comment expliquerait-on la présence de la vie, avec toute sa riche diversité, toutes les espèces donnant l'impression troublante d'émaner d'un « dessein » ? Si vos idées vont dans ce sens, j'espère que vous y verrez plus clair après avoir lu le chapitre 4, « Pourquoi il est quasiment certain que Dieu n'existe pas ». Loin de désigner un concepteur, l'illusion de dessein dans le monde du vivant s'explique avec bien plus d'économie et avec une élégance irrésistible par la sélection naturelle de Darwin. Et alors que la sélection naturelle se limite à expliquer le monde vivant, elle nous fait prendre conscience qu'il peut exister des « grues [2] » susceptibles d'expliquer tout aussi bien les choses, notamment le cosmos lui-même. Le pouvoir de grues telles que la sélection naturelle est le deuxième point dont je veux vous faire prendre conscience.

Peut-être pensez-vous qu'il existe nécessairement un dieu ou des dieux car d'après les anthropologues et les historiens, les croyants prévalent dans toutes les cultures humaines. Si vous jugez cet argument convaincant, allez voir le chapitre 5, « Les racines de la religion », qui explique l'universalité de la croyance religieuse. Ou bien estimez-vous que nous avons besoin de convictions religieuses pour avoir des principes moraux qui puissent se justifier ? N'avons-nous pas besoin de Dieu pour être bons ? Lisez alors les chapitres 6 et 7 pour voir pourquoi il n'en va pas ainsi. Et si, alors que vous-même vous avez perdu la foi, vous êtes encore un peu attaché à la religion parce que vous jugez que c'est une bonne chose pour le monde, le chapitre 8 vous invitera à réfléchir à certains points pour lesquels la religion n'est pas une si bonne chose pour le monde.

Si vous vous sentez pris au piège de la religion dans laquelle vous avez été élevé, il serait intéressant que vous vous demandiez comment vous en êtes arrivé là. La réponse en général est dans une certaine forme d'endoctrinement des enfants. Si vous êtes religieux, il est plus que probable que votre religion est celle de vos parents. Si vous êtes né dans l'Arkansas et que vous pensez que le christianisme est dans le vrai et l'islam dans l'erreur, tout en sachant très bien que vous penseriez le contraire si vous étiez né en Afghanistan, vous êtes victime de l'endoctrinement des enfants. Et inversement si vous êtes né en Afghanistan.

Le thème de la religion et de l'enfance constitue la matière du chapitre 9, qui comprend aussi le troisième point sur lequel je veux éveiller les consciences. De même que les féministes

font la grimace quand elles entendent « il » au lieu de « il ou elle », ou « homme » au lieu de « être humain », je voudrais que tout le monde fasse la grimace en entendant une expression comme « un enfant catholique » ou « un enfant musulman ». Parlez plutôt d'un « enfant de parents catholiques » si vous voulez, mais si vous entendez parler d'un « enfant catholique », interrompez votre interlocuteur en lui faisant poliment remarquer que les enfants sont trop jeunes pour savoir où ils en sont sur ce genre de question, de même qu'ils sont trop jeunes pour avoir un avis sur l'économie ou la politique. Précisément parce que je cherche à éveiller les consciences, je ne m'excuserai pas de le répéter ici dans l'introduction et dans le chapitre 9. On ne le répète jamais assez, et donc je le redirai. Ce n'est pas un enfant musulman, mais un enfant de parents musulmans. Il est trop jeune pour savoir s'il est musulman ou pas. Un enfant musulman, ça n'existe pas. Un enfant chrétien, ça n'existe pas.

Les chapitres 1 et 10 ouvrent et ferment le livre en expliquant, chacun à sa façon, comment une bonne compréhension de la splendeur du monde réel peut, sans jamais devenir une religion, jouer le rôle de stimulant qu'a usurpé la religion tout au long de l'histoire – sans vraiment donner satisfaction.

La quatrième prise de conscience que je veux provoquer porte sur la fierté de l'athée. Il n'y a pas de quoi s'excuser d'être athée. Bien au contraire, il faut en être fier, et regarder la tête haute, droit devant soi, vers l'horizon au loin, car l'athéisme est presque toujours la marque d'une saine

indépendance d'esprit et, à vrai dire, d'un esprit sain. Nombreux sont ceux qui au fond d'eux-mêmes se savent athées, sans oser l'admettre devant leur famille, voire, dans certains cas, se l'avouer à eux-mêmes. C'est en partie parce qu'on s'est évertué à faire du mot « athée » une étiquette affreuse qui fait peur. Le chapitre 9 cite l'histoire tragicomique de la comédienne Julia Sweeney quand ses parents ont découvert dans un journal qu'elle était devenue athée. Ne pas croire en Dieu, ça, ça pouvait passer à la rigueur, mais athée ! ATHÉE ? (La voix de sa mère s'enfla en un cri.)

Sur ce point, il faut que je dise un mot aux lecteurs américains en particulier car la religiosité de l'Amérique d'aujourd'hui est un phénomène vraiment incroyable. L'avocate Wendy Kaminer [3] exagérait à peine quand elle a fait remarquer qu'il était aussi dangereux de se moquer de la religion que de faire brûler un drapeau dans une salle de l'American Legion [4]. Dans l'Amérique d'aujourd'hui, les athées ont le même statut que les homosexuels il y a cinquante ans. Maintenant, après le mouvement *Gay Pride*, il est possible, bien qu'encore difficile, d'être élu à des fonctions officielles. Un sondage Gallup en 1999 a demandé aux Américains s'ils étaient prêts à voter pour quelqu'un de très qualifié si c'était une femme (oui, 95 %), un catholique romain (oui, 94 %), un juif (92 %), un Noir (92 %), un mormon (79 %), un homosexuel (79 %), ou un athée (49 %). Il est clair qu'il reste beaucoup de chemin à faire. Mais les athées sont beaucoup plus nombreux, en particulier dans l'élite plus instruite, que beaucoup ne le pensent. C'était déjà le cas au XIX^e siècle quand John Stuart Mill pouvait dire : « Le monde

serait étonné s'il savait que parmi les personnages les plus illustres de son fleuron, parmi ceux que même l'estime de la population distingue le plus pour leur sagesse et leur vertu, beaucoup sont complètement sceptiques en matière de religion. »

Ce doit être encore plus vrai aujourd'hui et, de fait, j'en apporte la preuve dans le chapitre 3. Si tant de personnes ne remarquent pas les athées, c'est que beaucoup parmi nous répugnent à « se déclarer [5] ». Mon rêve est que ce livre puisse les y aider. De même que pour le mouvement gay, plus nombreux sont ceux qui se déclarent, plus il sera facile pour les autres de se joindre à eux. Peut-être existe-t-il une masse critique pour que se déclenche une réaction en chaîne.

D'après des sondages américains, les athées et les agnostiques sont beaucoup plus nombreux que les juifs religieux, et même plus nombreux que la plupart des autres groupes religieux. Contrairement aux juifs, cependant, qui constituent notoirement un des lobbys politiques les plus efficaces des États-Unis, et aux chrétiens évangéliques dont le pouvoir politique est encore plus grand, les athées et les agnostiques n'étant pas organisés, leur influence est pratiquement nulle. De fait, on a comparé la tentative d'organiser les athées à celle de constituer des troupeaux de chats car ayant tendance à avoir une pensée indépendante, ils refusent de se soumettre à une autorité. La première étape serait cependant de constituer une masse critique de ceux qui voudraient « se déclarer », ce qui encouragerait les autres à le faire. Même incapables de se laisser rassembler, à partir d'un

certain nombre, les chats peuvent faire beaucoup de bruit et on ne peut les ignorer.

Dans mon titre, le terme d'« illusion » [6] a perturbé quelques psychiatres pour qui c'est un terme technique qui ne doit pas être galvaudé. Trois d'entre eux m'ont écrit pour me proposer un terme technique spécial pour l'illusion religieuse : *relusion* [7]. Peut-être finira-t-il par être adopté, mais pour l'instant je m'en tiens à « illusion ». Le *Penguin English Dictionary* définit l'illusion comme « une fausse croyance ou une fausse impression ». Ce qui est étonnant, c'est que la citation qui illustre cette définition est de Phillip E. Johnson : « Le darwinisme est l'histoire de la libération de l'humanité de l'illusion que sa destinée est contrôlée par une puissance supérieure à elle. » Ne serait-ce pas le même Johnson qui mène la campagne des créationnistes contre le darwinisme en Amérique aujourd'hui ? Effectivement, c'est bien lui, et comme on pourrait le deviner, cette citation est prise hors de son contexte. J'espère que le fait que j'ai donné ces détails sera remarqué, car je n'ai pas bénéficié de la même courtoisie dans les nombreuses occasions où des créationnistes ont cité mes écrits en les sortant délibérément et de façon trompeuse de leur contexte. Quoi qu'il ait voulu dire Johnson, sa phrase est de celles auxquelles je souscris volontiers. Le dictionnaire de Microsoft Word définit une illusion comme « une fausse croyance persistante, à laquelle on tient obstinément devant la preuve du contraire, et qui se présente en particulier comme un symptôme de trouble psychiatrique ». La première partie résume parfaitement la foi religieuse. Quant à savoir s'il s'agit d'un trouble psychiatrique, j'ai tendance à dire, comme Robert

M. Pirsig, l'auteur du *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes* : « Quand une personne souffre d'une illusion, on appelle cela la folie. Quand beaucoup de gens souffrent d'une illusion, on appelle cela la religion. »

Si ce livre répond à mes attentes, les lecteurs qui sont croyants quand ils l'ouvriront seront athées quand ils le refermeront. Quel optimisme présomptueux ! Bien sûr, les croyants invétérés et obstinés sont immunisés contre tout argument car leur immunité est due à des années d'endoctrinement dans l'enfance, endoctrinement qui a nécessité des siècles pour mûrir (qu'il résulte de l'évolution ou d'un dessein). Parmi les dispositifs immunitaires les plus efficaces, se trouve l'interdiction formelle de seulement ouvrir un livre comme celui-ci, qui est sûrement une œuvre de Satan. Mais je pense qu'il se trouve beaucoup de gens à l'esprit ouvert : des gens dont l'endoctrinement dans l'enfance n'a pas été trop insidieux, ou n'a pas « pris » pour d'autres raisons, ou encore dont l'intelligence innée est suffisamment forte pour le surmonter. Il suffirait d'un peu d'encouragement à ces esprits libres pour qu'ils se libèrent complètement du vice de la religion. À tout le moins, j'espère qu'aucun de mes lecteurs ne pourra plus dire : « Je ne savais pas que je pouvais. »

Pour la préparation de ce livre, je suis reconnaissant à beaucoup de collègues et amis pour leur aide précieuse. Je ne peux les citer tous, mais figurent parmi eux mon agent littéraire John Brockman et les responsables éditoriaux Sally Gaminara (pour Transworld) et Eamon Dolan (pour Houghton Mifflin) ; leur relecture sensible et intelligente accompagnée de

tout un assortiment de critiques et de conseils m'a été très utile. Leur confiance enthousiaste et sans partage m'a beaucoup encouragé. Gillian Somerscales a été exemplaire dans la révision du manuscrit, aussi constructive dans ses suggestions que méticuleuse dans ses corrections. D'autres ont effectué une lecture critique de différentes ébauches, et je leur en sais gré : ce sont Jerry Coyne, J. Anderson Thomson, R. Elisabeth Cornwell, Ursula Goodenough, Latha Menon et surtout Karen Owens, une critique extraordinaire dont l'expertise à coudre ensemble et à découdre toutes les ébauches du livre a été presque aussi minutieuse que la mienne.

Ce livre doit quelque chose (et vice versa) au documentaire en deux parties *Root of All Evil ?* que j'ai présenté à la télévision britannique (sur Channel Four) en janvier 2006. Je remercie tous ceux qui ont participé à sa réalisation, entre autres Deborah Kidd, Russell Barnes, Tim Cragg, Adam Prescod, Alan Clements et Hamish Mykura. Pour l'autorisation d'utiliser des citations de ce documentaire, je remercie IWC Media et Channel Four. *Root of All Evil ?* a eu un excellent indice d'écoute en Grande-Bretagne, et il a aussi été pris par l'Australian Broadcasting Corporation. Reste à voir si une chaîne de télévision états-unienne osera le diffuser [8].

Ce livre a mûri dans mon esprit pendant quelques années. Dans le même temps, certaines de ses idées ont inévitablement fait leur chemin jusque dans des conférences, comme dans mes *Tanner Lectures* à Harvard, et dans des articles de journaux et de magazines. Les lecteurs des articles

que je publie régulièrement, en particulier dans *Free Inquiry*, trouveront peut-être que certains passages leurs sont familiers. Je remercie Tom Flynn, le rédacteur en chef de cet admirable magazine, pour le stimulus qu'il m'a procuré lorsqu'il m'a recruté pour ce travail. Après un intermède temporaire quand je terminais ce livre, j'espère reprendre maintenant ces articles, et je les consacrerai sans aucun doute à répondre aux retombées de ce livre.

Pour toutes sortes de raisons, je remercie Dan Dennett, Marc Hauser, Michael Stirrat, Sam Harris, Helen Fisher, Margaret Downey, Ibn Warraq, Hermione Lee, Julia Sweeney, Dan Barker, Josephine Welsh, Ian Baird et particulièrement George Sciles. De nos jours, un livre comme celui-ci n'est pas complet tant qu'il n'est pas devenu le noyau d'un site Internet vivant, un forum pour accueillir un complément de matériaux, de réactions, de discussions, de questions et de réponses – qui sait ce que réserve l'avenir ? J'espère que www.richarddawkins.net/, le site de la Richard Dawkins Foundation for Reason and Science, viendra remplir ce rôle, et je suis extrêmement reconnaissant à Josh Timonen pour la qualité artistique, le professionnalisme et l'ardeur avec lesquels il y travaille.

Par-dessus tout, je remercie mon épouse Lalla Ward qui m'a sorti de toutes mes hésitations et de mes doutes, non seulement par son soutien moral et ses suggestions pertinentes pour améliorer mon texte, mais aussi en me relisant ce livre à haute voix par deux fois au cours de sa réalisation, de façon que je puisse saisir très directement l'effet

qu'il pourrait produire sur un lecteur autre que moi. Je recommande cette technique aux autres auteurs, mais je dois les prévenir que pour que ce soit plus efficace, le lecteur doit être un acteur professionnel doté d'une voix et d'une oreille subtilement ajustées à la musique de la parole.

Notes – Introduction

- [1] 7-7-2005 : date des attentats suicides de Londres. (*N.d.T.*)
- [2] Terme du philosophe Daniel Dennett désignant un mécanisme d'action puissant et ancré dans le sol, par opposition à un « crochet » venu du ciel. (*N.d.T.*)
- [3] Wendy Kaminer, « The last taboo : why America needs atheism », *New Republic*, 14 octobre 1996 ; <http://www.positiveatheism.org/writ/kaminer.htm>
- [4] Organisme d'aide aux anciens combattants, qui siège dans de nombreux clubs locaux et qui milite auprès du Congrès pour faire valoir leurs droits et défendre les valeurs militaires. (*N.d.T.*)
- [5] L'auteur emploie l'expression *coming out* des gays. (*N.d.T.*)
- [6] L'auteur fait référence au titre original, *The God Delusion*. (*N.d.T.*)
- [7] Dr Zoe Hawkins, Dr Beata Adams et Dr Paul St John Smith, communication personnelle.
- [8] Au 9 février 2007, la réponse était toujours non. On peut cependant se procurer maintenant des DVD sur <http://richarddawkins.net/store>.

1

UN NON-CROYANT PROFONDÉMENT RELIGIEUX

*Je n'essaie pas d'imaginer un Dieu personnel ;
il suffit d'être impressionné par la structure du monde
dans la mesure où elle permet à nos sens inadéquats de l'apprécier.*

ALBERT EINSTEIN

Le respect mérité

L'enfant était à plat ventre dans l'herbe, le menton dans les mains. Soudain, il fut submergé par une perception aiguë de l'entrelacs des tiges et des racines : une forêt en microcosme, un monde transfiguré de fourmis et de petits insectes et même – mais il ne connaissait vraisemblablement pas ces détails à ce moment-là – des milliards de bactéries de la terre qui assuraient l'économie de ce microcosme. La microforêt de cette motte de terre et d'herbe sembla soudain s'enfler pour se fondre dans l'univers et dans l'esprit captivé de l'enfant qui la contemplait. Il interpréta cette expérience en termes religieux et elle le conduisit en fin de compte à la prêtrise. Il fut ordonné prêtre anglican et devint l'aumônier de mon école, un enseignant que j'aimais beaucoup. C'est grâce à des ecclésiastiques libéraux et honnêtes comme lui que personne ne pourra jamais dire qu'on m'a fait avaler la religion de force [1].

En d'autres temps et lieu, cet enfant aurait pu être moi sous les étoiles, ébloui par Orion, Cassiopée et la Grande Ourse, en larmes au son de la musique inaudible de la Voie lactée, la tête pleine des senteurs des frangipaniers et des amaryllis dans un jardin en Afrique. Pourquoi la même émotion allait-elle conduire mon aumônier dans une direction et moi dans l'autre, c'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. On observe souvent chez les scientifiques et les rationalistes une réaction quasi mystique devant la nature et l'univers, sans lien avec la croyance au surnaturel. Dans son enfance du moins, mon aumônier ne connaissait sans doute pas (et moi non plus) les dernières lignes de *L'Origine des espèces* – le passage célèbre sur le « rivage luxuriant » avec « des oiseaux qui chantent dans les buissons, des insectes variés qui voltigent çà et là, et des vers qui rampent dans la terre humide ». S'il l'avait connu, il y aurait sans doute trouvé sa voie, plutôt que dans la prêtrise, et il se serait peut-être rallié à l'idée de Darwin selon laquelle tout cela est « produit par des lois qui agissent autour de nous » :

Le résultat direct de cette guerre de la nature, qui se traduit par la famine et par la mort, est donc le fait le plus admirable que nous puissions concevoir, à savoir : la production des animaux supérieurs. N'y a-t-il pas une véritable grandeur dans cette manière d'envisager la vie, avec ses puissances diverses insufflées primitivement dans un petit nombre de formes, ou même dans une seule ? Or, tandis que notre planète, obéissant à la loi fixe de la gravitation, continue à tourner dans son orbite, une quantité de belles et admirables formes, sorties d'un commencement si simple, n'ont pas cessé de se développer et se développent encore !

Dans *Pale Blue Dot*, Carl Sagan disait :

Comment se fait-il que pratiquement aucune grande religion ne se soit tournée vers la science et en ait conclu : « C'est mieux que nous ne le pensions ! L'univers est bien plus grand que ne le disaient nos prophètes, plus grandiose, plus subtil, plus élégant » ? Elles disent plutôt : « Non, non, non ! Mon dieu est un petit dieu, et je veux qu'il le reste. » Une religion, ancienne ou nouvelle, qui mettrait l'accent sur la splendeur de l'univers telle que la révèle la science moderne pourrait s'attirer beaucoup plus de vénération et de respect que les religions traditionnelles.

Tous les livres de Sagan touchent les points sensibles de l'émerveillement transcendantal qui était l'apanage de la religion dans les siècles passés. Comme mes propres livres ont la même aspiration, j'entends souvent dire de moi que je suis profondément religieux. Une étudiante américaine m'a écrit qu'elle avait demandé à son professeur ce qu'il pensait de moi. « Certes, a-t-il répondu, il affirme que la science est incompatible avec la religion, mais il devient enthousiaste quand il parle de la nature et de l'univers. Pour moi, c'est ça, la religion ! » Mais est-ce que « religion » est le mot juste ? Je ne crois pas. Le physicien et prix Nobel (et athée) Steven Weinberg l'a expliqué mieux que personne dans *Le Rêve d'une théorie ultime* :

Certains ont de Dieu une vision si large et si souple qu'ils ne peuvent que le trouver partout où ils le cherchent. On entend dire « Dieu est l'être suprême », « Dieu est le meilleur de nous-mêmes », ou « Dieu est l'univers ». Bien sûr, comme n'importe quel autre mot, on peut donner au mot « Dieu » le sens que l'on veut. Si vous voulez dire que « Dieu est l'énergie », vous pouvez le trouver dans un morceau de charbon.

Weinberg a sûrement raison de dire que si l'on ne veut pas que le nom de Dieu perde son utilité, il faut l'employer dans le sens dans lequel les gens le comprennent en général : pour

définir un créateur surnaturel qui « mérite à juste titre notre vénération ».

Malheureusement, beaucoup de malentendus viennent de ce que l'on ne fait pas la distinction entre ce qu'on peut appeler la religion einsteinienne et la religion du surnaturel. Einstein a parfois invoqué le nom de Dieu (et il n'est pas le seul scientifique athée à le faire), ce qui prête à confusion et fait le bonheur des adeptes du surnaturel en mal d'interprétations tendancieuses, et désireux de récupérer l'illustre penseur dans leurs rangs. La dernière phrase solennelle (ou insidieuse ?) de Stephen Hawking dans *Une brève histoire du temps*, « et nous pourrions alors connaître la pensée de Dieu », est notoirement mal construite. Elle a fait croire, à tort bien sûr, que Hawking est croyant. La spécialiste de biologie cellulaire Ursula Goodenough dans *The Sacred Depths of Nature* [Les profondeurs sacrées de la nature] semble plus impliquée religieusement que Hawking ou Einstein. Elle aime les églises, les mosquées et les temples, et de nombreux passages de son livre ne demandent qu'à être sortis de leur contexte pour servir de munitions à la religion du surnaturel. Elle va jusqu'à se déclarer « naturaliste religieuse ». Pourtant, à lire attentivement son livre, on voit que c'est une athée pure et dure, exactement comme moi.

Le mot « naturaliste » est ambigu. Pour moi, il me fait venir à l'esprit le héros de mon enfance, le D^r Dolittle de Hugh Lofting (qui, soit dit en passant, tenait pas mal du « philosophe » naturaliste du HMS Beagle). Aux XVIII^e et XIX^e siècles, le mot naturaliste avait le sens qu'il a encore pour

la plupart d'entre nous aujourd'hui : quelqu'un qui étudie le monde naturel. Dans ce sens, depuis Gilbert White [2] les naturalistes ont souvent été des ecclésiastiques. Darwin lui-même se destinait à l'Église quand il était jeune, espérant que la vie tranquille d'un pasteur de campagne lui permettrait de s'adonner à sa passion des insectes. Les philosophes utilisent cependant ce mot dans un tout autre sens, où ils l'opposent à l'*adepte du surnaturel*. Julian Baggini explique dans *Atheism : A Very Short Introduction* ce que signifie l'engagement d'un athée dans le naturalisme : « Ce que croient la plupart des athées, c'est que, bien qu'il n'y ait qu'un seul type de matière dans l'univers et qu'elle soit physique, c'est d'elle que proviennent l'esprit, la beauté, les émotions, les valeurs morales, en somme toute la palette des phénomènes qui donnent à la vie humaine sa richesse. »

Les pensées et les émotions humaines *proviennent* d'interconnexions extrêmement complexes entre les entités physiques présentes dans le cerveau. D'après cette définition du naturalisme philosophique, l'athée est quelqu'un qui croit qu'il n'y a rien au-delà du monde physique naturel, pas d'intelligence créatrice *surnaturelle* qui rôde derrière l'univers observable, pas d'âme qui survit au corps et pas de miracles – sauf dans le sens de phénomènes naturels que nous ne comprenons pas encore. Si quelque chose semble se trouver derrière le monde naturel tel qu'on se l'explique actuellement de façon imparfaite, nous espérons que nous finirons par le comprendre et l'intégrer dans le naturel. Comme toujours quand on décompose un arc-en-ciel, il n'en sera pas moins merveilleux.

De grands scientifiques qui ont l'air religieux dans leurs propos se révèlent en général non croyants quand vous regardez de plus près ce à quoi ils croient. C'est certainement vrai d'Einstein et de Hawking. L'Astronome royal britannique actuel et président de la Royal Society, Martin Rees, m'a dit qu'il va à l'église comme un « anglican non croyant [...] par fidélité pour la tribu ». Il n'a pas de croyances déistes mais il partage le naturalisme poétique que le cosmos inspire aux autres scientifiques que j'ai cités. Au cours d'une récente conversation télévisée, j'ai défié mon ami, l'obstétricien Robert Winston, un pilier respecté de la société juive, d'admettre que son judaïsme relevait précisément de cette caractéristique et qu'il ne croyait pas vraiment à quoi que ce soit de surnaturel. Il a été près de l'admettre, mais il s'est dérobé au dernier moment (pour être honnête, c'est lui qui était censé m'interroger, et pas l'inverse) [3]. Quand j'ai insisté, il a dit qu'à son avis, le judaïsme lui donnait une bonne discipline qui l'aidait à structurer son existence et à bien vivre. Peut-être ; mais cela, bien sûr, n'intervient en rien dans la véracité d'aucune de ses affirmations sur le surnaturel. Nombreux sont les intellectuels athées qui se targuent d'être juifs et d'observer les rites juifs, peut-être par fidélité envers une tradition ancienne ou des parents qui ont été assassinés, mais aussi par un désir vague et ambigu d'appeler « religion » la vénération panthéiste que beaucoup d'entre nous partagent avec son représentant le plus distingué, Albert Einstein. Ils ne sont peut-être pas croyants mais, pour reprendre une expression du philosophe Daniel Dennett, ils « croient à la foi [4] ».

Une des remarques d'Einstein le plus souvent citée est :
« La science sans la religion est boiteuse, la religion sans la science est aveugle. » Mais il a aussi dit :

Ce que vous avez lu sur mes convictions religieuses était, bien sûr, un mensonge, un mensonge qui est systématiquement répété. Je ne crois pas en un Dieu personnel, et loin de m'en cacher, je l'ai exprimé clairement. S'il est en moi une chose qu'on peut taxer de religieuse, c'est mon admiration sans limite pour la structure du monde dans la mesure où notre science peut la révéler

Est-ce qu'Einstein donne l'impression de s'être contredit ? Et que l'on peut choisir à sa convenance ses paroles pour en faire des citations appuyant les deux côtés d'un argument ? Non. Par « religion », Einstein entendait tout autre chose que le sens qu'on lui donne en général. Pendant que je continue à clarifier la distinction entre la religion surnaturelle d'une part, et la religion einsteinienne d'autre part, gardez à l'esprit que ce ne sont que les dieux *surnaturels* que je qualifie d'illusoire.

Voici d'autres citations d'Einstein pour vous donner un aperçu de la religion einsteinienne :

Je suis un non-croyant profondément religieux. C'est une religion d'un type quelque peu nouveau.

Je n'ai jamais imputé à la Nature un objectif ou un but, ou quoi que ce soit qui puisse passer pour anthropomorphique. Ce que je vois dans la Nature, c'est une superbe structure qu'on ne peut comprendre qu'imparfaitement et qui doit donner à celui qui réfléchit un profond sentiment d'humilité. C'est un sentiment authentiquement religieux qui n'a rien à voir avec le mysticisme.

L'idée d'un Dieu personnel m'est totalement étrangère et semble même naïve.

Bien plus nombreux depuis sa mort, les apologistes de la religion essaient bien entendu de se réclamer d'Einstein. Mais

certains croyants de ses contemporains le voyaient sous un tout autre jour. En 1940, Einstein publia un article célèbre justifiant son affirmation « Je ne crois pas en un Dieu personnel ». Cette déclaration, avec d'autres, déclencha une avalanche de lettres des orthodoxes religieux, dont beaucoup faisaient allusion aux origines juives d'Einstein. Les extraits qui suivent proviennent de l'ouvrage de Max Jammer, *Einstein and Religion* (c'est aussi ma principale source de citations personnelles d'Einstein sur les questions religieuses). L'évêque catholique de Kansas City a dit : « Il est triste de voir un homme issu de la race de l'Ancien Testament et de ses enseignements nier la grande tradition de cette race. » D'autres ecclésiastiques catholiques ont renchéri : « Il n'est d'autre Dieu qu'un Dieu personnel. [...] Einstein ne sait pas de quoi il parle. Il se trompe complètement. Certains croient que, parce qu'ils sont arrivés à un haut niveau d'érudition dans un domaine, ils sont qualifiés pour se prononcer dans tous. » La notion que la religion est un *domaine* à proprement parler dans lequel on pourrait prétendre à l'*expertise* est une chose qu'il ne faut pas laisser dire sans la critiquer. Cet ecclésiastique ne se serait vraisemblablement pas soumis à l'expertise d'un soi-disant « féeologue » pour décider de la forme et de la couleur exactes des ailes des fées. L'évêque et lui croyaient que, faute d'une formation en théologie, Einstein avait mal compris la nature de Dieu. Bien au contraire, il comprenait parfaitement ce qu'il niait.

Un avocat catholique américain au service d'une coalition œcuménique écrivit à Einstein :

Nous regrettons profondément que vous ayez fait cette déclaration [...] dans laquelle vous ridiculisez l'idée d'un Dieu personnel. Dans les dix dernières années, rien n'a été aussi calculé pour amener les gens à penser qu'Hitler avait une certaine raison de chasser les juifs d'Allemagne. En vous concédant votre droit à la liberté de parole, je persiste à dire que votre déclaration fait de vous une des plus grandes sources de discorde en Amérique.

Un rabbin de New York a dit : « Einstein est sans conteste un grand scientifique, mais ses idées religieuses sont diamétralement opposées au judaïsme. »

« Mais » ? « *Mais* » ? Pourquoi pas « et » ?

Le président d'une société historique du New Jersey écrit une lettre qui fait ressortir de façon si accablante la faiblesse de l'esprit religieux qu'elle vaut la peine d'être lue et relue :

Nous respectons votre érudition, docteur Einstein, mais il y a une chose que vous ne semblez pas avoir apprise : que Dieu est un esprit et ne peut être trouvé au télescope ou au microscope, pas plus qu'on ne peut trouver la pensée ou l'émotion humaines en analysant le cerveau. Comme chacun sait, la religion est fondée sur la Foi, pas sur le savoir. Toute personne qui réfléchit peut être assaillie de temps en temps par des doutes religieux. Ma propre foi a vacillé bien souvent. Mais je n'ai jamais parlé à personne de ces errements spirituels pour deux raisons : 1) je craignais, par une simple allusion, de perturber et d'affecter l'existence et les espoirs d'un de mes semblables ; 2) parce que je suis d'accord avec l'écrivain qui a dit : « Il y a une tendance malsaine chez celui qui va détruire la foi d'un autre. » [...] J'espère, docteur Einstein, que votre citation a été déformée et que vous allez dire quelque chose de plus agréable aux innombrables Américains qui aiment vous honorer.

Que cette lettre en dit long ! Chaque phrase est pétrie de lâcheté intellectuelle et morale.

Moins abjecte mais plus choquante était la lettre du fondateur de la Calvary Tabernacle Association de

l'Oklahoma :

Professeur, je pense que tous les chrétiens d'Amérique vont vous répondre : « Nous ne renoncerons pas à notre foi en notre Dieu et en son fils Jésus-Christ, mais nous vous invitons, si vous ne croyez pas au Dieu des personnes de cette nation, à retourner d'où vous venez. » J'ai fait tout mon possible pour faire honneur à Israël, et voilà que vous venez, et d'une seule déclaration proférée par votre langue blasphématoire vous faites plus pour nuire à la cause de votre peuple que tous les efforts des chrétiens qui aiment Israël pour éradiquer l'antisémitisme dans notre pays. Professeur Einstein, tous les chrétiens d'Amérique vous répondront tout de suite : « Reprenez votre théorie folle et fallacieuse de l'évolution, et retournez en Allemagne d'où vous venez, ou arrêtez d'essayer de détruire la foi d'un peuple qui vous a accueilli quand vous avez été obligé de fuir votre pays natal. »

Le seul point sur lequel toutes ces critiques théistes avaient raison, c'est qu'Einstein n'était pas des leurs. Il s'indignait chaque fois qu'on le disait théiste. Alors, était-il déiste comme Voltaire et Diderot ? Ou panthéiste comme Spinoza, dont il admirait la philosophie : « Je crois au Dieu de Spinoza qui se révèle dans l'harmonie bien ordonnée de ce qui existe, et pas à un Dieu qui se préoccupe du destin et des actions des êtres humains » ?

Un rappel de terminologie. Le théiste croit à une intelligence surnaturelle qui, outre sa charge principale de créer l'univers au départ, est toujours partout pour surveiller et influencer le destin subséquent de sa création initiale. Dans beaucoup de systèmes de croyances théistes, cette déité s'implique intimement dans les affaires humaines. Elle répond aux prières, pardonne ou punit les péchés, intervient dans le monde en opérant des miracles, se préoccupe des bonnes et des mauvaises actions, et sait quand nous les effectuons (et

même quand nous *pensons* les effectuer). De plus, le théiste croit à une intelligence surnaturelle, mais dont les activités se limiteraient à fixer les lois fondamentales qui gouvernent l'univers. En revanche, le Dieu déiste n'intervient jamais par la suite et il ne porte certainement aucun intérêt particulier aux affaires humaines. De leur côté, les panthéistes ne croient absolument pas à un Dieu surnaturel, mais ils utilisent le nom de Dieu comme synonyme non surnaturel de la Nature ou de l'Univers, ou pour désigner les lois qui gouvernent son fonctionnement. La différence entre les déistes et les théistes, c'est que le Dieu des premiers ne répond pas aux prières, ne s'intéresse pas aux péchés ou aux confessions, ne lit pas nos pensées et n'intervient pas par des miracles capricieux. Les déistes diffèrent des panthéistes en ce que le Dieu déiste est une sorte d'intelligence cosmique, et pas le *synonyme* métaphorique ou poétique par lequel les panthéistes désignent les lois de l'univers. Le panthéisme est de l'athéisme enjolivé, le déisme est du théisme dilué.

On a de bonnes raisons de croire que les célèbres einsteinismes comme « Dieu est subtil mais il n'est pas malveillant », « Il ne joue pas aux dés », ou « Dieu avait-il le choix quand il a créé l'univers ? » sont panthéistes, et pas déistes, et sûrement pas théistes. « Dieu ne joue pas aux dés » devrait se traduire par « Le hasard ne réside pas au cœur de toutes les choses ». « Dieu avait-il le choix quand il a créé l'univers ? » signifie « L'univers aurait-il pu commencer d'une autre façon ? ». Einstein utilisait « Dieu » dans un sens purement poétique, métaphorique. Il en va de même pour Stephen Hawking, et pour la majorité de ces physiciens qui, à

l'occasion, glissent dans le langage de la métaphore religieuse. Dans *L'Esprit de Dieu*, Paul Davies semble planer quelque part entre le panthéisme einsteinien et une forme de déisme obscur – pour laquelle il a reçu le prix Templeton (une très grosse somme d'argent donnée chaque année par la Templeton Foundation, et qui va en général à un scientifique qui s'apprête à dire quelque chose de gentil sur la religion).

Laissez-moi résumer la religion einsteinienne par une dernière citation d'Einstein : « Sentir que derrière tout ce que peut appréhender l'expérience, se trouve un quelque chose que notre esprit ne peut saisir et dont la beauté et le sublime ne nous touchent qu'indirectement sous la forme d'un faible reflet, c'est le religieux. Dans ce sens, je suis religieux. » Dans ce sens, moi aussi, je suis religieux, avec la réserve que « ne peut saisir » ne signifie pas nécessairement « insaisissable à tout jamais ». Mais je préfère ne pas me dire religieux car c'est trompeur. Et cette confusion est destructrice car pour la grande majorité des gens, « religion » implique « surnaturel ». Carl Sagan a exprimé cette idée bien clairement : « [...] si par "Dieu" on entend l'ensemble des lois physiques qui gouvernent l'univers, alors il est clair que ce Dieu existe. Ce Dieu est peu satisfaisant émotionnellement parlant [...] cela n'a guère de sens que de prier la loi de la gravité. »

Il est amusant de noter que le dernier argument de Sagan a été anticipé par le révérend D^r Fulton J. Sheen, professeur à la Catholic University of America, lors d'une attaque féroce du déni d'Einstein d'un Dieu personnel en 1940. Sheen demandait sur un ton sarcastique si quelqu'un serait prêt à donner sa vie

pour la Voie lactée. On aurait dit qu'il croyait marquer un point contre Einstein plutôt que pour lui, car il ajoutait : « Il n'y a qu'un défaut dans sa religion cosmique : il a ajouté une lettre à ce mot – la lettre s. » Il n'y a rien de comique dans les convictions d'Einstein. J'aimerais cependant que les physiciens s'abstiennent d'utiliser le nom de Dieu dans le sens métaphorique particulier qu'ils lui donnent. Le Dieu métaphorique ou panthéiste des physiciens est à des années-lumière du Dieu de la Bible, ce Dieu des prêtres, des mollahs et des rabbins et du langage ordinaire, ce Dieu interventionniste, faiseur de miracles, qui lit dans les pensées, punit les péchés et répond aux prières. Confondre volontairement les deux relève à mon avis de la haute trahison intellectuelle.

Le respect non mérité

Mon titre ne renvoie pas au Dieu d'Einstein et des autres scientifiques éclairés dont j'ai parlé dans la section qui précède. C'est ce qui explique que je devais d'emblée mettre à part la religion einsteinienne : sa capacité à embrouiller n'est plus à démontrer. Dorénavant, je ne parlerai que des dieux *surnaturels*, dont le plus connu pour la majorité de mes lecteurs est Yahvé, le Dieu de l'Ancien Testament. Je vais en parler dans un instant, mais avant de clore ce chapitre préliminaire, je dois préciser un autre point qui risquerait de nuire à ce livre tout entier. Cette fois, c'est une question d'étiquette. Il est possible que les lecteurs croyants soient choqués par ce que j'ai à dire et trouvent dans ces pages un manque de *respect* pour leurs croyances particulières (à

défaut de celles qui ont de la valeur pour d'autres). Il serait dommage que cela les empêche de poursuivre leur lecture, si bien que je veux mettre les choses au clair dès le départ.

Un principe très répandu, auquel tout le monde adhère dans notre société – y compris les non-croyants –, c'est que les convictions religieuses prêtent particulièrement le flanc aux attaques et doivent être protégées par un mur de respect anormalement épais et d'un autre ordre que le respect que tous les êtres humains se doivent mutuellement. Dans une courte allocution impromptue à Cambridge peu avant sa mort, Douglas Adams a si bien exprimé cette idée que je ne me lasse jamais de le citer [5] :

La religion [...] contient intrinsèquement certaines idées que nous qualifions de sacrées, saintes, ou autres. Ce que cela signifie, c'est : « Voici une idée, ou une notion sur laquelle vous n'avez pas le droit de dire quoi que ce soit de malveillant, point final. Pourquoi ? Parce que ! » Si quelqu'un vote pour un parti avec lequel vous n'êtes pas d'accord, vous êtes libre de le contester autant que vous voulez, tout le monde en discutera, mais personne ne s'en affligera. Si quelqu'un trouve que les impôts devraient augmenter, ou baisser, vous êtes libre d'en discuter. En revanche, si quelqu'un dit « Je ne dois pas appuyer sur un bouton électrique le samedi », vous dites « ça, je le *respecte* ». Pourquoi faudrait-il qu'il soit parfaitement légitime de soutenir le parti travailliste ou le parti conservateur, les Républicains ou les Démocrates, ce modèle économique contre cet autre, Macintosh plutôt que Windows – mais quant à avoir une opinion sur la façon dont a commencé l'Univers, ou sur qui a créé l'Univers [...], pas question ; est-ce sacré ? [...] Nous avons l'habitude de ne pas contester les idées religieuses, mais il est très intéressant de voir la fureur que déclenche Richard [Dawkins] quand il le fait. Tout le monde monte au créneau car ce sont des choses qu'on n'a pas le droit de dire. Pourtant, à y regarder de façon rationnelle, il n'y a aucune raison que ces idées ne soient pas aussi ouvertes au débat que n'importe quelle autre, sauf que nous sommes convenus entre nous d'une façon ou d'une autre qu'elles ne doivent pas l'être.

Voici un exemple particulier de respect excessif pour la religion, un exemple qui a une véritable importance. Pour obtenir le statut d'objecteur de conscience en temps de guerre, les raisons de loin les plus facilement acceptées sont d'ordre religieux. Vous pouvez être un philosophe de morale brillant, lauréat d'un doctorat dont la thèse met au jour les maux de la guerre, et avoir les pires ennuis auprès du bureau de recrutement quand il évaluera votre prétention à être objecteur de conscience. Mais si vous pouvez dire qu'un de vos parents, ou les deux, est quaker, cela passera comme une lettre à la poste, quelle que soit votre incohérence ou votre inculture sur la théorie du pacifisme, voire sur le quakerisme lui-même.

À l'autre extrémité du spectre par rapport au pacifisme, nous avons une répugnance pusillanime à utiliser des termes religieux pour nommer les factions qui se font la guerre. En Irlande du Nord, on utilise les euphémismes de « nationalistes » et « loyalistes » pour désigner respectivement les catholiques et les protestants. Le mot même de « religion » est expurgé en « communauté » comme dans « luttes intercommunautaires ». À la suite de l'invasion anglo-américaine de l'Irak en 2003, ce pays a dégénéré en une guerre civile où s'affrontent les musulmans sunnites et chiïtes : c'est un conflit religieux à l'évidence. Pourtant, dans *l'Independent* du 20 mai 2006, le gros titre à la une et le premier article de fond le présentaient comme un « nettoyage ethnique ». Dans ce contexte, « ethnique » est un autre euphémisme. Ce que nous voyons en Irak, c'est un nettoyage religieux. La première fois que l'expression de « nettoyage

ethnique » a été employée dans l'ancienne Yougoslavie, on peut aussi considérer que c'était un euphémisme pour désigner le nettoyage religieux qui impliquait des Serbes orthodoxes, des Croates catholiques et des Bosniaques musulmans [6].

J'ai déjà attiré l'attention sur le statut privilégié dont jouit la religion dans les débats publics sur l'éthique dans les médias et au gouvernement [7]. Chaque fois que s'élève une polémique sur des questions morales touchant la sexualité ou la reproduction, vous pouvez parier que les dirigeants religieux de différentes obédiences seront ostensiblement représentés dans les comités influents ou dans les groupes de discussion à la radio ou à la télévision. Je ne dis pas qu'il faudrait changer nos habitudes en censurant les idées de ces personnes, mais pourquoi notre société leur déroule-t-elle un tapis rouge comme si elles avaient le même niveau de compétence, mettons, qu'un philosophe spécialisé dans la morale, un juriste de la famille, ou un médecin ?

Voici un autre exemple bizarre du statut privilégié de la religion. Le 21 février 2006, la Cour suprême des États-Unis a décidé, conformément à la Constitution, qu'une église du Nouveau-Mexique serait exemptée de la loi, à laquelle tout le monde doit se soumettre par ailleurs, proscrivant la prise d'hallucinogènes [8]. Les adeptes du Centro Espírita Beneficente União do Vegetal croient qu'ils ne peuvent comprendre Dieu qu'en prenant du thé hoasca, qui contient du diméthyltryptamine, une drogue hallucinogène interdite. Notez bien qu'il suffit qu'ils *croient* que cette drogue renforce

leur faculté de comprendre, sans qu'ils aient besoin de le prouver. Inversement, on a beaucoup montré que le cannabis réduit les nausées et l'inconfort des malades d'un cancer qui suivent une chimiothérapie. Pourtant, la Cour suprême a décidé en 2005, là encore conformément à la Constitution, que tous les patients qui prennent du cannabis pour des raisons médicales peuvent être poursuivis par les instances fédérales (même dans le petit nombre des États où cette utilisation particulière est légalisée). La religion, comme toujours, est la carte maîtresse. Imaginez que les membres d'une société d'appréciation des œuvres d'art plaident au tribunal en disant qu'ils « croient » qu'ils ont besoin d'une drogue hallucinogène pour mieux comprendre les tableaux impressionnistes ou surréalistes ! Pourtant, quand une Église invoque un besoin équivalent, elle bénéficie de l'appui de la plus haute instance du pays. Tel est le pouvoir de la religion, à l'instar d'un talisman.

Il y a dix-sept ans, j'ai été un des trente-six écrivains et artistes invités par le magazine *New Statesman* à s'exprimer pour défendre le distingué Salman Rushdie qui venait d'être condamné à mort pour avoir écrit un roman [9]. Indigné par l'« empathie » pour les musulmans « blessés » et « insultés » qu'exprimaient des dirigeants chrétiens et même quelques leaders d'opinion laïque, j'ai dressé le parallèle suivant :

Si les avocats de l'apartheid en avaient la présence d'esprit, ils diraient – pour autant que je le sache de bonne foi – que le fait d'autoriser les races à se mélanger est contraire à leur religion. Une bonne partie de l'opposition s'inclinerait respectueusement. Et il est vain de dénoncer ce parallèle au motif que l'apartheid ne se justifie pas rationnellement. Tout l'intérêt de la foi religieuse, sa force et sa plus grande gloire, c'est qu'elle

n'a pas besoin de justification rationnelle. Nous autres, nous sommes censés justifier nos préjugés, mais dès que vous demandez à une personne religieuse de justifier sa foi, vous bafouez la « liberté religieuse ».

J'étais loin de savoir alors qu'on reverrait à peu près la même chose au XXI^e siècle. Le *Los Angeles Times* du 10 avril 2006 rapportait que sur des campus de tous les États-Unis, de nombreux groupes chrétiens poursuivaient leurs universités parce qu'elles appliquaient les lois contre la discrimination, qui interdisaient notamment le harcèlement des homosexuels et les sévices dont ils pourraient être victimes. Un exemple typique : en 2004, un écolier de douze ans de l'Ohio, James Nixon, a gagné au tribunal le droit de porter à l'école un T-shirt sur lequel était inscrit : « L'homosexualité est un péché, l'islam un mensonge, l'avortement un crime. Sur certaines questions, pas de compromis [10] ! » L'école, qui lui a demandé de ne plus porter ce T-shirt, s'est vu attaquer par les parents. Leur position aurait pu être discutable s'ils avaient fondé leur défense sur le cinquième amendement qui garantit la liberté d'expression, mais ils ne l'ont pas fait, et au lieu de plaider la liberté d'expression, leurs avocats ont allégué le droit constitutionnel à la liberté de *religion*. Le procès qu'ils ont gagné avait bénéficié du soutien de l'Alliance Defense Fund d'Arizona, qui a pour vocation d'« appuyer les procédures légales au nom de la liberté religieuse ».

Le révérend Rick Scarborough, qui soutient la vague des procès du même ordre menés par des chrétiens pour légaliser la discrimination contre les homosexuels et autres groupes au titre de la religion, a intitulé ce mouvement « la lutte du

XXI^e siècle pour les droits civils » : « Les chrétiens vont devoir se prononcer pour le droit d'être chrétien [11] » Là encore, si ces gens se prononçaient sur le droit à la liberté d'expression, on pourrait les suivre à contrecœur. Mais il ne s'agit pas du tout de cela. Le « droit d'être chrétien » semble signifier ici le « droit de mettre son nez dans la vie privée des autres ». La procédure en faveur de la discrimination contre les homosexuels est montée comme une défense contre une prétendue discrimination religieuse ! Et la loi semble respecter ça. Vous ne pouvez pas vous en sortir en disant : « Si vous essayez de m'empêcher d'insulter les homosexuels, cela enfreint mon droit à avoir des préjugés », mais en disant : « Cela enfreint ma liberté religieuse. » Alors, à y bien réfléchir, où est la différence ? Là encore, la religion est la carte maîtresse.

Je termine ce chapitre sur l'étude d'un cas particulier qui fait bien ressortir le respect excessif que la société porte à la religion en lui donnant la primauté sur le respect ordinaire des êtres humains. L'affaire éclata en février 2006, c'est un épisode ridicule qui a oscillé frénétiquement entre des sommets de comédie et de tragédie. En septembre de l'année précédente, le quotidien danois *Jyllands-Posten* avait publié douze caricatures du prophète Mohammed. Pendant les trois mois qui suivirent, l'indignation fut soigneusement et méthodiquement attisée dans le monde islamique par un petit groupe de musulmans vivant au Danemark, dirigé par deux imams qui y avaient reçu le droit d'asile [12]. À la fin de 2005, ces exilés malintentionnés se rendirent du Danemark en Égypte avec un dossier qui fut copié et diffusé à partir de là

dans tout le monde islamique, y compris, détail important, en Indonésie. Ce dossier contenait des faux sur de prétendus mauvais traitements de musulmans au Danemark, et le mensonge tendancieux que le *Jyllands-Posten* était un journal dirigé par le gouvernement. Il contenait aussi les douze caricatures auxquelles, c'est d'une importance cruciale, les imams avaient ajouté trois images d'origine mystérieuse, mais sûrement sans aucun lien avec le Danemark. Contrairement aux douze originaux, ces trois images supplémentaires étaient vraiment insultantes – ou elles l'auraient été si, comme le prétendaient les propagandistes zélés, elles avaient représenté Mohammed. L'une d'elles, particulièrement blessante, n'était absolument pas un dessin, mais une photo envoyée par télécopie, sur laquelle un homme barbu portait un faux groin de cochon attaché par un élastique. Il s'est avéré par la suite que cette photo issue de l'agence Associated Press était celle d'un Français qui participait à un concours de cris de cochon à une foire de campagne en France [13]. Cette photo n'avait absolument aucun rapport ni avec le prophète Mohammed, ni avec l'islam, ni avec le Danemark. Mais en montant leur stratagème dans leur virée au Caire, les militants musulmans suggéraient ces trois liens... la suite était prévisible.

Les « blessure et insulte » soigneusement attisées atteignirent leur paroxysme en explosant cinq mois après la publication des douze caricatures. Au Pakistan et en Indonésie, des manifestants brûlèrent des drapeaux du Danemark (où se les étaient-ils procurés ?), et le gouvernement danois fut sommé sur un ton hystérique de s'excuser (s'excuser de quoi ? Ce n'est pas le gouvernement qui avait effectué les dessins, ni

qui les avait publiés). Les Danois vivent tout simplement dans un pays où est en vigueur la liberté de la presse, ce qu'on peut avoir beaucoup de mal à comprendre dans de nombreux pays islamiques. En Norvège, en Allemagne, en France, et même aux États-Unis (mais manifestement pas en Grande-Bretagne), les journaux reproduisirent les caricatures dans un geste de solidarité avec le *Jyllands-Posten*, ce qui jeta de l'huile sur le feu. Des ambassades et des consulats furent dévastés, des biens de consommation danois boycottés, des citoyens danois et, en fait, occidentaux en général, menacés physiquement ; au Pakistan, des églises chrétiennes sans aucun lien avec le Danemark ou avec l'Europe furent incendiées. Neuf personnes ont été tuées quand des émeutiers libyens attaquèrent et mirent le feu au consulat d'Italie à Benghazi. Comme l'a écrit Germaine Greer, ce que ces gens adorent en réalité et qu'ils réussissent le mieux, c'est le tohu-bohu [14].

La tête du « caricaturiste danois » fut mise à prix, avec une prime de un million de dollars offerte par un imam pakistanais qui ignorait apparemment qu'il y avait douze caricaturistes danois différents, et presque certainement que les images les plus insultantes n'avaient absolument jamais paru au Danemark (et, soit dit en passant, d'où pouvait venir ce million ?). Au Nigeria, des musulmans manifestant contre les caricatures danoises incendièrent plusieurs églises chrétiennes et attaquèrent et tuèrent à coups de machette des chrétiens (nigériens noirs) dans les rues. Un chrétien fut placé à l'intérieur d'un pneu puis arrosé d'essence et brûlé. En Grande-Bretagne, des manifestants furent photographiés

brandissant des bannières avec ces inscriptions : « Massacrez ceux qui insultent l'islam », « Étripez ceux qui se moquent de l'islam », « Europe, tu vas le payer : la démolition est en route », et « Décapitez ceux qui disent que l'islam est une religion violente ». Heureusement, nos dirigeants politiques étaient sur place pour nous rappeler que l'islam est une religion de paix et de miséricorde.

À la suite de tout cela, le journaliste Andrew Mueller interviewa le musulman « modéré » le plus influent, Sir Iqbal Sacranie [15]. Peut-être est-il modéré selon les normes islamiques actuelles, mais d'après Andrew Mueller, il s'en tient toujours aux propos qu'il a tenus quand Salman Rushdie a été condamné à mort pour avoir écrit un roman : « La mort est peut-être trop facile pour lui », remarque qui le place honteusement à l'opposé de son courageux prédécesseur comme musulman le plus influent de Grande-Bretagne, le regretté D^r Zaki Badawi, qui a offert à Rushdie un refuge dans sa propre maison. Sacranie a dit à Mueller combien il était préoccupé par les caricatures danoises. Mueller partageait son sentiment, mais pour une autre raison : « Ce qui m'inquiète, c'est que cette réaction ridicule et disproportionnée à quelques dessins même pas drôles dans un obscur journal Scandinave puisse confirmer que [...] l'islam et l'Occident sont fondamentalement irréconciliables. » En revanche, Sacranie sut gré aux journaux britanniques de ne pas avoir reproduit les caricatures, à quoi Mueller répondit en se faisant l'écho des soupçons qui prévalaient dans le pays, que « la retenue des quotidiens britanniques était moins inspirée par leur

sensibilité au mécontentement des musulmans que par le désir de ne pas voir leurs fenêtres voler en éclats ».

Sacranie expliqua : « La personne du Prophète, que la paix soit sur lui, est très profondément vénérée dans le monde musulman, avec un amour et une affection qui ne peuvent s'expliquer par des mots. Cela va plus loin que vos parents, ceux que vous aimez, vos enfants. Cela fait partie de la foi. Il y a aussi un précepte islamique qu'on ne représente pas le Prophète. » Cela présuppose plutôt, comme le fit observer Mueller,

que les valeurs de l'islam prévalent sur toutes les autres – c'est ce que présuppose tout adepte de l'islam, de la même façon que tout adepte d'une religion quelle qu'elle soit croit que sa religion est la seule voie, la seule vérité et la seule lumière. Si des gens veulent aimer un prêcheur du VII^e siècle plus que leur propre famille, ça les regarde, mais personne d'autre n'est obligé de prendre cela au sérieux...

Sauf que si vous ne prenez pas cela au sérieux en lui accordant le respect qui convient, vous êtes menacé physiquement dans des proportions auxquelles aucune autre religion n'a jamais aspiré depuis le Moyen Âge. On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi une telle violence est nécessaire étant donné que, comme le fait remarquer Mueller, « S'il y a une chose sur laquelle vous, les rigolos, vous avez raison, c'est que ces caricaturistes iront de toute façon en enfer, n'est-ce pas assez ? En attendant, si vous voulez vous exciter sur des affronts faits à des musulmans, lisez les rapports d'Amnesty International sur la Syrie et l'Arabie Saoudite ».

Beaucoup de gens ont remarqué le contraste entre la « blessure » hystérique invoquée par les musulmans, et la facilité avec laquelle les médias arabes publient des caricatures antijuives stéréotypées. À une manifestation au Pakistan contre les caricatures danoises, une femme en burqa noire a été photographiée portant une bannière sur laquelle était inscrit « Dieu bénisse Hitler ».

En réaction à tout ce tohu-bohu fanatique, des quotidiens libéraux honnêtes ont déploré cette violence et ont fait un battage de principe autour de la liberté d'expression. Mais en même temps, ils exprimaient du « respect » et de l'« empathie » pour la profonde « insulte » et « blessure » dont avaient « souffert » les musulmans. La « blessure » et la « souffrance » consistaient, rappelez-vous, non pas en ce que qui que ce soit ait subi une violence ou une véritable douleur d'aucune sorte : rien de plus que quelques touches d'encre dans un journal dont personne en dehors du Danemark n'aurait jamais entendu parler s'il n'y avait eu une campagne délibérée d'incitation au désordre.

Je ne suis pas pour le fait d'offenser ou de blesser qui que ce soit gratuitement. Mais ce qui m'intrigue et me laisse perplexe, c'est ce privilège disproportionné dont jouit la religion dans nos sociétés laïques par ailleurs. Tous les politiciens doivent s'habituer aux caricatures irrespectueuses de leur visage, et personne ne crée d'émeute pour les défendre. Qu'y a-t-il de si spécial dans la religion pour qu'on lui accorde un respect privilégié aussi exceptionnel ? Comme disait H.L. Mencken, « Nous devons respecter la religion de

l'autre, mais seulement dans le sens et dans la mesure où nous respectons sa théorie que son épouse est belle et ses enfants sont intelligents ».

C'est à la lumière de ce principe à nul autre pareil du respect de la religion que j'assume la responsabilité pleine et entière de ce livre. Je ne dérogerai pas à mes habitudes de choquer, mais je ne prendrai pas non plus des gants pour traiter de la religion avec plus de délicatesse que s'il s'agissait de quoi que ce soit d'autre.

Notes – Chapitre 1

- [1] Pendant les cours, notre grand jeu était de le détourner des Écritures pour qu'il nous raconte des histoires passionnantes de bombardiers d'élite pendant la guerre.
- [2] 1720-1793. Religieux naturaliste et ornithologue britannique considéré comme un pionnier de l'écologie. (*N.d.T.*)
- [3] Le documentaire télévisé dont cette interview faisait partie était accompagné d'un livre (Winston, 2005).
- [4] Dennett (2006).
- [5] Le texte entier est transcrit dans Adams (2003) sous le titre « Is there an artificial God ? ».
- [6] Perica (2002). Voir aussi : http://www.historycooperative.org/journals/ahr/108.5/br_151.html
- Le site historycooperative.org a fermé ses portes en mai 2010 (source Wikipedia) (*Note du Numériseur*).
- [7] « Dolly and the cloth heads », dans Dawkins (2003).
- [8] <http://scotus.ap.org/scotus/04-1084p.zo.pdf> (lien mort *N.d.N*)
- [9] R. Dawkins, « The irrationality of faith », *New Statesman* (Londres), 31 mars 1989.
- [10] *Columbus Dispatch*, 19 août 2005.
- [11] *Los Angeles Times*, 10 avril 2006.
- [12] <http://gatewaypundit.blogspot.com/2006/02/islamic-society-ofdenmark-used-fake.html>. (lien mort *N.d.N*)
- [13] http://news.bbc.co.uk/2/hi/south_asia/4686536.stm ; <http://www.neandernews.com/?cat=6>. (lien mort *N.d.N*)
- [14] *Independent*, 5 février 2006.

[15] Andrew Mueller, « An argument with Sir Iqbal », *Independent on Sunday*, 2 avril 2006, section *Sunday Review*, 12-16

2

L'HYPOTHÈSE DE DIEU

*La religion d'une époque constitue
le divertissement littéraire de la suivante.*

RALPH WALDO EMERSON

On peut dire que, de toutes les œuvres de fiction, le Dieu de la Bible est le personnage le plus déplaisant : jaloux, et fier de l'être, il est impitoyable, injuste et tracassier dans son obsession de tout régenter ; adepte du nettoyage ethnique, c'est un revanchard assoiffé de sang ; tyran lunatique et malveillant, ce misogyne homophobe, raciste, pestilentiel, mégalomane et sadomasochiste pratique l'infanticide, le génocide et le « filiicide ». Ceux d'entre nous auxquels on a enseigné, enfants, ses façons de faire peuvent être devenus insensibles à leur atrocité. Le naïf qui a la chance de voir les choses d'un œil innocent est plus clairvoyant. Le fils de Winston Churchill, Randolph, a réussi, d'une façon ou d'une autre, à rester dans l'ignorance des Écritures jusqu'au jour où Evelyn Waugh et un de ses frères d'armes ont essayé en vain de le faire taire quand ils montaient ensemble la garde pendant la guerre. Ils ont parié avec lui qu'il ne pourrait pas lire la Bible en entier en quinze jours. « Malheureusement, le résultat n'est pas celui que nous escomptions. Il n'en a jamais rien lu, et ce texte le met dans un état d'excitation épouvantable ; il n'arrête pas de lire des passages à haute voix, "Ça, alors, je parie que tu ne savais pas que c'était dans la

Bible...”, ou simplement il se frappe la cuisse en gloussant, “Bon Dieu, ce Dieu, quelle merde [1] !” »

Thomas Jefferson – plus cultivé – était du même avis, décrivant le dieu de Moïse comme « un être doté d’un caractère épouvantable, cruel, vindicatif, capricieux et injuste ».

Il est injuste d’attaquer une cible aussi facile. On ne doit pas corroborer ou infirmer l’hypothèse de Dieu en se fondant sur l’image la plus déplaisante de Dieu, ni à l’inverse, sur la vision chrétienne insipide du « Jésus doux et humble de cœur ». (Pour être honnête, ce caractère doucereux doit plus à ses disciples de l’époque victorienne qu’à Jésus lui-même. Quoi de plus écœurant dans sa mièvrerie que la recommandation de M^{me} C.F. Alexander : « Les petits chrétiens doivent tous être / aussi doux, aussi obéissants et aussi bons que lui » ?) Plutôt que d’attaquer les qualités particulières de Yahvé, de Jésus, d’Allah, ou de tout autre dieu particulier comme Baal, Zeus ou Wotan, je définirai plutôt l’hypothèse de Dieu de façon plus défendable : d’après cette hypothèse, *il existe une intelligence surnaturelle, surhumaine qui a délibérément conçu et créé l’univers et tout ce qu’il contient, nous, entre autres*. Ce livre défendra une autre thèse : *toute intelligence créatrice, suffisamment complexe pour concevoir quoi que ce soit, ne vient à exister qu’au terme d’un grand processus d’évolution graduelle*. Étant produites par l’évolution, les intelligences créatrices apparaissent nécessairement tard dans l’univers, on ne peut donc leur imputer sa conception. Dans ce sens ainsi défini, Dieu

est une illusion. Et, comme on le verra dans des chapitres ultérieurs, c'est une illusion pernicieuse.

Il ne faut pas s'étonner si, étant fondée sur des traditions locales de révélations privées et pas sur des preuves, l'hypothèse de Dieu se présente sous de nombreuses versions. D'après les historiens de la religion, on observe une progression qui va des animismes tribaux primitifs aux polythéismes comme ceux des Grecs, des Romains et des Normands, puis aux monothéismes comme le judaïsme et ses dérivés, le christianisme et l'islam.

Le polythéisme

On ne sait pas bien pourquoi il faudrait considérer que le passage du polythéisme au monothéisme est une amélioration progressive qui va de soi. Or cette idée est très répandue. Elle a amené Ibn Warraq (auteur de *Why I Am Not A Muslim* [Pourquoi je ne suis pas musulman]) à supposer avec humour que le monothéisme est à son tour condamné à perdre encore un dieu pour devenir l'athéisme. La *Catholic Encyclopedia* rejette en même temps et avec la même désinvolture le polythéisme et l'athéisme : « L'athéisme dogmatique formel se réfute de lui-même et, de fait, il n'a jamais acquis l'adhésion rationnelle de beaucoup de gens. Quant au polythéisme, même s'il capte facilement l'imagination populaire, il n'est pas en mesure lui non plus de jamais satisfaire l'esprit d'un philosophe [2]. »

Le chauvinisme du monothéisme pouvait jusqu'à récemment se lire en toutes lettres en Angleterre et en Écosse

dans la loi sur les associations caritatives de l'Angleterre et de l'Écosse : il existait une discrimination contre les religions polythéistes dans la mesure où elles ne bénéficiaient pas de l'exemption d'impôts ; dans le même temps, les associations visant à promouvoir une religion monothéiste jouissaient de nombreux avantages, échappant notamment au contrôle rigoureux auquel les associations laïques doivent se soumettre, ce qui est bien normal. J'aurais aimé pouvoir décider un membre de la respectée communauté hindoue à se porter partie civile en attaquant cette discrimination prétentieuse envers le polythéisme.

Il vaudrait beaucoup mieux, évidemment, supprimer complètement le critère de la promotion de la religion pour octroyer le statut d'institution caritative. Cette mesure aurait beaucoup d'avantages pour la société, en particulier aux États-Unis où le total des sommes non imposables qui sont pompées par les Églises et vont gonfler les poches déjà bien garnies des télévangélistes atteint des niveaux qu'on peut bien qualifier d'obscènes. Le bien nommé Oral Roberts a déclaré un jour à ses téléspectateurs que Dieu le tuerait s'ils ne lui donnaient pas huit millions de dollars. C'est difficile à croire, mais ça a marché. Et sans impôts ! Tout continue à aller pour le mieux pour Roberts lui-même, comme pour l'« Université Oral Roberts » de Tulsa, Oklahoma. Ses immeubles, évalués à deux cent cinquante millions de dollars, ont été directement commandités par Dieu lui-même en ces termes : « Instruis tes étudiants à entendre Ma voix, à aller là où Ma lumière est faible, où Ma voix est peu entendue et où Mon pouvoir de guérir n'est pas connu, même jusqu'au fin fond de la Terre.

Leur œuvre dépassera la tienne, et en cela je mets toute ma complaisance. »

Réflexion faite, mon hindou procédurier aurait tout aussi bien pu jouer la carte « Si tu ne peux les battre, rejoins leurs rangs ». Son polythéisme n'est pas vraiment du polythéisme mais du monothéisme déguisé. Il n'y a qu'un seul Dieu : le Seigneur Brahma le créateur, le Seigneur Vishnou le protecteur, le Seigneur Shiva le destructeur, les déesses Saraswati, Laxmi et Parvati (épouses de Brahma, Vishnou et Shiva), le Seigneur Ganesh le dieu-éléphant, et des centaines d'autres, ce ne sont tous que des manifestations et des incarnations de ce Dieu unique.

Ce sophisme devrait réjouir le cœur des chrétiens. Au Moyen Âge, sans compter les fleuves de sang inutilement versés, des fleuves d'encre ont été consacrés à écrire sur le « mystère » de la Trinité et à éliminer des déviations comme l'hérésie arienne. Au IV^e siècle de notre ère, Arius d'Alexandrie niait que Jésus soit *consubstantiel* (c'est-à-dire de la même substance ou de la même essence) à Dieu. Au nom du ciel, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire, me demanderez-vous. Substance ? Quelle « substance » ? Que voulez-vous dire exactement par « essence » ? Apparemment, la seule réponse raisonnable est « pas grand-chose ». Pourtant cette controverse a divisé la chrétienté en deux pendant tout un siècle, et l'empereur Constantin a donné l'ordre de faire brûler toutes les copies du livre d'Arius. Couper la chrétienté en deux en coupant les cheveux en quatre, telle a toujours été la façon de faire de la théologie.

Est-ce que nous avons un Dieu en trois parties, ou trois Dieux en un ? La *Catholic Encyclopedia* nous éclaire sur cette question dans un raisonnement théologique qui est un véritable chef-d'œuvre de subtilité :

Dans l'unité de Dieu, il y a trois Personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ces Trois Personnes étant vraiment distinctes les unes des autres. Ainsi, selon les termes du Credo d'Athanase, « le Père est Dieu, le Fils est Dieu, et le Saint-Esprit est Dieu, cependant il n'y a pas trois Dieux mais un seul Dieu ».

Comme si ce n'était pas assez clair, l'*Encyclopedia* cite le théologien du III^e siècle, saint Grégoire le Thaumaturge :

Ainsi, aucun n'a été créé, aucun n'est soumis à un autre dans la Trinité : et rien n'y a été ajouté comme si, sans avoir existé auparavant, c'était arrivé ensuite ; ainsi donc, le Père n'a jamais été sans le Fils, ni le Fils sans l'Esprit ; et cette même Trinité est immuable et inaltérable à jamais.

Quels que soient les miracles qui ont valu à saint Grégoire son qualificatif, ce n'étaient sûrement pas des miracles de transparence honnête. Ses mots sentent l'obscurantisme caractéristique de la théologie, laquelle, contrairement aux sciences et à la majorité des autres disciplines universitaires, n'a pas progressé en dix-huit siècles. Comme bien souvent, Thomas Jefferson avait raison quand il a dit : « Le ridicule est la seule arme efficace contre les propositions inintelligibles. Les idées doivent être distinctes avant que la raison puisse agir sur elles, et nul homme n'a jamais eu une idée distincte de la trinité. C'est purement et simplement l'Abracadabra des charlatans qui se disent prêtres de Jésus. »

L'autre point que je ne peux m'empêcher de souligner, c'est l'assurance démesurée avec laquelle les croyants se prononcent sur des menus détails dont ils n'ont ni ne peuvent avoir aucune preuve. Peut-être est-ce précisément cette absence de preuves pour étayer les opinions théologiques qui leur inspire cette hostilité draconienne caractéristique envers ceux qui ont des opinions légèrement différentes, en particulier, en l'occurrence, sur le chapitre même du trinitarisme.

Dans sa critique du calvinisme, Jefferson a ironisé sur la doctrine selon laquelle, comme il l'a dit, « il y a trois Dieux ». Mais dans le flirt récurrent avec le polythéisme, la prime va à la branche catholique romaine du christianisme où ce polythéisme subit une inflation galopante. La Trinité n'est pas seule (ne sont pas seuls ?) : il s'y adjoint Marie, « Reine du Ciel », une déesse en tout point hormis le nom, et qui arrive sûrement en tête pour la prière, suivie de près par Dieu. Ce panthéon continue à se gonfler avec une armée de saints, dont le pouvoir d'intercession en fait, sinon des demi-dieux, du moins des êtres à qui il est utile de s'adresser en fonction de leurs spécialités. Le Forum de la communauté catholique donne une liste très utile de 5 210 saints [3], en indiquant la spécialité de chacun ; on y trouve, sans s'aventurer au-delà de la lettre B [en anglais], les maux de ventre, les victimes de sévices, l'anorexie, les trafiquants d'armes, les forgerons, les os brisés, les artilleurs et les désordres intestinaux. Et n'oublions pas les quatre chœurs des anges, répartis en neuf ordres : les séraphins, les chérubins, les trônes, les dominations, les vertus, les puissances, les principautés, les archanges (chefs de

tous), et les simples anges ordinaires, y compris nos meilleurs amis, nos anges gardiens, toujours aux aguets. Ce qui m'épate dans la mythologie catholique, c'est non seulement son kitsch, mais surtout la grande désinvolture avec laquelle ces gens imaginent les détails au fur et à mesure. Tout cela relève d'une invention éhontée.

Le pape Jean-Paul II a, à lui seul, créé plus de saints que tous ses prédécesseurs des quelques derniers siècles réunis, et il avait une affinité toute spéciale avec la Vierge Marie. Il a révélé ses rêves polythéistes de façon spectaculaire en 1981 lors de la tentative d'assassinat dont il a été victime à Rome, quand il a attribué sa survie à l'intervention de Notre-Dame de Fátima : « Une main maternelle a guidé la balle. » On ne peut s'empêcher de se demander pourquoi elle ne l'avait pas guidée pour qu'elle le rate complètement. D'aucuns pourraient penser que les chirurgiens de l'équipe qui l'a opéré pendant six heures méritaient d'être crédités à tout le moins d'une partie du résultat, mais peut-être leurs mains étaient-elles aussi guidées maternellement. L'important, c'est que ce n'était pas simplement Notre-Dame qui, selon le pape, avait guidé la balle, mais plus spécifiquement Notre-Dame *de Fátima*. C'est à croire que Notre-Dame de Lourdes, Notre-Dame de Guadalupe, Notre-Dame de Medjugorje, Notre-Dame d'Akita, Notre-Dame de Zeitoun, Notre-Dame de Garabandal et Notre-Dame de la Bourlingue s'affairaient ailleurs à ce moment-là.

Comment est-ce que les Grecs, les Romains et les Vikings s'en tiraient avec ces énigmes polythéologiques ? Est-ce que

Vénus n'était qu'un autre nom d'Aphrodite, ou y avait-il deux déesses de l'amour ? Est-ce que Thor avec son marteau était une manifestation de Wotan, ou un autre dieu ? Quel intérêt ? La vie est trop courte pour s'ingénier à faire la distinction entre une invention pure et simple et beaucoup d'autres. J'ai fait un geste vis-à-vis du polythéisme pour qu'on ne m'accuse pas de négligence, mais je n'en dirai pas plus. Pour être bref, je parlerai de toutes les déités, qu'elles soient polythéistes ou monothéistes, en les appelant « Dieu » tout simplement. J'ai également conscience que le Dieu d'Abraham fait preuve (pour le moins) d'une virilité agressive, aussi je reprendrai cet usage à mon compte dans mon emploi des pronoms. Chez les théologiens, certains de haut niveau proclament que Dieu est asexué, alors que quelques féministes cherchent à réparer les injustices de l'histoire en en faisant une femme. Mais, après tout, quelle est la différence entre un être de sexe féminin et un être de sexe masculin qui n'existent ni l'un ni l'autre ? Je suppose qu'à l'interface irréaliste et inconsistante entre la théologie et le féminisme, l'existence pourrait effectivement passer après le genre.

Je sais bien qu'on peut reprocher à ceux qui critiquent la religion de ne pas reconnaître la fertile diversité des traditions et des conceptions du monde qu'on a qualifiées de religieuses. Des ouvrages qui se fondent sur de bonnes informations en anthropologie, depuis *Le Cycle du rameau d'or* de James Frazer, jusqu'au *Et l'homme créa les dieux : comment expliquer la religion* de Pascal Boyer et au *In Gods We Trust* de Scott Atran, illustrent de façon fascinante la phénoménologie bizarre des superstitions et des rituels. Il

suffit de lire ces livres pour s'émerveiller de la richesse de la crédulité humaine.

Mais dans celui-ci, ce n'est pas mon propos. Je m'attaque au culte du surnaturel sous toutes ses formes, et la méthode la plus efficace sera de me concentrer sur la forme à laquelle mes lecteurs ont le plus de chances d'être habitués, celle qui affecte le plus dangereusement toutes nos sociétés. La majorité de mes lecteurs auront été élevés dans l'une ou l'autre des trois « grandes » religions monothéistes actuelles (quatre si vous comptez la religion mormon), qui remontent à Abraham, le patriarche mythologique, et il sera utile de garder à l'esprit tout au long de ce livre cette famille de traditions.

Peut-être est-ce le moment, mais au fond peu importe, de prendre les devants à l'égard d'une réaction que ce livre ne va pas manquer de susciter, faute de quoi, aussi sûrement que la nuit succède au jour, elle figurerait dans une critique : « Le Dieu auquel Dawkins ne croit pas est un Dieu auquel je ne crois pas non plus. Je ne crois pas à un vieillard dans le ciel avec sa grande barbe blanche. » Ce vieillard est un détail superflu destiné à faire diversion, et sa barbe est aussi longue que sans intérêt. De fait, ce dérivatif n'est pas seulement superflu, il est pire. Sa stupidité même est calculée pour détourner l'attention et empêcher de voir que les convictions du locuteur sont tout aussi stupides. Je sais bien que vous ne croyez pas à un vieillard barbu assis sur un nuage, alors cessons de perdre notre temps sur cette question. Ce n'est pas une version particulière de Dieu ou des dieux que j'attaque, ce que j'attaque, c'est Dieu, tous les dieux, tout ce qui est surnaturel,

partout et chaque fois qu'on les a inventés ou qu'on les inventera.

Le monothéisme

*Le grand fléau au cœur de notre culture,
un fléau dont on n'ose pas parler, est le monothéisme.
À partir d'un texte barbare de l'âge de bronze
connu sous le nom d'Ancien Testament,
ont évolué trois religions antihumaines :
le judaïsme, le christianisme et l'islam.
Ces religions vénèrent un dieu du ciel.
Elles sont littéralement patriarcales -
Dieu est le Père Tout-Puissant,
ce qui explique le mépris dont souffrent les femmes
depuis deux mille ans dans les pays soumis
à la férule de ce dieu du ciel et de ses délégués masculins sur la terre.*

GORE VIDAL

La plus ancienne des trois religions issues d'Abraham, celle qui est nettement l'ancêtre des deux autres, est le judaïsme. C'était à l'origine un culte tribal d'un unique Dieu atrocement déplaisant, obsédé jusqu'au morbide par les interdits sexuels, l'odeur de la chair carbonisée et sa supériorité sur ses rivaux, les autres dieux, et par l'intérêt exclusif qu'il portait à une tribu du désert, son peuple élu. Au cours de l'occupation de la Palestine par les Romains, le christianisme a été fondé par Paul de Tarse comme une secte du judaïsme moins rigide dans son monothéisme, et moins exclusive dans la mesure où elle s'intéressait au-delà des juifs au reste du monde. Quelques siècles plus tard, Mohammed et ses disciples sont revenus au monothéisme intransigeant de la religion juive d'origine mais sans garder son caractère exclusif, et ils ont fondé l'islam sur

un nouveau livre saint, le Coran, ou Qu'ran, en y ajoutant une forte idéologie de conquête militaire pour répandre leur foi. Le christianisme lui aussi s'est propagé par l'épée, d'abord dans les mains des Romains après que l'empereur Constantin a élevé ce qui n'était qu'un culte marginal au rang d'une religion officielle, puis dans celles des croisés, et plus tard dans celles des conquistadors et autres envahisseurs et colonisateurs européens accompagnés de missionnaires. Pour l'essentiel de ce que j'ai à dire, on peut considérer qu'il n'y a pas de différence entre ces trois religions issues d'Abraham. À moins que je ne précise le contraire, c'est surtout le christianisme que j'aurai à l'esprit, mais seulement parce que cette version se trouve être celle que je connais le mieux. Pour mon propos, les différences comptent moins que les similitudes. De plus, je ne m'occuperai pas du tout d'autres religions comme le bouddhisme ou le confucianisme. Effectivement, il faut préciser un point : en général, on ne les considère pas comme des religions mais comme des systèmes d'éthique ou des philosophies de l'existence.

La définition simple de l'hypothèse de Dieu que j'ai donnée dans l'introduction de ce chapitre doit être considérablement étoffée si elle doit s'appliquer au Dieu d'Abraham. Ce Dieu n'a pas seulement créé l'univers, c'est aussi un Dieu personnel qui y réside, au-dedans ou peut-être en dehors (quoi que cela puisse vouloir dire), et qui possède les malheureuses qualités humaines auxquelles j'ai fait allusion.

Sympathiques ou déplaisantes, les qualités personnelles sont absentes dans le Dieu déiste de Voltaire et de Thomas

Paine. Comparé au délinquant psychotique de l'Ancien Testament, le Dieu déiste du siècle des Lumières est un être d'une tout autre envergure : digne de sa création cosmique, montrant une indifférence hautaine pour les questions humaines, planant sublimement au-dessus de nos pensées et de nos aspirations personnelles, ne se souciant pas le moins du monde des embrouilles de nos péchés ou de la contrition que nous marmonnons. Le Dieu déiste est le fin du fin des physiciens, l'alpha et l'oméga des mathématiciens, l'apothéose des concepteurs ; c'est un hyper-ingénieur qui a fixé les lois et les constantes de l'univers et les a ajustées avec une précision et une prescience minutieuses, qui a fait exploser ce que l'on appelle maintenant le big bang, qui a pris sa retraite et ne s'est plus jamais fait entendre.

En des temps où la foi était plus forte, les déistes ont été vilipendés et confondus avec les athées. Dans *Freethinkers : A History of American secularism* [Les libres-penseurs : histoire du sécularisme américain], Susan Jacoby dresse une sélection de choix des épithètes qui furent lancées à ce pauvre Thomas Paine : « Judas, reptile, porc, enragé, ivrogne, vermine, antéchrist, brute, menteur, [et bien sûr] renégat. » Paine mourut abandonné de ses anciens amis politiques (sauf Jefferson, ce qui est tout à son honneur) qu'embarrassaient ses idées antichrétiennes. Aujourd'hui, les choses ont tellement changé qu'on a plutôt tendance à opposer les déistes aux athées et à les mettre dans le même sac que les théistes. Après tout, ils croient en une intelligence suprême qui a créé l'univers.

Le sécularisme, les Pères fondateurs et la religion de l'Amérique

On croit en général que les Pères fondateurs de la république américaine étaient déistes. C'est indéniable pour beaucoup d'entre eux, mais on a dit que les plus grands auraient peut-être été athées. Il est sûr que leurs écrits sur la religion de leur temps ne me permettent pas de douter que, de nos jours, la majorité d'entre eux l'auraient été. Mais quelles qu'aient été leurs idées religieuses personnelles en leur temps, la seule chose qui les caractérise collectivement, c'est qu'ils étaient *sécularistes*, et c'est le thème que je vais traiter dans cette section, en commençant par une citation peut-être surprenante du sénateur Barry Goldwater en 1964, montrant clairement à quel point ce candidat à l'élection présidentielle et héros du conservatisme américain tenait à la tradition laïque sur laquelle a été fondée la république américaine :

La position sur laquelle les gens sont les plus intransigeants est celle qui concerne leurs croyances religieuses. Dans une discussion, il n'y a pas d'allié plus puissant dont on puisse se réclamer que Jésus-Christ, Dieu, ou Allah, quel que soit le nom que l'on donne à cet être suprême. Mais comme toute arme puissante, il faut utiliser avec modération ce recours au nom de Dieu pour défendre ses propres intérêts. Or les factions religieuses qui se multiplient dans tout notre pays font jouer le poids de la religion au mépris de toute sagesse. Elles essaient de forcer les dirigeants du gouvernement à suivre leur position à 100 %. Si vous êtes en désaccord avec ces groupes religieux sur une question morale particulière, ils se plaignent et vous menacent de vous faire perdre beaucoup d'argent, ou de voix, ou les deux. Franchement, j'en ai plus qu'assez des prêcheurs politiques qui à travers tout le pays disent au citoyen que je suis que si je veux être quelqu'un de moral je dois croire à A, B, C et D. Mais pour qui se prennent-ils ? Et d'où prétendent-ils tenir le droit de me dicter leurs convictions morales ? Et je suis encore plus

scandalisé en tant que législateur, car je dois subir les menaces de tous les groupes religieux qui croient avoir reçu de Dieu un certain droit de regard sur ce que je vote à chaque scrutin au Sénat. Je les préviens aujourd'hui : je les combattrai à tous moments s'ils essaient au nom du conservatisme de dicter leurs convictions morales à tous les Américains [4].

Aspirant à faire valoir leur version de l'histoire, les propagandistes de la droite américaine d'aujourd'hui s'intéressent beaucoup aux idées religieuses des Pères fondateurs. Or, contrairement à ce qu'ils croient, les États-Unis *n'ont pas* été fondés en tant que nation chrétienne comme en attestent les termes d'un traité avec Tripoli, élaboré en 1796 sous la direction de George Washington et ratifié par John Adams en 1797 :

Attendu que le gouvernement des États-Unis n'est nullement fondé sur la religion chrétienne ; attendu qu'il n'a en lui-même aucun caractère d'hostilité envers les lois, la religion ou la tranquillité des musulmans ; et attendu que lesdits États n'ont jamais participé à aucune guerre ou acte d'hostilité envers aucune nation mahométane, il est déclaré par les deux parties qu'aucun prétexte émanant d'opinions religieuses ne devra jamais entraîner d'interruption dans l'harmonie qui existe entre ces deux pays.

Les premiers mots de cette citation déclenchaient aujourd'hui un tollé dans les milieux influents de Washington. Pourtant, Ed Buckner a clairement montré qu'à l'époque ils n'ont créé aucune dissidence [5] ni chez les politiciens ni dans le public.

On a souvent attiré l'attention sur ce paradoxe que les États-Unis, qui ont été fondés sur le laïcisme, sont maintenant le pays le plus dévot de toute la chrétienté, alors que l'Angleterre, où l'Église anglicane est sous l'obédience de la

monarchie constitutionnelle, compte parmi les moins dévots. Je me demande sans cesse pourquoi, et je ne sais pas. Je suppose que c'est parce que l'Angleterre s'est lassée de la religion après de longues périodes de violence entre les communautés religieuses, où les protestants et les catholiques qui avaient tour à tour le dessus massacraient systématiquement ceux de l'autre bord. Une autre réponse vient de la constatation que l'Amérique est une nation d'immigrants. Un collègue m'a fait remarquer qu'après avoir été arrachés à la stabilité et au confort d'une grande famille en Europe, les immigrants se seraient facilement attachés à une Église comme à un substitut sur un sol étranger. L'idée est intéressante et mérite d'être creusée. Il ne fait aucun doute qu'aux yeux de beaucoup d'Américains l'Église locale à laquelle ils appartiennent est un grand groupe d'individus doté effectivement de certains attributs d'une grande famille.

Pourtant, d'après une autre hypothèse, la religiosité de l'Amérique viendrait paradoxalement de la laïcité de sa constitution. Et c'est précisément grâce à cette laïcité légale que la religion est devenue une libre entreprise. Les Églises concurrentes se disputent leurs ouailles – surtout pour la dîme bien fournie qu'elles en tirent – et elles y emploient les techniques de vente agressives et impitoyables en vigueur dans le commerce. Ce qui marche pour les lessives en poudre marche pour Dieu, et il en ressort une chose qui n'est pas loin des obsessions religieuses dans les classes les moins instruites d'aujourd'hui. En Angleterre, au contraire, la religion placée sous l'égide de l'Église anglicane est devenue guère plus qu'un agréable passe-temps social dont le caractère purement

religieux transparaît à peine. Cette tradition anglaise est joliment décrite dans un article du *Guardian* sous la plume de Giles Fraser, un pasteur anglican également directeur d'études de philosophie à Oxford. Cet article est sous-titré « L'instauration de l'Église d'Angleterre a exclu Dieu de la religion, mais si la foi s'affirme de façon plus vigoureuse, cela peut être dangereux » :

Il fut un temps où le pasteur de campagne jouait un grand rôle en Angleterre. Ce doux excentrique, buveur de thé aux chaussures bien cirées et aux manières affables, représentait un type de religion qui ne mettait pas mal à l'aise les non-croyants. Il ne connaissait pas les sueurs existentielles et ne vous coinçait pas contre un mur pour vous interroger sur votre salut ; encore moins le voyait-on lancer des croisades du haut de sa chaire ou poser des bombes au bord des routes, au nom de quelque puissance supérieure [6].

(Cela rappelle le « Notre aumônier » de Betjeman que j'ai cité au début du premier chapitre.) Fraser poursuit en disant que « ce gentil pasteur de campagne a en effet vacciné nombre d'Anglais contre le christianisme ». Il termine son article en déplorant une tendance plus récente dans l'Église anglicane à reprendre la religion au sérieux, et sa dernière phrase est une mise en garde : « L'inquiétant, c'est qu'on risque de faire sortir le génie du fanatisme religieux anglais de la boîte de l'*establishment* où il sommeille depuis plusieurs siècles. »

Le génie du fanatisme religieux est rampant dans l'Amérique d'aujourd'hui, ce qui aurait horrifié les Pères fondateurs. Qu'on ait raison ou pas de souscrire à ce paradoxe en dénonçant la constitution laïque qu'ils ont établie, ces fondateurs étaient plus que certainement des sécularistes qui croyaient au maintien de la religion en dehors de la politique,

et cela suffit pour qu'on les range sans hésiter du côté de ceux qui s'insurgent, par exemple, contre l'affichage ostentatoire des Dix Commandements dans les édifices publics. Mais il est tentant de supposer que quelques-uns au moins d'entre eux se seraient aventurés au-delà du déisme. Auraient-ils été agnostiques, voire totalement athées ? Dans la déclaration qui suit, de Jefferson, on ne voit pas de différence avec ce que l'on appellerait aujourd'hui l'agnosticisme :

Parler d'existences immatérielles, c'est parler de *riens*. Dire que l'âme humaine, les anges, Dieu sont immatériels, c'est dire que ce sont des riens, ou qu'il n'y a pas de Dieu, pas d'anges, pas d'âme. Je ne peux raisonner autrement [...] sans plonger dans l'abîme sans fond des rêves et des fantasmes. Je suis satisfait et suffisamment occupé par les choses qui existent sans me laisser tourmenter ou troubler par celles qui peuvent effectivement être, mais dont je n'ai aucune preuve.

Dans sa biographie, *Thomas Jefferson : Author of America*, Christopher Hitchens pense que Jefferson était probablement athée, même en ce temps-là, où c'était beaucoup plus difficile :

Quant à savoir s'il était athée, il faut réserver notre jugement ne serait-ce qu'à cause de la prudence qu'il était obligé d'observer dans sa vie politique. Mais comme il l'avait écrit dès 1787 à son neveu Peter Carr, il ne faut pas avoir peur de se poser cette question par crainte de ses conséquences. « Si cela amène à croire que Dieu n'existe pas, vous trouverez des incitations à la vertu dans le réconfort et l'agrément que vous ressentirez dans cet exercice, et dans l'amour des autres qu'il vous procurera. »

Je trouve émouvant le conseil suivant de Jefferson, là encore dans sa lettre à Peter Carr :

Secouez toutes les craintes des préjugés serviles, sous le poids desquelles les esprits faibles s'abaissent servilement. Installez fermement la raison

sur son siège et appelez-en à son tribunal pour juger tous les faits, toutes les opinions. Mettez hardiment en question jusqu'à l'existence d'un Dieu ; car s'il en est un, il doit plus approuver l'hommage de la raison que celui de la crainte aux yeux bandés.

Les remarques de Jefferson telles que « le christianisme est le système le plus pervers qui ait jamais terni l'homme » sont compatibles avec le déisme mais aussi avec l'athéisme. Il en va de même de l'anticléricalisme vigoureux de James Madison : « Il y a presque quinze siècles que la légitimité du christianisme est à l'essai. Quels en ont été les fruits ? Plus ou moins, en tous lieux, l'orgueil et l'indolence dans le clergé ; l'ignorance et la servilité chez les laïcs ; dans les deux instances, la superstition, la bigoterie et la persécution. » On pourrait dire la même chose de la formule de Benjamin Franklin : « Les phares sont plus utiles que les églises. » John Adams semble avoir été un déiste fortement anticlérical (« Les moteurs terrifiants des conciles ecclésiastiques... »), et il s'est défoulé dans quelques splendides tirades contre le christianisme en particulier : « Telle que je comprends la religion chrétienne, c'était et c'est une révélation. Mais comment se fait-il que des millions de fables, de contes et de légendes se soient mêlés à la révélation tant juive que chrétienne pour en faire la religion la plus sanguinaire qui ait jamais existé ? » Et dans une autre lettre, cette fois à Jefferson : « Je frémis presque à l'idée d'évoquer l'exemple le plus fatal de l'exploitation du chagrin qui a subsisté dans l'histoire de l'humanité : la Croix. Considérez les calamités qu'a produites cette source de larmes ! »

Que Jefferson et ses collègues aient été théistes, déistes, agnostiques ou athées, c'étaient aussi des sécularistes passionnés pour qui les opinions religieuses d'un président, qu'il en ait ou non, ne regardaient que lui. Tous les Pères fondateurs, quelles que soient leurs convictions religieuses intimes, auraient été horrifiés de lire le compte-rendu du journaliste Robert Sherman citant la réponse de George Bush senior quand Sherman lui a demandé s'il reconnaissait l'égalité de citoyenneté et de patriotisme des Américains athées : « Non, je ne sais pas que les athées doivent être considérés comme des citoyens, ni comme des patriotes. Nous sommes une nation soumise à Dieu [7]. » À supposer que Sherman ait fidèlement transcrit cette réponse (malheureusement il n'avait pas enregistré la conversation et aucun autre journal n'en a parlé à l'époque), essayez de remplacer « athées » par « juifs » ou « musulmans » ou « Noirs ». Cela donne la mesure des préjugés et des discriminations que les athées doivent subir aujourd'hui. L'article de Natalie Angier dans le *New York Times* intitulé « Confession d'une athée solitaire » est une description triste et émouvante de ses sentiments de solitude en tant qu'athée dans l'Amérique d'aujourd'hui [8]. Mais l'isolement des athées américains est une illusion, bien entretenue par les préjugés ; ils sont bien plus nombreux qu'on ne le croit en général. Comme je l'ai dit dans mon introduction, ils sont bien plus nombreux que les juifs religieux, et pourtant il est notoire que le lobby juif compte parmi ceux dont l'influence est la plus phénoménale à Washington. On peut imaginer ce que pourraient faire les athées américains s'ils s'organisaient bien [9].

Dans son livre admirable, *Atheist Universe*, David Mills raconte une histoire que vous ne croiriez pas et que vous prendriez pour une caricature irréaliste de la bigoterie de la police s'il s'agissait d'un ouvrage de fiction. Un guérisseur chrétien menait une « croisade des miracles » qui passait une fois par an dans la ville où habitait l'auteur. Entre autres choses, il incitait les diabétiques à jeter leur insuline à la poubelle, et les patients atteints d'un cancer à arrêter leur chimiothérapie et, à la place, à prier pour obtenir un miracle. Mills décida donc d'organiser une manifestation pacifique pour mettre les gens en garde, ce qui est assez raisonnable. Mais il commit l'erreur d'aller à la police pour l'informer de son intention et demander sa protection au cas où les supporters du guérisseur s'en prendraient à lui. Le premier policier auquel il s'adressa lui demanda : « Z'allez manifester pour ou contre ? » Quand Mills répondit « contre », le policier dit qu'il avait lui-même l'intention de participer au rassemblement et de lui cracher en personne à la figure quand il le croiserait dans sa manifestation.

Mills décida de tenter sa chance auprès d'un deuxième policier. Celui-là lui dit que si un des supporters du guérisseur le molestait, il arrêterait Mills sous le chef de « tentative d'obstruction aux œuvres de Dieu ». Mills rentra donc chez lui et essaya d'appeler le commissariat dans l'espoir de trouver plus de sympathie à un échelon supérieur. Il eut enfin au bout du fil un brigadier qui lui dit : « Va au diable, mon gars. Y a pas un policier qui va protéger un foutu athée. Avec un peu d'pot, tu vas t'faire saigner dur. » Apparemment, la grammaire était une denrée rare dans ce commissariat, de même que le miel de

la bonté humaine et le sens du devoir. Mills raconte qu'il s'est adressé à environ sept ou huit policiers différents ce jour-là. Pas un n'a accepté de l'aider, et la majorité d'entre eux l'a directement menacé de violences.

Les anecdotes de ce genre sur les préjugés dont sont victimes les athées pullulent, mais Margaret Downey, fondatrice de l'Antidiscrimination Support Network (ADSN) à travers la Freethought Society of Greater Philadelphia, tient une comptabilité systématique de ces cas [10]. Sa banque de données d'incidents, classés selon les catégories de communauté, école, lieu de travail, média, famille et gouvernement, comprend des exemples de harcèlement, de perte d'emploi, de mise au ban de la famille, et même de meurtre [11]. Ces preuves de la haine et des malentendus dont sont victimes les athées font bien comprendre qu'il est de fait virtuellement impossible qu'un athée honnête remporte une élection en Amérique. La chambre des Représentants compte 435 membres, et le Sénat, 100. À supposer que la majorité de ces 535 individus soit un échantillon de la population instruite, il est statistiquement absolument inévitable qu'un bon nombre d'entre eux soient athées. Ils ont dû mentir ou cacher leurs vrais sentiments pour se faire élire. Peut-on leur en vouloir, connaissant l'électorat qu'ils avaient à convaincre ? Il est universellement reconnu que si un candidat aux élections présidentielles quel qu'il soit reconnaissait être athée, ce serait aussitôt pour lui un suicide politique.

Ces faits sur le climat politique actuel des États-Unis et ce qu'ils impliquent auraient horrifié Jefferson, Washington,

Madison, Adams et tous leurs amis. Qu'ils aient été athées, agnostiques déistes ou chrétiens, ils auraient été scandalisés par les théocrates de Washington en ce début du XXI^e siècle. Ils auraient plutôt été attirés par les Pères fondateurs sécularistes de l'Inde postcoloniale en particulier par Gandhi qui était religieux (« Je suis hindou, je suis musulman, je suis juif, je suis chrétien, je suis bouddhiste ! ») et par Nehru, qui était athée :

Le spectacle de ce que l'on appelle la religion, ou la religion organisée quelle qu'elle soit, en Inde et ailleurs, m'a horrifié et je l'ai souvent condamnée en souhaitant faire place nette d'un coup de balai. Presque toujours, elle donnait l'impression de représenter une croyance et une réaction aveugles, les dogmes et la bigoterie, la superstition, l'exploitation et le maintien des droits acquis.

Cette définition par Nehru de l'Inde laïque dont rêvait Gandhi (si seulement ce rêve s'était réalisé au lieu que leur pays soit divisé dans un bain de sang interreligieux), Jefferson n'était pas loin de l'imaginer lui-même :

Nous parlons d'une Inde laïque. [...] Certains pensent que cela signifie quelque chose d'opposé à la religion. C'est faux de toute évidence. Ce que cela signifie, c'est que c'est un État qui honore toutes les confessions de la même façon et leur donne les mêmes facilités ; l'Inde a un long passé de tolérance religieuse. [...] Dans un pays comme l'Inde où existent beaucoup de croyances et de religions, aucun nationalisme véritable ne peut se construire sinon sur la base de la laïcité [\[12\]](#).

Le Dieu des déistes est sûrement un progrès par rapport au monstre de la Bible. Malheureusement il n'y a pas beaucoup plus de chances qu'il existe, ou qu'il ait jamais existé. Dans l'une ou l'autre de ses formes, l'hypothèse de Dieu est inutile [\[13\]](#). Elle n'est pas loin non plus d'être éliminée par les

lois de la probabilité. J'aborderai ce point au chapitre 4 après avoir traité des prétendues preuves de l'existence de Dieu au chapitre 3. En attendant, je me penche sur l'agnosticisme et sur la notion erronée que l'existence ou la non-existence de Dieu est une question qu'on ne peut aborder car elle est à jamais hors de portée de la science.

Pauvreté de l'agnosticisme

Le chrétien de choc qui nous haranguait en chaire dans la chapelle de ma bonne vieille école reconnaissait qu'il avait bien malgré lui une certaine indulgence pour les athées. Eux au moins, ils avaient le courage de leurs convictions erronées. Mais ce que ce prêcheur ne pouvait supporter, c'étaient les agnostiques : des lavettes tiédasses avec leurs niaiseries à l'eau de rose, des mollassons vasouillards insipides et inconsistants, toujours à ménager la chèvre et le chou. Il avait un peu raison, mais pour une tout autre raison. Dans la même veine, d'après Quentin de La Bédoyère, l'historien catholique Hugh Ross Williamson « respectait le croyant engagé tout comme l'athée engagé. Il réservait son mépris pour les médiocrités molles et inconsistantes qui baguenaudaient entre les deux [14] ».

Il n'y a rien de mal à être agnostique dans les cas où nous n'avons pas de preuves dans un sens ou dans l'autre. Cette position est raisonnable. Ainsi, Carl Sagan s'est targué d'être agnostique quand on lui a demandé si la vie existait ailleurs dans l'univers. Comme il refusait de se prononcer, son interlocuteur a insisté pour qu'il exprime son « sentiment

viscéral », ce qui lui a valu cette réponse immortelle : « Mais j'essaie de ne pas penser avec mes viscères. Il est tout à fait normal de réserver son jugement jusqu'à ce que des preuves soient établies [15]. » La question de la vie extraterrestre reste ouverte, on peut monter des argumentations solides dans les deux sens. L'agnosticisme, en un sens, est l'attitude qui convient devant beaucoup de questions scientifiques comme celle portant sur la cause de l'extinction de la fin du Permien, la plus grande extinction de masse de toute l'histoire des fossiles. Peut-être était-ce la collision avec un astéroïde comme celui qui, comme on le sait avec une plus grande certitude fondée sur les données actuelles, a provoqué plus tard l'extinction des dinosaures. Mais ce pourrait aussi bien être n'importe quelle autre cause parmi toutes celles possibles, ou une combinaison de plusieurs. S'agissant des causes de ces deux extinctions de masse, l'agnosticisme est une position raisonnable. Mais s'agissant de Dieu, faut-il aussi être agnostique ? Beaucoup ont répondu par un oui définitif, souvent sur un ton convaincu qui frise l'excessif. Ont-ils raison ?

Je commencerai par faire la distinction entre deux sortes d'agnosticisme. L'« agnosticisme provisoire en pratique » (APP) est la position entre deux chaises qui est légitime quand il existe une réponse bien définie, dans un sens ou dans l'autre, mais dont on ne possède pas de preuves jusqu'à présent (ou encore qu'on ne les comprend pas, qu'on n'a pas eu le temps de les étudier, etc.). L'APP serait une attitude raisonnable pour l'extinction du Permien. Il existe une vérité, et on espère

qu'on la connaîtra un jour, même si on ne la connaît pas pour l'instant.

Mais il y a aussi une position entre deux chaises dans laquelle on est profondément installé sans pouvoir en sortir, et que j'appellerai l'« agnosticisme définitif de principe » (ADP). L'agnosticisme de l'ADP convient pour les questions auxquelles on ne pourra jamais apporter de réponse, quelles que soient les preuves accumulées, car l'idée même de preuve ne peut s'appliquer. La question existe sur un autre plan, ou dans une autre dimension, au-delà des zones de portée des preuves. Un exemple en est ce vieux serpent de mer en philosophie qui consiste à se demander si le rouge que vous voyez est le même que celui que je vois. Peut-être votre rouge est-il mon vert, ou une chose entièrement différente de toutes les couleurs que je peux imaginer. Les philosophes citent cette question comme un exemple de celles auxquelles on ne peut jamais répondre quelles que soient les preuves nouvelles qui se présenteront un jour. Et certains scientifiques et autres intellectuels sont convaincus – trop rapidement à mon avis – que la question de l'existence de Dieu appartient à cette catégorie de l'ADP, définitivement inaccessible. Ils en déduisent, de façon illogique comme nous le verrons, que l'hypothèse de Dieu et celle de sa non-existence ont exactement la même probabilité d'être vraies. L'idée que je vais défendre est très différente : l'agnosticisme sur l'existence de Dieu appartient solidement à la catégorie provisoire de l'ADP. Ou bien il existe, ou bien il n'existe pas. C'est une question scientifique ; on en connaîtra peut-être la réponse un

jour, et, en attendant, on peut se prononcer très fortement sur sa probabilité.

Dans l'histoire des idées figurent des exemples de questions qu'on croyait auparavant à tout jamais hors de portée de la science, et qui ont maintenant des réponses. Ainsi, en 1835, le célèbre philosophe français Auguste Comte écrivait à propos des étoiles : « Nous ne pourrons jamais étudier par aucune méthode leur composition chimique ou leur structure minérale. » Pourtant, avant même qu'il ait écrit ces mots, Fraunhofer avait commencé à analyser la composition chimique du Soleil à l'aide de son spectroscope. Aujourd'hui, ceux qui travaillent au quotidien sur des spectroscopes font mentir l'agnosticisme de Comte en analysant à longue distance la composition chimique précise d'étoiles même très lointaines [16]. Quel que soit le statut de l'agnosticisme de Comte vis-à-vis de l'astronomie, cette anecdote qui sert de mise en garde suggère à tout le moins qu'il faut y réfléchir à deux fois avant de proclamer trop fortement la valeur de vérité éternelle de l'agnosticisme. Cependant, quand il s'agit de Dieu, de très nombreux philosophes et scientifiques ne s'en privent pas, à commencer par l'inventeur de ce mot, T.H. Huxley [17].

Huxley a expliqué cette création quand il a réagi à une attaque personnelle que ce mot avait provoquée. Le directeur du King's College de Londres, le révérend D^r Wace, avait accablé de mépris la « lâcheté de l'agnosticisme » de Huxley :

Il est possible qu'il préfère se dire agnostique ; mais le vrai nom qui lui convient est un mot plus ancien – c'est celui d'infidèle, c'est-à-dire incroyant. Le mot infidèle a peut-être une connotation déplaisante, sans

doute à juste titre. C'est, et ce devrait être, une chose bien déplaisante pour un homme que de devoir dire tout simplement qu'il ne croit pas en Jésus-Christ.

Huxley n'était pas homme à laisser passer ce genre de provocation, et sa réponse en 1889 fut aussi cinglante qu'on peut l'imaginer (sans pour autant déroger comme il se doit aux bonnes manières : tel le bulldog de Darwin, ses dents étaient aiguisées par l'ironie toute urbaine de l'époque victorienne). En conclusion, après avoir bien réglé son compte au D^r Wace et tourné la page, Huxley est revenu au mot « agnostique » pour expliquer comment il en avait eu l'idée. D'autres, disait-il,

étaient persuadés d'être arrivés à une certaine « gnose », d'avoir plus ou moins réussi à résoudre le problème de l'existence, alors que j'étais pour ma part persuadé du contraire, avec la très forte conviction que le problème était insoluble. Et avec Hume et Kant de mon côté, je ne pouvais pas me juger présomptueux en tenant fermement à cette opinion. [...] J'ai donc bien réfléchi et j'ai inventé ce que je concevais être le titre approprié, celui d'« agnostique ».

Plus loin dans son discours, Huxley continue à expliquer que les agnostiques n'ont pas de convictions, même négatives.

En fait, l'agnosticisme n'est pas une croyance mais une méthode dont l'essence réside dans l'application rigoureuse d'un principe unique. [...] On peut exprimer ce principe de façon positive en disant, pour ce qui relève de l'intellect, suivez votre raison aussi loin qu'elle vous mènera, sans prendre en compte aucune autre considération. Et de façon négative en disant, pour ce qui relève de l'intellect, ne prétendez pas que des conclusions sont certaines quand elles ne sont pas démontrées ou démontrables. C'est ainsi que je considère la foi agnostique, et l'homme qui la gardera entière et intacte n'aura pas honte de regarder l'univers en face, quoi que l'avenir puisse lui réserver.

Pour le scientifique, ces paroles sont pleines de noblesse, et l'on ne critique pas T.H. Huxley à la légère. Mais à se

concentrer sur l'impossibilité absolue de prouver ou de réfuter l'existence de Dieu, il semble avoir ignoré les nuances de la *probabilité*. Ce n'est pas parce que l'on ne peut ni prouver ni réfuter l'existence d'une chose qu'il faut les mettre toutes deux sur un pied d'égalité. Je ne pense pas que Huxley me contredirait, mais il me semble que quand il donnait l'impression de le faire, il s'efforçait de concéder un point pour en assurer un autre. Nous avons tous déjà fait cela à un moment ou à un autre.

Contrairement à Huxley, je dirai que l'existence de Dieu est une hypothèse scientifique comme une autre. Même si elle est difficile à tester de façon pratique, elle appartient à la même catégorie de l'agnosticisme provisoire APP que les controverses sur les extinctions du Permien et du Crétacé. L'existence de Dieu ou sa non-existence est un fait scientifique qui concerne l'univers et qui peut être découvert en principe sinon en pratique. S'il existait et choisissait de le faire savoir, Dieu lui-même pourrait mettre fin à la discussion, à grand bruit et sans équivoque, en sa faveur. Et même si l'existence de Dieu n'est jamais définitivement prouvée ou réfutée, les preuves dont on dispose et les raisonnements qui tendent à le montrer peuvent donner une probabilité qui est loin d'arriver à 50 %.

Prenons donc au sérieux cette idée de spectre des probabilités, et voyons où se situent les jugements sur l'existence de Dieu, entre les deux extrêmes opposés de la certitude. Ce spectre est continu, mais on peut le représenter émaillé par les sept jalons suivants :

1. Théisme pur et dur : probabilité de Dieu à 100 %. Pour reprendre les termes de C.G. Jung : « Je ne crois pas, je *sais*. »

2. Très forte probabilité, mais pas à 100 % : théisme *de facto*. « Je ne suis pas absolument certain, mais je crois fortement en Dieu et je mène mon existence en me fondant sur le présupposé qu'il existe. »

3. Probabilité à peine supérieure à 50 % : remplit les critères de l'agnosticisme, mais avec une tendance au théisme. « Je suis très incertain, mais je suis enclin à croire en Dieu. »

4. Exactement 50 % : agnosticisme totalement impartial. « L'existence de Dieu et sa non-existence sont exactement équiprobables. »

5. Probabilité à peine inférieure à 50 % : remplit les critères de l'agnosticisme, mais avec une tendance à l'athéisme. « Je ne sais pas si Dieu existe, mais je suis enclin à être sceptique. »

6. Très faible probabilité, mais qui n'atteint pas zéro : athée *de facto*. « Je ne peux pas en être certain mais je pense que Dieu est très improbable, et je mène mon existence en me fondant sur le présupposé qu'il n'existe pas. »

7. Athéisme pur et dur : « Je sais que Dieu n'existe pas, avec la même conviction que Jung quand il "sait" qu'il existe. »

Je serais bien étonné si je rencontrais beaucoup de gens dans la catégorie 7 mais je ne la cite que pour faire le pendant avec la catégorie 1, qui rassemble une grande population. C'est dans la nature de la foi que l'on soit capable comme Jung de tenir à une croyance sans avoir une bonne raison pour y tenir

(Jung croyait aussi que des livres particuliers sur son étagère explosaient spontanément en faisant un gros boum). Les athées n'ont pas la foi, et la raison seule est impuissante à en amener aucun à la conviction complète qu'une chose quelle qu'elle soit n'existe définitivement pas. De ce fait, la catégorie 7 est en pratique plus vide que son opposé, la catégorie 1, qui est occupée par de nombreux dévots. Pour ma part, je me range dans la catégorie 6, mais avec une tendance vers la 7 : je ne suis agnostique que dans la mesure où je suis agnostique à propos des fées qui peuplent le fond du jardin.

Ce spectre des probabilités fonctionne bien pour l'APP. Il est superficiellement tentant de placer l'ADP au milieu du spectre, avec une probabilité de 50 % concernant l'existence de Dieu, mais ce n'est pas ce qu'il faut faire. Les agnostiques ADP déclarent qu'on ne peut rien dire, dans un sens ou dans l'autre, sur la question de l'existence ou non de Dieu. Il leur est en principe impossible d'y répondre, et ils devraient refuser catégoriquement de se situer où que ce soit sur le spectre des probabilités. Le fait que je ne peux pas savoir si votre rouge est le même que mon vert ne correspond pas à une probabilité de 50 %. La proposition telle qu'elle est formulée est si insignifiante qu'elle ne mérite pas qu'on lui fasse l'honneur d'une probabilité. Cependant, c'est une erreur bien courante sur laquelle nous reviendrons, que de sauter de la prémisse que l'existence de Dieu est en principe une question impossible à résoudre, à la conclusion que son existence et sa non-existence sont équiprobables.

Une autre façon d'exprimer cette erreur, c'est par le poids de la preuve, et sous cette forme Bertrand Russell nous l'a démontrée de façon amusante dans sa métaphore de la théière céleste [18] :

Beaucoup de croyants orthodoxes parlent comme s'il incombait aux sceptiques de réfuter les dogmes communément admis plutôt qu'aux dogmatiques de les prouver. C'est, bien sûr, une erreur. S'il m'advenait de suggérer qu'entre la Terre et Mars une théière de porcelaine gravite autour du Soleil en orbite elliptique, personne ne serait en mesure de réfuter mes dires à partir du moment où j'ai pris le soin d'ajouter qu'elle est trop petite pour être vue même par nos télescopes les plus puissants. Mais si je devais poursuivre en disant que, cette affirmation étant impossible à réfuter, c'est une prétention intolérable de la raison humaine que d'en douter, on penserait à juste titre que ce que je dis est absurde. Si cependant l'existence de cette théière était attestée dans des livres anciens, enseignée comme la vérité sacrée tous les dimanches, et instillée à l'école dans l'esprit des enfants, toute hésitation à croire à son existence deviendrait une marque d'excentricité et attirerait sur son auteur l'attention des psychiatres en cet âge éclairé, ou du Grand Inquisiteur en des temps plus anciens.

Mais nous ne perdrons pas notre temps à le dire car personne pour autant que je le sache ne vénère les théières [19] ; cependant, si l'on insistait, nous n'hésiterions pas à dire que nous croyons fortement qu'il n'y a positivement pas de théière en orbite. Pourtant, strictement parlant, nous devrions tous être des *agnostiques de la théière* : nous ne pouvons sûrement pas prouver qu'il n'existe pas de théière céleste. En pratique, nous nous éloignons de l'agnosticisme de la théière pour rejoindre l'*a-théiérisme*.

Un de mes amis qui a été élevé dans la religion juive et qui continue à observer le shabbat et autres coutumes juives par fidélité pour ses racines, se décrit comme un « agnostique de la

petite souris ». Il considère que Dieu n'est pas plus probable que la petite souris. On ne peut réfuter aucune de ces deux hypothèses, et toutes deux sont aussi improbables. C'est un « a-théiste » exactement dans la même – grande – mesure qu'il est « a-petite-souris-iste ». Et agnostique pour les deux dans la même – faible – mesure.

Bien sûr, on peut remplacer la théière de Russell par une quantité infinie de choses dont l'existence est concevable sans pouvoir être réfutée. Le grand juriste américain Clarence Darrow disait : « Je ne crois pas en Dieu comme je ne crois pas en Ma Mère l'Oye. » Le journaliste Andrew Mueller est d'avis que s'engager dans une religion particulière « est ni plus ni moins bizarre que de choisir de croire que le monde est rhomboïde et transporté dans l'espace entre les pinces de deux énormes homards verts, Esmeralda et Keith [20] ». Parmi les thèmes favoris en philosophie figure la licorne, invisible, intangible et inaudible, dont les enfants du Camp Quest [21] essaient tous les ans de réfuter l'existence. Sur l'Internet, une divinité qui jouit actuellement d'une certaine popularité – et qui est aussi irréfutable que Yahvé ou autre – est le Monstre en spaghetti volant (*Flying Spaghetti Monster*) dont beaucoup disent qu'il les a touchés de son appendice « nouilleux » [22]. Je suis enchanté de voir que le *Gospel of the Flying Spaghetti Monster* [l'évangile du Monstre en spaghetti volant] est maintenant un livre et qu'il a été bien accueilli [23]. Je ne l'ai pas lu personnellement, mais à quoi bon lire un évangile quand on sait simplement qu'il dit vrai ? À propos, il fallait bien que ça arrive, un grand schisme

s'est déjà produit, ce qui a entraîné la création de l'Église réformée du Monstre en spaghetti volant [24].

Le point saillant de tous ces exemples excentriques, c'est qu'ils sont impossibles à réfuter, et pourtant personne ne pense que l'hypothèse de leur existence est sur un pied d'égalité avec celle de leur non-existence. L'idée de Russell, c'est que c'est aux croyants que revient la charge de la preuve, et pas aux non-croyants. La mienne, qui y est apparentée, c'est que les chances en faveur de la thèière (du Monstre en spaghetti, d'Esmeralda et Keith, de la licorne, etc.) ne sont pas égales à celles qui sont contre elle.

Aucune personne sensée ne juge qu'il suffit que l'on ne puisse pas réfuter l'existence de la thèière qui tourne en orbite et de la petite souris pour que cet intéressant débat soit clos. Nul d'entre nous ne se sent l'obligation de réfuter aucune des millions de choses extravagantes qu'une imagination fertile et facétieuse pourrait concocter. J'ai trouvé que c'était une stratégie amusante, quand on me demandait si j'étais athée, que de faire remarquer à mon interlocuteur qu'il est aussi athée s'agissant de Zeus, d'Apollon, d'Amon, de Râ, de Mithras, de Baal, de Thor, de Wotan, du Veau d'or et du Monstre en spaghetti volant. Moi, je ne fais qu'ajouter un dieu à cette liste.

Nous nous sentons tous le droit d'exprimer un extrême scepticisme, jusqu'à l'incrédulité complète – sauf que, s'agissant des licornes, de la petite souris et des dieux de la Grèce, de Rome, de l'Égypte et des Vikings, c'est sans importance. Mais s'agissant du Dieu d'Abraham, c'est

important car une grande partie des personnes avec lesquelles nous partageons la planète croient fortement à son existence. La thèse de Russell démontre que l'ubiquité de la croyance en Dieu, comparée à la croyance aux théières célestes, ne fait pas appel à la logique pour fournir la preuve, même si elle en donne l'air pour une question de stratégie politique. Que vous ne puissiez pas prouver la non-existence de Dieu, c'est un fait banal qu'on admet facilement, ne serait-ce que dans le sens que l'on ne peut jamais prouver de façon absolue la non-existence d'une chose. Ce qui importe, ce n'est pas si Dieu est réfutable (il ne l'est pas), mais si son existence est *probable*. C'est une tout autre chose. On considère à juste titre que parmi les choses impossibles à réfuter, certaines sont bien moins probables que d'autres. Il n'y a aucune raison de considérer que Dieu doit échapper à l'examen sur le spectre des probabilités ; et *a fortiori* de supposer que, pour la seule raison que Dieu ne peut être ni prouvé ni réfuté, la probabilité de son existence est de 50 %. Bien au contraire comme nous allons le voir.

Le non-empiètement des magistères (NOMA)

De même que Thomas Huxley s'est efforcé de manifester un intérêt de pure forme pour l'agnosticisme totalement impartial, situé exactement au milieu de mon spectre de sept stades, les théistes font de même dans l'autre direction, et pour une raison équivalente. Le théologien Alister McGrath en fait le thème central de son ouvrage, *Dawkins' God : Genes, Memes and the Meaning of Life* [Le Dieu de Dawkins : gènes,

mêmes et le sens de la vie]. Effectivement, après avoir admirablement bien résumé mes travaux scientifiques, il semble que ce soit sa seule critique : l'idée indéniable mais d'une faiblesse lamentable qu'on ne peut réfuter l'existence de Dieu. Page après page tandis que je lisais son livre, je me suis surpris à griffonner « théière » dans la marge. Invoquant à nouveau T.H. Huxley, McGrath dit : « Lassé de ces théistes et de ces athées avec leurs affirmations désespérément dogmatiques fondées sur des démonstrations empiriques inadéquates, Huxley a déclaré que la question de Dieu ne pouvait se résoudre par la méthode scientifique. »

McGrath poursuit en citant dans la même veine Stephen Jay Gould : « Pour le dire à tous mes collègues et pour la N millionième fois (depuis les violentes discussions à l'université jusqu'aux traités savants) la science ne peut tout simplement pas se prononcer sur l'éventuelle gouvernance de Dieu sur la nature. Nous ne l'affirmons pas, pas plus que nous ne la nions ; en tant que scientifiques, nous ne pouvons tout simplement pas nous prononcer sur ce sujet. » Le ton de Gould est assuré et presque brutal, mais qu'est-ce qui, en fait, justifie ce qu'il affirme ? Pourquoi, en tant que scientifiques, ne devons-nous pas parler de Dieu ? Et pourquoi est-ce que la théière de Russell ou le Monstre en spaghettis volant n'échapperaient pas de la même façon au scepticisme scientifique ? Comme je vais le montrer dans un instant, si l'univers était doté d'un grand manitou créatif, il serait complètement différent de ce qu'il serait s'il était livré à lui-même. Alors, n'est-ce pas là une question scientifique ?

Gould a poussé l'art de l'effort jusqu'à pondre une accumulation de pages complètement insipides dans un de ses livres les moins brillants, *Et Dieu dit « Que Darwin soit »*. C'est là qu'il a créé l'acronyme NOMA pour l'expression « non-Overlapping Magisteria », le non-empiètement des magistères :

Le réseau, ou magistère, de la science couvre le domaine empirique : ce dont est fait l'univers (contenu factuel) et pourquoi il fonctionne de cette manière (contenu théorique). Le magistère de la religion couvre les questions sur le sens ultime et la valeur morale. Ces deux magistères ne se chevauchent pas, pas plus qu'ils ne couvrent toutes les questions (voyez, par exemple le magistère de l'art et le sens de la beauté). Pour citer les vieux clichés, à la science revient l'âge des roches et à la religion le roc des âges ; la science étudie comment fonctionnent les cieux, et la religion comment aller au ciel.

Cette idée semble merveilleuse, jusqu'au moment où vous lui accordez un instant de réflexion. Quelles sont ces questions fondamentales dans lesquelles la religion est l'invitée de choix et la science doit s'effacer respectueusement ?

Martin Rees, l'éminent astronome de Cambridge dont j'ai déjà parlé, commence son ouvrage *Our Cosmic Habitat* en posant deux questions qui peuvent prétendre à ce qualificatif de fondamental, et en donnant une réponse dans le sens des domaines indépendants. « Le mystère prééminent est la question de savoir pourquoi une chose quelconque existe tout simplement. Qu'est-ce qui insuffle la vie dans ces équations et qui les concrétise dans un cosmos réel ? Ces questions se situent cependant en dehors du domaine de la science : elles sont du ressort des philosophes et des théologiens. » Je préférerais dire que si elles sont effectivement en dehors du

domaine de la science, elles sont sûrement aussi au-delà du domaine des théologiens (je doute que les philosophes apprécient que Martin Rees les associe aux théologiens). Je suis tenté d'aller plus loin en me demandant dans quel sens possible on peut dire que les théologiens *ont* un domaine spécifique. Je m'amuse encore de la remarque d'un ancien directeur de mon *College* d'Oxford. Un jeune théologien ayant fait une demande de bourse pour un travail de recherche, le thème de sa thèse de doctorat sur la théologie chrétienne a fait dire au directeur : « J'ai de sérieux doutes quant à savoir si c'est le moins du monde un *sujet*. »

Quelle est la compétence que les théologiens peuvent apporter dans les profondes questions cosmologiques, et pas les scientifiques ? Dans un autre ouvrage, j'ai cité les paroles d'un astronome d'Oxford qui, quand on lui posait une question profonde de ce genre, disait : « Ah, maintenant nous sortons du domaine de la science. Là, il faut que je me retourne vers notre bon ami l'aumônier. » Je n'ai pas eu la rapidité d'esprit d'articuler la réponse que j'ai rédigée par la suite : « Mais pourquoi l'aumônier ? Pourquoi pas le jardinier ou le chef cuisinier ? » Pourquoi les scientifiques s'inclinent-ils aussi lâchement devant les ambitions des théologiens sur certaines questions alors que ces derniers ne sont sûrement pas plus qualifiés qu'eux pour y répondre ?

À en croire un cliché fastidieux (et qui à la différence de beaucoup d'autres n'est même pas vrai), la science s'occuperait du *comment* alors que seule la théologie aurait les moyens de répondre au *pourquoi*. Au nom du ciel, que peut

bien être une question *pourquoi* ? Les phrases qui commencent par « pourquoi » ne sont pas toutes valables : pourquoi les licornes sont-elles creuses ? Et certaines questions ne méritent tout simplement pas de réponse : de quelle couleur est l'abstraction ? Quelle est l'odeur de l'espoir ? Ce n'est pas parce qu'une question peut être formulée dans une phrase grammaticalement correcte qu'elle a un sens ou qu'elle mérite de retenir notre attention et d'être prise au sérieux. Et même si c'est une vraie question, ce n'est pas parce que la science ne peut y répondre que la religion le peut.

Peut-être y a-t-il des questions vraiment profondes et sensées qui échapperont toujours au domaine de la science. Peut-être la théorie quantique frappe-t-elle déjà à la porte de l'insondable. Mais si la science ne peut répondre à telle question fondamentale, qu'est-ce qui donne à penser que la religion puisse y répondre ? J'ai idée que ni l'astronome de Cambridge, ni celui d'Oxford ne croient vraiment que les théologiens ont compétence à répondre à des questions trop profondes pour la science. J'ai idée que ces deux astronomes se sont eux aussi efforcés d'être polis : les théologiens n'ont rien d'intéressant à dire sur rien ; jetons-leur un os à ronger, qu'ils se cassent les dents sur une ou deux questions auxquelles personne ne peut et ne pourra peut-être jamais répondre. À la différence de mes amis astronomes, je ne pense pas qu'il soit même nécessaire de leur donner un os à ronger. Reste encore à trouver une bonne raison pour supposer que la théologie (à la différence de l'histoire ou de la littérature bibliques) est le moins du monde un sujet d'étude.

De même, nous pouvons tous convenir que le droit de la science à nous conseiller sur les valeurs morales est pour le moins problématique. Mais est-ce que Gould veut vraiment concéder à la *religion* le droit de nous dire ce qui est bien et ce qui est mal ? Ce n'est pas parce qu'elle n'a rien d'*autre* à apporter à la sagesse humaine qu'il faut lui donner le droit de nous dire en toute liberté ce que nous devons faire. Au reste, quelle religion ? Celle dans laquelle il se trouve que nous avons été élevés ? Vers quel chapitre, alors, de quel livre de la Bible devons-nous nous tourner, car ils sont loin d'être unanimes et certains sont odieux à l'aune de n'importe quel critère raisonnable. Combien de personnes attachées au sens littéral ont suffisamment lu la Bible pour savoir que la peine de mort est prescrite pour l'adultère, le ramassage de bois le jour du shabbat, et l'insolence envers ses parents ? Si, comme le font tous les modernes éclairés, nous rejetons le Deutéronome et le Lévitique, sur quels critères allons-nous décider de quelle religion nous allons *accepter* les valeurs morales ? Ou bien faudra-t-il chercher parmi toutes les religions du monde jusqu'à ce que l'on en trouve une dont les enseignements moraux nous conviennent ? Si oui, là encore il faut se demander quel critère préside à notre choix ? Et si nous avons des critères indépendants pour choisir entre les morales religieuses, pourquoi ne pas supprimer l'intermédiaire et choisir directement notre morale sans la religion ? Je reviendrai sur ces questions au chapitre 7.

Je ne crois pas un instant que Gould ait pu penser un tant soit peu ce qu'il disait dans *Et Dieu dit* « *Que Darwin soit* ». Comme je le dis, nous avons tous été coupables de nous

efforcer d'être gentils à l'égard d'un adversaire indigne mais puissant, et je ne peux que penser que c'est ce que faisait Gould. Il est concevable qu'il savait bien ce qu'il disait quand il a émis cette affirmation forte et sans équivoque que la science ne peut absolument pas se prononcer sur la question de l'existence de Dieu : « Nous ne l'affirmons pas, pas plus que nous ne la nions ; nous ne pouvons tout simplement pas nous prononcer sur ce sujet en tant que scientifiques. » On pense tout de suite à l'agnosticisme de type définitif et irrévocable, au parfait ADP. Il implique que la science ne peut même pas émettre de jugements de *probabilité* sur cette question. Cette erreur remarquablement répandue, que beaucoup répètent comme un mantra, mais souvent, je le soupçonne, sans y avoir vraiment réfléchi, représente ce que j'appelle la « pauvreté de l'agnosticisme ». Gould, soit dit en passant, n'était pas un agnostique impartial, il était fortement enclin à l'athéisme *de facto*. Sur quoi se fondait-il pour émettre un tel jugement si l'on ne peut se prononcer sur l'existence de Dieu ?

L'hypothèse de Dieu suggère que la réalité dans laquelle nous habitons contient aussi un agent surnaturel qui a conçu l'univers et – du moins dans de nombreuses versions de cette hypothèse – qui le fait fonctionner, éventuellement en y intervenant par des miracles qui enfreignent temporairement ses propres lois, lesquelles sont le reste du temps parfaitement immuables. Richard Swinburne, un des plus grands théologiens de Grande-Bretagne, est étonnamment clair sur ce point dans son ouvrage *Is There a God ?* [Y a-t-il un Dieu ?] :

Ce que le théiste affirme sur Dieu, c'est qu'il possède bien un pouvoir de créer, de conserver ou de supprimer toute chose, grande ou petite. En

outre, il peut aussi faire que les objets se déplacent ou fassent tout autre chose. [...] Il peut faire que les planètes se déplacent de la façon qu'avait découverte Kepler, ou que la poudre à canon explose quand on y met le feu ; ou bien, que les planètes se déplacent tout autrement et que des substances chimiques explosent ou non dans des situations très différentes de celles qui gouvernent actuellement leur comportement. Dieu n'est pas limité par les lois de la nature ; c'est lui qui les fait, et il peut les modifier ou les suspendre à volonté.

C'est vraiment trop facile, pas vrai ? Quoi que cela puisse être, on est très loin du NOMA. Et quoi qu'ils puissent dire par ailleurs, les scientifiques qui souscrivent à l'école de pensée des « magistères séparés » devraient admettre que l'univers qui possède un créateur surnaturel intelligent est très différent de celui qui n'en a pas. La différence entre ces deux univers hypothétiques ne pourrait guère être plus fondamentale dans le principe, même s'il n'est pas facile de la tester en pratique. Et elle réfute le principe bien gentil et séduisant que la science doit observer un total mutisme sur l'affirmation fondamentale de la religion concernant l'existence de Dieu. La présence ou l'absence d'une super-intelligence créatrice est sans équivoque une question scientifique, même si en pratique, elle n'est pas, ou pas encore, résolue. Il en va de même pour la vérité ou la fausseté de chacun des récits de miracle sur lesquels se fondent les religions pour impressionner les foules de croyants.

Est-ce que Jésus avait un père humain, ou est-ce que sa mère était vierge au moment de sa naissance ? Que l'on dispose ou non d'assez de preuves ayant échappé au temps pour en décider, la question reste toujours strictement scientifique avec en principe une réponse précise : oui ou non. Est-ce que Jésus a ressuscité Lazare d'entre les morts ? Lui-

même est-il redevenu vivant trois jours après avoir été crucifié ? Il y a une réponse à chacune de ces questions et, que l'on puisse ou non la découvrir en pratique, elle est strictement scientifique. Au cas improbable où l'on disposerait de preuves pertinentes, les méthodes à employer pour clore le débat seraient purement et entièrement scientifiques. Pour faire bien ressortir ce point, imaginez que, par un ensemble de circonstances extraordinaires, des archéologues spécialisés dans l'étude des morts déterrent des pièces renfermant de l'ADN prouvant que Jésus n'avait effectivement pas de père biologique. Pouvez-vous imaginer des prosélytes religieux qui hausseraient les épaules en disant à peu près : « Et alors ? Les preuves scientifiques n'ont absolument rien à voir avec les questions théologiques. Vous vous trompez de magistère ! Seules nous intéressent les questions fondamentales et les valeurs morales. Ni l'ADN ni aucune autre preuve scientifique ne pourront jamais avoir aucun rapport avec cette question, que ce soit dans un sens ou dans l'autre » ?

Cette idée même est une plaisanterie. Vous pouvez parier tout ce que vous voulez que si l'on venait à trouver des preuves scientifiques, cet événement serait vite récupéré et proclamé partout haut et fort. L'idée du NOMA n'est populaire que parce qu'aucune preuve ne va dans le sens de l'hypothèse de Dieu. Dès qu'apparaîtrait le moindre élément susceptible d'appuyer une croyance religieuse, les prosélytes ne perdraient pas une seconde pour jeter le NOMA aux oubliettes. Je pense que pour beaucoup de croyants, en dehors des théologiens avertis (mais même eux ne dédaignent pas raconter des histoires de miracles aux gens simples pour faire

grossir le troupeau des ouailles), les prétendus miracles sont ce qui motive leur foi en premier lieu. Et, par définition, les miracles contreviennent aux principes de la science.

D'un côté l'Église catholique romaine semble parfois aspirer au NOMA, mais, de l'autre, elle exige la réalisation de miracles pour élever quelqu'un à la dignité de saint. Le défunt roi des Belges Baudouin I^{er} est un candidat à la sainteté en raison de sa position sur l'avortement. Des enquêtes sincères sont actuellement en cours pour découvrir si des guérisons miraculeuses peuvent être imputées aux prières dont il a fait l'objet après sa mort. Je ne plaisante pas. C'est la vérité, et c'est classique dans les histoires de saints. J'imagine que tout cela embarrasse en haut lieu dans l'Église. Pourquoi les milieux qui méritent d'être qualifiés de plus instruits restent-ils dans l'Église ? Ce mystère est au moins aussi profond que ceux qu'adorent les théologiens.

Confronté aux récits de miracles, Gould répondrait sans doute de la façon suivante. Tout l'intérêt du NOMA est d'être un marché à deux sens. Dès que la religion s'aventure dans le domaine de la science et commence à se mêler du monde réel avec les miracles, ce n'est plus de la religion dans le sens que Gould défend, et son entente cordiale est rompue. Remarquez bien cependant que la religion sans miracles que défend Gould ne serait pas reconnue par la plupart des théistes pratiquants, qu'ils pratiquent sur un prie-Dieu ou sur un tapis de prière. Ils en seraient même fort déçus. Pour adapter le commentaire d'Alice sur le livre que lisait sa sœur avant qu'elle-même tombe au Pays des merveilles, à quoi sert un Dieu qui ne fait

pas de miracles et qui ne répond pas aux prières ? Rappelez-vous comment Ambrose Bierce a défini avec beaucoup d'esprit le verbe « prier » : « demander que les lois de l'univers soient annulées en faveur d'un unique pétitionnaire, indigne de son propre aveu ». Certains athlètes croient que Dieu les aide à gagner – contre des concurrents qui sembleraient, à y bien regarder, mériter tout autant ses faveurs. Certains conducteurs croient que Dieu leur garde une place de stationnement – donc, au détriment de quelqu'un d'autre peut-on penser. La popularité de ce genre de théisme est bien embarrassante, et ses adeptes ont peu de chances de se laisser impressionner par quoi que ce soit d'aussi raisonnable (à première vue) que le NOMA.

Néanmoins, suivons Gould et dépouillons notre religion jusqu'à une sorte de minimum non interventionniste : pas de miracles, pas de communication personnelle entre Dieu et nous dans un sens et dans l'autre, pas de tripotages avec les lois de la physique, on ne marche pas sur le gazon de la science. Tout au plus, un petit zeste de déisme dans les conditions initiales de l'univers pour que se développent, avec le temps, les étoiles, les éléments, les processus chimiques et les planètes, et que la vie évolue. Est-ce bien là une séparation adéquate ? Est-ce que le NOMA peut survivre à cette religion plus modeste et sans prétention ?

Eh bien, vous pourriez peut-être le croire. Mais je pense que si vous regardez les choses objectivement, quand bien même il s'agirait d'un Dieu non interventionniste et relevant du NOMA, mais moins violent et maladroit qu'un Dieu

d'Abraham, ce Dieu n'en resterait pas moins une hypothèse scientifique. Je reviens sur ce point : un univers dans lequel nous sommes seuls excepté d'autres intelligences qui évoluent lentement est très différent d'un univers doté d'un agent qui l'a guidé à l'origine et dont le dessein intelligent est responsable de son existence même. Je reconnais qu'il n'est peut-être pas si facile en pratique de faire la distinction entre ces deux types d'univers. Toutefois il y a une chose vraiment particulière dans l'hypothèse du dessein fondamental, et qui est tout aussi particulière dans la seule alternative connue, l'évolution graduelle au sens large. Les deux ne sont pas loin d'être différentes au point d'être inconciliables. Unique en son genre, l'évolution apporte vraiment une explication à l'existence d'entités qui, sans elle, ne seraient pas envisageables pour des raisons pratiques du fait de leur improbabilité. Et, comme je le montrerai au chapitre 4, la conclusion de cette argumentation n'est pas loin d'être définitivement fatale à l'hypothèse de Dieu.

La Grande expérience de prière

Une étude de cas amusante, mais plutôt pathétique, concernant les miracles est la Grande expérience de prière : est-ce que prier pour les malades les aide à guérir ? On prie couramment pour les malades, aussi bien en privé que dans les lieux de culte officiels. Le cousin de Darwin, Francis Galton, a été le premier à analyser scientifiquement si le fait de prier pour des personnes est efficace. Il a remarqué que tous les dimanches, dans les églises de toute la Grande-Bretagne, les

assemblées de fidèles au complet priaient publiquement pour la santé de la famille royale. En conséquence, est-ce que les membres de cette famille ne devraient pas jouir d'une santé exceptionnelle par rapport à nous autres, le commun des mortels pour qui ne prient que nos proches et ceux qui nous sont chers [25] ? Galton s'est penché sur cette question et n'a pas trouvé de différence statistique. Peut-être, de toute façon, sa démarche avait-elle une visée satirique, comme quand il a prié pour des lopins de terre tirés au sort afin de voir si les plantes y pousseraient plus vite (ce qui n'a pas été le cas).

Plus récemment, le physicien Russell Stannard (un des trois scientifiques croyants bien connus en Grande-Bretagne, comme nous allons le voir) a appuyé de tout son poids une initiative financée, bien sûr, par la Templeton Foundation pour tester expérimentalement l'idée que les prières pour les malades améliorent leur santé [26].

Pour que les expériences de ce genre soient pratiquées comme il convient, elles doivent se faire en double aveugle, et ce critère a été observé de façon rigoureuse. Les patients ont été assignés strictement au hasard à un groupe expérimental (cibles de prières) ou à un groupe témoin (pas de prières). Ni les patients, ni leurs médecins, ni les personnels soignants, ni les expérimentateurs ne devaient savoir quels patients étaient l'objet de prières et lesquels étaient des patients témoins. Chacun de ceux qui effectuaient les prières expérimentales devait connaître le nom de la personne pour laquelle il priait, sinon, comment aurait-on pu savoir qu'il priait pour elle plutôt que pour une autre ? Mais on avait pris soin de ne leur donner

que le prénom et l'initiale du nom de famille. Apparemment, cela devait suffire pour permettre à Dieu de repérer le bon lit d'hôpital.

L'idée même de faire des expériences de ce genre prêle au ridicule, et celle-ci n'y a pas échappé. Pour autant que je le sache, notre humoriste Bob Newhart n'a pas donné de sketch sur ce thème, mais j'imagine bien ce qu'il nous aurait servi :

C'est quoi, c'que vous m'dites, Seigneur ? Vous pouvez pas m'guérir parce que j'suis dans le groupe témoin ?... Ah, j'vois, les prières de ma tante, ça suffit pas. Mais Seigneur, M. Evans, dans le lit d'à côté... c'était quoi, ça, Seigneur ?... M. Evans a eu mille prières par jour ? Mais Seigneur, M. Evans y connaît pas mille personnes... Ah, ils l'ont seulement appelé John E. Mais Seigneur, comment vous saviez qu'y parlaient pas de John Evazy ?... Ah, c'est ça, c'est avec votre omniscience qu'vous avez trouvé le John E. qu'y voulaient dire. Mais Seigneur...

Haussant bravement les épaules devant les moqueries, l'équipe de chercheurs a persévéré, dépensant 2,4 millions de dollars des finances de Templeton sous la direction du D^r Herbert Benson, un cardiologue du Mind/Body Medical Institute près de Boston. D'après un communiqué de presse de la Templeton Foundation publié auparavant, le D^r Benson était « convaincu que les preuves de l'efficacité de la prière d'intercession dans un environnement médical sont en train de s'accumuler ». C'était donc rassurant, cette étude était entre de bonnes mains et ne risquait pas d'être perturbée par des vibrations sceptiques. Le D^r Benson et son équipe ont suivi 1 802 patients de six hôpitaux qui ont tous subi des pontages coronariens. Les patients ont été répartis en trois groupes. Ceux du groupe 1 faisaient l'objet de prières et ne le savaient pas. Ceux du groupe 2 (groupe témoin) ne faisaient pas l'objet

de prières et ne le savaient pas. Ceux du groupe 3 faisaient l'objet de prières et le savaient. La comparaison entre les groupes 1 et 2 testait l'efficacité de la prière d'intercession. Le groupe 3 testait les effets psychosomatiques éventuels liés au fait de savoir qu'on fait l'objet de prières.

Les prières étaient fournies par les fidèles de trois églises, une dans le Minnesota, une dans le Massachusetts et une dans le Missouri, toutes trois loin des hôpitaux. Comme on l'a dit, on ne communiquait aux personnes qui priaient que le prénom et l'initiale du nom de famille du patient pour lequel elles devaient prier. Comme c'est une bonne pratique expérimentale que de standardiser les choses au maximum, tous devaient ajouter dans leurs prières « pour la réussite de l'opération avec un bon rétablissement, rapide et sans complications ».

Les résultats, publiés dans l'*American Heart Journal* d'avril 2006, étaient clairs et sans ambiguïté. Il n'y avait pas de différence entre les patients qui avaient fait l'objet de prières et ceux pour lesquels on n'avait pas prié. Quelle surprise ! En revanche, il y avait une différence entre ceux qui *savaient* qu'on avait prié pour eux et ceux qui ne savaient rien, mais pas dans le bon sens. Ceux qui savaient qu'ils avaient bénéficié de prières ont eu des complications significativement plus nombreuses que ceux qui ne le savaient pas. Était-ce un petit châtime de Dieu pour montrer qu'il réprouvait toute cette entreprise loufoque ? Il semble plus probable que les patients qui savaient qu'on priait pour eux en ont éprouvé plus d'anxiété, subissant l'« angoisse du

résultat », selon les termes des expérimentateurs. Au dire d'un des chercheurs, le D^r Charles Bethea, « il est possible que cela ait semé le doute dans leur esprit, et qu'ils se soient demandé : "Est-ce que je suis si malade qu'ils ont dû faire appel à leur équipe de prière ?" ». Dans la société procédurière d'aujourd'hui, est-ce trop que d'espérer que ces patients qui souffrent de complications cardiaques pour avoir su qu'ils faisaient l'objet de prières expérimentales, s'associent pour faire un procès à la Templeton Foundation ?

On ne s'étonnera pas que cette étude se soit heurtée à l'opposition des théologiens, sans doute inquiets de ce qu'elle pouvait ridiculiser la religion. S'exprimant après son échec, le théologien d'Oxford Richard Swinburne l'a critiquée arguant que Dieu ne répond aux prières que si elles sont motivées par de bonnes raisons [27]. Ce n'est pas une bonne raison que de prier pour une personne plutôt que pour une autre simplement sur un simple coup de dés selon le protocole de l'expérience en double aveugle. Dieu n'aura pas été dupe. C'est ce point en réalité qui est à l'origine du sketch d'humoriste que je vous ai présenté, et Swinburne a raison de le souligner lui aussi. Mais ailleurs dans son article, notre théologien lui-même n'en reste pas à la satire. Il cherche, et ce n'est pas la première fois, à justifier la souffrance dans un monde régi par Dieu :

Ma souffrance me donne l'occasion de montrer du courage et de la patience. Elle vous donne l'occasion de montrer de l'empathie et de contribuer à alléger ma souffrance. Et elle donne à la société l'occasion de choisir de consacrer ou non beaucoup d'argent à essayer de trouver un traitement pour tel ou tel type de souffrance. [...] Même si un Dieu bon regrette notre souffrance, il se soucie sûrement davantage que chacun de nous fasse preuve de patience, d'empathie et de générosité, et, ainsi, se

sanctifie. Certains individus ont énormément besoin d'être malades pour leur bien, et d'autres pour offrir aux autres l'occasion de faire des choix importants. Ce n'est que de cette manière que certains peuvent être incités à faire des choix graves concernant le type de personne qu'ils sont appelés à devenir. Pour d'autres, la maladie n'est pas aussi précieuse.

Ce raisonnement grotesque, qui caractérise de façon accablante le mode de pensée de la théologie, me rappelle une anecdote lors d'un débat à la télévision entre Swinburne et moi, avec notre collègue d'Oxford, le Pr Peter Atkins. À un moment, Swinburne a essayé de justifier l'Holocauste en alléguant qu'il a donné aux juifs une occasion merveilleuse d'être courageux et nobles. Peter Atkins a grommelé une repartie splendide : « Puissiez-vous croupir en enfer [28] ! »

Un autre exemple typique du raisonnement théologique apparaît un peu plus loin dans l'article de Swinburne. Il dit avec raison que si Dieu voulait prouver son existence, il trouverait de meilleurs moyens de le faire qu'en biaisant légèrement les résultats du rétablissement des patients de cardiologie entre les deux groupes. S'il existait et voulait nous en convaincre, il pourrait « remplir le monde de supermiracles ». Mais ensuite, Swinburne lâche cette perle : « Il y a de toute façon beaucoup de preuves de l'existence de Dieu, et s'il y en avait trop, ce ne serait peut-être pas bon pour nous. » Trop, ce ne serait peut-être pas bon pour nous ! Relisez bien ça. *Trop de preuves, ce ne serait peut-être pas bon pour nous.* Et ce Richard Swinburne qui vient de prendre sa retraite était titulaire de l'une des plus prestigieuses chaires de théologie de Grande-Bretagne, et il est membre de la British Academy ! Si vous voulez vraiment un théologien, les autres ne valent guère mieux. Mais peut-être n'en voulez-vous pas.

Swinburne n'était pas le seul théologien à désavouer l'étude après son échec. Le révérend Raymond J. Lawrence s'est vu accorder une bonne colonne dans le *New York Times* pour expliquer pourquoi les dirigeants religieux qui ont le sens des responsabilités « pousseront un soupir de soulagement » en voyant qu'on n'a pas pu trouver la preuve que la prière d'intercession ait des effets [29]. Est-ce qu'il aurait chanté une autre chanson si l'étude de Benson avait réussi à démontrer le pouvoir de la prière ? Peut-être pas, mais soyez sûrs que beaucoup d'autres pasteurs et théologiens ne s'en seraient pas privés. Cet article du révérend Lawrence est surtout mémorable pour cette révélation : « Un collègue m'a récemment parlé d'une dévote fort instruite qui accusait un médecin de faute professionnelle à l'égard de son mari. Au cours des derniers jours de celui-ci, disait-elle, le médecin n'avait pas prié pour lui. »

D'autres théologiens ont rejoint les sceptiques inspirés par le NOMA en prétendant que le fait d'étudier ainsi la prière est de l'argent jeté par les fenêtres car les influences surnaturelles sont par définition hors de portée de la science. Mais comme la Templeton Foundation le disait à juste titre quand elle a financé l'étude, ledit pouvoir de la prière d'intercession est au moins en principe à portée de la science. Une expérience en double aveugle peut se faire, et elle a été faite. Elle aurait pu donner un résultat positif. Et en ce cas, pouvez-vous imaginer qu'un seul apologiste religieux l'aurait réfutée en alléguant que la recherche scientifique n'a aucun rapport avec les questions religieuses ? Bien sûr que non.

Il va sans dire que les résultats négatifs de cette expérience ne vont pas ébranler les croyants. Bob Barth, le directeur spirituel du ministère de la prière du Missouri qui a fourni une partie des prières expérimentales, a dit : « Quelqu'un qui a la foi dirait que cette étude est intéressante, mais il y a longtemps que nous prions et nous avons vu que la prière est efficace, nous savons qu'elle l'est, et la recherche sur la prière et la spiritualité n'en est qu'à ses débuts. » Et comment : nous savons de par notre *foi* que la prière est efficace, et donc, si la preuve n'apparaît pas, nous persévérons tout simplement jusqu'à ce que nous finissions par obtenir les résultats que nous voulons.

Les évolutionnistes de l'école Neville Chamberlain

Les scientifiques attachés au NOMA – à l'idée que la science ne peut pas s'attaquer à l'hypothèse de Dieu – peuvent trouver une raison de plus pour le défendre dans une orientation récente de la politique américaine suscitée par la menace du créationnisme populiste. Dans certaines parties des États-Unis, la science subit les attaques d'une opposition bien organisée, dotée de bons appuis politiques et, surtout, bien financée, et l'enseignement des sciences est en première ligne. Les scientifiques ont de bonnes raisons de se sentir menacés car au bout du compte c'est le gouvernement qui finance l'essentiel de la recherche, et les députés, chez leurs électeurs, doivent contenter aussi bien les ignorants bourrés de préjugés que les plus avisés.

En réaction à ces menaces est apparu un lobby de défense de la science, représenté surtout par le National Center for Science Education (NCSE) sous la direction d'Eugenie Scott, une militante infatigable de la science qui a récemment publié elle-même un ouvrage intitulé *Evolution vs. Creationism*. Un des principaux objectifs politiques du NCSE est de conquérir et de mobiliser l'opinion religieuse « sensée » : les ecclésiastiques hommes et femmes du courant principal pour qui l'évolution ne pose pas de problème et qui considèrent éventuellement qu'elle n'a aucun rapport avec la foi (voire parfois bizarrement qu'elle l'étaye). C'est ce courant principal du clergé, des théologiens et des croyants non fondamentalistes embarrassés par le créationnisme car il discrédite la religion, que cherche à attirer le lobby de la défense de l'évolution. Et un moyen de le faire, c'est de leur faire une concession en adhérant au principe du NOMA : convenir que la science ne présente aucun danger car elle n'a aucun rapport avec ce qu'affirme la religion.

Une autre grande star de ce que l'on pourrait appeler les évolutionnistes de l'école Neville Chamberlain [30] est le philosophe Michael Ruse. Ruse a mené une lutte efficace contre le créationnisme [31], aussi bien par ses écrits que devant les tribunaux. Il se dit athée, mais dans son article dans *Playboy*, il considère que

Nous qui aimons la science, nous devons prendre conscience que l'ennemi de nos ennemis est notre ami. Les évolutionnistes passent trop souvent leur temps à insulter des alliés potentiels. C'est particulièrement vrai des évolutionnistes laïques. Les athées passent plus de temps à vilipender les chrétiens sympathisants qu'à combattre les créationnistes. Quand Jean-Paul II a écrit une lettre approuvant le darwinisme, la réaction de Richard Dawkins a été de dire en deux mots que le pape était un

hypocrite et qu'il ne pouvait être sincère vis-à-vis de la science, mais que, pour sa part, il préférerait simplement un fondamentaliste honnête.

Du point de vue purement tactique, je peux voir le vernis séduisant de la comparaison de Ruse avec la lutte contre Hitler : « Winston Churchill et Franklin Roosevelt n'aimaient pas Staline et le communisme. Or en luttant contre Hitler, ils ont compris qu'ils devaient collaborer avec l'Union soviétique. De la même façon, les évolutionnistes de tous bords doivent collaborer pour lutter contre le créationnisme. » Mais tout compte fait, je préfère me ranger au côté de mon collègue de Chicago, le généticien Jerry Coyne qui a écrit que Ruse

n'a pas compris la véritable nature du conflit. Il ne s'agit pas seulement de l'opposition entre l'évolution et le créationnisme. Pour des scientifiques comme Dawkins et Wilson [E.O. Wilson, le célèbre biologiste de Harvard], la *véritable* guerre est entre le rationalisme et la superstition. La science n'est qu'une forme du rationalisme, alors que la religion est la forme de superstition la plus répandue. Le créationnisme n'est qu'un symptôme de ce qu'ils voient comme leur plus grand ennemi, la religion. Alors que la religion peut exister sans le créationnisme, le créationnisme ne peut exister sans la religion [32].

J'ai effectivement un point en commun avec les créationnistes. Comme moi, et à la différence de l'école Neville Chamberlain, ils ne veulent pas entendre parler du NOMA et de ses magistères séparés. Et loin de respecter le caractère séparé des plates-bandes de la science, ils aiment par-dessus tout les piétiner en tous sens avec leurs sales chaussures à clous. Et en se battant, ils utilisent de sales procédés. Dans leurs procès qui infestent l'Amérique, leurs avocats recherchent les évolutionnistes qui sont ouvertement athées. Je sais, à mon corps défendant, qu'on s'est ainsi servi de mon

nom. C'est une tactique efficace car dans les jurés qui sont tirés au sort, il peut facilement se trouver des individus dont l'éducation les a amenés à être convaincus que les athées sont des démons incarnés, ou sur le même pied que les pédophiles ou les « terroristes » (l'équivalent aujourd'hui des sorcières de Salem et des sales cocos de McCarthy). Si un avocat créationniste me faisait venir à la barre, il gagnerait aussitôt le jury simplement en me demandant : « Est-ce que votre connaissance de l'évolution vous a influencé pour devenir athée ? » Il faudrait bien que je dise oui, et d'un seul coup j'aurais le jury contre moi. Au contraire, la réponse juridiquement correcte dans le clan des laïcistes serait : « Mes croyances religieuses, existantes ou non, sont une affaire privée, elles ne regardent personne ici et elles ne sont en aucune façon liées à mes activités scientifiques. » Je ne pourrais pas dire cela en toute honnêteté pour des raisons que j'expliquerai dans le chapitre 4.

La journaliste du *Guardian* Madeleine Bunting a publié un article intitulé : « Pourquoi le lobby du dessein intelligent remercie Dieu pour Richard Dawkins [33]. » Rien n'indique qu'elle ait interrogé personne d'autre que Michael Ruse, dont elle a peut-être aussi tenu la plume [34]. Dan Dennett a répliqué en citant Oncle Rémus [35] fort à propos :

Je trouve amusant que deux Britanniques, Madeleine Bunting et Michael Ruse, se soient laissé prendre à une version des plus célèbres roublardises du folklore américain. Quand Compère Lapin se fait prendre par le renard, il l'implore : « Oh, je t'en prie, je t'en prie, fais tout ce que tu veux mais ne me jette pas dans cet affreux roncier ! » et c'est là qu'il aboutit, sain et sauf, après que le renard a fait exactement ce dont il voulait le dissuader. Quand dans une lettre sarcastique, le propagandiste

américain William Dembsky enjoint Richard Dawkins de continuer à œuvrer pour la défense du dessein intelligent, Bunting et Ruse prennent cela au pied de la lettre ! « Oh, bon sang, Compère Renard, ce que tu affirmes sans détour – que la biologie de l'évolution réfute l'idée d'un Dieu créateur – est un danger pour l'enseignement de la biologie dans les écoles car le fait d'enseigner cela serait contraire au principe de la séparation de l'Église et de l'État ! » Tout à fait. Vous pourriez aussi mettre une pédale douce à l'enseignement de la physiologie puisqu'elle déclare impossible la conception virgine [36]..

Toute cette question, y compris l'évocation indépendante de Compère Lapin dans le roncier est discutée en détail par le biologiste P.Z. Myers dans son blog Pharyngula qui peut être consulté en toute confiance par les amateurs de bon sens sans concession [37].

Je ne dis pas que mes collègues du lobby de l'apaisement sont nécessairement malhonnêtes. Il est possible qu'ils croient sincèrement au NOMA, mais je ne peux m'empêcher de me demander s'ils y ont bien réfléchi et comment ils résolvent les éternels conflits qui les habitent. Il n'y a pas lieu de poursuivre cette question pour le moment, mais quiconque cherche à comprendre les déclarations publiques des scientifiques sur des questions religieuses ferait bien de ne pas oublier le contexte politique, à savoir les guerres de culture surréalistes qui déchirent actuellement l'Amérique. L'apaisement dans le style du NOMA réapparaîtra dans un chapitre ultérieur. Pour l'instant, je reviens à l'agnosticisme et à la possibilité de devenir moins ignorant et quantitativement moins incertain sur l'existence ou la non-existence de Dieu.

Les petits hommes verts

Supposez que la métaphore de Bertrand Russell ait été non pas celle d'une théière dans l'espace mais celle de la *vie* dans l'espace, en vous rappelant le fameux refus de Sagan de dire sa pensée viscérale sur ce sujet. Là encore, nous ne pouvons pas réfuter cette idée, et l'agnosticisme est la seule position strictement rationnelle qui s'impose, mais, en l'occurrence, il ne s'agit plus d'une hypothèse frivole dont nous flairons d'emblée l'extrême improbabilité. Nous pouvons avoir une discussion intéressante sur l'insuffisance des preuves, et définir la nature de celles qui réduiraient notre incertitude. Nous serions scandalisés que notre gouvernement engage de grosses dépenses pour acheter des télescopes dans le seul but de chercher des théières en orbite, mais nous pouvons approuver qu'il finance le Search for Extraterrestrial Intelligence (SETI), qui balaie le ciel à l'aide de télescopes radio en espérant capter des signaux envoyés par des extraterrestres intelligents.

J'ai bien apprécié que Carl Sagan se soit refusé à toute pensée viscérale sur la vie extraterrestre. Mais on peut (et c'est ce qu'il a fait) évaluer sobrement ce que l'on aurait besoin de savoir pour estimer sa probabilité. Cela pourrait se faire en partant simplement de la liste des inconnues, comme dans la fameuse équation de Drake qui, selon l'expression de Paul Davies, rassemble les probabilités. Pour estimer le nombre des civilisations qui ont évolué indépendamment dans l'univers, il s'agit de multiplier sept termes entre eux. Parmi ces sept termes figurent le nombre des étoiles, le nombre de planètes semblables à la Terre par étoile, et toutes sortes de probabilités que je n'ai pas besoin d'énumérer car la seule

chose que je veux dire, c'est que toutes sont inconnues, ou estimées avec une énorme marge d'erreur. Quand on multiplie entre eux autant de termes qui sont soit complètement, soit presque complètement inconnus, le produit, c'est-à-dire le nombre de civilisations extra-terrestres, comporte des barres d'erreur si colossales que l'agnosticisme semble être une attitude très raisonnable, sinon la seule crédible.

Certains termes de l'équation de Drake sont déjà moins inconnus que quand Drake l'a formulée pour la première fois en 1961. À cette époque, notre système solaire de planètes en orbite autour d'une étoile centrale était le seul connu, avec les analogies locales que présentaient les systèmes satellitaires de Jupiter et de Saturne. Notre meilleure estimation du nombre des systèmes orbitaires présents dans l'univers était fondée sur des modèles théoriques couplés au « principe de médiocrité », plus informel : le sentiment (inspiré par les leçons inconfortables de l'histoire tirées de Copernic, Hubble et autres) que l'endroit où il se trouve que nous vivons ne devrait rien avoir de particulièrement exceptionnel. Malheureusement ce principe de médiocrité s'efface à son tour devant le principe « anthropique » (voir le chapitre 4) : si notre système solaire était vraiment le seul de l'univers, c'est précisément là que nous vivrions nécessairement, nous en tant qu'êtres qui réfléchissent à ces questions. La réalité même de notre existence pourrait rétrospectivement indiquer que nous vivons dans un lieu extrêmement peu médiocre.

Or les estimations actuelles de l'ubiquité des systèmes solaires ne sont plus fondées sur le principe de médiocrité ;

elles sont calculées à partir de preuves directes. Le spectroscope, qui avait confondu le positivisme d'Auguste Comte, frappe à nouveau. Nos télescopes ne sont pas assez puissants pour voir directement des planètes autour d'autres étoiles. Mais comme la position d'une étoile est perturbée par l'attraction gravitationnelle de ses planètes quand elles tournent autour d'elle, les spectroscopes peuvent déceler les modifications induites par l'effet Doppler dans le spectre de l'étoile, du moins quand la planète perturbatrice est importante. C'est essentiellement par cette méthode que nous connaissons, au moment où j'écris, 170 planètes extrasolaires en orbite autour de 147 étoiles [38], mais ce chiffre aura certainement augmenté quand vous lirez ce livre. Jusqu'à présent, ce sont de gros « Jupiter », car seuls les Jupiter sont suffisamment gros pour perturber leurs étoiles dans la zone de détection des spectroscopes actuels.

Notre estimation de l'équation de Drake s'est améliorée au moins quantitativement sur un terme qui était auparavant nébuleux, ce qui réduit de façon significative, mais toujours modeste, notre agnosticisme sur la valeur finale de l'équation. Nous devons rester agnostiques sur la vie dans d'autres mondes, mais un petit peu moins car nous sommes moins ignorants sur ce petit peu. La science est en mesure de réduire petit à petit l'agnosticisme en procédant d'une façon que Huxley s'est obstiné à rejeter dans le cas particulier de Dieu. Ce que je veux démontrer, c'est que nonobstant la dérobade polie de Huxley, Gould et bien d'autres, la question de Dieu n'est pas en principe et pour toujours hors de portée de la science. Comme pour la nature des étoiles, n'en déplaise à

Auguste Comte, ou pour la vraisemblance de la vie en orbite autour d'elles, la science peut effectuer des incursions au moins probabilistes dans le territoire de l'agnosticisme.

Ma définition de l'hypothèse de Dieu comportait les mots de « surhumain » et « surnaturel ». Pour clarifier la différence, imaginez qu'un télescope radio du SETI capte vraiment un signal de l'espace montrant sans équivoque que nous ne sommes pas seuls. Soit dit en passant, ce n'est pas une question triviale que de se demander quel type de signal nous convaincrerait de son origine intelligente. Il sera plus facile de répondre si l'on inverse la question : par quel procédé intelligent pourrions-nous signaler notre présence à des auditeurs extraterrestres ? Les pulsions en rythme ne feraient pas l'affaire. En effet, Jocelyn Bell Burnell, l'astronome radio qui fut la première à découvrir un pulsar en 1967, a été amenée par la précision de sa périodicité de 1,33 seconde à le nommer en plaisantant le signal des LGM (petits hommes verts). Elle a trouvé par la suite un deuxième pulsar, ailleurs dans le ciel et avec une périodicité différente, ce qui réfutait grandement l'hypothèse des petits hommes verts. Les rythmes de métronome peuvent être produits par de nombreux phénomènes non intelligents, depuis les branches qui se balancent jusqu'à l'eau qui goutte, depuis les délais dans les boucles rétroactives autorégulatrices jusqu'aux corps célestes qui tournent sur eux-mêmes et en orbite. On a découvert maintenant plus de mille pulsars dans notre galaxie, et on admet en général l'idée que chacun est une étoile à neutrons qui tourne sur elle-même en diffusant autour d'elle une énergie radio tel le rayon lumineux d'un phare. Il est

stupéfiant de s'imaginer une étoile dotée d'une rotation dans l'espace de quelques secondes (comme si, au lieu de 24 heures, chacune de nos journées durait 1,33 seconde), mais pratiquement tout ce que nous savons des étoiles à neutrons est stupéfiant. L'important, c'est que l'on considère maintenant le phénomène des pulsars comme un produit de la simple physique, et pas de l'intelligence.

Ce n'est donc pas un phénomène simplement rythmé qui annoncerait notre présence intelligente pour répondre à l'attente de l'univers. On dit souvent que les nombres premiers seraient la solution idéale car on peut difficilement concevoir un processus purement physique susceptible de les produire. Que ce soit en décelant des nombres premiers ou par d'autres moyens, imaginez que le SETI découvre la preuve incontestable d'une intelligence extraterrestre, et capte éventuellement une transmission massive de connaissances et d'idées, comme dans la science-fiction de *A for Andromeda* de Fred Hoyle ou du *Contact* de Carl Sagan. Comment faudrait-il répondre ? Certains pourraient, on les comprend, avoir une réaction proche de la vénération car toute civilisation capable d'émettre un signal à une distance aussi immense aurait bien des chances d'être considérablement supérieure à la nôtre. Même si elle n'était pas plus avancée que la nôtre au moment où elle émettrait, l'énorme distance qui la séparerait de nous nous autoriserait à calculer qu'elle devrait être à des millénaires en avance sur nous au moment où son message nous parviendrait (à moins qu'elle n'ait provoqué elle-même son extinction, ce qui ne serait pas invraisemblable).

Que nous parvenions ou non à les connaître un jour, il existe très probablement des civilisations extraterrestres qui sont surhumaines jusqu'à être semblables à des dieux sur des points qui dépassent tout ce qu'un théologien pourrait éventuellement imaginer. Leurs réalisations techniques nous paraîtraient aussi surnaturelles que les nôtres à un paysan d'une ère obscure qui serait transporté au XXI^e siècle. Imaginez sa réaction devant un ordinateur portable, un téléphone mobile, une bombe à hydrogène ou un jumbo jet. Comme le dit Arthur C. Clarke dans sa troisième loi : « Toute technologie suffisamment avancée est impossible à distinguer de la magie. » Aux yeux des anciens, les miracles accomplis par notre technologie n'auraient pas paru moins extraordinaires que les récits de Moïse séparant les eaux, ou de Jésus marchant sur l'eau. Les extraterrestres de notre signal captés par le SETI seraient pour nous comme des dieux, tout comme les missionnaires ont été traités comme des dieux (et ont exploité à fond cet honneur immérité) quand ils sont apparus dans des cultures de l'âge de pierre avec leurs fusils, leurs télescopes, leurs allumettes et leurs almanachs prédisant les éclipses à la seconde près.

En quoi, alors, les extraterrestres les plus avancés découverts par le SETI ne *seraient-ils* pas des dieux ? En quoi seraient-ils surhumains mais pas surnaturels ? Ce point est très important, il est fondamental dans ce livre. La différence cruciale entre les dieux et les extraterrestres à l'allure de dieux ne réside pas dans leurs propriétés mais dans leur provenance. Les entités suffisamment complexes pour être intelligentes résultent d'un processus évolutif. Si semblables à

des dieux qu'elles puissent paraître quand nous les rencontrons, elles n'ont pas débuté comme des dieux. Des auteurs de science-fiction comme Daniel F. Galouye dans *Counterfeit World* ont même émis l'idée (et je ne sais comment la réfuter) que nous vivons dans une simulation d'ordinateur créée par quelque civilisation considérablement supérieure. Mais il faudrait que leurs concepteurs eux-mêmes viennent nécessairement de quelque part. Les lois de la probabilité interdisent toute idée d'apparition spontanée sans prédécesseurs plus simples. Ils doivent probablement leur existence à une version (peut-être inhabituelle) de l'évolution darwinienne : une sorte de « grue » à effet cumulatif, opposée à un « crochet céleste » pour reprendre la terminologie de Daniel Dennett [39]. Les crochets célestes – entre autres tous les dieux – sont des sortilèges. Leurs exploits ne s'expliquent pas par eux-mêmes et ils exigent plus d'explications qu'ils n'en donnent. Les grues, en revanche, sont des dispositifs qui s'expliquent. La sélection naturelle est la championne des grues de tous les temps. Elle a hissé la vie depuis la simplicité primitive jusqu'aux sommets vertigineux de la complexité, de la beauté et de l'apparence de dessein qui nous éblouissent aujourd'hui. Ce sera un thème dominant dans le chapitre 4, « Pourquoi il est quasiment certain que Dieu n'existe pas ». Mais d'abord, avant de poursuivre sur la principale raison qui fait que je ne crois pas à l'existence de Dieu, il est de mon devoir de rejeter les arguments positifs invitant à y croire qui ont été avancés tout au long de notre histoire.

Notes – Chapitre 2

[1] Mitford et Waugh (2001).

[2] <http://www.newadvent.org/cathen/o66o8b.htm>.

[3] <http://www.catholicforum.com/forums/forumdisplay.php?16-The-Saints>.

[4] *Congressional Record*, 16 septembre 1981.

[5] http://www.stephenjaygould.org/ctrl/buckner_tripoli.html.

[6] Giles Fraser, « Resurgent religion has done away with the country vicar », *Guardian*, 13 avril 2006.

[7] Robert I. Sherman, dans *Free Inquiry*, 8 : 4, automne 1988, 16.

[8] N. Angier, « Confessions of a lonely atheist », *New York Times Magazine*, 14 janvier 2001 : http://www.natalieangier.com/pdf/confessions_of_a_lonely_atheist.pdf (lien mis à jour *N.d.N.*)

[9] C'est ce que dit avec force Tom Flynn, rédacteur au *Free Inquiry* (« Percée du laïcisme », *Free Inquiry*, 26 : 3, 2006, 16-17) : « Si les athées sont isolés et opprimés nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Nous sommes forts numériquement. Nous n'avons qu'à frapper de toutes nos forces. »

[10] <http://www.fsgp.org/adsn.html> (lien mort *N.d.N.*)

[11] Le cas particulièrement bizarre d'un homme tué simplement parce qu'il était athée est relaté dans la newsletter de la Freethought Society of Greater Philadelphia de mars-avril 2006. Aller sur : http://www.fsgp.org/newsletters/newsletter_2006_0304.pdf et descendre à « The murder of Larry Hooper » (lien mort *N.d.N.*)

[12] <http://www.hinduonnet.com/thehindu/mag/2001/11/18/stories/200> (lien mort *N.d.N.*)

[13] « Sire, je n'avais besoin de cette hypothèse », a répondu Laplace à Napoléon qui demandait au célèbre mathématicien comment il avait

fait pour rédiger son livre sans citer Dieu.

[14] Quentin de La Bédoyère, *Catholic Herald*, 3 février 2006.

[15] Carl Sagan, « The burden of skepticism », *Skeptical Inquirer*, 12, automne 1987

[16] J'ai étudié ce cas dans Dawkins (1998).

[17] T.H. Huxley, « Agnosticism » (1889), reproduit dans Huxley (1931). Le texte complet de « Agnosticism » peut aussi être consulté sur :http://www.infidels.org/library/historical/thomas_huxley/huxley

[18] Russell, « Is there a God ? » (1952), reproduit dans Russell (1997b).

[19] J'ai peut-être parlé un peu trop vite. Dans *l'Independent on Sunday* du 5 juin 2005, on pouvait lire « D'après les autorités malaisiennes, la secte religieuse qui a construit une théière sacrée de la taille d'une maison a enfreint les réglementations du permis de construire. » Voir aussi BBC News sur <http://news.bbc.co.uk/2/hi/asia-pacific/4692039.stm>.

[20] Andrew Mueller, « An argument with Sir Iqbal », *Independent on Sunday*, 2 avril 2006, section *Sunday Review*, 12-16.

[21] Au Camp Quest, l'institution américaine des camps d'été est orientée dans une direction absolument admirable. À la différence des autres camps d'été qui sont d'obédience religieuse ou scout, le Camp Quest qui a été fondé par Edwin et Helen Kagin dans le Kentucky est dirigé par des humanistes laïques, et les enfants y sont incités à mener une réflexion sceptique sur eux-mêmes, tout en passant de très bons moments dans les autres activités classiques de plein air (www.camp-quest.org). D'autres Camp Quest dans le même esprit ont maintenant vu le jour dans le Tennessee, le Minnesota, le Michigan, l'Ohio, et au Canada.

[22] *New York Times*, 29 août 2005. Voir aussi Henderson (2006).

[23] Henderson (2006).

[24] <http://www.lulu.com/content/267888> (lien mort *N.d.N.*)

[25] Quand mon *College* d'Oxford a élu le directeur dont j'ai cité les propos, il s'est trouvé que les étudiants ont bu publiquement à sa santé trois soirs

de suite. Au troisième de ces dîners, il a fort obligeamment dit dans son discours de réponse : « Je me sens déjà mieux. »

[26] H. Benson et al., « Study of the therapeutic effects of intercessory prayer (STEP) in cardiac bypass patients », *American Heart Journal*, 151 : 4, 2006, 934-942.

[27] Richard Swinburne, dans *Science and Theology News*, 7 avril 2006, <http://www.stnews.org/Commentary-2772.htm> (lien mort *N.d.N.*)

[28] Ce court échange a été coupé dans la version finale qui a été diffusée. Cette remarque de Swinburne est typique de sa théologie. J'en veux pour preuve son commentaire du même genre sur Hiroshima dans *The Existence of God* (2004), p. 264 : « Supposez qu'une personne de moins ait été brûlée par la bombe atomique d'Hiroshima. Il y aurait eu alors moins d'occasions de courage et d'empathie... »

[29] *New York Times*, 11 avril 2006.

[30] On n'a pas pardonné à Neville Chamberlain d'avoir voulu sauver la paix à tout prix en ne s'opposant pas à Hitler après l'invasion de la Tchécoslovaquie. (*N.d.T.*)

[31] Dans des procès et des livres comme celui de 1982 (voir bibliographie). Son article dans *Playboy* est paru dans le numéro d'avril 2006.

[32] La réponse de Jerry Coyne à Ruse a paru dans le numéro de *Playboy* d'août 2006.

[33] Madeleine Bunting, *Guardian*, 27 mars 2006.

[34] On pourrait dire la même chose d'un article, « Quand il y a collusion entre des cosmologies », dans le *New York Times* du 22 janvier 2006, signé de la respectable (et en général mieux informée) Judith Shulevitz. La première règle de guerre du général Montgomery était : « Ne marchez pas sur Moscou. » Il devrait peut-être y avoir une première règle du journalisme scientifique : « Interviewez au moins une personne autre que Michael Ruse. »

[35] Nom adopté par Joel Harris Chandler dans les différents volumes de contes qu'il a publiés à l'usage des petits Américains dans la seconde partie du XIX^e siècle (*N.d.T.*).

[36] Cette réponse de Dan Dennett a paru dans le *Guardian* du 4 avril 2006.

[37] http://scienceblogs.com/pharyngula/2006/03/the_dawkinsdennett_1
;
http://scienceblogs.com/pharyngula/2006/02/our_double_standard.p
http://scienceblogs.com/pharyngula/2006/02/the_rusedennett_feud.r

[38] <http://vo.obspm.fr/exoplanetes/encyclo/encycl.html> (lien mort *N.d.N.*
lien actualisé : <http://exoplanet.eu/>)

[39] Dennett (1995).

3

LES ARGUMENTS EN FAVEUR DE L'EXISTENCE DE DIEU

Une chaire de théologie n'a pas sa place dans notre institution.

THOMAS JEFFERSON

Il y a des siècles que les arguments en faveur de l'existence de Dieu sont codifiés par les théologiens et complétés par d'autres, dont certains invoquent à tort le « bon sens ».

Les « preuves » de Thomas d'Aquin

Les cinq preuves établies par Thomas d'Aquin au XIII^e siècle ne prouvent rien et il est facile d'en montrer la vacuité, bien que j'hésite à le dire étant donné la notoriété de ce personnage. Les trois premières ne sont que des manières différentes de dire la même chose, et on peut les étudier ensemble. Toutes comportent une régression à l'infini : la réponse à une question soulève une question antérieure, et ainsi de suite, à l'infini.

1. *Le moteur qui n'est pas mû.* Tout ce qui est en mouvement est mû par autre chose. Cela nous amène à une régression dont la seule issue est Dieu. Il fallait qu'un moteur donne la première impulsion, et ce premier moteur, tout le monde entend que c'est Dieu.

2. *La cause sans cause.* Rien n'est cause de soi-même. Tout effet a une cause efficiente antérieure, et là encore nous

sommes ramenés à une régression. Celle-ci doit se terminer sur une première cause, celle que tout le monde appelle Dieu.

3. *L'argument cosmologique.* Il y a nécessairement eu un moment où rien n'existait dans l'univers. Mais comme les choses physiques existent maintenant, il y a nécessairement eu un être non physique qui les a amenées à exister, et cet être, tous l'appellent Dieu.

Ces arguments sont tous trois fondés sur l'idée de régression et ils invoquent Dieu pour y mettre fin. Ils présupposent de façon totalement gratuite que Dieu lui-même échappe à cette régression. Même si nous admettons ce luxe discutable qui consiste à faire apparaître arbitrairement un être assez fort pour mettre fin à une régression infinie, et à lui donner un nom au seul motif qu'il nous en faut un, absolument rien ne justifie qu'on le dote d'aucune des propriétés qu'on attribue normalement à Dieu : toute-puissance, omniscience, bonté, créativité du dessein, sans parler des attributs humains que sont la capacité à écouter les prières, à pardonner les péchés et à lire les pensées les plus secrètes. Soit dit en passant, il n'a pas échappé aux logiciens que l'omniscience et la toute-puissance sont incompatibles. Si Dieu est omniscient, il doit déjà savoir comment il va intervenir pour changer le cours de l'histoire en usant de sa toute-puissance. Mais cela signifie qu'il ne peut changer d'avis sur son intervention, et donc qu'il n'est pas tout-puissant. Karen Owens a résumé ce petit paradoxe amusant dans un couplet plein d'esprit :

Un Dieu omniscient
Qui connaît l'avenir

A-t-il la toute-puissance
De changer ses futurs projets ?

Pour revenir à la régression infinie et à la futilité d'invoquer Dieu pour y mettre fin, il est plus économique de faire apparaître, mettons, une « singularité big bang », ou quelque autre concept physique encore inconnu. Cela n'apporte rien, au mieux, de l'appeler Dieu, et au pire, c'est trompeur et pernicieux. La « Recette sans queue ni tête des côtelettes *crumboblieuses* » d'Edward Lear [1] nous invite à nous « procurer des émincés de bœuf, et après les avoir coupés en morceaux le plus petits possible, continuer à les couper en morceaux de huit à neuf fois plus petits ». Certaines régressions aboutissent en fait à une fin naturelle. Les scientifiques se demandaient jadis ce qui se passerait si l'on disséquait, mettons, de l'or en fragments le plus petits possible. Pourquoi ne pourrait-on pas en coupant un de ces fragments en deux obtenir un grain d'or encore plus petit ? Dans ce cas-là, la régression s'achève définitivement à l'atome. Le morceau d'or minimal est un noyau constitué d'exactly soixante-neuf protons et un peu plus de neutrons, entourés, de soixante-dix-neuf électrons. Si vous « découpez » l'or au-delà du noyau de l'atome unique, vous aurez tout autre chose que de l'or. L'atome est ce terminateur naturel à la régression de type côtelettes *crumboblieuses*. Mais rien n'indique le moins du monde que Dieu joue ce rôle de terminateur naturel à la régression de Thomas d'Aquin. En disant cela, je suis gentil comme nous le verrons plus loin. Mais poursuivons la liste du saint homme.

4. *L'argument du degré.* Nous voyons que les choses présentes dans le monde diffèrent entre elles. Il existe des degrés, mettons, dans le bon ou dans la perfection. Mais nous ne jugeons ces degrés que par rapport à un degré souverain. Comme les humains peuvent être à la fois bons et mauvais, la bonté souveraine ne peut se trouver parmi nous. Il y a donc un être qui pour tous les êtres est cause de toute perfection : et cet être, nous l'appelons Dieu.

Ça, un argument ? Vous pourriez aussi bien dire que les individus ne sentent pas tous aussi mauvais, mais qu'on ne peut faire cette comparaison qu'en se référant à un maximum parfait de puanteur. Il doit donc exister un être hors pair, exceptionnellement puant, et nous l'appelons Dieu. Vous pouvez toujours remplacer cette comparaison par celle que vous voulez, vous arriverez toujours à une conclusion tout aussi stupide.

5. *L'argument téléologique, ou argument du dessein.* Les choses qui se trouvent dans le monde, et en particulier les êtres vivants, donnent l'impression d'opérer vers une fin. Rien de ce que nous connaissons n'a cet aspect s'il n'a été ordonné vers une fin. Il existe donc un ordonnateur, et cet être, nous l'appelons Dieu [2].

Thomas d'Aquin lui-même utilise l'analogie de la flèche qui se dirige vers une cible, mais un missile antiaérien thermoguidé aurait mieux illustré son propos.

L'argument du dessein est le seul utilisé encore régulièrement aujourd'hui, et beaucoup le considèrent suffisamment fort pour clore le débat. Darwin en a été

impressionné quand, jeune étudiant à Cambridge, il l'a lu dans la *Théologie naturelle* de William Paley. Malheureusement pour celui-ci, une fois plus mûr, il l'a complètement rejeté. Jamais probablement on n'a vu une croyance populaire pulvérisée à ce point par un raisonnement astucieux que quand Darwin s'est attaqué à l'argument du dessein. C'était si inattendu. Grâce à Darwin, il n'est plus vrai de dire que dans ce que nous appréhendons, tout ce qui évoque un plan de conception émane nécessairement d'un dessein. Les résultats de l'évolution par sélection naturelle donnent à s'y méprendre l'illusion d'un dessein, jusqu'à des niveaux prodigieux de complexité et d'élégance. Et parmi ces chefs-d'œuvre de pseudo-dessein figurent les systèmes nerveux qui – outre d'autres réalisations plus modestes – ont des comportements intentionnels qui, même chez un insecte minuscule, tiennent plus du missile thermoguidé sophistiqué que de la flèche. Je reviendrai sur l'argument du dessein au chapitre 4.

L'argument ontologique et autres arguments *a priori*

Les arguments en faveur de l'existence de Dieu se répartissent en deux grandes catégories, les arguments *a priori* et les arguments *a posteriori*. Les cinq arguments *a posteriori* de Thomas d'Aquin sont fondés sur l'observation du monde. Parmi les arguments *a priori*, qui sont fondés sur la pure spéculation dans un fauteuil, le plus célèbre est l'*argument ontologique*, qui a été proposé par saint Anselme de Cantorbéry en 1078 et que les philosophes ont ensuite

reformulé de différentes manières. Un aspect étrange de l'argument d'Anselme, c'est que, à l'origine, il n'était pas adressé à des humains, mais à Dieu lui-même sous forme de prière (vous allez peut-être penser qu'une entité capable d'écouter une prière ne devrait pas avoir besoin qu'on la persuade de son existence).

Il est possible, disait Anselme, de concevoir un être tel que rien de plus grand ne peut être conçu. Même un athée peut concevoir un être aussi exceptionnel, quitte à en nier l'existence dans le monde réel. Mais, dit l'argument, l'être qui n'existe pas dans le monde réel est, de ce fait, moins que parfait. Nous voilà donc devant une contradiction et, pschitt, Dieu existe !

Laissez-moi vous traduire cet argument infantile dans le langage qui convient, celui des cours de récréation :

- « J'te parie que j'peux prouver que Dieu existe.
- J'te parie qu'non.
- D'accord. Alors imagine la chose la plus super super *super* parfaite.
- Ouais. Et maintenant ?
- Cette chose super super *super* parfaite, elle est réelle ? Elle existe ?
- Non, elle est seulement dans ma tête.
- Mais si elle était réelle, elle serait encore plus parfaite, parce qu'une chose vraiment vraiment parfaite

serait forcément mieux qu'une pauvre chose imaginaire. Alors, tu vois, j't'ai prouvé que Dieu existe. Et chtac ! Les athées, c'est tous des fous. »

Ce n'est pas par hasard que j'ai fait choisir à mon puits de science en culotte courte le mot « fous ». Anselme lui-même a cité le premier verset du psaume 14, « L'insensé dit dans son cœur "Il n'y a pas de Dieu" », et il a l'outrecuidance d'utiliser le mot « insensé » (*insipiens* en latin) pour désigner son athée hypothétique :

Et donc, même l'insensé doit concevoir qu'il y a au moins dans l'intelligence quelque chose tel qu'on ne peut rien concevoir de plus grand puisqu'il l'entend et le comprend et que tout ce qui est compris est dans l'intelligence. Mais certainement, ce qui est tel que rien de plus grand ne peut être conçu, ne peut exister seulement dans l'intelligence. En effet, si cela existait seulement dans l'esprit, on pourrait le concevoir comme étant aussi dans la réalité, ce qui serait supérieur.

Je trouve esthétiquement choquante l'idée même que de grandes conclusions puissent s'ensuivre d'une telle logorrhée, aussi dois-je veiller à ne pas abuser de mots comme « insensé ». Bertrand Russell (qui n'était pas insensé) a fait cette remarque intéressante : « Il est plus facile d'être persuadé que [l'argument ontologique] est sûrement faux que de trouver précisément où se trouve l'erreur. » Et lui-même, dans sa jeunesse, y a cru un court moment.

Je me souviens du moment précis, un jour de 1814 [3], où je marchais sur Trinity Lane, quand j'ai vu (ou cru voir) dans un éclair que l'argument ontologique était valable. J'étais sorti pour m'acheter une boîte de tabac et en rentrant, tout à coup, je l'ai lancée en l'air et je me

suis écrié en la rattrapant : « Nom d'un chien, l'argument ontologique c'est du sérieux. »

Je me demande pourquoi il ne s'est pas dit quelque chose comme : « Nom d'un chien, l'argument ontologique a l'air plausible. Mais n'est-ce pas trop beau pour être vrai qu'une grande vérité sur le cosmos doive sortir d'un simple assemblage de mots ? Je ferais mieux de m'atteler à résoudre un paradoxe comme ceux de Zénon. » Les Grecs ont eu beaucoup de mal à voir dans la « preuve » de Zénon qu'Achille ne rattraperait jamais la tortue [4]. Mais ils ont eu le bon sens de ne pas conclure qu'Achille ne réussirait donc pas à la rattraper. Ils ont préféré appeler cela un paradoxe en attendant que de futures générations de mathématiciens l'expliquent. Russell lui-même était bien sûr tout aussi qualifié que n'importe qui pour comprendre pourquoi il ne faut pas lancer en l'air les boîtes de tabac pour célébrer l'échec d'Achille à rattraper la tortue. Pourquoi n'a-t-il pas exercé la même prudence à l'égard de saint Anselme ? À mon avis, c'était un athée d'une honnêteté exagérée, trop désireux de perdre ses illusions si la logique semblait l'exiger [5]. Ou peut-être la réponse se trouve-t-elle dans un écrit de Russell lui-même, daté de 1946, longtemps après son rejet de l'argument ontologique :

La véritable question est celle-ci : Y a-t-il une chose de concevable et qui, par le simple fait qu'on peut la concevoir, montre qu'elle existe en dehors de notre pensée ? Tous les philosophes *aimeraient* pouvoir dire oui, car c'est leur métier de savoir découvrir les réalités du monde par la réflexion plutôt que par l'observation. Si ce oui est la bonne réponse, il y a une relation entre la pure pensée et les choses. Sinon, il n'y en a pas.

Pour ma part, au contraire, j'aurais automatiquement sérieusement mis en doute tout raisonnement qui aboutirait à une conclusion aussi importante sans être alimenté par une seule donnée sur le monde réel. C'est peut-être simplement le signe que je suis scientifique, et pas philosophe. Au fil des siècles, les philosophes ont effectivement pris au sérieux l'argument ontologique, que ce soit pour s'y rallier ou le récuser. Le philosophe athée J.L. Mackie en donne une analyse particulièrement claire dans *The Miracle of Theism*. Dans ma bouche, c'est un compliment quand je dis qu'on pourrait pratiquement définir le philosophe comme celui qui se refuse à considérer le bon sens comme une réponse.

Les réfutations les plus définitives de l'argument ontologique sont en général attribuées aux philosophes David Hume (1711-1776) et Emmanuel Kant (1724-1804). Kant considérait que le tour de passe-passe de saint Anselme revenait à présupposer dangereusement que l'« existence » est plus « parfaite » que la non-existence. Le philosophe américain Norman Malcolm a exprimé cette idée en ces termes : « La doctrine selon laquelle l'existence est une perfection est remarquablement bizarre. Il est logique et vrai de dire que ma future maison sera mieux si elle a une isolation que si elle n'en a pas ; mais que pourrait signifier qu'elle sera mieux si elle existe que si elle n'existe pas ? » Un autre philosophe, l'Australien Douglas Gasking, est allé dans le même sens avec sa « preuve » ironique que Dieu n'existe pas [6] (Gaunilo, qui était contemporain d'Anselme, avait suggéré une réduction *ab nihilo* un peu similaire).

1. La création du monde est la réalisation la plus merveilleuse qu'on puisse jamais concevoir.

2. Le mérite d'une réalisation vient a) de sa qualité intrinsèque, et b) de l'aptitude de son créateur.

3. Plus grande est l'incapacité (le handicap) du créateur, plus impressionnante est sa réalisation.

4. Pour un créateur, le handicap le plus formidable serait la non-existence.

5. Donc, si l'on suppose que l'univers est le produit d'un créateur qui existe, on peut concevoir un être plus grand – à savoir un être qui a tout créé mais qui n'existe pas.

6. Un Dieu qui existe ne serait donc pas un être plus grand tel qu'on ne peut en concevoir de plus grand car un créateur encore plus formidable et incroyable serait un Dieu qui n'existerait pas.

Donc

7. Dieu n'existe pas.

Inutile de dire que Gasking n'a pas vraiment prouvé que Dieu n'existe pas. De la même façon, Anselme n'a pas non plus prouvé qu'il existe. La seule différence est que Gasking ne se prenait pas au sérieux. Ainsi qu'il en a pris conscience, le problème de l'existence ou de la non-existence de Dieu est trop énorme pour qu'il puisse se résoudre par « prestidigitation dialectique ». Et je ne pense pas que le danger d'utiliser l'existence comme un indicateur de perfection soit la pire faille de cet argument. J'ai oublié les détails, mais j'ai un jour piqué au vif tout un aréopage de théologiens et de

philosophes en adaptant l'argument ontologique pour prouver que les poules ont des dents. Ils ont senti qu'ils avaient besoin de recourir à la logique de la modalité pour prouver que je me trompais.

L'argument ontologique, comme tous les arguments *a priori* en faveur de l'existence de Dieu, me rappelle le vieil homme dans *Point, contrepoint* d'Aldous Huxley qui avait découvert un moyen de prouver l'existence de Dieu par les mathématiques :

Vous connaissez la formule m sur zéro égale l'infini, dans laquelle m est un nombre positif quelconque ? Eh bien, pourquoi ne pas réduire cette équation à une forme plus simple en multipliant les deux côtés par zéro. Dans ce cas, m égale une infinité de fois zéro. C'est-à-dire qu'un nombre positif est le produit de zéro par l'infini. Est-ce que cela ne démontre pas la création de l'univers par une puissance infinie à partir de rien ?

Malheureusement, le doute plane sur la fameuse histoire de Diderot, l'encyclopédiste des Lumières, et le mathématicien suisse Euler. D'après la légende, la Grande Catherine de Russie a organisé un débat entre les deux hommes, dans lequel le pieux Euler lança ce défi à l'athée Diderot : « Monsieur, $(a + b^n) / n = x$, donc Dieu existe. Que répondez-vous ? » L'important dans ce mythe, c'est que Diderot n'était pas mathématicien et a donc dû battre en retraite tout honteux. Cependant, comme le faisait remarquer B.H. Brown dans *l'American Mathematical Monthly*, 1942, il ne se serait vraisemblablement pas laissé prendre par ce que l'on pourrait appeler l'argument de l'aveuglement par la science (en l'occurrence, les mathématiques).

Dans *Atheist Universe*, David Mills transcrit un entretien à la radio dans lequel il était interrogé par un porte-parole religieux. Ce dernier invoquait la loi de la conservation de l'énergie de la masse dans une tentative affreusement inefficace de l'éblouir avec la science : « Comme nous sommes tous composés de matière et d'énergie, est-ce que ce principe scientifique n'accrédite pas la croyance dans la vie éternelle ? » Mills répondit plus patiemment et plus poliment que je ne l'aurais fait, car ce que disait son interlocuteur, une fois traduit, se ramenait à : « Quand nous mourons, aucun des atomes qui composent notre corps et rien de son énergie ne se perd. Donc, nous sommes immortels. »

Même moi, avec ma longue expérience, je n'ai jamais rencontré une façon aussi stupide de prendre ses désirs pour des réalités. J'ai cependant déjà rencontré un grand nombre des merveilleuses « preuves » qui sont rassemblées sur <http://www.godless-geeks.com/LINKS/GodProof.htm>, une longue liste numérotée et fort comique de « Plus de trois cents preuves de l'existence de Dieu ». En voici une liste désopilante d'une demi-douzaine, qui commence à la preuve n° 36 :

36. *Argument de la destruction complète.* Un avion s'est écrasé, tuant cent quarante-trois passagers et membres d'équipage. Un enfant a cependant survécu avec seulement des brûlures au troisième degré. Donc, Dieu existe.

37. *Argument des mondes possibles.* Si les choses avaient été différentes, les choses seraient différentes. Ce serait moche. Donc, Dieu existe.

38. *Argument de la pure volonté.* Je crois en Dieu ! Je crois en Dieu ! Oui, j'y crois, j'y crois. Je crois en Dieu ! Donc, Dieu existe.

39. *Argument de la non-croyance.* La majorité de la population du monde ne croit pas au christianisme. C'est exactement ce que voulait Satan. Donc, Dieu existe.

40. *Argument de l'expérience après la mort.* X est mort, athée. Il réalise maintenant son erreur. Donc, Dieu existe.

41. *Argument du chantage émotionnel.* Dieu t'aime. Comment pourrais-tu manquer de cœur au point de ne pas croire en lui ? Donc, Dieu existe.

L'argument de la beauté

Un autre personnage du roman d'Aldous Huxley que je viens de citer prouvait l'existence de Dieu en jouant le *Quatuor à cordes n° 15 en la mineur (Heiliger Dankgesang)* de Beethoven sur un gramophone. Si peu convaincant qu'il puisse paraître, cet argument est caractéristique d'une famille d'arguments extrêmement populaire. J'ai renoncé à compter combien de fois on m'a lancé ce défi sur un ton plus ou moins agressif : « Alors, comment expliquez-vous Shakespeare ? » (vous pouvez, à votre goût, remplacer Shakespeare par Schubert, Michel-Ange, etc.). On entend cet argument si souvent que je n'ai pas besoin de le décrire davantage. Mais la logique sous-jacente n'est jamais analysée, et plus vous y songez, plus vous constatez combien elle est creuse. Il est évident que les derniers quatuors de Beethoven sont sublimes. Les sonnets de Shakespeare aussi. Ils sont sublimes que Dieu existe ou qu'il n'existe pas. Ils ne prouvent pas l'existence de Dieu, ils prouvent l'existence de Beethoven et de Shakespeare. On attribue à un grand chef d'orchestre ces paroles : « S'il vous est donné d'écouter Mozart, pourquoi auriez-vous besoin de Dieu ? »

J'ai été une fois l'invité de la semaine à un programme de radio britannique, *Desert Island Discs*. Il fallait choisir les huit disques qu'on emporterait si l'on était confiné sur une île

déserte. Dans mon choix figurait « *Mache dich mein Herze rein* » de *La Passion selon saint Matthieu* de Bach. L'animateur était incapable de comprendre comment je pouvais choisir de la musique religieuse sans être croyant. C'était comme si vous disiez : comment pouvez-vous aimer *Autant en emporte le vent* alors que vous savez très bien que Scarlett O'Hara et Rhett Butler n'ont jamais réellement existé ?

Mais il y a un autre point que j'aurais pu indiquer et qu'il est nécessaire d'explicitier chaque fois que l'on impute à la religion mettons la chapelle Sixtine ou *L'Annonciation* de Michel-Ange. Même les grands artistes doivent gagner leur vie, et ils prennent des commandes partout où il peut s'en trouver. Je n'ai aucune raison de douter que Raphaël et Michel-Ange aient été chrétiens – ils n'avaient pas beaucoup le choix en ce temps-là – mais c'est pratiquement secondaire. L'énorme richesse de l'Église en avait fait le plus grand mécène des arts. Si l'histoire avait tourné autrement et que Michel-Ange ait été chargé de peindre un plafond pour un musée géant de la science, est-ce que l'œuvre qu'il aurait produite n'aurait pas été au moins aussi inspirée que la chapelle Sixtine ? Quel dommage, nous ne pourrions jamais entendre la *Symphonie mésozoïque* de Beethoven ou l'opéra de Mozart *L'Expansion de l'univers*. Et quel dommage que nous soyons privés de l'oratorio *L'Évolution* de Haydn, ce qui ne nous empêche pas d'apprécier sa *Création*. Pour reprendre cet argument dans l'autre sens, comme me l'a suggéré mon épouse d'une façon qui fait froid dans le dos, et si Shakespeare avait été obligé de travailler pour honorer des commandes de

l'Église ? Nous aurions sûrement perdu *Hamlet*, *Le Roi Lear* et *Macbeth*, et qu'aurions-nous eu à la place ? De ces trucs dont sont faits les rêves. Imaginez ça !

S'il est un argument logique qui établit un lien entre l'existence du grand art et l'existence de Dieu, il n'est pas présenté par ceux qui s'en réclament. Il est tout simplement censé aller de soi, ce qui n'est sûrement pas vrai. Peut-être faut-il le voir comme une version de plus de l'argument du dessein : le cerveau musical de Schubert est une merveille d'improbabilité, encore plus grande que l'œil des vertébrés. Ou, plus ignoble, peut-être est-ce une sorte de jalousie du génie. Comment un autre être humain pourrait-il oser faire une si belle musique (poésie, peinture, etc.), alors que j'en suis incapable ? C'est sûrement l'œuvre de Dieu.

L'argument de l'« expérience » personnelle

Un de mes camarades d'université les plus intelligents et les plus mûrs, et qui était profondément croyant, était allé camper dans les îles d'Écosse. Au milieu de la nuit, avec son amie, ils ont été réveillés dans leur tente par la voix du démon – de Satan en personne ; il n'y avait aucun doute possible : la voix était absolument diabolique. Mon ami n'oublierait jamais cette expérience terrifiante, et c'est un des facteurs qui l'ont poussé plus tard à se faire ordonner prêtre. Le jeune homme que j'étais a été impressionné par son histoire et je l'ai racontée à un groupe de zoologistes qui passaient un moment de détente à l'auberge de *La Rose et la Couronne* à Oxford. Il se trouvait que deux d'entre eux étaient des

ornithologues patentés, et ils ont éclaté d'un grand rire, s'écriant en chœur : « Le puffin des Anglais ! » L'un d'eux a ajouté que les hurlements et les gloussements diaboliques de cette espèce lui ont valu dans différentes parties du monde et dans des langues différentes le surnom local d'« oiseau diable ».

Beaucoup de gens croient en Dieu parce qu'ils croient l'avoir vu de leurs propres yeux en apparition – lui, ou bien un ange ou une vierge en bleu. Ou encore il leur parle dans la tête. Cet argument de l'expérience personnelle est celui qui convainc le mieux ceux qui disent l'avoir eue. Mais pas les autres, en particulier quiconque a des notions de psychologie.

Vous dites que vous avez personnellement rencontré Dieu ? Eh bien, certains ont rencontré un éléphant rose, mais cela ne vous impressionne probablement pas. Peter Sutcliffe, l'éventreur du Yorkshire, a entendu distinctement la voix de Jésus qui lui disait de tuer des femmes, et on l'a enfermé à vie. George W. Bush dit que Dieu lui a dit d'envahir l'Irak (dommage que Dieu n'ait pas jugé bon de lui apprendre par une révélation qu'il n'y avait pas d'armes de destruction massive). Dans les asiles, les individus se prennent pour Napoléon ou pour Charlie Chaplin, ou bien ils croient que le monde entier conspire contre eux, ou encore qu'ils peuvent faire passer leurs pensées dans la tête des autres. Nous en sourions mais nous ne prenons pas au sérieux leurs croyances telles qu'elles leur ont été révélées profondément, essentiellement parce que peu de gens les partagent. Les expériences religieuses ne sont différentes qu'en ce que les

gens qui les affirment sont nombreux. Sam Harris n'était pas excessivement cynique quand il a écrit dans *The End of Faith* :

Nous avons des noms pour désigner les gens qui ont de nombreuses croyances sans justification rationnelle. Quand leurs croyances sont extrêmement communes, on dit qu'ils sont « religieux » ; sinon, on dira plutôt qu'ils sont « fous », « psychotiques » ou « la proie d'illusions ». [...] Clairement, c'est le nombre qui fait la santé mentale. Et pourtant, c'est simplement un accident de l'histoire qui fait que l'on considère normal dans nos sociétés de croire que le Créateur de l'univers peut entendre vos pensées, alors que c'est faire preuve de maladie mentale que de croire qu'il communique avec vous en faisant frapper la pluie en morse sur la fenêtre de votre chambre. Et ainsi, alors que les croyants ne sont pas fous en général, leurs croyances profondes le sont absolument.

Je reviendrai sur les hallucinations dans le chapitre 10.

Le cerveau humain fonctionne avec un programme de simulation de premier choix. Nos yeux ne donnent pas à notre cerveau une photo fidèle de ce qui existe, ou un film exact de ce qui se passe en temps réel. Le cerveau se construit un modèle sans cesse mis à jour : mis à jour par des pulsions qui bavardent le long du nerf optique, mais quand même construit. Les illusions optiques nous le rappellent bien [7]. Une classe majeure d'illusions, dont le cube de Necker est un exemple, se produisent parce que les données sensorielles que reçoit le cerveau sont compatibles avec deux modèles alternatifs de la réalité. Le cerveau, n'ayant rien sur quoi se fonder pour choisir, alterne et nous ne cessons de basculer entre les deux modèles intérieurs. L'image que nous regardons semble, presque littéralement, s'inverser pour devenir autre chose.

Le programme de simulation présent dans le cerveau s'y entend particulièrement à construire les visages et les voix. J'ai sur le bord de ma fenêtre un masque de plastique d'Einstein. Vu de face, il donne l'impression d'un visage plein, ce qui n'a rien d'étonnant. Ce qui est étonnant, c'est que vu de derrière – la face creuse – il donne aussi l'impression d'une face pleine, et la perception que nous en avons est très étrange. Quand on tourne autour, le visage semble suivre, et pas dans le sens faible où l'on dit que les yeux de la Joconde vous suivent. Ce masque creux a vraiment, mais vraiment, l'air de bouger. Ceux qui n'ont encore jamais vu cette illusion en restent bouche bée. Encore plus étrange, si le masque est monté sur une petite table qui tourne lentement, il a l'air de tourner dans la bonne direction quand vous regardez la face pleine, mais dans la direction *opposée* quand vous regardez la face en creux. Et donc, quand vous regardez le passage d'un côté à l'autre, la face qui arrive semble « manger » celle qui s'en va. Cette illusion est renversante et elle vaut la peine de chercher à la voir. Parfois, vous pouvez être étonnamment près de la face creuse sans voir pour autant qu'elle est « réellement » creuse. Quand vous le voyez, là encore il se produit un basculement soudain et qui peut être réversible.

Pourquoi ce basculement ? Il n'y a aucun truc dans la construction du masque. N'importe quel masque creux fait l'affaire. Le truc est entièrement dans le cerveau de celui qui regarde. Le programme interne de simulation reçoit des données indiquant la présence d'un visage, peut-être pas plus que deux yeux, un nez et une bouche à peu près aux bons endroits. En possession de ces indices grossiers, le cerveau fait

le reste. Le programme de simulation de visage démarre et il construit un modèle de visage complètement plein même si la réalité présentée aux yeux est un masque creux. L'illusion de rotation dans le mauvais sens vient de ce que (c'est assez difficile mais si vous y réfléchissez bien, vous le confirmerez) la rotation en sens inverse est la seule façon d'expliquer les données optiques quand un masque creux tourne en étant perçu comme un masque plein [8]. C'est comme l'illusion de la parabole de radar que vous voyez parfois tourner dans les aéroports. Jusqu'au moment où le cerveau bascule pour donner le bon modèle de la parabole, vous voyez un mauvais modèle tourner dans le mauvais sens mais bizarrement de travers.

Je ne dis tout cela que pour démontrer le pouvoir formidable du programme de simulation du cerveau. Il est tout à fait capable de construire des « visions » et des « apparitions » parfaitement véridiques. Pour un programme aussi sophistiqué, c'est un jeu d'enfant que de simuler un fantôme, un ange ou une Vierge Marie. Et c'est la même chose pour ce qu'on entend. Quand on entend un son, il n'est pas fidèlement transporté dans le nerf auditif et relayé dans le cerveau comme par une chaîne hi-fi haut de gamme. Comme pour la vision, le cerveau construit un modèle de son fondé sur des données nerveuses auditives continuellement mises à jour. Voilà pourquoi on entend un coup de trompette comme une note unique plutôt que comme un ensemble d'harmoniques de sons purs qui lui donnent ce rugissement cuivré. La même note jouée sur une clarinette aura un son « boisé », et « de roseau » sur un hautbois du fait de leurs différences

d'équilibre des harmoniques. Si vous manipulez soigneusement un synthétiseur de sons pour produire une à une les différentes harmoniques, le cerveau les entend comme une combinaison de tons purs pendant un court instant, jusqu'à ce que son programme de simulation « l'attrape », à la suite de quoi on n'entend plus qu'une seule note de trompette, hautbois ou autre. Dans la parole, les voyelles et les consonnes sont construites dans le cerveau de la même façon, et il en va de même, à un autre niveau, des phonèmes et des mots plus complexes.

Un jour, quand j'étais petit, j'ai entendu un fantôme : une voix d'homme qui murmurait, comme une récitation ou une prière. Je pouvais presque, mais pas tout à fait, distinguer les mots qui semblaient avoir un timbre grave et solennel. On m'avait raconté des histoires de cachettes de prêtres dans des maisons anciennes, et j'avais un peu peur. Je suis quand même sorti de mon lit et je me suis glissé à quatre pattes vers l'endroit d'où venait le bruit. À mesure que j'approchais, il devenait plus fort, et tout à coup il a « basculé » dans ma tête. J'étais maintenant assez près pour discerner ce que c'était vraiment. Le vent, qui soufflait dans le trou de la serrure créait des sons et le programme de simulation de mon cerveau s'en servait pour construire un modèle de séquence discursive masculine au ton solennel. Si j'avais été plus impressionnable peut-être aurais-je « entendu » pas seulement un discours inintelligible, mais des mots et même des phrases bien précis. Et si j'avais été à la fois impressionnable et élevé religieusement, je me demande quels mots le vent aurait pu prononcer.

Une autre fois, à peu près au même âge, j'ai vu un visage géant tout rond qui regardait fixement avec une malveillance indescriptible par la fenêtre d'une maison ordinaire par ailleurs dans un village au bord de la mer. En tremblant, je me suis approché jusqu'à pouvoir voir de quoi il s'agissait vraiment : seulement une vague forme de visage créée par hasard sur le rideau. Le visage lui-même et son air affreux avaient été construits dans mon cerveau d'enfant craintif. Le 11 septembre 2001, des gens pieux ont cru voir le visage de Satan dans la fumée qui s'élevait des tours jumelles, et cette superstition a été renforcée par une photo largement diffusée sur Internet.

La construction de modèles est une chose où le cerveau humain excelle. Quand on dort, cela s'appelle le rêve ; quand on est éveillé, cela s'appelle de l'imagination ou, quand c'est particulièrement aigu, une hallucination. Comme le montrera le chapitre 10, les enfants qui ont des « amis imaginaires » les voient parfois nettement, exactement comme s'ils étaient réels. Si l'on est crédule, on ne reconnaît pas l'hallucination ou le rêve lucide pour ce que c'est, et l'on affirme avoir vu ou entendu un esprit ; ou un ange ; ou Dieu ; ou, particulièrement dans le cas de personnes jeunes, de sexe féminin et catholiques, la Vierge Marie. Ces visions et ces manifestations ne sont sûrement pas de bonnes raisons pour croire que des esprits ou des anges, des dieux ou des vierges sont vraiment là.

À première vue, les visions de masse comme en 1917, quand soixante-dix mille pèlerins à Fátima au Portugal ont

rapporté avoir vu le soleil « se détacher du ciel et venir s'écraser sur la multitude [9] », sont plus difficiles à récuser. Il n'est pas facile d'expliquer comment soixante-dix mille personnes ont pu avoir la même hallucination. Mais il est encore plus difficile d'admettre que ce phénomène se soit réellement produit sans que le reste du monde en dehors de Fátima l'ait vu, et non seulement l'ait vu mais l'ait interprété comme la destruction catastrophique du système solaire, avec des forces d'accélération suffisantes pour projeter tout le monde dans l'espace. Le test de la pythie de David Hume pour éprouver un miracle vient irrésistiblement à l'esprit : « Aucun témoignage ne suffit pour établir un miracle, sauf si le témoignage est de telle sorte que sa fausseté serait encore plus miraculeuse que le fait qu'il essaie d'établir. »

Il peut paraître improbable que soixante-dix mille personnes aient pu se laisser tromper en même temps, ou s'entendre sur un mensonge de masse. Ou bien que ces données historiques – que soixante-dix mille personnes disent avoir vu danser le soleil – soient fausses. Ou encore qu'ils aient tous vu un mirage en même temps (on les avait convaincus de regarder le soleil, ce qui n'a pas dû être fameux pour leur vue). Mais la moindre de ces improbabilités apparentes est beaucoup plus probable que l'alternative, à savoir que la Terre a soudain été arrachée à son orbite et que le système solaire a été détruit, sans que personne en dehors de Fátima ne le remarque. Je veux dire que le Portugal n'est pas si isolé [10].

C'est vraiment tout ce qu'il faut dire sur les « expériences » personnelles de dieux ou d'autres phénomènes religieux. Si

vous avez eu une de ces expériences, peut-être croyez-vous qu'elle était réelle. Mais ne comptez pas que nous autres, nous vous croyions sur parole, en particulier si nous connaissons un tant soit peu le cerveau et ses puissants mécanismes.

L'argument par les Écritures

Il y a encore des gens qui sont convaincus de croire en Dieu par la preuve des Écritures. Un argument classique, attribué entre autres à C.S. Lewis [11] (qui aurait dû mieux savoir) veut que, comme Jésus se disait Fils de Dieu, ou bien il avait raison, ou bien il était fou ou menteur. La preuve historique que Jésus prétendait à un quelconque statut divin est minimale. Mais même si elle était bonne, les trois options au choix seraient ridiculement inadéquates. Une quatrième possibilité, presque trop évidente pour qu'il soit besoin de la mentionner, c'est que Jésus se soit trompé de bonne foi. Cela arrive à beaucoup de gens. De toute façon, comme je l'ai dit, il n'y a aucune preuve historique valable qu'il ait jamais pensé être de nature divine.

L'écrit est convaincant pour ceux qui n'ont pas l'habitude de se poser des questions du genre : « Qui a écrit cela et quand ? », « Comment ont-ils su quoi écrire ? », « Est-ce que de leur temps ils voulaient vraiment dire ce que nous, à notre époque, nous comprenons qu'ils disaient ? », « Étaient-ils des observateurs impartiaux, ou avaient-ils un engagement qui influençait leurs écrits ? ». Depuis le XIX^e siècle, les théologiens cultivés ont démontré sans équivoque que les Évangiles ne sont pas fiables quand ils relatent ce qui s'est

passé dans l'histoire du monde véritable. Tous ont été rédigés longtemps après la mort de Jésus, et aussi après les Épîtres de Paul, qui ne cite pratiquement aucun des prétendus faits de la vie de Jésus. Tous ont été ensuite copiés et recopiés à travers le jeu du téléphone de plusieurs générations (voir le chapitre 5) par des scribes faillibles qui, de toute façon, avaient leurs propres engagements religieux.

Un bon exemple en est toute la légende attendrissante de la naissance de Jésus à Bethléem, suivie du massacre des Innocents par Hérode. Quand les Évangiles ont été rédigés, bien des années après la mort de Jésus, personne ne savait où il était né. Mais une prophétie de l'Ancien Testament (Michée, 5 : 2) avait amené les juifs à escompter que le Messie longtemps attendu naisse à Bethléem. À la lumière de cette prophétie, l'Évangile de Jean indique spécifiquement que ses disciples s'étonnaient qu'il ne soit *pas* né à Bethléem. « D'autres disaient "Le Christ, c'est lui", mais d'autres encore disaient "Le Christ pourrait-il venir de la Galilée ? L'Écriture ne dit-elle pas qu'il sera de la lignée de David et qu'il viendra de Bethléem, la petite cité dont David était originaire ?" »

Matthieu et Luc abordent le problème autrement en décidant que Jésus a bien *dû* naître à Bethléem après tout. Mais ils l'y font arriver par des chemins différents. Pour Matthieu, Marie et Joseph y résident, ne s'installant à Nazareth que longtemps après la naissance de Jésus, à leur retour d'Égypte où ils ont fui le roi Hérode et le massacre des Innocents. Pour Luc au contraire, Marie et Joseph vivaient à Nazareth avant la naissance de Jésus. Alors comment faire en

sorte qu'ils soient à Bethléem au moment crucial pour que les prophéties s'accomplissent ? Luc dit qu'à l'époque où Quirinius était gouverneur de Syrie, César Auguste décréta un recensement afin de lever des impôts, et que tout le monde devait « se rendre dans sa propre ville ». Joseph étant « de la maison et de la lignée de David », il devait se rendre dans « la cité de David qu'on appelle Bethléem ». Apparemment, ce devait être une bonne solution. Sauf que sur le plan historique, c'est complètement absurde comme l'ont montré entre autres A.N. Wilson dans *Jesus* et Robin Lane Fox dans *The Unauthorized Version*. David, s'il a existé, a vécu près de mille ans avant Marie et Joseph. Pourquoi, au nom du ciel, les Romains auraient-ils imposé à Joseph d'aller dans la ville où un de ses lointains ancêtres avait vécu mille ans plus tôt ? C'est comme s'il fallait que je déclare sur un formulaire de recensement qu'Ashby-de-la-Zouch par exemple est ma ville d'origine, s'il se trouvait que je puisse faire remonter mon ascendance jusqu'au seigneur de Dakeyne, lequel a débarqué avec Guillaume le Conquérant et s'est installé dans ce pays.

Qui plus est, Luc s'embrouille dans ses dates en citant sans vergogne des événements que les historiens sont en mesure de vérifier de leur côté. Il y a bien eu sous le gouverneur Quirinius un recensement, mais il était local et pas décrété par César Auguste pour tout l'empire, et il a eu lieu plus tard, en 6 après J.-C., longtemps après la mort d'Hérode. Lane Fox en conclut que « le récit de Luc est impossible sur le plan historique et incohérent sur le plan interne », mais il a une certaine indulgence pour les efforts de Luc et son désir que soit accomplie la prophétie de Michée.

Dans le numéro de décembre 2004 de *Free Inquiry*, le rédacteur en chef de cet excellent magazine, Tom Flynn, a rassemblé des articles montrant les contradictions et les lacunes de cette chère histoire de Noël. Flynn lui-même énumère les nombreuses contradictions entre Matthieu et Luc, les deux seuls évangélistes à parler de la naissance de Jésus [12]. Robert Gillooly montre comment les traits essentiels de la légende de Jésus, avec l'étoile de l'Orient, l'immaculée Conception, l'adoration de l'Enfant Jésus par les Rois mages, les miracles, l'exécution, la résurrection et l'ascension, sont tous empruntés à d'autres religions qui existaient déjà dans le Proche-Orient méditerranéen. D'après Flynn, le désir de Matthieu que soient accomplies les prophéties messianiques (descendance de David, naissance à Bethléem) pour plaire aux lecteurs juifs était en complète contradiction avec celui de Luc d'adapter le christianisme pour les gentils, et donc de jouer sur les points sensibles des religions hellénistes païennes (Immaculée Conception, adoration par des rois) qui leur étaient familières. Les contradictions qui en résultent sautent aux yeux, mais les croyants ne s'y arrêtent jamais.

Les chrétiens avancés n'ont pas besoin d'Ira Gershwin pour les convaincre que « ce que tu peux lire dans la Bible, ce n'est pas nécessairement vrai ». Mais beaucoup de chrétiens autour de nous pensent le contraire et prennent la Bible très au sérieux en y voyant un témoignage historique littéral et exact, et donc une preuve sur laquelle étayer leurs croyances religieuses. Ces personnes n'ouvrent-elles donc jamais ce livre qu'elles prennent pour la vérité littérale ? Comment ne

remarquent-elles pas ces contradictions qui crèvent les yeux ? Celui qui s'attache au sens littéral ne devrait-il pas s'inquiéter de ce que Matthieu fait remonter l'ascendance de Joseph au roi David par vingt-huit générations intermédiaires, alors que Luc en cite quarante et une ? Pis encore, il n'y a pratiquement aucun nom en commun dans les deux listes ! De toute façon, si Jésus était réellement né d'une vierge, l'ascendance de Joseph ne serait pas pertinente et ne pourrait servir à dire que Jésus accomplit la prophétie de l'Ancien Testament selon laquelle le Messie devait descendre de David.

Dans un livre sous-titré *The Story Behind Who Changed the New Testament and Why* [Une affaire en coulisse : qui a modifié le Nouveau Testament, et pourquoi ?], le spécialiste américain de la Bible, Bart Ehrman, met au jour les énormes incertitudes qui planent sur les textes du Nouveau Testament [13]. Dans sa préface, le Pr Ehrman décrit de façon émouvante son itinéraire personnel, qui a conduit le fondamentaliste croyant à la Bible qu'il était à devenir un sceptique réfléchi, et qui s'est imposé à lui quand il s'est rendu compte que les écritures étaient considérablement faillibles. De façon significative, à mesure qu'il montait dans la hiérarchie des universités américaines, depuis le « Moody Bible Institute » tout au bas de l'échelle, jusqu'à Wheaton College (un peu plus haut, mais quand même l'*alma mater* de Billy Graham [14]), et jusqu'au séminaire de théologie de Princeton, à chaque étape on l'a prévenu qu'il aurait du mal à préserver le fondamentalisme de son christianisme contre le danger du progressisme. C'est effectivement ce qui s'est passé, et pour notre plus grand bien à nous tous, ses lecteurs. Parmi les

autres ouvrages de critique biblique dont le caractère iconoclaste est particulièrement salubre, citons aussi avec *The Unauthorized Version* de Robin Lane Fox dont nous avons déjà parlé, *The Secular Bible : Why Nonbelievers Must Take Religion Seriously* [La Bible séculière : pourquoi les non-croyants doivent prendre la religion au sérieux] de Jacques Berlinerblau.

Les quatre Évangiles qui ont réussi à passer par le canon officiel ont été choisis plus ou moins arbitrairement dans un plus grand corpus d'au moins une douzaine de livres, notamment les évangiles de Thomas, Pierre, Nicodème, Philippe, Bartholomé et Marie-Madeleine [15]. Ce sont ces évangiles supplémentaires dont parlait Thomas Jefferson dans sa lettre à son neveu :

J'ai oublié, en parlant du Nouveau Testament, de vous recommander de lire toutes les histoires du Christ, aussi bien celles dont un concile d'ecclésiastiques a décidé pour nous que leurs auteurs étaient des pseudo-évangélistes, que celles dont ils appellent les auteurs les évangélistes. En effet, ces pseudo-évangélistes prétendaient être inspirés autant que les autres, et vous devez juger de leurs prétentions par votre propre raison, sans vous en remettre à celle de ces ecclésiastiques.

Les évangiles qui n'ont pas été acceptés ont été exclus par ces ecclésiastiques parce qu'ils comportaient des récits dont l'in vraisemblance était encore plus gênante que celles des quatre canoniques. Par exemple, celui de Thomas renferme de nombreuses anecdotes sur l'enfant Jésus dans lequel il abuse de ses pouvoirs magiques à la manière d'une fée malfaisante, changeant malicieusement ses camarades de jeu en chèvres, ou de la boue en moineaux, ou donnant un coup de main à son père dans son travail de charpentier en allongeant

miraculeusement une pièce de bois [16]. On dira que de toute façon personne ne croit des récits de miracles aussi grossiers que ceux que relate Thomas. Mais il n'y a pas plus de raisons, ni moins d'ailleurs, de croire les quatre Évangiles canoniques. Tous ont le statut de légende, le même doute planant sur les faits que dans les histoires du roi Arthur et de ses chevaliers de la Table ronde.

L'essentiel de ce que les quatre Évangiles canoniques ont en commun une même source, soit l'Évangile de Marc, soit une œuvre qui a disparu et dont Marc est le premier descendant qu'on connaisse. Personne ne sait qui étaient les quatre Évangélistes, mais ils n'ont presque certainement jamais rencontré Jésus personnellement. Une grande partie de ce qu'ils ont écrit n'était aucunement une honnête tentative de faire œuvre d'histoire, c'était seulement un remaniement de l'Ancien Testament car les Évangélistes étaient dévotement convaincus que la vie de Jésus devait accomplir les prophéties de l'Ancien Testament. Il est même possible de défendre la thèse sérieuse, mais qui fait peu d'adeptes, que Jésus n'a jamais vécu : c'est ce qu'a fait, entre autres, le professeur G.A. Wells de l'université de Londres dans un certain nombre d'ouvrages, notamment *Did Jesus Exist ?* [Jésus a-t-il existé ?]

Bien que Jésus ait probablement existé, les érudits sur la Bible ne considèrent en général pas le Nouveau Testament (et à l'évidence pas l'Ancien) comme un témoignage fiable de ce qui s'est effectivement produit dans l'histoire, et je ne me servirai pas de la Bible pour prouver l'existence d'aucune déité

d'aucune sorte. Comme Thomas Jefferson le disait à son prédécesseur John Adams en termes perspicaces : « Le jour viendra où l'engendrement mystique de Jésus dans le sein d'une vierge par l'Être Suprême en tant que père sera classé avec la fable de l'engendrement de Minerve dans le cerveau de Jupiter. »

Le roman de Dan Brown, *Da Vinci Code*, et le film qui en a été tiré ont soulevé une énorme controverse dans les cercles religieux. Les chrétiens ont été incités à boycotter le film et à bloquer l'entrée des cinémas qui le projetaient. Il est en réalité fabriqué du début à la fin : c'est une fiction inventée de toutes pièces. À cet égard, il est exactement comme les Évangiles. La seule différence entre le *Da Vinci Code* et les Évangiles, c'est que les Évangiles sont une œuvre de fiction ancienne alors que le *Da Vinci Code* est de la fiction moderne.

L'argument de quelques scientifiques croyants admirés

L'immense majorité des hommes scientifiquement éminents ne croient pas à la religion chrétienne, mais ils s'en cachent en public car ils craignent de perdre leurs revenus.

BERTRAND RUSSELL

« Newton était croyant. Mais vous, qui êtes-vous pour vous croire supérieur à Newton, Galilée, Kepler, etc. ? Si Dieu était assez bon pour eux et leurs semblables, pour qui vous prenez-vous ? » Sans que cela change grand-chose à cet argument déjà bien mauvais, certains apologistes ont même ajouté le nom de Darwin autour duquel, telles de mauvaises odeurs, flottent des rumeurs persistantes mais réfutables d'une

conversion sur son lit de mort [17]. Elles ont été lancées par une certaine « Lady Hope », qui a inventé de toutes pièces cette histoire touchante selon laquelle Darwin, appuyé sur ses oreillers dans la lumière du soir, feuillette le Nouveau Testament et confesse que la théorie de l'évolution est complètement fausse. Ici, je vais me concentrer essentiellement sur des scientifiques car, pour des raisons faciles à imaginer, les zéloteurs en veine de modèles de croyants qui énumèrent des noms de célébrités les choisissent en général parmi les scientifiques.

Newton se disait effectivement croyant. Comme pratiquement tout le monde jusqu'au XIX^e siècle (ce qui en dit long à mon avis), où se sont relâchées les pressions de la société et de la justice sur les individus pour qu'ils témoignent de leur foi alors que dans le même temps la science mettait au jour davantage de raisons de s'en détacher. Il y a eu des exceptions, bien sûr, dans les deux directions. Même avant Darwin, tout le monde n'était pas croyant, comme le montre James Haught dans son *2000 Years of Disbelief : Famous People with the Courage to Doubt* [2 000 ans d'incrédulité : des personnages célèbres qui ont eu le courage de douter]. Et certains scientifiques brillants sont restés croyants après Darwin. Nous n'avons aucune raison de douter de la sincérité de Michael Faraday en tant que chrétien même après qu'il eut découvert l'œuvre de Darwin. Il appartenait à la secte protestante des sandemaniens qui croyaient (à l'imparfait car ils ont pratiquement disparu aujourd'hui) à une interprétation littérale de la Bible, lavaient les pieds des nouveaux adeptes et tiraient au sort pour connaître la volonté de Dieu. Faraday est

devenu membre du conseil de la secte en 1860, un an après la publication de *L'Origine des espèces*, et il est mort en sandemanien en 1867. L'homologue théoricien de l'expérimentaliste Faraday, James Clerk Maxwell, était un chrétien dévot de la même trempe. Il en va de même pour cet autre pilier de la physique britannique au XIX^e siècle, William Thomson (autrement dit Lord Kelvin), qui a essayé de démontrer que l'évolution n'avait pu avoir lieu faute de temps. D'après les dates erronées de ce grand spécialiste de thermodynamique, le Soleil aurait été une sorte de feu dévorant du combustible qui aurait dû s'épuiser au bout de quelques dizaines de millions d'années, et pas de milliers de millions d'années. On ne peut évidemment pas s'attendre à ce que Kelvin ait connu l'énergie nucléaire. Détail amusant, c'est à Sir George Darwin, le deuxième fils de Charles Darwin, qu'il a été donné de venger son père roturier en invoquant la découverte du radium par les Curie, et de confondre les estimations de Lord Kelvin du vivant de celui-ci.

Les grands scientifiques qui professent leur foi sont plus difficiles à trouver au XX^e siècle mais ils ne sont pas particulièrement rares. J'ai idée que, dans les dernières générations, ils ne sont religieux pour la majorité d'entre eux que dans le sens einsteinien qui, comme je l'ai dit dans le premier chapitre, est un abus de langage. Toutefois, il se trouve quelques spécimens authentiques de bons scientifiques sincèrement croyants dans le sens plein, le sens traditionnel. Parmi les scientifiques britanniques contemporains, trois noms, toujours les mêmes, apparaissent ensemble tels de vieux associés dans un cabinet d'avocats de Dickens :

Peacocke, Stannard et Polkinghorne. Tous les trois ou bien ont remporté le prix Templeton, ou bien font partie du conseil d'administration de la Templeton Foundation. Après avoir eu d'aimables échanges avec chacun d'eux, tant en public qu'en privé, je reste stupéfait que leur foi ne porte pas tant sur un législateur cosmique d'une sorte ou d'une autre, que sur les détails de la religion chrétienne : la résurrection, le pardon des péchés et autres.

Ils ont des homologues aux États-Unis, par exemple Francis Collins, directeur administratif de la branche américaine du programme officiel de recherche du Human Genome Project [18]. Mais, comme en Grande-Bretagne, on les remarque parce qu'ils appartiennent à une espèce rare et qu'ils suscitent l'amusement étonné de leurs pairs dans la communauté universitaire. En 1996, dans les jardins de Clare, son vieux *College* de Cambridge, j'ai interviewé mon ami Jim Watson, le génie fondateur du Human Genome Project, pour un documentaire télévisé de la BBC que je faisais sur Gregor Mendel, lui-même génie fondateur de la génétique. Mendel était, bien sûr, croyant, et plus exactement moine augustin ; mais on était au XIX^e siècle, et pour le jeune Mendel le meilleur moyen de poursuivre son activité scientifique en ce temps-là, c'était de se faire moine. Pour lui, c'était l'équivalent d'une bourse de recherche. J'ai demandé à Watson s'il connaissait beaucoup de scientifiques croyants aujourd'hui. Il m'a répondu : « Pratiquement aucun. Il m'arrive d'en rencontrer à l'occasion, et je suis un peu gêné [il rit] car, voyez-vous, je ne peux pas croire qu'on accepte l'idée que la vérité vient par révélation. »

Francis Crick, qui a été avec Watson le cofondateur de toute la révolution de la génétique moléculaire, a démissionné de son poste au Churchill College de Cambridge en raison de la décision de construire une chapelle (à la requête d'un bienfaiteur). Dans mon interview avec Watson à Clare, je lui ai bien montré que, contrairement à Crick et à lui, les gens ne voient pas de conflit entre la science et la religion car, selon eux, la science s'intéresse au *comment* et la religion au *pour quoi*. Watson m'a répondu : « Eh bien, je ne crois pas que nous soyons *pour* quelque chose. Nous sommes simplement des produits de l'évolution. Vous pouvez dire "Bon sang, votre vie doit être bien terne si vous ne croyez pas à une raison d'être." Mais, pour ma part, je compte sur un bon déjeuner. » Nous avons aussi fait un bon déjeuner.

Les efforts des apologistes pour trouver des scientifiques modernes authentiquement brillants qui soient croyants font penser à une quête désespérée dans un bruit de raclement de fond de tiroir. Le seul site Web que j'aie pu trouver qui disait faire la liste des « scientifiques chrétiens lauréats de prix Nobel » en a trouvé six sur un total de plusieurs centaines. Sur ces six, il s'est avéré que quatre n'avaient pas du tout eu le prix Nobel, et je tiens pour certain qu'au moins un est un non-croyant qui va à l'église pour des raisons purement sociales. Une étude plus systématique de Benjamin Beit-Hallahmi « a trouvé que parmi les lauréats de prix Nobel en sciences tout comme en littérature, il y avait un degré remarquable d'irrégiosité, par rapport aux populations dont ils venaient [19] ».

Une étude publiée dans la grande revue *Nature* par Larson et Witham en 1968 montrait que sur les scientifiques américains jugés suffisamment éminents par leurs pairs pour avoir été élus à la National Academy of Sciences, seulement 7 % croyaient en un Dieu personnel [20]. Cette prépondérance écrasante des athées est presque exactement l'opposé du profil de la population américaine en général, dans laquelle plus de 90 % croient en un être surnaturel d'une sorte ou d'une autre. Pour les scientifiques moins éminents qui n'ont pas été élus à la National Academy, le chiffre est intermédiaire. Comme pour l'échantillon des plus brillants, les croyants religieux sont une minorité, mais une minorité moins spectaculaire, évaluée à environ 40 %. C'est tout à fait ce à quoi je m'attendais : les scientifiques américains sont moins croyants que les Américains en général, et les scientifiques les plus brillants sont les moins croyants de tous. Ce qui est remarquable, c'est l'opposition diamétrale entre la religiosité de la population américaine en général et l'athéisme de l'élite intellectuelle [21].

C'est assez amusant que le principal site créationniste sur Internet, « Answers in Genesis » [Réponses dans la Genèse], cite l'étude de Larson et Witham, pas pour montrer qu'il pourrait y avoir quelque chose qui ne va pas dans la religion, mais comme une arme dans leur bataille interne contre leurs concurrents, les apologistes religieux qui affirment que l'évolution est compatible avec la religion. Sous le titre « Dieu est totalement absent à la National Academy of Sciences » [22], le site « Answers in Genesis » est heureux de

citer le paragraphe de conclusion de Larson et Witham dans leur Lettre à l'éditeur de *Nature* :

Alors que nous compilons nos résultats, la National Academy of Sciences (NAS) a sorti une brochure encourageant l'enseignement de l'évolution dans les établissements scolaires publics, ce qui est aux États-Unis une source permanente de conflits entre la communauté scientifique et certains chrétiens conservateurs. Cette brochure assure les lecteurs que « Savoir si Dieu existe ou non, c'est une question sur laquelle la science reste neutre ». Bruce Alberts, le président de la NAS, a dit : « Beaucoup de membres très remarquables de cette académie sont très croyants, ils croient à l'évolution, et beaucoup sont des biologistes. » Notre étude suggère qu'il en va autrement.

On a l'impression qu'Alberts a adhéré au NOMA pour les raisons que j'ai exposées dans la section « Les évolutionnistes de l'école Neville Chamberlain » (voir au chapitre 2). La position d'« Answers in Genesis » est très différente.

L'équivalent de la National Academy of Sciences américaine est en Grande-Bretagne (et dans le Commonwealth avec le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, l'Inde, le Pakistan, l'Afrique anglophone, etc.) la Royal Society. Alors que ce livre est sous presse, mes collègues R. Elisabeth Cornwell et Michael Stirrat rédigent la synthèse de l'étude similaire mais plus approfondie qu'ils ont réalisée sur les opinions religieuses des membres de la Royal Society. Les conclusions des auteurs seront publiées en détail plus tard, mais ils m'ont aimablement autorisé à citer ici leurs résultats préliminaires. Ils ont utilisé une technique standard pour graduer les opinions, l'échelle de sept points de type Likert. Tous ceux des 1 074 membres de la Royal Society ayant une adresse de courrier électronique (la grande majorité) ont été

sondés, et environ 23 % d'entre eux ont répondu (c'est un bon chiffre pour ce genre d'étude). On leur a soumis plusieurs propositions, par exemple : « Je crois en un Dieu personnel, c'est-à-dire qui s'intéresse aux individus, qui entend les prières et y répond, qui se préoccupe des péchés et des transgressions et qui prononce des jugements. » Pour chaque proposition, ils étaient invités à choisir un nombre allant de 1 (fort désaccord) à 7 (fort accord). Il n'est pas très facile de comparer directement ces résultats avec ceux de Larson et Witham car ces derniers proposaient aux académiciens une échelle de trois points seulement, et pas sept, mais la tendance générale est la même. Dans une écrasante majorité, les membres de l'académie britannique sont athées, comme ceux de l'académie américaine. Seulement 3,3 % étaient fortement en accord (choix 7 sur l'échelle) avec la proposition qu'il existe un Dieu personnel, alors que 78,8 % étaient fortement en désaccord (choix 1). Si vous définissez par « croyants » ceux qui ont choisi 6 ou 7, et « incroyants » ceux qui ont répondu par 1 ou 2, il y a eu un nombre massif de 213 incroyants pour seulement 12 croyants. Comme Larson et Witham, et également comme Beit-Hallahmi et Argyle, Cornwell et Stirrat ont trouvé une tendance légère mais significative chez les biologistes à être encore plus athées que les physiciens. Pour trouver plus de détails et le reste de leurs conclusions fort intéressantes, vous voudrez bien consulter leur article quand il sera publié [23].

En dehors des scientifiques d'élite des académies américaine et britannique, a-t-on démontré que dans la population générale les athées ont tendance à compter parmi

les plus instruits et les plus intelligents ? Plusieurs études ont été publiées sur la relation statistique entre la religiosité et le niveau d'études ou la religiosité et le QI. Dans *How We Believe : The Search for God in an Age of Science* [Comment nous croyons : la recherche de Dieu dans une époque de science], Michael Shermer décrit une grande enquête qu'il a menée avec son collègue Frank Sulloway auprès d'Américains choisis au hasard. Entre autres résultats intéressants, ils ont effectivement découvert une corrélation négative entre la religiosité et le niveau d'instruction (plus le niveau d'instruction de la personne est élevé, moins elle a de chances d'être croyante). La religiosité est aussi corrélée négativement avec l'intérêt pour la science et (fortement) avec le libéralisme politique. Rien de tout cela n'est étonnant, pas plus que l'existence d'une corrélation positive entre la religiosité d'un individu et celle de ses parents. Des sociologues qui étudient les enfants britanniques ont trouvé qu'à peu près un sur douze seulement rompt avec les convictions religieuses de ses parents.

Comme vous pourriez vous y attendre, des chercheurs différents ont des modes d'évaluation différents ; il est donc difficile de comparer des études différentes. La méta-analyse est la méthode par laquelle un chercheur regarde toutes les publications sur un sujet et compte le nombre d'articles qui ont abouti à la même conclusion par rapport à ceux qui ont tiré d'autres conclusions. Sur le thème de la religion et du QI, la seule méta-analyse que je connaisse a été publiée par Paul Bell dans *Mensa Magazine* en 2002 (Mensa est une association d'individus dotés d'un QI élevé, et sa revue comprend, ce qui

n'est pas étonnant, des articles sur la seule chose qui les rassemble [24]). Bell a conclu : « Sur 43 études menées depuis 1927 sur la relation entre la croyance religieuse et l'intelligence et / ou le niveau d'instruction, toutes sauf 4 ont trouvé une relation inverse. C'est-à-dire que plus le niveau d'instruction de l'individu ou son QI est élevé, moins il a de chances d'être croyant ou de tenir à des "croyances" quelles qu'elles soient. »

Il est pratiquement inévitable qu'une méta-analyse soit moins spécifique qu'aucune des études qui y ont contribué. Il serait bon que l'on dispose de davantage d'études de ce genre, et sur des corps d'élite (académies nationales d'autres pays, lauréats de grands prix : Nobel, Crafoord, Kyoto, Cosmos, médaille Fields et autres). J'espère que les prochaines éditions de ce livre comporteront ces données, mais sans trop s'avancer on pourrait d'ores et déjà conclure des études existantes que les apologistes de la religion seraient bien avisés de faire moins de battage sur des modèles en vue, du moins quand il s'agit de scientifiques.

Le pari de Pascal

Le grand mathématicien français Blaise Pascal a calculé que même si Dieu a fort peu de chances d'exister, cela coûte beaucoup plus cher si vous perdez votre pari. Il vaut mieux croire en Dieu car si vous gagnez votre pari, vous êtes bien placé pour gagner la félicité éternelle, et si vous perdez, cela ne changera absolument rien. En revanche, si vous ne croyez pas en Dieu et que vous perdez votre pari, vous y gagnez la

damnation éternelle, alors que si vous gagnez, cela ne changera rien. Tout compte fait, le choix est simple : croyez en Dieu.

Mais il y a clairement une faille dans cet argument. La foi ne relève pas d'une décision comme on adopte une ligne de conduite. En tout cas, je ne peux pas en décider au titre d'un acte volontaire. Je peux décider d'aller à l'église, de réciter le Symbole de Nicée, de jurer sur toute une pile de bibles que je crois chacun des mots qu'elles contiennent. Mais si je n'y crois pas, rien de tout cela ne m'y fera croire vraiment. Le pari de Pascal ne pourra jamais être qu'un argument pour *feindre* de croire en Dieu. Et vous auriez intérêt à ce que le Dieu auquel vous dites croire ne soit pas du genre omniscient, sinon il verrait clair à travers votre supercherie. L'idée grotesque que la foi relève d'une décision est traitée avec un humour délicieux dans le *Dirk Gently, détective holistique* de Douglas Adams ; on y découvre le Moine robot électrique, un appareil ménager que l'on achète pour qu'il « effectue à votre place vos actes religieux ». D'après la publicité, le modèle de luxe « a la capacité de croire des choses que nul ne croirait à Salt Lake City ».

Mais, de toute façon, pourquoi acceptons-nous si facilement l'idée que si l'on veut plaire à Dieu, ce qu'il faut, c'est *croire* en lui ? Qu'y a-t-il de si particulier dans le fait de croire ? Est-ce que Dieu ne va pas récompenser de la même façon la gentillesse, la générosité ou l'humilité ? ou la sincérité ? Et si Dieu était un scientifique pour qui la vertu suprême est de chercher honnêtement la vérité ? Au reste, le créateur de l'univers ne devrait-il pas *nécessairement* être un

scientifique ? On a demandé un jour à Bertrand Russell ce qu'il dirait si, à sa mort, il se trouvait face à face avec Dieu qui lui demanderait pourquoi il n'a pas cru en lui. « Pas assez de preuves, Seigneur, pas assez de preuves », telle fut la réponse (j'ai failli ajouter immortelle) de Russell. Est-ce que Dieu n'aurait pas beaucoup plus de considérations pour Russell et son scepticisme courageux (sans parler du pacifisme courageux qui lui a valu la prison lors de la Première Guerre mondiale), que pour Pascal et ses sordides spéculations sur les risques ? Et puis, comme nous ne pouvons pas savoir de quel côté Dieu pencherait, nous n'avons pas besoin de le *savoir* pour réfuter le pari de Pascal : c'est d'un pari qu'il s'agit, ne l'oubliez pas, et Pascal ne prétendait pas que son pari avait une cote très élevée. Est-ce que vous seriez prêt à *parier* sur un Dieu qui préférerait un simulacre de foi malhonnête (voire une foi honnête) à un scepticisme honnête ?

Et puis, supposez que vous mourez et que le dieu que vous rencontrez face à face se révèle être Baal, qui est exactement aussi jaloux que son vieux rival Yahvé tel qu'on nous le décrit. Est-ce que Pascal n'aurait pas mieux fait de ne parier sur aucun dieu que sur le mauvais dieu ? De fait, est-ce que le simple nombre de dieux et de déesses potentiels sur lesquels on pourrait parier ne fausse pas toute la logique de Pascal ? Il plaisantait probablement quand il a proposé son pari, comme je plaisante quand je le réfute. J'ai cependant rencontré des personnes, par exemple dans les questions en fin de conférence, qui proposaient sérieusement le pari de Pascal comme un argument pour croire en Dieu. Voilà pourquoi j'ai jugé bon d'en parler rapidement.

Ne peut-on pas en fin de compte défendre une sorte de pari inverse de Pascal ? Supposez que l'on convienne qu'il y a effectivement une petite chance que Dieu existe. On pourrait malgré tout dire que si vous pariez qu'il n'existe pas votre vie sera meilleure et mieux remplie que si vous pariez qu'il existe, car vous perdez alors un temps précieux à le vénérer, à lui offrir des sacrifices, à vous battre et à mourir pour lui, etc. Je ne m'attarderai pas davantage ici sur cette question, mais il pourrait être utile que les lecteurs la gardent en tête à l'usage des chapitres ultérieurs sur les conséquences néfastes qui peuvent découler de la foi et de l'observance de préceptes religieux.

Les arguments bayésiens

À mon avis, le raisonnement le plus étrange que j'aie vu employer pour essayer de démontrer l'existence de Dieu est l'argument bayésien qu'a récemment proposé Stephen Unwin dans *The Probability of God*. J'ai hésité avant d'en parler car, comparé aux autres, il est plus faible et n'a pas le prestige de l'ancienneté. Le livre d'Unwin a cependant suscité un énorme intérêt dans les médias lors de sa publication en 2003, et il donne l'occasion de rassembler plusieurs lignes d'explication. J'ai une certaine empathie pour ses objectifs car, comme je l'ai dit au chapitre 2, je crois que l'existence de Dieu en tant qu'hypothèse scientifique peut du moins en principe faire l'objet d'une étude. De plus, la tentative ambitieuse d'Unwin de chiffrer cette probabilité est assez amusante.

Le sous-titre du livre, « un simple calcul qui prouve la vérité ultime », donne vraiment l'impression d'un rajout de dernière minute par l'éditeur car cette assurance présomptueuse n'apparaît nulle part dans le texte. Le livre se présente plutôt comme un guide pratique qui pourrait s'intituler *Le Théorème de Bayes pour les nuls*, et dans lequel l'existence de Dieu servirait d'étude de cas plus ou moins facétieuse. Unwin aurait pu tout aussi bien démontrer le théorème de Bayes à l'aide d'un crime hypothétique. Par exemple, le détective recueille les indices ; les empreintes digitales sur le revolver désignent M^{me} Pervenche ; évaluez ce soupçon en lui affectant un nombre indiquant son degré de vraisemblance. Mais le Pr Violet avait un motif pour la piéger. Diminuez d'autant le coefficient du soupçon sur M^{me} Pervenche. D'après l'autopsie, il y a 70 % de chances que le coup de revolver qui a fait mouche ait été tiré de loin, ce qui laisse penser que le coupable a subi un entraînement militaire. Chiffrez l'augmentation de nos soupçons sur le colonel Moutarde. C'est le D^r Olive qui a le mobile le plus sérieux [25]. Relever le chiffre des soupçons qui pèsent sur lui. Or le long cheveu blond sur le veston de la victime ne peut appartenir qu'à M^{me} Rose... et ainsi de suite. Un assortiment de chances estimées de façon plus ou moins subjective tourne dans la tête du détective en le poussant dans des directions différentes. Le théorème de Bayes est censé l'aider à trouver une conclusion. C'est un moteur mathématique qui sert à combiner de nombreuses estimations de probabilité pour donner un verdict final qui est lui-même affecté de sa propre estimation de probabilité. Mais, bien sûr, la qualité de l'estimation finale ne

peut être supérieure à celle des nombres donnés au départ. Ceux-ci sont en général estimés subjectivement, avec tous les doutes qui en découlent inévitablement. Le principe « à piètres données, piètres résultats » peut s'appliquer ici, et dans le cas du Dieu d'Unwin, c'est un euphémisme.

Unwin est un consultant en gestion des risques qui a un faible pour la déduction bayésienne par rapport à d'autres méthodes statistiques. Il illustre le théorème de Bayes en l'appliquant non pas à un meurtre mais à la plus grande de toutes les énigmes, celle de l'existence de Dieu. Le protocole consiste à partir de la plus totale incertitude ; il la quantifie arbitrairement en donnant à l'existence de Dieu et à sa non-existence une vraisemblance de départ de 50 % à chacune. Il énumère ensuite six données susceptibles d'intervenir dans la question, il affecte chacune d'un poids numérique, injecte ces six nombres dans le moteur du théorème de Bayes et regarde le nombre qui en sort. L'ennui (je le redis), c'est que les six valeurs ne sont pas des quantités mesurées mais simplement des jugements personnels de Stephen Unwin, qu'il a changés en nombres pour répondre aux exigences de l'exercice. Ces six faits sont les suivants :

1. Nous avons le sens du bien.
2. Les individus commettent des atrocités (Hitler, Staline, Saddam Hussein).
3. La nature fait de mauvaises actions (tremblements de terre, tsunamis, ouragans).
4. Il peut y avoir des miracles mineurs (j'ai perdu mes clés et je les ai retrouvées).

5. Il peut y avoir de grands miracles (Jésus pourrait être ressuscité d'entre les morts).

6. Les individus ont des expériences religieuses différentes.

Quoi que vaille cette procédure (rien à mon avis), à l'arrivée d'une course bayésienne acharnée dans laquelle Dieu est en tête dans les paris, puis s'effondre, avant de remonter péniblement à la valeur de 50 % d'où il est parti, Dieu termine d'après l'estimation d'Unwin avec 67 % de chances d'exister. Unwin décide alors que ce verdict bayésien de 67 % n'est pas assez élevé, et bizarrement le « booste » à 95 % en lui injectant d'urgence une dose de « foi ». Non, je ne plaisante pas, c'est exactement ça. J'aimerais pouvoir dire comment il justifie cela, mais il n'y a vraiment rien à dire. J'ai déjà rencontré ce genre d'absurdité ailleurs, quand j'ai défié des scientifiques croyants mais intelligents par ailleurs de justifier leur foi, étant donné qu'ils admettaient qu'il n'y a pas de preuve : « Je reconnais qu'il n'y a pas de preuve. C'est la *raison* pour laquelle on appelle ça la foi » (cette dernière phrase était prononcée avec une conviction presque truculente, et sans la moindre excuse ou velléité de se défendre).

Ce qui est étonnant, c'est que la liste des six affirmations d'Unwin ne comprend pas l'argument du dessein, ni aucune des cinq « preuves » de Thomas d'Aquin, ni aucun des différents arguments ontologiques. Ils ne l'intéressent pas : ils n'interviennent pas le moins du monde dans son estimation chiffrée de la probabilité de Dieu. Il en discute et, en bon statisticien, il les réfute en les considérant comme vides. Je pense que c'est tout à son honneur, mais il réfute l'argument

du dessein pour une raison différente de la mienne. Cependant les arguments qu'il autorise à passer par ses fourches bayésiennes sont, à mon avis, tout aussi faibles. C'est seulement pour dire que les estimations de probabilité subjectives que je leur donnerais ne sont pas les mêmes que les miennes, mais après tout, *qu'important* les jugements subjectifs ? Il pense que le fait que nous avons le sens du bien et du mal pèse fortement en faveur de Dieu, alors que, pour ma part, je ne vois pas pourquoi cela devrait lui faire changer ses estimations de départ dans un sens ou dans l'autre. Les chapitres 6 et 7 montreront qu'aucun argument valable ne nous permet de dire que le sens du bien et du mal est clairement lié à l'existence d'une déité surnaturelle. Comme dans le cas de notre aptitude à apprécier un quatuor de Beethoven, notre sens du bien (mais pas nécessairement notre volonté de le suivre) serait le même avec ou sans Dieu.

En revanche, Unwin pense que l'existence du mal, en particulier les catastrophes naturelles comme les tremblements de terre et les tsunamis, intervient fortement *contre* les chances que Dieu existe. Sur ce point, le jugement d'Unwin est l'opposé du mien, mais il rejoint celui inconfortable de beaucoup de théologiens. La « théodicée » (la justification de l'existence du mal par la divine providence) empêche les théologiens de dormir. L'*Oxford Companion to Philosophy* qui fait autorité présente le problème du mal comme « la plus forte objection au théisme traditionnel ». Mais cet argument ne joue que contre l'existence d'un Dieu bon. La bonté n'est pas inscrite dans la définition de l'hypothèse de Dieu, c'est tout au plus un supplément désirable.

Il faut reconnaître que les individus portés à la théologie ont souvent une incapacité chronique à distinguer le vrai de ce qu'ils voudraient être vrai. Mais pour celui doté d'une foi plus élaborée et qui croit à une certaine intelligence surnaturelle, surmonter le problème du mal est d'une simplicité enfantine. Il suffit de postuler un dieu méchant, comme celui qui règne à toutes les pages de l'Ancien Testament. Ou si cela vous déplaît, inventez séparément un dieu du mal que vous appellerez Satan et imputez le mal qui se produit dans le monde à sa bataille cosmique contre le dieu bon. Ou bien, solution plus élaborée, postulez un dieu bon qui a bien mieux à faire que d'aller se mêler de la détresse humaine. Ou encore un dieu qui n'est pas indifférent à la souffrance mais qui la considère comme le prix à payer pour le libre arbitre dans un cosmos où règnent l'ordre et les lois. On peut trouver des théologiens pour manger à tous ces râteliers.

Pour ces raisons, si je refaisais l'exercice bayésien d'Unwin, ni le problème du mal ni les considérations morales en général ne m'écarteraient beaucoup, dans un sens ou dans l'autre, de l'hypothèse nulle (le 50 % d'Unwin). Mais je ne veux pas m'y attarder car, de toute façon, je ne peux pas me passionner pour des opinions personnelles, aussi bien celles d'Unwin que les miennes.

Il est un argument beaucoup plus puissant, et qui ne dépend pas du jugement subjectif, c'est l'argument de l'improbabilité. Il nous arrache effectivement de façon spectaculaire à l'agnosticisme de 50 %, et nous amène près du théisme extrême pour beaucoup de théistes, et pour moi, près

de l'athéisme extrême. J'y ai déjà fait allusion à maintes reprises. L'argument tout entier tourne autour de la question bien connue « Qui a fait Dieu ? », que l'on découvre soi-même en général quand on y pense. Un dieu créateur ne peut servir à expliquer la complexité organisée car tout Dieu capable de créer quelque chose devrait être assez complexe pour revendiquer pour lui-même une explication du même type. Dieu présente une régression à l'infini dont il ne peut nous aider à sortir. Comme je vais vous l'expliquer dans le chapitre suivant, cet argument démontre que même si nous sommes techniquement incapables de réfuter Dieu, il est en réalité très très improbable.

Notes – Chapitre 3

- [1] Artiste et poète britannique du XIX^e siècle, célèbre au premier chef pour ses *Poèmes sans queue ni tête*. (N.d.T.)
- [2] Cela me rappelle le syllogisme inoubliable qu'un camarade de classe avait glissé dans une démonstration euclidienne en cours de géométrie : « Le triangle ABC a l'air isocèle. Donc... »
- [3] Il y a manifestement une erreur de siècle car Bertrand Russell est né en 1872. Cf. [bio Bertrand Russell WikiPedia](#). (N.d.N.)
- [4] Le paradoxe de Zénon est trop connu pour que j'entre dans les détails en note de bas de page. Achille court dix fois plus vite que la tortue. Il lui donne donc, mettons, cent mètres d'avance au départ. Il court cent mètres et la tortue a maintenant 10 mètres d'avance. Il court ces 10 mètres et la tortue n'a plus alors qu'un mètre d'avance. Achille court ce mètre et la tortue a toujours un dixième de mètre d'avance... et ainsi de suite à l'infini, si bien qu'Achille ne rattrape jamais la tortue.
- [5] On pourrait voir un peu la même chose aujourd'hui dans les tergiversations du philosophe Antony Flew dont on fait un grand battage et qui a annoncé à un âge avancé qu'il s'était converti à croire en une sorte de divinité (déclenchant une épidémie de cas similaires sur Internet). D'un autre côté, Russell était un grand philosophe et il a eu le prix Nobel. Peut-être ladite conversion de Flew sera-t-elle récompensée par le prix Templeton. Un premier pas dans cette direction est sa lamentable décision d'accepter en 2006 la « Phillip E. Johnson Award for Liberty and Truth ». Le premier lauréat de ce prix était Phillip E. Johnson, l'avocat auquel on attribue la création de la « stratégie incisive » du dessein intelligent. Flew sera le deuxième. L'université qui procède aux nominations est le BIOLA (Bible Institute of Los Angeles). On ne peut s'empêcher de se demander si Flew s'est laissé instrumentaliser. Voir l'article « Flew's flawed science » de Victor Stenger dans *Free Inquiry*, 25 : 2, 2005, 17-18 ; www.secularhumanism.org/index.php?section=library&page=stenger-25-2. (lien mort N.d.N.)
- [6] <http://www.iep.utm.edu/o/ont-arg.htm>. (lien mort N.d.N.)
La « preuve » de Gasking se trouve sur : <http://www.uq.edu.au/~pdwgrey/pubs/gasking.html>. (lien mort N.d.N.)

[7] Tout le sujet des illusions est discuté par Richard Gregory dans une série de livres, y compris Gregory (1997).

[8] Ma propre tentative de donner une explication figure aux pages 268-269 de Dawkins (1998).

[9] <http://www.sofc.org/Spirituality/s-of-fatima.htm>.

[10] Il faut cependant reconnaître que les parents de mon épouse sont une fois descendus à Paris à l'*Hôtel de l'Univers et du Portugal*.

[11] Écrivain et universitaire irlandais (1898-1963), converti au christianisme à l'âge adulte, et dont les ouvrages d'apologétique du christianisme sont célèbres, notamment les *Fondements du christianisme*. (N.d.T.)

[12] Tom Flynn, « Matthew vs. Luke », *Free Inquiry*, 25 : 1,2004,34-45 ; Robert Gillooly, « Shedding light on the light of the world », *Free Inquiry*, 25 : 1,2004,27-30.

[13] Je me limite à donner le sous-titre car c'est la seule chose dont je sois sûr. Le titre principal de l'exemplaire que je possède, publié par Continuum of London, est *Whose Word is it ?* Je ne trouve rien dans cette édition qui permette de dire si ce livre est le même que celui publié par l'éditeur américain Harper San Francisco, que je n'ai pas vu, et dont le titre est *Misquoting Jesus*. Je présume qu'il s'agit du même livre, mais pourquoi les éditeurs se livrent-ils à ces pratiques ?

[14] Célèbre télévangéliste américain. (N.d.T.)

[15] Ehrman (2006). Voir aussi Ehrman (2003a, b).

[16] Dans sa biographie de Jésus, A.N. Wilson jette le doute sur l'idée que Joseph était charpentier. Le mot grec *tekton* signifie bien « charpentier », mais il a été traduit de l'araméen *naggār*, qui pourrait vouloir dire « artisan » ou « homme instruit ». C'est une des erreurs de traduction qui émaillent la Bible, la plus célèbre étant celle dans Isaïe du terme *almah* désignant en hébreu une jeune femme et traduit en grec par *parthenos*, « vierge ». Ce contresens qu'il est facile de faire allait être considérablement amplifié pour donner lieu à la légende grotesque selon laquelle la mère de Jésus était vierge ! Le seul concurrent qui puisse prétendre au titre de champion des contresens de tous les temps

concerne aussi des vierges. Ibn Warraq a démontré avec un brio irrésistible que dans la promesse d'accorder soixante-douze vierges à tout martyr musulman, le mot « vierges » aurait dû être traduit par « raisins secs blancs transparents comme le cristal ». Si cette erreur avait été mieux connue, combien de victimes innocentes de missions suicides auraient-elles pu être sauvées ? (Ibn Warraq, « Des vierges ? Quelles vierges ? », *Free Inquiry*, 26 : 1, 2006, 45-46.)

[17] Même à moi, on m'a fait l'honneur de prophéties annonçant ma conversion sur mon lit de mort. En fait, ces prophéties se répètent avec une régularité fastidieuse (voir par exemple Steer, 2003), étant chaque fois nimbées de la rosée rafraîchissante de l'illusion qu'elles sont spirituelles et les premières. Je devrais probablement prendre la précaution d'installer un magnétophone pour protéger ma réputation posthume. Mon épouse ajoute : « Pourquoi ces histoires de lit de mort ? Si tu dois te vendre, fais-le à temps pour gagner le prix Templeton et qu'on mette ce revirement au compte de la sénilité. »

[18] À ne pas confondre avec le projet privé de recherche sur le génome humain dirigé par ce brillant « flibustier » (non croyant) de la science, Craig Venter.

[19] Beit-Hallahmi et Argyle (1997).

[20] E.J. Larson et L. Witham, « Leading scientists still reject God », *Nature*, 394, 1998, 313.

[21] <http://www.leaderu.com/ftissues/ft9610/reeves.html> donne une analyse particulièrement intéressante des tendances historiques de l'opinion religieuse en Amérique par Thomas C. Reeves, professeur d'histoire à l'université du Wisconsin, à partir de l'ouvrage de ce dernier (1996).

[22] <http://www.answersingenesis.org/docs/3506.asp>.

[23] R. Elisabeth Cornwell et Michael Stirrat, manuscrit en préparation, 2006.

[24] P. Bell, « Would you believe it ? », *Mensa Magazine*, février 2002, 12-13.

[25] Dans le *Cluedo** (qui est originaire de Grande-Bretagne), ce personnage s'appelle le révérend Green dans toutes les versions qui sont vendues dans les pays anglophones, à l'exception de l'Amérique du Nord où il devient soudain M^r Green. Pourquoi ?

* Dans la version française du Cluedo, ce personnage garde sa respectabilité dans le titre – laïque s'entend – de Dr Olive. (*N.d.T.*)

4

POURQUOI IL EST QUASIMENT CERTAIN QUE DIEU N'EXISTE PAS

Les prêtres des différentes sectes religieuses [...] redoutent les progrès de la science comme les sorcières l'approche de l'aube, et voient d'un mauvais œil ce présage funeste annonçant que vont être dévoilées les duperies qui les font vivre.

THOMAS JEFFERSON

L'ultime Boeing 747

L'argument choc est celui de l'improbabilité. Traditionnellement appelé argument du dessein, c'est de loin celui qui revient le plus souvent aujourd'hui pour démontrer l'existence de Dieu, et aux yeux d'un nombre étonnant de théistes, il est absolument imparable. C'est effectivement un argument de poids et, à mon avis, inattaquable, sinon justement dans le sens opposé à celui que lui donnent les théistes. En effet, bien présenté, il revient quasiment à prouver que Dieu n'existe pas. Le nom que je donne à la démonstration statistique de la quasi-certitude que Dieu n'existe pas, c'est le coup de l'ultime Boeing 747.

Cette expression vient de l'image amusante de Fred Hoyle, celle du Boeing 747 dans la décharge. Je ne suis pas sûr qu'elle figure vraiment dans ses écrits, mais elle lui a été attribuée par

son proche collègue Chandra Wickramasinghe et elle est vraisemblablement authentique [1].

Hoyle disait que la probabilité que la vie ait commencé sur la Terre n'est pas plus élevée que la chance qu'un ouragan balayant une décharge assemble par bonheur un Boeing 747. D'autres ont repris cette métaphore pour l'appliquer – avec un semblant de pertinence – à l'évolution plus tardive des corps complexes vivants. La forte improbabilité pour que s'assemblent à partir de composants pris au hasard un cheval, un coléoptère ou une autruche en parfait état de marche se situe dans le domaine du 747. C'est, pour résumer, l'argument préféré du créationniste, argument que seul peut avancer celui qui ne comprend pas le b.a.-ba de la sélection naturelle, qui y voit une théorie sur le hasard alors que, dans le sens pertinent du hasard, c'est le contraire.

L'argument de l'improbabilité récupéré abusivement par les créationnistes se présente toujours sous la même forme générale, qui demeure inchangée même s'ils préfèrent l'affubler du nom politiquement correct de « dessein intelligent [2] ». Au motif qu'il est statistiquement improbable, on fait grand cas d'un certain phénomène observé – c'est souvent une créature vivante ou un de ses organes plus complexes, mais ce pourrait être tout et n'importe quoi, depuis une molécule jusqu'à l'univers lui-même. Parfois on emploie le langage de la théorie de l'information : on met le darwiniste au défi d'expliquer la provenance de toutes les informations contenues dans la matière vivante, dans le sens technique de contenu informatif comme mesure d'improbabilité ou de

« valeur surprise ». Ou bien en reprenant la sempiternelle devise des économistes, qu'un repas gratuit, ça n'existe pas, on reproche au darwinisme d'essayer d'avoir quelque chose pour rien. En fait, comme je vais le montrer dans ce chapitre, la sélection naturelle darwinienne est la seule solution connue à l'énigme, sinon insoluble, de l'origine de l'information. Il s'avère que c'est l'hypothèse de Dieu qui essaie d'avoir quelque chose pour rien. Dieu essaie de manger gratis et d'être lui aussi gratuit. Si improbable statistiquement que soit l'entité que vous cherchez à expliquer en invoquant un concepteur, le concepteur lui-même doit nécessairement être au moins aussi improbable. Dieu est l'ultime Boeing 747.

Selon l'argument de l'improbabilité, ce qui est complexe n'a pas pu apparaître par hasard. Or beaucoup de gens *définissent* ce « apparaître par hasard » comme synonyme de « apparaître sans dessein délibéré ». Il ne faut donc pas s'étonner qu'ils voient dans l'improbabilité la preuve d'un dessein. La sélection naturelle darwinienne montre que c'est faux pour l'improbabilité biologique. Et même si le darwinisme ne s'applique peut-être pas directement au monde inanimé – à la cosmologie par exemple – il nous sensibilise à des domaines extérieurs à la biologie, son territoire d'origine.

Si l'on a bien compris le darwinisme, on a appris à se méfier du présupposé facile que le dessein est la seule alternative au hasard, et à repérer les étapes lentes et progressives qui marquent l'augmentation de la complexité. Avant Darwin, des philosophes comme Hume ont compris que l'improbabilité de la vie ne signifiait pas qu'elle émanait nécessairement d'un

dessein, mais ils ne pouvaient pas imaginer cette alternative. Après Darwin, l'idée même de dessein devrait éveiller nos soupçons. L'illusion de dessein est un piège qui naguère en a attrapé plus d'un, alors qu'aujourd'hui nous devrions être immunisés par la prise de conscience que nous offre Darwin. Si seulement il avait réussi avec tout le monde !

La sélection naturelle éveille notre conscience

Dans un vaisseau spatial de science-fiction, les astronautes avaient le mal du pays : « Et dire que c'est le printemps là-bas sur la Terre ! » Peut-être ne voyez-vous pas tout de suite ce qui ne va pas dans cette remarque, tant le chauvinisme inconscient de l'hémisphère Nord est profondément ancré chez ses habitants, voire chez certains qui n'y vivent pas. « Inconscient » est le mot qui convient. C'est là qu'intervient la prise de conscience. Si en Australie et en Nouvelle-Zélande on peut acheter des cartes du monde où le pôle Sud figure en haut, ce n'est pas seulement par fantaisie, mais pour une raison plus profonde. Quels merveilleux outils de sensibilisation que ces cartes si on les accrochait dans nos salles de classe de l'hémisphère Nord ! Jour après jour, elles rappelleraient aux enfants que le « nord » est une polarité arbitraire qui n'a pas le monopole du « haut ». Elles les intrigueraient en même temps qu'elles éveilleraient leur conscience. En rentrant chez eux, ils en parleraient à leurs parents – soit dit en passant, un des plus beaux cadeaux qu'un maître puisse faire aux enfants, c'est de leur donner de quoi étonner leurs parents.

Ce sont les féministes qui m'ont sensibilisé au pouvoir de la prise de conscience. Si vous remplacez [en anglais] « *History* » par « *herstory* », c'est parfaitement ridicule car le *his* de *History* n'a rien à voir avec le possesseur masculin. C'est une aberration étymologique du même ordre que quand on a limogé en 1999 un haut personnage du gouvernement américain dont l'emploi de *niggardly* [3] a été pris pour une insulte raciale. Mais même les exemples stupides de ce genre réussissent à éveiller notre conscience. Quand on a retrouvé son calme après avoir bien ri, on ne voit plus les choses de la même façon. Les pronoms de genre sont notoirement en première ligne. Chacun ou chacune doit se demander si sa notion du style pourrait jamais le ou la laisser libre d'écrire comme il ou elle veut. Il suffit cependant de dépasser ces petites difficultés du langage pour prendre conscience des points sensibles de la moitié de l'humanité. L'homme, les Droits de l'homme, tous les hommes sont créés égaux, un homme, une voix [4], notre langue donne trop souvent l'impression d'exclure les femmes [5]. Quand j'étais petit, il ne m'est jamais venu à l'esprit que les femmes puissent se sentir blessées par une expression comme « l'avenir de l'homme ». Dans les décennies qui ont suivi, nous en avons tous pris conscience. Même ceux qui continuent à employer « homme » plutôt qu'« être humain » donnent l'impression de vouloir s'excuser – ou sur un ton revendicateur au nom du maintien des traditions langagières, ou pour railler les féministes. Tous ceux qui ont participé à ce *Zeitgeist* [6] ont été sensibilisés à cette question, même ceux qui ont décidé de réagir négativement en freinant des quatre fers et en rajoutant.

Le féminisme nous montre le pouvoir de l'éveil des consciences et je voudrais appliquer cette technique à la sélection naturelle. La sélection naturelle ne se limite pas à expliquer toute la vie, elle nous fait aussi prendre conscience de la capacité de la science à expliquer comment la complexité organisée peut sortir de débuts très simples sans être dirigée volontairement. Bien comprise, la sélection naturelle donne envie de se lancer avec audace dans l'exploration d'autres domaines. On commence à se douter que ces autres domaines comportent des fausses alternatives dans le genre de celles qui faussaient la biologie avant Darwin. Qui, avant Darwin, aurait pu deviner qu'une chose qui semblait émaner d'un *dessein*, comme l'aile de la libellule ou l'œil de l'aigle, était en réalité l'aboutissement d'une longue séquence de causes non aléatoires mais purement naturelles ?

Le récit émouvant et amusant par Douglas Adams de sa conversion à l'athéisme radical (il insistait sur le « radical » au cas où on l'aurait cru agnostique) témoigne du pouvoir du darwinisme d'éveiller les consciences. J'espère qu'on me pardonnera mon absence de modestie en citant le passage qui va suivre. C'est que Douglas s'est converti sous l'effet de mes ouvrages précédents – qui ne visaient nullement à convertir qui que ce soit –, et c'est ce qui m'a inspiré de dédier ce livre à sa mémoire. Dans une interview reproduite à titre posthume dans *The Salmon of Doubt*, un journaliste lui demandait comment il était devenu athée. Il a répondu en expliquant d'abord comment il était devenu agnostique, puis il a poursuivi :

Et j'ai beaucoup, beaucoup, beaucoup réfléchi. Mais comme je manquais tout simplement de matière, je ne suis vraiment arrivé à aucune solution. J'étais très sceptique sur l'idée de Dieu, mais mes connaissances réduites ne pouvaient me fournir un bon modèle de travail pour trouver une autre explication à la vie et à l'univers et pour tout mettre à la place qui lui revient. Mais j'ai persévéré et j'ai continué à lire et à réfléchir. Un jour, j'avais une petite trentaine d'années, je suis tombé sur la biologie évolutionniste, en particulier dans les ouvrages de Dawkins, *Le Gène égoïste*, puis *L'Horloger aveugle*, et tout à coup (je pense à ma deuxième lecture du *Gène égoïste*), tout s'est mis en place. C'était un concept d'une simplicité frappante, mais il a fait apparaître naturellement toute la complexité infinie et stupéfiante de la vie. Le profond respect qu'il a inspiré en moi a fait que celui que les gens attribuent à l'expérience religieuse paraissait franchement stupide à côté. Je placerai toujours le respect qu'inspire une explication au-dessus de celui qu'inspire l'ignorance [7].

Le concept de simplicité stupéfiante dont il parlait n'avait, bien sûr, aucun rapport avec moi. Il s'agissait de la théorie de Darwin de l'évolution par la sélection naturelle, l'ultime aiguillon scientifique de la conscience. Douglas, tu me manques. Tu es mon converti le plus malin, le plus drôle, le plus spirituel, le plus grand, à l'esprit le plus ouvert, et peut-être le seul. J'espère que ce livre t'aurait fait rire, mais peut-être pas autant que tu m'as fait rire.

Selon le philosophe Daniel Dennett, qui est si compétent en science, l'évolution réfute une de nos plus vieilles idées : « l'idée qu'il faut une chose grande, impressionnante et ingénieuse pour en faire une plus modeste. C'est ce que j'appelle la théorie de la création de la source à la goutte. Jamais on ne verra une lance fabriquer un armurier, jamais un fer à cheval forger un maréchal-ferrant, jamais un vase façonner un potier [8] ». La découverte par Darwin d'un processus opérationnel qui agit de façon aussi contre-intuitive

est vraiment ce qui rend sa contribution à la pensée humaine si révolutionnaire et si puissante pour éveiller les consciences.

Il est étonnant de voir combien cet éveil des consciences est nécessaire, même dans l'esprit d'excellents scientifiques dans d'autres domaines que la biologie. Ainsi, Fred Hoyle était un excellent physicien et cosmologiste, mais sa mauvaise interprétation de l'image du Boeing 747, et d'autres erreurs qu'il a commises en biologie, comme de prendre pour un canular la découverte du fossile d'*Archaeopteryx*, suggèrent qu'il aurait eu besoin de voir de près le monde de la sélection naturelle pour prendre conscience des choses. Intellectuellement parlant, je pense qu'il en a compris le sens. Mais peut-être faut-il en être imprégné, y être plongé, et y nager en tous sens avant de pouvoir vraiment apprécier sa force.

D'autres domaines scientifiques éveillent notre conscience par des voies différentes. L'astronomie, spécialité de Fred Hoyle, nous remet à notre place, métaphoriquement aussi bien que littéralement, en rabaisant notre vanité pour qu'elle convienne à la scène minuscule sur laquelle nous jouons notre vie – une poussière de débris de l'explosion cosmique. La géologie nous rappelle la courte existence qui est la nôtre en tant qu'individus et en tant qu'espèce. Elle a suscité la prise de conscience de John Ruskin en lui arrachant son fameux cri du cœur de 1851 : « Si seulement les géologues me laissaient tranquille, je pourrais très bien m'en tirer, mais ces affreux marteaux ! j'entends leur cliquetis à la fin de chaque cadence des versets de la Bible ! » L'évolution a le même effet sur

notre notion du temps, ce qui n'est pas étonnant puisqu'elle fonctionne à l'échelle du temps géologique. Mais l'évolution darwinienne, en particulier la sélection naturelle, fait plus. Elle fait voler en éclats l'illusion de dessein dans le domaine de la biologie et nous enseigne à douter devant toute hypothèse de dessein en physique et en cosmologie. Je pense que c'est ce qu'avait en tête le physicien Leonard Susskind quand il a écrit : « Je ne suis pas historien mais je vais risquer un avis : la cosmologie moderne a vraiment commencé avec Darwin et Wallace. À la différence de tous leurs prédécesseurs, ils ont fourni sur notre existence des explications qui rejettent complètement les agents surnaturels. [...] Darwin et Wallace ont fixé une norme non seulement pour les sciences de la vie mais aussi pour la cosmologie [9]. » Parmi les autres physiciens qui n'ont plus besoin de cette prise de conscience citons Victor Stenger, dont je recommande fortement le livre *Has Science Found God ?* [Est-ce que la science a trouvé Dieu ?] (la réponse est non) [10], et Peter Atkins dont le *Comment créer le monde* est l'œuvre de prose poétique scientifique que je préfère.

Je suis toujours étonné par ces théistes qui, loin d'avoir la conscience éveillée comme je le propose, semblent se réjouir de la sélection naturelle en y voyant « la façon dont Dieu effectue sa création ». Ils disent que l'évolution par la sélection naturelle serait un moyen très facile et bien propre de produire un monde plein de vie. Dieu n'aurait absolument rien à faire ! Dans le livre que je viens de citer, Peter Atkins va dans ce sens jusqu'à conclure raisonnablement à l'absence de Dieu en postulant l'existence hypothétique d'un Dieu

paresseux qui cherche à en faire le moins possible pour créer un univers contenant la vie. Le Dieu paresseux d'Atkins est même plus paresseux que le Dieu déiste du siècle des Lumières : le *deus otiosus*, littéralement dieu oisif, inoccupé, sans emploi, superflu, inutile. Petit à petit, Atkins réussit à réduire la quantité de travail qui incombe à Dieu jusqu'à ce qu'il finisse par ne plus rien faire du tout : il pourrait tout aussi bien ne pas se donner la peine d'exister. Et dans ma mémoire revient, lancinante, la voix plaintive de Woody Allen : « Si l'on découvre qu'il y a bien un Dieu, je ne pense pas qu'il soit mauvais. Tout au plus pourrait-on dire qu'il ne fait pas grand-chose. »

La complexité irréductible

Jamais on n'exagérera l'ampleur du problème qu'ont résolu Darwin et Wallace. Je pourrais citer à titre d'exemple l'anatomie, la structure cellulaire, la biochimie et le comportement de n'importe quel organisme vivant à proprement parler. Mais en ce qui concerne l'apparence de dessein, les tours de force les plus spectaculaires sont ceux qu'ont choisis – pour des raisons évidentes – les auteurs créationnistes, et c'est avec une certaine ironie que j'ai pris mon exemple dans un ouvrage créationniste. Sans nom d'auteur mais publié par la Watchtower Bible and Tract Society [11] en seize langues et tiré à onze millions d'exemplaires, *Life, How Did It Get Here ?* [La vie, comment est-elle arrivée ici ?] est à l'évidence une valeur sûre car pas moins de six exemplaires sur ces onze millions m'ont été

envoyés en cadeau alors que je ne demandais rien, par des gens bien intentionnés tout autour du monde.

En prenant une page au hasard dans cet ouvrage anonyme et généreusement diffusé, nous trouvons l'éponge euplectelle, dite « panier de fleurs de Vénus » (*Euplectella*), accompagnée d'une citation de Sir David Attenborough, s'il vous plaît : « À l'examen, le squelette complexe d'une éponge comme celui du panier de fleurs de Vénus qui est fait de spicules de silice, dépasse tout ce que l'on peut imaginer. Comment des cellules microscopiques quasi indépendantes peuvent-elles collaborer pour sécréter un million de fragments de verre et construire une dentelle aussi intriquée et aussi belle ? On ne sait pas. » Sans perdre de temps, les auteurs de la Watchtower ajoutent aussitôt leur commentaire : « Mais il y a une chose que l'on sait : ce n'est probablement pas le Hasard qui l'a conçue. » Non, effectivement, le hasard n'en est probablement pas le concepteur. C'est le seul point sur lequel on peut tous être d'accord. L'improbabilité statistique de phénomènes comme le squelette de l'euplectelle est le problème fondamental que doit résoudre toute théorie de la vie. Plus l'improbabilité statistique est grande, moins la solution du hasard est plausible. C'est ce que signifie improbable. Mais contrairement à ce que cela semble sous-entendre, la solution à l'énigme de l'improbabilité n'est pas à choisir entre le dessein et le hasard. C'est entre le dessein et la sélection naturelle. Le hasard n'est pas une solution étant donné la très forte improbabilité des organismes vivants, et nul biologiste sain d'esprit n'a jamais seulement évoqué cette idée. Le dessein non plus n'est pas une vraie solution, nous le verrons plus tard ; mais, pour l'instant,

je veux continuer à exposer le problème que toute théorie de la vie doit résoudre : comment échapper au hasard.

En continuant à feuilleter les pages de la Watchtower nous trouvons cette plante merveilleuse, l'aristoloche, dont tous les éléments ont l'air d'avoir été élégamment dessinés pour piéger les insectes, les couvrir de pollen et les relâcher pour qu'ils aillent sur d'autres fleurs de la même espèce. Cette élégance subtile de la fleur amène les auteurs à se demander : « Tout cela est-il l'effet du hasard ? Ou celui du dessein intelligent ? » Là encore, non, *évidemment*, ce n'est pas arrivé par hasard. Et là aussi, le dessein intelligent n'est pas la bonne alternative au hasard. La sélection naturelle n'est pas seulement une solution élégante, plausible et parcimonieuse, c'est de toutes les alternatives au hasard que l'on ait jamais proposées la seule qui marche. Le dessein intelligent est exactement aussi contestable que le hasard. Ce n'est tout simplement pas une solution plausible à l'énigme de l'improbabilité statistique. Et plus l'improbabilité est élevée, moins le dessein intelligent devient plausible. À y bien regarder, on verra que le dessein intelligent double le problème. Là encore, c'est parce que le concepteur lui-même (la conceptrice, ou la chose qui a conçu le projet) soulève le problème de sa propre origine. Toute entité capable de concevoir intelligemment une chose aussi improbable qu'*Aristolochia trilobata* (ou un univers) devrait être encore plus improbable qu'*Aristolochia*. Loin de mettre fin à la régression vicieuse, Dieu se venge en l'aggravant.

Encore quelques pages, et vous trouverez une explication éloquente du séquoia géant (*Sequoiadendron giganteum*),

arbre pour lequel j'ai une affection particulière car j'en ai un dans mon jardin – un simple bébé de guère plus d'un siècle, mais qui domine quand même tout le voisinage. « Un pauvre petit homme debout au pied d'un séquoia ne peut que lever les yeux, muet de stupeur devant sa masse imposante. Est-il logique de croire que l'élaboration de ce géant majestueux et de la graine minuscule qui le renferme ne provient pas d'un dessein ? » Pourtant, une fois de plus, si vous pensez que la seule alternative du dessein est le hasard, alors, non, ce n'est pas logique. Mais une fois de plus, les auteurs s'abstiennent de mentionner la véritable alternative, la sélection naturelle, soit parce qu'ils ne la comprennent vraiment pas, soit parce qu'ils ne veulent pas la comprendre.

Le processus par lequel les plantes, du tout petit mouton à l'énorme wellingtonia, prennent l'énergie de se construire, est la photosynthèse. Je cite encore la Watchtower : « Environ soixante-dix réactions chimiques différentes entrent en jeu dans la photosynthèse, a dit un biologiste, c'est vraiment un événement miraculeux. On a appelé les plantes vertes les "usines" de la nature : belles, paisibles, elles ne polluent pas, produisent de l'oxygène, recyclent l'eau et nourrissent le monde. Est-ce qu'elles sont juste apparues par hasard ? Est-ce vraiment croyable ? » Non, ce n'est pas croyable, mais ce n'est pas en accumulant les exemples qu'on arrivera à quoi que ce soit. La « logique » des créationnistes est toujours la même. Un certain phénomène naturel est trop statistiquement improbable, trop complexe, trop beau, trop stupéfiant pour être venu à exister par hasard. Le dessein étant la seule alternative au hasard que puissent imaginer ces auteurs, il doit

avoir un concepteur. Et la réponse de la science à cette logique erronée est aussi toujours la même : le dessein n'est pas la seule alternative au hasard, la sélection naturelle est plus satisfaisante. En fait, le dessein n'est pas du tout une alternative car il soulève un problème encore plus grand qu'il n'en résout : qui a conçu le concepteur ? Le hasard aussi bien que le dessein échouent à résoudre le problème de l'improbabilité statistique car le premier est le problème, et l'autre y ramène. La sélection naturelle est une véritable solution ; de toutes celles qui ont été proposées, c'est la seule qui marche. Et, en plus, elle est stupéfiante par son élégance et sa puissance.

Qu'est-ce qui fait que la sélection naturelle peut résoudre le problème de l'improbabilité alors que le hasard et le dessein échouent dès le départ ? La réponse est que la sélection naturelle est un processus cumulatif qui décompose le problème de l'improbabilité en petits éléments. Chacun de ces petits éléments est légèrement improbable sans que ce soit rédhibitoire. Quand de nombreux événements légèrement improbables de ce genre s'accumulent en série, le résultat en bout de course est effectivement fort improbable, suffisamment en tout cas pour être hors d'atteinte du hasard.

Ce sont ces résultats en bout de course qui constituent l'argumentaire indéfiniment recyclé par les créationnistes. Ils ont tout faux car (et pour une fois, les femmes ne peuvent pas se plaindre de ne pas être incluses dans le pronom) ils tiennent absolument à aborder la genèse de l'improbabilité statistique

comme un événement unique qui ne se répète jamais. Ils ne comprennent pas la force de l'*accumulation*.

Dans *Climbing Mount Improbable*, j'ai exprimé cette idée sous forme d'image. Un versant de la montagne est une falaise abrupte, impossible à escalader, mais l'autre côté monte en pente douce vers le sommet. Et au sommet se trouve un appareil complexe comme un œil ou un moteur bactérien à flagelle. La notion absurde que cette complexité ait pu s'assembler spontanément est symbolisée par l'idée de sauter d'un seul coup du pied de la falaise au sommet. L'évolution au contraire contourne le pied de la montagne et monte en pente douce jusqu'en haut, facile ! Le principe de la pente montée en douceur au lieu du précipice franchi d'un seul bond est si simple qu'on a tendance à s'étonner qu'il ait fallu si longtemps pour qu'apparaisse un Darwin qui le découvre ! À ce moment, il s'était écoulé près de deux siècles depuis l'*annus mirabilis* de Newton, dont les travaux paraissent, comparativement, plus compliqués.

Une autre bonne métaphore pour représenter l'extrême improbabilité est celle de la serrure à code pour ouvrir la salle des coffres de la banque. Théoriquement, un voleur pourrait avec de la chance tomber par hasard sur la bonne combinaison. En pratique, la serrure est conçue avec suffisamment d'improbabilité pour que ce soit pratiquement impossible, comme pour le Boeing 747 de Fred Hoyle. Mais imaginez une serrure à combinaison mal conçue qui donnerait peu à peu de petits indices, comme dans le jeu de la main chaude. Supposez que quand chacune des mollettes se

rapproche de la bonne position, la porte s'ouvre d'un cran de plus et qu'il en sort un peu d'argent. Le cambrioleur encaissera le jackpot en un rien de temps.

Les créationnistes qui essaient d'utiliser l'argument de l'improbabilité à leur avantage supposent toujours que l'adaptation biologique est une question de jackpot ou rien. On appelle aussi cette erreur du « jackpot ou rien » la « complexité irréductible ». Ou bien l'œil voit, ou bien il ne voit pas. Ou bien l'aile vole, ou bien elle ne vole pas. On présuppose qu'il n'existe pas d'intermédiaires utiles. Or c'est faux, tout simplement. Ces intermédiaires sont légion en pratique – exactement comme on doit s'y attendre en la théorie. La serrure à combinaison de la vie est un dispositif du type « plus chaud, plus froid, tu brûles » de la main chaude. La vraie vie cherche les pentes douces sur l'autre versant du mont Improbable, tandis que les créationnistes sont aveugles, ne voyant que le versant rebutant de la falaise.

Darwin a consacré un chapitre entier de *L'Origine des espèces* aux « difficultés de la théorie de la descendance avec modifications », et il faut dire honnêtement que ce court chapitre anticipait et rejetait chacune des prétendues difficultés que l'on a alléguées depuis et jusqu'à aujourd'hui. Les difficultés les plus énormes sont les « organes d'une perfection et d'une complication extrêmes » de Darwin, que l'on décrit parfois à tort comme « irréductiblement complexes ». Parmi tous ces organes, Darwin a considéré que l'œil en particulier posait un problème : « Supposer que l'œil, avec tous ses dispositifs inimitables pour régler la mise au

point à des distances différentes, pour accepter des quantités différentes de lumière et pour corriger les aberrations sphériques et chromatiques, ait pu être formé par la sélection naturelle, cela paraît, je le confesse librement, absurde au plus haut point. » Les créationnistes ne cessent de citer cette phrase en se délectant. Il va sans dire qu'ils ne citent jamais ce qui suit. Il s'avère que la confession spontanée de Darwin était un procédé de rhétorique : attirer à soi ses adversaires pour que, le moment venu, son direct n'en frappe que plus fort. Ce direct, bien sûr, c'était l'explication toute simple que donnait Darwin à l'évolution progressive de l'œil. Peut-être n'a-t-il pas employé les expressions « complexité irréductible » et « montée en pente douce pour gravir le mont Improbable », mais il est clair qu'il en comprenait le principe.

« À quoi sert un demi-œil ? » ; « À quoi sert une demi-aile ? » Ces deux questions figurent dans l'argument de la « complexité irréductible ». On dit qu'une unité qui fonctionne est irréductiblement complexe s'il suffit de supprimer un de ses éléments pour que l'ensemble cesse de fonctionner. On a dit que cela allait de soi pour les yeux et pour les ailes. Mais après une courte réflexion sur ces présupposés, on voit tout de suite qu'ils sont faux. Ainsi, le patient souffrant de cataracte et qui a subi l'ablation de la lentille de l'œil ne peut voir sans lunettes des images nettes, mais il y voit suffisamment bien pour ne pas se cogner dans un arbre ou tomber du haut d'une falaise. Il est vrai qu'une demi-aile n'est pas aussi efficace qu'une aile entière, mais c'est sûrement mieux que rien. Une demi-aile peut vous sauver la vie en ralentissant votre chute si vous tombez d'un arbre d'une certaine hauteur. Et 51 % d'aile

peut vous sauver si vous tombez d'un arbre un peu plus grand. Quel que soit le pourcentage d'aile que vous avez, il y aura toujours une chute dans laquelle elle vous sauvera la vie, alors qu'un moignon plus réduit ne pourra rien pour vous. L'expérience de penser des arbres de différentes hauteurs dont on pourrait tomber n'est qu'une façon de voir, en théorie, qu'il existe d'un bout à l'autre une légère augmentation des avantages de 1 % d'aile à 100 %. Les forêts sont pleines d'animaux qui planent ou qui descendent en parachute, illustrant en pratique chaque étape de cette pente particulière du mont Improbable.

Par analogie avec les arbres de différentes hauteurs, il est facile d'imaginer des situations dans lesquelles un demi-œil sauverait la vie d'un animal alors que 49 % ne ferait rien. Les stades intermédiaires correspondent aux variations de la lumière, de la distance à laquelle vous pouvez apercevoir votre proie – ou vos prédateurs. Et comme pour les ailes et les surfaces de vol, les intermédiaires plausibles ne sont pas seulement faciles à imaginer, ils abondent partout dans le règne animal. Le ver plat a un œil qui, quelle que soit la technique de mesure employée, est moins qu'un demi-œil humain. Le *Nautilus* (et peut-être ses cousins ammonites qui sont éteints mais qui dominaient les mers du Paléozoïque et du Mésozoïque) a un œil de qualité intermédiaire entre celui du ver plat et celui de l'être humain. À la différence de l'œil du ver plat qui peut déceler la lumière et l'ombre mais ne voit pas d'images, l'œil « appareil photo à trou d'épingle » du *Nautilus* fait une image véritable, mais floue et imprécise comparée aux nôtres. Ce serait donner une fausse précision que de vouloir

chiffrer ces améliorations, mais aucune personne saine d'esprit ne peut nier que ces yeux d'invertébrés, et beaucoup d'autres, valent tous mieux qu'une absence totale d'yeux, et tous ont leur place sur une pente douce du mont Improbable, où nos yeux se situent près d'un pic – élevé, mais qui n'est pas le sommet. Dans *Climbing Mount Improbable*, j'ai consacré tout un chapitre à l'œil et un autre à l'aile, en montrant comme il leur a été facile d'évoluer par lentes (ou même, peut-être, pas si lentes) étapes progressives, aussi n'en dirai-je pas plus.

Ainsi, nous avons vu que les yeux et les ailes ne sont sûrement pas irréductiblement complexes ; mais ce qui est plus intéressant que des exemples particuliers, c'est la leçon générale à en tirer. Le fait que tant de gens se sont complètement fourvoyés sur ces cas évidents devrait nous mettre en garde pour d'autres cas moins évidents, comme ceux qui concernent la cellule et la biochimie qu'invoquent maintenant les créationnistes qui s'abritent sous l'euphémisme politiquement correct de « théoriciens du dessein intelligent ».

Nous avons là un récit fort instructif, et la leçon à en tirer est la suivante : ne vous contentez pas de dire que les choses sont irréductiblement complexes ; il y a bien des chances que vous n'ayez pas examiné les détails suffisamment soigneusement, ou que vous n'y ayez pas suffisamment réfléchi. En revanche, nous, les scientifiques, évitons le dogmatisme excessif. Peut-être se trouve-t-il dans la nature une chose qui, par sa complexité *authentiquement* irréductible, empêche de gravir en douceur le mont Improbable. Les créationnistes ont raison de dire que si l'on

pouvait correctement démontrer la complexité authentiquement irréductible, cela démolirait la théorie de Darwin. Darwin lui-même avait dit : « Si l'on pouvait démontrer qu'il existe un quelconque organe complexe qui n'a pas pu se former par de nombreuses petites modifications successives, ma théorie s'effondrerait complètement. Mais je ne peux pas en trouver d'exemple. » Darwin n'a pas pu en trouver d'exemple, ni personne après lui en dépit d'efforts acharnés, voire désespérés. On a proposé de nombreux candidats pour ce Saint-Graal du créationnisme. Mais aucun n'a résisté à l'analyse.

De toute façon, quand bien même la complexité authentiquement irréductible démolirait la théorie de Darwin si l'on venait jamais à la découvrir, qui peut dire qu'elle ne démolirait pas du même coup la théorie du dessein intelligent ? Mais elle l'a déjà fait car, comme je l'ai dit et ne cesserai de le redire, si peu que nous sachions sur Dieu, la seule chose dont nous pouvons être sûrs, c'est qu'il faudrait qu'il soit très, très complexe, et, on peut le penser, de façon irréductible !

La vénération des lacunes

La recherche d'exemples particuliers de complexité irréductible est une façon de procéder fondamentalement non scientifique, un cas spécial d'argumentation fondée sur l'ignorance actuelle. Elle fait appel à la même logique biaisée que la stratégie du « Dieu des lacunes » que condamnait le théologien Dietrich Bonhoeffer. Les créationnistes cherchent fiévreusement un trou dans les connaissances ou les

explications actuelles. Si l'on trouve une lacune apparente, on *présuppose* par défaut que c'est Dieu qui doit la combler. Ce qui préoccupe les théologiens sérieux, comme Bonhoeffer, c'est qu'avec les avancées de la science, ces lacunes s'amenuisent et Dieu risque de n'avoir pratiquement plus rien à faire et nulle part où se cacher. Mais ce qui préoccupe les scientifiques, c'est autre chose. Dans la démarche scientifique, il est essentiel que l'ignorance ait droit de cité, et même que l'on s'en réjouisse en y voyant un défi pour de nouvelles conquêtes. Comme l'a écrit mon ami Matt Ridley : « La plupart des scientifiques s'ennuient devant ce qu'ils ont déjà trouvé. C'est l'ignorance qui les stimule. » Les mystiques exultent dans le mystère et ils veulent qu'il reste mystérieux. Les scientifiques exultent aussi dans le mystère, mais pour une autre raison : il leur donne quelque chose à faire. Plus généralement, comme je le redirai dans le chapitre 8, un des effets vraiment pernicieux de la religion, c'est qu'elle nous enseigne que c'est une vertu que de se satisfaire de ne pas comprendre.

Il est vital pour faire un bon travail scientifique de reconnaître ses ignorances et d'admettre qu'on s'est laissé mystifier temporairement. Il est donc malheureux, pour le moins, que la principale stratégie des propagandistes créationnistes soit celle, négative, de chercher des lacunes dans les connaissances scientifiques et de prétendre les combler par défaut par le « dessein intelligent ». La conversation suivante est hypothétique mais tout à fait typique. Un créationniste dit : « L'articulation du coude de la petite grenouille fouine tachetée est irréductiblement complexe. Aucun de ses éléments ne servirait à quoi que ce

soit avant que tous ne soient assemblés. Je parie que vous ne pouvez pas imaginer comment le coude de cette grenouille fouine a pu évoluer par lentes étapes progressives. » Si le scientifique ne peut donner sur-le-champ une réponse complète et satisfaisante, le créationniste en conclut *par défaut* : « Très bien ! donc la théorie alternative, le “dessein intelligent”, gagne par défaut. » Remarquez cette logique biaisée : si la théorie A achoppe sur un point particulier, la théorie B est nécessairement la bonne. Inutile de dire que jamais cet argument n’est donné dans l’autre sens. On est incité à sauter les yeux fermés sur la théorie par défaut, sans même s’assurer qu’elle n’achoppe pas exactement sur les mêmes points que la théorie qu’elle est censée remplacer. Le dessein intelligent a droit à une carte gratuite « sortie de prison », une immunité magique contre les exigences rigoureuses de l’évolution.

Mais ce que je veux dire ici, c’est que ce stratagème des créationnistes prive les scientifiques de la jouissance naturelle, et en fait nécessaire, de leur incertitude (temporaire). Pour des raisons purement politiques, le scientifique d’aujourd’hui pourrait hésiter avant de dire : « Hem, c’est un point intéressant. Je me demande comment l’articulation du coude a bien pu évoluer chez les ancêtres de la grenouille fouine. Je ne suis pas spécialiste des grenouilles fouines, il va donc falloir que j’aille voir à la bibliothèque de l’université. Ça pourrait faire un projet de recherche intéressant pour un doctorant. » À l’instant même où un scientifique dirait quelque chose de ce genre – et bien avant que l’étudiant ne commence son projet – cette conclusion par défaut deviendrait le titre d’un pamphlet

créationniste : « La grenouille fouine n'a pu être créée que par Dieu. »

Il y a donc une incompatibilité regrettable entre le besoin méthodologique de la science de déceler les zones d'ignorance pour cibler la recherche, et le besoin du dessein intelligent de les déceler pour prétendre à une victoire par défaut. C'est précisément parce que le dessein intelligent ne dispose pas de preuves et qu'il prospère comme une mauvaise herbe dans les lacunes restant dans les connaissances scientifiques qu'il s'accorde mal avec le besoin de la science d'identifier et de nommer ces mêmes lacunes avant de pouvoir les étudier. À cet égard, la science est l'alliée des grands théologiens avertis comme Bonhoeffer, contre leurs ennemis communs de la théologie populiste et naïve, et de la théologie des lacunes chère aux adeptes du dessein intelligent.

La passion amoureuse des créationnistes pour les « lacunes » des archives de fossiles symbolise toute leur théologie des lacunes. J'ai commencé un jour un chapitre sur ce qu'on appelle l'explosion cambrienne en citant en exergue cette phrase : « C'est comme si ces fossiles avaient été plantés là sans aucun passé évolutif » Là encore, c'était un procédé de rhétorique visant à piquer la curiosité dans l'attente de l'explication complète qui allait suivre. Avec le recul du temps, je me rends compte maintenant combien il était prévisible que mon explication patiente allait être tronquée et que mon exergue serait joyeusement citée hors de son contexte. Les créationnistes adorent les « lacunes » des archives de fossiles, tout comme les lacunes en général.

Beaucoup de transitions dans l'évolution s'appuient élégamment sur des séries plus ou moins continues de fossiles intermédiaires qui se modifient progressivement. D'autres ne s'appuient sur rien, et ce sont les fameuses « lacunes ». Michael Shermer a fait remarquer avec humour que si une nouvelle découverte de fossiles surgit en plein milieu d'une « lacune », le créationniste déclare que cette lacune est désormais multipliée par deux ! Mais, de toute façon, remarquez une fois de plus le recours gratuit à la solution par défaut. En l'absence de fossiles pour appuyer une transition évolutive hypothétique, d'après le présupposé par défaut, il n'y a pas eu de transition évolutive, et donc Dieu est nécessairement intervenu.

Il est parfaitement illogique de vouloir que chaque étape d'un récit s'appuie sur des pièces justificatives complètes, que ce soit dans l'évolution ou dans tout autre domaine scientifique. C'est comme si, avant de condamner quelqu'un pour meurtre, vous demandiez un film complet des faits et gestes du meurtrier qui l'ont conduit au crime, sans qu'il en manque un seul plan. Seule une petite partie des cadavres se fossilise, et c'est une chance que nous ayons autant de fossiles intermédiaires. Et quand bien même nous n'aurions pas eu le moindre fossile, les preuves qui nous viennent de l'évolution et d'autres sources, comme la génétique moléculaire et la distribution géographique, seraient extrêmement éloquentes. En revanche, l'évolution établit cette forte prédiction qu'il suffirait d'un *seul* fossile apparaissant dans la *mauvaise* strate géologique, pour que la théorie vole en éclats. Quand J.B.S. Haldane a été défié par un poppérien zélé de dire

comment on pourrait jamais réfuter l'évolution, il a marmonné cette fameuse réponse : « Des lapins fossiles dans le Précambrien ». On n'a jamais trouvé de façon authentique de véritables fossiles anachroniques de ce genre quoi qu'en disent les légendes des créationnistes qui ne se privent pas de les propager bien qu'elles aient été largement démenties : on aurait trouvé des crânes humains dans des gisements de charbon et des traces de pas humains au milieu de traces de pas de dinosaures.

Par défaut, dans l'esprit du créationniste, les lacunes sont comblées par Dieu. Il en va de même pour tous les à-pics apparents du massif du mont Improbable, où la pente progressive ne saute pas aux yeux ou ne retient pas l'attention. Les régions sur lesquelles on manque de données ou d'explications sont automatiquement censées appartenir par défaut à Dieu. Or, si l'on s'empresse de crier de façon théâtrale à la « complexité irréductible », c'est par manque d'imagination. Ainsi, on *décète* sans plus de discussion qu'un certain organe biochimique, éventuellement l'œil, le moteur à flagelle de la bactérie, ou un processus biochimique, est irréductiblement complexe. Et sans que l'on essaie le moins du monde de *démontrer* cette complexité irréductible. Au mépris des leçons de prudence que nous ont données l'œil, l'aile et beaucoup d'autres organes, chaque nouveau candidat à cette dénomination douteuse est censé être en toute transparence et de toute évidence irréductiblement complexe, ce statut lui étant conféré par décret. Mais réfléchissez un peu. Comme l'argument de la complexité irréductible sert pour conclure au dessein, il ne devrait pas plus relever d'un décret que le

dessein. On pourrait tout aussi bien dire que la grenouille fouine (ou ce fameux coléoptère qu'est le bombardier, et ainsi de suite) est la preuve d'un dessein, sans autre forme de procès. Ce procédé n'a pas sa place dans la science.

Cette logique en fin de compte n'est pas plus convaincante que quand on dit : « Je (ajouter son nom) suis personnellement incapable d'imaginer comment (nommer le phénomène biologique) a pu s'élaborer par étapes. Il est donc irréductiblement complexe. Cela signifie qu'il émane d'un dessein. » Il saute aux yeux que ce raisonnement tel qu'il est formulé est à la merci du premier scientifique qui aura trouvé un intermédiaire, ou du moins imaginé un intermédiaire plausible. Et quand bien même aucun scientifique ne proposerait une explication, c'est purement et simplement de la mauvaise logique que de supposer que le « dessein » sera plus satisfaisant. Le raisonnement qui sous-tend la théorie du « dessein intelligent » est paresseux et défaitiste – c'est le raisonnement classique du « Dieu des lacunes », que j'ai défini plus tôt comme l'« argument de l'incrédulité personnelle ».

Imaginez que vous regardez un très bon tour de magie. Notre célèbre duo de prestidigitateurs Penn et Teller en ont un, classique, dans lequel, apparemment, ils se tirent l'un sur l'autre avec des pistolets, et chacun attrape la balle entre ses dents. On prend les plus grandes précautions pour graver des signes de reconnaissance sur les balles avant de les charger, le tout sous l'œil attentif de témoins volontaires pris dans le public et qui connaissent les armes à feu, et, apparemment, les plus grandes mesures sont prises pour éliminer toute tricherie.

Et malgré tout, la balle portant la marque de Teller aboutit entre les dents de Penn et celle de Penn entre les dents de Teller. Moi (Richard Dawkins), je suis totalement incapable d'imaginer comment il pourrait y avoir un truc. L'argument de l'incrédulité personnelle vocifère des profondeurs des centres préscientifiques de mon cerveau, et me force pratiquement à dire : « Ce doit être un miracle ; il n'y a pas d'explication scientifique. C'est forcément surnaturel. » Mais la voix de la formation scientifique me murmure à l'oreille un tout autre message : Penn et Teller sont des illusionnistes de niveau international ; il y a une explication parfaitement bonne, seulement je suis trop naïf, j'ai mal regardé ou je manque d'imagination pour la trouver. C'est la réaction qu'il faut avoir devant un tour de prestidigitation. C'est aussi de cette façon qu'il faut réagir devant un phénomène biologique qui semble irréductiblement complexe. Les gens qui, devant un phénomène, sautent de la stupeur à l'invocation hâtive du surnaturel ne valent guère mieux que les imbéciles qui, en voyant un prestidigitateur tordre une cuiller, concluent aussitôt au « para-normal ».

Dans *L'Énigme de la vie : une enquête scientifique*, le chimiste écossais A.G. Cairns-Smith ajoute une autre idée en utilisant l'analogie de l'arche. Une arche isolée de pierres taillées sommairement et agencées sans mortier peut être une structure stable, mais elle est irréductiblement complexe : elle s'effondre si l'on en retire une seule pierre. Comment alors a-t-elle pu être construite ? Une façon de procéder consiste à empiler un tas de pierres, puis à retirer délicatement des pierres l'une après l'autre. Plus généralement, il existe de

nombreuses structures qui sont irréductibles dans le sens qu'elles ne peuvent survivre quand un de leurs éléments vient à disparaître, mais qui ont été construites à l'aide d'un échafaudage qui a été ensuite retiré et qui n'est plus visible. Une fois la structure achevée, on peut sans danger retirer l'échafaudage, et la structure reste en place. Dans l'évolution aussi, l'organe ou la structure que vous voyez peut avoir eu chez un ancêtre un échafaudage qui a disparu depuis.

L'idée de « complexité irréductible » n'est pas nouvelle, mais l'expression a été inventée par le créationniste Michael Behe en 1996 [12]. On lui doit (si l'on peut parler de devoir) d'avoir amené le créationnisme à un nouveau domaine de la biologie, la biochimie et la biologie cellulaire, dans lequel il a peut-être vu un meilleur terrain de chasse aux lacunes que l'œil ou l'aile. Le meilleur exemple qu'il ait trouvé (et qui n'en reste pas moins mauvais pour autant) est le moteur à flagelle de la bactérie.

Le moteur à flagelle de la bactérie est un prodige de la nature. En dehors de la technologie humaine, c'est le seul exemple connu d'axe à rotation libre. Chez les gros animaux, les roues seraient à mon avis des exemples authentiques de complexité irréductible, et c'est probablement pour cela qu'elles n'existent pas. Comment les nerfs et les vaisseaux sanguins passeraient-ils dans les moyeux [13] ? Le flagelle est une hélice filaire avec laquelle la bactérie creuse son chemin dans l'eau. Je dis « creuse » plutôt que « nage » car, à l'échelle de la bactérie, un liquide comme l'eau ne doit pas donner la sensation de liquide que nous donne l'eau. Il aurait davantage

la consistance de la mélasse, de la gelée, ou même du sable, et la bactérie donnerait l'impression de s'y frayer un chemin en fouissant ou en vrillant l'eau, plutôt que de nager. À la différence de ce qu'on appelle le flagelle d'organismes plus gros comme les protozoaires, le flagelle de la bactérie ne se limite pas à s'agiter comme un fouet, ou à ramer comme une pagaie ; il a un axe véritable qui tourne librement et en permanence dans un moyeu, entraîné par un remarquable petit moteur moléculaire. Au niveau moléculaire, le moteur utilise essentiellement le même principe que le muscle, mais en rotation libre au lieu de la contraction intermittente [14]. Il a été décrit à l'aide d'une comparaison bien choisie : c'est comme un minuscule moteur de hors-bord (bien que, selon les normes de l'ingénierie, il soit particulièrement inefficace, ce qui est rare pour un mécanisme biologique).

Sans un mot pour se justifier, s'expliquer ou extrapoler, Behe *proclame* purement et simplement que le moteur à flagelle de la bactérie est irréductiblement complexe. Comme il ne propose aucun argument pour étayer ce qu'il affirme, on peut commencer par soupçonner un manque d'imagination. Mais il va plus loin en prétendant que la littérature spécialisée en biologie a ignoré ce problème. La fausseté de cette allégation a été démontrée de façon massive et gênante (pour lui) au procès présidé par le juge John E. Jones en Pennsylvanie en 2005, et où Behe témoignait en tant qu'expert au nom d'un groupe de créationnistes qui avait essayé d'imposer le « dessein intelligent » dans le programme de sciences d'une école publique locale – démarche d'une « stupidité à vous couper le souffle » pour citer le juge Jones

(l'expression et le nom du juge vont sûrement rester dans les annales). Comme nous allons le voir, ce n'était pas le seul camouflet que Behe allait essayer à ce procès.

La clé pour démontrer la complexité irréductible, c'est de montrer qu'aucun des éléments n'a pu être utile tout seul. Tous avaient besoin d'être en place avant qu'aucun d'entre eux ne puisse servir seul (l'analogie préférée de Behe est celle de la souricière). En fait, les biologistes moléculaires n'ont aucun mal à trouver des parties qui fonctionnent en dehors du tout, tant dans le moteur à flagelle que dans les autres prétendus exemples de complexité irréductible cités par Behe. Ce point est bien expliqué par Kenneth Miller, de l'université Brown, qui est à mon avis le meilleur pourfendeur du « dessein intelligent », d'autant que c'est un chrétien profondément croyant. Je recommande souvent son livre *Finding Darwin's God* à des personnes qui m'écrivent qu'après avoir lu Behe ils ne savent plus où ils en sont.

Dans le cas du moteur rotatif de la bactérie, Miller attire notre attention sur un mécanisme qu'on appelle le système sécrétoire de type trois (TTSS) [15]. Ce système n'intervient pas dans le mouvement rotatoire, c'est l'un des systèmes qu'emploient les bactéries parasites pour pomper les substances toxiques à travers leurs parois cellulaires afin d'empoisonner l'organisme qui les héberge. À une échelle humaine, on pourrait imaginer déverser ou aspirer un liquide par un trou ; mais, là encore, à l'échelle de la bactérie, les choses se présentent de façon très différente. Chaque molécule de substance sécrétée est une grosse protéine dotée d'une

structure définie à trois dimensions de même échelle que celle du TTSS : plus comme une sculpture solide que liquide. Chaque molécule est individuellement propulsée à travers un mécanisme de forme soigneusement étudiée, comme un distributeur automatique fournissant, disons, des jouets ou des bouteilles, plutôt qu'un simple trou par lequel pourrait « couler » une substance. Le distributeur est lui-même fait d'un nombre relativement restreint de molécules de protéine, chacune de taille et de complexité comparables aux molécules qui sont distribuées. Ce qui est intéressant, c'est que ces distributeurs bactériens sont souvent similaires d'une bactérie à l'autre sans que celles-ci soient proches parentes. Les gènes responsables de leur fabrication ont probablement été « copiés et collés » à partir d'autres bactéries : c'est un procédé auquel les bactéries s'entendent à merveille, et un sujet d'étude passionnant en soi, mais passons.

Les molécules de protéine qui forment la structure du TTSS ressemblent beaucoup aux composants du moteur à flagelle de la bactérie. Pour l'évolutionniste, il est clair que les composants du TTSS ont été récupérés pour une fonction nouvelle, mais pas complètement sans lien, quand le moteur à flagelle a évolué. Étant donné que le TTSS fait passer les molécules à travers lui, il ne faut pas s'étonner qu'il utilise une version rudimentaire du principe qui sert au moteur à flagelle de la bactérie, et qui entraîne en permanence les molécules de l'axe. Évidemment, les composants décisifs du moteur à flagelle étaient déjà en place et opérationnels avant qu'évolue ce moteur. La récupération de mécanismes existants est un procédé évident qui permet à un élément de dispositif

apparemment irréductiblement complexe de gravir le mont Improbable.

Il reste encore beaucoup à faire, bien sûr, et je suis sûr que ce travail se fera. Jamais il ne se ferait si les scientifiques se satisfaisaient d'une réponse paresseuse par défaut telle que celles qu'encourage la « théorie du dessein intelligent ». Voici le message qu'un « théoricien du dessein intelligent » pourrait adresser aux scientifiques : « Si vous ne comprenez pas comment fonctionne une chose, peu importe, ne cherchez pas plus loin et dites que c'est Dieu qui l'a créée. Vous ne comprenez pas comment fonctionne l'impulsion nerveuse ? Bien ! Vous ne comprenez pas comment les souvenirs sont stockés dans le cerveau ? Excellent ! Est-ce que la photosynthèse est un processus d'une complexité déroutante ? Merveilleux ! Je vous en prie, arrêtez de travailler à ce problème, laissez cela et faites appel à Dieu. Chers scientifiques, surtout ne *travaillez* pas sur vos mystères, confiez-les-nous car ils peuvent nous servir. Ne gaspillez pas une ignorance précieuse en la faisant disparaître par vos recherches. Nous avons besoin de ces merveilleuses lacunes pour en faire le dernier refuge de Dieu. » C'est ce que disait sans détour saint Augustin : « Il y a une autre forme de tentation encore plus dangereuse. C'est la maladie de la curiosité. C'est ce qui nous pousse à essayer de découvrir les secrets de la nature, ces secrets qui dépassent notre entendement, qui ne peuvent nous servir à rien et que l'homme ne devrait pas aspirer à connaître » (cité dans Freeman, 2002).

Parmi les autres prétendus exemples de « complexité irréductible » préférés de Behe, citons aussi le système immunitaire. Laissons le juge Jones lui-même nous dire de quoi il retourne :

En fait, lors d'un contre-interrogatoire, le Pr Behe a eu à s'expliquer sur sa déclaration de 1996 selon laquelle la science ne trouverait jamais à expliquer le système immunitaire par l'évolution. On lui a présenté cinquante-huit articles de revues avec comité de lecture, neuf livres, et plusieurs chapitres de manuels d'immunologie sur l'évolution du système immunitaire ; malgré cela, il a simplement affirmé que cela ne constituait toujours pas une preuve satisfaisante de l'évolution, et que ce n'était pas « assez bon ».

Au contre-interrogatoire mené par Eric Rotschild, premier avocat des parties civiles, Behe a été obligé d'avouer qu'il n'avait pas lu la plupart de ces cinquante-huit articles de revues avec comité de lecture. Ce n'est guère étonnant car l'immunologie est une matière difficile. Ce qui est moins pardonnable, c'est que Behe a récusé ces travaux au motif qu'ils étaient « stériles ». Ils le sont sûrement si ce que vous recherchez, c'est à faire de la propagande auprès des profanes et des politiciens crédules, et pas à découvrir des vérités importantes sur le monde réel. Après avoir entendu Behe, Rotschild a résumé de façon éloquente ce qu'a dû ressentir toute personne honnête présente à ce procès :

On peut se féliciter qu'il se trouve des scientifiques qui cherchent effectivement des réponses à la question de l'origine du système immunitaire. [...] Ils assurent notre défense contre les maladies débilitantes et fatales. Les scientifiques qui ont rédigé ces livres et ces articles travaillent dur dans l'ombre sans toucher de droits d'auteur, et sans recevoir d'honoraires pour les conférences qu'ils donnent. Leurs efforts nous aident à lutter contre des maladies graves et à les soigner. Au contraire, le Pr Behe et tout le mouvement du dessein intelligent ne font

rien pour faire avancer les connaissances scientifiques ou médicales, et ils disent aux futures générations de scientifiques que cela n'a pas d'importance [16].

Comme le dit le généticien américain Jerry Coyne dans sa critique du livre de Behe : « S'il est une chose que nous montre l'histoire de la science, c'est que cela ne nous mène à rien de coller l'étiquette "Dieu" sur notre ignorance. » Ou bien, pour citer un éloquent « blogueur » commentant un article de Coyne et moi dans le *Guardian* sur le dessein intelligent :

Pourquoi Dieu est-il considéré comme une explication à quoi que ce soit ? C'est un échec à expliquer, un haussement d'épaules, un « j'sais pas » déguisé en spiritualité et en rituel. Si quelqu'un impute une chose à Dieu, ce que cela signifie en général, c'est que comme il n'en a pas la moindre idée, il l'attribue à un esprit dans les cieux, impossible à atteindre et à connaître. Demandez une explication sur le lieu d'où vient ce gars, et il y a bien des chances que vous receviez une réponse vague et pseudo-philosophique disant qu'il a toujours existé, ou qu'il est en dehors de la nature. Ce qui, bien sûr, n'explique rien [17].

Le darwinisme éveille notre conscience sur d'autres points. Pour élégants et efficaces qu'ils soient souvent, les organes évolués ont aussi des failles révélatrices – exactement comme vous vous attendriez à en trouver dans ceux qui ont suivi un parcours évolutif, et pas dans ceux qui seraient issus d'un dessein. J'ai cité de ces exemples dans d'autres livres : le nerf récurrent du larynx, par exemple, qui trahit son passé évolutif dans ce détour qu'il fait avant d'arriver à destination, autrement dit un énorme gaspillage. Beaucoup de nos misères humaines, depuis les douleurs lombaires jusqu'aux hernies, en passant par le prolapsus de l'utérus et la sensibilité de nos sinus aux infections, tout cela résulte directement de ce que nous marchons maintenant debout avec un corps qui s'était

formé pendant des centaines de millions d'années pour marcher à quatre pattes. Nous avons aussi conscience de la cruauté et du gaspillage de la sélection naturelle. Inversement, les prédateurs paraissent merveilleusement « conçus » pour attraper leurs proies animales, tout autant que ces dernières pour leur échapper. De quel côté Dieu est-il [18] ?

Le principe anthropique appliqué aux planètes

Les théologiens des lacunes ont beau avoir renoncé aux yeux et aux ailes, aux moteurs à flagelle et aux systèmes immunitaires, ils mettent souvent leurs derniers espoirs dans l'origine de la vie. Les débuts de l'évolution dans la chimie non biologique semblent d'une façon ou d'une autre offrir une lacune plus grande qu'aucune autre transition particulière dans la suite de l'évolution. Et en un sens, cette lacune est effectivement plus grande. Ce sens est très particulier et il ne facilite pas les choses aux apologistes religieux. Il a suffi que la vie apparaisse une seule fois. On peut donc admettre que cet événement était extrêmement improbable, bien plus que beaucoup ne s'en rendent compte, comme je vais le montrer. Les étapes évolutives suivantes se dupliquent plus ou moins de la même manière, indépendamment dans des millions et des millions d'espèces, et de façon continue et répétée à travers le temps géologique. Et donc, pour expliquer l'évolution de la vie complexe, on ne peut recourir au même type de raisonnement statistique que pour l'origine de la vie. Dans la mesure où ils se démarquent de son origine singulière (et peut-être de quelques cas particuliers), les événements qui

constituent l'évolution de routine ne peuvent pas avoir été très improbables.

Cette distinction peut paraître énigmatique, et je dois mieux l'expliquer en recourant à ce qu'on appelle le principe anthropique. C'est le mathématicien Brandon Carter qui a donné en 1974 son nom à ce principe, principe qui a été étendu par les physiciens John Barrow et Frank Tipler dans leur ouvrage sur ce sujet [19]. L'argument de l'anthropie s'applique en général au cosmos, et je vais y venir. Mais je vais d'abord en présenter l'idée à une plus petite échelle, celle des planètes. Nous existons ici, sur la Terre. De ce fait, la Terre doit avoir les caractéristiques d'une planète capable de nous produire et de nous faire vivre – si peu ordinaire, voire unique que puisse être ce type de planète. Par exemple, notre forme de vie ne peut se passer d'eau liquide. Effectivement, les exobiologistes à la recherche de signes de vie extraterrestre scrutent concrètement l'espace pour y trouver des signes d'eau. Une étoile typique comme notre Soleil est entourée d'une zone dite de Goldilocks [Boucles d'or] – ni trop chaude, ni trop froide, mais juste comme il faut – pour les planètes contenant de l'eau liquide. C'est une bande étroite d'orbites située entre celles trop éloignées de l'étoile, où l'eau gèle, et celles trop proches, où elle bout.

On peut aussi penser qu'une orbite favorable à la vie doit être presque circulaire. Une orbite très elliptique, comme celle de la dixième planète qui vient d'être découverte sous le nom informel de Xena, permettrait au mieux à cette planète de traverser rapidement la zone Goldilocks une fois toutes les

dizaines ou centaines d'années (terrestres). Xena elle-même n'entre pas dans la zone Goldilocks, même quand elle est au plus près du Soleil, ce qui a lieu tous les cinq cent soixante ans terrestres. La température de la comète de Halley varie entre 47 °C au périhélie et – 270 °C à l'aphélie. L'orbite de la Terre, comme celle de toutes les planètes, est techniquement elliptique (elle est plus proche du Soleil en janvier et plus éloignée en juillet [20]) ; mais un cercle est une ellipse particulière, et l'orbite de la Terre est si proche du cercle qu'elle ne sort jamais de la zone Goldilocks. La situation de la Terre dans le système solaire est avantageuse sur d'autres points qui en ont fait un site privilégié pour l'évolution de la vie. L'énorme aspirateur gravitationnel que constitue Jupiter est bien placé pour intercepter les astéroïdes qui, sinon, nous menaceraient de collisions fatales. L'unique et relativement grosse lune de la Terre sert à stabiliser notre axe de rotation [21] et contribue à favoriser la vie de plusieurs autres façons. Notre Soleil est particulier en ce qu'il n'est pas pris dans une orbite mutuelle binaire avec une autre étoile. Les étoiles binaires peuvent avoir des planètes, mais les variations de leurs orbites risquent d'être trop chaotiques pour favoriser l'évolution de la vie.

On a avancé deux grandes explications pour rendre compte de la capacité de notre planète à accueillir la vie. D'après la théorie du dessein, Dieu a créé le monde, l'a placé dans la zone Goldilocks et a délibérément réglé tous ces détails pour notre plus grand bien. L'approche anthropique est très différente et elle a un petit parfum darwinien. La grande majorité des planètes de l'univers ne sont pas dans la zone Goldilocks de

leurs étoiles respectives et ne conviennent pas pour la vie. Aucune d'entre elles n'en abrite. Si petite que soit la minorité de celles qui réunissent les conditions indispensables à la vie, nous en faisons nécessairement partie puisque nous sommes là, à y réfléchir.

Il est étrange, soit dit en passant, que les apologistes religieux adorent le principe anthropique. Pour une certaine raison absolument contraire à la logique, ils pensent qu'il conforte leur position. Or c'est précisément l'inverse. Comme la sélection naturelle, le principe anthropique est une *alternative* à la théorie du dessein. Il explique rationnellement et sans faire appel à un dessein le fait que nous nous trouvons dans une situation propice à notre existence. À mon avis, la confusion dans les esprits religieux vient de ce que le principe anthropique n'est jamais cité que dans le contexte des problèmes qu'il résout, à savoir le fait que nous vivons dans un lieu favorable à la vie. Ce que ne saisit pas alors l'esprit religieux, c'est que deux solutions se présentent pour résoudre le problème. Dieu en est une ; le principe anthropique est l'autre. Ce sont des *alternatives*.

L'eau liquide est une condition nécessaire à la vie telle que nous la connaissons, mais elle est loin d'être suffisante. Il faut encore que la vie naisse dans l'eau, et la vie est peut-être apparue dans un concours de circonstances extrêmement improbable. Une fois la vie lancée, l'évolution darwinienne intervient sans difficulté, mais, au départ, comment cela se passe-t-il ? La vie a commencé par l'événement chimique, ou la série d'événements, qui a créé les conditions vitales pour

que la sélection naturelle commence. L'ingrédient majeur était l'hérédité, ou bien l'ADN ou (plus probablement) une chose qui copie comme lui mais moins fidèlement, peut-être la molécule d'ARN qui lui est apparentée. Une fois cet ingrédient vital – une sorte de molécule génétique – en place, la véritable sélection naturelle darwinienne peut suivre, et la vie complexe apparaît comme sa conséquence. Mais l'apparition spontanée, par hasard, de la première molécule héréditaire frappe beaucoup de gens par son improbabilité. Peut-être est-elle très, très improbable, et j'y reviendrai car c'est capital dans cette section du livre.

L'origine de la vie est un sujet de recherche florissant, riche en spéculations. Elle exige de hautes compétences en chimie, et ce n'est pas mon fort. Je ne fais qu'observer de l'extérieur avec beaucoup de curiosité, et je ne serais pas étonné si, dans les quelques années qui viennent, les chimistes disent qu'ils ont participé avec succès à la naissance en laboratoire d'un nouveau début de la vie. Toutefois, cela n'a pas encore eu lieu, et on peut toujours garder l'idée que la probabilité de cet heureux événement est, et a toujours été, excessivement faible, même s'il s'est produit une fois !

Comme pour les orbites de Goldilocks, nous pouvons dire que, si improbable que puisse être le commencement de la vie, nous savons qu'il s'est produit une fois sur la Terre car nous sommes là. Et comme pour la température, il existe deux hypothèses pour expliquer ce qui s'est passé : l'hypothèse du dessein et l'hypothèse scientifique, ou « anthropique ». L'approche du dessein postule un Dieu qui a effectué

volontairement un miracle, qui a frappé la soupe prébiotique d'un feu divin et a lancé l'ADN ou un équivalent, dans sa carrière monumentale.

Et comme pour Goldilocks, l'alternative anthropique de l'hypothèse du dessein relève de la statistique. Les scientifiques invoquent la magie des grands nombres. On a estimé à entre un et trente milliards le nombre de planètes dans notre galaxie, et à environ cent milliards celui des galaxies dans l'univers. En supprimant quelques zéros par simple mesure de prudence, on estime raisonnablement à un milliard de milliards le nombre des planètes disponibles dans l'univers. Maintenant, supposez que le début de la vie, l'apparition spontanée d'un équivalent de l'ADN, ait été vraiment un événement improbable complètement stupéfiant ; si improbable qu'il ne s'est produit que sur une planète sur un milliard. Un organisme de financement éclaterait de rire si un chimiste lui disait que les chances de réussite de sa recherche n'étaient que de une sur cent. Or ici, nous parlons d'une chance sur un milliard. Et pourtant... même avec une chance aussi absurdemment infime, la vie n'en sera pas moins apparue sur un milliard de planètes, dont la Terre, bien entendu [22].

Cette conclusion est si étonnante que je la répète. Si les chances que la vie apparaisse spontanément sur une planète étaient d'une sur un milliard, malgré tout, cet événement d'une improbabilité stupéfiante se produirait sur un milliard de planètes. La chance de trouver une de ces planètes sur le milliard de celles qui abritent la vie fait penser à l'aiguille dans

une meule de foin. Mais il ne faut pas pour autant renoncer à trouver cette aiguille car (en revenant au principe anthropique) les êtres capables de chercher doivent nécessairement se trouver d'abord sur une de ces aiguilles prodigieusement rares avant de commencer à chercher.

Toute évaluation de probabilité se fait dans le cadre d'un certain niveau d'ignorance. Si nous ne savons rien d'une planète, nous pouvons postuler que les chances qu'a la vie d'apparaître sur elle sont, mettons, d'une sur un milliard. Mais si nous intégrons maintenant de nouveaux présupposés dans notre estimation, les choses changent. Une planète donnée peut avoir certaines spécificités, comme une diversité particulièrement riche des éléments présents dans ses roches, qui va faire basculer les chances en faveur de l'apparition de la vie. Autrement dit, certaines planètes ressemblent plus à la Terre que d'autres, et en particulier la Terre ! Cela devrait bien sûr stimuler nos chimistes qui tentent de reproduire cet événement en laboratoire car ils devraient avoir plus de chances de réussir. Or mon précédent calcul a montré que même un modèle chimique doté seulement d'une chance de réussir sur un milliard prédirait *quand même* que la vie apparaîtrait sur un milliard de planètes dans l'univers. Et la beauté du principe anthropique est de nous dire, contrairement à toute intuition, qu'il suffit qu'un modèle chimique prédise que la vie va apparaître sur *une* planète sur un milliard de milliards pour que l'on ait une explication pleinement satisfaisante de la présence de la vie ici. Je ne crois pas un instant que l'apparition de la vie soit le moins du monde improbable en pratique, et, à mon avis, cela vaut vraiment la

peine de financer les projets de recherche qui essaient de reproduire cet événement en laboratoire – et du même coup le SETI – car je crois qu’il peut exister une vie intelligente quelque part ailleurs.

Même avec l’estimation la plus pessimiste de la probabilité que la vie puisse apparaître spontanément, cet argument statistique récuse complètement toute idée qu’il faille postuler l’existence d’un dessein pour combler la lacune. Sur toutes les lacunes apparentes de l’histoire de l’évolution, celle de l’apparition de la vie peut paraître impossible à combler pour des cerveaux calibrés pour évaluer les chances et les risques à l’échelle de la vie de tous les jours : celle sur laquelle les organismes qui financent la recherche évaluent les projets que leur soumettent les chimistes. Pourtant, même une lacune aussi grande peut facilement être comblée par la science avec les informations issues des statistiques, alors que précisément la même science des statistiques écarte l’idée d’un créateur divin en invoquant l’« ultime Boeing 747 » dont nous avons parlé.

Mais revenons maintenant à l’intéressante question en introduction de cette section. Supposons que quelqu’un essaie d’expliquer le phénomène général de l’adaptation biologique en suivant le raisonnement que nous venons d’appliquer à l’origine de la vie : en faisant appel à un nombre immense de planètes disponibles. Le fait observé est que toutes les espèces et tous les organes qui ont jamais été étudiés dans toutes les espèces sont compétents pour faire ce qu’ils font. Les ailes des oiseaux, des abeilles et des chauves-souris sont compétentes

pour voler. Les yeux sont compétents pour voir. Les feuilles exécutent bien la photosynthèse. Nous vivons sur une planète où nous sommes entourés de dix millions d'espèces peut-être, dont chacune donne séparément une forte illusion de dessein apparent. Chaque espèce est bien constituée pour son mode de vie particulier. Peut-on s'en tirer avec l'argument de l'« immense quantité des planètes » pour expliquer toutes ces illusions séparées de dessein ? Non, et non, je le répète. Il ne faut même pas y penser. C'est important car c'est profondément lié à la plus grave erreur d'interprétation du darwinisme.

Peu importe le nombre des planètes avec lesquelles nous devons jouer, le heureux hasard ne pourra jamais suffire pour expliquer la riche diversité de la complexité du vivant sur la Terre de la même façon que nous l'avons utilisé pour expliquer l'existence de la vie ici en premier lieu. L'évolution de la vie n'est pas du tout la même chose que l'apparition de la vie car, je le répète, l'apparition de la vie a été (ou aurait pu être) un événement unique qui n'avait qu'à se produire une fois. Au contraire, les adaptations des espèces à leurs différents environnements se comptent par millions, et ce n'est pas fini.

Il est clair qu'ici, sur la Terre, on a affaire à un *processus* généralisé pour optimiser les espèces biologiques, processus qui fonctionne sur toute la planète, sur tous les continents et toutes les îles et tout le temps. On peut prédire sans se risquer que dans encore dix millions d'années, y vivra un tout nouvel ensemble d'espèces aussi bien adaptées à leurs différents modes de vie que les espèces d'aujourd'hui. C'est un

phénomène multiple, récurrent et prévisible, et pas un coup de chance statistique identifié rétrospectivement. Et grâce à Darwin, nous savons comment il se produit : par la sélection naturelle.

Le principe anthropique est impuissant pour expliquer les multiples détails des créatures vivantes. Nous avons vraiment besoin de la grue puissante de Darwin pour expliquer la diversité de la vie sur la Terre, et en particulier la forte illusion de dessein. L'apparition de la vie, au contraire, échappe à cette grue car la sélection naturelle ne peut agir sans elle. C'est là qu'intervient le principe anthropique. On peut aborder l'apparition unique de la vie en postulant l'existence d'un très grand nombre d'opportunités planétaires. Une fois le coup de chance initial donné – et c'est au principe anthropique que nous le devons essentiellement –, la sélection naturelle prend le dessus, et là il n'est plus question de chance.

Toutefois, il se pourrait que l'apparition de la vie ne soit pas dans l'histoire évolutive la seule lacune majeure à être comblée par la pure chance, au nom du principe anthropique. Par exemple, dans *Mendel's Demon* (renommé sans raison et de manière qui prête à confusion *The Cooperative Gene* par son éditeur américain), mon collègue Mark Ridley a dit que l'apparition de la cellule eucaryote (le type cellulaire présentant noyau et autres caractéristiques compliquées, telles les mitochondries, qui ne sont pas présentes dans les bactéries) était une étape encore plus considérable, plus difficile et plus improbable statistiquement que celle de la vie. L'apparition de la conscience pourrait être une autre lacune

majeure susceptible d'être comblée avec la même improbabilité. Les événements uniques comme celui-ci pourraient s'expliquer par le principe anthropique de la façon suivante. Il y a des milliards de planètes sur lesquelles la vie s'est développée au niveau des bactéries, mais seul un petit nombre de ces formes de vie a comblé le vide pour former quelque chose ressemblant à la cellule eucaryote. Et parmi celles-ci, une proportion encore plus petite a réussi à franchir le Rubicon de la conscience. Si ces deux événements sont uniques, nous n'avons pas affaire à un *processus* omniprésent et applicable à tout comme quand il s'agit d'une adaptation biologique ordinaire et routinière. Selon le principe anthropique, comme nous sommes des êtres vivants, eucaryotes et conscients, notre planète est nécessairement une de celles extrêmement rares sur lesquelles ces trois lacunes ont été comblées.

La sélection naturelle fonctionne parce que c'est une rue à sens unique et à effet cumulatif vers l'amélioration. Il lui faut de la chance pour démarrer, et celle-ci lui vient du principe anthropique de milliards de planètes. Il est possible que quelques lacunes ultérieures dans l'évolution nécessitent, elles aussi, une dose massive de chance justifiée par l'anthropie. Mais on dira ce que l'on voudra, le *dessein* ne peut sûrement pas expliquer la vie car n'étant pas fondamentalement cumulatif, il soulève de plus grandes questions qu'il n'en résout – il nous ramène tout droit à la régression infinie de l'ultime Boeing 747.

Nous vivons sur une planète favorable à notre mode de vie, et nous en avons vu deux raisons. L'une est que la vie a évolué pour prospérer dans les conditions qu'offrait cette planète ; et cela par la sélection naturelle. L'autre raison est l'anthropie. L'univers comporte des milliards de planètes, et si faible que soit la minorité de celles susceptibles d'accueillir la vie, notre planète est forcément l'une d'elles. Il est temps maintenant de ramener le principe anthropique à un stade antérieur, en remontant de la biologie à la cosmologie.

Le principe anthropique appliqué au cosmos

Nous vivons non seulement sur une planète qui nous est favorable, mais aussi dans un univers qui nous est favorable. Du fait de notre existence, il découle que les lois de la physique doivent être suffisamment favorables pour permettre à la vie d'apparaître. Ce n'est pas un hasard si l'on voit des étoiles quand on regarde le ciel la nuit, car les étoiles sont indispensables à l'existence de la plupart des éléments chimiques, et sans chimie, il ne pourrait y avoir de vie. Les physiciens ont calculé que si les lois et les constantes de la physique avaient été un tant soit peu différentes, l'univers se serait développé de telle façon que la vie aurait été impossible. Des physiciens différents le disent de façon différente, mais la conclusion est toujours la même. Dans *Just Six Numbers*, Martin Rees énumère six constantes fondamentales dont on pense qu'elles s'appliquent dans tout l'univers. Chacun de ces six nombres est subtilement ajusté dans le sens que, s'il était

légèrement différent, l'univers serait complètement différent, et vraisemblablement hostile à la vie [23].

Un exemple des six nombres de Rees est l'ampleur de ce que l'on appelle l'interaction forte, celle qui lie les composants d'un noyau d'atome et qu'il faut dépasser quand on procède à la « fission » de l'atome. On la mesure par E , E étant la proportion de la masse d'un noyau d'hydrogène convertie en énergie lors de la fusion de l'hydrogène en hélium. Dans notre univers, la valeur de ce nombre est de 0,007, et il semble qu'il devait être très proche de cette valeur pour que puisse exister toute activité chimique (condition indispensable à la vie). L'activité chimique telle que nous la connaissons consiste en la combinaison et la recombinaison des quelque quatre-vingt-dix éléments présents dans la nature et qui figurent sur la table périodique. L'hydrogène est le plus simple et le plus courant. Tous les autres éléments de l'univers proviennent en fin de compte de l'hydrogène par fusion nucléaire. La fusion nucléaire est un processus difficile à réaliser qui survient dans des conditions de chaleur intense qui règnent à l'intérieur des étoiles (et dans la bombe à hydrogène). Les étoiles relativement petites, comme notre Soleil, ne peuvent fabriquer que des éléments légers, comme l'hélium, le deuxième plus léger de la table périodique après l'hydrogène. Il faut des étoiles plus grosses et plus chaudes pour produire de plus hautes températures nécessaires à la fabrication de la plupart des éléments les plus lourds dans une cascade de processus de fusions nucléaires dont les détails ont été décrits par Fred Hoyle et deux collaborateurs (explication scientifique pour laquelle, mystérieusement, Fred Hoyle n'a pas eu sa part

du prix Nobel décerné en revanche aux deux autres). Ces grosses étoiles peuvent exploser en tant que supernovae, dispersant leurs matériaux, dont les éléments de la table périodique, dans des nuages de poussière. Ces nuages de poussière finissent par se condenser pour former de nouvelles étoiles et de nouvelles planètes, dont la nôtre. Voilà pourquoi la Terre abonde en éléments au-delà de l'hydrogène qui se trouve partout, éléments sans lesquels l'activité chimique et la vie seraient impossibles.

Ce qui est intéressant ici, c'est que la valeur de l'interaction forte détermine de façon cruciale jusqu'où peut monter la fusion nucléaire dans la table périodique. Si elle était trop faible, mettons 0,006 au lieu de 0,007, l'univers ne contiendrait que de l'hydrogène, et aucune activité chimique intéressante ne pourrait avoir lieu. Si elle était trop élevée, mettons 0,008, tout l'hydrogène aurait fusionné en éléments plus lourds. Une activité chimique sans hydrogène ne pourrait produire la vie telle que nous la connaissons. Tout simplement parce qu'il n'y aurait pas d'eau. La valeur de Goldilocks, 0,007, est exactement ce qu'il faut pour produire toute la riche diversité des éléments nécessaires à une activité chimique intéressante, laquelle est indispensable pour entretenir la vie.

Je n'entrerai pas dans les détails des autres nombres de Rees. Il suffit de savoir que tous ont le même principe fondamental. Le véritable nombre se situe dans une zone Goldilocks de valeurs à l'extérieur de laquelle la vie n'aurait pas été possible. Que répondre à cela ? Là encore, nous avons d'une part la réponse théiste et de l'autre celle de l'anthropie.

Le théiste dit que quand Dieu a organisé le monde, il a réglé les constantes fondamentales de l'univers de façon que chacune se trouve dans sa zone Goldilocks pour produire la vie. C'est comme si Dieu disposait de six boutons qu'il pouvait tourner et qu'il a titillé chacun d'eux pour l'amener à sa valeur de Goldilocks. Comme toujours, la réponse théiste est profondément insatisfaisante car elle laisse l'existence de Dieu inexplicée. Un Dieu capable de calculer les valeurs de Goldilocks de six nombres devrait nécessairement être au moins aussi improbable que la combinaison si soigneusement ajustée de ces nombres – et c'est vraiment très improbable. Ce qui est en fait la prémisse de toute cette discussion. Il s'ensuit que la réponse théiste a complètement échoué à faire avancer d'un pas la résolution du problème. Je ne vois pas d'autre solution que de la récuser, tout en m'étonnant du grand nombre de gens qui ne voient pas le problème et qui semblent vraiment satisfaits de l'argument du « divin ajusteur de boutons »

Peut-être la raison psychologique de cet aveuglement sidérant a-t-elle un rapport avec le fait que beaucoup de gens n'ont pas, comme les biologistes, pris conscience de la sélection naturelle et de sa capacité à dompter l'improbabilité. De son point de vue de psychiatre évolutionniste, J. Anderson Thomson attire mon attention sur une autre raison, notre biais psychologique à tous, qui consiste à personnifier en agents les objets inanimés. Comme il le dit, nous avons tous davantage tendance à prendre une ombre pour un cambrioleur qu'un cambrioleur pour une ombre. Un faux positif pourrait n'être qu'une perte de temps. Un faux négatif pourrait être fatal.

Dans une lettre, il me disait que dans notre passé ancestral, le plus grand défi que posait notre environnement venait, pour chacun, de l'autre. « Nous en avons hérité le présupposé par défaut, et souvent la peur, de l'intention humaine. Nous avons beaucoup de mal à voir autre chose que la cause *humaine* » et nous l'avons naturellement extrapolée à l'intention divine. Je reviendrai sur la séduction qu'exercent les « agents » dans le chapitre 5.

Les biologistes, qui ont conscience de la force de la sélection naturelle pour expliquer l'apparition des choses improbables, ont peu de chances de se satisfaire d'une théorie qui fuit complètement le problème de l'improbabilité. Et la réponse théiste à l'énigme de l'improbabilité est une fuite dans des proportions stupéfiantes. Le problème n'est pas tant reformulé qu'amplifié de façon grotesque. Voyons plutôt l'alternative du principe anthropique. Dans sa forme la plus générale, la réponse anthropique est que l'on peut discuter de cette question uniquement dans un univers capable de nous produire. Notre existence implique que les constantes fondamentales de la physique devaient se trouver à l'intérieur de leurs zones Goldilocks respectives. Des physiciens différents souscrivent à des solutions anthropiques différentes pour résoudre l'énigme de notre existence.

Ainsi, les physiciens intransigeants disent pour commencer que les six boutons n'ont jamais pu bouger. Quand nous arriverons à cette « théorie du tout » tant attendue, nous verrons que les six nombres clés dépendent les uns des autres, ou d'une autre chose encore inconnue, dans des directions

encore impossibles à imaginer aujourd'hui. Ces six nombres peuvent se révéler aussi peu libres de varier que le rapport entre la circonférence du cercle et son diamètre. On découvrira qu'un univers ne peut exister que d'une seule façon. Et qu'il n'y a pas besoin de Dieu pour titiller six boutons, puisqu'il n'y a même pas de boutons à titiller.

D'autres physiciens (dont Martin Rees, par exemple) ne se satisfont pas de cette solution et je pense que je les rejoins. Il est effectivement parfaitement plausible qu'il n'existe pour l'univers qu'une seule façon d'être. Mais pourquoi cet agencement unique devait-il être celui nécessaire à notre future évolution ? Pourquoi fallait-il qu'il soit ainsi, ayant presque l'air d'être comme si, selon les termes du physicien théoricien Freeman Dyson, « il devait savoir que nous allions venir » ? Le philosophe John Leslie utilise l'analogie d'un homme condamné au peloton d'exécution. La seule possibilité est que tous les hommes du peloton ratent leur victime. Celui qui en réchappe et qui se trouve à réfléchir avec du recul sur la chance qu'il a eue, peut se féliciter d'être en position de dire : « Eh bien, c'est évident qu'ils ont tous raté leur coup, sinon, je ne serais pas là pour y réfléchir. » Mais il aurait aussi bien pu, on l'aura compris, se demander pourquoi tous ont raté leur coup, et jouer avec l'hypothèse qu'ils avaient été achetés ou qu'ils avaient trop bu.

On répondra à cette objection par l'idée, à laquelle adhère Martin Rees, qu'il existe de nombreux univers qui coexistent comme des bulles de mousse dans un « multivers » (ou « mégavers », comme préfère l'appeler Leonard

Susskind [24]). Les lois et les constantes de n'importe quel univers, tel que notre univers observable, sont des arrêtés. Le multivers entier a une pléthore d'ensembles d'arrêtés alternatifs. Le principe anthropique entre en scène pour expliquer qu'il faut que nous soyons dans un de ces univers (vraisemblablement minoritaires) dont les lois se trouvent être propices à notre évolution future, et donc à notre contemplation du problème.

Il ressort de nos méditations sur la destinée ultime de notre univers une version énigmatique de la théorie du multivers. Suivant les valeurs adoptées par des nombres comme les six constantes de Martin Rees, notre univers pourrait être destiné à s'étendre indéfiniment, se stabiliser en un certain équilibre, ou encore connaître une inversion de l'expansion et se contracter jusqu'à ce qu'on appelle le « big crunch ». Dans certains modèles de big crunch, l'univers rebondit alors dans une nouvelle expansion, et cela indéfiniment avec des cycles d'une durée de, mettons, vingt milliards d'années. D'après le modèle standard de notre univers, le temps lui-même a commencé lors du big bang en même temps que l'espace, il y a quelque 13 milliards d'années. Le modèle du big crunch en série corrigerait cette affirmation : notre époque et notre espace ont bien commencé dans notre big bang, mais ce n'était que le dernier d'une grande série, dont chacun était déclenché par le big crunch qui terminait l'univers précédent dans la série. Personne ne comprend ce qui se passe dans des phénomènes aussi singuliers que le big bang, si bien qu'il est concevable que les lois et les constantes soient réglées chaque fois sur de nouvelles valeurs. Si les

cycles de bang-expansion-contraction-crunch se sont toujours poursuivis comme un accordéon cosmique, nous avons une version sérielle et pas parallèle du multivers. Là encore, le principe anthropique joue son rôle d'explication. De tous les univers de la série, seuls une minorité ont leurs « cadrans » réglés sur les conditions biogéniques. Et, bien sûr, l'univers actuel fait nécessairement partie de cette minorité puisque nous nous y trouvons. Telles que les choses se présentent, cette version sérielle du multivers doit maintenant être estimée moins probable qu'elle ne l'était naguère car des données récentes commencent à nous éloigner du modèle du big crunch. Il semble maintenant que notre propre univers est destiné à s'étendre indéfiniment.

Un autre physicien théoricien, Lee Smolin, a mis au point une variante darwinienne tentante de la théorie du multivers, avec des éléments en série aussi bien qu'en parallèle. L'idée de Smolin, qu'il expose en détail dans *The Life of the Cosmos* [La vie du cosmos], s'articule sur la théorie que des univers fils naissent d'univers parents, pas dans un big crunch complet mais plus localement dans des trous noirs. Smolin y ajoute une forme d'hérédité : les constantes fondamentales d'un univers fils sont des versions des constantes de ses parents ayant subi de légères « mutations ». L'hérédité est l'ingrédient essentiel de la sélection naturelle darwinienne, et le reste de la théorie de Smolin suit naturellement. Les univers qui ont ce qu'il faut pour « survivre » et « se reproduire » en viennent à prédominer dans le multivers. « Ce qu'il faut » inclut une durée suffisante pour « se reproduire ». Comme la reproduction s'effectue dans les trous noirs, les univers qui

réussissent doivent avoir ce qu'il faut pour faire des trous noirs. Cette aptitude comprend plusieurs autres propriétés. Par exemple, la tendance de la matière à se condenser en nuages puis en étoiles est une condition indispensable pour faire des trous noirs. Les étoiles aussi, comme nous l'avons vu, sont les précurseurs du développement de l'activité chimique intéressante, et donc de la vie. Ainsi, dit Smolin, il y aurait eu une sélection naturelle darwinienne d'univers dans le multivers, favorisant directement l'évolution de la fécondité des trous noirs, et indirectement la production de la vie. Chez les physiciens, l'enthousiasme pour l'idée de Smolin ne fait pas l'unanimité, même si le Nobel Murray Gell-Mann aurait dit : « Smolin ? Ce jeune type aux idées folles ? Il n'a peut-être pas tort [25]. » Un biologiste impertinent pourrait se demander si d'autres physiciens n'auraient pas besoin d'être sensibilisés à Darwin.

On pourrait être tenté (et beaucoup ont cédé) de penser que postuler une pléthore d'univers est un luxe superflu qui ne devrait pas être autorisé. S'il faut autoriser l'extravagance d'un multivers, dit cet argument, alors, soyons fous, et offrons-nous aussi un Dieu ! Ces deux hypothèses ne sont-elles pas aussi peu parcimonieuses et aussi peu satisfaisantes ? Ceux qui le croient n'ont pas pris conscience de la sélection naturelle. La différence fondamentale entre l'hypothèse de Dieu authentiquement extravagante et l'hypothèse de l'univers apparemment extravagante est simple. Le multivers, bien qu'extravagant, est simple. Dieu, ou tout agent intelligent calculateur et décisionnaire doit être extrêmement improbable – exactement au même niveau statistique que les

entités qu'il est censé expliquer. En revanche, le multivers peut paraître extravagant simplement dans le *nombre* des univers ; mais si chacun de ces univers est simple dans ses lois fondamentales, nous ne postulons toujours rien d'extrêmement improbable. Ce n'est pas le cas quand il s'agit d'une forme quelconque d'intelligence.

Certains physiciens sont notoirement croyants (Russell Stannard et le révérend John Polkinghome sont les deux exemples britanniques que j'ai cités). Comme on pouvait s'y attendre, ils se saisissent de l'improbabilité des constantes physiques toutes réglées dans leur zone Goldilocks plus ou moins étroite, pour affirmer qu'il doit y avoir une intelligence cosmique les ayant réglées volontairement. J'ai déjà réfuté toutes les idées de ce genre en disant qu'elles soulevaient des problèmes plus grands qu'elles n'en résolvaient. Mais comment les théistes ont-ils essayé de répondre ? Comment réagissent-ils à l'argument que tout Dieu capable de créer un univers soigneusement réglé et bien prévu pour déboucher sur notre évolution, doit être une entité suprêmement complexe et improbable nécessitant une explication encore plus grande que celle qu'il est censé donner ?

Comme il nous a appris à nous y attendre, le théologien Richard Swinburne pense qu'il a une réponse à ce problème, et il l'expose dans son livre *Is There a God ?* [Dieu existe-t-il ?]. Il commence par prouver que son cœur est en bonne place en démontrant de façon convaincante pourquoi il faut toujours préférer l'hypothèse simple qui correspond aux faits. La science explique les choses par des interactions de choses plus

simples, et au bout du compte des interactions de particules fondamentales. Moi (comme vous, oserais-je dire), je pense que c'est une idée d'une jolie simplicité que toutes les choses sont faites de particules fondamentales qui, bien qu'extrêmement nombreuses, proviennent d'un petit ensemble fini de *types* de particules. Si nous sommes sceptiques, il y a des chances que ce soit parce que nous jugeons cette idée trop simple. Mais pour Swinburne, elle n'est absolument pas simple, bien au contraire.

Étant donné que le nombre de particules de n'importe quel type, mettons d'électrons, est important, Swinburne pense que c'est une trop grande coïncidence qu'un si grand nombre d'entre eux puissent avoir les mêmes propriétés. Un électron, passe encore. Mais des milliards et des milliards d'électrons, *tous dotés des mêmes propriétés*, il y a vraiment de quoi être incrédule. Pour lui, ce serait plus simple et plus naturel, et cela demanderait moins d'explication si tous les électrons étaient différents. Pis encore, aucun électron ne devrait garder naturellement ses propriétés plus d'un instant à la fois ; chacun devrait changer capricieusement, au hasard et de façon fugace d'un instant à l'autre. Voilà comment Swinburne se représente simplement les choses au départ. Tout ce qui est plus uniforme (ce que vous et moi appellerions plus simple) exige une explication particulière. « C'est seulement parce que les électrons, les fragments de cuivre et tous les autres objets matériels ont les mêmes capacités au XX^e siècle qu'au XIX^e siècle que les choses sont comme elles sont maintenant. »

Et c'est là que Dieu entre en scène. Dieu arrive à la rescousse en maintenant volontairement et continuellement les propriétés de tous ces milliards d'électrons et de fragments de cuivre, et en neutralisant leur tendance invétérée à fluctuer de façon erratique et désordonnée. Voilà pourquoi quand vous avez vu un électron, vous les avez tous vus ; voilà pourquoi les fragments de cuivre se comportent tous comme des fragments de cuivre, et voilà pourquoi chaque électron et chaque fragment de cuivre restent identiques de microseconde en microseconde et de siècle en siècle. C'est parce que Dieu garde en permanence un doigt sur la moindre particule, domptant ses excès fantasques et la ramenant à l'ordre avec son grand fouet pour qu'elle rentre dans le rang et reste pareille à toutes ses collègues.

Mais comment Swinburne peut-il vraiment maintenir que cette hypothèse de Dieu gardant en même temps des milliards et des milliards de doigts sur des électrons en cavale est une hypothèse *simple* ? C'est bien sûr, le contraire de la simplicité. Swinburne s'en tire avec panache par un morceau de bravoure intellectuel d'un culot époustouflant. Il affirme, sans justification aucune, que Dieu n'est qu'une substance *unique*. Quelle brillante économie de causes explicatives, comparée à tous ces giga-milliards de milliards d'électrons indépendants qui justement se trouvent être les mêmes !

Le théisme affirme que tous les autres objets qui existent sont amenés à exister et maintenus en existence par une seule substance, Dieu. Et il dit que toutes les propriétés que possède toute substance viennent de ce que Dieu fait ou permet qu'elle existe. C'est la marque d'une explication simple que de postuler peu de causes. À cet égard, il ne pourrait y avoir d'explication plus simple que celle qui ne postulerait qu'une seule cause.

Le théisme est plus simple que le polythéisme. Et le théisme postule pour sa cause unique une personne [dotée] d'un pouvoir infini (Dieu peut faire n'importe quoi de logiquement possible), d'un savoir infini (Dieu sait tout ce qu'il est logiquement possible de savoir), et d'une liberté infinie.

Swinburne concède généreusement que Dieu ne peut réaliser des exploits *logiquement* impossibles, et on lui sait gré de cette délicatesse. Cela étant posé, il n'y a pas de limite aux explications que l'on prête à la puissance infinie de Dieu. Est-ce que la science a un peu de mal à expliquer X ? Pas de problème, laissez cela. Il n'y a qu'à faire intervenir la puissance infinie de Dieu pour expliquer X (en même temps que tout le reste), et l'explication est toujours de la dernière simplicité car, après tout, il n'y a qu'un Dieu. Quoi de plus *simple* ?

Eh bien, en fait, pratiquement tout. Un Dieu capable de diriger et de contrôler en permanence le statut individuel de chaque particule de l'univers *ne peut pas* être simple. Son existence va nécessiter de plein droit une explication gigantesque. Pis encore (question de simplicité), d'autres coins de la conscience géante de Dieu vont être préoccupés en même temps par les agissements, les émotions et les prières de chaque être humain – et de tous les extraterrestres éventuels qui pourraient se trouver sur d'autres planètes dans cette galaxie et dans cent milliards d'autres. D'après Swinburne, il doit même décider en permanence de *ne pas* intervenir par des miracles pour nous sauver quand nous avons un cancer. Cela ne marcherait pas car : « Si Dieu répondait à la plupart des prières pour qu'un parent guérisse d'un cancer, le cancer ne serait plus un problème que les humains auraient à résoudre. » Et que ferions-nous *alors* de notre temps ?

Les théologiens ne vont pas tous aussi loin que Swinburne. Toutefois, l'idée remarquable que l'hypothèse de Dieu est simple peut se retrouver dans d'autres écrits modernes de théologie. Keith Ward, qui était alors le professeur titulaire de la chaire de théologie d'Oxford, s'est exprimé très clairement sur ce sujet dans son ouvrage de 1996, *God, Chance and Necessity* [Dieu, hasard et nécessité] :

En fait, le théiste dirait que Dieu est une explication très élégante, économique et fructueuse à l'existence de l'univers. Elle est économique car elle attribue l'existence et la nature d'absolument tout dans l'univers à un seul être, une cause ultime qui assigne une raison à l'existence de tout, y compris d'elle-même. Elle est élégante car à partir d'une idée clé, l'idée de l'être le plus parfait possible, toute la nature de Dieu et l'existence de l'univers peuvent s'expliquer de façon intelligible.

Comme Swinburne, Ward se trompe sur ce que signifie expliquer une chose, et il semble aussi ne pas comprendre ce que signifie dire d'une chose qu'elle est simple. Je ne sais pas bien si Ward pense vraiment que Dieu est simple ou si le passage ci-dessus était un exercice temporaire « d'argument pour l'argument ». Dans *Science and Christian Belief* Sir John Polkinghorne cite la critique de la pensée de Thomas d'Aquin que Ward avait rédigée auparavant : « Son erreur fondamentale est de supposer que Dieu est logiquement simple, simple pas seulement dans le sens que son être est indivisible, mais dans le sens beaucoup plus fort que ce qui est vrai de tout élément de Dieu est vrai de l'ensemble. Il est cependant très cohérent de supposer que, comme Dieu est indivisible, il est intérieurement complexe. » Sur ce point, Ward a raison. Effectivement, le biologiste Julian Huxley a défini en 1912 la complexité en termes d'« hétérogénéité des

éléments », par quoi il entendait un type particulier d'indivisibilité fonctionnelle [26].

Ailleurs, Ward donne la preuve de la difficulté qu'a l'esprit théologien à saisir d'où vient la complexité de la vie. Il cite un autre scientifique et théologien, le biochimiste Arthur Peacocke (le troisième de mon trio de scientifiques religieux britanniques), comme postulant l'existence dans la matière vivante d'une « propension à une complexité accrue ». Ward caractérise cela comme « une pression inhérente des changements évolutifs qui favorisent la complexité ». Il poursuit en suggérant qu'un tel biais « pourrait être une certaine pression du processus de mutation pour s'assurer que se produisent des mutations plus complexes ». Ward est sceptique sur ce point, et il a raison. La pulsion évolutive vers la complexité ne vient pas, du moins dans les lignées où elle se manifeste, d'une propension inhérente à la complexité accrue, pas plus que d'une mutation biaisée. Elle vient de la sélection naturelle : le processus qui, pour autant qu'on le sache, est le seul capable en fin de compte de produire de la complexité à partir de la simplicité. La théorie de la sélection naturelle est authentiquement simple. Il en va de même de son point de départ. Ce qu'elle explique, au contraire, est complexe jusqu'à l'indicible : plus complexe que tout ce que l'on peut imaginer, sauf un Dieu capable de la concevoir.

Interlude à Cambridge

Lors d'un congrès qui s'est tenu récemment à Cambridge sur la science et la religion, où je présentais l'argument que

j'appelle ici l'argument de l'ultime Boeing 747, je me suis heurté à ce que je définirais par euphémisme comme un échec cordial à rassembler les esprits sur la question de la simplicité de Dieu. Cette expérience a été révélatrice, aussi j'aimerais vous la faire partager.

Tout d'abord, je dois confesser (c'est probablement le mot qui convient) que ce congrès était patronné par la Templeton Foundation. L'auditoire était constitué d'un petit nombre de journalistes scientifiques de Grande-Bretagne et d'Amérique triés sur le volet. Moi, j'étais l'athée de service parmi les dix-huit intervenants invités. Un des journalistes, John Horgan, a dit que chacun d'entre eux avait reçu, outre la prise en charge de ses frais, la coquette somme de 15 000 dollars pour assister à ce congrès. Cela m'a étonné. Dans ma longue expérience des conférences universitaires, je n'avais jamais vu que les participants (contrairement aux intervenants) aient jamais été payés pour être présents. Si je l'avais su, cela aurait aussitôt éveillé mes soupçons. Est-ce que Templeton employait son argent pour suborner les journalistes scientifiques et corrompre leur intégrité scientifique ? John Horgan s'est posé plus tard la même question, et il a publié un article relatant toute son expérience [27]. Il y révélait, à mon grand dam, que l'annonce de ma participation en tant que conférencier l'avait aidé, ainsi que d'autres, à surmonter ses doutes :

Le biologiste britannique Richard Dawkins, dont la participation à cette rencontre avait contribué à me convaincre avec d'autres collègues de sa légitimité, était le seul intervenant qui ait dénoncé les croyances religieuses comme étant incompatibles avec la science, irrationnelles et néfastes. Les autres intervenants – trois agnostiques, un juif, un déiste et douze chrétiens (un philosophe musulman a déclaré forfait à la dernière

minute) – ont présenté un tableau qui penchait clairement du côté de la religion et du christianisme.

L'article de Horgan est lui-même d'une ambivalence désarmante. Malgré ses doutes, il s'est trouvé certains aspects de cette expérience qu'il a nettement appréciés (et moi aussi comme vous allez le voir). L'article disait :

Mes conversations avec ces croyants m'ont permis de mieux comprendre pourquoi certaines personnes intelligentes et fort instruites adhèrent à la religion. Un journaliste a discuté de l'expérience de parler en langues nouvelles et un autre a décrit sa relation intime avec Jésus. Mes convictions n'ont pas changé, ce qui n'a pas été le cas pour d'autres. Un type au moins a dit que sa foi vacillait à la suite de la dissection que Dawkins avait effectuée de la religion. Et si la Fondation Templeton peut aider à ce que se produise même un pas minuscule vers ma vision d'un monde sans religion, où est le mal ?

L'article de Horgan a été rediffusé par l'agent littéraire John Brockman sur son site Web « Edge » (dont on dit souvent que c'est un *salon* scientifique on-line), où il s'est attiré diverses réactions, dont une du physicien théoricien Freeman Dyson. J'ai répondu à Dyson en citant un extrait de son discours de réception quand il a reçu le prix Templeton. Que ça lui ait plu ou non, en acceptant ce prix, Dyson avait envoyé au monde un signal fort. Cela allait être interprété comme une adhésion à la religion par un des plus brillants physiciens du monde.

Je suis heureux de faire partie de la multitude des chrétiens qui ne se préoccupent guère de la doctrine de la Trinité ni de la vérité historique des Évangiles.

Mais n'est-ce pas là précisément ce que *dirait* tout scientifique athée s'il voulait donner l'impression d'être

chrétien ? J'ai poursuivi en donnant d'autres citations du discours de réception de Dyson, en les émaillant de façon satirique de questions imaginaires (en italiques) à un officiel de Templeton :

Ah, vous voulez aussi quelque chose d'un peu plus profond ! Écoutez ça...
« Je ne fais pas de claire distinction entre l'esprit et Dieu. Dieu est ce que devient l'esprit quand il a dépassé l'échelle de notre compréhension. »
J'en ai dit assez maintenant ? Je peux retourner travailler à la physique ? Ah, c'est pas encore assez ? OK, alors, qu'est-ce que vous pensez de ça :
« Même dans l'histoire épouvantable du XX^e siècle, je vois des preuves de progrès de la religion. Les deux individus qui ont symbolisé les maux de notre siècle, Adolf Hitler et Joseph Staline, ne se cachaient pas d'être athées. »
Je peux y aller maintenant [28] ? »

Dyson pourrait facilement réfuter l'implication de ces citations de son discours d'acceptation du prix Templeton si seulement il voulait expliquer clairement sur quoi il s'appuie pour croire en Dieu, au-delà du seul sens einsteinien auquel, comme je l'ai expliqué dans le premier chapitre, nous pouvons tous souscrire. Si je comprends l'idée de Horgan, c'est que l'argent de Templeton corrompt la science. Je suis sûr que Freeman Dyson est bien au-dessus de tout cela. Mais son discours n'en reste pas moins malheureux en ce qu'il semble se donner en exemple aux autres. Le prix Templeton est considérablement plus important que les pots-de-vin pour appâter les journalistes à Cambridge, avec un montant fixé explicitement au-dessus de celui du prix Nobel. Dans sa verve faustienne, mon ami le philosophe Daniel Dennett m'a dit un jour en plaisantant : « Richard, si un jour tu traverses des moments difficiles... »

Pour le meilleur ou pour le pire, j'ai assisté au congrès pendant deux jours, donnant personnellement une conférence et participant à la discussion de plusieurs autres présentations. J'ai défié les théologiens de répondre à la question de savoir si un Dieu capable de concevoir un univers ou autre chose de ce genre devrait être complexe et statistiquement improbable. La plus forte réponse que j'aie entendue était que j'imposais brutalement une épistémologie scientifique à une théologie qui ne demandait rien [29]. Les théologiens avaient toujours défini Dieu comme étant simple. Qui étais-je, moi, un scientifique, pour dicter aux théologiens qu'il fallait que leur Dieu soit complexe ? Les arguments scientifiques tels que ceux que j'avais l'habitude de déployer dans mon propre domaine n'étaient pas pertinents car les théologiens avaient toujours maintenu que Dieu se trouvait en dehors de la science.

Je n'ai pas eu l'impression que les théologiens qui montaient cette défense par la fuite étaient sciemment malhonnêtes. Je pense qu'ils étaient sincères. Pourtant, je me rappelais sans cesse irrésistiblement le commentaire de Peter Medawar sur *Le Phénomène humain* du père Teilhard de Chardin, dans ce qui est peut-être la plus grande critique négative de livre de tous les temps : « on ne peut pardonner à l'auteur sa malhonnêteté qu'en se disant qu'avant de tromper les autres, il s'est donné beaucoup de mal pour se tromper lui-même [30] ». Les théologiens de ma rencontre à Cambridge se *définissaient* eux-mêmes dans une zone de sécurité épistémologique où l'argumentation rationnelle ne pouvait pas les atteindre car ils avaient *décrété* qu'il en était ainsi. Qui étais-je pour dire que l'argumentation rationnelle était le seul

type d'argumentation admissible ? Il y a en dehors de la science d'autres moyens d'accéder à la connaissance, et c'est un de ces moyens qu'il convient de mettre en œuvre pour connaître Dieu.

Parmi ces autres moyens, le plus important se révèle être l'expérience subjective, personnelle de Dieu. Plusieurs participants au congrès de Cambridge ont affirmé que Dieu leur parlait, dans leur tête, d'une façon tout aussi vivante et personnelle qu'un autre humain. J'ai déjà traité de l'illusion et de l'hallucination dans le chapitre 3 (« L'argument de l'expérience personnelle »), mais à Cambridge j'ai ajouté deux idées. La première, c'est que si Dieu communiquait vraiment avec les humains, ce fait ne serait nullement hors du domaine de la science. Quoi ? Venant de je ne sais quel domaine d'un autre monde qui est son lieu de résidence naturel, Dieu fait irruption à grand fracas dans notre monde où ses messages peuvent être interceptés par des cerveaux humains, et ce phénomène n'aurait rien à voir avec la science ? Deuxièmement, un Dieu capable d'envoyer des signaux intelligibles à des millions de gens en même temps et d'en recevoir d'eux tous en même temps, ne peut être simple, quoi qu'il puisse être par ailleurs. Quelle largeur de bande ! Dieu n'a peut-être pas un cerveau fait de neurones ou une unité centrale faite de silicium, mais s'il a les pouvoirs qui lui sont attribués, il doit avoir quelque chose de construit de façon beaucoup plus élaborée et non aléatoire que les plus gros cerveaux des plus gros ordinateurs que l'on connaisse.

Mes amis théologiens n'ont pas cessé de revenir sur l'idée qu'il y a nécessairement une raison qui fait qu'il y a quelque chose au lieu de rien. Il doit y avoir une cause première de tout, et on pourrait aussi bien lui donner le nom de Dieu. Oui, ai-je dit, mais elle devait être simple et donc, quel que soit l'autre nom qu'on lui donne, le nom de Dieu ne convient pas (à moins qu'on le dépouille explicitement de tous les bagages que le mot « Dieu » porte dans l'esprit de la plupart des croyants). La cause première que nous cherchons a dû être la simple base d'une grue à auto-amorçage qui a au bout du compte hissé le monde tel que nous le connaissons jusqu'à la complexité de son existence actuelle. Dire que ce premier moteur était à l'origine assez compliqué pour faire croire au dessein intelligent, sans parler de la lecture dans les pensées de millions d'êtres humains en même temps, cela revient à se donner une main parfaite au bridge. Regardez autour de vous le monde de la vie, la forêt pluviale amazonienne avec ses riches entrelacs de lianes, de broméliacées, de racines et d'arcs-boutants ; son armée de fourmis et ses jaguars, ses tapirs et ses pécaris, grenouilles arboricoles et perroquets. Ce que vous regardez est l'équivalent statistique d'une main parfaite au bridge (pensez à toutes les autres façons dont vous pourriez permuter les éléments, dont aucun ne fonctionnerait), sauf que nous savons comment c'est arrivé : par cette grue de la sélection naturelle, qui fonctionne par étapes successives. Ce ne sont pas seulement les scientifiques que révolte le fait que l'on accepte sans rien dire l'idée qu'une telle improbabilité apparaisse spontanément, c'est aussi le bon sens. Suggérer que la cause première, la grande inconnue qui est responsable de quelque

chose plutôt que de rien, est un être capable de créer l'univers et de parler à un million de gens en même temps, c'est abdiquer totalement sa responsabilité de trouver une explication. C'est une affreuse démonstration de crochet céleste qui nie la pensée et se permet tout ce qu'il veut.

Je ne suis pas en train de prendre la défense d'un mode de pensée étroitement scientifique. Mais le strict minimum que devrait comporter une recherche honnête de la vérité quand elle se prépare à expliquer ces monstruosité d'improbabilité que sont une forêt pluviale, un récif corallien ou un univers, c'est une grue et pas un crochet céleste. Il n'est pas nécessaire que la grue soit la sélection naturelle. Il est vrai que personne n'a eu de meilleure idée. Mais il pourrait quand même y en avoir d'autres à découvrir. Peut-être est-ce que l'« inflation » postulée par les physiciens pour occuper une fraction de la première yoctoseconde de l'existence de l'univers se révélera, quand on la connaîtra mieux, être une grue cosmologique dressée à côté de celle, biologique, de Darwin. Ou bien, peut-être la grue insaisissable que cherchent les cosmologistes sera-t-elle une version de l'idée même de Darwin : soit le modèle de Smolin, soit une chose similaire. Ou peut-être sera-ce le multivers plus le principe anthropique adopté par Martin Rees et d'autres. Ce pourrait même être un concepteur surhumain, mais, en ce cas, ce ne sera sûrement *pas* un concepteur qui a simplement surgi, ou qui a toujours existé. Si (ce que je ne crois pas un instant) notre univers a été conçu, et à plus forte raison si son concepteur lit dans nos pensées et nous donne des conseils omniscients, l'absolution et la rédemption, ce concepteur lui-même doit être le produit final d'une sorte

d'escalator ou de grue à effets cumulés, peut-être une version du darwinisme dans un autre univers.

La défense de dernier retranchement de mes critiques à Cambridge était une attaque. Toute ma conception du monde a été condamnée au titre qu'elle était « du XIX^e siècle ». Cet argument est si mauvais que j'ai failli oublier d'en parler. Mais, malheureusement, je le rencontre assez souvent. Inutile de dire que ce n'est pas pareil de dire d'un argument qu'il est du XIX^e siècle et d'expliquer par où il pêche. Certaines idées du XIX^e siècle étaient de très bonnes idées, sans parler de l'idée dangereuse de Darwin. De toute façon, cette invective particulière paraissait un peu riche, venant, comme c'était le cas, d'un individu (un brillant géologue de Cambridge, sûrement déjà bien avancé sur la route faustienne menant à un futur prix Templeton) qui justifiait sa propre foi chrétienne en invoquant ce qu'il appelait l'historicité du Nouveau Testament. C'est précisément au XIX^e siècle que les théologiens, en particulier en Allemagne, ont jeté de sérieux doutes sur cette prétendue historicité, en utilisant pour ce faire les méthodes de l'histoire fondées sur les faits. À vrai dire, les théologiens du congrès ont vite signalé ce point.

De toute façon, il y a longtemps que je connais ce persiflage sur le XIX^e siècle. Il va de pair avec le sarcasme sur « l'athée du village ». Et avec le : « Contrairement à ce que vous avez l'air de penser, ah, ah ah, nous ne croyons plus à l'existence d'un vieillard à barbe blanche, ah ah ah ! » Ces trois plaisanteries sont un code pour désigner autre chose, exactement comme, quand j'habitais en Amérique à la fin des

années 1960, la « loi et l'ordre » étaient le code des politiciens pour désigner les préjugés contre les Noirs [31]. Alors quel est le sens codé de « vous êtes tellement XIX^e siècle » dans le contexte d'un argument sur la religion ? C'est le code de « Vous qui êtes si rustre et si mal dégrossi, comment pouvez-vous être insensible et mal élevé au point de me poser de but en blanc une question directe du genre “Est-ce que vous croyez aux miracles ?” ou “Est-ce que vous croyez que Jésus est né d'une vierge ?”. Ne savez-vous pas que ce sont des questions qu'on ne pose pas dans une société polie ? C'était bon pour le XIX^e siècle ». Mais essayez de penser pourquoi il est impoli de poser aujourd'hui ce genre de questions directes, concrètes à des croyants. C'est parce qu'elles sont gênantes ! Mais ce qui est gênant, c'est la réponse si c'est oui.

On voit maintenant clairement le rapport avec le XIX^e siècle. C'était le dernier moment où une personne instruite pouvait encore admettre sans en être gênée qu'elle croyait à des miracles comme l'immaculée Conception. Quand on insiste aujourd'hui pour qu'ils répondent, beaucoup de chrétiens fort instruits sont trop fidèles à leurs engagements pour nier l'immaculée Conception et la résurrection. Mais ils en sont gênés car leur esprit rationnel sait que c'est absurde, si bien qu'ils préféreraient de beaucoup qu'on ne le leur demande pas. Et donc, si quelqu'un comme moi insiste pour poser la question, c'est moi qui suis accusé d'être « XIX^e siècle ». Quand on y pense, c'est vraiment très drôle.

J'ai quitté le congrès stimulé et revigoré, renforcé dans ma conviction que l'argument de l'improbabilité – le coup de

l'« ultime Boeing 747 » – est un argument très grave contre l'existence de Dieu et sur lequel j'attends encore qu'un théologien me donne une réponse valable malgré les nombreuses occasions et sollicitations qui se sont présentées. Dan Dennett le décrit fort justement comme « une réfutation sans appel, aussi dévastatrice que quand Philon l'utilisa pour battre à plate couture Cléanthe dans les *Dialogues* de Hume deux siècles auparavant. Un crochet céleste ne ferait au mieux que différer la solution du problème, mais Hume ne pouvait pas en proposer une, et c'est pourquoi il s'avoua vaincu [32] ». C'est Darwin, bien sûr, qui a fourni la grue vitale. Comme Hume l'aurait appréciée !

Ce chapitre contenait l'argument central de ce livre, et donc, au risque de donner l'impression de me répéter, je vais le résumer en une série de six points.

1. Un des plus grands défis qu'ait rencontré l'intellect humain au fil des siècles a été d'expliquer d'où vient l'apparence de dessein improbable et complexe dans l'univers.

2. La tentation naturelle est d'attribuer l'apparence de dessein à un dessein réel. Dans le cas d'un artefact de fabrication humaine comme une montre, le concepteur était bien un ingénieur intelligent. Il est tentant d'appliquer la même logique à l'œil ou à l'oreille, à l'araignée ou à l'être humain.

3. C'est une fausse tentation car l'hypothèse du concepteur soulève aussitôt le problème plus grand du concepteur du concepteur. Tout notre problème de départ était celui

d'expliquer l'improbabilité statistique. Il n'y a à l'évidence pas de solution pour postuler une chose encore plus improbable. Nous avons besoin d'une grue, pas d'un crochet céleste, car seule une grue peut faire ce travail qui consiste à monter graduellement et de façon plausible de la simplicité à une complexité qui sinon serait improbable.

4. La grue la plus ingénieuse et la plus puissante que l'on ait découverte jusqu'à présent est l'évolution darwinienne par sélection naturelle. Darwin et ses successeurs ont montré comment, avec une improbabilité statistique et une apparence de dessein spectaculaires, des créatures vivantes ont évolué par degrés lents et progressifs à partir de débuts simples. Nous pouvons maintenant dire sans danger que l'illusion de dessein dans les créatures vivantes se réduit à n'être que cela, une illusion.

5. Nous n'avons pas encore de grue équivalente pour la physique. Une certaine sorte de théorie du multivers pourrait en principe faire pour la physique le même travail explicatif que le darwinisme pour la biologie. Ce genre d'explication est superficiellement moins satisfaisant que la version biologique du darwinisme car elle requiert davantage de chance. Cependant le principe anthropique nous autorise à postuler bien plus de chance que celle dont se satisfait notre intuition humaine limitée.

6. Il ne faut pas renoncer à espérer voir apparaître une meilleure grue en physique, quelque chose d'aussi puissant que le darwinisme pour la biologie. Mais même en l'absence de grue fortement satisfaisante correspondant à la grue de la

biologie, les grues relativement faibles dont nous disposons à présent sont, quand elles sont soutenues par le principe anthropique, meilleures à l'évidence que l'hypothèse du crochet céleste qui postule l'existence d'un concepteur intelligent, et qui se réfute lui-même.

Si l'argumentation de ce chapitre est retenue, la prémisse factuelle de la religion, l'hypothèse de Dieu, ne tient pas. C'est jusqu'ici la principale conclusion de ce livre. Viennent maintenant différentes questions. Même si l'on accepte l'idée que Dieu n'existe pas, est-ce que la religion n'a pas toujours beaucoup d'arguments en sa faveur ? N'a-t-elle pas le pouvoir de consoler ? Ne motive-t-elle pas les gens à faire le bien ? Sans religion, comment saurions-nous ce qui est bien ? Pourquoi, de toute façon être aussi hostile ? Pourquoi, si elle est fausse, toutes les cultures du monde ont-elles une religion ? Vraie ou fausse, la religion est omniprésente, et donc, d'où vient-elle ? C'est sur cette dernière question que nous allons nous pencher maintenant.

Notes – Chapitre 4

- [1] Une revue exhaustive de la provenance, des utilisations et des citations de cette analogie est donnée, d'un point de vue créationniste, par Gert Korthof, sur <http://home.wxs.nl/~gkorthof/korthof46a.htm>. (lien mort *N.d.N.*)
- [2] Certains, peu gentils, ont qualifié le dessein intelligent de créationnisme en smoking bon marché.
- [3] *Niggardly* signifie « chiche », « pingre ». Il a été confondu avec *nigger*, qui signifie « nègre » avec la même valeur péjorative qu'en français. (*N.d.T.*)
- [4] Équivalent britannique du « suffrage universel », cette prestigieuse conquête de la Révolution française qui, cela allait sans dire, ne concernait que les hommes. (*N.d.T.*)
- [5] Le latin et le grec classiques étaient mieux outillés. Le latin *homo* (grec *anthropo-*) signifie « humain », opposé à *vir* (*andro-*) pour homme, et *femina* pour femme. Ainsi, l'anthropologie s'intéresse à toute l'humanité, alors que l'andrologie et la gynécologie sont des branches de médecine sexuellement exclusives.
- [6] Littéralement, l'esprit du temps.
- [7] Adams (2002), p. 99. Mon « élogie pour Douglas », rédigée le lendemain de sa mort est reproduite en épilogue de *The Salmon of Doubt*, ainsi que dans *A Devil's Chaplain*, où figure aussi l'éloge funèbre que j'ai prononcé à la cérémonie à sa mémoire en l'église de Saint-Martin-in-the-Fields.
- [8] Interview dans *Der Spiegel*, 26 décembre 2005.
- [9] Susskind (2006,17).
- [10] Voir aussi son livre de 2007, *God, the Failed Hypothesis : How Science Shows that God Does Not Exist* [Dieu, l'hypothèse qui a échoué : comment la science montre que Dieu n'existe pas].
- [11] Watchtower : tour de guet. (*N.d.T.*)
- [12] Behe (1996).

[13] Il en existe un exemple dans la fiction. Dans *His Dark Materials*, l'auteur de romans pour enfants Philip Pullman imagine une espèce d'animaux, le « mulefan », qui coexiste avec des arbres produisant des cosses de graines parfaitement rondes avec un trou au milieu. Le mulefan s'en fait des roues. Celles-ci, ne faisant pas partie de son corps, n'ont pas de nerfs ni de vaisseaux sanguins qui pourraient s'entortiller autour de l'« axe », un solide ergot de corne ou d'os. Pullman a la présence d'esprit d'ajouter que le système ne fonctionne que parce que la planète est pavée de rubans naturels de basalte servant de « routes ». Les roues sont totalement inutiles en pleine nature.

[14] Il est fascinant de voir que le principe des muscles intervient encore dans un troisième mode chez quelques insectes comme les mouches, les abeilles et les coccinelles chez lesquelles le muscle alaire est intrinsèquement oscillatoire comme dans le moteur alternatif. Alors que d'autres insectes comme la sauterelle envoient des instructions nerveuses pour chaque battement d'aile (comme chez les oiseaux), les abeilles n'en envoient qu'une pour allumer (ou éteindre) le moteur oscillatoire. Les bactéries, quant à elles, ont un mécanisme qui n'est ni un simple contacteur (comme le muscle alaire de l'oiseau), ni un alternateur (comme le muscle du vol de l'abeille), mais un véritable rotateur : à cet égard, il est comme le moteur électrique ou le moteur Wankel.

[15] <http://www.millerandlevine.com/km/evol/design2/article.html>.

[16] Ce récit du procès Dover ainsi que les citations sont de A. Bottaro, M.A. Inlay et N.J. Matzke, « Immunology in the spotlight at the Dover "Intelligent Design" trial », *Nature Immunology*, 7, 2006, 433-435.

[17] J. Coyne, « God in the details : the biochemical challenge to evolution », *Nature*, 383, 1996, 227-228. L'article de Coyne et moi, « One side can be wrong », a été publié dans le *Guardian*, 1^{er} septembre 2005 : [http://www.guardian.co.uk/life/feature/story/0,13026,1559743,00.h](http://www.guardian.co.uk/life/feature/story/0,13026,1559743,00.html) (lien mort *N.d.N.*)

La citation du « blogueur éloquent » se trouve sur :

http://www.religionis-bullshit.net/blog/2005_09_01_archive.php. (lien mort *N.d.N.*)

[18] Dawkins (1995).

- [19] Carter a reconnu plus tard que le nom de « cognizability principle » conviendrait mieux pour le principe d'ensemble, au lieu du nom de « anthropic principle » (principe anthropique) déjà utilisé partout : B. Carter, « The anthropic principle and its implications for biological evolution », *Philosophical Transactions of the Royal Society of London*, A, 310, 1983, 347-363. Pour une discussion très détaillée du principe anthropique, voir Barrow et Tipler (1988).
- [20] Si cela vous étonne, peut-être souffrez-vous du chauvinisme de l'hémisphère Nord qui a été décrit à la p. 122.
- [21] Comins (1993).
- [22] J'ai développé cet argument plus en détail dans *L'Horloger aveugle* (Dawkins, 1986).
- [23] Je dis « vraisemblablement » un peu parce que je ne sais pas comment pourraient se présenter d'autres formes de vie extraterrestre, et aussi parce que c'est peut-être une erreur de n'envisager que les conséquences d'un seul changement de constante à la fois. Pourrait-il y avoir d'autres *combinaisons* de valeurs des six nombres qui seraient favorables à la vie selon des modes que nous ne pouvons découvrir si nous ne les considérons qu'un par un ? Toutefois, par simplicité, je fais comme si nous avions vraiment beaucoup de difficultés à expliquer l'apparence de réglage subtil des constantes fondamentales.
- [24] Susskind (2006) donne une splendide plaidoirie du principe anthropique dans le mégavers. Il dit que la majorité des physiciens déteste cette idée. Pour ma part, je ne comprends pas pourquoi ; je la trouve très belle, peut-être parce que ma conscience a été éveillée par Darwin.
- [25] Murray Gell-Mann, cité par John Brockman sur le site « Edge », http://www.edge.org/3rd_culture/bios/smolin.html.
- [26] Ward (1996, 99) ; Polkinghome (1994, 55).
- [27] J. Horgan, « The Templeton Foundation : a skeptic's take », *Chronicle of Higher Education*, 7 avril 2006. Voir aussi http://www.edge.org/3rd_culture/horgan06/horgan06_index.html.
- [28] Je traite de cette calomnie dans le chapitre 7.

[29] Cette accusation rappelle le NOMA dont j'ai traité les affirmations prétentieuses dans le chapitre 2.

[30] P. B. Medawar, analyse de *The Phenomenon of Man*, reproduite dans Medawar (1982, 242).

[31] En Grande-Bretagne, les « centres-villes » avaient exactement le même sens codé, ce qui a inspiré à Auberon Waugh cette référence affreusement désopilante aux « centres-villes des deux sexes ».

[32] Dennett (1995/2000,180).

5

LES RACINES DE LA RELIGION

Pour le psychologue évolutionniste, l'extravagance universelle des rituels religieux, avec leur coût en temps, en ressources, en souffrances et en privations, doit montrer aussi clairement que le derrière d'un mandrill que la religion serait une adaptation.

MAREK KOHN

L'impératif darwinien

Chacun a sa théorie personnelle sur l'origine de la religion et sur le pourquoi de sa présence dans toutes les cultures humaines. Elle apporte consolation et réconfort. Elle crée des liens dans les groupes. Elle répond à notre besoin de comprendre pourquoi nous existons. Je vais expliquer cela dans un instant, mais je veux commencer par aborder une question qui prend le pas sur toutes les autres pour des raisons que nous allons voir, c'est une question darwinienne sur la sélection naturelle.

Sachant que nous sommes des produits de l'évolution darwinienne, il faut s'interroger sur la pression ou les pressions de la sélection naturelle qui ont favorisé au départ l'élan vers la religion. Des considérations darwiniennes classiques en matière d'économie donnent à cette question plus d'acuité. La religion est un tel gaspillage, une telle extravagance, alors qu'en général la sélection darwinienne s'attaque au gaspillage et l'élimine. La nature est un comptable avare, qui compte ses sous, l'œil rivé à sa montre, et qui

sanctionne la moindre extravagance. Sans relâche et sans cesse, comme l'expliquait Darwin, « la sélection naturelle examine minutieusement chaque jour et à chaque heure tout autour du monde chaque variation, même la plus infime, rejetant celle qui est mauvaise, préservant et ajoutant toutes celles qui sont bonnes ; travaillant silencieusement et insensiblement chaque fois et partout où l'occasion se présente à l'amélioration de chaque être organique » Si un animal sauvage exécute habituellement une activité inutile, la sélection naturelle favorisera ses rivaux qui consacrent plutôt leur temps et leur énergie à survivre et à se reproduire. La nature ne peut pas se permettre des jeux d'esprit frivoles. L'utilitarisme impitoyable l'emporte toujours malgré les apparences.

À cet égard, la queue du paon est un jeu d'esprit par excellence. Il est sûr qu'elle ne favorise pas la survie de son possesseur. Mais elle avantage bien les gènes qui le distinguent de ses rivaux moins spectaculaires. Cette queue est une publicité dont le coût est amorti dans l'économie de la nature par les femelles qu'elle attire. Il en va de même pour le travail et le temps que l'oiseau à berceau consacre à son nid : une sorte de queue annexe qu'il se construit avec de l'herbe, des brindilles, des baies de couleur, des fleurs, et, le cas échéant, des perles, des babioles et des capsules de bouteille. Ou bien, pour prendre un exemple où n'intervient pas la publicité, il y a le « fourmillage », cette habitude bizarre des oiseaux, comme le geai, de se « baigner » dans une fourmilière ou de se garnir les plumes de fourmis. Personne ne sait bien à quoi sert cette pratique, peut-être est-ce une sorte de mesure d'hygiène,

consistant à débarrasser ses plumes de leurs parasites ; il existe plusieurs autres hypothèses, mais aucune n'est fortement corroborée. Mais cette incertitude quant aux détails n'empêche pas, et ne doit pas empêcher, les darwiniens d'avoir l'intime conviction que cette pratique « sert » à quelque chose. En l'occurrence, le bon sens pourrait prévaloir, mais la logique darwinienne a une bonne raison de penser que si les oiseaux n'agissaient pas ainsi, leurs perspectives statistiques de réussite génétique en souffriraient, même si l'on ne sait pas encore précisément comment. Cette conclusion découle des deux prémisses qui vont de pair, à savoir que la sélection naturelle sanctionne le gaspillage de temps et d'énergie, et que l'on observe régulièrement que les oiseaux consacrent du temps et de l'énergie au fourmillage. S'il existe une définition en une phrase de ce principe d'« adaptationnisme », elle a été exprimée – reconnaissons-le en termes quelque peu excessifs – par le brillant généticien d'Harvard, Richard Lewontin : « À mon avis, s'il est un point sur lequel tous les évolutionnistes sont d'accord, c'est qu'il est pratiquement impossible de faire un meilleur travail dans son environnement que l'organisme dans l'environnement qui est le sien [1]. » Si le fourmillage n'était pas positivement utile pour la survie et la reproduction, il y a longtemps que la sélection naturelle aurait favorisé les individus qui ne le pratiquent pas. Le darwinien pourrait être tenté de dire la même chose de la religion, d'où la nécessité de cette discussion.

Pour l'évolutionniste, les rituels religieux « sautent aux yeux comme les paons dans une clairière ensoleillée » (expression de Dan Dennett). Le comportement religieux est

un équivalent humain ostensible du fourmillage ou de la construction du nid de l'oiseau à berceau. Il consomme du temps et de l'énergie, dans un décorum souvent aussi extravagant que le plumage de l'oiseau de paradis. La religion peut mettre en danger la vie des individus pieux aussi bien que celle des autres. Des millions de gens ont été torturés pour leur fidélité à une religion, persécutés par des zélotes au service d'une autre religion qui dans bien des cas n'est pas très différente. La religion engloutit les ressources, parfois dans des proportions considérables. La construction d'une cathédrale du Moyen Âge pouvait prendre à construire l'équivalent de 3 650 000 journées de travail (ou cent siècles), sans jamais servir d'habitation ou avoir d'utilité concrète visible. Était-ce une sorte de queue de paon architecturale ? Si oui, vers qui était dirigée cette publicité ? La musique sacrée et la peinture religieuse ont considérablement monopolisé les talents au Moyen Âge et à la Renaissance. Des dévots sont morts pour leurs dieux et ont tué en leur nom ; ils se sont flagellé le dos jusqu'à ce qu'il ruisselle de sang, ils ont fait vœu de célibat ou de silence solitaire pour toute la vie, le tout au service de la religion. Et pour quoi tout cela ? Quel avantage procure la religion ?

Pour les darwiniens, l'« avantage » renvoie normalement à une certaine augmentation de la survie des gènes de l'individu. Ce qui est problématique ici, c'est que l'avantage darwinien ne se limite pas aux gènes de l'organisme individuel. L'avantage peut avoir trois autres bénéficiaires. Le premier se trouve dans la théorie de la sélection de groupe, et je vais y venir. Le deuxième, dans la théorie que j'ai défendue dans *The*

Extended Phenotype : l'individu que vous voyez agir peut être manipulé par les gènes d'un autre individu, éventuellement un parasite. Dan Dennett nous rappelle que la grippe est aussi universelle chez les êtres humains que la religion, et pourtant jamais nous ne pourrions émettre l'idée qu'elle nous fait du bien. On connaît beaucoup d'exemples de comportements d'animaux manipulés pour favoriser la transmission d'un parasite à un proche. J'ai exprimé cette idée dans mon « théorème central du phénotype étendu » : le comportement d'un animal tend à maximiser la survie des gènes « pour » ce comportement, que ces gènes se trouvent ou non à résider dans le corps de l'animal particulier qui l'exerce.

Troisième bénéficiaire possible, le « théorème central » peut substituer aux gènes le terme plus général de « répliqueurs ». L'omniprésence de la religion signifie probablement qu'elle a agi pour avantager un tiers, mais qui n'est pas forcément nous ou nos gènes. Ce peut être seulement les idées religieuses elles-mêmes, dans la mesure où elles se comportent un peu comme des gènes, comme des répliqueurs. J'en parlerai plus loin dans la section « Fais doucement car tu marches sur mes mêmes ». En attendant, je poursuis sur des interprétations plus traditionnelles du darwinisme dans lesquelles l'« avantage » est censé servir la survie et la reproduction de l'individu.

Les peuples de chasseurs-cueilleurs, comme les tribus aborigènes d'Australie, vivent vraisemblablement un peu de la même façon que nos ancêtres lointains. Le philosophe des sciences néo-zélandais et australien Kim Sterelny attire

l'attention sur un contraste spectaculaire dans leur mode de vie. D'un côté les aborigènes sont capables de survivre remarquablement bien dans des situations qui mettent à l'épreuve leurs compétences techniques jusqu'à l'extrême. Mais, poursuit-il, si intelligente que puisse être notre espèce, nous sommes intelligents *avec perversité*. Les mêmes peuples qui sont si malins sur tout ce qui concerne le monde naturel et la façon d'y survivre encomrent leur esprit de croyances fausses à l'évidence et pour lesquelles le terme « inutile » est un euphémisme généreux. Sterelny lui-même connaît bien les peuples aborigènes de Papouasie-Nouvelle-Guinée. Ils survivent dans des conditions pénibles où la nourriture est difficile à trouver, grâce à « une connaissance d'une exactitude légendaire de leur environnement biologique. Mais ils combinent ce savoir avec des obsessions profondes et destructrices sur la pollution par les menstruations des femmes et la sorcellerie. De nombreuses cultures locales sont tourmentées par la peur de la sorcellerie et de la magie et par la violence qui l'accompagne ». Sterelny nous défie d'expliquer « comment on peut être en même temps si intelligent et si bête [2] ».

Malgré des différences de détail à travers le monde, dans toutes les cultures connues s'observe une version quelconque des rituels coûteux en temps et en richesses et source d'hostilité, ces fantaisies des religions, si coupées de la réalité et si contreproductives. Vraisemblablement, si certains individus plus instruits ont quitté leur religion, tous ont été élevés dans une culture religieuse dont ils ont en général eu à décider consciemment de se séparer. La vieille plaisanterie

d'Irlande du Nord « Oui, mais êtes-vous athée protestant ou athée catholique ? » est pleine de vérité amère. On peut considérer le comportement religieux comme un universel humain au même titre que le comportement hétérosexuel. Dans ces deux généralisations, il y a place pour des exceptions individuelles, mais celles-ci ne comprennent que trop bien la règle dont elles se sont écartées. Les traits universels d'une espèce exigent une explication darwinienne.

Il est évident qu'il n'est pas difficile d'expliquer l'avantage darwinien du comportement sexuel. Il vise à faire des bébés même quand la contraception ou l'homosexualité semblent le démentir. Mais qu'en est-il du comportement religieux ? Pourquoi est-ce que les êtres humains jeûnent, se mettent à genoux, font des genuflexions, se flagellent, hochent la tête devant un mur comme des maniaques, font des croisades, ou s'adonnent à d'autres pratiques coûteuses qui peuvent consumer leur vie et, dans des cas extrêmes, y mettre fin ?

Avantages directs de la religion

De petits indices tendent à prouver que la foi protège les gens des maladies liées au stress. Cette preuve n'est pas très forte, mais il serait étonnant qu'elle soit fautive pour une raison analogue à celle qui interviendrait dans l'efficacité éventuelle des guérisseurs. J'aimerais bien qu'il ne soit pas nécessaire d'ajouter que ces effets positifs ne confortent en rien les prétentions de la religion à la vérité. Pour reprendre les termes de George Bernard Shaw, « Le fait qu'un croyant est

plus heureux qu'un sceptique n'est pas plus pertinent que le fait qu'un homme ivre est plus heureux qu'un homme sobre ».

Ce que peut donner un médecin à un malade, c'est en partie le consoler et le rassurer, ce qui n'est pas négligeable pour autant. Mon médecin n'agit pas littéralement comme un guérisseur en imposant les mains, mais plus d'une fois j'ai été « guéri » sur-le-champ d'un problème bénin par la voix rassurante d'un visage intelligent au-dessus d'un stéthoscope. L'effet placebo est bien décrit dans la littérature, et ce n'est même pas un mystère. On peut démontrer que les cachets de poudre de perlimpinpin qui n'ont absolument aucune activité pharmacologique améliorent la santé. C'est la raison pour laquelle dans les essais en double aveugle il faut utiliser des placebos comme témoins. C'est ce qui fait que les remèdes homéopathiques semblent efficaces, alors qu'ils sont si dilués qu'ils ont la même quantité d'ingrédient actif que le placebo, à savoir aucune molécule active. Soit dit en passant, l'incursion des avocats sur le territoire des médecins a cette conséquence regrettable que les médecins ont peur maintenant de prescrire des placebos dans leur pratique courante. Ou bien, la bureaucratie peut les obliger à identifier le placebo dans des notes accessibles au malade, ce qui bien sûr en annihile l'effet. Les homéopathes peuvent être relativement efficaces car, à la différence des médecins orthodoxes, ils ont toujours le droit d'administrer des placebos, sous un autre nom. Ils passent aussi plus de temps à parler à leurs patients et à leur témoigner de la gentillesse. Dans les débuts de sa longue histoire, la réputation de l'homéopathie a involontairement beaucoup gagné de l'absence totale d'action de ses remèdes,

contrairement aux pratiques médicales orthodoxes telles que les saignées, qui n'étaient pas sans danger.

Est-ce que la religion est un placebo qui prolonge la vie en réduisant le stress ? Peut-être, encore que cette théorie doit essuyer le feu des sceptiques qui opposent les nombreux cas où elle provoque le stress au lieu de l'atténuer. Il est difficile de croire, par exemple, que la santé soit améliorée par l'état semi-permanent de culpabilité morbide dont souffrent les catholiques dotés d'une fragilité humaine normale et d'une intelligence inférieure à la normale. Il n'est peut-être pas juste de faire une distinction pour les catholiques. La comédienne américaine Cathy Ladman fait remarquer que « Toutes les religions sont les mêmes : la religion, c'est fondamentalement la culpabilité, avec des jours de fêtes différents ». De toute façon, je trouve que la théorie du placebo n'explique pas le phénomène de la présence massive de la religion à travers le monde. Je ne pense pas que la raison d'être de la religion réside dans le fait qu'elle réduisait le niveau de stress de nos ancêtres. Cette théorie n'est pas assez charpentée pour tout expliquer, même si elle peut avoir un rôle subsidiaire. La religion est un grand phénomène qui nécessite une théorie de grande envergure pour l'expliquer.

D'autres théories passent complètement à côté des explications darwiniennes. Je parle d'arguments comme « la religion répond à notre curiosité sur l'univers et sur notre place dans l'univers », ou « la religion console ». Il y a peut-être là quelque vérité psychologique, comme nous le verrons dans le chapitre 10, mais aucune n'est en soi une explication

darwinienne. Comme l'a dit Steven Pinker fort justement dans *Comment fonctionne l'esprit*, « cela ne fait que poser la question de savoir comment évoluerait l'esprit pour trouver du réconfort dans des croyances dont il sait pertinemment qu'elles sont fausses. Celui qui gèle ne trouve aucun réconfort à croire qu'il a chaud ; celui qui est face à face avec un lion n'est pas soulagé par la conviction que c'est un lapin ». À tout le moins, il faut que la théorie de la consolation soit traduite en termes darwiniens, et c'est plus difficile que vous ne pourriez le penser. Les explications psychologiques de ce qu'une certaine croyance est perçue comme agréable ou désagréable sont des explications prochaines et pas lointaines.

Les darwiniens attachent beaucoup d'importance à cette distinction entre le prochain et le lointain. La cause prochaine de l'explosion dans le cylindre d'un moteur à combustion interne invoque l'étincelle de la bougie. Sa cause lointaine concerne l'objectif pour lequel cette explosion a été conçue : activer un piston, lequel fait tourner un arbre de transmission. La cause prochaine de la religion pourrait être une hyperactivité dans un ganglion particulier du cerveau. Je n'irai pas plus avant dans l'idée neurologique d'un « centre du divin » dans le cerveau car je ne m'intéresse pas ici aux causes prochaines. Non qu'il faille les sous-estimer. Je recommande l'ouvrage de Michael Shermer *How We Believe : The Search for God in an Age of Science* pour une discussion succincte où est citée l'idée de Michael Persinger et d'autres que les expériences de visions religieuses sont liées à l'épilepsie du lobe temporal.

Mais ce qui m'intéresse dans ce chapitre, ce sont les causes darwiniennes *ultimes*. Si les spécialistes de neurosciences trouvent un « centre du divin » dans le cerveau, les scientifiques darwiniens comme moi continueront à vouloir comprendre quelles pressions de la sélection naturelle l'ont fait évoluer. Pourquoi ceux de nos ancêtres qui avaient une tendance génétique à acquérir un centre du divin ont-ils survécu pour avoir plus de petits-enfants que leurs rivaux qui n'avaient pas ce centre ? La question ultime des darwiniens n'est pas meilleure, ni plus profonde, ni plus scientifique que la question prochaine des neurologues, mais c'est celle qui m'intéresse ici.

Les darwiniens ne se satisfont pas non plus des explications politiques, du genre « la religion est un outil qu'emploie la classe dirigeante pour soumettre les plus démunis ». Il est sûrement vrai qu'en Amérique les esclaves noirs se consolait avec la promesse d'une autre vie ; elle leur permettait de mieux supporter leurs conditions de vie du moment, ce qui avantageait leurs propriétaires. La question de savoir si les religions sont volontairement élaborées par des prêtres ou des dirigeants cyniques est intéressante, et les historiens devraient y travailler. Mais ce n'est pas en soi une question darwinienne. Les darwiniens continuent à vouloir savoir pourquoi les gens cèdent facilement aux charmes de la religion et ainsi se font facilement exploiter par les prêtres, les politiciens et les rois.

Quand bien même un manipulateur cynique utiliserait le désir sexuel comme un outil de pouvoir politique, il nous

faudrait toujours l'explication darwinienne nous disant pourquoi cela fonctionne. Dans le cas du désir sexuel, la réponse est facile : notre cerveau est organisé de telle façon qu'il trouve du plaisir dans l'activité sexuelle car, dans le contexte de la nature, c'est ce qui fait les bébés. Ou bien, un manipulateur politique pourrait utiliser la torture pour arriver à ses fins. Là encore, le darwinien doit expliquer pourquoi cette torture est efficace, pourquoi nous sommes prêts à faire pratiquement n'importe quoi pour éviter la douleur intense. Là encore, cela paraît d'une évidence banale, mais le darwinien doit quand même le dire clairement : la sélection naturelle a installé la perception de la douleur pour signaler toute lésion du corps susceptible de menacer la vie, et elle nous a programmés pour l'éviter. Les rares individus insensibles à la douleur ou qui n'y attachent pas d'importance meurent en général jeunes, de blessures que nous autres aurions fait en sorte d'éviter. Qu'il soit cyniquement exploité ou qu'il se manifeste spontanément, quelle est la cause *ultime* du désir de dieux ?

La sélection de groupe

Certaines explications qualifiées d'ultimes se révèlent être des théories de sélection de groupe – ou sont reconnues comme telles. La sélection de groupe est l'idée controversée que la sélection darwinienne effectue un choix parmi les espèces ou parmi d'autres *groupes* d'individus. D'après l'archéologue de Cambridge Colin Renfrew, le christianisme aurait survécu par une forme de sélection de groupe parce

qu'il encourage l'idée de loyauté et d'amour fraternel dans le groupe, ce qui aide les groupes religieux à survivre aux dépens de groupes moins religieux. Dans *Darwin's Cathedral*, l'apôtre américain de la sélection de groupe D.S. Wilson a exposé plus en détail une idée similaire.

Voici un exemple que j'ai inventé pour montrer à quoi pourrait ressembler une théorie de la religion par la sélection de groupe. Une tribu ayant un « dieu des batailles » particulièrement belligérant gagne les guerres contre les tribus rivales que leurs dieux poussent à la paix et à l'harmonie, ou contre celles qui n'ont pas de dieux. Les guerriers qui croient dur comme fer que le martyre va les envoyer tout droit au paradis se battent courageusement, prêts à donner leur vie. Ainsi les tribus qui ont une religion de ce type ont plus de chances de survivre dans les guerres tribales, de s'emparer du bétail des tribus vaincues et de prendre leurs femmes pour s'en faire des concubines. Ces tribus gagnantes donnent naissance à des tribus filles qui s'en détachent pour engendrer d'autres tribus, toutes vénérant le même dieu tribal. Soit dit en passant, l'idée d'un groupe donnant naissance à d'autres groupes, telle une ruche d'où se détachent des essaims, n'est pas invraisemblable. L'anthropologue Napoleon Chagnon a décrit exactement ce phénomène de fission dans les villages dans sa fameuse étude du « Peuple féroce », les Yanomami de la jungle sud-américaine [3].

Chagnon ne défend pas la sélection de groupe, et moi non plus. Cette théorie fait l'objet d'énormes critiques. N'étant pas impartial dans cette controverse, je dois résister à la tentation

d'enfourcher mon destrier favori qui me fait allégrement passer du coq à l'âne, et m'écarterait du droit chemin de ce livre. Certains biologistes confondent la vraie sélection de groupe, comme dans mon exemple hypothétique du dieu des batailles, avec une autre chose qu'ils *appellent* la sélection de groupe et qui, à y regarder de plus près, se révèle être soit la sélection de parenté, soit l'altruisme réciproque (voir le chapitre 6).

Ceux d'entre nous qui ne minimisent pas la sélection de groupe admettent qu'en principe elle peut intervenir. La question est de savoir si elle joue un rôle important dans l'évolution. Quand on la compare à la sélection aux niveaux inférieurs – comme quand on allègue la sélection de groupe pour expliquer le sacrifice personnel de l'individu – la sélection de niveau inférieur a des chances de l'emporter. Dans notre tribu hypothétique, imaginez un seul guerrier poursuivant son intérêt personnel dans une armée dominée par des individus aspirant au martyre, et désireux de mourir pour la tribu et s'attirer une récompense dans les cieux. Ses chances de finir du côté gagnant ne seront que légèrement inférieures s'il traîne à l'arrière pour sauver sa peau. Le martyre de ses camarades l'avantagera plus qu'il n'avantagera chacun d'eux en moyenne car ils seront morts. Il aura plus de chances qu'eux de se reproduire, et ses gènes pour refuser le martyre auront plus de chances de se reproduire dans la génération suivante. Et donc les tendances au martyre diminueront dans les générations futures.

Cet exemple est simplifié mais il illustre un problème récurrent de la sélection de groupe. Les théories de la sélection de groupe appliquées au sacrifice personnel de l'individu sont toujours à la merci d'une subversion de l'intérieur. Les individus meurent et se reproduisent plus vite et plus souvent que les groupes ne disparaissent ou ne se multiplient. On peut élaborer des modèles mathématiques avec des situations particulières où la sélection de groupe pourrait avoir une force évolutive. Ces conditions particulières sont en général irréalistes dans la nature, mais on peut dire que les religions dans les groupes que sont les tribus humaines favorisent exactement ces conditions particulières qui sont irréalistes ailleurs. C'est une direction théorique intéressante, mais je ne m'y attarderai pas davantage sauf pour concéder que Darwin lui-même, bien que normalement défenseur convaincu de la sélection au niveau de l'organisme individuel, s'est approché le plus de l'idée de sélection de groupe quand il a abordé la question des tribus humaines :

Si deux tribus d'hommes primitifs, vivant dans le même pays, entraient en compétition, si l'une d'elles comportait (toutes autres choses étant égales par ailleurs) davantage de membres courageux, bien disposés et loyaux, toujours prêts à se prévenir mutuellement des dangers, à s'entraider et à se défendre mutuellement, il n'y a aucun doute que cette tribu réussirait mieux et l'emporterait sur l'autre. [...] Les individus égoïstes et querelleurs ne s'intègrent pas, et sans intégration rien ne peut se faire. Une tribu qui posséderait à un haut degré les qualités que j'ai indiquées se multiplierait et l'emporterait sur les autres ; mais au fil du temps, à en juger par le passé dans l'histoire, elle serait à son tour dominée par une autre tribu dotée de qualités encore plus grandes [4].

Pour satisfaire tous les spécialistes de biologie qui liraient ce passage, je dois ajouter que l'idée de Darwin n'était pas la

sélection de groupes à proprement parler, dans le vrai sens de groupes réussis donnant naissance à des groupes fils dont on pourrait compter la fréquence dans une métapopulation de groupes. Bien plutôt, selon lui, les tribus dotées de membres altruistes et enclins à coopérer se multiplieraient en augmentant leurs effectifs. Le modèle de Darwin se rapproche de la multiplication de l'écureuil gris aux dépens de l'écureuil roux en Grande-Bretagne : il s'agit d'un remplacement écologique, et pas d'une véritable sélection de groupe.

La religion, produit dérivé d'autre chose

Quoi qu'il en soit, je vais maintenant laisser de côté la sélection de groupe pour me tourner vers ce que je pense de l'utilité de la religion pour la survie darwinienne. Je fais partie des biologistes de plus en plus nombreux à voir dans la religion un *produit dérivé* d'autre chose. Plus généralement, je crois que nous qui spéculons sur l'utilité pour la survie darwinienne, nous devons « penser en termes de produits dérivés ». Quand nous nous interrogeons sur l'utilité d'une chose pour la survie, peut-être ne posons-nous pas la bonne question. Il faudrait la reformuler de façon plus utile. Peut-être le trait qui nous intéresse (la religion, en l'occurrence) n'a-t-il pas en soi d'utilité directe pour la survie, mais qu'il est un produit dérivé d'une autre chose qui en a une. Je trouve utile de présenter l'idée de produit dérivé à l'aide d'une analogie inspirée du domaine de ma spécialité, le comportement animal.

En volant, les papillons de nuit pénètrent dans la flamme des bougies en donnant l'impression que ce n'est pas par

hasard. Ils se détournent de leur chemin pour se faire brûler en offrande. On pourrait appeler cela un « comportement d'auto-immolation », et sous ce nom provocateur se demander comment la sélection naturelle a bien pu le favoriser. Mon idée, c'est qu'il faut reformuler la question avant même de pouvoir essayer de trouver une réponse intelligente. Il ne s'agit pas de suicide. Le suicide apparent survient comme un effet indirect aberrant, un produit dérivé d'autre chose. Un produit dérivé de... de quoi ? Eh bien, voici une possibilité qui va permettre de cerner la question.

La lumière artificielle est une innovation récente sur la scène de la nuit. Jusqu'à récemment, les seules lumières visibles de nuit étaient celles de la lune et des étoiles. Ces sources lumineuses étant situées à l'infini optique, les rayons qui en proviennent sont parallèles. Elles peuvent donc servir de boussoles. On sait que les insectes se servent d'objets dans le ciel comme le soleil et la lune pour se diriger en ligne droite sans se tromper, et qu'ils emploient la même boussole dont ils inversent le signal pour rentrer au nid après une expédition. Le système nerveux des insectes a la capacité de donner une règle d'or temporaire de ce genre : « Suis la direction telle que les rayons de lumière frappent ton œil à un angle de trente degrés. » Comme les insectes ont des yeux composés (avec des tubes droits ou des guides de lumière qui irradient du centre de l'œil comme les piques du hérisson), cela pourrait revenir en principe tout simplement au maintien de la lumière dans un tube particulier ou *ommatidium*.

Mais pour la boussole stellaire il est indispensable que l'objet céleste soit à l'infini optique. Sinon, ses rayons lumineux ne seraient pas parallèles, mais ils divergeraient comme les rayons d'une roue. Le système nerveux qui applique la règle d'or de trente degrés (ou de n'importe quel angle aigu) à une bougie à proximité comme si c'était la lune à l'infini optique, va diriger le papillon par une trajectoire en spirale sur la flamme. Dessinez cela vous-même avec un angle aigu particulier, de trente degrés par exemple, et vous aurez une élégante spirale logarithmique aboutissant à la bougie.

Si fatale soit-elle dans ce cas particulier, la règle d'or du papillon de nuit n'en reste pas moins valable, car celui-ci a beaucoup moins souvent l'occasion de voir une bougie que la lune. Nous ne remarquons pas les centaines de papillons de nuit qui se guident en silence et en toute efficacité sur la lune ou sur une étoile qui brille, ou même sur la lumière d'une ville dans le lointain. Nous ne voyons que ceux qui tournoient jusqu'à notre bougie et nous nous posons cette mauvaise question : pourquoi tous ces papillons se suicident-ils ? Il faudrait plutôt se demander pourquoi ils possèdent un système nerveux qui les guide suivant un angle fixe avec les rayons de lumière, tactique que nous ne remarquons que quand elle rate. Quand on reformule la question, le mystère disparaît. C'était une erreur que de parler de suicide. Il s'agit d'un raté d'une boussole bien utile d'ordinaire.

Appliquons maintenant cette leçon du produit dérivé au comportement religieux des humains. Nous observons que beaucoup de gens – dans certaines régions jusqu'à 100 % de la

population – ont des croyances qui sont en contradiction flagrante avec des faits scientifiques démontrables et avec des religions rivales auxquelles d'autres appartiennent. Non seulement les gens tiennent à ces croyances avec une certitude obstinée, mais ils consacrent du temps et des ressources aux activités coûteuses qu'elles entraînent. Ils meurent pour elles, ou tuent en leur nom. Cela nous frappe, tout comme nous avons été frappés par le comportement d'auto-immolation des papillons de nuit. Déconcertés, nous nous demandons pourquoi. Mais à mon avis, nous ne posons probablement pas bien la question. Le comportement religieux est peut-être un raté, un produit dérivé aberrant d'une propension psychologique sous-jacente qui a, ou avait, son utilité dans d'autres cas. Dans cette optique, la propension qui a fait l'objet d'une sélection naturelle chez nos ancêtres n'était pas la religion en soi ; elle présentait un certain autre avantage, et ce n'est qu'à l'occasion qu'elle se manifeste sous forme de comportement religieux. Nous ne comprendrons le comportement religieux que quand nous lui aurons donné un autre nom.

Si donc la religion est un produit dérivé d'autre chose, quelle est cette autre chose ? Quel est l'équivalent de l'habitude du papillon de nuit de naviguer à l'aide de la boussole stellaire ? Quel est le trait qui, primitivement avantageux, rate parfois en produisant la religion ? Pour illustrer cela, je proposerai une idée, tout en soulignant que ce n'est qu'un exemple du *genre* d'explication que j'ai en tête, puis je présenterai diverses idées que d'autres ont proposées. Plus qu'à une réponse particulière, j'attache beaucoup plus

d'importance au principe général qu'il faut poser la question comme il convient, quitte à la reformuler.

Mon hypothèse particulière concerne les enfants. Plus qu'aucune autre espèce, nous survivons grâce à l'expérience qu'ont accumulée les générations précédentes, et pour que les enfants soient protégés et vivent dans de bonnes conditions, il faut que cette expérience leur soit transmise. Théoriquement, ils pourraient apprendre par des expériences personnelles à ne pas s'approcher du bord d'une falaise, à ne pas manger des baies rouges dont on ignore si elles sont comestibles, à ne pas se baigner dans des eaux infestées de crocodiles. Mais, à tout le moins, il y aura un avantage sélectif pour les cerveaux d'enfants qui possèdent cette règle d'or : crois, sans poser de questions, tout ce que disent les adultes autour de toi. Obéis à tes parents ; obéis aux anciens de la tribu, en particulier quand ils parlent sur un ton solennel et menaçant. Fais confiance aux anciens sans poser de questions. Cette règle est valable en général pour l'enfant. Mais comme pour les papillons de nuit, elle peut avoir des ratés.

Je n'ai jamais oublié un sermon terrifiant, qui nous a été prêché dans la chapelle de mon école quand j'étais petit. Terrifiant, avec le recul du temps : à ce moment-là, mon cerveau d'enfant l'a accepté dans l'état d'esprit que voulait le prêcheur. Il nous a raconté l'histoire d'un escadron de soldats qui s'entraînait près d'une ligne de chemin de fer. À un moment critique, l'attention du sergent qui menait l'entraînement a été détournée, si bien qu'il n'a pas donné l'ordre d'arrêter. Les soldats étaient si bien formés à obéir aux

ordres sans poser de question qu'ils ont continué à marcher sur la voie alors qu'un train arrivait. Maintenant, bien sûr, je ne crois plus à cette histoire, et j'espère que le prêcheur n'y croyait pas non plus. Mais j'y ai cru à l'âge de neuf ans parce que je l'avais entendue d'un adulte qui avait autorité sur moi. Et qu'il l'ait crue ou non, il voulait que les enfants que nous étions admirions et prenions modèle sur l'obéissance aveugle et inconditionnelle des soldats à un ordre si insensé soit-il donné par un responsable. En ce qui me concerne, je pense même que nous éprouvions une *réelle* admiration. En tant qu'adulte, je n'arrive pas à croire que l'enfant que j'étais se soit demandé s'il aurait eu le courage de faire son devoir au point de continuer à marcher au pas jusque sous le train. Vous croirez ce que vous voudrez, mais c'est ainsi que je me souviens d'avoir vécu les choses. À l'évidence, ce sermon m'a fait une profonde impression car je ne l'ai pas oublié et je vous l'ai confié.

Pour être honnête, je ne pense pas que le prêcheur croyait nous livrer un message religieux. Il était probablement plus militaire que religieux, dans l'esprit de la « Charge de la brigade légère » de Tennyson, qu'il aurait pu citer tout aussi bien :

« En avant, la Brigade légère ! »

Un seul homme a-t-il été déconcerté ?

Sans que les soldats le sachent

Quelqu'un a fait une gaffe :

Il n'y a rien à répondre,

Il n'y a pas à discuter

Il n'y a qu'à agir et mourir :
Dans la vallée de la Mort,
Entrèrent les six cents cavaliers.

(Un des tout premiers enregistrements, tout éraillé, de la voix humaine, est celui dans lequel Lord Tennyson en personne a lu ce poème ; il donne fort à propos l'impression sinistre d'une déclamation caverneuse dans un long tunnel obscur débouchant des profondeurs du passé.) Du point de vue du haut commandement, ce serait de la folie que de permettre à chaque soldat de décider ou non d'obéir aux ordres. Les nations dont les fantassins agissent de leur propre initiative au lieu d'obéir aux ordres ont toujours tendance à perdre les guerres. Du point de vue de la nation, cette règle reste une règle d'or même si elle provoque parfois une catastrophe. Les soldats sont entraînés à ressembler autant que possible à des automates ou à des ordinateurs.

Les ordinateurs font ce qu'on leur dit de faire. Ils obéissent aveuglément à n'importe quelles instructions qu'on leur donne dans leur langage de programmation. C'est ce qui leur permet d'effectuer des tâches utiles comme le traitement de texte ou les calculs sur tableur. Mais, comme un produit dérivé inévitable, ils ont le même comportement de robot quand ils obéissent à de mauvaises instructions. Ils n'ont aucun moyen de savoir si une instruction va avoir un bon effet ou un mauvais effet. Ils ne font qu'obéir, comme ce qu'on attend des soldats. C'est cette obéissance inconditionnelle qui fait qu'ils sont utiles, et c'est précisément la même chose qui fait qu'ils sont irrémédiablement vulnérables aux infections des virus et

des vers. Un programme de conception perverse qui dit « Copie-moi et envoie-moi à toutes les adresses que tu trouves sur ce disque dur » sera exécuté avec une obéissance parfaite, aussi bien par cet ordinateur que par les autres d'un bout à l'autre de la chaîne sur laquelle il est envoyé, avec une expansion exponentielle. Il est difficile, voire impossible, de concevoir un ordinateur utile parce qu'obéissant, et qui en même temps résiste aux infections.

Si j'ai bien préparé le terrain, vous aurez déjà terminé mon argumentation sur le cerveau de l'enfant et la religion. La sélection naturelle construit le cerveau de l'enfant en lui donnant une tendance à croire tout ce que lui disent ses parents et les anciens de la tribu. Cette obéissance en toute confiance est précieuse pour la survie au même titre que le guidage sur la lune pour le papillon de nuit. Mais le revers de l'obéissance en toute confiance est la crédulité aveugle. Son produit dérivé inévitable est la vulnérabilité aux infections par les virus de l'esprit. Pour d'excellentes raisons liées à la survie darwinienne, le cerveau de l'enfant a besoin de croire ce que ses parents et de plus âgés qu'eux lui disent de croire. Il en ressort automatiquement que celui qui fait confiance n'a aucun moyen de faire la distinction entre les bons conseils et les mauvais. L'enfant ne peut pas savoir que « Ne va pas patauger dans le Limpopo qui est infesté de crocodiles » est un bon conseil, mais que « Tu dois sacrifier une chèvre lors de la pleine lune, sinon il ne pleuvra pas » est tout au plus un gaspillage de temps et de chèvres. Ces deux conseils émanent d'une personne respectée et ils sont donnés sur un ton grave et solennel qui impose le respect et exige l'obéissance. Il en va

de même pour les propositions sur le monde, sur le cosmos, sur la moralité et sur la nature humaine. Et, très vraisemblablement, quand cet enfant devenu adulte aura des enfants à son tour, il leur transmettra naturellement le tout – les inepties comme les informations qui se tiennent – avec la même gravité et le même vecteur infectieux.

Dans ce schéma, on doit s'attendre à ce que, dans des régions géographiques différentes, se transmettent des croyances arbitraires différentes dont aucune n'est fondée sur des faits, et auxquelles il faut croire avec la même conviction que pour les connaissances traditionnelles utiles, comme la croyance que le fumier est bon pour les récoltes. On doit aussi s'attendre à ce que les superstitions et autres croyances infondées évoluent localement – changent au fil des générations – soit par dérive aléatoire, soit par un phénomène un peu analogue à la sélection darwinienne, avec au bout du compte des divergences significatives d'avec les éléments ancestraux qui leur sont communs. Les langues dérivent séparément d'une langue ancestrale commune si elles sont séparées géographiquement pendant suffisamment longtemps (j'y reviendrai plus loin). Il semble que ce soit pareil pour les croyances et les préceptes infondés et arbitraires qui se transmettent de génération en génération – croyances qui se sont probablement propagées grâce à la capacité utile du cerveau de l'enfant à se laisser programmer.

Les dirigeants religieux ont bien conscience de la vulnérabilité du cerveau de l'enfant et de l'importance de l'endoctrinement précoce. Pour être rebattu, le slogan

prétentieux des jésuites « Confiez-moi votre enfant pendant ses sept premières années, et je vous donnerai l'homme » n'en est pas moins vrai (ou sinistre). Plus près de nous aujourd'hui, James Dobson, fondateur de l'infâme mouvement « Focus on the Family [5] » [objectif famille], connaît bien lui aussi ce principe : « Ceux qui contrôlent ce qu'on enseigne aux jeunes enfants et ce qu'ils vivent – qu'ils voient, entendent, pensent et croient – déterminent l'orientation future de la nation [6]. »

Mais rappelez-vous : ce que j'ai dit en particulier sur l'utilité de la crédulité du cerveau de l'enfant n'est qu'un exemple du *genre* de chose qui pourrait être l'équivalent du guidage des papillons de nuit sur la lune ou les étoiles. L'éthologue Robert Hinde dans *Why God Persists*, les anthropologues Pascal Boyer dans *Et l'homme créa les dieux* et Scott Atran dans *In Gods We Trust* ont chacun de leur côté apporté leur appui à l'idée générale que la religion est un produit dérivé de dispositions psychologiques normales – je devrais plutôt dire de nombreux produits dérivés car ces anthropologues en particulier s'attachent à souligner la diversité des religions du monde aussi bien que leurs points communs. Les découvertes des anthropologues ne nous paraissent bizarres que parce que nous ne les connaissons pas. Toutes les croyances religieuses semblent bizarres à ceux qui n'ont pas été élevés dans ces croyances. Ainsi, Boyer a étudié le peuple Fang du Cameroun qui croit

que les sorciers possèdent un organe interne supplémentaire qui a l'aspect d'un animal, et qui s'envole la nuit pour aller dévaster les récoltes des autres gens ou leur empoisonner le sang. On dit aussi que ces sorciers se rassemblent parfois dans d'énormes banquets où ils dévorent leurs victimes et préparent de futures attaques. Beaucoup vous diront

qu'un ami d'ami a vraiment vu des sorciers survoler le village la nuit, assis sur une feuille de bananier et décochant des flèches magiques sur différentes victimes sans méfiance.

Boyer poursuit sur une anecdote personnelle :

Je citais ces faits et d'autres curiosités exotiques à un dîner dans un *College* d'Oxford quand un de nos invités, un célèbre théologien de Cambridge, m'a dit en se tournant vers moi : « C'est ce qui fait que l'anthropologie est si fascinante et en même temps si difficile. Vous devez expliquer *comment les gens peuvent croire de pareilles inepties*. » J'en suis resté bouche bée. La conversation a repris avant que j'aie pu trouver une réponse pertinente – à propos de torchons et de serviettes.

À supposer que ce théologien de Cambridge était un chrétien du courant dominant, il croyait probablement à une certaine combinaison des idées suivantes :

- Du temps de nos ancêtres, un homme est né d'une vierge sans l'intervention d'un père biologique.

- Le même homme sans père a appelé pour le faire sortir de sa tombe un ami du nom de Lazare qui était mort depuis suffisamment longtemps pour qu'il sente mauvais, et Lazare est aussitôt revenu à la vie.

- Cet homme sans père est lui-même redevenu vivant après être mort et avoir été enterré depuis trois jours.

- Quarante jours plus tard, l'homme sans père est monté au sommet d'une colline et il a disparu avec son corps dans le ciel.

- Si vous murmurez des pensées dans le secret de votre tête, l'homme sans père, avec son « père » (qui est aussi lui-même), entendra vos pensées et il pourrait agir en conséquence. Il est en même temps capable d'entendre les pensées de toutes les autres personnes dans le monde.

- Si vous faites quelque chose de mal ou quelque chose de bien, le même homme sans père voit tout, même si personne d'autre ne le voit. Vous pouvez être récompensé ou puni en conséquence, même après votre mort.

- La mère vierge de l'homme sans père n'est jamais morte mais elle est montée au ciel avec son corps par « assomption ».

- Le pain et le vin, s'ils sont bénis par un prêtre (qui doit avoir des testicules), « deviennent » le corps et le sang de l'homme sans père.

Qu'est-ce qu'un anthropologue objectif ferait de cet ensemble de croyances s'il tombait dessus pour la première fois au cours d'un travail de terrain à Cambridge ?

Prédisposition psychologique à la religion

L'idée de produits dérivés provient naturellement de cet important domaine en plein développement qu'est la psychologie évolutionniste [7]. D'après les psychologues évolutionnistes, de même que l'œil est un organe évolué pour voir et l'aile un organe évolué pour voler, le cerveau est une collection d'organes (ou « modules ») ayant pour fonction de répondre à un ensemble de besoins de traitement de données spécialisés. Il y a un module pour gérer les relations de parenté, un autre pour les échanges réciproques, un autre pour l'empathie, et ainsi de suite. On peut considérer que la religion est un produit dérivé des ratés de plusieurs de ces modules, par exemple les modules pour élaborer des théories sur l'esprit d'autrui, pour former des coalitions et pour

effectuer des discriminations favorisant les membres du groupe et pénalisant les étrangers. Tous pourraient être l'équivalent humain de la navigation stellaire des papillons de nuit, aussi vulnérables aux ratés que les enfants, comme je l'ai dit plus haut, sont crédules. Le psychologue Paul Bloom, autre défenseur de l'idée « la religion produit dérivé », dit que l'enfant a naturellement tendance à avoir une théorie *dualiste* de l'esprit. La religion serait un produit dérivé de ce dualisme instinctif. Nous, les êtres humains, et en particulier les enfants, nous serions des dualistes-nés.

Pour le dualiste, il y a une distinction fondamentale entre la matière et l'esprit. Pour le moniste, au contraire, l'esprit est une manifestation de la matière – une substance du cerveau ou peut-être un ordinateur – et il ne peut exister séparément de la matière. Le dualiste croit que l'esprit est une sorte d'esprit désincarné qui *habite* dans le corps, et donc qui pourrait logiquement le quitter et exister ailleurs. Le dualiste voit immédiatement la maladie mentale comme une « possession du démon », ces démons étant des esprits résidant temporairement dans le corps, et donc qui peuvent en être « chassés ». Il personnifie les objets physiques inanimés à la moindre occasion, voyant des esprits et des démons même dans les chutes d'eau et les nuages.

Le roman de F. Anstey, *Vice versa* (1882), est logique pour un dualiste mais il devrait être totalement incompréhensible pour un moniste pur et dur comme moi. M. Bultitude et son fils découvrent mystérieusement qu'ils ont échangé leurs corps. Le père, à la grande joie de son fils, est obligé d'aller à

l'école dans le corps de son fils, tandis que celui-ci, dans le corps de son père, manque ruiner l'entreprise de son père par ses décisions immatures. P.G. Wodehouse a eu recours à la même intrigue dans *Au pays du fou rire* où le comte de Havershot et un enfant acteur de cinéma sont anesthésiés en même temps sur des fauteuils de dentiste voisins et se réveillent chacun dans le corps de l'autre. Là encore l'intrigue n'a de sens que pour un dualiste. Il doit nécessairement y avoir quelque chose qui correspond à Lord Havershot et qui ne fait pas partie de son corps, sinon comment pourrait-il se réveiller dans le corps d'un acteur enfant ?

Comme la plupart des scientifiques, je ne suis pas dualiste, mais je suis quand même capable d'aimer *Vice versa* et *Au pays du fou rire*. Paul Bloom dirait que c'est parce que, bien que moniste intellectuel par formation, je suis un animal humain, et donc j'ai évolué en dualiste instinctif. L'idée qu'il existe, perché quelque part derrière mes yeux, un moi capable, du moins dans la fiction, de migrer dans la tête de quelqu'un d'autre est profondément ancrée en moi comme dans tous les autres êtres humains, quelles que soient nos prétentions intellectuelles au monisme. Bloom fonde cette idée sur la démonstration expérimentale que les enfants ont encore plus de chances d'être dualistes que les adultes, en particulier les enfants extrêmement jeunes. Cela laisse penser qu'une tendance au dualisme est installée dans le cerveau où, selon Bloom, elle prédispose naturellement à souscrire aux idées religieuses.

Bloom dit aussi que nous avons une prédisposition innée à être créationnistes. La sélection naturelle « ne s'explique pas intuitivement ». Les enfants sont particulièrement enclins à assigner des objectifs à tout, comme nous le dit la psychologue Deborah Keleman dans son article « Are Children “intuitive theists [8] ” ? [Les enfants sont-ils des « théistes intuitifs » ?]. Les nuages sont faits pour pleuvoir, les roches rugueuses sont faites « pour que les animaux puissent se gratter quand ça les démange ». Cette attribution d'une raison d'être à tout est ce qu'on appelle la téléologie. Les enfants sont des téléologistes innés, et beaucoup le restent en grandissant.

Le dualisme inné et la téléologie innée nous prédisposent, si les conditions s'y prêtent, à la religion, de la même façon que la réaction de la boussole stellaire de mes papillons de nuit les prédispose au « suicide » involontaire. Notre dualisme inné nous prépare à croire à une « âme » qui réside dans le corps au lieu d'en faire intégralement partie. On peut facilement imaginer qu'un esprit ainsi désincarné s'en aille ailleurs quand le corps meurt. On peut aussi imaginer facilement l'existence d'une divinité sous la forme d'un pur esprit qui n'est pas une propriété émergente de matière complexe, mais qui existe indépendamment de la matière. De façon encore plus évidente, la téléologie enfantine prépare à la religion. Si tout a une raison d'être, de qui est-ce la raison d'être ? Mais de Dieu, bien sûr !

Mais quel est l'équivalent de l'utilité de la boussole stellaire du papillon de nuit ? Pourquoi la sélection naturelle aurait-elle favorisé le dualisme et la téléologie dans le cerveau de nos ancêtres et de leurs enfants ? Jusqu'ici, mon explication de la

théorie des « dualistes innés » a seulement présupposé que les humains sont des dualistes et des téléologistes innés. Mais quel en serait l'avantage darwinien ? Il est important pour notre survie de pouvoir anticiper le comportement des entités présentes dans notre monde, et l'on pourrait s'attendre à ce que la sélection naturelle ait façonné notre cerveau pour qu'il le fasse vite et bien. Est-ce que le dualisme et la téléologie pourraient nous servir dans cette capacité ? Peut-être comprendrons-nous mieux cette hypothèse à la lumière de ce que Daniel Dennett a appelé la posture intentionnelle.

Dennett a proposé une classification utile en trois rubriques des « postures » que nous prenons quand nous essayons de comprendre, et donc de prédire, le comportement d'entités comme les animaux, les machines, ou les autres [9]. Ce sont la posture physique, la posture du plan et la posture intentionnelle. La *posture physique* fonctionne toujours en principe car tout obéit en fin de compte aux lois de la physique. Mais il peut être très long d'expliquer les choses par la posture physique. Quand nous serons en état de calculer toutes les interactions des pièces qui bougent dans un objet compliqué, notre prédiction de son comportement arrivera probablement trop tard. Pour un objet qui a vraiment un plan, comme une machine à laver ou une arbalète, la *posture du plan* est un raccourci économique. Nous pouvons deviner comment l'objet va se comporter en court-circuitant la physique et en faisant directement appel au plan. Comme dit Dennett :

Pratiquement n'importe qui peut prédire quand un réveil va sonner en se fondant sur l'examen très banal de son extérieur. On ne sait pas, ou on ne cherche pas à savoir, s'il fonctionne avec des ressorts, des piles, à la

lumière solaire, s'il possède des rouages de cuivre et des rubis, ou des puces de silicium – on suppose seulement qu'il est conçu pour que la sonnerie retentisse à l'heure dite.

Les êtres vivants ne procèdent pas d'un plan, mais la sélection naturelle darwinienne permet d'adopter pour eux une version de la posture du plan. Nous avons un raccourci pour comprendre le cœur si nous présupposons qu'il est « conçu » pour pomper le sang. Karl von Frisch a été amené à étudier la vision colorée chez les abeilles (contrairement à l'opinion de l'époque qu'elles étaient aveugles à la couleur) car il supposait que les couleurs vives des fleurs étaient « conçues » pour les attirer. Les guillemets sont destinés à repousser les créationnistes malhonnêtes qui, autrement, pourraient affirmer que ce grand zoologiste australien est des leurs. Inutile de dire qu'il était parfaitement capable de traduire la posture du plan en termes darwiniens appropriés.

La *posture intentionnelle* est un autre raccourci, et elle est plus utile que la posture du plan. Une entité est censée ne pas être simplement conçue pour un objectif mais être au contraire un agent doté d'intentions qui guident ses actions. Quand vous voyez un tigre, vous avez intérêt à ne pas faire traîner votre prédiction sur son comportement probable. Peu importent la physique de ses molécules et le plan de ses membres, de ses griffes et de ses dents. Ce félin a l'intention de vous manger, et il va mettre en action ses membres, ses griffes et ses dents selon des modes souples et ingénieux pour concrétiser son intention. La façon la plus rapide d'anticiper son comportement, c'est d'oublier la physique et la physiologie et de passer directement à la course intentionnelle. Remarquez

que, de même que la posture du plan fonctionne pour ce qui n'émane pas d'un plan aussi bien que pour ce qui en émane, la posture intentionnelle fonctionne aussi bien pour ce qui n'a pas d'intentions conscientes délibérées que pour ce qui en a.

Il me paraît tout à fait plausible que la posture intentionnelle ait une valeur de survie comme un mécanisme cérébral activant la prise de décision dans des circonstances dangereuses et dans des situations sociales cruciales. Il est moins immédiatement clair que le dualisme est nécessairement concomitant de la posture intentionnelle. Je ne m'étendrai pas davantage ici sur cette question, mais je pense que l'on pourrait défendre l'idée qu'une certaine théorie de l'esprit, que l'on pourrait à juste titre qualifier de dualiste, sous-tend vraisemblablement la posture intentionnelle – en particulier dans les situations sociales compliquées, et plus encore quand entre en jeu une intentionnalité *de degré supérieur*.

Dennett parle d'*intentionnalité au troisième degré* (l'homme croyait que la femme savait qu'il la désirait), *au quatrième degré* (la femme comprit que l'homme croyait qu'elle savait qu'il la désirait), voire *au cinquième degré* (le chaman devina que la femme comprenait que l'homme croyait qu'elle savait qu'il la désirait). L'intentionnalité aux degrés très élevés est probablement cantonnée dans la fiction, ainsi qu'en témoigne la satire de Michael Frayn dans son roman désopilant *The Tin Men* : « En observant Nunopoulos, Rick sut qu'il était presque certain qu'Anna ressentait un mépris passionné pour l'échec de Fiddlingchild à comprendre les

sentiments qu'elle éprouvait pour lui, et qu'elle savait aussi que Nina savait qu'elle était au courant de ce que savait Nunopoulos... » Mais le fait que nous pouvons rire de ces contorsions pour déduire ce que les autres ont en tête dans la fiction nous en dit long sur la façon dont notre esprit a été façonné par la sélection naturelle pour fonctionner dans le monde réel.

Aux degrés inférieurs, du moins, la posture intentionnelle comme la posture du plan gagne du temps qui pourrait être vital pour la survie. Si bien que la sélection naturelle a modelé l'esprit pour qu'il utilise la posture intentionnelle à titre de raccourci. Nous sommes programmés biologiquement pour attribuer des intentions aux entités dont le comportement est important pour nous. Là encore, Paul Bloom appuie cette idée sur des expériences qui montrent que les enfants ont particulièrement tendance à adopter la posture intentionnelle. Quand des nourrissons voient un objet qui, selon toute apparence, en suit un autre (sur un écran d'ordinateur par exemple), ils supposent qu'ils assistent à une poursuite par un agent doté d'intentions, et ils le prouvent en exprimant leur étonnement quand cet agent putatif abandonne la poursuite.

La posture du plan et la posture intentionnelle sont des mécanismes utiles du cerveau, ils sont importants pour anticiper plus vite ce qui concerne les entités vraiment importantes pour la survie, comme les prédateurs ou les partenaires potentiels. Mais comme les autres mécanismes du cerveau, ces postures peuvent s'enrayer. Les enfants et les peuples primitifs prêtent des intentions au temps qu'il fait, aux

vagues et aux courants, aux pierres qui tombent. Nous tous, nous avons tendance à faire pareil avec les machines, en particulier quand elles nous lâchent. Beaucoup se rappelleront avec amusement le jour où la voiture de Basil Fawltly [10] est tombée en panne pendant sa mission vitale pour sauver la Nuit des gourmets de la catastrophe. Il l'a bien prévenue, a compté jusqu'à trois, et sortant de la voiture, il s'est emparé d'une branche d'arbre et l'a rouée de coups en la laissant à moitié morte. Beaucoup d'entre nous en sont arrivés là, du moins temporairement, avec un ordinateur, sinon avec une voiture. Justin Barrett a forgé l'acronyme HADD, désignant le dispositif hyperactif de détection d'agents. Nous sommes hyperactifs pour déceler des agents quand il n'y en a pas, et cela nous fait soupçonner de la malveillance ou de la bienveillance quand, en fait, la nature est indifférente. Je me prends parfois à entretenir momentanément un ressentiment sauvage contre un objet inanimé innocent, comme ma chaîne de vélo. Les médias ont récemment rapporté le cas poignant d'un homme qui, en se prenant les pieds dans son lacet de chaussure dans le musée Fitzwilliam de Cambridge, a fracassé trois vases de la dynastie Qing d'une valeur inestimable : « Il a atterri au milieu des vases qui éclatèrent en mille morceaux. Il était encore là, assis, abasourdi, quand les gardiens arrivèrent. L'homme ne cessait de montrer du doigt son lacet en disant "C'est lui, c'est lui le coupable" [11]. »

D'autres explications de la religion comme produit dérivé ont été proposées par Hinde, Shermer, Boyer, Atran, Bloom, Dennett, Keleman et d'autres. Une possibilité particulièrement fascinante émise par Dennett est que le caractère irrationnel

de la religion est le produit dérivé d'un mécanisme inné particulier de l'irrationalité : notre tendance, qui a vraisemblablement des avantages génétiques, à tomber amoureux.

Dans *Pourquoi nous aimons*, l'anthropologue Helen Fisher a merveilleusement exprimé la folie de l'amour romantique, et combien il est excessif par rapport à ce qui pourrait paraître le strict nécessaire. Regardez. Du point de vue de l'homme, mettons, il y a peu de chances qu'aucune femme parmi ses connaissances soit cent fois plus digne d'être aimée que sa concurrente la plus proche, et pourtant c'est ainsi qu'il a tendance à la décrire quand il est « amoureux ». Plutôt que la dévotion fanatiquement monogame que nous avons fortement tendance à avoir, à y regarder de plus près, une sorte de « polyamour » est plus rationnel. (Le polyamour est la croyance que l'on peut aimer en même temps plusieurs personnes du sexe opposé, de la même façon qu'on peut aimer plus qu'un seul vin, un seul compositeur, un seul livre ou un seul sport.) Nous acceptons volontiers l'idée que l'on peut aimer plus d'un enfant, parent, frère ou sœur, ami ou animal de compagnie. Quand on regarde les choses sous cet angle, est-ce que l'exclusivité totale que l'on attend de l'amour conjugal n'est pas vraiment bizarre ? Pourtant, c'est bien ce à quoi l'on s'attend, et que l'on cherche à obtenir. Il doit y avoir une raison.

Helen Fisher et d'autres ont montré que le fait d'être amoureux s'accompagne d'états cérébraux uniques, entre autres la présence de substances chimiques nerveusement

actives (en fait, des drogues naturelles) très spécifiques et caractéristiques de cet état. Les psychologues évolutionnistes conviennent avec elle que le coup de foudre irrationnel pourrait être un mécanisme destiné à assurer pour un coparent unique une fidélité suffisamment durable pour que tous deux élèvent ensemble un enfant. D'un point de vue darwinien, il n'y a aucun doute qu'il est important de choisir un bon partenaire, pour toutes sortes de raisons. Mais une fois que ce choix est fait, même s'il est mauvais, et que l'enfant est conçu, il est plus important de s'en tenir à ce choix unique contre vents et marées, du moins jusqu'au sevrage de l'enfant.

Est-ce que la religion irrationnelle pourrait être un produit dérivé des mécanismes de l'irrationalité que la sélection naturelle a installés à l'origine dans le cerveau pour tomber amoureux ? Il est certain que la foi religieuse a quelque chose en commun avec le fait de tomber amoureux (et les deux possèdent une grande partie des traits caractérisant le fait d'être sous l'emprise d'une drogue addictive [12]). Le neuropsychiatre John Smythies met en garde contre l'existence de différences significatives entre les régions cérébrales activées par ces deux types de manies. Cependant, il note aussi certaines similitudes :

Une facette des nombreux aspects de la religion est l'amour intense porté à une personne surnaturelle, à savoir Dieu, et la vénération pour les représentations de cette personne. La vie humaine est en grande partie soumise à l'effet de nos gènes égoïstes et aux processus de renforcement. Une grande partie du renforcement positif est effectué par la religion : sentiments chaleureux et réconfortants d'être aimé et protégé dans un monde dangereux, disparition de la peur de la mort, aide d'en haut en réponse à la prière dans des moments difficiles, etc. De la même façon, l'amour romantique pour une autre personne réelle (en général de

l'autre sexe) révèle la même concentration intense sur l'autre et les renforcements positifs qui y sont liés. Ces sentiments peuvent se déclencher à la vue de représentations de l'autre, comme des lettres, des photos et même, comme à l'époque victorienne, des boucles de cheveux. L'état de l'emprise amoureuse s'accompagne de nombreuses manifestations physiologiques, comme le fait de soupirer comme un poète [13].

J'ai établi cette comparaison entre le fait de tomber amoureux et la religion en 1993, quand j'ai remarqué que les symptômes d'un individu infecté par la religion « peuvent évoquer de façon frappante ceux que l'on associe plus ordinairement à l'amour sexuel. C'est une force extrêmement puissante dans le cerveau, et il n'est pas étonnant que certains virus aient évolué pour l'exploiter » (les « virus » sont ici une métaphore pour les religions : mon article était intitulé « Les virus de l'esprit »). La célèbre vision orgasmique de sainte Thérèse d'Avila est trop notoire pour que j'aie besoin de la citer à nouveau. Plus sérieusement, et sur un plan moins crûment sensuel, le philosophe Anthony Kenny nous donne un témoignage émouvant de la jouissance pure qui attend ceux qui réussissent à croire au mystère de la transsubstantiation. Après avoir décrit son ordination de prêtre catholique, ayant reçu par imposition des mains la capacité de célébrer la messe, il poursuit en disant comme il se souvient clairement de

l'exaltation des premiers mois durant lesquels j'ai eu le pouvoir de dire la messe. Moi qui d'habitude me levais le matin lentement et péniblement, je sautais de mon lit aux premières heures, pleinement éveillé et tout excité à la pensée de l'acte formidable que j'avais le privilège d'accomplir. [...]

C'est le fait de toucher le corps du Christ, cette proximité du prêtre avec Jésus, qui me transportait le plus. Je regardais fixement l'hostie après les formules de la consécration, le regard attendri comme un amoureux qui

regarde dans les yeux de sa bien-aimée. [...] Ces premiers jours de prêtre restent dans ma mémoire comme des jours de plénitude et de bonheur indicible, quelque chose de précieux, mais aussi de trop fragile pour durer, comme une histoire d'amour romantique qui coupe court, rattrapée par la réalité d'un mariage mal assorti.

L'équivalent de la réaction du papillon de nuit à la boussole stellaire est l'habitude apparemment irrationnelle mais utile de tomber amoureux d'un membre, et d'un seul, du sexe opposé. Le produit dérivé aberrant – équivalent du piqué sur la flamme de la bougie – est le fait de tomber amoureux de Yahvé (de la Vierge Marie, d'une hostie, ou d'Allah) et de se livrer à des actes irrationnels sous l'emprise de cet amour.

Dans *Six Impossible Things Before Breakfast*, le biologiste Lewis Wolpert suggère une interprétation qui peut être vue comme une généralisation de l'idée d'irrationalité constructive. D'après lui, la forte conviction irrationnelle protège contre l'inconstance de l'esprit : « Si les croyances qui ont sauvé des vies n'avaient pas été fortement gardées, l'évolution humaine dans ses débuts en aurait été compromise. Cela aurait été un inconvénient majeur, par exemple, si les premiers hommes n'avaient cessé de changer d'idée alors qu'ils étaient en train de chasser ou de fabriquer des outils. » L'implication de l'argument de Wolpert, c'est que, au moins dans certaines circonstances, il vaut mieux persister dans une croyance irrationnelle que d'hésiter, même si des faits ou des raisonnements nouveaux incitent à en changer. Il est facile de voir que l'argument « du coup de foudre » est un cas particulier, et il est tout aussi facile de voir que la « persistance irrationnelle » de Wolpert est encore une autre prédisposition psychologique utile qui pourrait expliquer des aspects

importants du comportement religieux : encore un autre produit dérivé.

Dans son livre, *Social Evolution*, Robert Trivers a développé la théorie évolutionniste de l'aveuglement qu'il avait élaborée en 1976. L'aveuglement, c'est qu'il

vaut mieux cacher la vérité à son esprit conscient que de la cacher aux autres. Dans notre espèce, nous savons bien que le regard fuyant, les paumes moites et la voix rauque peuvent être le signe du stress que l'on éprouve quand on sait pertinemment que l'on cherche à tromper l'autre. En étant inconscient de cette tromperie, son auteur cache ces signes à l'observateur. Il peut alors mentir sans éprouver la nervosité qui va de pair avec la tromperie.

L'anthropologue Lionel Tiger dit la même chose dans *Optimism : The Biology of Hope*. Le lien avec l'irrationalité constructive que nous venons de voir apparaît dans le paragraphe de Trivers sur la « défense perceptive » :

Les êtres humains ont tendance à voir ce qu'ils veulent voir. Ils ont à proprement parler du mal à voir les choses à connotation négative, et à voir encore mieux ce qui est positif. Par exemple, les mots qui évoquent l'angoisse, soit à cause d'un vécu personnel de l'individu, soit du fait d'une manipulation expérimentale, nécessitent d'être davantage soulignés avant de commencer à être perçus.

La pertinence de cette remarque pour les interprétations idéalisées de la religion n'a pas besoin d'être explicitée.

La théorie générale de la religion produit dérivé accidentel – raté d'une chose utile – est celle que je veux défendre. Les détails sont multiples, compliqués et discutables. À titre d'illustration, je continuerai à utiliser ma théorie de l'« enfant crédule » pour représenter les théories du « produit dérivé » en général. Cette théorie – que le cerveau de l'enfant

est, pour de bonnes raisons, démuni devant l'infection des « virus » mentaux – va frapper certains lecteurs par son caractère incomplet. L'esprit peut certes être vulnérable, mais pourquoi devrait-il être infecté par ce virus-ci plutôt que par celui-là ? Est-ce que certains virus s'y entendent particulièrement à infecter les esprits vulnérables ? Pourquoi est-ce que l'« infection » se manifeste sous la forme de la religion plutôt que sous celle de... eh bien, de quoi ? Une partie de ce que je veux dire, c'est que le style particulier de l'ineptie qui infecte le cerveau de l'enfant importe peu. Une fois infecté, l'enfant va grandir et infecter la génération suivante avec la même ineptie, quelle qu'elle soit.

Une enquête d'anthropologie comme *Le Cycle du rameau d'or* de Frazer nous impressionne par la diversité des croyances humaines irrationnelles. Une fois implantées dans une culture, elles persistent, évoluent et divergent d'une manière qui rappelle l'évolution biologique. Pourtant, Frazer discerne certains principes généraux, par exemple la « magie homéopathique », dans laquelle les sorts et les incantations empruntent un certain aspect symbolique de l'objet du monde réel qu'ils sont appelés à influencer. Un exemple avec des conséquences tragiques en est la croyance aux propriétés aphrodisiaques de la corne de rhinocéros en poudre. Si stupide soit-elle, cette légende vient de la prétendue ressemblance de cette corne avec le pénis. Le fait que la « magie homéopathique » est si répandue laisse penser que l'ineptie qui infecte les cerveaux vulnérables n'est pas tout à fait aléatoire et arbitraire.

Il est tentant de pousser l'analogie biologique jusqu'à se demander si quelque chose correspondant à la sélection naturelle n'est pas à l'œuvre. Certaines idées se diffusent-elles plus facilement que d'autres en raison d'un attrait ou d'un mérite intrinsèques, ou d'une compatibilité avec des dispositions psychologiques existantes, et est-ce que cela pourrait expliquer la nature et les propriétés des véritables religions telles que nous les voyons, un peu de la même façon que nous nous servons de la sélection naturelle pour expliquer les organismes vivants ? Il est important de comprendre que le « mérite » ne signifie ici que la capacité à survivre et à se répandre, sans qu'on lui attribue un jugement de valeur positif – comme on ferait d'une chose dont on pourrait être humainement fier.

Même sur un modèle évolutif, il n'est pas nécessaire qu'il y ait sélection naturelle. Les biologistes disent bien qu'un gène peut se répandre dans une population pas parce que c'est un bon gène, mais simplement parce qu'il a de la chance. C'est ce que l'on appelle la dérive génétique. On a beaucoup discuté pour en évaluer l'importance dans la sélection naturelle, mais on admet généralement maintenant qu'elle existe sous la forme de ce qu'on appelle la théorie neutre de la génétique moléculaire. Si un gène subit une mutation en devenant une version différente de lui-même ayant un effet identique, la différence est neutre et la sélection ne peut favoriser l'un ou l'autre. Toutefois, en vertu de ce que les généticiens appellent l'erreur d'échantillonnage au fil des générations, la nouvelle forme mutante peut finir par remplacer la forme d'origine dans le pool génique. C'est une véritable modification évolutive

au niveau moléculaire (même si aucune modification n'apparaît dans le monde des organismes entiers). Cette modification évolutive ne doit rien à un avantage sélectif.

L'équivalent culturel de la dérive génétique est une option convaincante non négligeable quand on pense à l'évolution de la religion. Le langage évolue de façon quasi biologique, et son évolution ne semble pas être dirigée, évoquant fortement la dérive génétique. Il se transmet par un analogue culturel de la génétique, changeant lentement au fil des siècles, jusqu'à produire finalement des ensembles différents qui ont divergé au point de ne pas se comprendre mutuellement. Il est possible qu'une partie de l'évolution du langage obéisse à une sorte de sélection naturelle, mais cette idée ne me paraît pas très convaincante. Je vais expliquer plus loin que l'on a suggéré un peu cette idée pour les grandes tendances du langage, comme le grand changement vocalique qui s'est produit dans l'anglais entre le XV^e et le XVIII^e siècle. Mais cette hypothèse fonctionnelle n'est pas nécessaire pour expliquer la plus grande partie de ce que l'on observe. Il semble probable que le langage évolue normalement par l'équivalent culturel de la dérive génétique. Dans différentes parties de l'Europe, le latin a dérivé pour donner l'espagnol, le portugais, l'italien, le français, le romand et les différents dialectes de ces langues. À tout le moins, il n'est pas évident que ces dérives évolutives traduisent des avantages locaux ou des « pressions de sélection ».

Je présume que les religions, comme les langues, évoluent de façon suffisamment aléatoire en partant de débuts

suffisamment arbitraires, pour produire la richesse stupéfiante – et parfois dangereuse – de la diversité que l'on observe. En même temps, il est possible qu'une forme de sélection naturelle, couplée à l'uniformité fondamentale de la psychologie humaine, veille à ce que les différentes religions aient en commun des caractéristiques importantes. Beaucoup de religions, par exemple, enseignent la doctrine objectivement non plausible mais subjectivement séduisante que notre personnalité survit à la mort de notre corps. L'idée de l'immortalité elle-même survit et se répand parce qu'elle répond à un vœu pieux. Et les vœux pieux sont importants car la psychologie humaine a une tendance quasi universelle à laisser le désir colorer les croyances (« Ta volonté, Harry, a engendré cette pensée », comme le disait Henry IV à son fils [14]).

Apparemment, il n'y a pas de doute que beaucoup d'attributs de la religion conviennent parfaitement pour concourir à sa survie, et à celle des attributs concernés dans le brouet de la culture humaine. La question qui se pose maintenant est de savoir si cette optimisation est produite par le « dessein intelligent » ou par la sélection naturelle. La réponse est probablement les deux. Du côté du dessein, les dirigeants religieux sont parfaitement capables de verbaliser les trucs qui aident à la survie de la religion. Luther savait très bien que la raison est le pire ennemi de la religion, et il mettait souvent en garde contre ses dangers : « La raison est le plus grand ennemi de la foi ; elle ne vient jamais en aide au spirituel mais, plus souvent, elle lutte contre la parole divine, traitant avec mépris tout ce qui émane de Dieu [15]. » Et aussi :

« Quiconque veut être chrétien doit arracher les yeux de sa raison. » Et encore : « Il faudrait détruire la raison chez tous les chrétiens. » Luther n'aurait eu aucune difficulté à planifier intelligemment des aspects inintelligents d'une religion pour l'aider à survivre. Mais cela ne veut pas dire nécessairement que ce soit lui, ou quelqu'un d'autre, qui l'ait planifiée. Elle a aussi pu évoluer par une forme (non génétique) de sélection naturelle, sans que Luther soit son concepteur mais un observateur astucieux de son efficacité.

Même si la sélection darwinienne conventionnelle des gènes pourrait avoir favorisé des prédispositions psychologiques à susciter la religion à titre de produit dérivé, il est peu vraisemblable qu'elle en ait élaboré les détails. J'ai déjà laissé entendre que si nous voulons appliquer une certaine forme de théorie de la sélection à ces détails, il faut regarder non pas du côté des gènes, mais du côté de leurs équivalents dans la culture. Est-ce que les religions sont faites de la même matière que les mèmes ?

Fais doucement car tu marches sur mes mèmes

*La vérité, dans les questions de religion,
n'est que l'opinion qui a survécu.*

OSCAR WILDE

Nous avons vu au début de ce chapitre que comme la sélection naturelle a horreur du gaspillage, tout trait omniprésent dans une espèce – comme la religion – devait lui procurer un certain avantage sinon il n'aurait pas survécu. Mais j'ai laissé entendre que cet avantage ne doit pas

nécessairement contribuer à la survie ou au succès reproductif de l'individu. Comme nous l'avons vu, l'avantage dont bénéficient les gènes du virus de la grippe suffit à expliquer l'omniprésence de cette plaie dans notre espèce. Et il n'est même pas nécessaire que ce soient les gènes qui en bénéficient. N'importe quel *réplicateur* fera l'affaire. Les gènes n'en sont que l'exemple le plus évident. Les autres candidats sont les virus d'ordinateur et les mèmes – les unités d'héritage culturel dont nous allons parler maintenant. Si l'on veut comprendre ce que sont les mèmes, il faut commencer par regarder d'un peu plus près le mécanisme précis de la sélection naturelle.

Dans sa forme la plus générale, la sélection naturelle doit choisir entre plusieurs réplicateurs. Un réplicateur est une information codée qui fait des copies exactes d'elle-même, en même temps parfois que des copies inexactes ou « mutations ». C'est là-dessus que porte la sélection darwinienne. Les variétés du réplicateur qui se prêtent à la copie se multiplient aux dépens d'autres réplicateurs qui se copient mal. C'est très schématiquement le principe de la sélection naturelle. L'archétype des réplicateurs est le gène, un brin d'ADN qui se duplique sur un nombre illimité de générations. La grande question pour la théorie des mèmes est de savoir s'il y a des imitations culturelles qui se comportent comme de vrais réplicateurs, comme les gènes. Je ne dis pas que les mèmes sont nécessairement des analogues proches des gènes, mais que plus ils leur ressemblent, mieux fonctionne la théorie des mèmes ; et l'objectif de cette question est de se

demander si la théorie des mèmes pourrait fonctionner dans le cas spécial de la religion.

Dans le monde des gènes, les erreurs occasionnelles de réplication (mutations) assurent dans le pool génique la présence d'autres variantes de tout gène donné – allèles – que l'on peut donc considérer en compétition les uns avec les autres. En compétition pour quoi ? Pour l'emplacement chromosomique particulier, ou « locus », appartenant à cet ensemble d'allèles. Et comment se passe cette compétition ? Pas par une lutte directe entre molécules mais par procuration. Les intermédiaires sont leurs « traits phénotypiques » – comme la longueur des pattes ou la couleur du poil : des manifestations des gènes qui s'expriment dans l'anatomie, la physiologie, la biochimie ou le comportement. Le destin d'un gène est normalement lié aux corps dans lesquels il réside successivement. Dans la mesure où il les influence, il influence aussi ses propres chances de survie dans le pool génique. Au fil des générations, la fréquence des gènes augmente ou diminue dans le pool génique sous l'effet de leurs intermédiaires phénotypiques.

Est-ce que cela pourrait être pareil pour les mèmes ? Un point qui les différencie des gènes, c'est que rien ne correspond à l'évidence aux chromosomes, aux locus, aux allèles ou à la recombinaison sexuelle. Le pool mémique est moins structuré et moins organisé que le pool génique. Toutefois, il n'est pas complètement stupide de parler d'un pool mémique dans lequel des mèmes particuliers pourraient avoir une

« fréquence » susceptible de changer à la suite d'interactions concurrentielles avec d'autres mèmes.

Certaines personnes ont critiqué les explications par les mèmes sur différents points qui viennent en général de ce que les mèmes ne sont pas exactement comme les gènes. On connaît maintenant précisément la nature physique du gène (c'est une séquence d'ADN) et pas celle des mèmes, et plusieurs théoriciens des mèmes confondent les deux en passant d'un milieu physique à l'autre. Est-ce que les mèmes n'existent que dans le cerveau ? Ou est-ce que chaque copie sur le papier et chaque copie électronique de, mettons, une comptine particulière a aussi le droit de s'appeler un mème ? Et puis les gènes se répliquent avec une très grande fidélité, alors que, si tant est que les mèmes se répliquent, n'est-ce pas de façon peu fidèle ?

Ces prétendus problèmes des mèmes sont exagérés. L'objection la plus importante est l'allégation que les mèmes se copient avec une haute fidélité trop réduite pour fonctionner comme des répliqueurs darwiniens. On soupçonne que si le « taux de mutation » à chaque génération est élevé, le mème se détruira lui-même par mutation avant que la sélection darwinienne ait pu influencer sa fréquence dans le pool mémique. Mais ce problème est illusoire. Pensez à un maître charpentier ou à un tailleur de pierre de la préhistoire, montrant une technique particulière à un jeune apprenti. Si celui-ci reproduit fidèlement chaque geste de la main du maître, vous pourriez effectivement vous attendre à voir le mème muter sans qu'on puisse le reconnaître au bout de

quelques « générations » où il s'est transmis de maître à apprenti. Mais, bien sûr, l'apprenti ne reproduit pas fidèlement chaque geste de la main. Ce serait ridicule. Au lieu de cela, il note l'objectif que le maître est en train d'essayer d'atteindre, et c'est cela qu'il imite. Il plante le clou jusqu'à ce que sa tête soit enfoncée en donnant autant de coups de marteau qu'il faut, et pas nécessairement autant que ceux donnés par le maître. Ce sont des règles de ce genre qui peuvent se transmettre sans mutations sur un nombre illimité de « générations » d'imitation ; peu importe que les détails de leur exécution varient éventuellement d'un individu à l'autre et d'un cas à l'autre. Les points de tricot, les nœuds de corde ou de filets de pêche, les pliages d'origami, les trucs utiles de charpenterie ou de poterie, tous peuvent se réduire à des éléments discrets qui ont réellement l'occasion de se transmettre sur un nombre illimité de générations d'imitation sans être altérés. Les détails peuvent varier localement, mais l'essence se transmet sans mutations ; c'est tout ce qu'il faut pour que fonctionne l'analogie entre les mèmes et les gènes.

Dans ma préface à l'ouvrage de Susan Blackmore, *La Théorie des mèmes*, j'ai donné l'exemple d'une recette d'origami pour fabriquer une jonque chinoise. Elle est très compliquée, comportant trente-deux opérations de pliage (ou opérations similaires). Le produit final (la jonque chinoise) est un objet plaisant, tout comme au moins trois stades intermédiaires dans son « développement embryologique », à savoir le « catamaran », la « boîte à deux couvercles » et le « cadre ». La réalisation du tout n'est pas sans me rappeler les pliages et les invaginations que subit la membrane de

l'embryon à mesure qu'elle prend forme de la blastula à la gastrula et de celle-ci à la neurula. J'ai appris à faire cette jonque chinoise auprès de mon père quand j'étais petit, lequel avait appris cette technique à peu près au même âge quand il était en pension. C'était devenu une mode qui, lancée par la directrice, s'était répandue dans toute l'école à ce moment-là comme une épidémie de rougeole, pour disparaître ensuite, comme une épidémie de rougeole. Vingt-six ans plus tard, la directrice étant partie depuis longtemps, je suis revenu dans cette école. J'ai relancé la mode, et là encore, elle s'est répandue comme une nouvelle épidémie de rougeole, pour mourir elle aussi une nouvelle fois. Le fait que ce genre de technique susceptible de s'apprendre puisse se répandre comme une épidémie nous livre un message important sur la haute fidélité de la transmission des mèmes. On peut être sûr que les jonques fabriquées par les écoliers de la génération de mon père dans les années 1920 n'étaient dans l'ensemble pas différentes de celles réalisées par ma génération dans les années 1950.

On pourrait étudier ce phénomène de façon plus systématique en procédant à l'expérience suivante, une variante du jeu du téléphone que pratiquent les enfants. Prenez deux cents personnes qui n'ont jamais fabriqué de jonque chinoise, et alignez-les en vingt équipes de dix chacune. Réunissez autour d'une table les têtes de file de ces vingt équipes et apprenez-leur, démonstration à l'appui, à fabriquer une jonque chinoise. Renvoyez ensuite chacune de ces personnes à la deuxième de son équipe avec pour mission de lui apprendre, et à elle seule, à la fabriquer. Chaque personne

de la deuxième « génération » enseigne ensuite cette technique à la troisième, et ainsi de suite jusqu'au dixième membre de chaque équipe. Gardez toutes les jonques réalisées en cours de route en leur collant une étiquette indiquant le numéro de l'équipe et celui de la « génération » afin de pouvoir les étudier de près.

Bien que je n'aie pas encore effectué cette expérience (mais je voudrais la faire), j'ai une idée précise de ce que cela devrait donner. J'ai idée que les vingt équipes ne réussiront pas toutes à transmettre intégralement la technique jusqu'à la dixième personne, mais qu'un nombre significatif d'entre elles y parviendront. Dans certaines équipes il y aura des erreurs : un maillon faible oubliera peut-être une certaine étape vitale de la procédure, et évidemment, tous échoueront en aval. Peut-être l'équipe 4 arrivera-t-elle jusqu'au « catamaran », mais échouera ensuite. Peut-être le huitième membre de l'équipe 13 produira-t-il un « mutant » quelque part entre la « boîte à deux couvercles » et le « cadre », et les neuvième et dixième de son équipe copieront alors la version mutée.

Mais concernant les équipes dans lesquelles la technique s'est bien transmise jusqu'à la dixième génération, je prédis une chose de plus. Si vous alignez les jonques dans l'ordre des générations, vous ne verrez pas de détérioration systématique de la qualité au fil des générations. Si, au contraire, vous deviez effectuer une expérience identique en tous points, sauf que la technique à transmettre ne consisterait pas à réaliser un origami de jonque mais à copier un dessin de jonque, il y aurait certainement une détérioration systématique de l'exactitude

avec laquelle le motif de la génération 1 « survivrait » jusqu'à la génération 10.

Dans la version de l'expérience impliquant un dessin, tous les dessins de la génération 10 devraient avoir une légère ressemblance avec celui de la génération 1. Et, dans chaque équipe, la ressemblance devrait se détériorer plus ou moins régulièrement au fil des générations. Dans la version impliquant un origami, au contraire, les erreurs devraient être du tout ou rien : ce devrait être des mutations « digitales ». Ou bien une équipe ne ferait pas de fautes et la jonque de la génération 10 ne serait ni pire ni meilleure en moyenne que celle de la génération 5 ou de la génération 1 ; ou bien, une « mutation » se produirait à une certaine génération, et tous les efforts en aval seraient des échecs complets, reproduisant souvent fidèlement cette mutation.

Quelles sont les différences cruciales entre les deux techniques ? C'est que celle de l'origami consiste en une série d'actions discrètes dont aucune n'est difficile à exécuter en soi. La majorité des opérations sont du genre « Pliez les deux côtés jusqu'au milieu ». Une personne particulière d'une équipe peut exécuter cette étape de façon maladroite, mais la suivante verra clairement ce qu'elle *essaie* de faire. Les étapes de l'origami sont « autonormalisantes ». C'est ce qui fait qu'elles sont « digitales ». C'est comme mon maître charpentier dont l'intention d'aplatir la tête du clou sur le bois est évidente pour son apprenti, indépendamment des détails des coups de marteau. Ou bien vous réussissez une étape donnée de la recette de l'origami, ou vous la ratez. Le dessin, au contraire,

est une technique analogique. Tout le monde peut essayer, mais certains copient un dessin plus fidèlement que d'autres, et personne ne le copie parfaitement. L'exactitude de la copie dépend aussi de la quantité de temps et de soin qu'on y met, et ces deux éléments sont des quantités variables en permanence. Qui plus est, certains membres de l'équipe embelliront et « amélioreront » le modèle précédent, au lieu d'en faire une stricte copie.

Les mots – pour autant qu'ils soient compris – sont autonormalisants de la même façon que les opérations d'origami. Dans le jeu originel du téléphone, on dit au premier enfant une histoire ou une phrase, et il doit la transmettre au deuxième, et ainsi de suite. Si la phrase comporte moins de sept mots environ dans la langue maternelle des enfants, il y a de bonnes chances qu'elle survive, sans mutations, sur les dix générations. Si elle est dans une langue étrangère inconnue, de sorte que les enfants sont obligés de l'imiter phonétiquement plutôt que mot à mot, le message ne survit pas. Le tableau de dégradation au fil des générations est alors le même que pour un dessin, et le message devient un galimatias. Quand le message a un sens dans la langue de l'enfant et ne contient pas de mots qui ne leur sont pas familiers, comme « phénotype » ou « allèle », il survit. Au lieu d'imiter les mots phonétiquement, chaque enfant reconnaît chaque mot comme faisant partie d'un vocabulaire limité, et il choisit le même, bien que probablement avec un accent différent, quand il le transmet au suivant. Le langage écrit est aussi autonormalisant car les arabesques sur le papier, même si

elles diffèrent plus ou moins dans les détails, proviennent toutes d'un alphabet limité de (mettons) vingt-six lettres.

Le fait que les mèmes peuvent parfois témoigner d'une très haute fidélité due à des processus d'autonormalisation de ce genre suffit à répondre aux objections les plus courantes que l'on oppose à l'analogie entre les gènes et les mèmes. En tout cas, le principal objectif de la théorie des mèmes, à ce premier stade de sa formulation, n'est pas de donner une théorie complète de la culture qui correspondrait à la génétique de Watson et Crick. Le but que je m'étais fixé au départ en défendant la théorie des mèmes était en fait de m'opposer à l'impression que le gène était la seule explication darwinienne qui existe – impression que *Le Gène égoïste* aurait autrement risqué de donner. Peter Richerson et Robert Boyd soulignent ce point dans le titre de leur livre précieux et judicieux *Not by Genes Alone* [Pas seulement par les gènes], encore qu'ils donnent des raisons pour ne pas adopter le mot de « mèmes », en lui préférant l'expression de « variants culturels ». L'ouvrage de Stephen Shennan, *Genes, Memes and Human History*, a été inspiré en partie par un excellent livre, antérieur, de Boyd et Richerson, *Culture and the Evolutionary Process*. Parmi les autres ouvrages qui traitent des mèmes, figurent *The Electric Meme* de Robert Aunger, *The Selfish Meme* de Kate Distin, et *Virus of the Mind : The New Science of the Meme* de Richard Brodie.

Mais c'est Susan Blackmore dans *La Théorie des mèmes* qui a poussé cette théorie le plus loin. Elle ne cesse de montrer un monde plein de cerveaux (ou autres réceptacles ou

conduits, comme les ordinateurs et les bandes de fréquence radio), et des mèmes jouant des coudes pour les occuper. Comme les gènes dans le pool génique, les mèmes qui gagnent sont toujours ceux qui se prêtent bien à la copie. Ce peut être parce qu'ils sont directement séduisants comme, vraisemblablement, le mème de l'immortalité pour certains. Ou bien parce qu'ils prospèrent en présence d'autres qui sont déjà multipliés dans le pool mémique. Cela fait naître des complexes de mèmes, ou « mèmeplexes ». Comme d'habitude pour les mèmes, on comprendra mieux les choses en revenant à l'origine génétique de l'analogie.

Par souci didactique, j'ai fait comme si les gènes étaient des unités séparées, agissant indépendamment. Mais, bien sûr, ils n'agissent pas indépendamment les uns des autres, ce qui se voit de deux façons. D'une part, les gènes sont disposés en ligne sur les chromosomes, et donc ils ont tendance à voyager au fil des générations en compagnie des autres gènes particuliers qui occupent les locus chromosomiques voisins. Nous, les scientifiques, nous appelons ce type de lien le *linkage*, et je n'en dirai pas plus car les mèmes n'ont pas de chromosomes, d'allèles ou de recombinaison sexuelle. L'autre point sur lequel les gènes ne sont pas indépendants, est très différent du *linkage* génétique, et en cela, les mèmes leur ressemblent beaucoup. Il s'agit de l'embryologie qui – et ce point est souvent mal compris – n'a rien à voir avec la génétique. Le corps ne s'assemble pas comme un puzzle, comme une mosaïque de pièces phénotypiques dont chacune est définie par un gène différent. Il n'y a pas de correspondance parfaite entre les gènes et les unités

anatomiques ou comportementales. Les gènes « collaborent » avec des centaines d'autres pour programmer les *processus* de développement aboutissant au corps, de la même façon que les mots d'une recette collaborent à un processus culinaire aboutissant à un plat. Jamais un mot de la recette ne correspond à une portion différente du plat.

Ensuite, les gènes coopèrent en cartels pour construire les corps, et c'est un des grands principes de l'embryologie. Il est tentant de dire que la sélection naturelle favorise les cartels de gènes dans une sorte de sélection de groupe entre les cartels. C'est une erreur. Ce qui se passe réellement, c'est que les autres gènes du pool génique constituent une partie majeure de l'*environnement* dans lequel chaque gène est sélectionné par rapport à ses allèles. Comme chacun est sélectionné pour réussir en présence des autres – qui sont aussi sélectionnés de la même façon – les cartels de gènes qui coopèrent *émergent*. Nous avons là quelque chose qui s'apparente plus au libre marché qu'à l'économie planifiée. Il y a un boucher et un boulanger, mais peut-être une place dans le marché pour un fabricant de bougies. La main invisible de la nature bouche le trou. C'est très différent de la situation où un planificateur central favorise la troïka boucher + boulanger + fabricant de bougies. L'idée de cartels coopératifs assemblés par la main invisible s'avérera primordiale pour comprendre la nature et le fonctionnement des mêmes religieux.

Des types de cartels de gènes différents émergent dans des pools géniques différents. Les pools géniques des carnivores contiennent des gènes programmant des organes des sens

pour détecter les proies, des griffes pour attraper les proies, des dents de carnassiers, des enzymes digestives pour digérer la viande, et bien d'autres gènes, tous bien ajustés pour coopérer entre eux. Dans le même temps, dans les pools géniques des herbivores, des ensembles différents de gènes mutuellement compatibles sont favorisés parce qu'ils coopèrent entre eux. Nous sommes bien habitués à l'idée qu'un gène est favorisé parce que son phénotype est compatible avec l'environnement extérieur de l'espèce : désert, forêt, ou autre. Ce que je veux dire maintenant, c'est qu'il est aussi favorisé parce qu'il est compatible avec les autres gènes de son pool génique particulier. Un gène de carnivore ne survivrait pas dans un pool génique d'herbivore, et vice versa. Dans la vision générale du gène, le pool génique de l'espèce – ensemble des gènes brassés et rebrassés par la reproduction sexuée – constitue l'environnement génétique dans lequel chaque gène est sélectionné pour sa capacité à coopérer. Bien que les pools mémiques soient moins enrégimentés et moins structurés que les pools géniques, on peut quand même dire que le pool mémique est une partie importante de l'« environnement » de chaque mème dans le mèmeplexe.

Un mèmeplexe est un ensemble de mèmes qui, sans être nécessairement capables de bien survivre seuls, survivent bien en présence d'autres dans le mèmeplexe. Dans la section précédente, j'ai douté que les détails de l'évolution d'une langue soient favorisés par une quelconque sélection naturelle, disant que l'évolution d'une langue serait plutôt soumise à la dérive aléatoire. Il est seulement concevable que certaines

voyelles ou consonnes supportant mieux que d'autres le terrain montagneux deviennent caractéristiques, mettons, des dialectes suisses, tibétains et andins, alors que d'autres sons convenant au chuchotement dans les forêts denses caractérisent donc les langues pygmées et amazoniennes. Mais le seul exemple que j'ai cité d'une langue qui a fait l'objet d'une sélection naturelle – la théorie que le grand changement vocalique pourrait avoir une explication fonctionnelle – n'est pas de ce type. Il correspond plutôt au fait que les mêmes s'intègrent bien dans des mèmeplexes mutuellement compatibles. Une voyelle a changé en premier pour des raisons inconnues – peut-être sous l'effet d'une mode consistant à imiter la façon de parler d'un personnage en vue ou puissant, si l'on en croit l'interprétation du zézaiement de l'espagnol. Peu importe comment a commencé le grand changement vocalique, d'après cette théorie, une fois que la première voyelle a changé, d'autres ont dû suivre pour réduire les ambiguïtés, et ainsi de suite en cascade. À ce deuxième stade du processus, des mêmes ont été sélectionnés par rapport à d'autres déjà existants dans le pool des mêmes, ce qui a créé un nouveau mèmeplexe de mêmes mutuellement compatibles.

Nous voilà enfin prêts pour aborder la théorie mémique de la religion. Certaines idées religieuses, comme certains gènes, pourraient survivre de par leur mérite absolu. Ces mêmes survivraient dans n'importe quel pool mémique, indépendamment des mêmes voisins. (Je dois rappeler – point d'importance vitale – que le « mérite » dans ce sens veut dire seulement « aptitude à survivre dans le pool ». Il ne comporte aucun jugement de valeur supplémentaire.) Certaines idées

religieuses survivent parce qu'elles sont compatibles avec d'autres mêmes déjà nombreux dans le pool des mêmes – dans la mesure où ils font partie du mêmeplexe. Vous trouverez ci-dessous une liste partielle des mêmes religieux qui pourraient vraisemblablement avoir une valeur de survie dans le pool mémique, soit par leur « mérite » absolu, soit parce qu'ils sont compatibles avec un mêmeplexe existant :

- Vous survivrez après votre mort.
- Si vous mourez en martyr, vous irez dans un coin de paradis particulièrement merveilleux où vous jouirez de soixante-douze vierges (ne vous attardez pas à ces infortunées).
- Les hérétiques, les blasphémateurs et les apostats devraient être tués (ou punis d'une autre façon, par exemple en étant frappés d'ostracisme par leur famille).
- La croyance en Dieu est une vertu suprême. Si vous voyez votre foi vaciller, efforcez-vous de la rétablir et demandez à Dieu de vous aider. (Dans ma discussion sur le pari de Pascal, j'ai cité le vieux principe selon lequel la seule chose que Dieu attend de nous, c'est la foi. J'ai traité cela alors comme une bizarrerie. Maintenant, nous en avons l'explication.)
- La foi (croyance sans preuve) est une vertu. Plus vos croyances défient les faits, plus vous êtes vertueux. Les croyants virtuoses qui réussissent à croire au mépris des faits et de la raison une chose vraiment bizarre, infondée et impossible à fonder, en sont particulièrement bien récompensés.

- Tout le monde, y compris ceux qui n'ont pas de convictions religieuses, doit respecter celles-ci avec un respect automatique et indiscuté plus grand que celui qu'on accorde aux autres types de croyances (nous avons vu cela dans le premier chapitre).

- Il existe certaines bizarreries (comme la Trinité, la transsubstantiation, l'incarnation) que nous n'avons pas à comprendre. N'essayez même pas d'en comprendre une, car cette tentative pourrait la détruire. Apprenez à la combler en l'appelant un *mystère*. Rappelez-vous les condamnations virulentes de la raison par Luther (p. 201), et pensez combien elles protégeraient la survie des mêmes.

- La belle musique, l'art et les écritures sont eux-mêmes des représentations d'idées religieuses, représentations qui s'autorépliquent [16].

Certains éléments de cette liste ont probablement une valeur de survie absolue et ils prospèrent dans tout mêmeplexe. Mais, comme pour les gènes, certains mêmes ne survivent que dans le bon environnement d'autres mêmes, aboutissant à l'élaboration d'autres mêmeplexes. On pourrait voir deux religions différentes comme deux mêmeplexes alternatifs. Peut-être l'islam est-il analogue à un complexe de gènes carnivores, et le bouddhisme à un complexe de gènes herbivores. Les idées d'une religion ne sont pas « meilleures » que celles de l'autre dans un quelconque sens absolu, pas plus que les gènes carnivores ne sont « meilleurs » que les gènes herbivores. Les mêmes religieux de ce type n'ont pas nécessairement une aptitude absolue à survivre ; toutefois, ils

sont bons dans le sens qu'ils prospèrent en présence d'autres mêmes de leur religion, mais pas de l'autre religion. Dans ce schéma, le catholicisme et l'islam, mettons, n'ont pas nécessairement été conçus par des individus, mais ils ont évolué séparément comme des ensembles alternatifs de mêmes prospérant en présence d'autres dans le même mêmeplexe.

Les religions organisées le sont par des individus : par des prêtres et des évêques, des rabbins, des imams et des ayatollahs. Mais pour reprendre ce que j'ai dit sur Luther, cela ne veut pas dire qu'elles ont été conçues et organisées par des individus. Même quand des religions ont été exploitées et manipulées au bénéfice d'individus puissants, il persiste la forte possibilité que les particularités de chaque religion aient été en grande partie façonnées par une évolution inconsciente. Et pas par sélection naturelle génétique, trop lente pour expliquer l'évolution et la divergence rapides des religions. Le rôle de la sélection naturelle génétique dans cette histoire est de procurer au cerveau, avec ses prédilections et ses biais, l'assise matérielle et le programme système de niveau inférieur qui constituent l'environnement de la sélection mémétique. Étant donné cet environnement, il me semble qu'une sélection naturelle de mêmes d'un certain genre offre une explication plausible de l'évolution détaillée des religions particulières. Aux premiers stades de l'évolution d'une religion, avant qu'elle soit organisée, les simples mêmes survivent en vertu de la séduction universelle qu'ils exercent sur la psychologie humaine. C'est là que se recoupe la théorie de la religion fondée sur les mêmes et celle de la

religion produit dérivé psychologique. Les stades ultérieurs, où une religion est devenue organisée, élaborée et différente arbitrairement des autres religions, s'expliquent très bien par la théorie des mèmeplexes – ces cartels de mèmes mutuellement compatibles. Cela n'exclut pas le rôle supplémentaire de la manipulation délibérée des prêtres et autres. Les religions sont probablement, du moins en partie, conçues intelligemment, comme les écoles et les modes dans l'art.

Une religion qui a été conçue intelligemment, presque entièrement, est la scientologie. Mais je me doute que c'est exceptionnel. Une autre candidate purement conçue est le mormonisme. Joseph Smith, son inventeur audacieusement menteur, est allé jusqu'à composer une nouvelle bible complète, le Livre des mormons, en inventant de toutes pièces une nouvelle histoire de l'Amérique complètement fausse, écrite en faux anglais du XVII^e siècle. Le mormonisme a cependant évolué depuis sa fabrication au XIX^e siècle, et il est maintenant devenu une des religions respectables du courant principal en Amérique – de fait, il prétend être celle dont la croissance est la plus rapide, et un candidat issu de ses rangs s'est présenté aux élections présidentielles.

La plupart des religions évoluent. Quelle que soit la théorie de l'évolution des religions que nous adoptons, elle doit être en mesure d'expliquer la vitesse étonnante à laquelle peut démarrer le processus de l'évolution religieuse, si les circonstances s'y prêtent. Voici une étude de cas.

Les cultes du cargo

Dans *La Vie de Brian*, un des nombreux points sur lesquels l'équipe des Monty Python a vu juste est l'extrême rapidité avec laquelle un nouveau culte religieux peut démarrer. Il peut apparaître pratiquement du jour au lendemain puis s'intégrer dans une culture où il va jouer de façon inquiétante un rôle majeur. Les « cultes du cargo » de Mélanésie et de Nouvelle-Guinée dans le Pacifique en sont l'exemple le plus célèbre dans la réalité. L'histoire tout entière de certains de ces cultes, du début jusqu'à la fin, se déroule dans les limites d'une mémoire d'homme. À la différence du culte de Jésus, dont les origines ne sont pas attestées de façon fiable, nous pouvons voir tous les événements se dérouler sous nos yeux (et même là, on en a maintenant perdu certains détails, comme nous allons le voir). Il est fascinant de deviner que le culte du christianisme a presque certainement commencé tout à fait de la même façon, et s'est répandu à la même vitesse.

Pour les cultes du cargo, ma principale source est l'ouvrage de David Attenborough, *Quest in Paradise*, que cet auteur m'a fort aimablement offert. Le schéma est toujours le même, depuis les tout premiers cultes au XIX^e siècle jusqu'aux plus célèbres qui se sont développés à la suite de la Seconde Guerre mondiale. Il semble que, dans tous les cas, les îliens ont été stupéfiés de voir les merveilles détenues par les immigrants blancs qui avaient débarqué dans leurs îles, notamment les hauts fonctionnaires, les soldats et les missionnaires. Peut-être étaient-ils victimes de la troisième loi d'Arthur C. Clarke que j'ai citée dans le chapitre 2 : « Toute technologie suffisamment

avancée est impossible à distinguer de la magie. » Les habitants ont remarqué que les Blancs qui jouissaient de ces merveilles ne les fabriquaient jamais eux-mêmes. Quand certains articles avaient besoin d'être réparés, on les renvoyait, et il en arrivait toujours de nouveaux par « cargo », par bateau ou, plus tard, par avion. Jamais on ne voyait aucun Blanc fabriquer ou réparer quoi que ce soit ni, à vrai dire, faire quoi que ce soit que l'on puisse considérer comme un travail utile d'aucune sorte (être assis derrière un bureau à brasser des papiers était à l'évidence une espèce de dévotion religieuse). Et comme pour corroborer cette idée, les Blancs faisaient effectivement certaines choses qui ne pouvaient être que des cérémonies rituelles :

Ils construisent de grands mâts auxquels sont attachés des fils de fer ; ils sont assis, à écouter des petites boîtes qui brillent avec de la lumière et qui émettent des bruits curieux et des voix étranglées ; ils persuadent les indigènes de s'habiller pareil et ils les font marcher au pas cadencé – on aurait du mal à imaginer une occupation plus inutile. Et puis l'indigène réalise qu'il a trouvé une réponse à ce mystère. Ce sont ces actions incompréhensibles qui sont les rituels par lesquels l'homme blanc convainc les dieux d'envoyer le cargo. Si l'indigène veut le cargo, il doit, lui aussi, faire pareil.

Il est frappant de voir que des cultes du cargo sont apparus de façon indépendante sur des îles fort éloignées les unes des autres aussi bien géographiquement que culturellement. David Attenborough nous dit :

Les anthropologues ont remarqué deux manifestations séparées en Nouvelle-Calédonie, quatre dans les îles Salomon, quatre dans les îles Fidji, sept dans les Nouvelles-Hébrides, et plus de cinquante en Nouvelle-Guinée, la plupart d'entre elles étant tout à fait indépendantes et sans lien avec les autres. La majorité de ces religions affirment qu'un messie particulier fera venir le cargo quand sera venu le jour de l'apocalypse.

L'éclosion indépendante d'un si grand nombre de cultes indépendants mais similaires fait penser à des traits unificateurs de la psychologie humaine en général.

Un culte célèbre sur l'île de Tanna dans les Nouvelles-Hébrides (connue sous le nom de Vanuatu depuis 1980) existe toujours. Il est centré sur un personnage messianique du nom de John Frum. Dans les annales, le nom de John Frum ne remonte qu'à 1940 mais, même pour un mythe aussi récent, on ne sait pas vraiment s'il a existé en chair et en os. D'après une légende, c'était un homme de petite taille à la voie aiguë et aux cheveux décolorés, portant un manteau aux boutons brillants. Il faisait des prophéties étranges et il a tout fait pour dresser les gens contre les missionnaires. Il est finalement retourné auprès de ses ancêtres après avoir promis un retour triomphal avec un cargo contenant monts et merveilles. Dans sa vision apocalyptique figurait « un grand cataclysme ; les montagnes s'aplatiraient et les vallées se combleraient [17] ; les vieux retrouveraient leur jeunesse et la maladie disparaîtrait ; les Blancs seraient chassés de l'île pour ne jamais y revenir ; et le cargo arriverait chargé en abondance de sorte que chacun en aurait autant qu'il voudrait ».

Plus inquiétant pour le gouvernement, John Frum prophétisait aussi que, à son retour, il apporterait une nouvelle monnaie à l'effigie d'une noix de coco. Les gens devaient donc se débarrasser de tout leur argent qui venait de l'homme blanc. Cela entraîna en 1941 une frénésie de folles dépenses ; les gens s'arrêtèrent de travailler et l'économie de l'île en fut profondément affectée. Les administrateurs coloniaux

arrêtèrent les meneurs mais ils ne purent rien faire pour détruire ce culte, et les églises et les écoles de la mission se vidèrent.

Un peu plus tard, il se développa une nouvelle doctrine selon laquelle John Frum était le roi d'Amérique. De façon providentielle, des troupes américaines arrivèrent aux Nouvelles-Hébrides vers la même époque et, merveille des merveilles, il s'y trouvait des Noirs qui n'étaient pas pauvres comme les îliens mais qui

possédaient des cargaisons aussi riches que les soldats blancs. Une excitation sauvage s'empara de Tanna. Le jour de l'apocalypse était imminent. Il semblait que tout le monde se préparait pour l'arrivée de John Frum. Un des chefs dit que John Frum viendrait d'Amérique par avion, et des centaines d'hommes se mirent à nettoyer le *bush* au centre de l'île pour que l'avion dispose d'une piste d'atterrissage où se poser.

La piste d'atterrissage avait une tour de contrôle en bambou avec des « contrôleurs aériens » coiffés de faux casques à écouteurs en bois. Sur la « piste », de faux avions étaient destinés à attirer l'avion de John Frum.

En 1950 le jeune David Attenborough arriva à Tanna en bateau accompagné d'un caméraman, Geoffrey Mulligan, pour étudier le culte de John Frum. Ils trouvèrent de nombreuses marques de cette religion et finirent par être présentés à son grand prêtre, un homme du nom de Nambas. Celui-ci évoqua son messie qu'il désignait familièrement sous le nom de John, et dit qu'il lui parlait régulièrement par « radio ». Cette « radio à John », c'était une vieille femme avec un fil électrique autour de la taille, qui entraînait en transe et débitait un galimatias que Nambas interprétait comme les paroles de John Frum.

Nambas dit qu'il avait été prévenu de la visite d'Attenborough car John Frum le lui avait annoncé par « radio ». Attenborough demanda à voir cette « radio », mais il se heurta à un refus (bien compréhensible). Il changea de sujet et demanda à Nambas s'il avait vu John Frum :

Nambas hocha vigoureusement la tête. « Moi vu lui plein de fois.

— Comment est-il ? »

Nambas pointa son doigt vers moi. « Lui comme toi. Avec visage blanc. Lui homme grand. Lui habite Amérique du Sud. »

Ce détail est en contradiction avec la légende dont j'ai parlé et selon laquelle John Frum était de petite taille. C'est ainsi qu'évoluent les légendes.

On croit que John Frum reviendra un 15 février, mais on ne sait pas de quelle année. Tous les ans, le 15 février, ses adeptes se réunissent pour une célébration religieuse afin de l'accueillir. Jusqu'à présent, il n'est pas revenu, mais ils ne se découragent pas. David Attenborough dit à un dévot du culte, Sam :

« Mais, Sam, voilà dix-neuf ans que John dit que le cargo va venir. Il promet, promet, mais le cargo ne vient toujours pas. Dix-neuf ans, ce n'est pas long pour attendre ? »

Sam leva les yeux et me regarda : « Si vous pouvez attendre deux mille ans pour que vienne Jésus-Christ et qu'il ne vient pas, je peux attendre John plus de dix-neuf ans. »

Dans son livre, *Can We Be Good without God ?* Robert Buckman cite la même réplique admirable d'un disciple de John Frum, cette fois à un journaliste canadien quelque quarante ans après la rencontre d'Attenborough.

La Reine et le prince Philip vinrent en visite dans la région en 1974, et le prince fut ensuite déifié dans une reprise de culte à la John Frum (une fois encore, remarquez comme les détails dans l'évolution de la religion peuvent changer rapidement). Le Prince est un bel homme qui a dû en imposer dans son uniforme de marine blanc et son casque à plumet, et il ne faut peut-être pas s'étonner que ce soit lui, et pas la Reine, qui ait été élevé à cette dignité, tout à fait en dehors du fait que la culture de ces îliens ne leur permettait pas facilement d'accepter une divinité féminine.

Je ne veux pas trop m'étendre sur les cultes du cargo du Pacifique-Sud, mais ils nous donnent un modèle contemporain fascinant de la manière dont les religions apparaissent à partir de presque rien. En particulier, on peut en tirer quatre leçons sur l'origine des religions en général, et je vais les présenter rapidement. La première est la rapidité stupéfiante avec laquelle un culte peut apparaître. La deuxième est la vitesse à laquelle le processus d'émergence peut recouvrir ses traces. C'est ce qui s'est passé pour John Frum, si tant est qu'il ait existé, dans la mémoire de ses contemporains. Et pourtant, même dans un cas aussi récent, il n'est pas certain qu'il ait seulement vécu. La troisième leçon vient de l'émergence indépendante de cultes similaires dans des îles différentes. L'étude systématique de ces similitudes peut nous en dire long sur la psychologie humaine et sa prédisposition à la religion. Quatrièmement, les cultes du cargo sont similaires, non seulement entre eux, mais à des religions plus anciennes. Le christianisme et d'autres religions anciennes qui se sont répandues à travers le monde ont vraisemblablement

commencé sous la forme de cultes locaux comme celui de John Frum. À vrai dire, d'après des érudits comme Geza Vermes, professeur des études juives à l'université d'Oxford, Jésus aurait été un des nombreux personnages charismatiques qui sont apparus en Palestine à cette époque, accompagnés de légendes similaires. La plupart de ces cultes ont disparu. Dans cette optique, celui qui a survécu est celui que nous rencontrons aujourd'hui. Et, au fil des siècles, dans la poursuite de l'évolution (la sélection des mêmes, si vous aimez cette façon de présenter les choses, sinon peu importe), il s'est affiné pour devenir le système sophistiqué – ou plutôt les ensembles divergents de systèmes qui en descendent – qui prédomine dans de grandes parties du monde aujourd'hui. La mort de personnages charismatiques modernes comme Haïlé Sélassié, Elvis Presley et la princesse Diana sont d'autres instances qui permettent d'étudier la naissance rapide des cultes et l'évolution mémique qui s'ensuit.

C'est tout ce que je voulais dire sur les racines de la religion elle-même, si ce n'est que j'y reviendrai rapidement dans le chapitre 10 où j'étudierai le phénomène de l'« ami imaginaire » de l'enfant sous le titre des « besoins » psychologiques auxquels répond la religion.

On pense souvent que le sens moral a ses racines dans la religion, et, dans le chapitre qui suit, je veux contester cette idée. Je dirai que l'origine du sens moral peut elle-même être le sujet d'une question darwinienne. De même que nous nous sommes demandé ce qu'était la valeur de survie darwinienne de la religion, nous pouvons nous poser la même question à

propos du sens moral. Effectivement, le sens moral a probablement précédé la religion. De même que pour la religion, nous avons refusé de répondre à la question telle quelle pour la reformuler, de même pour le sens moral, nous allons voir que le mieux est de le voir comme un *produit dérivé* d'autre chose.

Notes – Chapitre 5

- [1] Cité dans Dawkins (1982, 30).
- [2] K. Sterelny, « The perverse primate », dans Grafen et Ridley (2006, 213-223).
- [3] N.A. Chagnon, « Terminological kinship, genealogical relatedness and village fissioning among the Yanomamo Indians », dans Alexander et Tinkle (1981, ch. 28).
- [4] C. Darwin, *La Descendance de l'homme* (New York, Appleton, 1871), vol. 1, 156.
- [5] J'ai bien ri quand j'ai vu « Objectif : ta famille à toi, bâtard ! » sur un autocollant de pare-chocs dans le Colorado, mais aujourd'hui, je trouve ça moins drôle. Peut-être certains enfants ont-ils besoin d'être protégés de l'endoctrinement de leurs parents (voir chapitre 9).
- [6] Cité dans Blaker (2003, 7).
- [7] Voir par exemple Buss (2005).
- [8] Deborah Keleman, « Are children “intuitive theists” ? », *Psychological Science*, 15 : 5, 2004, 295-301.
- [9] Dennett (1987).
- [10] Célèbre personnage d'un programme de comédie à la télévision britannique, *Fawlty Towers*. (N.d.T.)
- [11] *Guardian*, 31 janvier 2006.
- [12] Voir mon exposé sur le dangereux narcotique qu'est la Gerin Oil : R. Dawkins, « Gerin Oil », *Free Inquiry*, 24 : 1, 2003, 9-11.
- [13] Smythies (2006).
- [14] Shakespeare, *Henry IV*, acte II (N.d.T.)
- [15] <http://jmm.aaa.net.au/articles/14223.htm>.

[16] On peut analyser les écoles différentes et les genres d'art différents comme des mêmelplexes alternatifs, de même que les artistes copient des idées et des motifs d'artistes antérieurs, et les nouveaux motifs ne survivent que s'ils s'intègrent avec d'autres. De fait, on pourrait considérer que toute la discipline académique de l'histoire de l'art, qui suit minutieusement à la trace les iconographies et les symbolismes, est une étude élaborée des complexes de mêmes. Les détails auront été favorisés ou rejetés par la présence de membres existants du pool mémique, qui comporte souvent des mêmes religieux.

[17] Comparez avec Isaïe, 40 : « Que toute vallée soit comblée, toute montagne et toute colline abaissées. » Cette similitude n'indique pas nécessairement un trait fondamental de la psyché humaine, ou de l'« inconscient collectif » de Jung. Ces îles avaient été depuis longtemps infestées de missionnaires.

6

LES RACINES DU SENS MORAL : POURQUOI SOMMES-NOUS BONS ?

*Étrange est notre situation ici sur la Terre.
Chacun de nous vient pour une courte visite, sans savoir pourquoi,
mais avec parfois le vague sentiment d'avoir un but.
Cependant, en ce qui concerne la vie quotidienne,
il est une chose que nous savons bien :
c'est que l'homme est là pour les autres hommes –
avant tout pour ceux dont le sourire et le bien-être
sont nécessaires à notre bonheur.*

ALBERT EINSTEIN

Beaucoup de croyants ont du mal à imaginer comment, sans religion, on peut être bon, ou même on voudrait l'être. Ce sont ces questions que j'aborderai dans ce chapitre. Mais ces doutes vont plus loin, et poussent certains croyants à des paroxysmes de haine envers ceux qui ne partagent pas leur religion. C'est important car des considérations morales se cachent derrière des attitudes religieuses sur d'autres questions sans réel rapport avec la morale. Une grande partie de l'opposition à l'enseignement de l'évolution n'a aucun rapport avec l'évolution elle-même, ni avec quoi que ce soit de scientifique, mais est attisée par l'indignation morale. Cela va de l'argument naïf « Si vous apprenez aux enfants qu'ils ont évolué à partir du singe, ils agiront comme des singes », jusqu'à la motivation sous-jacente plus élaborée de toute la stratégie du « coin d'attaque » du « dessein intelligent », telle que la mettent sans pitié à nu Barbara Forrest et Paul Gross

dans *Creationism's Trojan Horse : The Wedge of Intelligent Design* [Le cheval de Troie du créationnisme : le coin d'attaque du dessein intelligent].

Je reçois beaucoup de lettres de lecteurs de mes livres [1], la plupart pleines d'amitié et d'enthousiasme, certaines constructives par leurs critiques, et quelques-unes franchement méchantes, voire vicieuses. Et les plus méchantes de toutes, je suis désolé de le dire, sont presque invariablement dictées par la religion. Ces insultes peu chrétiennes sont en général le lot de ceux qui passent pour des ennemis du christianisme. Voici, par exemple, une lettre envoyée sur Internet à Brian Flemming, auteur et producteur de *The God Who Wasn't There* [2] [Le Dieu qui n'était pas là], un film sincère et émouvant qui préconise l'athéisme. Intitulée « Brûlez pendant que nous rions » et datée du 21 décembre 2005. Cette lettre à Flemming dit :

Vraiment, vous êtes gonflé. Comme j'aimerais prendre un couteau et crever le bidon aux imbéciles que vous êtes, en hurlant de joie tandis que vos tripes se répandent devant vous. Vous êtes en train d'essayer de déclencher une guerre sainte dans laquelle, un jour, avec d'autres comme moi, j'aurai peut-être le plaisir de passer à l'acte en faisant ce que je viens de dire.

Là, l'auteur semble reconnaître un peu tard que ce langage n'est pas très chrétien, car il poursuit, plus charitablement :

Cependant, DIEU nous enseigne à ne pas chercher à se venger, mais à prier pour ceux de votre espèce.

Mais son esprit charitable est de courte durée :

Ce qui me console, c'est de savoir que le châtimement de DIEU sera mille fois pire que tout ce que je peux vous infliger. Et le mieux, c'est que vous

ALLEZ souffrir pour l'éternité pour ces péchés que vous ignorez complètement. La colère de DIEU sera sans pitié. Pour votre bien, j'espère que la vérité vous sera révélée avant que le couteau n'entre en contact avec votre chair. Joyeux NOËL !!!

PS : vous autres, vous n'avez pas idée de ce qui vous attend. Je remercie DIEU de ce que je ne suis pas vous.

Je trouve vraiment stupéfiant qu'une simple différence d'opinion théologique puisse produire un tel venin. Voici un échantillon (plein de fautes) du courrier adressé au rédacteur en chef du magazine *Freethought Today* [La libre-pensée d'aujourd'hui], publié par la Freedom for Religion Foundation (FFRF) qui mène une campagne non violente contre la suppression de la séparation constitutionnelle de l'Église et de l'État :

Salut, tas de salauds bouffeurs de fromage [3]. Nous les chrétiens, on n'est bien plus que vous, les *losers*. Y a PAS de séparation de l'Église et de l'État, et vous, les païens, vous allez perdre...

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de fromage ? Des amis américains m'ont dit qu'il y avait peut-être un rapport avec l'État notoirement libéral du Wisconsin – siège du FFRF et centre de l'industrie laitière – mais il doit y avoir plus. Et pourquoi ces Français « bouffeurs de fromage qui s'inclinent devant les singes » ? Quelle est la valeur sémiotique du fromage ? Et ce n'est pas fini :

Racaille suppôt de Satan... surtout, meurs et va en enfer... Je te souhaite une maladie douloureuse comme le cancer du rectum, et une mort lente et douloureuse pour pouvoir aller voir ton Dieu, SATAN... Eh, minable, cette histoire de libération de la religion, ça pue... Alors vous les pédés et les gouines, cool, et faites gaffe : quand vous vous y attendrez le moins, dieu vous chopera... Si vous aimez pas ce pays et ce sur quoi et pour quoi il a été fondé, allez vous faire foutre et partez tout droit en enfer...

PS : et toi, va te faire foutre, putain communiste... dégage ton sale cul des USA... T'as pas d'excuses. La Création est une preuve plus que suffisante du pouvoir tout-puissant du SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Pourquoi pas le pouvoir tout-puissant d'Allah ? ou du Seigneur Brahmâ ? ou même de Yahvé ?

On va pas s'en aller comme ça. Si plus tard la violence doit s'en mêler, oublie pas que c'est toi qui l'as cherchée. Mon fusil est chargé.

Je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi Dieu est censé avoir besoin d'être défendu avec une telle férocité ? On aurait pu supposer qu'il est amplement capable de régler ses affaires lui-même. N'oubliez pas, dans tout cela, que ce rédacteur en chef si vicieusement insulté et menacé est une douce et charmante jeune femme.

Peut-être parce que je n'habite pas aux États-Unis, la majorité des lettres de haine que je reçois n'est pas dans l'ensemble tout à fait du même calibre, mais elle n'est pas non plus marquée de cette charité qui a fait la réputation du fondateur du christianisme. Celle qui suit, datée de mai 2005, et signée d'un médecin britannique, si haineuse soit-elle, me frappe car elle me paraît plus tourmentée que méchante, et révèle combien toute cette question de morale suscite l'hostilité envers l'athéisme. Après quelques paragraphes préliminaires fustigeant l'évolution (et où le signataire demandait sur un ton sarcastique si un « nègre » est « toujours en cours d'évolution »), insultant Darwin personnellement, donnant de Huxley une citation tronquée qui en fait un antiévolutionniste, et m'incitant à lire un livre (que

j'ai lu) qui démontre que le monde n'a que huit mille ans (se peut-il *vraiment* qu'il soit docteur ?), il conclut :

Tous vos livres, votre prestige à Oxford, tout ce que vous aimez dans la vie, et tout ce que vous avez réalisé sont de la pure futilité. [...] Le défi de Camus devient incontournable : pourquoi ne nous suicidons-nous pas tous ? En effet, c'est ce type d'effet qu'a votre vision du monde sur les étudiants et sur bien d'autres [...], selon laquelle nous avons tous évolué par pur hasard, à partir de rien, et pour retourner au néant. Même si la religion n'était pas vraie, il vaut mieux, beaucoup mieux, croire à un mythe noble comme celui de Platon s'il conduit à la paix de l'esprit de notre vivant. Mais votre vision à vous du monde mène à l'angoisse, à la toxicomanie, à la violence, au nihilisme, à l'hédonisme, à la science à la Frankenstein, et à l'enfer sur terre, ainsi qu'à la troisième guerre mondiale. [...] Je me demande si vous-même, vous êtes heureux dans vos relations personnelles ? si vous êtes divorcé ? veuf ? gay ? Les gens de votre acabit ne sont jamais heureux, sinon ils ne chercheraient pas tant à prouver qu'*il n'y a pas* de bonheur ni de sens dans quoi que ce soit.

Les idées exprimées ici, sinon le ton, sont typiques de beaucoup de lettres. D'après cette personne, le darwinisme est en soi nihiliste, enseignant que nous avons évolué par pur hasard (pour la énième fois, la sélection naturelle est tout l'*opposé* d'un processus de hasard) et que nous retournons au néant à notre mort. Cette prétendue négativité a pour conséquence directe de produire le mal sous toutes ses formes. On peut penser que l'auteur de cette lettre ne voulait pas *vraiment* dire que le veuvage pourrait découler directement de mon darwinisme, mais sa lettre, à en juger par cette idée, avait atteint le niveau de malveillance frénétique que je reconnais chaque fois chez mes correspondants chrétiens. Comme j'ai consacré tout un livre (*Les Mystères de l'arc-en-ciel*) au sens ultime, à la poésie de la science, et à réfuter spécifiquement et en détail l'accusation de négativité nihiliste,

je n'en dirai pas plus ici. Ce chapitre aborde la question du mal, et de son contraire, le bien ; de la morale : d'où elle vient, pourquoi nous devons nous y conformer, et si nous avons besoin de la religion pour ce faire.

Notre sens moral a-t-il une origine darwinienne ?

Plusieurs ouvrages, notamment *Why Good is Good ?* de Robert Hinde, *The Science of Good and Evil* de Michael Shermer, *Can We Be Good Without God ?* de Robert Buckman, et *Moral Minds* de Marc Hauser, ont démontré que notre sens du bien dérive de notre passé darwinien. Dans cette section, j'expose ma propre version de cet argument.

À y regarder de près, on a l'impression que l'idée darwinienne de l'évolution guidée par la sélection naturelle convient mal pour expliquer la bonté qui est en nous, ou nos sentiments de morale, de décence, d'empathie ou de pitié. La sélection naturelle peut facilement expliquer la faim, la peur et le désir sexuel dans la mesure où ils contribuent tous à notre survie ou à préserver nos gènes. Mais qu'en est-il de la compassion qui nous rend malades à la vue d'un petit orphelin en pleurs, d'une vieille veuve au désespoir parce qu'elle est seule, ou d'un animal qui gémit de douleur ? Qu'est-ce qui nous donne ce besoin impérieux d'expédier anonymement à l'autre bout du monde de l'argent ou des vêtements aux victimes du tsunami que nous ne rencontrerons jamais et qui ont extrêmement peu de chances de vous rendre ce bienfait ? D'où vient le Bon Samaritain qui est en nous ? Est-ce que la bonté n'est pas incompatible avec la théorie du « gène

égoïste » ? Non, c'est une mauvaise interprétation courante de cette théorie – une interprétation pénible, mais avec le recul du temps, prévisible [4]. Il est nécessaire de mettre l'accent sur le mot qui convient, le *gène* égoïste, car il souligne le contraste avec l'organisme égoïste, mettons, ou l'espèce égoïste. Je m'explique.

La logique du darwinisme conclut que l'unité dans la hiérarchie du vivant qui survit et qui passe par le filtre de la sélection naturelle a toujours tendance à être égoïste. Les unités qui survivent dans le monde sont toujours celles qui ont réussi à survivre aux dépens de leurs rivales à leur niveau dans la hiérarchie. C'est précisément ce que veut dire égoïste dans ce contexte. La question est de savoir à quel niveau cela se passe. Toute l'idée du gène égoïste, avec l'accent sur le gène, c'est que l'unité de sélection naturelle (l'unité servant son intérêt personnel) n'est pas l'organisme égoïste, ni le groupe égoïste, l'espèce égoïste ou l'écosystème égoïste, mais le *gène* égoïste. C'est ce gène qui, sous la forme d'informations, ou bien survit sur de nombreuses générations, ou bien ne survit pas. À la différence du gène (et du même, pourrait-on dire), l'organisme, le groupe et l'espèce ne sont pas l'entité du type qui convient pour servir d'unité dans ce sens, car ils ne font pas de copies exactes d'eux-mêmes et ils ne sont pas en concurrence dans un pool d'entités qui s'autorépliquent comme les gènes. C'est précisément ce que font les gènes, et c'est ce qui justifie, tout à fait logiquement, que l'on singularise le gène en tant qu'unité d'« égoïsme » dans le sens darwinien particulier d'égoïsme.

La façon la plus évidente dont les gènes assurent leur survie « égoïste » par rapport aux autres gènes, c'est en programmant les organismes individuels à être égoïstes. Il se trouve effectivement bien des situations dans lesquelles la survie de l'organisme individuel favorise celle des gènes qu'il transporte. Mais des situations différentes favorisent des tactiques différentes. Dans certaines situations – pas particulièrement rares –, les gènes assurent leur survie égoïste en poussant les organismes à avoir un comportement altruiste. On connaît maintenant assez bien ces situations, et elles se répartissent en deux grandes catégories. Un gène qui programme les organismes individuels pour qu'ils favorisent leur parenté génétique a statistiquement des chances de générer des copies de lui-même. La fréquence de ce gène peut augmenter dans le pool génique au point que l'altruisme dans la famille devient la norme. Le fait d'être bon pour ses enfants en est l'exemple évident, mais ce n'est pas le seul. Chez les abeilles, les guêpes, les fourmis, les termites et, dans une moindre mesure, chez certains vertébrés comme le rat glabre des sables, les suricates et certains pics, ont évolué des sociétés dans lesquelles les aînés de la progéniture s'occupent des plus jeunes (avec lesquels il est probable qu'ils partagent les gènes qui les incitent à s'occuper des petits). En général, comme l'a montré mon regretté collègue W.D. Hamilton, les animaux ont tendance à s'occuper de leurs proches parents, à les défendre, à partager avec eux leurs ressources, à les avertir du danger, et à se montrer altruistes de bien d'autres façons, car il y a statistiquement des chances que ces parents aient des copies des mêmes gènes qu'eux.

L'autre grand type d'altruisme pour lequel nous avons une explication logique darwinienne bien documentée est l'altruisme réciproque (« Tu me grattes le dos et je te gratterai le tien »). Cette théorie, présentée pour la première fois à la biologie évolutionniste par Robert Trivers et souvent exprimée dans le langage mathématique de la théorie des jeux, ne repose pas sur les gènes en commun. À vrai dire, elle fonctionne aussi bien, voire mieux, entre des membres d'espèces très différentes ; on l'appelle alors la symbiose. Ce principe est aussi la base de tout le commerce et le troc chez les êtres humains. Le chasseur a besoin d'une lance et le forgeron de viande. Cette asymétrie crée un marché. L'abeille a besoin de nectar, et la fleur d'être fécondée. Comme les fleurs ne peuvent voler, elles paient les abeilles en nectar en échange de la location de leurs ailes. Les oiseaux à miel (bondrées) peuvent trouver les nids d'abeilles, mais pas y pénétrer. Les ratels, proches du blaireau et amateurs de miel, peuvent entrer dans les nids d'abeilles, mais ils n'ont pas d'ailes pour aller les chercher. Les bondrées guident les ratels (et parfois les hommes) vers le miel en volant d'une façon particulièrement incitative qui n'a pas d'autre utilité. Les deux parties gagnent à cette transaction. Une cruche pleine d'or se trouve sous un gros rocher, trop lourd pour que son découvreur puisse la déplacer ; il embauche d'autres individus pour l'aider, quitte à devoir partager l'or avec eux, car sans leur aide il n'aurait rien. Le règne du vivant est plein de ces relations mutualistes : les buffles et les pique-bœufs, les fleurs tubulaires rouges et les colibris, les mérus et les labres nettoyeurs, les vaches et les micro-organismes de leur

appareil digestif. L'altruisme réciproque fonctionne par l'asymétrie entre les besoins et les capacités à les satisfaire. C'est pour cela qu'il fonctionne particulièrement bien entre des espèces différentes : les asymétries sont plus grandes.

Chez les êtres humains, les reconnaissances de dette et l'argent sont des dispositifs qui autorisent des délais dans les transactions. Les deux parties n'échangent pas les biens en même temps, mais elles peuvent garder une dette pour plus tard, ou même négocier cette dette avec d'autres. Pour autant que je sache, il n'existe pas d'équivalent direct de l'argent chez les animaux non humains dans la nature, mais le souvenir de l'identité des individus joue le même rôle de façon informelle. Ainsi, les chauves-souris vampires apprennent quels individus de leur groupe social sont dignes de confiance pour payer leur dette (en sang régurgité), et lesquels trichent. La sélection naturelle favorise les gènes qui, dans les relations de besoin et d'opportunité asymétriques, prédisposent les individus à donner quand ils le peuvent, et à demander quand ils ne le peuvent pas. Elle favorise aussi les tendances à se souvenir des obligations, à être rancunier, à codifier les relations d'échange et à punir les tricheurs qui prennent sans donner en retour.

Car il y aura toujours des tricheurs, et les solutions stables aux énigmes de l'altruisme réciproque selon la théorie des jeux impliquent toujours la punition des tricheurs sous une forme ou sous une autre. Dans la théorie mathématique, il y a deux grandes classes de solutions stables aux « jeux » de ce type. « Être toujours méchant » est stable en ce que, si tous les autres font pareil, un seul individu bon ne peut faire mieux.

Mais il est une autre stratégie qui est stable elle aussi (« stable » veut dire qu'au-delà d'une fréquence critique dans la population, aucune alternative ne fait mieux). C'est la stratégie « Commencer en étant gentil, et laisser aux autres le bénéfice du doute, puis payer en retour les bonnes actions par le bien mais se venger des mauvaises ». Dans le langage de la théorie des jeux, cette stratégie (ou la famille des stratégies voisines) porte différents noms, entre autres « le donnant-donnant », « les représailles » et « la réciprocité ». Elle est stable sur le plan de l'évolution dans certaines situations dans le sens que, étant donné une population où prédominent les individus exerçant la réciprocité, s'il se trouve un seul individu méchant ou un seul individu inconditionnellement bon, ni l'un ni l'autre ne feront mieux. Il existe d'autres variantes plus compliquées de la stratégie du donnant-donnant qui peuvent dans certains cas faire mieux.

J'ai présenté les liens de parenté et la réciprocité comme les deux piliers de l'altruisme dans un monde darwinien, mais il se trouve des structures secondaires en haut de ces deux piliers. La réputation joue un rôle important, en particulier dans la société humaine où elle se colporte par la parole et le ragot. Un individu peut avoir une réputation de bonté et de générosité. Un autre celle de ne pas être fiable, de tricher et de ne pas respecter ses engagements. Un autre peut avoir celle d'être généreux une fois la confiance établie, mais sans pitié quand il punit les tricheurs. Selon la théorie simple de l'altruisme réciproque, le comportement des animaux de toutes les espèces est lié à leur capacité de réagir inconsciemment à ces traits s'ils sont présents chez leurs

congénères. Dans les sociétés humaines, il s'y ajoute le pouvoir de la parole à diffuser les réputations, en général sous forme de ragots. Vous n'avez pas besoin d'avoir été personnellement victime de X quand il ne paie pas sa tournée au café. Vous apprenez par oui-dire que X est un grippe-sou ou – pour ajouter une complication ironique à cet exemple – que Y est une affreuse pipelette. La réputation est importante et les biologistes peuvent accorder une valeur de survie darwinienne au fait non seulement de bien exercer la réciprocité, mais aussi d'en cultiver la réputation. *The Origins of Virtue* de Matt Ridley est à la fois un exposé lucide de tout le domaine de la moralité darwinienne, et un document particulièrement intéressant sur la réputation [5].

L'économiste américano-norvégien Thorstein Veblen et, dans une direction assez différente, le zoologiste israélien Amotz Zahavi ont ajouté à ce tableau une idée encore plus fascinante. Le don altruiste peut être un affichage de dominance ou de supériorité. Les anthropologues le connaissent sous le nom d'« effet potlatch », nom qui vient de la coutume selon laquelle des chefs de tribus rivales du nord-ouest du Pacifique s'affrontent dans des duels de festins aussi généreux que ruineux. Dans les cas extrêmes, les assauts pantagruéliques reprennent à titre de représailles jusqu'à ce qu'une partie soit réduite à la pénurie, laissant la gagnante guère mieux lotie. Le concept de « consommation ostentatoire » de Veblen donne une impression de déjà-vu à de nombreux observateurs du monde moderne. La contribution de Zahavi, qui a été longtemps négligée par les biologistes jusqu'à ce que sa valeur soit reconnue par de

brillants modèles mathématiques du théoricien Alen Grafen, a été de donner une version évolutionniste de l'idée du potlatch. Zahavi étudie les cratéropes *Turdoides squamices*, des petits oiseaux marron qui vivent en groupes sociaux et coopèrent pour s'occuper des petits. Comme beaucoup de petits animaux, les cratéropes émettent des cris d'alarme, et ils se donnent aussi de la nourriture. Une étude darwinienne standard de ces actes altruistes examinerait d'abord les actes de réciprocité et les liens de parenté entre ces oiseaux. Quand un cratérope nourrit un compagnon, est-ce dans l'attente d'être nourri à son tour par la suite ? Ou bien celui auquel va cette faveur est-il un parent proche génétiquement ? L'interprétation de Zahavi est radicalement inattendue. Les cratéropes dominants affirment leur dominance en nourrissant leurs subordonnés. Pour employer le langage anthropomorphique cher à Zahavi, l'oiseau dominant dit l'équivalent de « Regarde comme je te suis supérieur, je peux me permettre de te nourrir », ou « Regarde comme je te suis supérieur, je peux me permettre de me mettre à la merci des faucons en restant posé sur la branche la plus haute, agissant comme une sentinelle pour avertir le reste de la bande qui se nourrit sur le sol ». Les observations de Zahavi et de ses collègues laissent penser que les cratéropes rivalisent activement pour le rôle dangereux de sentinelle. Et quand un subordonné essaie de proposer de la nourriture à un dominant, sa générosité apparente est violemment repoussée. L'essence de l'idée de Zahavi est que les affichages de supériorité sont authentifiés par leur coût. Seul un individu authentiquement supérieur peut se permettre cet affichage par un cadeau

coûteux. Les individus s'achètent la réussite, par exemple pour s'attirer des partenaires, en faisant de coûteuses démonstrations de supériorité, entre autres quand ils affichent une générosité ostentatoire et qu'ils prennent des risques, galvanisés par leur public.

Nous avons maintenant quatre bonnes raisons darwiniennes pour que les individus soient altruistes, généreux, ou « moraux » les uns envers les autres. Premièrement, il y a le cas particulier de l'apparemment génétique. Deuxièmement, il y a la réciprocité, le remboursement des faveurs données et le don de faveurs en « anticipant » un remboursement. Troisièmement, et en conséquence, il y a l'avantage darwinien à se faire une réputation de générosité et de bonté. Et quatrièmement, si Zahavi est dans le vrai, il y a l'avantage supplémentaire de la générosité ostensible comme moyen d'acheter une publicité authentique et impossible à imiter.

Dans la plus grande partie de notre préhistoire, les humains ont vécu dans des conditions qui ont dû fortement favoriser l'évolution de ces quatre types d'altruisme. Nous vivions dans des villages, ou, auparavant, en bandes errantes séparées, comme les babouins, partiellement isolés des autres bandes ou des autres villages. La majorité des membres de votre bande devaient être de votre famille, plus proches de vous que ceux des autres bandes – autant d'occasions pour qu'évolue l'altruisme familial. Et, famille ou non, vous deviez avoir tendance à vous trouver sans cesse en face des mêmes individus tout au long de votre vie – conditions idéales pour

qu'évolue l'altruisme réciproque. Ce sont aussi les conditions idéales pour se faire une réputation d'altruisme, et également pour afficher la générosité ostensible. Par une de ces quatre voies, ou par toutes, les tendances génétiques à l'altruisme ont dû être favorisées chez les humains des premiers temps. On voit facilement pourquoi nos ancêtres de la préhistoire ont dû être bons envers ceux de leur groupe, mais mauvais – jusqu'à la xénophobie – envers les autres groupes. Mais pourquoi – maintenant que la plupart d'entre nous vivons dans de grandes villes où nous ne sommes plus entourés de parents, et où nous rencontrons tous les jours des individus que nous ne reverrons jamais –, pourquoi sommes-nous toujours bons les uns envers les autres, et même parfois envers d'autres dont on pourrait considérer qu'ils appartiennent à un groupe extérieur ?

Il est important de ne pas se méprendre sur la portée de la sélection naturelle. Elle ne favorise pas l'évolution d'une perception cognitive de ce qui est bon pour vos gènes. Cette perception a dû attendre le XX^e siècle pour arriver au niveau cognitif, et seuls ne la comprennent bien qu'une minorité de spécialistes scientifiques. Ce que favorise la sélection naturelle, ce sont les règles d'or, qui fonctionnent en pratique pour promouvoir les gènes qui les ont construites. Les règles d'or, par nature, font parfois des erreurs. Dans le cerveau de l'oiseau, la règle « cherchez des petites choses qui crient dans votre nid, et déposer les aliments dans leur trou rouge » a typiquement l'effet de préserver les gènes qui ont construit cette règle, car les objets grands ouverts qui crient dans le nid d'un oiseau adulte sont normalement ses petits. Cette règle

échoue si un autre oisillon parvient d'une façon ou d'une autre dans le nid, ce qui est le stratagème des coucous. Se pourrait-il que les exigences du Bon Samaritain qui est en nous se trompent, comme les instincts parentaux de la fauvette quand elle se met en quatre pour un petit coucou ? Une analogie encore plus proche est le besoin pressant des humains d'adopter un enfant. Je m'empresse de dire que je ne qualifie cette démarche d'« erreur » que dans un sens strictement darwinien. Elle n'a aucune connotation péjorative.

L'idée d'« erreur » ou de « produit dérivé » à laquelle je souscris fonctionne de la façon suivante. Dans les temps ancestraux où nous vivions en petites bandes stables comme les babouins, la sélection naturelle a programmé dans nos cerveaux des impératifs altruistes en même temps que des besoins sexuels, des besoins alimentaires, des besoins xénophobes, et ainsi de suite. Un couple intelligent peut lire Darwin et savoir que la raison d'être ultime de ses besoins sexuels est la procréation. Les deux savent que la femme ne peut concevoir car elle prend la pilule. Pourtant, ils constatent que cela ne diminue en rien leur désir sexuel. Le désir sexuel est le désir sexuel, et dans la psychologie de l'individu, sa force est indépendante de la pression darwinienne ultime qui l'a provoqué. C'est un besoin pressant qui existe indépendamment de sa raison d'être ultime.

Je pense qu'il en va de même de ce qui nous pousse à la bonté – l'altruisme, la générosité, l'empathie, la pitié. Dans les temps ancestraux, nous n'avions l'occasion d'être altruistes qu'envers nos parents proches et des individus susceptibles de

faire acte de réciprocité. Aujourd'hui, cette restriction n'existe plus, mais cette règle d'or persiste. Pourquoi ne persisterait-elle pas ? C'est exactement comme pour le désir sexuel. Nous ne pouvons pas plus nous empêcher d'éprouver de la pitié quand nous voyons pleurer un malheureux (qui ne nous est pas apparenté et qui ne peut nous rendre la pareille) que d'éprouver du désir pour une personne du sexe opposé (éventuellement non fertile, ou autrement incapable de se reproduire). Ces deux cas sont des ratés, des erreurs darwiniennes, des erreurs bénies et précieuses.

Surtout, ne pensez pas un seul instant que cette présentation des choses sous l'angle du darwinisme soit dégradante ou réductrice pour les émotions nobles de la compassion, et de la générosité. Ni pour le désir sexuel. Lorsque celui-ci est représenté par les voies de la culture linguistique, il est ennobli dans la poésie et le théâtre : les poèmes de Musset ou *Roméo et Juliette*. Et, bien sûr, la même chose se produit quand la compassion fondée sur la réciprocité et la famille est détournée par erreur. La pitié pour un débiteur est, vue hors de son contexte, aussi antidarwinienne que le fait d'adopter l'enfant d'un autre. Comme le montre cette citation du *Marchand de Venise*.

La qualité de la pitié ne s'épuise pas.
Elle tombe du ciel comme une douce pluie
Sur les lieux au-dessous.

Le désir sexuel est la force qui sous-tend dans une grande mesure l'ambition et les luttes humaines et, en grande partie, il s'agit d'un raté. Il n'y a aucune raison qu'il n'en aille pas de

même du désir d'être généreux ou compatissant, si telle est la conséquence erronée de la vie de village ancestrale. Pour la sélection naturelle, le meilleur moyen d'intégrer dans les temps ancestraux ces deux types de désirs a été d'installer des règles d'or dans le cerveau. Ces règles continuent à nous influencer aujourd'hui, même quand les circonstances font qu'elles ne correspondent pas à leur fonction d'origine.

Ces règles d'or continuent à nous influencer, pas dans un sens déterministe calviniste, mais à travers le filtre des influences civilisatrices de la littérature et de la coutume, de la loi et de la tradition – et bien sûr, de la religion. De même que la loi du désir sexuel installée dans le cerveau primitif passe par le filtre de la civilisation pour émerger dans les scènes d'amour de *Roméo et Juliette*, de même les règles installées dans le cerveau primitif de la vendetta nous-contre-eux émergent sous la forme des batailles incessantes entre des Capulet et des Montaigu ; et, dans le même temps, les règles de l'altruisme et de l'empathie installées dans le cerveau primitif aboutissent à ce raté qui nous reconforte : la réconciliation dans l'apaisement de la scène finale de Shakespeare.

Étude de cas aux racines de la moralité

Si notre sens moral, comme notre désir sexuel, est profondément enraciné dans notre passé darwinien, antérieurement à la religion, on devrait s'attendre à ce que la recherche sur l'esprit humain mette au jour des universaux moraux, au-delà des barrières géographiques et culturelles, et

aussi, c'est crucial, des barrières religieuses. Dans son livre *Moral Minds : How Nature Designed our Universal Sense of Right and Wrong* [L'esprit moral : comment la nature a façonné notre sens universel du bien et du mal], le biologiste de Harvard Marc Hauser a exploité à fond un thème fructueux d'expériences de pensée suggéré à l'origine par les philosophes moralistes. L'étude de Hauser sera aussi fort utile pour présenter la façon de penser de ces philosophes. On présente un dilemme moral hypothétique, et notre difficulté à y répondre nous renseigne sur notre sens du bien et du mal. Là où Hauser va plus loin que ces philosophes, c'est qu'il effectue concrètement des études statistiques et des expériences de psychologie à l'aide de questionnaires sur Internet, par exemple, pour étudier le sens moral des individus en chair et en os. Ce qui est intéressant pour notre propos, c'est que la plupart des gens en viennent aux mêmes décisions quand ils sont confrontés à ces dilemmes, et leur accord sur ces décisions elles-mêmes est plus fort que leur aptitude à articuler les raisons de leur choix. C'est ce à quoi il faut s'attendre si nous avons un sens moral pré-installé dans le cerveau, comme le sont notre instinct sexuel, notre peur de l'altitude, ou, comme Hauser préfère le dire, notre aptitude à parler (les détails varient d'une culture à l'autre, mais la structure profonde sous-jacente de la grammaire est universelle). Comme nous allons le voir, la façon dont les gens répondent à ces tests sur la morale et leur incapacité à articuler leurs raisons semblent fortement indépendantes de leurs croyances religieuses, présentes ou absentes. Le message du livre de Hauser, pour reprendre ses propres termes, est le

suivant : « La conduite de nos jugements moraux est une grammaire morale universelle, une faculté de l'esprit qui a évolué sur des millions d'années pour intégrer un ensemble de principes destinés à élaborer toute une gamme de systèmes moraux possibles. Comme dans le langage, les principes qui constituent notre grammaire morale volent au-dessous du radar de notre conscience. »

Les dilemmes moraux typiques de Hauser sont des variations sur le thème du camion fou, ou du « wagonnet » fou sur des rails de chemin de fer, qui menace de tuer un certain nombre de personnes. Dans la version la plus simple, on imagine une personne, Denise, à côté d'un aiguillage et susceptible de détourner le wagonnet vers une voie de délestage, sauvant ainsi la vie de cinq personnes coincées en amont de la voie principale. Malheureusement, un homme est coincé sur la voie de délestage. Mais comme il est seul, en infériorité numérique par rapport aux cinq de la voie principale, la majorité des personnes interrogées s'accordent à dire qu'il est moralement permis, sinon obligatoire, que Denise actionne le levier pour sauver les cinq en tuant celui qui est seul. Nous ne prenons pas en considération des possibilités hypothétiques, comme le fait que l'homme sur la voie de délestage pourrait être Beethoven ou un ami proche.

Les élaborations de cette expérience de pensée présentent une série de cas de conscience de plus en plus aigus. Et s'il est possible d'arrêter le wagonnet en faisant tomber un objet lourd sur la voie depuis un pont qui l'enjambe ? C'est facile : il faut évidemment faire tomber ce poids. Mais si le seul gros

poinds disponible est un énorme bonhomme assis sur le pont, à admirer le coucher du soleil ? Presque tout le monde convient qu'il est immoral de pousser ce gros bonhomme pour qu'il tombe du pont, même si, en un sens, ce dilemme pourrait ressembler à celui de Denise, où, en actionnant le levier, on en tue un pour en sauver cinq. La plupart d'entre nous ont la forte intuition d'une différence cruciale entre les deux cas, même sans être éventuellement capables de la formuler.

Le cas du gros bonhomme que l'on pousse du pont rappelle un autre dilemme que présente Hauser. Dans un hôpital, cinq patients sont en train de mourir, chacun en raison d'un organe déficient différent. Chacun serait sauvé si l'on pouvait trouver un donneur d'organe correspondant à celui qui est déficient chez lui, mais on n'en trouve pas. Le chirurgien remarque alors dans la salle d'attente un homme en bonne santé dont les cinq organes sont en bon état et peuvent se prêter à une transplantation. Dans ce cas, on ne trouve pratiquement personne qui soit prêt à dire que l'acte moral consiste à tuer cette seule et unique personne pour en sauver cinq.

En ce qui concerne le gros bonhomme sur le pont, l'intuition commune à la plupart d'entre nous, c'est qu'un spectateur innocent ne doit pas être tout à coup entraîné dans une mauvaise situation et utilisé pour rendre service à d'autres sans son consentement. Emmanuel Kant a formulé ce principe qu'un être doté de raison ne doit jamais être utilisé comme un simple moyen au service d'une fin, même si cette fin doit bénéficier à d'autres. C'est ce qui semble faire la différence cruciale entre le cas du gros bonhomme sur le pont (ou

l'homme dans la salle d'attente d'hôpital) et l'homme sur la voie de délestage dans le cas de Denise. Le gros bonhomme sur le pont est utilisé positivement comme le moyen d'arrêter le wagonnet fou. Cela enfreint clairement le principe de Kant. L'individu sur la voie de délestage n'est pas utilisé pour sauver la vie des cinq personnes sur la voie principale. C'est la voie de délestage qui est utilisée, et il a seulement eu la malchance de s'y trouver. Mais quand on formule ainsi cette distinction, pourquoi nous satisfait-elle ? Pour Kant, c'était un absolu moral. Pour Hauser, elle est installée en nous par notre évolution.

Les situations hypothétiques impliquant le wagonnet fou sont de plus en plus ingénieuses, et la complexité des dilemmes moraux augmente en même temps. Hauser établit un contraste entre les dilemmes que rencontrent deux individus hypothétiques, Ned et Oscar. Ned est au bord de la voie ferrée. À la différence de Denise qui pouvait détourner le wagonnet sur une voie de délestage, le levier qu'actionne Ned le détourne sur une boucle latérale qui rejoint la voie principale juste avant les cinq personnes. Le fait d'actionner simplement le levier ne résout rien : le wagonnet va de toute façon les écraser tous les cinq quand le détour rejoindra la voie principale. Or justement, il se trouve sur la voie de délestage un énorme bonhomme, suffisamment lourd pour arrêter le wagonnet. Ned doit-il intervenir et détourner le train ? Intuitivement, la plupart des gens disent que non. Mais quelle est la différence entre le dilemme de Ned et celui de Denise ? Vraisemblablement, les gens appliquent intuitivement le principe de Kant. Denise détourne le wagonnet en l'empêchant

d'écraser les cinq personnes, et le malheureux sur la voie de délestage est un « dommage collatéral », pour reprendre la charmante expression de Donald Rumsfeld. Denise ne se sert pas de lui pour sauver les autres. Ned, en revanche, *se sert* bien du gros homme pour arrêter le wagonnet, et la plupart des gens (peut-être sans y réfléchir), avec Kant (qui, lui, y a réfléchi jusque dans les moindres détails), y voient une différence cruciale.

Cette différence réapparaît avec le dilemme d'Oscar. La situation d'Oscar est identique à celle de Ned, sauf qu'il y a un gros poids de fer sur la boucle de délestage, suffisamment lourd pour arrêter le wagonnet. À l'évidence, Oscar ne devrait pas avoir de problème pour détourner le wagonnet. Sauf qu'il se trouve par hasard un randonneur devant le poids de fer. Il sera tué à coup sûr si Oscar actionne le levier, aussi sûrement que le gros bonhomme de Ned. La différence, c'est que le randonneur d'Oscar ne sert pas à arrêter le wagonnet : c'est un dommage collatéral, comme dans le dilemme de Denise. Comme Hauser, et comme la plupart de ses sujets expérimentaux, j'ai le sentiment qu'Oscar a le droit d'actionner le levier, et pas Ned. Mais j'ai aussi beaucoup de mal à justifier mon intuition. Ce que veut montrer Hauser, c'est que ces intuitions morales ne procèdent souvent pas d'une réflexion bien élaborée, mais qu'elles se font quand même fortement sentir du fait de notre héritage dans l'évolution.

Dans une curieuse incursion dans l'anthropologie, Hauser et ses collègues ont adapté leurs expériences sur la morale aux

Kuna, une petite tribu d'Amérique centrale n'ayant guère de contacts avec les Occidentaux et pas de religion formelle. Les chercheurs ont changé les expériences de pensée du « wagonnet sur rails » pour des équivalents locaux pertinents, comme des crocodiles se dirigeant sur des canoës. Avec des différences mineures et correspondant aux changements, on observe chez les Kuna les mêmes jugements moraux que chez nous.

Particulièrement intéressant dans ce livre, Hauser s'est aussi demandé si les croyants et les athées ont des intuitions morales différentes. Il est sûr que si nous tenons notre sens moral de la religion, ces intuitions doivent être différentes. Mais apparemment, ce n'est pas le cas. En collaboration avec le philosophe moraliste Peter Singer [6], Hauser s'est concentré sur trois dilemmes hypothétiques pour comparer les verdicts des athées et des croyants. Dans chaque cas, les sujets devaient choisir si une action hypothétique est moralement « obligatoire », « acceptable » ou « interdite ». Les trois dilemmes étaient :

1. Le dilemme de Denise. 90 % des gens ont dit qu'il était acceptable de détourner le wagonnet, en tuant une personne pour en sauver cinq.

2. Vous voyez un enfant en train de se noyer dans un étang, et personne d'autre pour venir à son secours. Vous pouvez le sauver, mais vous y laisserez votre pantalon. 97 % ont convenu qu'il fallait sauver l'enfant (et, stupéfiant, 3 % préféreraient apparemment sauver leur pantalon).

3. Le dilemme de la transplantation d'organe décrit plus haut. 97 % des sujets ont convenu qu'il est moralement interdit de prendre une personne en bonne santé dans la salle d'attente et de la tuer pour lui prendre ses organes, en sauvant ainsi cinq personnes.

La principale conclusion de l'étude de Hauser et Singer est qu'il n'y a pas de différence statistiquement significative entre les athées et les croyants quand ils émettent ces jugements. Cela semble compatible avec l'idée, qui est la mienne et celle de beaucoup d'autres, que nous n'avons pas besoin de Dieu pour être bons – ou mauvais.

Si Dieu n'existe pas, pourquoi être bon ?

Ainsi formulée, la question paraît franchement ignoble. Quand un croyant me la pose de cette façon (ce qui est souvent le cas), j'ai tout de suite envie de répondre par ce défi : « Est-ce que vous voulez vraiment me dire que la seule raison pour laquelle vous essayez d'être bon, c'est pour que Dieu vous approuve et vous récompense, ou pour éviter qu'il vous réprouve et vous punisse ? Ce n'est pas de la morale, c'est seulement de la lèche, du cirage de bottes, vous jetez un coup d'œil furtif à la grande caméra de surveillance dans le ciel, ou au petit fil électrique dans votre tête qui contrôle chacun de vos faits et gestes et même chacune de vos pensées les plus basses. » Comme disait Einstein : « Si les gens ne sont bons que par peur d'un châtement et dans l'espoir d'une récompense, alors nous sommes effectivement une triste engeance. » C'est ce que, dans *The Science of Good and Evil*,

Michael Shermer appelle un moyen radical de clore le débat. Si vous convenez que, si Dieu n'existe pas, vous « commettriez des vols, des viols et des meurtres », vous vous révélez immoral « et on serait bien avisé de faire le vide autour de vous ». Si, au contraire, vous reconnaissez que vous continueriez à être bon même sans surveillance divine, vous avez porté un coup fatal à votre affirmation que nous avons besoin de Dieu pour être bons. À mon avis, beaucoup de croyants pensent que la religion est ce qui les porte à être bons, en particulier s'ils appartiennent à une de ces dénominations qui exploitent systématiquement la culpabilité de l'individu.

Il me semble qu'il faut avoir une piètre estime de soi pour penser que, si la croyance en Dieu venait soudain à disparaître dans le monde, nous deviendrions tous des hédonistes égoïstes et sans cœur, incapables de gentillesse, de charité, de générosité, sans rien qui mérite le nom de bonté. On sait bien que c'est ce que pensait Dostoïevski, sans doute en raison de certaines remarques qu'il a mises dans la bouche d'Ivan Karamazov :

[Ivan] nous a solennellement déclaré, dans le feu d'une discussion, qu'il n'est rien sur la Terre qui puisse forcer les hommes à s'aimer les uns les autres ; qu'il n'existe pas de loi naturelle qui l'ordonne ; que si les hommes se sont aimés mutuellement jusqu'à présent, cela n'est pas dû à une loi universelle, mais uniquement à la croyance en l'immortalité. Ivan Fédorovitch ajouta entre parenthèses qu'à cela se ramène toute la loi humaine ; que si vous détruisez dans l'homme sa foi en son immortalité, l'amour tarira en lui, de même que la force de poursuivre sa participation à la vie universelle. Mieux encore : une fois perdue la foi, il n'y aura plus rien d'immoral, tout sera permis, y compris l'anthropophagie. Et pour conclure, Ivan Fédorovitch nous a déclaré que, pour tout individu qui ne croit pas en Dieu ni en sa propre immortalité,

la loi morale de la nature devrait immédiatement prendre le contre-pied de la précédente loi religieuse ; que l'égoïsme même poussé jusqu'à la scélératesse devrait être toléré, voire considéré comme la solution la plus nécessaire, la plus raisonnable et la plus noble [7] !

Peut-être naïvement, j'ai penché pour une vision moins cynique de la nature humaine que celle d'Ivan Karamazov. Est-ce que nous avons réellement besoin d'une police – qu'elle émane de Dieu ou de nous – pour nous empêcher de nous comporter de façon égoïste et criminelle ? J'aimerais vraiment croire que je n'ai pas besoin de cette surveillance – et vous aussi, cher lecteur. En revanche, juste pour rabaisser notre prétention, écoutez comment Steven Pinker raconte qu'il a perdu ses illusions lors d'une grève de la police à Montréal, qu'il décrit dans *Connaître la nature humaine* :

Jeune adolescent en plein romantisme des années 1960, je croyais sincèrement à l'anarchisme de Bakounine. Je ne prenais pas mes parents au sérieux quand ils disaient que si le gouvernement déposait les armes, ce serait une pagaille monstre. Nous avons eu l'occasion de vérifier nos prédictions respectives et contradictoires le 17 octobre 1969 à 8 heures du matin, quand la police de Montréal s'est mise en grève. À 11 h 20, première attaque de banque. À midi, la plupart des magasins du centre-ville avaient fermé à cause des pillages. Quelques heures plus tard, des chauffeurs de taxi avaient mis le feu au garage d'un service de limousines qui leur disputait les clients de l'aéroport, un tireur isolé avait abattu un officier de la police provinciale, des émeutiers avaient fait irruption dans plusieurs hôtels et restaurants, et un médecin avait abattu un cambrioleur dans sa maison de banlieue. Au total à la fin de la journée, six banques dévalisées, quarante camions de vitrines brisées, et trois millions de dollars de dégâts sur des biens personnels, jusqu'au moment où les autorités de la ville ont dû faire appel à l'armée, et bien sûr à la police montée pour rétablir l'ordre. Ce test empirique décisif a fait voler en éclats mes opinions politiques...

Peut-être moi aussi suis-je un grand naïf de croire que les gens resteraient bons s'ils n'étaient pas surveillés et mis au

pas par Dieu. Inversement, on peut penser que la majorité de Montréal croyait en Dieu. Pourquoi alors la crainte de Dieu ne les a-t-elle pas retenus quand les policiers terrestres se sont temporairement éclipsés ? Est-ce que cette grève de Montréal n'a pas été une très bonne expérience naturelle pour tester l'hypothèse que l'on est bon parce que l'on croit en Dieu ? Ou bien est-ce que le cynique H.L. Mencken voyait juste quand il a fait cette remarque acerbe : « Les gens disent qu'on a besoin de la religion quand ils veulent dire en réalité que c'est de la police qu'on a besoin. » Évidemment, ce n'est pas tout le monde qui s'est mal comporté à Montréal dès que la police s'est retirée. Il serait intéressant de savoir si, chez les croyants, il y avait une tendance statistique, si minime soit-elle, à piller et à casser moins que chez les incroyants. En l'absence de données, je serais porté à croire le contraire. On dit souvent avec cynisme qu'il n'y a pas d'athées dans les renardières.

J'aurais tendance à imaginer (en me fondant sur quelques données, mais il serait simpliste d'en tirer des conclusions) qu'il y a très peu d'athées dans les prisons. Je n'affirme pas nécessairement que l'athéisme renforce la moralité même si on peut le dire de l'humanisme – système éthique qui va souvent de pair avec l'athéisme. Il est aussi bien possible que l'athéisme soit corrélé avec un troisième facteur, comme un plus haut niveau d'instruction, d'intelligence ou de capacité à réfléchir, qui pourrait refréner les pulsions délictueuses. Telles qu'elles sont, les données issues de la recherche n'étayant sûrement pas l'idée généralement admise que la religion est corrélée positivement avec la moralité. L'établissement d'une

corrélation n'est jamais concluant, mais les données suivantes, que décrit Sam Harris dans *Letter to a Christian Nation*, sont néanmoins frappantes :

Alors que l'affiliation à un parti politique aux États-Unis n'est pas un indicateur parfait de l'appartenance religieuse, ce n'est pas un secret que les « États rouges [républicains] » sont essentiellement rouges du fait de l'énorme influence politique des chrétiens conservateurs. S'il y avait une forte corrélation entre le conservatisme chrétien et la santé sociale, on pourrait s'attendre à en voir un certain signe dans l'Amérique des États rouges. Or ce n'est pas le cas. Sur les 25 villes dont les taux de crimes violents sont les plus faibles, 62 % sont dans des États bleus [démocrates], et 38 % dans des États rouges. Sur les 25 villes les plus dangereuses, 76 % sont dans des États rouges, et 24 % dans des États bleus. En fait, trois des cinq villes les plus dangereuses des États-Unis d'Amérique se trouvent dans l'État pieux du Texas. Les 12 États qui ont les taux de cambriolages les plus élevés sont rouges. Sur les 22 États qui ont les taux de meurtres les plus élevés, 17 sont rouges [8].

La recherche systématique tend pour le moins à étayer ces corrélations. Ainsi, dans le *Journal of Religion and Society* (2005), Gregory S. Paul, après avoir comparé systématiquement dix-sept nations économiquement développées, est arrivé à cette conclusion qui fait voler en éclats les idées reçues : « Les taux plus élevés de croyance et de vénération portées à un créateur sont corrélés à des taux plus élevés d'homicides et de mortalité des jeunes, de MST, et de grossesses et d'avortements chez les adolescentes dans les démocraties prospères. » Dans *Breaking the Spell*, Dan Dennett fait un commentaire sardonique sur ces études en général :

Inutile de dire que ces résultats portent de tels coups aux affirmations classiques de la supériorité de la vertu morale des croyants qu'ils ont suscité auprès des organisations religieuses un besoin impérieux de

poursuivre les recherches pour tenter de les réfuter [...] il est une chose dont on peut être sûr, c'est que si il y a une relation positive significative entre le comportement moral et l'affiliation, la pratique ou la croyance religieuses, on la découvrira vite étant donné le désir des organisations religieuses de corroborer scientifiquement leurs croyances traditionnelles. (Elles sont fort impressionnées par la capacité de la science à découvrir la vérité quand elle étaye ce qu'ils croient déjà.) Chaque mois qui passe sans que l'on ait établi cette preuve renforce le soupçon qu'elle n'existe tout simplement pas.

Dans l'ensemble, les gens sérieux auraient tendance à convenir que la moralité sans police est d'une façon ou d'une autre plus authentiquement morale que l'espèce de fausse moralité qui disparaît dès que la police se met en grève ou que la caméra de surveillance est éteinte, que cette caméra en soit une vraie au poste de police, ou une imaginaire dans le ciel. Mais il est peut-être injuste d'interpréter la question « Si Dieu n'existe pas, pourquoi se donner la peine d'être bon ? » de façon aussi cynique [9]. Un penseur croyant pourrait proposer une interprétation plus authentiquement morale, dans la ligne de ce que dirait un apologiste imaginaire : « Si vous ne croyez pas en Dieu, vous ne croyez pas qu'il existe de normes de moralité absolues. Avec la meilleure volonté du monde, vous pouvez avoir l'intention d'être bon, mais comment pouvez-vous décider de ce qui est bien ou mal ? Seule la religion peut au bout du compte vous donner les critères du bien et du mal. Sans religion, vous devez les créer au fur et à mesure. Ce serait une moralité sans règlement : une moralité au petit bonheur. Si la moralité n'est qu'une question de choix, Hitler pourrait prétendre être moral d'après ses propres normes d'inspiration eugénique, et la seule chose que peuvent faire les athées, c'est de faire un choix personnel de vivre sous des

éclairages différents. Le chrétien, le juif ou le musulman, au contraire, peuvent dire que le mal a un sens absolu, vrai de tout temps et partout, selon lequel Hitler était absolument mauvais. »

Même s'il était vrai que nous avons besoin de Dieu pour être moraux, cela ne pèserait pas davantage pour autant en faveur de l'existence de Dieu ; elle serait seulement plus souhaitable (beaucoup de gens ne voient pas la différence). Mais ce n'est pas ici notre propos. Mon apologiste croyant imaginaire n'a pas besoin d'admettre que quand il fait le bien sa motivation religieuse est de se faire bien voir de Dieu. Ce qu'il dit plutôt, c'est que, d'où que vienne la *motivation* d'être bon, sans Dieu, il n'existerait pas de norme pour *décider* de ce qui est bon. Chacun pourrait créer sa propre définition du bien, et se comporter en conséquence. Les principes moraux qui ne sont fondés que sur la religion (par opposition, mettons, à la « règle d'or » que l'on associe souvent aux religions mais qui peut venir d'ailleurs) peuvent être qualifiés d'absolutistes. Le bien est le bien, et le mal est le mal, et on ne tourne pas autour du pot pour décider sur des cas particuliers dont l'un ou l'autre souffre, par exemple. Mon apologiste de la religion dirait que seule la religion peut fournir une base pour décider de ce qui est bon.

Certains philosophes, notamment Kant, ont essayé de trouver des sources non religieuses à des principes moraux absolus. Bien que croyant lui-même, ce qui était pratiquement inévitable de son temps [10], il a essayé de fonder une moralité sur le principe du devoir pour le devoir, plutôt que

pour obéir à Dieu. Son célèbre impératif catégorique nous invite à « n'agir qu'avec l'idée de [s]a volonté comme législatrice universelle ». Cela fonctionne bien pour l'exemple du mensonge. Imaginez un monde dans lequel les gens mentiraient par principe, où le mensonge serait considéré comme ce qu'il est bien et moral de faire. Dans ce monde, le mensonge lui-même n'aurait plus aucun sens. Le mensonge, par définition, a besoin de passer pour vrai. Si un principe moral est une chose que l'on voudrait voir observée par tous, le mensonge ne peut être un principe moral car ce principe lui-même disparaîtrait, faute de sens.

Le mensonge comme règle de vie est fondamentalement instable. Plus généralement, l'égoïsme ou le parasitisme qui profite de la gentillesse des autres peut fonctionner pour moi en tant que seul individu égoïste, et me donner une satisfaction personnelle. Mais je ne peux vouloir que tout le monde adopte le parasitisme égoïste à titre de principe moral, ne serait-ce que parce que, alors, je n'aurais personne à parasiter.

L'impératif de Kant semble fonctionner quand on dit la vérité, et dans quelques autres cas. Mais il n'est pas si facile de voir comment l'étendre à la moralité en général. Nonobstant Kant, il est tentant de convenir avec mon apologiste hypothétique que les principes moraux absolus émanent d'ordinaire de la religion. Est-ce toujours mal d'abrégé les souffrances d'un patient au stade terminal à sa demande ? Est-ce toujours mal de faire l'amour avec une personne du même sexe ? Est-ce toujours mal de tuer un embryon ? Il y a ceux qui le croient, et leurs motivations sont absolues. Ils

n'admettent ni discussion ni débat. Quiconque n'est pas d'accord mérite d'être abattu : métaphoriquement, bien sûr, pas au sens propre – sauf dans le cas de certains médecins dans des cliniques d'avortement américaines (voir le chapitre suivant). Heureusement, cependant, les principes moraux n'ont pas à être absolus.

Les philosophes moralistes sont les professionnels de la réflexion sur le bien et le mal. Comme le dit succinctement Robert Hinde, ils conviennent que « les préceptes moraux, sans nécessairement être élaborés par la raison, devraient pouvoir être défendus par la raison [11] ». Ils se classent eux-mêmes de nombreuses façons, mais dans la terminologie moderne, ils se divisent essentiellement entre « déontologistes » (comme Kant), et « conséquentialistes » (qui incluent les « utilitaires » comme Jeremy Bentham, 1748-1832). La déontologie est un nom compliqué pour désigner la croyance que la moralité consiste à obéir aux lois. C'est littéralement la science du devoir, et le mot vient du grec où il veut dire « ce qui lie ». La déontologie n'est pas tout à fait la même chose que l'absolutisme moral, mais pour l'essentiel, dans un livre sur la religion, il n'est pas nécessaire de s'étendre sur cette distinction. Les absolutistes croient qu'il y a des absolus du bien et du mal, impératifs dont la justesse ne se réfère pas à leurs conséquences. Plus pragmatiques, les conséquentialistes pensent que la moralité d'un acte devrait être jugée sur ses conséquences. Une version du conséquentialisme est l'utilitarisme, philosophie associée à Bentham, à son ami James Mill (1773-1838), et au fils de ce dernier, John Stuart Mill (1806-1873). L'utilitarisme est

souvent ramené à la formule malheureusement imprécise de Bentham : « Le plus grand bonheur du plus grand nombre est le fondement des principes moraux et des lois. »

L'absolutisme n'est pas entièrement dérivé de la religion. Il est toutefois bien difficile de défendre les principes moraux absolutistes par des raisons autres que religieuses. Le seul concurrent que j'ai en tête, c'est le patriotisme, en particulier en temps de guerre. Comme le disait le brillant cinéaste espagnol Luis Bunuel : « Dieu et la Patrie sont une équipe imbattable ; ils battent tous les records pour l'oppression et l'effusion de sang. » Les officiers de recrutement comptent beaucoup sur le sens du devoir patriotique de leurs victimes. Pendant la Première Guerre mondiale, les femmes donnaient des plumes blanches aux jeunes gens qui n'étaient pas en uniforme.

Oh, nous ne voulons pas vous perdre, mais nous pensons que vous devriez y aller car votre Roi et votre Patrie ont besoin de vous.

Les gens méprisaient les objecteurs de conscience, même ceux du pays ennemi, car le patriotisme était tenu pour une vertu absolue. Il est difficile de trouver plus absolu que la devise « Ma patrie, à tort ou à raison » du soldat de métier car ce slogan vous engage à tuer qui que ce soit que les politiciens décideront un jour ou l'autre d'appeler ennemi. Le raisonnement conséquentialiste peut influencer la décision d'entrer en guerre, mais, une fois celle-ci déclarée, le patriotisme absolutiste prend le dessus avec une force et une puissance que l'on ne voit nulle part en dehors de la religion. Le soldat qui laisse ses idées de moralité conséquentialiste le

convaincre de ne pas aller au front risque fort de passer en cour martiale, et même devant le peloton d'exécution.

Le tremplin de cette discussion de philosophie morale est une affirmation religieuse que, sans Dieu, les principes moraux sont relatifs et arbitraires. En dehors de Kant et d'autres philosophes moralistes compliqués, et de tout le respect qui est dû à la ferveur patriotique, la source de prédilection de moralité absolue est en général un livre saint d'une sorte ou d'une autre, que l'on interprète en lui conférant une autorité bien au-delà de ce que peut justifier son histoire. De fait, ceux qui adhèrent à l'autorité des Écritures se montrent étonnamment peu curieux envers les origines historiques (normalement fort douteuses) de leurs livres saints. Le chapitre qui suit va montrer que, de toute façon, ceux qui prétendent tirer leurs principes moraux de l'Écriture ne le font pas vraiment en pratique. Et c'est une très bonne chose, comme ils doivent en convenir eux-mêmes en y réfléchissant.

Notes – Chapitre 6

- [1] Trop pour que je puisse espérer pouvoir y répondre comme il convient, et je prie mes lecteurs de m'en excuser.
- [2] Le film, qui est lui-même très bon, peut s'obtenir sur : <http://www.thegodmoviecom/index.php>. (Lien mort *N.d.N.*)
- [3] *Cheese-eaters* : la remarque de Dawkins sur l'orthographe de cette missive laisse penser qu'il s'agit plutôt de *Jees*, abréviation de Jésus dans les exclamations et les invectives. *Jees-eaters* correspondrait alors à l'idée de bouffer du curé. Dans le commentaire qui suit, Dawkins fait semblant de ne pas avoir compris en s'en tenant naïvement au mot tel qu'il est écrit. (*N.d.T.*)
- [4] J'ai été mortifié de lire dans le *Guardian* (« Instincts animaux », 27 mai 2006) que *Le Gène égoïste* est un des livres préférés de Jeff Skilling, PDG de l'infâme société Enron, et qu'il y a trouvé l'inspiration de son darwinisme social. Le journaliste du *Guardian* Richard Conniff explique bien cette confusion sur : <http://money.guardian.co.uk/workweekly/story/0,1783900,00.html>. (Lien mort *N.d.N.*)
J'ai essayé de corriger des malentendus du même ordre dans ma nouvelle préface de l'édition du trentième anniversaire du *Gène égoïste* qui vient de paraître aux éditions Oxford University Press.
- [5] La réputation n'est pas l'apanage des humains. On a montré récemment qu'elle s'appliquait à un des cas classiques de l'altruisme réciproque chez les animaux, la relation symbiotique entre les petits poissons nettoyeurs et leurs gros clients poissons. Dans une expérience ingénieuse, les labres nettoyeurs individuels, *Labroides dimidiatus*, qui avaient été observés par un client potentiel en tant que nettoyeurs diligents, avaient plus de chances d'être recrutés par ce client que ses rivaux *Labroides* dont la négligence dans le nettoyage avait été repérée. Voir R. Bshary et A.S. Grutter, « Image scoring and cooperation in a cleaner fish mutualism », *Nature*, 441, 22 juin 2006, 975-978.
- [6] M. Hauser et P. Singer, « Morality without religion », *Free Inquiry*, 26 : 1, 2006, 18-19.
- [7] Dostoïevski (1947, livre II, ch. 6, p. 63-64).

- [8] Remarquez que ces conventions de couleurs aux États-Unis sont exactement l'inverse en Grande-Bretagne où le bleu est la couleur du parti conservateur, et le rouge, comme dans le reste du monde, est celle traditionnellement associée à la gauche politique.
- [9] Là encore, avec son cynisme bien caractéristique, H.L. Mencken définit la conscience comme la voix intérieure qui nous avertit que quelqu'un pourrait être en train de regarder.
- [10] C'est l'interprétation classique que l'on donne de Kant. Cependant, le philosophe A.C. Grayling a dit, et c'est vraisemblable (*New Humanist*, juillet-août 2006), que bien que Kant se soit conformé en public aux conventions religieuses de son temps, en réalité, il était athée.
- [11] Hinde (2002). Voir aussi Singer (1994), Grayling (2003), Glover (2006).

7

LA « SAINTE » BIBLE ET LES CHANGEMENTS DU ZEITGEIST MORAL

*La politique a fait des milliers de morts, mais pour la religion,
on les compte par dizaines de milliers.*

SEAN O'CASEY

L'Écriture pourrait être une source de principes moraux ou de règles de vie de deux façons. L'une est par des instructions directes, comme les Dix Commandements, cette pomme de discorde à l'origine de querelles virulentes dans les guerres culturelles des coins reculés de l'Amérique. L'autre est par l'exemple : Dieu, ou quelque autre personnage de la Bible, pourrait servir, pour employer le jargon contemporain, de modèle. Suivies à fond religieusement (métaphoriquement parlant, mais pas seulement), ces deux voies par l'écriture prônent un système de principes que toute personne moderne civilisée, croyante ou pas, jugerait odieux (je n'arrive pas à trouver un terme plus faible).

Pour être honnête, une grande partie de la Bible n'est pas systématiquement mauvaise, mais tout simplement bizarre, comme si vous vous trouviez devant une anthologie constituée par un bric-à-brac hétéroclite de documents disparates, qui ont été composés, puis revus, traduits, déformés, et « améliorés » par des centaines d'auteurs, de correcteurs et de copistes anonymes, inconnus de nous et surtout les uns des

autres sur neuf siècles [1]. Cela peut expliquer en partie l'aspect vraiment étrange de la Bible. Mais, malheureusement, c'est précisément ce même volume bizarre que brandissent devant nous les zélotes religieux, persuadés d'y voir la source directe de nos principes moraux et de nos règles de vie. Ceux qui désirent fonder leur morale littéralement sur la Bible ou bien ne l'ont pas lue, ou bien ne l'ont pas comprise, comme le faisait justement observer l'évêque John Shelby Spong dans *The Sins of Scripture* [Les péchés des Écritures]. M^{gr} Spong, soit dit en passant, est un bel exemple d'évêque libéral dont les croyances sont si avancées que la majorité de ceux qui se disent chrétiens peuvent à peine les reconnaître. Un de ses homologues britanniques est Richard Holloway, l'évêque d'Édimbourg qui vient de prendre sa retraite. M^{gr} Holloway se décrit lui-même comme un « chrétien en voie de guérison ». J'ai discuté en public avec lui à Édimbourg, c'est une des rencontres les plus stimulantes et les plus intéressantes que j'ai eues [2].

L'Ancien Testament

Commençons dans la Genèse par l'histoire chère à tous de Noé, inspirée du mythe babylonien d'Uta-Napisthime et également connue dans des mythologies plus anciennes d'autres cultures. La légende des animaux entrant dans l'arche deux par deux est tout à fait charmante, mais la morale de l'histoire de Noé est épouvantable. Dieu ayant vu d'un mauvais œil ce qu'étaient devenus les humains, il les a tous noyés (à l'exception d'une famille), les petits enfants compris,

ainsi que, pour faire bonne mesure, le reste des animaux (qui étaient vraisemblablement innocents).

Bien sûr, les théologiens irrités protestent toujours en disant qu'on ne prend plus le livre de la Genèse au pied de la lettre. Mais c'est là tout le problème. On choisit à sa convenance les fragments de l'Écriture qu'il faut croire, et ceux qu'il faut laisser de côté en tant que symboles ou allégories. Ce choix est une affaire de décision personnelle, tout comme la décision de l'athée de suivre tel ou tel précepte moral est une décision personnelle sans fondement absolu. Si l'une est une « morale au petit bonheur », l'autre en est une aussi.

De toute façon, malgré les bonnes intentions du théologien averti, une quantité effrayante de gens continuent à prendre au pied de la lettre leurs Écritures, y compris l'histoire de Noé. D'après un sondage, ils représentent environ 50 % de l'électorat états-unien. S'y ajoute, à n'en pas douter, le grand nombre des saints hommes asiatiques qui ont imputé le tsunami de 2004 non pas à la tectonique des plaques mais aux péchés des hommes [3], qui vont de la boisson et la danse dans les bars à de futiles infractions à la règle du repos dominical. Imprégnés de l'histoire de Noé et ignorants de tout ce qui n'est pas les enseignements de la Bible, comment peut-on leur en vouloir ? Tout ce qu'on leur a appris les conduit à voir que les catastrophes naturelles sont liées à des affaires humaines, que ce sont des châtements infligés aux humains pour leur mauvaise conduite, et pas des phénomènes aussi impersonnels que la tectonique des plaques. À ce propos, quel égocentrisme

présomptueux que de croire que des événements qui ébranlent la planète à l'échelle de l'action d'un dieu (ou d'une tectonique des plaques) ont toujours nécessairement un lien avec les êtres humains ! Pourquoi un être divin, accaparé par la création et l'éternité, devrait-il s'en faire le moins du monde pour les peccadilles humaines ? Comme nous faisons les importants, nous, les humains, à grossir nos misérables petits « péchés » pour leur donner une dimension cosmique !

Quand j'ai interviewé pour la télévision le révérend Michael Bray, un militant américain très en vue contre l'avortement, je lui ai demandé pourquoi les chrétiens évangéliques étaient si obsédés par les orientations sexuelles intimes, comme l'homosexualité, qui n'ont pas d'incidence sur la vie des autres. Sa réponse a donné l'impression qu'il cherchait à se défendre : les citoyens innocents risquaient d'être des dommages collatéraux quand Dieu déciderait de frapper une ville d'une catastrophe naturelle parce qu'elle abrite des pécheurs. En 2005, la belle ville de La Nouvelle-Orléans a subi une inondation catastrophique à la suite du cyclone Katrina. Le révérend Pat Robertson, un des télévangélistes les plus célèbres et ancien candidat aux élections présidentielles, a dit-on, imputé ce cyclone à une comédienne lesbienne qui se trouvait habiter à La Nouvelle-Orléans [4]. On pourrait croire qu'un Dieu tout-puissant emploierait une technique un peu plus ciblée pour zapper les pécheurs : une crise cardiaque judicieuse, peut-être, au lieu de détruire massivement une ville tout entière seulement parce qu'elle s'est trouvée abriter une comédienne lesbienne.

En novembre 2005, les citoyens de Dover, en Pennsylvanie, ont voté pour exclure de leur bureau des écoles locales toute l'équipe de fondamentalistes qui avait rendu leur ville célèbre, pour ne pas dire ridicule, en tentant d'y mettre en vigueur l'enseignement du « dessein intelligent ». Quand Pat Robertson apprit que les fondamentalistes avaient été démocratiquement battus à ces élections, il adressa à la ville une sévère mise en garde :

J'aimerais dire aux bons citoyens de Dover la chose suivante : s'il y a une catastrophe dans votre région, ne vous tournez pas vers Dieu. Vous l'avez purement et simplement rejeté de votre ville ; et ne vous demandez pas pourquoi il ne vous a pas aidés quand commenceront les problèmes, s'ils commencent, et je ne dis pas que cela arrivera. Mais si cela arrive, rappelez-vous seulement que vous avez tout simplement voté l'exclusion de Dieu de votre ville. Et si c'est le cas, alors ne lui demandez pas son aide, car il pourrait ne pas être là [5].

Pat Robertson relèverait de la comédie inoffensive s'il était moins typique de ceux qui détiennent aujourd'hui le pouvoir et ont une grande influence aux États-Unis.

Dans la destruction de Sodome et Gomorrhe, Lot, le neveu d'Abraham, fut choisi comme Noé pour être épargné avec sa famille car lui seul était droit. Deux anges de sexe masculin furent envoyés à Sodome pour avertir Lot de quitter la ville avant l'arrivée de la pluie de soufre. Courtois, Lot accueillit les anges chez lui, sur quoi tous les hommes de Sodome se rassemblèrent autour de sa maison en lui demandant de leur livrer les anges pour qu'ils puissent (évidemment) les sodomiser : « Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Fais-les sortir vers nous pour que nous les connaissions [6] » (Genèse, 19 : 5). Oui, « connaître » est

l'euphémisme habituel de la Version autorisée [7], qui est très drôle dans ce contexte. La galanterie de Lot en rejetant cette demande y est peut-être pour quelque chose quand il fut désigné comme le seul homme bon dans Sodome. Mais son halo est terni par les termes de son refus : « De grâce, mes frères, ne faites pas de malheur. J'ai à votre disposition deux filles qui n'ont pas connu d'homme, je puis les faire sortir vers vous et vous en ferez ce que bon vous semblera. Mais ne faites rien à ces hommes puisqu'ils sont venus à l'ombre de mon toit » (Genèse, 19 : 7-8).

Quoi que cet étrange récit puisse signifier d'autre, il est certain qu'il nous en dit long sur le respect accordé aux femmes dans cette culture intensément religieuse. Il se trouve que le marchandage par Lot de la virginité de ses deux filles s'est révélé inutile car les anges réussirent à repousser les maraudeurs en les frappant de cécité. Toute la maisonnée s'enfuit, à l'exception de la malheureuse femme de Lot que le Seigneur changea en colonne de sel parce qu'elle commit la faute – relativement bénigne aurait-on pu penser – de tourner la tête pour voir le feu d'artifice.

Les deux filles de Lot font une brève réapparition dans cette histoire. Après que leur mère eut été changée en colonne de sel, elles vécurent avec leur père dans une grotte de montagne. Privées de compagnie masculine, elles décidèrent d'enivrer leur père pour qu'il copule avec elles. Lot était incapable de rien remarquer quand sa fille aînée arriva à son lit et quand elle le quitta, mais il n'était pas trop ivre pour la féconder. La nuit suivante, les deux filles convinrent que

c'était le tour de la plus jeune. Cette fois encore, Lot était trop ivre pour remarquer quoi que ce soit, et il la féconda, elle aussi (Genèse, 19 : 31-6). Si cette famille à problèmes était le meilleur que Sodome eût à offrir en matière de morale, certains pourraient commencer à éprouver une certaine empathie pour Dieu et sa justice par le soufre.

L'histoire de Lot et des Sodomites est sinistrement reprise en écho au chapitre 19 du livre des Juges où un lévite (prêtre) sans nom se rendait à Givéa avec sa concubine. Ils passèrent la nuit chez un vieillard hospitalier. Pendant le souper, les hommes de la ville vinrent frapper à la porte en demandant que le vieillard leur livre son hôte « pour que nous puissions le connaître ». Dans pratiquement les mêmes termes que Lot, le vieillard répondit : « Non, mes frères, je vous prie, ne commettez pas le mal. Maintenant que cet homme est entré chez moi, ne commettez pas cette infamie. Voici ma fille qui est vierge, et la concubine de cet homme ; je vais les faire sortir, humiliez-les et faites-leur ce que bon vous semblera. Mais envers cet homme vous ne commettrez pas une infamie de cette sorte ! » (Juges, 19 : 23-24). Là encore, l'éthique misogyne éclate au grand jour. Je trouve la phrase « humiliez-les » particulièrement glaçante. Amusez-vous en humiliant et en violant ma fille et la concubine de ce prêtre, mais ayez le respect qui convient pour mon invité qui, après tout, est de sexe masculin. En dépit des similitudes entre les deux histoires, le dénouement fut moins heureux pour la concubine du lévite que pour les filles de Lot.

Le lévite la livra à la populace et les hommes la violèrent en bande toute la nuit : « Ils la connurent et la malmenèrent toute la nuit jusqu'au matin, et au lever de l'aurore ils l'abandonnèrent. À l'approche du matin, la femme vint tomber à l'entrée de la maison de l'homme chez qui était son mari, gisant là jusqu'à ce qu'il fit jour » (Juges, 19 : 25-26). Le matin, le lévite trouva sa concubine étendue prostrée sur le seuil et il lui dit – sur un ton qu'aujourd'hui on pourrait considérer sec et cassant – : « Lève-toi et partons ! » Mais elle ne bougea pas. Elle était morte. Alors, il « prit un couteau et, saisissant sa concubine, la découpa, membre après membre, en douze morceaux qu'il envoya dans tout le territoire d'Israël ». Oui, vous avez bien lu. Vérifiez par vous-même dans le livre des Juges, 19 : 29. Là encore, mettons cela charitablement au compte de la bizarrerie omniprésente de la Bible [8]. Cette histoire a tant de similitudes avec celle de Lot qu'on ne peut s'empêcher de se demander si un fragment de manuscrit n'a pas été mal placé accidentellement dans un scriptorium oublié depuis longtemps illustration de la provenance erratique des textes sacrés.

Abraham, oncle de Lot, fut le père fondateur des trois « grandes » religions monothéistes. Son statut de patriarche fait qu'il a seulement un peu moins de chances que Dieu d'être pris en modèle. Mais quel moraliste moderne voudrait le suivre ? Relativement tôt dans sa longue vie, il se rendit en Égypte avec sa femme Sarah pour échapper à une famine. Il se rendit compte qu'une femme aussi belle serait désirable pour les Égyptiens et donc que, étant son mari, cela pourrait mettre en danger sa propre vie. Il décida donc de la faire passer pour

sa sœur. À ce titre, elle fut prise dans le harem de Pharaon, ce qui lui valut les plus grandes faveurs de ce dernier. Dieu désapprouva cet arrangement confortable et il envoya des fléaux sur Pharaon et sa maison (pourquoi pas sur Abraham ?). Mécontent, cela se comprend, Pharaon demanda à Abraham pourquoi il ne lui avait pas dit que Sarah était sa femme. Il la lui rendit alors et les chassa tous deux d'Égypte (Genèse, 12 : 18-19). Bizarrement, il semble que le couple essaya plus tard de monter le même coup, cette fois avec Abimélek, le roi de Gérar. Lui aussi fut incité par Abraham à épouser Sarah, après que celui-ci lui eut fait croire qu'elle était sa sœur et pas sa femme (Genèse, 20 : 2-5). Lui aussi exprima son indignation en des termes pratiquement identiques à ceux de Pharaon, et on ne peut s'empêcher de compatir avec les deux. Cette similitude n'indique-t-elle pas elle aussi que le texte n'est pas fiable ?

Ces épisodes déplaisants de l'histoire d'Abraham sont de simples peccadilles comparées à l'infâme histoire du sacrifice de son fils Isaac (les Écritures musulmanes racontent la même histoire à propos de l'autre fils d'Abraham, Ismaël). Dieu ordonna à Abraham de faire un holocauste de son fils bien-aimé. Abraham érigea un autel, y déposa des bûches et ligota Isaac par-dessus ce bois. Il avait déjà en main son couteau meurtrier quand un ange intervint de façon spectaculaire lui annonçant un changement de plan de dernière minute : après tout, Dieu ne faisait que plaisanter en « tentant » Abraham et en mettant sa foi à l'épreuve. Le moraliste moderne ne peut s'empêcher de se demander comment un enfant pourrait jamais se remettre d'un tel traumatisme psychologique. Aux

normes de la morale moderne, cette histoire lamentable est un exemple à la fois de maltraitance d'enfant et de brutalité fondée sur l'asymétrie entre deux relations de pouvoir, et c'est le premier document où est cité l'argument de la défense de Nuremberg : « Je ne faisais qu'obéir à des ordres. » Pourtant, cette légende est un des grands mythes fondateurs des trois religions monothéistes.

Une fois de plus, les théologiens vont protester qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre cette histoire du sacrifice d'Isaac par Abraham. Et une fois de plus, on peut répondre deux choses. Premièrement, une très grande quantité de gens, même aujourd'hui, considèrent vraiment que « leur » Écriture est la réalité au pied de la lettre, et ils ont un énorme pouvoir politique sur les autres que nous sommes, en particulier aux États-Unis et dans le monde musulman. Deuxièmement, s'il ne s'agit pas de vérité littérale, comment faut-il prendre cette histoire ? Comme une allégorie ? Mais une allégorie de quoi ? Sûrement rien de louable. Comme une leçon morale ? Mais quelle espèce de principe moral peut-on tirer de cette histoire effroyable ? Rappelez-vous que tout ce que j'essaie de dire pour l'instant, c'est qu'en fait nous ne prenons pas nos principes moraux dans l'Écriture. Ou si c'est le cas, que nous y sélectionnons les passages sympathiques et que nous rejetons ceux qui sont déplaisants. Mais alors, il nous faut un certain critère indépendant qui nous permette de décider quels passages sont moraux : un critère qui, d'où qu'il vienne, ne peut venir de l'Écriture elle-même et dont on peut penser que nous le possédons tous, croyants ou pas.

Les apologistes cherchent même à garder au personnage de Dieu une certaine décence dans cette histoire lamentable. N'était-ce pas bien de la part de Dieu que d'épargner la vie d'Isaac au dernier moment ? Au cas impensable où certains de mes lecteurs se seraient laissé convaincre par ce plaidoyer obscène, je les renvoie à une autre histoire de sacrifice humain qui ne s'est pas aussi bien terminée. Dans le livre des Juges, chapitre 11, le chef militaire Jephté passa un marché avec Dieu : si Dieu lui assurait la victoire sur les Ammonites, il ne manquerait pas de lui sacrifier en holocauste « quiconque sortira des portes de ma maison à ma rencontre quand je reviendrai ». Effectivement, Jephté battit les Ammonites (« ce fut une très grande défaite », comme il se doit dans le livre des Juges), et il rentra chez lui, victorieux. Comme on pouvait s'y attendre, sa fille, son unique enfant, sortit de la maison à sa rencontre (dansant et jouant du tambourin) et, hélas, elle fut le premier être vivant à sortir. Jephté, on peut le comprendre, déchira ses vêtements, mais il ne pouvait revenir en arrière. De toute évidence, Dieu attendait la promesse de l'holocauste, et les choses étant ce qu'elles étaient, la fille accepta très gentiment d'être sacrifiée. Elle demanda seulement qu'il lui fut permis d'aller dans les montagnes pendant deux mois pour pleurer sur sa virginité. Au bout de ce temps, elle revint docilement et Jephté la fit rôtir. Cette fois, il n'a pas paru bon à Dieu d'intervenir.

La colère monumentale de Dieu chaque fois que son peuple élu a flirté avec un dieu rival ne ressemble à rien autant qu'à la jalousie sexuelle de la pire espèce, et là encore, aux yeux du moraliste moderne, elle devrait être loin de pouvoir s'inscrire

dans un bon modèle. La tentation d'infidélité sexuelle est très compréhensible, même pour ceux qui n'y succombent pas, et c'est un ingrédient classique des œuvres de fiction et de théâtre, depuis Shakespeare jusqu'à la comédie de boulevard. Mais la tentation apparemment irrésistible de se prostituer avec des dieux étrangers est une chose que nous, modernes, avons du mal à prendre au tragique. Pour le naïf que je suis, le commandement « Un seul Dieu tu adoreras » semble plutôt facile à suivre, c'est du gâteau par rapport à « Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain ». Ou l'âne de cette dame. (Ou son bœuf.) Pourtant, dans tout l'Ancien Testament, avec la même régularité prévisible que dans les pièces de boulevard, Dieu n'a pas plus tôt tourné le dos que les Enfants d'Israël s'en donnent à cœur joie avec Baal, ou avec une garce sculptée dans la pierre [9]. Ou, lors d'une affaire calamiteuse, avec un veau d'or...

Moïse, encore plus qu'Abraham, serait bien un modèle pour les adeptes des trois religions monothéistes. Certes Abraham est le patriarche d'origine, mais s'il est quelqu'un qui peut passer pour le fondateur doctrinal du judaïsme et des religions qui en sont dérivées, c'est bien Moïse. Lors de l'affaire du veau d'or, Moïse était ailleurs en sécurité, en haut du mont Sinaï, en communion avec Dieu, en train de recevoir des tables de pierre que celui-ci avait gravées. En bas, les gens (qui souffraient mille morts, n'osant même pas *toucher* la montagne) ne perdirent pas de temps :

Quand le peuple vit que Moïse tardait à descendre de la montagne, il s'assembla autour d'Aaron et lui dit : « Debout ! Fais-nous des dieux qui

marchent à notre tête, car ce Moïse, l'homme qui nous a fait monter du pays d'Égypte, nous ne savons pas ce qui lui est arrivé » (Exode, 32 : 1).

Aaron leur dit de rassembler leur or, il le fit fondre et en fit un veau d'or, et pour ce dieu nouvellement inventé il bâtit un autel afin qu'ils puissent tous commencer à lui offrir des sacrifices.

Eh bien, ils auraient dû savoir qu'il ne faut pas faire ce genre de bêtise dans le dos de Dieu. Il avait beau être en haut de la montagne, après tout, il était omniscient et il ne perdit pas un instant pour envoyer Moïse afin d'y mettre bon ordre. Moïse dévala la montagne à toute vitesse, et il s'enflamma d'une telle colère qu'il jeta les tables et les brisa (Dieu lui en donna plus tard un jeu de secours, ainsi tout rentra dans l'ordre). Moïse s'empara du veau d'or, le brûla, l'écrasa tout fin, le mélangea avec de l'eau et le fit avaler à son peuple. Puis il dit à tous ceux de la tribu de Lévi de prendre chacun une épée et de tuer le plus de gens possible. Il en tomba environ trois mille, ce qui, on aurait pu espérer, aurait dû suffire pour calmer la jalousie vindicative de Dieu. Mais non, Dieu n'en avait pas fini. Dans le dernier verset de ce terrible chapitre, il lança sa dernière flèche : il envoya un fléau sur ceux qui restaient « pour avoir fabriqué le veau, celui qu'Aaron avait fait ».

Le livre des Nombres relate comment Dieu dit à Moïse d'attaquer les Madianites. Son armée ne traîna pas pour tuer tous les hommes, et ils brûlèrent toutes leurs villes, mais ils épargnèrent les femmes et les enfants. Cette clémence de ses soldats courrouça Moïse, et il ordonna que soient tués tous les

garçons, et toutes les femmes qui n'étaient pas vierges. « Mais toutes les fillettes qui n'ont pas connu l'étreinte conjugale, gardez-les en vie pour vous » (Nombres, 31 : 18). Non, décidément, Moïse n'est pas un bon modèle pour les moralistes modernes.

Dans la mesure où les auteurs modernes croyants attachent un sens symbolique ou allégorique d'une sorte ou d'une autre au massacre des Madianites, ce symbolisme va précisément dans la mauvaise direction. D'après ce que nous dit la Bible, on peut dire que les malheureux Madianites ont été victimes d'un génocide dans leur propre pays. Pourtant, leur nom ne subsiste dans la tradition chrétienne que dans ce cantique (qu'après cinquante ans, je peux toujours chanter de mémoire sur deux airs différents, tous deux dans le triste mode mineur) :

Chrétien, les vois-tu
Sur la terre sainte ?
Comment les troupes de Madian
Les encerclent sans répit ?
Chrétien, lève-toi et attaque-les,
Compte les gains et pas les pertes,
Écrase-les pour la gloire
De la sainte croix.

Hélas, pauvres Madianites, diffamés et massacrés, on ne se souvient de vous que comme les symboles poétiques du mal universel dans un cantique victorien !

Le dieu rival Baal semble avoir été un tentateur toujours séduisant pour les dévotions égarées. Dans les Nombres au chapitre 25, beaucoup d'Israélites cédèrent à la séduction des femmes moabites pour faire des sacrifices à Baal. Dieu réagit

avec sa colère bien caractéristique. Il ordonna à Moïse : « Saisis tous les chefs du peuple, et fais-les pendre devant le Seigneur, face au soleil, afin que l'ardente colère du Seigneur se détourne d'Israël. » On ne peut s'empêcher, là encore, de s'étonner de l'aspect extraordinairement grave que revêt le péché de flirter avec des dieux rivaux. Au regard de notre sens moderne des valeurs et de la justice, cela semble une peccadille par rapport, mettons, au fait de livrer sa fille pour un viol collectif. C'est un exemple de plus du décalage entre la morale de l'Écriture et la morale moderne (on serait tenté de dire civilisée). Bien sûr, on le comprend facilement par la théorie des mèmes et au regard des qualités que doit posséder une divinité pour survivre dans le pool des mèmes.

La farce tragi-comique de la jalousie maniaque de Dieu envers les autres dieux revient continuellement dans tout l'Ancien Testament. Elle est à l'origine du premier des Dix Commandements (ceux sur les tables qu'a brisées Moïse – Exode, 20, Deutéronome, 5). Et elle est encore plus saillante dans le commandement de substitution (très différent par ailleurs) que Dieu a donné pour remplacer les tables cassées (Exode, 34). Ayant promis de chasser de leur terre natale les malheureux Amorites, Cananéens, Hittites, Périzzites, Hiwites et Jébusites, Dieu en vient à ce qui est vraiment important, les *dieux rivaux* :

... leurs autels, vous les démolirez, leurs stèles, vous les briserez, les poteaux sacrés, vous les couperez. Car tu ne te prosterner pas devant un autre dieu, car le nom du Seigneur est « jaloux », il est un Dieu jaloux. Ne va pas conclure une alliance avec les habitants du pays : quand ils se prostituent avec leurs dieux et sacrifient à leurs dieux, ils t'appelleraient et tu mangerais de leurs sacrifices. Si tu prenais de leurs

filles pour tes fils, leurs filles se prostitueraient avec leurs dieux et amèneraient tes fils à se prostituer avec leurs dieux. Tu ne feras pas de dieux en forme de statue. (Exode, 34 : 13-17).

Oui je sais, bien sûr, bien sûr, les temps ont changé, et pas un chef religieux aujourd'hui (en dehors de ceux de l'espèce des talibans ou de leurs équivalents chrétiens américains) ne pense comme Moïse. Tout ce que je veux dire, c'est que la morale moderne, d'où qu'elle vienne par ailleurs, ne vient pas de la Bible. Les apologistes ne peuvent pas s'en tirer en disant que la religion leur donne une sorte de direction intérieure pour définir ce qui est bien et ce qui est mal – une source privilégiée à laquelle les athées n'ont pas accès. Ils ne peuvent pas s'en sortir ainsi, même s'ils utilisent leur truc favori d'interpréter des Écritures sélectionnées selon un mode « symbolique » plutôt que littéral. Mais par quel critère est-ce que vous *décidez* quels passages sont symboliques et lesquels sont littéraux ?

Le nettoyage ethnique commencé au temps de Moïse culmine dans un parfait bain de sang dans le livre de Josué, un texte notoire pour les massacres sanguinaires qu'il relate et pour la délectation xénophobe qu'il y met. Comme le dit en exultant le vieux chant si charmant *Joshua fit the battle of Jericho*, « Josué mena la bataille de Jéricho, et les murs s'écroulèrent... Il n'est personne comme ce bon vieux Josué à la bataille de Jéricho. »

Ce bon vieux Josué ne connut pas de répit avant qu'« ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouvait dans la ville, aussi bien l'homme que la femme, le jeune homme que le vieillard, le

taureau, le mouton et l'âne, les passant tous au tranchant de l'épée » (Josué, 6 : 21).

Mais, là encore, les théologiens protesteront que cela ne s'est pas vraiment produit. J'en conviens – d'après cette histoire, les murs se sont écroulés au seul son des cris des hommes et de leurs trompes, donc effectivement, cela ne s'est pas produit – mais la question n'est pas là. La question, c'est que, vraie ou pas, on nous propose la Bible comme la source de notre morale. Et on ne peut faire de distinction entre l'histoire de la Bible, avec la destruction de Jéricho par Josué et l'invasion de la Terre promise en général, et l'invasion de la Pologne par Hitler, ou les massacres par Saddam Hussein des Kurdes et des Arabes des marais de Mésopotamie. La Bible peut être une œuvre de fiction saisissante et poétique, mais ce n'est pas le genre de livre à donner à ses enfants pour élaborer leurs principes moraux. Il se trouve que l'histoire de Josué à Jéricho a fait l'objet d'une expérience intéressante sur la morale de l'enfant que nous allons étudier plus loin dans ce chapitre.

N'allez pas penser, soit dit en passant, que le personnage de Dieu dans cette histoire ait nourri les moindres doutes ou les moindres scrupules concernant les massacres et les génocides qui ont accompagné l'invasion de la Terre promise. Au contraire, ses ordres, par exemple dans le Deutéronome, 20, étaient explicitement sans pitié. Il fit une claire distinction entre ceux qui vivaient sur la terre convoitée, et ceux qui vivaient plus loin. Ces derniers devaient être invités à se rendre pacifiquement. S'ils refusaient, il fallait tuer tous les

hommes, et enlever les femmes pour procréer. Contrairement à ce traitement relativement humain, voyez le sort qui fut réservé aux tribus assez infortunées pour se trouver déjà résider dans la Terre promise : « Mais les villes de ces peuples-ci, que le Seigneur te donne en héritage, sont les seules où tu ne laisseras subsister aucun être vivant. En effet tu voueras totalement à l'interdit le Hittite, l'Amorite, le Cananéen, le Périzzite, le Hivvite et le Jébusite, comme le Seigneur ton Dieu te l'a ordonné. »

Est-ce que les gens qui brandissent la Bible comme une inspiration de rectitude morale ont la moindre notion de ce qui y est vraiment écrit ? D'après le Lévitique, 20, les crimes suivants méritent la peine de mort : insulter ses parents, commettre l'adultère, faire l'amour avec sa belle-mère ou avec sa belle-fille, être homosexuel, épouser une femme et la fille de celle-ci, avoir un comportement bestial (et pour faire bonne mesure, l'animal infortuné sera lui aussi mis à mort). Bien sûr, vous serez aussi exécuté si vous travaillez le jour du sabbat, cette question revient sans cesse dans tout l'Ancien Testament. Dans les Nombres, 15, les enfants d'Israël surprirent un homme à ramasser du bois mort dans le désert le jour interdit. Ils l'arrêtèrent et demandèrent à Dieu ce qu'il fallait en faire. Il se trouve que Dieu n'était pas ce jour-là d'humeur à prendre des demi-mesures. « Alors le Seigneur dit à Moïse : “Cet homme sera mis à mort ; toute la communauté le lapidera, en dehors du camp.” Toute la communauté l'emmena hors du camp ; on le lapida et il mourut. » Est-ce que ce pauvre homme inoffensif qui ramassait du bois mort avait une femme et des enfants pour le pleurer ? A-t-il gémi

de peur quand volèrent les premières pierres, et hurlé de douleur sous la grêle qui s'est abattue sur sa tête ? Ce qui me scandalise aujourd'hui dans ces histoires, ce n'est pas qu'elles se soient vraiment produites. Ce n'est probablement pas le cas. Ce qui me laisse pantois, c'est que des gens fondent aujourd'hui leur existence sur des modèles aussi épouvantables que Yahvé – et pis encore, qu'ils essaient à toute force de nous imposer à nous autres ce même monstre malfaisant (réel ou fictif).

On ne peut que déplorer le pouvoir politique de ceux qui brandissent les Dix Commandements, en particulier aux États-Unis, cette grande république dont la constitution, après tout, a été élaborée par les hommes du siècle des Lumières en termes explicitement laïques. Si l'on prenait les Dix Commandements au sérieux, on placerait le culte des mauvais dieux et la réalisation d'effigies religieuses aux premier et deuxième rangs des péchés. Au lieu de condamner le vandalisme innommable des talibans qui ont dynamité les bouddhas de cinquante mètres de haut de Bamiyan dans les montagnes d'Afghanistan, on les féliciterait de leur piété vertueuse. Ce que nous pensons de leur vandalisme a sûrement été inspiré par un zèle religieux sincère. C'est ce qui ressort clairement d'un article vraiment bizarre qui a fait la une de *l'Independent* (de Londres) du 6 août 2005. Sous le titre « La destruction de La Mecque », on pouvait lire :

La Mecque historique, berceau de l'islam, est en train d'être enterrée dans un massacre sans précédent par des zélotes religieux. Pratiquement toute la riche histoire à plusieurs niveaux de la ville sainte a disparu [...]. C'est aujourd'hui le véritable lieu de naissance du prophète Mohammed qui est confronté aux bulldozers, avec la connivence des autorités

religieuses saoudiennes dont l'interprétation rigoureuse de l'islam les oblige à détruire leur propre héritage. [...] Le motif sous-jacent de cette destruction est la peur fanatique des wahabites que les sites d'intérêt historique et religieux suscitent l'idolâtrie et le polythéisme, le culte de dieux multiples et éventuellement égaux. La pratique de l'idolâtrie en Arabie Saoudite reste, en principe, passible de la décapitation [10].

Je ne pense pas qu'un seul athée dans le monde voudrait passer au bulldozer La Mecque – ou les cathédrales de Chartres, d'York ou Notre-Dame de Paris, le Shew Dagon, les temples de Kyoto ou, bien sûr, les bouddhas de Bamiyan. Comme le disait le physicien américain et prix Nobel Steven Weinberg, « La religion est une insulte à la dignité humaine. Que ce soit avec ou sans elle, il y aura toujours des gens bien qui font de bonnes choses, et des mauvais qui font de mauvaises choses. Mais pour que des gens bien agissent mal, il faut la religion ». Blaise Pascal (celui du pari) allait dans le même sens quand il disait que l'homme ne fait jamais le mal aussi pleinement et d'aussi bon cœur que quand il le fait par conviction religieuse.

Mon objectif principal n'était pas ici de montrer qu'*il ne faut pas* prendre nos principes moraux dans l'Écriture (encore que je le pense). C'était de démontrer qu'en fait nous (et ce nous inclut la majeure partie des croyants) ne les tirons pas de l'Écriture. Sinon, nous observerions strictement le sabbat, et nous jugerions qu'il est juste et approprié d'exécuter quiconque décide de s'en abstenir. Nous lapiderions à mort toute mariée qui ne peut pas prouver qu'elle est vierge si son mari déclare qu'il n'est pas content d'elle. Nous exécuterions les enfants désobéissants. Nous... attendez. J'ai peut-être été injuste. Les bons chrétiens n'ont pas arrêté de protester dans

toute cette section : tout le monde sait bien que l'Ancien Testament est très déplaisant. Le Nouveau Testament de Jésus répare les dégâts et arrange tout. Pas vrai ?

Le Nouveau Testament vaut-il mieux ?

Eh bien, c'est indéniable, moralement parlant, Jésus représente un progrès considérable par rapport à l'ogre cruel de l'Ancien Testament. Effectivement, Jésus, si tant est qu'il ait existé (ou le quidam qui a rédigé son scénario si ce n'est lui), a certainement été un grand novateur de l'histoire en matière d'éthique. Le Sermon sur la montagne est très en avance sur son temps. Son idée de « tendre l'autre joue » a précédé Gandhi et Martin Luther King de deux mille ans. Ce n'est pas pour rien que j'ai écrit un article intitulé « Les athées [sont] pour Jésus » (et j'ai été ravi de me voir offrir un T-shirt sur lequel étaient inscrits ces mots) [\[11\]](#).

Mais la supériorité morale de Jésus illustre précisément ce que je veux dire. Jésus ne s'est pas contenté de fonder son éthique sur les Écritures dans lesquelles il avait été élevé. Il s'en est coupé de façon explicite, par exemple quand il a minimisé les affreuses mises en garde contre la violation du sabbat. Sa repartie « Le sabbat a été fait pour l'homme, et pas l'homme pour le sabbat » est devenue un proverbe de sagesse. Comme une des thèses principales de ce chapitre est que nous ne tirons pas, et nous ne devons pas tirer, nos principes moraux de l'Écriture, il convient d'honorer Jésus en lui conférant le titre de modèle pour cette thèse.

Les valeurs familiales de Jésus, il faut le reconnaître, ne sont pas de celles sur lesquelles on voudrait fonder sa ligne de conduite. Il était incisif jusqu'à la brusquerie, envers sa propre mère, et il incitait ses disciples à abandonner leur famille pour le suivre. « Si un homme vient à moi et qu'il ne hait point son père et sa mère, sa femme, ses enfants ainsi que ses frères et sœurs, ainsi que sa propre vie, il ne peut être mon disciple [12]. » La comédienne américaine Julia Sweeney a exprimé sa stupéfaction dans son spectacle *Letting Go of God* [13] : « N'est-ce pas ce que font les cultes, vous amener à rejeter votre famille pour mieux vous endoctriner [14] ? »

En dépit de ses valeurs familiales quelque peu autoritaires, les enseignements éthiques de Jésus étaient – du moins comparés au tableau éthique désastreux de l'Ancien Testament – admirables ; mais il se trouve dans le Nouveau Testament d'autres enseignements auxquels nulle personne naturellement bonne ne peut souscrire. Je me réfère en particulier à la doctrine centrale du christianisme : celle de l'« expiation » pour le « péché originel ». Cette expiation, qui est au cœur de la théologie du Nouveau Testament, est presque aussi odieuse moralement que l'histoire d'Abraham prêt à passer Isaac au barbecue, à laquelle elle ressemble – et ce n'est pas par hasard, comme le montre bien Geza Vermes dans *Enquête sur l'identité de Jésus*. Le péché originel lui-même vient directement du mythe d'Adam et Eve dans l'Ancien Testament. Leur péché – manger le fruit d'un arbre interdit – paraît suffisamment bénin pour mériter simplement une réprimande. Or la nature symbolique du fruit (la connaissance du bien et du mal, qui s'est révélée en pratique

être la connaissance de leur nudité) a suffi pour faire de leur chapardage [15] le péché suprême, le pire de tous les péchés. Avec tous leurs descendants, ils furent chassés du jardin d'Éden, privés du don de la vie éternelle, et condamnés à des générations de labeur dans la souffrance, respectivement dans les champs et à l'accouchement.

Jusque-là, même esprit vindicatif : égalité avec l'Ancien Testament. Mais la théologie du Nouveau Testament y ajoute une nouvelle injustice, couronnée par un nouveau sado-masochisme presque aussi vicieux que celui de l'Ancien Testament. À y réfléchir, il est étonnant qu'une religion adopte pour symbole sacré un instrument de torture et d'exécution, souvent porté autour du cou. Lenny Bruce disait en raillant à juste titre : « Si Jésus avait été tué il y a vingt ans, ce n'est pas une croix que porteraient à leur cou les enfants des écoles catholiques, mais une petite chaise électrique. » Or la théologie avec la théorie du châtiment qui la sous-tend est encore pire. On considère que le péché d'Adam et Ève s'est transmis de père en fils – dans le sperme, d'après Augustin. Quelle espèce de philosophie éthique est-ce là, qui condamne tout enfant, même avant sa naissance, à hériter le péché d'un ancêtre lointain ? Soit dit en passant, c'est à Augustin, qui se voulait à juste titre un expert en matière de péché, que l'on attribue la création de l'expression « péché originel ». Avant lui, on parlait de « péché ancestral ». Les affirmations et les débats d'Augustin représentent pour moi la préoccupation malsaine du péché chez les premiers théologiens chrétiens. Ils auraient pu consacrer leurs pages et leurs sermons à chanter les louanges du ciel constellé d'étoiles, ou les montagnes et les

vertes forêts, les mers et les chœurs de l'aube. Ils en ont aussi parlé à l'occasion, mais les chrétiens se focalisent d'abord et avant tout sur le péché, le péché, le péché, le péché, le péché, le péché, et encore le péché. Quelle méchante petite préoccupation que de la laisser dominer votre existence ! Sam Harris est merveilleusement cinglant dans sa *Letter to a Christian Nation* : « Ce qui vous inquiète par-dessus tout semble être que le Créateur de l'univers se choque d'une chose que font les gens quand ils sont nus. Cette pudibonderie qui est la vôtre contribue chaque jour à accroître la détresse humaine. »

Mais, maintenant, venons-en au sado-masochisme. Dieu s'est incarné dans un homme, Jésus, pour que celui-ci soit torturé et exécuté *pour expier* le péché héréditaire d'Adam. Depuis que Paul a exposé cette doctrine repoussante, Jésus a été vénéré comme le *rédempteur* de tous nos péchés. Pas seulement du péché passé d'Adam : également de tous les péchés à venir, que les gens dans la suite décident ou non de les commettre !

Autre dommage collatéral, dont différentes personnes ont pris conscience, entre autres Robert Graves dans son roman épique *King Jesus*, ce pauvre Judas Iscariote a reçu un mauvais rôle dans l'histoire du fait que sa « trahison » était un élément indispensable de ce plan cosmique. On pourrait en dire autant des prétendus meurtriers de Jésus. Si Jésus voulait être trahi puis tué pour pouvoir nous racheter tous, n'est-il pas injuste que ceux qui se considèrent rachetés s'en prennent pour toujours à Judas et aux juifs ? J'ai déjà parlé de

la longue liste des évangiles non canoniques. Un manuscrit, l'évangile de Judas, qui aurait été perdu, a été récemment traduit, et s'est attiré la publicité qui convient [16]. Les circonstances de sa découverte ne sont pas claires, mais il semble qu'il est apparu en Égypte dans les années 1970 ou 1960. Rédigé en copte sur soixante-deux pages de papyrus, il est daté au carbone 14 aux alentours de l'an 300 après J.-C., mais il est probablement fondé sur un manuscrit plus ancien en grec. Quel qu'en ait été l'auteur, cet évangile est vu sous l'angle de Judas Iscariote, et il démontre que Judas n'a trahi Jésus que parce que celui-ci lui a confié ce rôle. Tout cela faisait partie du plan de faire crucifier Jésus pour qu'il puisse racheter l'humanité. Le caractère odieux de cette doctrine semble rendre encore plus insupportable le fait que, depuis, Judas a toujours été vilipendé [17].

J'ai qualifié l'expiation, doctrine centrale du christianisme, de vicieuse, sado-masochiste et repoussante. Il faudrait aussi la taxer de folie furieuse, n'eût été son caractère partout familier qui a affaibli notre objectivité. Si Dieu voulait nous pardonner nos péchés, pourquoi ne pas les pardonner tout simplement sans se faire torturer et exécuter à titre de paiement – soit dit en passant, cela condamnait en même temps aux pogroms et aux persécutions les générations ultérieures de juifs en tant que « meurtriers du Christ » : est-ce que ce péché héréditaire s'est aussi transmis par le sperme ?

Paul, comme l'explique bien l'érudit juif Geza Vermes, était imprégné du vieux principe théologique juif selon lequel sans

sang versé, il n'y a pas d'expiation [18]. Effectivement, c'est ce qu'il dit dans son Épître aux Hébreux (9 : 22). Les spécialistes d'éthique progressistes ont du mal aujourd'hui à défendre une quelconque théorie du châtement punitif, et encore moins celle du bouc émissaire – exécuter un innocent pour racheter les péchés des coupables. De toute façon (et on ne peut s'empêcher de se le demander), qui Dieu cherchait-il à impressionner ? Vraisemblablement lui-même – juge et jury en même temps que victime de l'exécution. Pour couronner le tout, et pour commencer, Adam, le prétendu auteur du péché originel, n'a jamais existé ; c'est un fait bien ennuyeux – que l'on peut excuser Paul de ne pas avoir connu, mais que devrait connaître un Dieu omniscient (et Jésus si vous croyez qu'il était Dieu) – qui réfute fondamentalement la prémisse de toute cette théorie tordue et perverse. Oh, mais bien sûr, l'histoire d'Adam et Ève n'était jamais que *symbolique*, n'est-ce pas ? *Symbolique* ?

Ainsi pour s'impressionner lui-même, Jésus s'est fait torturer et exécuter en châtement par procuration pour un péché *symbolique* commis par un individu *inexistant* ? Comme je l'ai dit, c'est de la folie furieuse, et cela a quelque chose de vicieusement déplaisant.

Avant de quitter la Bible, je dois attirer l'attention sur un aspect particulier et peu engageant de son enseignement éthique. Les chrétiens se rendent rarement compte qu'une bonne partie de la considération morale que l'on a pour les autres, et qui est apparemment mise en valeur par l'Ancien Testament aussi bien que par le Nouveau, était à l'origine

censée ne s'appliquer qu'à un groupe étroitement défini. « Tu aimeras ton prochain » n'avait pas le sens que nous lui donnons aujourd'hui. Il signifiait seulement « Aime un autre juif ». Cette idée est démontrée de façon implacable par le médecin américain et anthropologue évolutionniste John Hartung. Il a publié un article remarquable sur l'évolution et l'histoire dans la Bible de la morale dans le groupe, mettant aussi l'accent sur son revers, l'hostilité envers ceux de l'extérieur.

Tu aimeras ton prochain

L'humour noir de John Hartung saute aux yeux dès le début [19], quand il relate une initiative des baptistes du sud des États-Unis : évaluer le nombre des ressortissants de l'Alabama en enfer. D'après le *New York Times* et *Newsday*, on est arrivé au total de 1,86 million à l'aide d'une formule secrète selon laquelle les méthodistes ont plus de chances d'être sauvés que les catholiques romains, tandis que « pratiquement tous ceux n'appartenant pas à une congrégation ecclésiale étaient comptés dans les déchus ». La prétention de ces gens au surnaturel se reflète aujourd'hui dans les différents sites Internet intitulés *rapture* [ravisement] dont l'auteur prend complètement pour acquis qu'il sera de ceux qui « disparaîtront » au ciel quand viendra la fin des temps. Voici un exemple typique de l'auteur de « Rapture Ready » [Prêt pour le ravisement], un des spécimens les plus odieusement moralisateurs du genre : « S'il advenait que se produise le ravisement, entraînant mon

absence, il faut que les saints de la tribulation reproduisent ce site ou le soutiennent financièrement [20]. »

Cette interprétation de la Bible par Hartung laisse penser que les chrétiens n'ont pas de raisons de s'autoriser une telle prétention. Jésus a limité strictement aux juifs son groupe de sauvés, ce en quoi il suivait la tradition de l'Ancien Testament, qui était tout ce qu'il connaissait. Hartung montre clairement que « Tu ne tueras pas » n'a jamais été censé avoir le sens qu'on lui prête aujourd'hui. Cela voulait dire, très précisément, « tu ne tueras pas les juifs ». Et tous les commandements qui parlent de « ton prochain » sous-entendent la même exclusivité. Le « prochain » désigne le frère juif. Moïse Maimonide, très célèbre rabbin et médecin du XII^e siècle, explique tout le sens de « Tu ne tueras pas » de la façon suivante : « Celui qui tue un seul Israélite transgresse un interdit, car l'Écriture dit Tu ne tueras pas. S'il le tue volontairement en présence de témoins, il est mis à mort par l'épée. Il va sans dire qu'il n'est pas mis à mort s'il tue un païen. » Cela va sans dire !

Hartung cite le Sanhédrin (cour suprême juive, dirigée par le grand prêtre) dans la même veine, exonérant celui qui tuerait un Israélite par erreur en voulant tuer un animal ou un païen. Cette petite énigme morale piquante soulève une question intéressante. Et s'il lançait une pierre dans un groupe de neuf païens et un Israélite et qu'il ait l'infortune de tuer l'Israélite ? Oui, pas facile ! Mais la réponse est là, toute prête. « Alors, on ne peut pas le considérer coupable car la majorité était des païens. »

Hartung utilise un grand nombre des passages de la Bible que j'ai cités dans ce chapitre à propos de la conquête de la Terre promise par Moïse, Josué et les Juges. J'ai pris soin de concéder que les croyants d'aujourd'hui ne pensent plus selon la Bible. Pour moi, cela montrait que nos principes moraux, religieux ou pas, viennent d'une autre source ; et que cette autre source, quelle qu'elle soit, est à la portée de tous, croyants ou pas. Mais Hartung nous décrit une étude terrifiante du psychologue israélien George Tamarin. Tamarin a présenté à plus de mille écoliers israéliens âgés de huit à quatorze ans le récit de la bataille de Jéricho dans le livre de Josué :

Josué dit au peuple : « Poussez la clameur, car le SEIGNEUR vous a livré la ville. La ville sera vouée à l'interdit pour le SEIGNEUR, elle et tout ce qui s'y trouve. [...] Tout l'argent, l'or et les objets de bronze et de fer, tout cela sera consacré au SEIGNEUR et entrera dans le trésor du SEIGNEUR. » [...] Ils vouèrent à l'interdit tout ce qui se trouvait dans la ville, aussi bien l'homme que la femme, le jeune homme que le vieillard, le taureau, le mouton et l'âne, les passant tous au tranchant de l'épée. [...] Quant à la ville, ils l'incendièrent ainsi que tout ce qui s'y trouvait, sauf les objets d'argent, d'or, de bronze et de fer qu'ils livrèrent au trésor de la Maison du SEIGNEUR.

Puis Tamarin a posé aux enfants une question morale très simple : « Est-ce que vous pensez que Josué et les Israélites ont bien agi, ou pas ? » Ils devaient choisir entre A (approbation totale), B (approbation partielle) et C (désapprobation totale). Les résultats étaient polarisés : 66 % d'approbations totales et 26 % de désapprobations totales, avec entre les deux beaucoup moins, 8 % d'approbations partielles. Voici les réponses typiques du groupe de l'approbation totale (A) :

À mon avis, Josué et les Fils d'Israël ont bien agi, et voici pourquoi : Dieu leur a promis cette terre, et il leur a permis de la conquérir. S'ils n'avaient pas agi ainsi ou s'ils n'avaient tué personne, les Fils d'Israël auraient risqué de s'assimiler dans les goys.

À mon avis, Josué a eu raison de faire ça, une raison étant que Dieu lui a ordonné d'exterminer ce peuple pour que les tribus d'Israël ne puissent pas s'assimiler parmi eux et apprendre leurs mauvaises manières.

Josué a bien fait parce que le peuple qui habitait cette terre était d'une autre religion, et quand Josué les a tués, il a fait disparaître leur religion de la Terre.

Dans toutes les réponses, le massacre commis par Josué est justifié par la religion. Même certains de ceux de la catégorie C qui ont exprimé une désapprobation totale ont justifié leur réponse par des raisons religieuses équivoques. Ainsi, une fille a désapprouvé la prise de Jéricho par Josué parce que, pour la prendre, il fallait qu'il y entre :

Je pense que c'est mal car les Arabes sont impurs, et si l'on entre sur une terre impure, on deviendra aussi impur et on partagera leur malédiction.

Deux autres qui désapprouvaient totalement justifiaient leur choix par le fait que Josué a tout détruit, y compris les animaux et les biens, au lieu d'en garder comme butin pour les Israélites.

Je pense que Josué n'a pas bien agi car ils auraient pu épargner les animaux pour se les garder.

Je pense que Josué n'a pas bien agi car il aurait pu laisser la ville de Jéricho. S'il ne l'avait pas détruite, elle aurait appartenu aux Israélites.

Une fois encore, le sage Maimonide, souvent cité pour son érudition avisée, se prononce sur cette question sans la moindre hésitation : « C'est un commandement positif que de détruire les sept nations car il est dit *Tu les voueras à*

l'interdit. Si vous ne mettez pas à mort un de ceux qui tombent entre vos mains, vous transgressez un commandement négatif car il est dit *Tu ne laisseras la vie sauve à rien qui respire.* »

À la différence de Maimonide, les enfants dans l'expérience de Tamarin étaient suffisamment jeunes pour être innocents. On peut penser que les idées cruelles qu'ils exprimaient étaient celles de leurs parents ou du groupe culturel dans lequel ils étaient élevés. Je suppose que, très vraisemblablement, des enfants palestiniens élevés dans le même pays déchiré par la guerre auraient donné le même genre de réponses dans la direction opposée. Ces considérations me désespèrent. Elles semblent faire ressortir l'immense capacité de la religion, et en particulier de l'éducation religieuse des enfants, à diviser les gens et à cultiver les inimitiés historiques et les vendettas héréditaires. Je ne peux m'empêcher de remarquer que deux des trois citations représentatives du groupe A mentionnaient les maux de l'assimilation, et que la troisième soulignait l'importance de tuer des gens pour éliminer leur religion.

Dans son expérience, Tamarin a mis sur pied un groupe témoin dont les résultats sont fascinants. On a donné à un autre groupe de 168 enfants israéliens le même texte du Livre de Josué, mais dans lequel le nom de Josué était remplacé par « le général Lin », et Israël par « un royaume chinois il y a trois mille ans ». Les résultats ont été l'inverse. Seulement 7 % des enfants approuvaient le comportement du général Lin, et 75 % le désapprouvaient. En d'autres termes, quand la fidélité au judaïsme n'entrait pas en jeu, la majorité des enfants se

sont conformés aux jugements moraux que porteraient la majorité des humains d'aujourd'hui. L'action de Josué relevait du génocide barbare, mais sous l'angle de la religion, elle apparaît sous un jour complètement différent. Et la différence commence très tôt dans la vie. C'est la religion qui a fait la différence entre les enfants qui condamnaient le génocide et ceux qui le toléraient.

Dans la seconde moitié de son article, Hartung passe au Nouveau Testament. Pour résumer brièvement sa thèse, Jésus était un dévot de la même morale favorable au groupe – associée à l'hostilité pour le groupe extérieur – considérée comme allant de soi dans l'Ancien Testament. Jésus était un juif loyal. C'est Paul qui a inventé l'idée d'apporter le Dieu juif aux gentils. Hartung le dit avec plus de brutalité que je n'ose le faire : « Jésus se serait retourné dans sa tombe s'il avait su que Paul jetait son plan aux pourceaux. »

Hartung s'est bien amusé en lisant le livre de l'Apocalypse, certainement un des livres les plus bizarres de la Bible. Il est censé avoir été écrit par saint Jean, et, comme le dit sans ambages le *Ken's Guide to the Bible*, si l'on peut considérer ses épîtres comme du Jean sous l'emprise du hasch, l'Apocalypse est du Jean sous l'emprise du LSD [21]. Hartung attire l'attention sur deux versets de l'Apocalypse où le nombre de ceux « marqués du sceau » (expression qui, dans certaines sectes, comme les témoins de Jéhovah, est traduite par « sauvés ») se limite à 144 000. D'après Hartung, tous devaient nécessairement être juifs : 12 000 de chacune des douze tribus. Ken Smith va plus loin en disant que les 144 000

élus « ne se commettaient pas avec des femmes », ce qui signifie probablement qu'aucun d'entre eux ne pouvait être une femme. Enfin, c'est le genre de choses dont on a pris l'habitude de ne pas s'étonner.

Il y a encore bien d'autres choses dans cet article amusant de Hartung. Je me contenterai de le recommander une fois de plus, et je le résume par une citation :

La Bible est un modèle de morale dans le groupe, complet, avec les instructions pour le génocide, l'asservissement des groupes extérieurs et la domination du monde. Mais la Bible n'est pas mauvaise par ses objectifs ou même parce qu'elle glorifie le meurtre, la cruauté et le viol. Beaucoup d'œuvres anciennes le font – par exemple *L'Iliade*, les sagas d'Islande, les récits des anciens Syriens et les inscriptions des anciens Mayas. Mais personne ne vend *L'Iliade* au titre du fondement de la morale. C'est là tout le problème. La Bible se vend et s'achète au titre d'un guide sur la façon de mener son existence. Et c'est ce qui en fait le best-seller mondial de tous les temps.

Pour éviter qu'on ne croie que le caractère exclusif du judaïsme traditionnel est unique dans les religions, regardez ce verset plein de confiance extrait d'un cantique d'Isaac Watts (1674-1748) :

Seigneur, j'impute à Ta Grâce,
Et pas au hasard comme le font d'autres,
De ce que je suis né de race chrétienne,
Et pas païenne ou juive.

Ce qui m'intrigue dans ce verset, ce n'est pas l'exclusivité en soi, mais la logique. Comme beaucoup d'autres sont nés dans des religions autres que le christianisme, comment Dieu a-t-il pu décider quel peuple futur devrait recevoir la préférence de cette naissance ? Pourquoi avantager Isaac

Watts et les individus qu'il entrevoyait chantant ce cantique ? De toute façon, avant qu'Isaac Watts ne soit conçu, quelle était l'identité favorisée ? Ce sont des eaux profondes, mais peut-être pas trop pour l'esprit porté à la théologie. Ce cantique d'Isaac Watts rappelle la prière que l'on enseigne aux juifs orthodoxes et conservateurs de sexe masculin pour qu'ils la récitent trois fois par jour : « Béni sois-tu de ne m'avoir pas fait gentil. Bénis sois-tu de ne m'avoir pas fait femme. Béni sois-tu de ne m'avoir pas fait esclave. »

La religion a indiscutablement la capacité de diviser, et c'est un des plus grands griefs qu'on lui fait. Mais on dit souvent et avec raison que les guerres et les querelles entre les sectes ou les groupes religieux portent rarement sur des désaccords théologiques. Quand un protestant d'Ulster tue un catholique, il ne se dit pas tout bas : « Prends ça, bâtard qui pues l'encens, transsubstantiationniste et mariolâtre ! » Il y a bien des chances qu'il soit plutôt en train de venger la mort d'un autre protestant tué par un autre catholique, éventuellement dans la poursuite d'une vendetta de plusieurs générations. La religion est une *étiquette* marquant l'hostilité et la vendetta entre groupe intérieur et groupe extérieur ; elle n'est pas nécessairement pire que d'autres étiquettes comme la couleur de la peau, la langue ou l'équipe favorite de football, mais elle est souvent là quand les autres font défaut.

Oui, oui, bien sûr, les troubles en Irlande du Nord sont politiques. Il y a vraiment eu une oppression économique et politique d'un groupe par l'autre, et elle remonte à plusieurs siècles. Il existe des griefs et des injustices authentiques, et qui

ne semblent avoir guère de rapport avec la religion ; sauf que – point important et largement sous-estimé – sans religion, il n’y aurait pas d’étiquettes pour savoir qui opprimer et sur qui se venger. Et le véritable problème en Irlande du Nord est que ces étiquettes se transmettent sur de nombreuses générations. Les catholiques dont les parents, les grands-parents et les arrière-grands-parents sont allés dans des écoles catholiques envoient leurs enfants dans des écoles catholiques. Les protestants, dont les parents, les grands-parents et les arrière-grands-parents sont allés dans des écoles protestantes, envoient leurs enfants dans des écoles protestantes. Les deux ensembles d’individus ont la même couleur de peau, ils parlent la même langue, ils aiment les mêmes choses, mais ils pourraient tout aussi bien appartenir à des espèces différentes étant donné la profondeur de leur séparation historique. Et sans la religion et la ségrégation religieuse de l’enseignement, cette séparation n’existerait pas tout simplement. Les tribus en guerre se seraient mariées entre elles et dissoutes l’une dans l’autre depuis longtemps. Du Kosovo à la Palestine, de l’Irak au Soudan, de l’Ulster au sous-continent Indien, regardez bien une région du monde ou une autre où vous trouvez une hostilité et une violence implacables entre des groupes rivaux. Je ne peux pas vous garantir que vous trouverez des religions comme étiquettes dominantes pour désigner les groupes intérieurs et les groupes extérieurs. Mais je le parierais.

En Inde, à l’époque de la partition, plus d’un million de personnes ont été massacrées lors d’émeutes raciales entre hindous et musulmans (et quinze millions ont été déplacées de

chez elles). Il n'y avait pas d'autres badges que religieux pour étiqueter ceux qu'il fallait tuer. Au bout du compte, rien ne les divisait, sinon la religion. Salman Rushdie a été poussé par un accès plus récent de violences religieuses à publier un article intitulé « La religion, comme toujours, est le poison dans le sang indien [22] ». Voici son paragraphe de conclusion :

Qu'y a-t-il à respecter dans cela, ou dans aucun des crimes qui se commettent maintenant presque tous les jours autour du monde au nom effroyable de la religion ? Comme la religion s'y entend, et avec quels résultats fatals, à ériger des totems, et comme nous sommes prêts à tuer pour eux ! Et quand c'est fait, et souvent largement, la mort de notre affect qui en résulte fait qu'il est plus facile de recommencer.

Ainsi, le problème de l'Inde se révèle être le problème du monde. Ce qui s'est produit en Inde s'est produit au nom de Dieu.

Le nom de ce problème est Dieu.

Je ne dis pas que les fortes tendances de l'humanité à être loyal dans le groupe et hostile envers le groupe extérieur n'existeraient pas quand même si la religion n'existait pas. Les fans d'équipes rivales de football sont un exemple à petite échelle de ce phénomène. Même les supporters de football se divisent selon la religion, comme dans le cas des Glasgow Rangers et des Glasgow Celtic. Les langues (comme en Belgique), les races et les tribus (en particulier en Afrique) peuvent être d'importantes sources de division. Mais la religion amplifie et exacerbe les dégâts dans au moins trois directions :

- L'étiquetage des enfants. Les enfants sont décrits comme « petits catholiques » ou « petits protestants », etc., dès le plus jeune âge, et sûrement beaucoup trop tôt pour qu'ils aient décidé eux-mêmes de ce qu'ils pensent de la religion (je

reviendrai sur cet abus de pouvoir sur l'enfant dans le chapitre 9).

- La ségrégation des écoles. Les enfants sont élevés, là encore souvent dès le plus jeune âge, avec des membres d'un groupe religieux, et séparément de ceux dont les familles adhèrent à d'autres religions. Il n'est pas exagéré de dire que les troubles en Irlande du Nord disparaîtraient en une génération si la ségrégation des écoles était abolie.

- Les tabous contre les « mariages en dehors du groupe ». Ils perpétuent les querelles et les vendettas héréditaires en empêchant les groupes ennemis de se mélanger. S'il était autorisé, le mariage en dehors du groupe aurait naturellement tendance à tempérer les hostilités.

Le village de Glenarm en Irlande du Nord est le berceau des comtes d'Antrim. Un jour, dont beaucoup se souviennent encore, le comte d'alors fit l'impensable : il épousa une catholique. Aussitôt dans toutes les maisons du village, les volets furent fermés en signe de deuil. L'horreur du mariage en dehors du groupe est aussi très répandue chez les juifs pratiquants. Plusieurs des enfants israéliens dont j'ai parlé plus haut ont mentionné les terribles dangers de l'« assimilation » en tête de leurs arguments pour la bataille de Jéricho de Josué. Lors d'un mariage interreligieux, des deux côtés on considère que ce « mariage mixte » ne présage rien de bon, et il s'ensuit souvent de longues batailles sur la façon dont les enfants devront être élevés. Quand j'étais petit et que j'en pinçais encore pour l'Église anglicane, je me rappelle avoir été abasourdi d'apprendre cette règle selon laquelle quand un

catholique épousait une anglicane (ou l'inverse), les enfants étaient toujours élevés en catholiques. J'aurais facilement compris qu'un prêtre de l'une ou l'autre dénomination essaie d'insister sur ce point. Mais ce que je ne pouvais pas comprendre (et cela n'a pas changé), c'était cette asymétrie. Pourquoi est-ce que les prêtres anglicans n'ont pas riposté en inversant cette règle ? Peut-être étaient-ils seulement moins combatifs. Mon vieil aumônier et le pasteur de Betjeman étaient simplement trop gentils.

Des sociologues ont effectué des études statistiques sur l'homogamie (le mariage avec quelqu'un de la même religion) et l'hétérogamie (le mariage avec quelqu'un d'une autre religion). Norval D. Glenn, de l'université du Texas à Austin, a rassemblé un grand nombre de ces études jusqu'en 1978, et il les a analysées ensemble [23]. Il en a conclu à une tendance significative à l'homogamie religieuse chez les chrétiens (les protestants épousent des protestantes, les catholiques des catholiques, et cela va au-delà de l'« effet de voisinage » habituel), mais particulièrement marquée chez les juifs. Sur un échantillon total de 6 021 mariés qui ont répondu au questionnaire, 140 se disaient juifs, et parmi eux, 85,7 % avaient épousé des juifs ou des juives. Ce chiffre est considérablement supérieur à celui attendu de façon aléatoire pour les mariages homogames. Et, bien sûr, ce ne sera une nouvelle pour personne. Les juifs pratiquants sont fortement dissuadés de se « marier en dehors du groupe », et ce tabou transparait dans les blagues juives sur les mères qui mettent en garde leurs fils contre les goy blondes toujours à l'affut pour

les prendre au piège. Voici des déclarations typiques de trois rabbins américains :

- Je refuse d'officier à des mariages mixtes.
- J'officie quand les couples déclarent leur intention d'élever leurs enfants en juifs.
- J'officie si les couples acceptent de recevoir des conseils pré-nuptiaux.

Les rabbins qui acceptent de concélébrer avec un prêtre chrétien sont rares, et fort recherchés.

Même si la religion ne faisait pas d'autre mal en soi, sa propension gratuite et soigneusement entretenue à diviser – elle cultive et cède volontiers à la tendance naturelle du genre humain à favoriser son groupe et à pénaliser les autres – suffirait pour en faire une force du mal importante dans le monde.

Le *Zeitgeist* moral

J'ai commencé ce chapitre en montrant (et cela vaut même pour les croyants) que notre morale n'est pas fondée sur des livres saints, quoique l'on se plaise à l'imaginer. Comment alors, décidons-nous de ce qui est bien et de ce qui est mal ? Quelle que soit notre réponse, il existe, concernant notre jugement pratique de la nature du bien et du mal, un large consensus doté d'une prévalence stupéfiante. Bien que sans lien évident avec la religion, il s'étend à la plupart des croyants, qu'ils *pensent* ou non que leurs principes moraux viennent de l'Écriture. À part des exceptions notoires comme

les talibans d'Afghanistan et leurs équivalents chrétiens en Amérique, la plupart des gens se rallient du moins en parole au même large consensus libéral sur les principes éthiques. Dans l'ensemble, nous ne faisons pas souffrir les autres gratuitement ; nous croyons à la liberté d'expression, et nous la protégeons même si nous ne sommes pas d'accord avec ce qui est dit ; nous payons nos impôts : nous ne trichons pas, nous ne tuons pas, nous ne commettons pas d'inceste, nous ne faisons pas aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fasse. On peut trouver certains de ces bons principes dans les livres saints, mais enfouis parmi bien d'autres que nulle personne décente ne voudrait suivre ; et ces livres ne donnent pas de règles pour distinguer les bons principes des mauvais.

On pourrait exprimer notre éthique consensuelle sous la forme de « Nouveaux Dix Commandements ». Différentes personnes et institutions s'y sont essayées. Ce qui est significatif, c'est qu'elles ont tendance à présenter des résultats très similaires, et ce qui en ressort est caractéristique de l'époque dans laquelle elles se trouvent vivre. Voici un ensemble de « Dix Nouveaux Commandements » d'aujourd'hui, qui m'est tombé sous les yeux sur un site Internet athée [24] :

- Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent.
- En toutes choses, efforce-toi de ne pas nuire.
- Traite tes frères humains, tes frères les êtres vivants, et le monde en général avec amour, honnêteté, fidélité et respect.

- Ne ferme pas les yeux sur le mal, et n'hésite pas à exercer la justice, mais en étant prêt à pardonner à ceux qui reconnaissent librement leurs torts et qui les regrettent sincèrement.

- Vis ta vie dans la joie et l'émerveillement.

- Cherche toujours à apprendre du nouveau.

- Teste tout ; vérifie toujours tes idées à la lumière des faits, et sois prêt à rejeter même une croyance qui t'est chère si elle n'est pas conforme à ces idées.

- Ne cherche jamais à censurer ceux qui ne pensent pas comme toi, ou à te couper d'eux ; respecte toujours le droit des autres à être en désaccord avec toi.

- Fais-toi des opinions indépendantes en te fondant sur ta raison et sur ton expérience ; ne te laisse pas conduire aveuglément par les autres.

- Remets tout en question.

Cette petite liste n'est pas l'œuvre d'un grand sage, d'un prophète, ou d'un professionnel de l'éthique. C'est seulement la tentative touchante d'un blogueur sur le Web de résumer les principes de la bonne vie d'aujourd'hui pour les comparer avec les Dix Commandements de la Bible. C'est la première liste que j'ai trouvée quand j'ai tapé « New Ten Commandments » sur un moteur de recherche, et c'est volontairement que je n'ai pas cherché plus loin. Je veux seulement montrer le genre de liste que proposerait tout individu décent ordinaire. Tout le monde ne donnerait pas exactement la même liste avec ses dix articles. Le philosophe

John Rawls pourrait y inclure quelque chose dans le genre : « Conçois toujours tes règles comme si tu ne savais pas si tu vas te trouver en haut ou en bas de la hiérarchie. » Un système que l'on attribue aux Inuit pour partager la nourriture est un exemple pratique de ce principe : celui qui découpe la nourriture est servi en dernier.

Dans ma propre version revue et corrigée des Dix Commandements, j'en choisirais certains parmi ceux cités ci-dessus, mais j'essaierais aussi de trouver de la place entre autres pour :

- Trouve du plaisir dans ta vie sexuelle (dans la mesure où elle ne fait de tort à personne) et laisse les autres jouir de la leur en privé quels qu'en soient les penchants, qui ne te regardent pas.

- N'exerce pas de discrimination et d'oppression fondées sur le sexe, la race, ou (autant que possible) l'espèce.

- N'endoctrine pas tes enfants. Apprends-leur à penser par eux-mêmes, à évaluer les faits et à ne pas être d'accord avec toi.

- Apprécie l'avenir sur une échelle de temps plus grande que la tienne.

Mais peu importent ces petites différences de priorité. L'important est que nous avons presque tous changé, et énormément, depuis les temps bibliques. L'esclavage, qui passait pour un fait acquis dans la Bible et dans la plus grande partie de notre histoire, a été aboli dans les pays civilisés au XIX^e siècle. Toutes les nations civilisées acceptent maintenant

ce qui était largement rejeté jusque dans les années 1920, à savoir que la voix d'une femme lors d'un scrutin ou dans un jury a la même valeur que celle d'un homme. Dans les sociétés éclairées d'aujourd'hui (catégorie qui n'inclut manifestement pas l'Arabie Saoudite par exemple), les femmes ne sont plus considérées comme une propriété, comme elles l'étaient de toute évidence au temps de la Bible. Dans n'importe quel système de lois moderne, Abraham aurait été poursuivi pour maltraitance d'enfant. Et s'il avait effectivement été jusqu'au bout de son projet de sacrifier Isaac, on l'aurait condamné pour meurtre au premier degré. Pourtant, selon les mœurs de son temps, sa conduite était en tous points admirable puisqu'il obéissait à un ordre de Dieu. Croyants ou non, notre attitude à tous envers ce qui est bien et ce qui est mal a énormément changé. Quelle est la nature de ce changement, et qu'est-ce qui le provoque ?

Dans toute société, règne un consensus assez mystérieux, qui change au cours des décennies, et qu'il n'est pas prétentieux de désigner par le terme emprunté de l'allemand, *Zeitgeist* (esprit du temps). J'ai dit que le suffrage des femmes était maintenant universel dans les démocraties du monde, mais cette réforme est en fait étonnamment récente. Voici quelques dates de l'instauration de cette mesure :

Nouvelle-Zélande 1893

Australie 1902

Finlande 1906

Norvège 1913

États-Unis 1920

Grande-Bretagne 1928

France 1945

Belgique 1946

Suisse 1971

Koweït 2006

L'échelonnement de ces dates tout au long du XX^e siècle est un indicateur du changement du *Zeitgeist*. Un autre est notre attitude envers les races. Au début du XX^e siècle, presque tout le monde en Grande-Bretagne (et dans beaucoup d'autres pays) aurait été jugé raciste selon les critères actuels. La plupart des Blancs croyaient que les Noirs (catégorie dans laquelle ils mettaient en bloc les Africains, avec toute leur diversité, et différents groupes sans liens entre eux en Inde, en Australie et en Mélanésie) étaient inférieurs aux Blancs sur presque tous les points excepté – quel paternalisme ! – le sens du rythme. L'équivalent de James Bond en 1920 était ce héros des jeunes gens, débonnaire et plein d'entrain, Bulldog Drummond [25]. Dans un roman, *La Bande noire*, Drummond parle des « juifs, étrangers, et autres gens mal dégrossis ». Dans la scène décisive de *The Female of the Species*, Drummond s'est astucieusement déguisé en Pedro, le domestique noir du fieffé scélérat. Révélation spectaculaire, pour le lecteur comme pour le scélérat, ce « Pedro » n'est autre que Drummond lui-même. Il aurait pu dire : « Vous me prenez pour Pedro. Mais vous n'avez guère réalisé que je suis votre plus grand ennemi, grîmé de noir. » Au lieu de cela, il a choisi ces mots : « Toutes les barbes ne sont pas fausses, mais tous les nègres sentent mauvais. Cette barbe n'est pas fausse,

cher ami, et ce nègre ne sent pas mauvais. À mon avis, il y a quelque chose qui cloche quelque part. » J'ai lu ce livre dans les années 1950, trente ans après qu'il avait été écrit, et un jeune garçon pouvait encore (à la rigueur) frémir de l'intrigue sans remarquer le racisme. Aujourd'hui, ce serait inconcevable.

À l'aune de son temps, Thomas Henry Huxley était un progressiste éclairé et libéral. Mais son époque n'était pas la nôtre, et en 1871, il écrivit ce qui suit :

Aucun homme rationnel et au fait des choses ne croit que le nègre moyen est l'égal, et encore moins le supérieur, de l'homme blanc. Et quand bien même ce serait vrai, il est tout simplement impossible de croire que, une fois débarrassé de toutes ses infirmités, quand notre parent prognathe sera sur un terrain équitable sans faveurs particulières et sans oppresseurs, il pourra l'emporter sur son rival doté d'un cerveau plus gros et d'une mâchoire plus petite, dans une compétition où il faudra penser, et pas mordre. Les places les plus élevées dans la hiérarchie de la civilisation seront assurément hors de portée de nos cousins basanés [26].

C'est un lieu commun que les bons historiens ne jugent pas les déclarations du passé aux normes de leur temps. Comme Huxley, Abraham Lincoln était en avance sur son temps, et pourtant ses idées sur les questions de race paraissent de nos jours racistes et rétrogrades. Voici ce qu'il disait lors d'un débat en 1858 avec Stephen A. Douglas :

Je tiens donc à dire que je ne suis pas, et n'ai jamais été, favorable à établir en aucune façon l'égalité sociale et politique des races blanche et noire ; que je ne suis pas, et n'ai jamais été, favorable à ce que l'on fasse en sorte que les nègres deviennent des électeurs ou des jurés, ni qu'on les qualifie pour être dans le gouvernement ; et je tiens à dire, de surcroît, qu'il y a entre la race blanche et la race noire une différence physique qui, à mon avis, interdira pour toujours à ces deux races de vivre ensemble en termes d'égalité sociale et politique. Et dans la mesure où ils

ne peuvent vivre ainsi, alors qu'ils restent ensemble, il faut qu'il existe les positions de supérieur et d'inférieur, et je suis, tout autant qu'un autre homme, favorable à l'idée que la position supérieure soit donnée à la race blanche [27].

Si Huxley et Lincoln étaient nés et avaient été élevés à notre époque, ils auraient été les premiers à grincer des dents avec nous tous devant leurs sentiments victoriens et leur ton mielleux. Je ne les cite que pour illustrer comment le *Zeitgeist* peut changer. Si même Huxley, qui fut un des grands esprits libéraux de son temps, voire Lincoln, qui a libéré les esclaves, ont pu dire de pareilles choses, imaginez seulement ce que devaient penser les individus *moyens* de l'époque victorienne. Si l'on remonte au XVIII^e siècle, il est notoire, bien sûr, que Washington, Jefferson et d'autres personnages du siècle des Lumières avaient des esclaves. Le *Zeitgeist* progresse si inexorablement que nous trouvons cela normal en oubliant que ce changement est un véritable phénomène en soi.

Il ne manque pas d'autres exemples. Quand des marins ont débarqué pour la première fois sur l'île Maurice et ont vu les paisibles dodos, la seule chose qui leur soit venue à l'esprit a été de les tuer à coups de gourdin. Ils ne voulaient même pas les manger (on a dit qu'ils étaient immangeables). Vraisemblablement, ce n'était qu'une occupation comme une autre que de frapper à coups de gourdin la tête d'oiseaux dociles sans ailes et sans défense. Aujourd'hui, un tel comportement serait impensable, et l'on considère comme une tragédie l'extinction d'un équivalent moderne du dodo, fut-elle accidentelle, sans parler de sa mise à mort volontaire par les humains.

Tout aussi tragique, selon les normes du climat culturel d'aujourd'hui, a été l'extinction plus récente de *Thylacinus*, le loup de Tasmanie. Ces créatures sur lesquelles on se lamente symboliquement ont eu leur tête mise à prix jusqu'en 1909. Dans les romans de l'époque victorienne sur l'Afrique, l'« éléphant », le « lion » et l'« antilope » (remarquez ce singulier fort révélateur) étaient du « gibier », et sans plus y réfléchir, le sort que l'on réserve au gibier consiste à le tuer. Pas pour la nourriture. Pas pour se défendre. Pour le « sport ». Mais, maintenant, ce *Zeitgeist* a changé. Il est vrai que des « chasseurs » riches et sédentaires peuvent tuer des animaux sauvages d'Afrique, bien à l'abri dans leur Land Rover, et remporter chez eux les têtes empaillées. Mais cela leur coûte les yeux de la tête et leur vaut un mépris général. La conservation de la faune et celle de l'environnement sont devenues des valeurs reconnues ayant le même statut moral que naguère l'observance du sabbat et l'interdit des images.

Les années 1960, légendaires pour leur modernité libérale, constituent un pivot. Or au début de cette décennie, au procès pour obscénité de *L'Amant de Lady Chatterley*, un avocat général pouvait encore demander au jury : « Est-ce que vous approuveriez que vos jeunes fils, ou vos jeunes filles – car les filles savent lire comme les garçons [comment peut-on croire qu'il ait dit cela ?] – lisent ce livre ? Est-ce un livre que vous laisseriez traîner dans votre propre maison ? Est-ce un livre que vous souhaiteriez même voir lire par vos épouses et vos domestiques ? » Cette dernière question grandiloquente illustre de façon particulièrement frappante la rapidité à laquelle peut changer le *Zeitgeist*.

On condamne partout l'invasion américaine de l'Irak pour ses pertes civiles, mais ces chiffres sont largement inférieurs à ceux de la Seconde Guerre mondiale. Il semble que la norme de ce qui est moralement acceptable ne cesse de changer. Donald Rumsfeld, qui paraît aujourd'hui si insensible et si odieux, aurait fait l'effet d'un libéral dont le cœur saigne s'il avait prononcé les mêmes paroles pendant la Seconde Guerre mondiale. Quelque chose a changé dans les décennies qui séparent ces deux guerres. Ce changement s'est produit dans chacun de nous, et il n'a aucun lien avec la religion. À tout le moins, il survient malgré la religion, et pas grâce à elle.

Ce changement s'opère à l'évidence dans une direction immuable, que la plupart d'entre nous verraient comme un progrès. Même Adolf Hitler, qui passe pour avoir fait reculer les limites du mal aux confins de territoires jusqu'alors inconnus, n'aurait pas été remarqué du temps de Caligula ou de Gengis Khan. Il a sans aucun doute tué davantage de personnes que ce dernier, mais il disposait de la technologie du XX^e siècle. Et est-ce qu'il a même trouvé son plus grand *plaisir*, comme on le dit de Gengis Khan, à voir « le visage baigné de larmes des proches » de ses victimes ? Nous jugeons le degré de malveillance d'Hitler aux normes d'aujourd'hui, et le *Zeitgeist* moral a progressé depuis le temps de Caligula, tout comme la technologie. Hitler n'apparaît particulièrement maléfique que si on le juge selon les normes plus sensibles de notre temps.

Au cours de mon existence, beaucoup de gens se sont envoyés à la tête sans y réfléchir des surnoms et des

stéréotypes nationaux péjoratifs : mangeur de grenouilles, rital, métèque, youpin, nègre, négro, jap. Je ne dirais pas que ces noms ont disparu, mais on s'en indignent partout entre gens polis. Et même, employé sans connotation insultante, le mot « nègre » permet aujourd'hui de dater une œuvre de prose anglaise. Les préjugés sont effectivement des indices révélateurs de la date d'un écrit. Ainsi, en son temps, un théologien fort respecté de Cambridge, A.C. Bouquet, a pu commencer son chapitre sur l'islam dans *Comparative Religions* par ces mots : « Le sémite n'est pas naturellement monothéiste, comme on le croyait vers le milieu du XIX^e siècle. Il est animiste. » Aucun critère ne permet de dire que sont haineuses l'obsession de la race (par opposition à la culture) et l'utilisation révélatrice du singulier (Le sémite... Il est animiste) pour réduire toute une pluralité d'individus à un « type ». Mais un autre petit indice indique que le *Zeitgeist* a changé. Aucun professeur de Cambridge, que ce soit de théologie ou d'une autre discipline, n'emploierait ces mots aujourd'hui. Ces indices subtils du changement des mœurs nous disent que ce texte de Bouquet est antérieur au milieu du XX^e siècle. Effectivement, il date de 1941.

En remontant encore quatre décennies, le changement des normes devient indéniable. Dans un ouvrage précédent, j'ai cité l'utopique *New Republic* de H.G. Wells, et je vais recommencer car c'est une illustration choquante de ce que je veux dire.

Et comment la Nouvelle République va-t-elle traiter les races inférieures ? Comment s'y prendra-t-elle avec le noir ? [...] le jaune ? [...] le juif ? ces nuées de noirs, de bruns, de blanc sale et de jaunes qui ne

répondent pas aux nouveaux besoins d'efficacité ? Eh bien, le monde est un monde, et pas une institution de charité, et j'imagine qu'il faudra qu'ils s'en aillent. [...] Et le système éthique des hommes de la Nouvelle République, le système éthique qui dominera l'état du monde, sera essentiellement conçu pour favoriser la procréation de ce qui est bien, efficace et beau dans l'humanité – des corps beaux et forts, des esprits clairs et puissants [...]. Et la méthode qu'a suivie la nature jusqu'à présent pour façonner le monde, et par laquelle la faiblesse a été empêchée de propager la faiblesse [...], c'est la mort [...]. Les hommes de la Nouvelle République [...] auront un idéal tel que cette extermination en vaudra la peine.

Ce texte date de 1902, et, de son temps, Wells passait pour progressiste. En 1902, ces sentiments, sans susciter partout l'unanimité, auraient fait un sujet de discussion acceptable dans un grand dîner. Au contraire, les lecteurs modernes suffoquent littéralement d'horreur devant ces mots. Nous sommes bien obligés de nous rendre compte que, si épouvantable qu'il ait été, Hitler n'était pas vraiment aussi éloigné du *Zeitgeist* de son temps qu'il y paraît aujourd'hui. Comme le *Zeitgeist* change vite – et en même temps sur une large avant-scène dans tout le monde instruit !

D'où venaient, alors, ces changements concertés et réguliers de la conscience sociale ? Ce n'est pas à moi de répondre. Pour mon propos, il suffit de dire qu'ils ne venaient pas de la religion. Si j'étais obligé de proposer une théorie, ce serait dans les directions suivantes. Nous devons expliquer d'une part pourquoi les changements du *Zeitgeist* moral sont aussi synchronisés dans tant d'individus ; et d'autre part, pourquoi ils suivent une direction relativement constante.

Premièrement, pourquoi une synchronisation d'une telle ampleur ? Les changements se répandent d'un esprit à l'autre

par les conversations de café et dans les dîners, dans les livres et les critiques de livres, dans les journaux et à la radio, et aujourd'hui par Internet. Ceux qui touchent le climat moral sont signalés dans les éditoriaux, dans les entretiens à la radio, dans les discours politiques, dans les sketches des comiques et les textes des feuilletons, dans les scrutins des parlements pour élaborer des lois et dans les décisions des juges qui traduisent ces lois. Une façon de résumer cette idée serait en termes de changement de fréquence des mêmes dans le pool mémorique, mais je n'en dirai pas plus.

Certains d'entre nous sont à la traîne derrière la vague qui fait avancer les changements du *Zeitgeist* moral, et certains sont un peu en avance. Mais la majorité d'entre nous au XXI^e siècle sont regroupés, et bien en avance sur nos homologues du Moyen Âge, du temps d'Abraham, ou même, beaucoup plus proches, des années 1920. La vague tout entière ne cesse d'avancer, et même l'avant-garde d'un siècle antérieur (dont T.H. Huxley est un exemple évident) se trouverait loin derrière les traîneurs du siècle suivant. Bien sûr, la progression ne se fait pas en pente douce mais par des va-et-vient en dents de scie. Il y a des rechutes locales et temporaires comme celle imprimée aux États-Unis par leur gouvernement depuis le début des années 2000. Mais sur une plus grande échelle de temps, la tendance au progrès est indéniable et elle se poursuivra.

Qu'est-ce qui impose à ce mouvement sa direction constante ? Il ne faut pas négliger le rôle des chefs de file individuels, qui, en avance sur leur temps, se lèvent pour nous

convaincre d'avancer avec eux. En Amérique, les idéaux d'égalité raciale se sont développés sous l'influence de chefs de file politiques du calibre de Martin Luther King, et d'artistes, de sportifs et autres personnages publics et modèles comme Paul Robeson, Sidney Poitier, Jesse Owens et Jackie Robinson. L'émancipation des esclaves et celle des femmes doivent beaucoup à des dirigeants charismatiques, certains croyants et d'autres pas. Ceux qui étaient croyants faisaient leur bonne action au nom de leur foi. Dans d'autres cas, la religion était secondaire. Quoique chrétien, Martin Luther King tirait sa philosophie de la désobéissance civile non violente de Gandhi, qui, lui, ne l'était pas.

Et puis, il y a aussi les progrès de l'instruction, et en particulier la notion de plus en plus répandue que chacun de nous appartient au même groupe humain que ceux des autres races et de l'autre sexe – deux idées non bibliques issues de la science de la biologie, et en particulier de l'évolution. Une raison pour laquelle les Noirs et les femmes, ainsi que les juifs et les gitans de l'Allemagne nazie, ont été mal traités, est qu'ils n'étaient pas perçus comme des humains à part entière. Dans *La Libération animale*, le philosophe Peter Singer est l'avocat le plus convaincant de l'idée que nous devons dépasser le stade de la distinction entre les espèces, et arriver à celui où le traitement réservé aux humains s'étendra à toutes les espèces ayant la capacité cérébrale de l'apprécier. Cela suggère peut-être la direction que pourrait suivre le *Zeitgeist* moral dans les siècles à venir. Ce serait une extrapolation naturelle de réformes antérieures, comme l'abolition de l'esclavage et l'émancipation des femmes.

C'est au-delà de ma psychologie et de ma sociologie d'amateur que d'aller plus avant pour expliquer pourquoi le *Zeitgeist* moral progresse partout de façon aussi concertée. Pour mon propos, il suffit de savoir, en se fondant sur des faits observés, qu'il *progresses*, et pas par l'effet de la religion – et encore moins de l'Écriture. Ce n'est probablement pas une force unique comme la gravité, mais une interaction complexe de forces disparates comme celle qui intervient dans la loi de Moore qui décrit l'augmentation exponentielle de la puissance de l'ordinateur. Quelle qu'en soit la cause, le phénomène manifeste de la progression du *Zeitgeist* est plus que suffisant pour réfuter l'affirmation que nous avons besoin de Dieu pour être bons, ou pour décider de ce qui est bien.

Et Hitler et Staline ? N'étaient-ils pas athées ?

Le *Zeitgeist* peut continuer sur sa lancée, et avancer dans une direction de progrès en général, mais comme je l'ai dit en dents de scie et pas en pente douce, et l'on a connu d'effroyables inversions. Les inversions exceptionnelles, profondes et affreuses, sont le fait des dictateurs du XX^e siècle. Il est important de faire une distinction entre les mauvaises intentions d'hommes comme Hitler et Staline et les forces énormes qu'ils ont mises en œuvre pour les concrétiser. J'ai déjà dit que les idées et les intentions d'Hitler n'étaient pas en soi plus mauvaises que celles de Caligula – ou de certains sultans ottomans dont les exploits en matière de perversité sont décrits dans *Lords of the Golden Horn* de Noel Barber. Hitler avait à sa disposition les armes et les techniques de

communication du XX^e siècle. Pourtant Hitler et Staline étaient selon tous les critères spectaculairement mauvais.

« Hitler et Staline étaient athées. Qu’avez-vous à dire de cela ? » Cette question revient à la fin de presque toutes les conférences publiques que je donne sur la religion, et dans la plupart de mes interviews à la radio. Elle est posée sur un ton agressif, honteusement chargée de deux présupposés non seulement 1) Staline et Hitler étaient athées, mais 2) ils ont accompli leurs atrocités *parce qu’ils* étaient athées. Le présupposé 1 est vrai pour Staline et douteux pour Hitler, mais il n’est de toute façon pas pertinent car le présupposé 2 est faux. Il est certainement illogique s’il est censé découler de 1. Même en admettant qu’Hitler et Staline avaient en commun l’athéisme, ils avaient aussi une moustache, comme Saddam Hussein. Et alors ? La question intéressante n’est pas de savoir si des individus mauvais (ou bons) étaient croyants ou athées. Nous ne nous occupons pas de compter les mauvais et de dresser deux listes rivales correspondant aux forfaits des deux côtés. Le fait que les boucles de ceinturon nazies portaient l’inscription *Gott mit uns* [Dieu avec nous] ne prouve rien, du moins à première vue. Ce qui compte, ce n’est pas si Hitler et Staline étaient athées, mais si l’athéisme influence systématiquement les gens pour qu’ils agissent mal. Il n’y a pas la moindre preuve que ce soit le cas.

Il paraît indubitable que Staline était athée. Il a été éduqué dans un séminaire orthodoxe, et sa mère n’est jamais revenue de sa déception qu’il ne se soit pas fait prêtre comme elle l’aurait voulu – d’après Allan Bullock, au grand amusement de

son fils [28]. Peut-être à cause de sa formation à la prêtrise, Staline en pleine maturité a fustigé l'Église orthodoxe russe, ainsi que le christianisme et la religion en général. Mais rien ne prouve que son athéisme ait été à l'origine de sa brutalité. Pas plus, probablement, que sa formation religieuse, si ce n'est en lui enseignant de vénérer la confiance absolue, la forte autorité et la croyance que la fin justifie les moyens.

La légende qui veut que Hitler était athée a été assidûment cultivée, au point qu'une multitude de gens la croient sans se poser de question, et que les apologistes religieux la resservent régulièrement et sur un ton de défi. La vérité sur cette question est loin d'être claire. Hitler est né au sein d'une famille catholique, et a fréquenté des écoles et des églises catholiques quand il était petit. À l'évidence, cela ne veut rien dire en soi : il aurait pu facilement abandonner sa religion comme Staline a renoncé à l'orthodoxie russe après avoir quitté le séminaire de Tiflis. Or Hitler n'a jamais renoncé formellement à son catholicisme, et de nombreux éléments indiquent qu'il est resté croyant toute sa vie. À défaut d'être catholique, il semble qu'il ait continué à croire en une sorte de providence divine. Par exemple, il dit dans *Mein Kampf* en apprenant la nouvelle de la Première Guerre mondiale : « Je suis tombé à genoux et j'ai remercié le Ciel de tout mon cœur de cette faveur qu'il m'ait été permis de vivre à un tel moment [29]. » Mais c'était en 1914, et il n'avait encore que vingt-cinq ans. Peut-être a-t-il changé ensuite ?

En 1920, Hitler avait trente et un ans ; son proche associé Rudolf Hess, qui fut plus tard son dauphin, écrivit au Premier

ministre de Bavière : « Je connais très bien personnellement Herr Hitler, et je suis très proche de lui. Il a un caractère honorable peu ordinaire, plein d'une gentillesse profonde, il est croyant, c'est un bon catholique [30]. » Bien sûr, on pourrait dire que Hess s'étant si lourdement trompé sur le « caractère honorable » et la « profonde gentillesse », il s'est peut-être aussi trompé sur le « bon catholique ». Il serait difficile de dire d'Hitler qu'il était « bon » en quoi que ce soit, ce qui me rappelle le raisonnement le plus comiquement audacieux que j'ai entendu en faveur de l'idée qu'Hitler était sûrement athée et qui paraphrasait de nombreuses sources : comme Hitler était un homme mauvais, et que le christianisme enseigne la bonté, Hitler ne pouvait être chrétien ! Quand Goering a dit d'Hitler « seul un catholique pouvait unir l'Allemagne », il devait je suppose vouloir dire « quelqu'un élevé dans la religion catholique », plutôt que « un catholique croyant ».

Dans un discours de 1933 à Berlin, Hitler a dit : « Nous étions convaincus que les gens ont besoin de cette foi et qu'ils la veulent. Nous avons donc entrepris de lutter contre le mouvement athée, et cela pas simplement à l'aide de quelques déclarations théoriques : nous l'avons éliminé [31]. » Cela pourrait indiquer seulement que, comme beaucoup d'autres, Hitler « croyait à la foi ». Mais, encore en 1941, il dit à son « adjudant-major », le général Gerhard Engel : « Je resterai toujours catholique. »

Même s'il n'est pas resté un chrétien sincèrement croyant, il aurait été très inhabituel qu'il n'ait pas été influencé par la longue tradition chrétienne de reprocher aux juifs d'avoir mis

à mort le Christ. Dans un discours à Munich en 1923, il déclara : « La première chose à faire est de sauver [l'Allemagne] du juif qui est en train de ruiner notre pays. [...] Nous voulons empêcher notre Allemagne de souffrir, comme l'a fait Un autre, par la mort sur la Croix [32]. » Dans son *Adolf Hitler*, John Toland a écrit à propos de la position religieuse d'Hitler au moment de la « solution finale » :

Étant encore membre estimé de l'Église de Rome mais détesté de sa hiérarchie, il gardait au fond de lui son enseignement que le juif était le meurtrier de Dieu. L'extermination pouvait donc se faire sans remords puisqu'il agissait simplement comme le bras vengeur de Dieu – du moment qu'il procédait de façon impersonnelle et sans cruauté.

La haine des chrétiens pour les juifs n'est pas simplement une tradition catholique. Luther était violemment antisémite. À la diète de Worms, il avait dit : « Tous les juifs devraient être chassés d'Allemagne. » Et son livre *Des juifs et de leurs mensonges* a probablement influencé Hitler. Il décrivait les juifs comme une « engeance de vipères », expression qu'a employée Hitler dans un discours notoire en 1922, dans lequel il a répété à plusieurs reprises qu'il était chrétien :

En tant que chrétien, mon sentiment me désigne mon Seigneur et mon Sauveur comme un combattant. Il m'indique l'homme qui autrefois, dans la solitude, entouré de quelques disciples, a reconnu ces juifs pour ce qu'ils étaient, et sommé les hommes de se battre contre eux, et qui, vérité de Dieu !, était le plus grand, pas en tant que souffrant, mais comme combattant. Dans un amour sans limite en tant que chrétien et en tant qu'homme, je lis dans le passage qui nous dit comment enfin le Seigneur s'est levé dans Sa puissance et s'est emparé du fouet pour chasser du Temple l'engeance de vipères et de calculateurs. Comme il était terrible, Son combat pour le monde contre le poison juif ! Aujourd'hui, deux mille ans plus tard, c'est avec la plus grande émotion que je reconnais plus profondément que jamais auparavant que c'était pour cela qu'il a dû

verser Son sang sur la Croix. En tant que chrétien, je n'ai pas le droit de me laisser bernier, mais j'ai le devoir d'être un combattant pour la vérité et la justice. [...] Et s'il est une chose qui pourrait montrer que nous faisons bien, c'est la détresse qui grandit chaque jour. Car en tant que chrétien, j'ai aussi un devoir envers mon peuple [33].

Il est difficile de savoir si Hitler a emprunté l'expression « engeance de vipères » à Luther, ou s'il l'a prise directement dans Matthieu 3 : 7, vraisemblablement comme Luther. Quant au thème de la persécution des juifs inscrite dans la volonté de Dieu, Hitler y est revenu dans *Mein Kampf* : « Et donc aujourd'hui, je crois agir conformément à la volonté du Créateur Tout-Puissant : *en me défendant contre le juif, je combats pour l'œuvre du Seigneur.* » C'était en 1925. Il l'a redit dans un discours au Reichstag en 1938, et a répété le même genre de choses tout au long de sa carrière.

Les citations comme celles-là doivent être contrebalancées par d'autres extraites de ses *Propos de table* dans lesquels Hitler a exprimé avec virulence des idées antichrétiennes telles que les a recueillies son secrétaire [34]. Les trois passages qui suivent datent tous de 1941 :

Le coup le plus dur qui ait jamais frappé l'humanité fut l'avènement du christianisme. Le bolchevisme est un enfant illégitime du christianisme. Les deux sont des inventions du juif. C'est par le christianisme que le mensonge délibéré en matière de religion a été introduit dans le monde.

La raison pour laquelle le monde ancien était si pur, c'est qu'il ne connaissait rien de ces deux grands fléaux, la vérole et le christianisme.

Tout bien considéré, nous n'avons aucune raison de souhaiter que les Italiens et les Espagnols se libèrent de la drogue du christianisme. Soyons les seuls à être immunisés contre cette maladie.

Les *Propos de table* d'Hitler contiennent d'autres citations de ce genre, comparant souvent le christianisme au bolchevisme, établissant parfois une analogie entre Karl Marx et saint Paul, sans jamais oublier que tous deux étaient juifs (bien que, étrangement, Hitler ait toujours soutenu que Jésus lui-même n'était pas juif). Il est possible qu'Hitler ait eu une sorte de « déconversion » ou de désillusion à l'égard du christianisme. Ou bien, pour résoudre cette contradiction, était-il simplement un menteur opportuniste dont on ne peut croire les paroles ni dans un sens, ni dans l'autre ?

On pourrait dire que, contrairement à ses propos et à ceux de ses associés, Hitler n'était pas vraiment religieux, mais qu'il exploitait cyniquement les tendances religieuses de ses auditeurs. Peut-être était-il de l'avis de Napoléon pour qui la religion est un excellent matériau pour endormir les gens ordinaires, et de Sénèque le Philosophe selon lequel la religion est considérée par les gens ordinaires comme vraie, par les sages comme fausse, et par les dirigeants comme utile. Personne ne peut nier qu'Hitler ait été capable d'un tel manque de sincérité. Si c'était là son vrai motif pour faire semblant d'être croyant, il sert à nous rappeler qu'Hitler n'a pas commis ses atrocités tout seul. Ces actes effroyables eux-mêmes ont été exécutés par des soldats et leurs officiers, qui étaient sûrement chrétiens pour la plupart. En fait, le christianisme du peuple allemand est à la base de l'hypothèse que nous sommes en train de discuter, hypothèse pour expliquer le manque de sincérité supposé des professions de foi d'Hitler ! Ou peut-être Hitler sentait-il qu'il devait afficher des marques de bienveillance envers le christianisme, faute de

quoi son régime n'aurait pas eu le soutien qu'il a eu de l'Église. Ce soutien s'est montré de différentes façons, notamment dans le refus persistant du pape Pie XII de prendre position contre les nazis – sujet fort gênant pour l'Église d'aujourd'hui. Ou bien les professions de christianisme d'Hitler étaient sincères, ou bien il faisait semblant d'être chrétien pour s'attirer la coopération des chrétiens allemands et de l'Église catholique, ce qui a réussi. Dans les deux cas, il est difficile de considérer que les atrocités du régime d'Hitler découlent de l'athéisme.

Même quand il se répandait en injures contre le christianisme, Hitler n'a jamais cessé d'employer le langage de la Providence : une agence mystérieuse qui l'aurait choisi pour mener une mission divine en Allemagne. Il l'appelait parfois la Providence, et à d'autres moments Dieu. Après l'*Anschluss*, quand Hitler entra triomphalement à Vienne en 1938, son discours exultant mentionnait Dieu sous la forme de la Providence : « Je crois que c'était la volonté de Dieu d'envoyer un jeune garçon d'ici dans le Reich, de le faire grandir et de l'élever pour qu'il soit le dirigeant de la nation, afin qu'il puisse ramener sa terre natale dans le sein du Reich [35]. »

Lorsqu'il échappa de peu à un assassinat à Munich en novembre 1939, Hitler dit que la Providence était intervenue pour lui sauver la vie en lui faisant modifier son horaire : « Maintenant, je suis tout à fait satisfait. Le fait que j'ai quitté le Bürgerbräukeller plus tôt que d'habitude corrobore l'intention de la Providence de me faire atteindre mon but [36]. » Après cet assassinat raté, l'archevêque de Munich, le cardinal Michael Faulhaber, fit chanter un Te Deum dans sa

cathédrale, « pour remercier la Divine Providence au nom du diocèse pour l'heureux dénouement dont elle a favorisé le Führer ». Certains partisans d'Hitler, avec le soutien de Goebbels, n'ont pas hésité à ériger le nazisme en religion à part entière. Le texte qui suit, du chef de l'union des syndicats, fait l'effet d'une prière, ayant même la cadence du Notre Père ou du Credo des chrétiens :

Adolf Hitler ! Nous sommes unis à toi seul ! Nous voulons renouveler notre engagement à cette heure : Sur cette Terre, nous ne croyons qu'en Adolf Hitler. Nous croyons que le National-Socialisme est la seule foi salvatrice de notre peuple. Nous croyons qu'il y a au ciel un Seigneur Dieu qui nous a créés, qui nous conduit, qui nous dirige et qui nous bénit visiblement. Et nous croyons que ce Seigneur Dieu nous a envoyé Adolf Hitler, pour que l'Allemagne puisse devenir un fondement pour toute l'éternité [37].

Dans son ouvrage remarquable et glaçant, *Humanity : a Moral History of the Twentieth Century* (Yale University Press, 2001), Jonathan Glover fait remarquer : « Beaucoup de gens ont aussi adopté le culte religieux de Staline, comme en témoigne un auteur lithuanien : “Je me suis approché du portrait de Staline, je l'ai détaché du mur, je l'ai posé sur la table et, la tête dans les mains, je l'ai regardé fixement en méditant. Que devais-je faire ? Ce visage du dirigeant, si serein comme toujours, et ces yeux si clairvoyants, perçant dans le lointain. Il semble que son regard perçant traverse ma petite chambre et va s'étendre sur tout le globe terrestre. [...] Dans toutes mes fibres, tous mes nerfs et toutes les gouttes de mon sang, je sens qu'à ce moment plus rien n'existe en ce monde en dehors de son cher visage bien-aimé.” » Cette adulation quasi religieuse est d'autant plus répugnante que,

dans le livre de Glover, elle vient immédiatement après la description bouleversante des horribles cruautés de Staline.

Staline était athée, et Hitler ne l'était probablement pas ; mais même si ce dernier l'était, l'idée fondamentale du débat Hitler/Staline est très simple. Individuellement, les athées peuvent commettre de mauvaises actions, mais ils ne les commettent pas au nom de l'athéisme. Staline et Hitler ont commis des atrocités extrêmes, respectivement au nom du marxisme dogmatique et doctrinaire, et au nom d'une théorie malsaine et non scientifique de l'eugénisme, teintée de délires wagnériens de bas étage. Les guerres de religion sont vraiment menées au nom de la religion, et elles ont été horriblement fréquentes au cours de l'histoire. Je ne peux m'imaginer qu'une guerre ait été menée au nom de l'athéisme. Pourquoi ? Une guerre pourrait être motivée par la cupidité économique, par l'ambition politique, par les préjugés ethniques ou raciaux, par un profond grief ou un grand désir de revanche, ou par la croyance patriotique d'une nation à sa destinée. Un motif de guerre encore plus plausible est la conviction inébranlable que sa propre religion est la seule vraie, renforcée par un livre saint qui condamne explicitement à mort tous les hérétiques et tous les adeptes des religions rivales, tout en promettant explicitement que les soldats de Dieu iront tout droit à un paradis des martyrs. Comme souvent, la flèche de Sam Harris va droit dans le mille dans *The End of Faith* :

Le danger de la foi religieuse, c'est qu'elle permet à des êtres humains normaux par ailleurs de récolter les fruits de la folie, et de les considérer comme *saints*. Parce que l'on enseigne à chaque nouvelle génération

d'enfants que les propositions religieuses n'ont pas besoin d'être justifiées de la même manière que toutes les autres, la civilisation est toujours harcelée par les armées du ridicule. Même maintenant, nous nous entretenons au sujet de la littérature ancienne. Qui aurait pu croire qu'une absurdité aussi tragique fût possible ?

Et, au contraire, qui voudrait aller en guerre au nom d'une *absence* de croyance ?

Notes – Chapitre 7

- [1] Lane Fox (1992) ; Jacques Berlinerblau (2005).
- [2] Holloway (1999, 2005). L'expression de Richard Holloway « chrétien en voie de guérison » figure dans une analyse de livre parue dans le *Guardian* du 15 février 2003 : <http://books.guardian.co.uk/reviews/scienceandnature/0,6121,89494>: La journaliste écossaise Muriel Gray a rédigé un excellent compte-rendu de mon dialogue à Édimbourg avec M^{gr} Holloway dans le *Herald* de Glasgow : <http://www.sundayherald.com/44517>. (Lien mort *N.d.N.*)
- [3] Pour une collection effrayante de sermons par des ecclésiastiques américains mettant le cyclone Katrina au compte du « péché » humain, voir <http://universist.org/neworleans.htm>.
- [4] On ne sait pas bien si cette histoire est vraie, elle vient de : <http://datelinehollywood.com/archives:2005/09/05/robertson-blames-hurricane-on-choice-of-ellen-dene-rest-to-host-emmys/>. Vraie ou pas, on la croit partout, sans doute parce qu'elle est caractéristique des déclarations du clergé évangélique, entre autres de Robertson, sur les catastrophes comme celle de Katrina. Voir par exemple www.emediawire.com/releases/2005/9/emw281940.htm. D'après le site Web qui dément l'histoire de Katrina (www.snopes.com/katarina/satire/robertson/asp), Robertson a aussi dit à propos d'une marche de la Gay Pride qui a eu lieu auparavant à Orlando, en Floride : « Je voudrais avertir Orlando que vous êtes exactement sur le passage de dangereux cyclones, et à mon avis, si j'étais vous, je n'agiterais pas ces drapeaux devant la face de Dieu. » ((Liens morts *N.d.N.*)
- [5] Pat Robertson, relaté à la BBC. <http://news.bbc.co.uk/2/hi/americas/4427144.stm>.
- [6] Dans tout le livre, et en particulier dans ce chapitre, la traduction des citations de la Bible dont l'auteur indique les références provient de la *Traduction œcuménique de la Bible (TOB)*. (*N.d.T.*)
- [7] Version officielle de la Bible en Grande-Bretagne, sous le nom de Version autorisée du roi Jacques, datant de 1611. (*N.d.T.*)

- [8] En fait, ce n'est pas aussi idiot qu'il y paraît : il y avait un motif – susciter un besoin de vengeance – et cela réussit car cet incident déclencha une guerre de représailles contre la tribu de Benjamin dans laquelle, d'après la charmante indication du chapitre 20 des Juges, plus de 60 000 hommes furent tués.
- [9] Cette idée des plus comiques m'a été donnée par Jonathan Miller qui, étonnamment, ne l'a jamais utilisée dans ses sketches. Je le remercie aussi de m'avoir recommandé l'ouvrage savant de Halbertal et Margalit, *Idolatrie* (1992), dont il s'est inspiré.
- [10] « Nous finançons tous ce torrent de bigoterie saoudienne ». Cet article de Johann Hari décrit l'influence insidieuse du wahabisme saoudien en Grande-Bretagne aujourd'hui. Publié dans *l'Independent* le 8 février 2007, il est reproduit sur différents sites Web, notamment richarddawkins.net.
- [11] R. Dawkins, « Atheists for Jesus », *Free Inquiry*, 25 : 1 , 2005, 9-10.
- [12] Citation non référencée et que nous n'avons pas retrouvée dans la TOB. Les seules qui s'en approcheraient (Matthieu, 10 : 37 et 19 : 29) ne parlent pas de *haïr*, mais de *quitter* et *ne pas aimer plus*. (*N.d.T.*)
- [13] Julia Sweeney a aussi raison quand elle cite rapidement le bouddhisme. De même que le christianisme est parfois considéré comme une religion plus humaine et plus pacifique que l'islam, on dit souvent que le bouddhisme est la plus pacifique de toutes. Mais la doctrine de la rétrogradation sur l'échelle de la réincarnation en raison des péchés dans la vie antérieure est fort déplaisante. Julia Sweeney : « Je suis allée voir en Thaïlande une femme qui s'occupait d'un petit garçon affreusement difforme. Je lui ai dit "C'est gentil à vous de vous occuper de ce pauvre enfant". Elle m'a répondu : "Ne dites pas pauvre enfant. Il a dû faire quelque chose de très mal dans une vie antérieure pour être né ainsi." »
- [14] Pour une analyse sérieuse des techniques utilisées par les cultes, voir Barker (1984). On trouvera d'autres descriptions sur les cultes modernes dans les journaux dans Lane (1996) et Kilduff et Javers (1978).
- [15] Il est vrai que le récit de la Genèse ne précise pas qu'il s'agissait d'une pomme, mais la tradition ayant longtemps maintenu cette idée, cela

explique que le terme de chapardage, autrefois réservé au vol de pommes, s'est imposé à moi.

[16] Paul Valley et Andrew Buncombe, « History of Christianity : Gospel according to Judas », *Independent*, 7 avril 2006.

[17] Trop tard pour la première édition de ce livre, le *Reading Judas* [Lecture de Judas] d'Elaine Pagels et Karen L. King (Viking, Londres, 2007) vient de sortir. Fondé sur la traduction de l'évangile de Judas par Karen King, il présente une approche empathique du prétendu archi-traître (qui est présenté dans cet évangile à la troisième personne).

[18] Vermes (2000).

[19] L'article de Hartung a été publié à l'origine dans *Skeptic*, 3 : 4, 1995, mais on le trouve plus facilement maintenant sur <http://www.lrainc.com/swtaboo/taboo/ltn01.html>. (Lien mort N.d.N.)

[20] Peut-être ne savez-vous pas ce que veut dire les « saints de la tribulation » dans cette phrase. Ne cherchez pas, vous avez mieux à faire.

[21] Smith (1995).

[22] *Guardian*, 12 mars 2002 : <http://books.guardian.co.uk/departments/politicsphilosophyandsociety/> (Lien mort N.d.N.)

[23] N.D. Glenn, « Interreligious marriage in the United States : patterns and recent trends », *Journal of Marriage and the Family*, 44 : 3, 1982, 555-566.

[24] <http://www.ebonmusings.org/atheism/new10c.html>.

[25] Héros des romans de « Sapper », pseudonyme du britannique Cyril MacNeille. (N.d.T.)

[26] Huxley (1871).

[27] <http://www.classic-literature.co.uk/american-authors/19th-century/abrahamlincoln/the-writings-of-abrahamlincoln-04/>. (Lien mort N.d.N.)

[28] Bullock (1991).

[29] Bullock (2005).

[30] <http://www.ffrf.org/fttoday/1997/march97/holocaust.html>. (Lien mort *N.d.N.*) Cet article de Richard E. Smith, publié à l'origine dans *Freethought Today*, mars 1997, contient un grand nombre de citations pertinentes d'Hitler et d'autres nazis, en indiquant leurs sources. Sauf quand je précise qu'il en est autrement, mes citations proviennent de l'article de Smith.

[31] http://homepages.paradise.net.nz/mischedj/ca_hitler.html.

[32] Bullock (2005, 96).

[33] Adolf Hitler, discours du 12 avril 1922. Dans Baynes (1942, 19-20).

[34] Martin Borman. (*N.d.T.*)

[35] Bullock (2005, 43).

[36] Cette citation et celle qui suit viennent de l'article d'Anne Nicol Gaylor sur la religion d'Hitler, <http://www.ffrf.org/fttoday/back/hitler.html>. (Lien mort *N.d.N.*)

[37] http://www.contra-mundum.org/schirmacher/NS_Religion.pdf.

8

QUE REPROCHE-T-ON À LA RELIGION ? POURQUOI UNE TELLE HOSTILITÉ ?

*La religion a en fait persuadé les individus
qu'il y a un homme invisible
– vivant dans le ciel – qui observe tout ce que tu fais
à chaque instant de chaque jour.*

*Et cet homme invisible a une liste spéciale de dix choses,
qu'il ne veut pas que tu fasses. Et si tu fais une de ces dix choses,
il a un endroit spécial, plein de feu et de fumée
où l'on brûle, torture et supplicie,
et où il t'enverra pour y vivre,
souffrir, brûler, t'étouffer, hurler et pleurer
pour toujours jusqu'à la fin des temps. [...] Mais Il t'aime !*

GEORGE CARLIN

Il n'est pas dans ma nature de réussir dans les confrontations. Je ne pense pas que la forme de l'affrontement soit adéquate pour atteindre la vérité, et je refuse régulièrement les invitations à participer à des débats formels. J'ai été un jour invité à débattre à Edimbourg avec l'archevêque d'York de l'époque. Je m'en suis senti honoré, et j'ai accepté. Après le débat, le physicien croyant Russell Stannard a reproduit dans son livre *Doing Away with God ?* [Supprimer Dieu ?] une lettre qu'il avait adressée à *l'Observer* :

Monsieur, sous le titre jubilatoire « Dieu arrive en triste second derrière Sa Majesté la Science », votre correspondant scientifique a rapporté (le jour de Pâques de surcroît) comment Richard Dawkins « a infligé un terrible camouflet intellectuel » à l'archevêque d'York lors d'un débat sur la science et la religion. On nous parlait d'« athées souriant avec suffisance » et on a cité le score de « Lions, 10 ; Chrétiens, zéro. »

Stannard poursuivait en reprochant à l'*Observer* de ne pas avoir relaté une rencontre qui a suivi à la Royal Society entre lui et moi, avec l'évêque de Birmingham et le brillant cosmologiste Sir Hermann Bondi, rencontre qui n'avait pas été organisée sous forme de débat contradictoire et qui s'était révélée bien plus constructive. Je ne peux que souscrire à sa condamnation implicite de la forme du débat contradictoire. En particulier, pour des raisons que j'ai expliquées dans *A Devil's Chaplain*, je ne participe jamais aux débats avec les créationnistes [1].

Bien que je n'aime pas les luttes de gladiateurs, il semble que j'aie acquis d'une façon ou d'une autre une réputation de pugnacité envers la religion. Des collègues qui conviennent que Dieu n'existe pas, que l'on n'a pas besoin de religion pour être moral, et que l'on peut expliquer les racines de la religion et de la moralité en termes non religieux reviennent néanmoins à la charge dans un désarroi plein d'aménité. Pourquoi êtes-vous si hostile ? Qu'y a-t-il vraiment de mal dans la religion ? Est-ce qu'elle fait vraiment tant de mal qu'il faille la combattre activement ? Pourquoi ne pas être tolérant, comme on l'est quand il s'agit du Taureau et du Scorpion ou de l'énergie des cristaux et des lignes de force telluriques ? Tout cela n'est-il pas simplement un ramassis de stupidités inoffensives ?

Je pourrais répondre que cette hostilité que d'autres athées et moi-même exprimons à l'occasion envers la religion se limite à des paroles. Je ne vais tuer personne avec des bombes, ni les décapiter, les lapider, les faire brûler sur un bûcher, les crucifier ou lancer des avions sur leurs gratte-ciel pour un simple désaccord théologique. Mais, en général, mon interlocuteur n'en reste pas là. Il peut insister en disant quelque chose du genre : « Est-ce que votre hostilité ne vous singularise pas comme athée fondamentaliste, tout aussi fondamentaliste dans votre façon de faire que les têtes de mule du *Bible Belt* dans les leurs ? » Il faut que je dissipe cette accusation de fondamentalisme, car il est vraiment pénible de la voir rabâcher.

Fondamentalisme et subversion de la science

Les fondamentalistes savent qu'ils ont raison parce qu'ils ont lu la vérité dans un livre saint et qu'ils savent à l'avance que rien n'ébranlera leur conviction. La vérité d'un livre saint est un axiome, et pas l'aboutissement d'un raisonnement. Le livre dit vrai, et si les faits semblent le contredire, ce sont les faits qui doivent être rejetés, et pas le livre. Au contraire, ce que je crois en tant que scientifique (l'évolution, par exemple), je le crois non pas parce que j'ai lu un livre saint, mais parce que j'ai étudié les faits. C'est vraiment tout autre chose. On ne croit pas les livres sur l'évolution parce qu'ils sont saints. On les croit parce qu'ils donnent d'énormes quantités de preuves qui se renforcent mutuellement. En principe, n'importe quel lecteur peut aller les vérifier. Quand un ouvrage scientifique se

trompe, quelqu'un finit par découvrir l'erreur, et elle est corrigée dans les ouvrages suivants. Il est évident que ce n'est pas ce qui se passe pour les livres saints.

Les philosophes, et en particulier les amateurs qui ont un peu de culture en philosophie, et encore plus particulièrement ceux infectés par le « relativisme culturel », peuvent faire diversion en agitant cet argument éculé : la croyance d'un scientifique dans les *preuves* est elle-même une question de foi fondamentaliste. J'ai déjà traité de cela ailleurs, et je me contenterai de me répéter brièvement ici. Nous croyons tous aux preuves dans notre vie, quoi que nous puissions professer en jouant les philosophes amateurs. Si je suis accusé de meurtre, et que l'avocat général me demande sur un ton comminatoire s'il est vrai que j'étais à Chicago la nuit du crime, je ne peux pas m'en tirer par une dérobade philosophique : « Cela dépend de ce que vous entendez par "vrai". » Ni par un argument relativiste et anthropologique : « Ce n'est que dans votre sens scientifique occidental que j'étais "à" Chicago. Les Bongolais ont de "à" un concept complètement différent, selon lequel vous n'êtes vraiment "à" un endroit que si vous êtes un ancien consacré, autorisé à prendre de la came dans un scrotum séché de chèvre [2]. »

Peut-être est-ce que les scientifiques sont fondamentalistes quand il s'agit de définir d'une certaine manière abstraite ce qu'ils entendent par « vérité ». Mais c'est pareil pour tous les autres. Je ne suis pas plus fondamentaliste quand je dis que l'évolution est vraie que quand je dis que la Nouvelle-Zélande est dans l'hémisphère Sud. Nous croyons que l'évolution est

vraie parce que les faits l'étayent, et nous la rejeterions du jour au lendemain s'il apparaissait de nouveaux faits la réfutant. Aucun vrai fondamentaliste ne dirait jamais pareille chose.

Il est bien trop facile de confondre fondamentalisme et passion. Je peux très bien me montrer passionné quand je défends l'évolution contre un créationniste fondamentaliste, mais ce n'est pas parce qu'il s'agirait d'un fondamentalisme en concurrence avec le mien. C'est parce que les preuves de l'évolution ont une force accablante et que je suis passionnément affligé que mon adversaire ne puisse pas les voir – ou, en général, refuse de les regarder parce qu'elles contredisent son livre saint. Ma passion augmente à l'idée de tout ce que *perdent* ces pauvres fondamentalistes et ceux qu'ils influencent. Les vérités de l'évolution, et beaucoup d'autres vérités scientifiques, sont si fascinantes, si enrichissantes et si belles ; comme il est vraiment tragique de mourir en étant passé à côté de tout cela ! Bien sûr que cela me rend passionné. Comment pourrait-il en être autrement ? Mais ma croyance dans l'évolution n'est pas du fondamentalisme, et ce n'est pas de la foi car je sais ce qu'il faudrait pour me faire changer d'avis, et je le ferais de bonne grâce si les preuves nécessaires venaient à se présenter.

Cela arrive. J'ai déjà raconté l'histoire d'un brillant professeur émérite du département de zoologie d'Oxford quand j'étais étudiant. Pendant des années, il avait passionnément cru et enseigné que l'appareil de Golgi (un trait microscopique de l'intérieur des cellules) n'existait pas, que

c'était un artefact, une illusion. Tous les lundis après-midi, c'était la coutume dans le département d'écouter un exposé de recherche par un conférencier de passage. Un lundi, le conférencier était un biologiste cellulaire américain qui a présenté une preuve tout à fait convaincante que l'appareil de Golgi existait bien. À la fin de sa présentation, le vieil homme s'est dirigé à grands pas à l'avant de la salle, il a serré énergiquement la main de l'Américain en disant – avec passion – : « Mon cher ami, je veux vous remercier. Je m'étais complètement trompé pendant quinze ans. » Nous avons applaudi à tout rompre. Aucun fundamentaliste ne dirait jamais cela. En pratique, les scientifiques ne le diraient pas tous. Mais tous déclarent que c'est un idéal – à la différence, mettons, des hommes politiques qui le condamneraient en disant que c'est retourner sa veste. Chaque fois que j'évoque cet incident, j'ai une boule dans la gorge.

Comme scientifique, je suis hostile au fondamentalisme religieux car il pervertit activement la démarche scientifique. Il nous enseigne à ne pas changer d'avis et à ne pas vouloir connaître des choses passionnantes qui sont à notre portée. Il corrompt la science et mine l'intellect. L'exemple le plus triste que je connaisse est celui du géologue américain Kurt Wise, qui dirige maintenant le Center for Origins Research à Bryan College, Dayton, Tennessee. Ce n'est pas par hasard que Bryan College porte le nom de William Jennings Bryan, le procureur qui a attaqué le professeur de sciences John Scopes [3] dans le procès connu sous le nom de « Monkey Trial » de Dayton en 1925. Wise aurait pu suivre son ambition d'enfant de devenir professeur de géologie dans une vraie université, une

université dont la devise aurait été « pense de façon critique », plutôt que l'oxymoron qu'on peut lire sur le site Internet du Bryan College : « Pense de façon critique et biblique ». À vrai dire, il a obtenu une vraie licence de géologie à l'université de Chicago, suivie de deux doctorats en géologie et en paléontologie à Harvard (pas moins) où il a travaillé sous la direction de Stephen Jay Gould (pas moins). C'était un jeune scientifique hautement qualifié, avec la perspective d'une belle carrière, et déjà bien parti pour concrétiser son rêve d'enseigner les sciences et faire de la recherche dans une bonne université.

Puis ce fut la tragédie. Elle n'est pas venue de l'extérieur, mais de l'intérieur, de son propre esprit, un esprit fatalement perverti et affaibli par une éducation religieuse fondamentaliste qui lui imposait de croire que la Terre – sujet de ses études de géologie à Chicago et à Harvard – était âgée de moins de dix mille ans. Trop intelligent pour ne pas reconnaître la collision frontale entre sa religion et sa science, le conflit dans son esprit le mettait de plus en plus mal à l'aise. Un jour, il ne put plus supporter cette tension, et il s'attaqua au problème avec une paire de ciseaux. Il prit une bible et la lut de A à Z, découpant littéralement tous les versets qui devraient être supprimés si la vision du monde par la science était vraie. À la fin de cet exercice exténuant et d'une honnêteté impitoyable, il restait si peu de chose de la Bible que

Malgré tous mes efforts, et même en préservant les marges à toutes les pages de l'Écriture, j'ai vu qu'il était impossible de prendre la Bible sans qu'elle se déchire en deux. Il fallait que je me décide entre l'évolution et l'Écriture. Ou bien l'Écriture était vraie et l'évolution était fausse, ou bien l'évolution était vraie et je devais jeter la Bible. [...] C'est là, cette

nuit-là, que j'ai accepté la parole de Dieu et que j'ai rejeté tout ce qui la contredirait jamais, y compris l'évolution. Là-dessus, à ma grande douleur, j'ai jeté au feu tous mes rêves et les espoirs que je mettais dans la science.

Je trouve cela affreusement triste ; mais alors que l'histoire de l'appareil de Golgi me fait monter les larmes aux yeux d'admiration et d'exultation, l'histoire de Kurt Wise est tout simplement pathétique – pathétique et méprisable. Cette blessure infligée à sa carrière et au bonheur de sa vie, c'est lui qui se l'infligeait si inutilement, alors qu'il lui aurait été si facile de l'éviter. Il lui suffisait de jeter la Bible. Ou de l'interpréter de façon symbolique, ou allégorique, comme les théologiens. Au lieu de cela, il a agi en fondamentaliste et a jeté la science, les faits démontrés et la raison, en même temps que ses rêves et ses espoirs.

Chose peut-être unique chez les fondamentalistes, Kurt Wise est honnête – d'une honnêteté choquante, douloureuse et destructrice. Donnez-lui donc le prix Templeton : ce pourrait être le premier lauréat vraiment sincère. Wise fait remonter à la surface ce qui se passe secrètement au-dessous, dans l'esprit des fondamentalistes en général, quand ils sont confrontés à des preuves scientifiques qui contredisent leurs croyances. Voici comment il résume sa position :

Bien qu'il existe des raisons scientifiques pour admettre que la Terre est jeune, je suis un créationniste convaincu qu'elle est jeune parce que c'est ainsi que je comprends l'Écriture. Conformément à ce que, étudiant il y a bien des années, j'ai confié à mes professeurs, si toutes les preuves de l'univers réfutaient le créationnisme, je serais le premier à les admettre, mais je resterais quand même créationniste car c'est ce que semble indiquer la Parole de Dieu. Et je me dois d'en rester là [4].

Il donne l'impression de citer Luther en train de clouer ses thèses à la porte de l'église de Wittenberg, mais ce malheureux me fait plus penser à Winston Smith dans *1984* – luttant désespérément pour croire que deux et deux font cinq si Big Brother le dit. Mais c'était sous la torture. Quand Wise raisonne ainsi en tentant de s'accommoder de contradictions flagrantes, ce n'est pas sous la pression de la torture physique, mais sous la pression – apparemment tout aussi indéniable pour certains – de la foi religieuse : on pourrait dire que c'est une forme de torture mentale. Je suis hostile à la religion pour ce qu'elle a fait à Kurt Wise. Et si elle a eu cet effet sur un géologue qui a fait ses études à Harvard, imaginez seulement ce qu'elle peut faire à d'autres moins talentueux et moins bien armés.

Le fondamentalisme religieux veut à tout prix détruire la formation scientifique d'innombrables milliers de jeunes esprits innocents, bien intentionnés et désireux d'apprendre. Peut-être n'est-ce pas le fait de la religion « raisonnable » qui n'est pas fondamentaliste. Mais elle facilite la tâche du fondamentalisme en apprenant aux enfants dès le plus jeune âge que la foi inébranlable est une vertu.

La face sombre de l'absolutisme

Dans le chapitre précédent, en essayant d'expliquer les changements du *Zeitgeist* moral, j'ai parlé d'un large consensus de gens décents, éclairés et libéraux. J'ai présupposé avec optimisme que « nous » adhérons tous largement à ce consensus, certains plus que d'autres, ayant en

tête la majorité de ceux, croyants ou pas, susceptibles de lire ce livre. Mais bien sûr, tout le monde n'adhère pas à ce consensus (et tout le monde n'aura pas envie de lire mon livre). Il faut admettre que l'absolutisme est loin d'être mort. Effectivement, il règne sur l'esprit de beaucoup de gens dans le monde, et fort dangereusement dans le monde musulman et dans la théocratie américaine naissante (voyez le livre de Kevin Phillips, *American Theocracy*). Cet absolutisme provient presque toujours d'une forte foi religieuse, et il constitue une raison majeure pour suggérer que la religion peut être une force du mal dans le monde.

Dans l'Ancien Testament, un des châtiments les plus féroces est celui punissant le blasphème. Il est toujours en vigueur dans certains pays. La section 295-C du code pénal du Pakistan prescrit la condamnation à mort pour ce « crime ». Le 18 août 2001, le D^r Younis Shaikh, alors médecin et conférencier, fut condamné à mort pour blasphème. Son crime était d'avoir dit aux étudiants que le prophète Mohammed n'était pas musulman avant d'avoir inventé l'islam à l'âge de quarante ans. Onze de ses étudiants le dénoncèrent aux autorités pour ce « délit ». Au Pakistan, la loi sur le blasphème est plus souvent invoquée contre les chrétiens, comme Augustin Ashiq « Kingri » Masih qui fut condamné à mort à Faisalabad en 2000. Étant chrétien, il n'avait pas le droit d'épouser celle qu'il aimait car elle était musulmane et – c'est incroyable – la loi pakistanaise (et islamique) n'autorise pas une musulmane à épouser un non-musulman. Il essaya donc de se convertir à l'islam, et fut de ce fait accusé de le faire pour des motifs indignes. Dans le rapport que j'ai lu, il n'apparaît

pas clairement si c'était là le crime capital, ou s'il s'agissait d'une chose qu'il aurait dite sur les mœurs du prophète. Quel que soit le motif, ce n'est sûrement pas un délit de ce genre qui mériterait la peine de mort dans un pays où les lois sont indépendantes de la bigoterie religieuse.

En 2006 en Afghanistan, Abdul Rahman fut condamné à mort pour s'être converti au christianisme. Avait-il tué quelqu'un ? fait du mal à quelqu'un ? volé quelque chose ? endommagé quelque chose ? Non. La seule chose qu'il ait faite a été de changer d'avis. À l'intérieur de lui et en privé, il a changé d'avis. Il a entretenu certaines *idées* qui n'étaient pas au goût du parti au pouvoir dans son pays. Et, rappelez-vous, ce n'est pas l'Afghanistan des talibans, mais l'Afghanistan « libéré » d'Hamid Karzai, porté au pouvoir par la coalition dirigée par les Américains. M. Rahman a fini par éviter l'exécution, mais seulement en plaidant la folie, et seulement sous une forte pression internationale. Il a maintenant demandé asile en Italie pour ne pas être assassiné par des zélotes désireux d'accomplir leur devoir islamique. Il y a toujours un article de la *constitution* de l'Afghanistan « libéré » selon lequel l'apostasie est passible de la mort. L'apostasie, rappelez-vous, ne désigne pas un tort fait aux personnes ou aux biens. C'est un pur délit de pensée, pour reprendre la terminologie d'Orwell dans *1984*, et, dans la loi islamique, il est passible de la mort. Le 3 septembre 1992, pour prendre un exemple dans lequel la condamnation a été exécutée, Sadiq Abdul Karim Malallah a été décapité en public en Arabie Saoudite après avoir été légalement condamné pour apostasie et blasphème [5].

J'ai eu un jour un entretien télévisé avec Sir Iqbal Sacranie, que j'ai décrit dans le premier chapitre comme le chef musulman « modéré » de Grande-Bretagne. Je l'ai interrogé sur la peine de mort pour apostasie. Il s'est tortillé, mal à l'aise, mais il a été incapable de la nier ou de la désapprouver. Il ne cessait d'essayer de changer de sujet, disant que c'était un détail sans importance. Cet homme a été anobli par le gouvernement britannique pour avoir fait avancer les bonnes « relations entre les communautés religieuses ».

Mais n'ayons pas de complaisance pour le christianisme. Encore en 1922 en Grande-Bretagne, John William Gott a été condamné pour blasphème à neuf mois de travaux forcés pour avoir comparé Jésus à un clown ! Ce qui est presque incroyable, c'est que le délit de blasphème est toujours dans les statuts de la Grande-Bretagne [6] et, en 2005, un groupe chrétien a essayé de faire un procès à la BBC pour avoir diffusé *Jerry Springer, the Opera* [7].

Dans les États-Unis de ces dernières années, l'expression « taliban américain » ne demandait qu'à être créée, et une rapide recherche sur Google cite plus d'une douzaine de sites l'ayant employée. Les citations qu'ils donnent, dont les auteurs vont des chefs religieux aux politiciens qui s'appuient sur la religion, évoquent d'une façon qui fait froid dans le dos la bigoterie étroite, la cruauté sans cœur et la pure méchanceté des talibans afghans, de l'ayatollah Khomeiny et des autorités wahhabites d'Arabie Saoudite. La page Web intitulée « The American Taliban » est une source particulièrement riche de citations odieuses et stupides, qui commencent par un premier

prix dont l'auteur est une certaine Ann Coulter [8], et d'après des collègues américains, ce n'est pas un canular inventé par *The Onion* [9] : « Nous devrions envahir leurs pays, tuer leurs chefs et les convertir au christianisme [10]. » Parmi d'autres perles figurent celle du député Bob Dorman, « N'employez le mot "gay" que si c'est l'acronyme de "Got Aids Yet" [t'as déjà attrapé le sida ?] », celle du général William Boykin « George Bush n'a pas été élu par une majorité d'électeurs aux États-Unis, il a été nommé par Dieu » – et une plus ancienne, la fameuse politique de l'environnement du secrétaire d'État à l'intérieur de Ronald Reagan : « Nous n'avons pas besoin de protéger l'environnement, le Second Avènement est proche. » Les talibans afghans et les talibans américains sont de bons exemples de ce qui arrive quand les gens prennent leurs écritures saintes au pied de la lettre. Ils donnent une reconstitution moderne terrifiante de ce qu'avait dû être la vie sous la théocratie de l'Ancien Testament. L'ouvrage de Kimberly Blaker, *The Fundamentals of Extremism : The Christian Right in America* est un exposé complet de la menace des talibans chrétiens (pas sous ce nom).

Religion et homosexualité

En Afghanistan sous les talibans, l'homosexualité était officiellement punie de la peine de mort, par cette méthode raffinée qui consiste à enterrer la victime vivante sous un mur de briques que l'on fait tomber sur elle. Ce « délit » lui-même étant un acte privé, accompli par des adultes consentants qui ne font de mal à personne d'autre, nous avons là encore la

marque classique de l'absolutisme religieux. Mon propre pays n'a pas de quoi se vanter. L'homosexualité en privé est restée un délit jusqu'en 1967 ! En 1954, le mathématicien britannique Alan Turing, qui peut prétendre avec John von Neumann au titre de père de l'ordinateur, s'est suicidé après avoir été reconnu coupable du délit de comportement homosexuel en privé. Il est vrai qu'il n'a pas été enterré vivant sous un mur éboulé par un char, mais on lui a donné le choix entre deux ans de prison (vous imaginez comment les autres prisonniers l'auraient traité) et une série d'injections d'hormones équivalant, pourrait-on dire, à la castration chimique, ce qui lui aurait développé des seins. Son choix final et privé s'est porté sur une pomme dans laquelle il avait injecté du cyanure [11].

Ayant, par son intelligence remarquable, joué un rôle essentiel dans le décryptage des codes secrets allemands, on peut dire que Turing a davantage contribué à la victoire sur les nazis qu'Eisenhower ou Churchill. Grâce à lui et à ses collègues « ultra » de Bletchley Park, les généraux alliés sur le terrain ont été régulièrement et longtemps au courant et informés en détail des plans des Allemands, avant même que les généraux allemands n'aient eu le temps de les exécuter. Après la guerre, quand le rôle de Turing n'a plus été top secret, il aurait dû être anobli et fêté comme sauveur de son pays. Au lieu de cela, ce génie excentrique, bègue et pacifique a été détruit pour un « délit » commis en privé et qui ne faisait de mal à personne. Une fois de plus, la marque caractéristique du moralisateur qui se fonde sur la religion consiste à se passionner pour ce que les autres font (ou pensent) *en privé*.

L'attitude des « talibans américains » envers l'homosexualité illustre bien leur absolutisme religieux. Écoutez ce que disait le révérend Jerry Falwell, fondateur de la Liberty University : « Le sida n'est pas seulement le châtement que Dieu réserve aux homosexuels ; c'est le châtement que Dieu réserve à la société qui les tolère [12]. » La première chose que j'ai remarquée concernant ces gens, c'est leur merveilleuse charité chrétienne. Quel est cet électorat pour élire, d'élection en élection, quelqu'un d'aussi bigot et d'aussi mal informé que Jesse Helms, sénateur républicain de Caroline du Nord ? un homme qui a dit en ricanant : « Le *New York Times* et le *Washington Post* sont tous deux infestés d'homosexuels. Pratiquement tout le monde là-bas est homosexuel ou lesbienne [13]. » La réponse, je suppose, c'est un électorat qui voit la morale en termes étroitement religieux et se sent menacé par quiconque ne partage pas la même foi absolue.

J'ai déjà cité Pat Robertson, fondateur de la « Christian Coalition ». Candidat sérieux pour la nomination du Parti républicain aux élections présidentielles de 1988, il a ramassé plus de trois millions de volontaires pour travailler à sa campagne, et une quantité d'argent du même ordre. Ce niveau de soutien est inquiétant si l'on en juge par les citations suivantes qui sont bien caractéristiques de lui : « [Les homosexuels] veulent entrer dans les églises pour troubler les célébrations en jetant partout du sang et en essayant de donner aux gens le sida et pour cracher à la figure des pasteurs. » « [Le planning familial] consiste à apprendre aux enfants à fornicuer, et aux gens à pratiquer l'adultère, toutes

sortes de bestialité, l'homosexualité, le lesbianisme – tout ce que condamne la Bible. » L'attitude de Robertson envers les femmes réjouirait aussi le cœur infâme des talibans afghans : « Je sais que c'est difficile à entendre pour les dames, mais si vous vous mariez, vous avez accepté d'être sous la tutelle d'un homme, votre mari. Le Christ est le chef de la maisonnée et le mari est le chef de l'épouse, c'est comme ça, point final. »

Le président des Catholics for Christian Political Action, Gary Potter, avait à dire ceci : « Quand la majorité chrétienne aura le dessus dans ce pays, il n'y aura pas d'églises sataniques, plus de distributions gratuites d'ouvrages pornographiques, plus de discussions sur les droits des homosexuels. Une fois la majorité chrétienne au pouvoir, le pluralisme sera considéré comme immoral et néfaste, et l'État ne permettra à personne le droit de faire le mal. » Le « mal », tel qu'il apparaît clairement dans cette citation, ne signifie pas faire des choses qui ont des conséquences néfastes sur les gens. Cela signifie les pensées intimes et les actes privés qui ne sont pas aux goûts privés de la « majorité chrétienne ».

Le pasteur Fred Phelps, de l'Église baptiste de Westboro, est un autre prêcheur musclé doté d'une aversion obsessionnelle pour les homosexuels. Quand la veuve de Martin Luther King est morte, le pasteur Fred a organisé une manifestation lors de ses obsèques, en proclamant : « Dieu hait les pédés et ceux qui les encouragent ! Et donc, Dieu hait Coretta Scott King et il la tourmente maintenant avec du feu et du soufre là où le ver ne meurt jamais et le feu n'est jamais assouvi, et la fumée de son tourment montera pour

l'éternité [14]. » Il est facile de minimiser cela en disant que Fred Phelps est un imbécile, mais il jouit d'un énorme soutien en argent et en personnes. D'après son site Web, il a organisé vingt-deux mille manifestations contre les homosexuels depuis 1991 (ce qui revient à une moyenne de quatre par jour) aux États-Unis, au Canada, en Jordanie et en Irak, avec des slogans tels que « Merci à Dieu pour le sida ». Une caractéristique particulièrement charmante de ce site, c'est le nombre automatiquement réactualisé de jours depuis qu'un homosexuel particulier dont on donne le nom est mort du sida et brûle en enfer.

Les attitudes envers l'homosexualité en disent long sur le genre de morale qu'inspire la foi religieuse. Un autre exemple tout aussi instructif est celui de l'avortement et du caractère sacré de la vie humaine.

La religion et le caractère sacré de la vie humaine

L'embryon humain est un exemple de vie humaine. Et donc, à la lumière de la religion absolutiste, l'avortement est tout simplement une faute : un véritable meurtre. Je ne sais pas bien que dire de mon observation, anecdotique je l'avoue, que la plupart de ceux qui s'opposent le plus farouchement à la suppression de la vie de l'embryon semblent en même temps anormalement enthousiastes pour supprimer celle de l'adulte. Pour être honnête, cela ne s'applique pas en règle générale aux catholiques romains qui comptent parmi les plus ardents opposants à l'avortement. Le converti George W. Bush est cependant caractéristique de l'ascendant qu'exerce la religion

aujourd'hui. Lui et eux sont des défenseurs inconditionnels de la vie humaine dans la mesure où il s'agit de la vie embryonnaire (ou de la vie au stade terminal de la maladie) – même au point de bloquer la recherche médicale qui sauverait certainement beaucoup de vies [15]. La raison évidente pour s'opposer à la peine de mort est le respect de la vie humaine. Or depuis 1976, où la Cour suprême a rétabli la peine de mort, le Texas a été responsable de plus d'un tiers de toutes les exécutions dans les cinquante États de l'Union. Et Bush a présidé à plus d'exécutions dans le Texas qu'aucun autre gouverneur dans l'histoire de cet État, avec en moyenne une exécution tous les neuf jours. Peut-être faisait-il simplement son devoir en appliquant les lois de l'État [16] ? Mais alors, que penser du fameux rapport du journaliste de CNN Tucker Carlson ? Carlson, lui-même partisan de la peine de mort, a été choqué quand Bush a imité « avec humour » une prisonnière dans le couloir de la mort implorant le gouverneur de surseoir à son exécution : « Je vous en prie, pleurniche Bush les lèvres plissées en singeant le désespoir, ne me tuez pas [17]. » Peut-être cette femme aurait-elle trouvé plus de pitié si elle avait dit qu'elle avait été naguère un embryon. La contemplation des embryons semble bien avoir l'effet le plus extraordinaire sur la foi de beaucoup de gens. En effet, dans son discours de réception du prix Nobel, mère Teresa de Calcutta a dit : « Le plus grand destructeur de la paix est l'avortement. » *Quoi ?* Comment une femme au jugement aussi dingue peut-elle être prise au sérieux sur aucun sujet et, qui plus est, être sérieusement jugée digne d'un prix Nobel ? Quiconque serait tenté d'être séduit par l'hypocrisie moralisatrice de cette mère

Teresa devrait lire le livre de Christopher Hitchens, *Le Mythe de mère Teresa ou comment devenir sainte de son vivant grâce à un excellent plan média*.

Pour en revenir aux talibans américains, voyez ce qu'a dit Randall Terry, fondateur d'Operation Rescue, une organisation destinée à intimider les avorteurs. « Quand moi-même ou des gens comme moi dirigerons ce pays, vous aurez intérêt à vous sauver car nous vous trouverons, nous vous jugerons et nous vous exécuterons. Je sais ce que je dis. J'inclurai dans ma mission de veiller à ce qu'ils soient jugés et exécutés. » Terry désignait là les médecins qui effectuent des avortements, et son inspiration chrétienne apparaît clairement dans d'autres déclarations :

Je veux seulement que vous laissiez déferler sur vous une vague d'intolérance. Je veux que vous laissiez déferler sur vous une vague de haine. Oui, la haine est une bonne chose. [...] Notre objectif, c'est d'avoir une nation chrétienne. Nous avons un devoir biblique, nous sommes appelés par Dieu à conquérir ce pays. Nous ne voulons pas de partage. Nous ne voulons pas du pluralisme.

Notre but doit être simple. Il nous faut une nation chrétienne édifée sur la loi de Dieu, sur les Dix Commandements. Pas d'excuses [\[18\]](#).

Cette ambition de créer ce que l'on ne peut qu'appeler un État fasciste chrétien est tout à fait typique des talibans américains. C'est une image miroir presque parfaite de l'État fasciste islamique que recherchent si ardemment beaucoup de gens dans d'autres parties du monde. Randall Terry n'est pas – pour l'instant – politiquement au pouvoir. Mais à ce jour (2006), aucun observateur de la scène politique américaine n'est en droit d'être optimiste.

Un conséquentialiste, ou utilitariste, pourrait aborder la question de l'avortement tout autrement, en essayant de mettre en balance les souffrances. Est-ce que l'embryon souffre ? (Vraisemblablement pas s'il est avorté avant d'avoir un système nerveux ; et même s'il est assez âgé pour en avoir un, il souffre certainement moins que, disons, une vache adulte à l'abattoir.) Est-ce que la femme enceinte, ou sa famille, souffre si elle n'avorte pas ? C'est très possible ; et de toute façon, étant donné que l'embryon n'a pas de système nerveux, le système nerveux bien développé de la mère ne devrait-il pas avoir le choix ?

Ce n'est pas nier qu'un utilitariste puisse avoir des raisons de s'opposer à l'avortement. Les utilitaristes pourraient développer des arguments de la « pente glissante » (mais je ne le ferais pas dans ce cas) : les embryons ne souffrent peut-être pas, mais la culture qui tolère la suppression de la vie humaine risque d'aller trop loin ; où tout cela va-t-il finir ? par l'infanticide ? Le moment de la naissance constitue un Rubicon naturel pour définir les règles, et l'on pourrait dire qu'il est difficile d'en trouver un autre plus tôt dans le développement embryonnaire. Les arguments de la pente glissante pourraient donc nous amener à donner au moment de la naissance plus d'importance que ne préférerait lui en donner l'utilitarisme dans son interprétation étroite.

Les arguments contre l'euthanasie peuvent aussi être développés en termes de pente glissante. Imaginons une citation d'un philosophe moraliste : « Si vous permettez aux médecins de mettre fin aux souffrances des patients dans la

phase terminale de leur maladie, vous pouvez être sûr que tout le monde va supprimer sa mamie pour avoir son argent. Nous, les philosophes, nous avons peut-être dépassé le stade de l'absolutisme, mais la société a besoin de la discipline de règles absolues comme "Tu ne tueras pas", sinon, elle ne saura pas où s'arrêter. Dans certaines situations, l'absolutisme pourrait, pour toutes ces mauvaises raisons dans un monde moins qu'idéal, avoir de meilleures *conséquences* que le conséquentialisme naïf ! Nous, les philosophes, nous pourrions avoir beaucoup de mal à interdire de manger les êtres humains déjà morts et que l'on ne pleure pas – mettons les vagabonds tués sur les routes. Mais pour des raisons de pente glissante, le tabou absolutiste du cannibalisme est trop précieux pour qu'on le perde. »

On pourrait considérer les arguments de la pente glissante comme un moyen indirect pour les conséquentialistes de restaurer une forme d'absolutisme. Mais les opposants religieux à l'avortement ne se soucient pas de pentes glissantes. Pour eux, la question est beaucoup plus simple. L'embryon est un « bébé », tuer est un meurtre, un point c'est tout : fin de la discussion. Cette posture absolutiste entraîne beaucoup de choses. D'abord, malgré son énorme potentiel pour la science médicale, il faut arrêter la recherche sur les cellules-souches de l'embryon car elle implique la mort de cellules embryonnaires. Cette incohérence saute aux yeux quand on pense que la société accepte déjà la fécondation *in vitro* (FIV), où les médecins stimulent couramment les femmes pour qu'elles produisent des œufs supplémentaires qui vont être fécondés en dehors du corps. Cela peut donner

jusqu'à une douzaine de zygotes viables, dont seulement deux ou trois sont implantés dans l'utérus, avec l'idée que sur ces deux ou trois, il n'en survivra qu'un, ou éventuellement deux. La FIV tue donc, à deux stades de la procédure, et en général sans poser de problème à la société. Cela fait vingt-cinq ans que la FIV est une procédure classique pour combler de joie les couples sans enfants.

Les absolutistes religieux peuvent cependant avoir des problèmes avec la FIV. Le *Guardian* du 3 juin 2005 relatait une histoire bizarre sous le titre « Les couples chrétiens répondent à un appel pour sauver les embryons abandonnés par la FIV ». L'article parlait d'une organisation du nom de Snowflakes [flocons de neige] qui cherche à « sauver » les embryons surnuméraires restant dans les cliniques de FIV. « Nous avons vraiment eu le sentiment que le Seigneur nous appelait pour essayer de donner à un de ces embryons – de ces enfants – une chance de vivre », a dit une femme de l'État de Washington dont le quatrième enfant provenait de cette « alliance inattendue que les chrétiens conservateurs ont établie avec le monde des bébés éprouvette ». Inquiet de cette alliance, son mari avait consulté un membre du conseil de l'Église presbytérienne qui lui avait dit : « Si vous voulez libérer les esclaves, vous devez parfois vous arranger avec le trafiquant d'esclaves. » Je me demande ce que diraient ces gens s'ils savaient que la majorité des embryons qui ont été conçus avortent spontanément de toute façon. La meilleure façon de voir cela, c'est probablement comme une forme de « contrôle de qualité ».

Un certain type d'esprit religieux ne peut pas voir la différence entre le fait de tuer d'un côté un groupe de cellules microscopique, et d'un autre côté un médecin adulte. J'ai déjà cité Terry Randall et l'Operation Rescue. Dans un ouvrage glaçant, *Au nom de Dieu, ils tuent !*, Mark Juergensmeyer montre une photo du révérend Michael Bray avec son ami le révérend Paul Hill, tenant une bannière avec ces mots : « Est-ce mal d'empêcher le meurtre de bébés innocents ? » Ils ont tous deux l'air de jeunes gens sympathiques et bon chic bon genre, avec un sourire engageant, bien habillés en tenue décontractée, tout l'opposé des illuminés au regard fixe. Pourtant, avec leurs amis de l'Army of God (AOG) [armée de Dieu], ils ont fait leur métier de mettre le feu aux cliniques d'avortement, et ils n'ont pas caché leur désir de tuer des médecins. Le 29 juillet 1994 Paul Hill a pris un fusil et a abattu le Dr John Britton et son garde du corps James Barrett devant la clinique de Britton à Pensacola, Floride. Il s'est ensuite rendu à la police en disant qu'il avait tué ce médecin pour empêcher la mort future de « bébés innocents ».

Michael Bray défend ces actions de façon logique et avec toute l'apparence d'un objectif moral élevé, comme j'ai pu le constater quand je l'ai interviewé dans un parc public de Colorado Springs pour mon documentaire télévisé sur la religion [19]. J'ai pris la mesure de la morale de Bray fondée sur la Bible en lui posant quelques questions préliminaires. Je lui ai fait remarquer que la loi biblique condamne les adultères à la mort par lapidation. Je m'attendais à ce qu'il désavoue cet exemple particulier comme étant inadmissible à l'évidence, mais il m'a surpris. Il était heureux de convenir que, une fois

que la justice s'est prononcée, il faut que les adultères soient exécutés. Je lui ai alors fait observer que Paul Hill, avec son entier soutien, n'avait pas suivi la procédure de rigueur, mais qu'il avait fait justice lui-même, et tué un médecin. Bray a défendu l'action du pasteur son collègue dans les mêmes termes que ceux de son entretien avec Juergensmeyer, faisant une claire distinction entre le meurtre punitif, d'un médecin à la retraite par exemple, et le meurtre préventif d'un médecin pour l'empêcher de « tuer régulièrement des bébés ». Je lui ai alors fait observer que, si sincères que soient les croyances de Paul Hill à n'en pas douter, la société tomberait dans une effroyable anarchie si tout le monde invoquait des convictions personnelles pour faire justice soi-même au lieu de s'en remettre aux lois de son pays. Ne fallait-il pas plutôt essayer de faire changer les lois démocratiquement ? Bray a répondu : « Eh bien, c'est là le problème quand on n'a pas de législation vraiment authentique ; quand on a des lois faites par des gens au coup par coup, capricieusement, comme on l'a vu dans la prétendue loi sur le droit à l'avortement, qui a été imposée aux gens par des juges... » Nous sommes alors entrés dans une discussion sur la constitution américaine et sur l'origine des lois. L'attitude de Bray sur ces questions s'est révélée rappeler précisément celle des musulmans militants vivant en Grande-Bretagne qui déclarent ouvertement n'être assujettis qu'à la loi islamique, et pas aux lois instituées démocratiquement de leur pays d'adoption.

En 2003, Paul Hill fut exécuté pour le meurtre du D^r Britton et de son garde du corps, disant qu'il le referait pour sauver les fœtus. S'attendant bien à mourir pour sa cause, il

dit lors d'une conférence de presse : « Je crois qu'en m'exécutant, l'État fera de moi un martyr. » Aux militants de droite contre l'avortement qui manifestaient contre son exécution, se joignirent dans une alliance peu sainte ceux de gauche opposés à la peine de mort qui demandaient instamment au gouverneur de Floride, Jeb Bush de « faire cesser le martyre de Paul Hill ». Ils avançaient l'argument plausible que la mise à mort légale de Hill inciterait en fait à commettre d'autres meurtres, ce qui était précisément l'opposé de l'effet dissuasif que la peine de mort est censée avoir. Hill lui-même n'a pas cessé de sourire tandis qu'il se rendait à la salle d'exécution, disant : « J'attends une grande récompense au ciel. [...] J'attends la gloire [20]. »

Et il suggéra que d'autres reprennent sa cause violente. S'attendant à des attaques en représailles pour le « martyr » de Paul Hill, la police a renforcé les mesures de sécurité pendant l'exécution, et plusieurs personnes liées à cette affaire reçurent des lettres de menaces accompagnées de balles.

Toute cette terrible histoire provient d'une simple différence de perception. D'un côté, certains pensent, en raison de leurs convictions religieuses, que l'avortement est un meurtre et sont prêts à tuer pour défendre les embryons, qu'ils choisissent d'appeler des « bébés ». De l'autre côté, se trouvent les défenseurs tout aussi sincères de l'avortement, qui ou bien ont des convictions religieuses différentes, ou ne sont pas croyants, et qui possèdent des principes moraux utilitaristes mûrement réfléchis. Eux aussi se considèrent idéalistes, fournissant des services médicaux aux malades

nécessiteux qui, sinon, iraient voir des charlatans, faiseurs d'anges dangereux par leur incompetence. Des deux côtés on voit dans ceux de l'autre camp des assassins ou des gens qui poussent au meurtre. Et les deux côtés sont tout aussi sincères, chacun selon sa façon de voir les choses.

La porte-parole d'une autre clinique d'avortement a décrit Paul Hill comme un dangereux psychopathe. Mais les individus de sa trempe ne se voient pas comme de dangereux psychopathes ; ils se considèrent bons et moraux, guidés par Dieu. À vrai dire, je ne pense pas que Paul Hill ait été psychopathe. Il était seulement très croyant. Dangereux, oui, mais pas psychopathe. Dangereusement croyant. À l'aune de ses convictions religieuses, Hill a eu parfaitement raison de tuer le D^r Britton. Ce qui n'allait pas chez Hill, c'étaient précisément ses convictions religieuses. Michael Bray, lui aussi, quand je l'ai rencontré, ne m'a pas frappé en tant que psychopathe. En fait, je l'aimais bien. Je trouvais que c'était un homme honnête et sincère, réfléchi et qui parlait calmement, mais dont l'esprit avait malheureusement été empoisonné par des stupidités religieuses.

Ceux qui s'opposent farouchement à l'avortement sont presque tous profondément croyants. Ceux au contraire qui le défendent sincèrement, qu'ils soient personnellement croyants ou pas, ont tendance à suivre une philosophie morale conséquentialiste non religieuse, peut-être en invoquant la question de Jeremy Bentham : « Est-ce qu'ils peuvent *souffrir* ? » Paul Hill et Michael Bray ne voyaient pas de différence morale entre tuer un embryon et tuer un médecin,

sauf qu'à leurs yeux l'embryon était un « bébé » innocent et irréfutable. Le conséquentialiste y voit une énorme différence. Le très jeune embryon a la sensibilité et l'apparence d'un têtard. Le médecin est un adulte conscient doté d'espérances, d'amour, d'aspirations, de peurs, avec une énorme quantité de connaissances humaines et la capacité d'éprouver de profondes émotions ; il laissera très probablement une veuve effondrée avec des enfants orphelins, et peut-être des parents âgés qui étaient fous de lui.

Paul Hill a causé des souffrances réelles, profondes et durables à des êtres dotés d'un système nerveux capable de souffrir. Sa victime, le médecin, n'a rien fait de semblable. Les très jeunes embryons sans système nerveux ne souffrent très certainement pas. Et si les embryons avortés tardivement et ayant un système nerveux souffrent – même si toute souffrance est déplorable –, ce n'est pas parce qu'ils sont *humains* qu'ils souffrent. Aucune raison générale ne laisse supposer que les embryons humains, quel qu'en soit l'âge, souffrent plus que les embryons de vache ou de mouton au même stade de développement. Et on a toutes les raisons de supposer que tous les embryons, humains ou pas, souffrent beaucoup moins que les vaches ou les moutons adultes à l'abattoir, en particulier si c'est un abattoir rituel où, pour des raisons religieuses, ils doivent être pleinement conscients quand on les égorge rituellement.

La souffrance est difficile à évaluer [21], et on peut discuter sur les détails. Mais cela ne change rien à mon idée principale qui concerne la différence entre la philosophie morale du

conséquentialisme séculier et celle de l'absolu religieux [22]. Une école de pensée se préoccupe de la capacité de souffrir des embryons. L'autre cherche à savoir s'ils sont humains. On peut entendre les moralistes religieux débattre sur des questions comme « Quand l'embryon en développement devient-il une personne, un être humain ? ». Les moralistes séculiers se demanderaient plutôt : « Peu importe s'il est humain (qu'est-ce que cela *signifie* même pour un petit groupe de cellules ?) ; à quel âge est-ce que tout embryon en développement, quelle qu'en soit l'espèce, devient capable de *souffrir* ? »

Le grand sophisme sur Beethoven

Dans cette partie d'échecs verbale, les opposants à l'avortement jouent ensuite un coup que l'on peut décrire de la façon suivante. L'important n'est pas que l'embryon humain souffre ou pas sur le moment. L'important est dans son *potentiel*, et l'avortement l'a privé de l'occasion d'avoir plus tard une vie pleinement humaine. Cette notion est illustrée parfaitement dans un argument rhétorique que l'on jugerait profondément malhonnête, n'était son extrême stupidité. Je parle du grand sophisme de Beethoven, qui existe sous plusieurs formes. Dans *The Life Science*, Peter et Jean Medawar [23] attribuent la version qui suit à Norman St John Stevas (maintenant Lord St John), membre du Parlement britannique et laïque catholique romain très en vue. Celui-ci, à son tour, la tient de Maurice Baring (1874-1945), célèbre converti catholique romain et proche associé des bons

catholiques qu'étaient G.K. Chesterton et Hilaire Belloc. Il a présenté ce sophisme sous forme d'un dialogue hypothétique entre deux médecins.

« À propos de cette interruption de grossesse, je veux votre avis. Le père était syphilitique, et la mère tuberculeuse. Des quatre enfants qui sont nés, le premier était aveugle, le deuxième est mort, le troisième était sourd-muet, le quatrième était en plus tuberculeux. Qu'auriez-vous fait ?
— J'aurais fait une interruption de grossesse.
— Alors vous auriez assassiné Beethoven. »

Internet est plein de sites Web dits « pro-vie » qui répètent cette histoire ridicule, en changeant accessoirement les données de départ avec la plus grande désinvolture. Voici une autre version. « Si vous connaissiez une femme enceinte ayant déjà huit gosses, dont trois sourds, deux aveugles, un retardé mental (tout cela parce qu'elle aurait la syphilis), ne recommanderiez-vous pas un avortement ? Alors vous auriez assassiné Beethoven [24]. » Cette version de la légende fait reculer le grand compositeur de la cinquième à la neuvième place dans l'ordre de naissance, élève à trois le nombre des sourds de naissance et à deux celui des aveugles de naissance, et donne la syphilis à la mère au lieu du père. La plupart des quarante-trois sites que j'ai trouvés en cherchant les versions de cette histoire l'attribuent non pas à Maurice Baring mais à un certain Pr L.R. Agnew de l'école de médecine de UCLA, qui aurait présenté ce dilemme à ses étudiants en leur disant : « Félicitations, vous venez d'assassiner Beethoven. » On pourrait charitablement donner à L.R. Agnew le bénéfice du doute quant à son existence – il est sidérant de voir que ces légendes urbaines poussent comme des champignons. Je n'ai

pas pu trouver si c'est Baring qui a créé celle-ci, ou si elle a été inventée plus tôt.

Pour ce qui est d'avoir été inventée, elle l'a été, c'est certain. Elle est totalement fausse. La vérité est que Ludwig van Beethoven n'était ni le neuvième, ni le cinquième enfant de ses parents. C'était l'aîné – plus précisément le deuxième, mais l'aîné était mort dans la petite enfance, ce qui était fréquent en ce temps-là, et pour autant qu'on le sache, il n'était ni aveugle, ni sourd, ni muet, ni retardé mental. Rien n'indique qu'aucun de ses parents ait eu la syphilis, mais il est vrai que sa mère est morte de tuberculose. Il y en avait beaucoup à cette époque.

Il s'agit en fait d'une parfaite légende urbaine, fabriquée de toutes pièces, délibérément diffusée par des gens ayant un intérêt particulier à la répandre. Mais le fait que c'est un mensonge n'a de toute façon absolument rien à voir avec notre propos. Même si ce n'était pas un mensonge, l'argument fondé sur elle est vraiment très mauvais. Peter et Jean Medawar n'ont pas eu besoin de douter de la véracité de cette histoire pour montrer le caractère fallacieux de l'argument : « Le raisonnement derrière cet odieux petit argument est illogique à vous couper le souffle, car à moins que l'on puisse penser qu'il y a un certain lien causal entre le fait d'avoir une mère tuberculeuse et un père syphilitique, et celui de mettre au monde un génie de la musique, le monde n'a pas plus de chances d'être privé d'un Beethoven par l'avortement que par l'abstinence [25]. » La réfutation méprisante et laconique des Medawar est sans appel (pour emprunter l'intrigue d'une

nouvelle sombre de Roald Dahl, en 1888, une décision tout aussi fortuite de *ne pas* recourir à l'avortement nous a donné Adolf Hitler). Mais pour comprendre, il faut un minimum d'intelligence – ou peut-être être libéré d'une certaine éducation religieuse. Sur les quarante-trois sites Web pro-vie citant une version de cette légende sur Beethoven, et que m'indique Google au moment où j'écris, pas un seul n'a repéré le défaut de logique de l'argument. Chacun d'entre eux (tous des sites religieux, soit dit en passant) a tout gobé. L'un d'eux a même cité Medawar (orthographié Medavvar) comme source. Si fort était le désir de ces personnes de croire un sophisme allant dans le sens de leurs croyances qu'elles n'ont même pas remarqué que les Medawar n'avaient cité cet argument que pour le pulvériser.

Comme l'ont fait remarquer fort judicieusement les Medawar, la conclusion logique de l'argument du « potentiel humain » est que nous privons potentiellement une âme humaine du don de l'existence chaque fois que nous laissons passer une occasion de relations sexuelles. D'après cette logique « pro-vie » aberrante, chaque refus de proposition de copulation de la part d'un individu fertile revient à assassiner un enfant potentiel ! Même le fait de résister au viol pourrait être considéré comme l'assassinat d'un bébé potentiel (et, soit dit en passant, beaucoup de militants pro-vie refuseraient même l'avortement aux femmes qui ont été violées). L'argument de Beethoven est, on le voit bien, de la très mauvaise logique. Son idiotie surréelle apparaît au grand jour dans la splendide chanson « chaque spermatozoïde est sacré » de Michael Palin, qui la chante avec un chœur de centaines

d'enfants dans le film de Monty Python *Le Sens de la vie* (à voir absolument). Le grand sophisme de Beethoven est un exemple caractéristique du genre de fouillis logique dans lequel on est plongé quand on a l'esprit embrouillé par l'absolutisme inspiré par la religion.

Maintenant, remarquez que « pro-vie » ne veut pas dire exactement *pro-vie*. Il veut dire *pro-vie humaine*. L'octroi de droits spéciaux uniquement aux cellules de l'espèce *Homo sapiens* est difficile à concilier avec le fait de l'évolution. Il est vrai que cela ne doit pas gêner les nombreux opposants à l'avortement qui ne comprennent pas que l'avortement *est* une réalité ! Mais permettez-moi d'exposer rapidement cet argument pour les militants contre l'avortement qui seraient moins ignorants en science.

L'idée centrale de l'évolution est très simple. Le *caractère humain* des cellules de l'embryon ne peut lui donner absolument aucun statut moral discontinu, du fait de la continuité dans l'évolution entre nous et les chimpanzés, et, plus loin, toutes les espèces de la planète. Pour le voir, imaginez qu'une espèce intermédiaire, mettons *Australopithecus afarensis*, ait eu la chance de survivre et ait été découverte dans un coin reculé de l'Afrique. Est-ce que ces créatures « compteraient comme humaines », ou pas ? Pour un conséquentialiste comme moi, la question ne mérite pas de réponse car cela n'apporte rien. Il suffit que nous soyons fascinés et honorés de rencontrer une nouvelle « Lucy ». L'absolutiste, en revanche, se doit de répondre pour appliquer le principe moral d'accorder un statut unique et spécial aux

humains *parce qu'ils sont humains*. Dans les situations critiques, ils devraient probablement instituer des tribunaux, du genre de ceux de l'Afrique du Sud de l'apartheid, pour dire si un individu particulier peut « passer pour humain ».

Même si l'on peut tenter de donner une réponse claire pour *Australopithecus*, la continuité progressive qui est un trait incontournable de l'évolution biologique nous dit qu'il doit se trouver un certain intermédiaire suffisamment près de la « frontière » pour estomper ce principe moral et détruire son caractère absolu. Disons qu'il n'y a pas de frontières naturelles dans l'évolution. L'illusion de frontière vient de ce qu'il se trouve que les intermédiaires dans l'évolution sont éteints. On pourrait dire, bien sûr, que les humains sont, mettons, plus capables de souffrir que les autres espèces. Cela pourrait bien être vrai, ce qui nous autoriserait à donner légitimement aux humains un statut spécial. Mais la continuité dans l'évolution montre qu'il n'y a pas de distinction *absolue*. La discrimination morale absolutiste est irrémédiablement réfutée par le fait de l'évolution. Une perception inconfortable de ce fait pourrait, à vrai dire, sous-tendre une des principales motivations qui amènent les créationnistes à s'opposer à l'évolution : ils redoutent ce qu'ils pensent être ses conséquences morales. Ils se trompent en cela mais, de toute façon, il est sûrement très bizarre de penser qu'une vérité sur le monde réel puisse être réfutée par des considérations sur ce qui serait moralement désirable.

Comment la « modération »
dans la religion engendre le fanatisme

Pour illustrer la face sombre de l'absolutisme, j'ai parlé des chrétiens qui font sauter les cliniques d'avortement en Amérique, et des talibans d'Afghanistan dont je trouve la liste des cruautés, en particulier envers les femmes, trop pénible pour la décrire. J'aurais pu m'étendre sur l'Iran des ayatollahs, ou sur l'Arabie Saoudite sous les princes saoudiens, où les femmes n'ont pas le droit de conduire et ont des ennuis si elles sortent seulement de chez elles sans un parent de sexe masculin (qui peut être, généreuse concession, un petit garçon). Pour trouver un exposé accablant sur le traitement des femmes en Arabie Saoudite et dans d'autres théocraties actuelles, je vous renvoie à l'ouvrage de Jan Goodwin, *Price of Honour*. Johann Hari, un des chroniqueurs les plus vivants de *The Independent* (de Londres) a publié un article au titre éloquent : « La meilleure façon de mettre en échec les djihadistes est de monter une rébellion des femmes musulmanes [26]. »

Ou bien, en me tournant vers le christianisme, j'aurais pu citer les chrétiens américains du « ravisement » dont l'influence puissante sur la politique américaine au Moyen-Orient est régie par leur croyance biblique qu'Israël tient de Dieu un droit sur toutes les terres de Palestine [27]. Certains chrétiens du ravisement vont plus loin et désirent vraiment une guerre nucléaire car ils y voient l'« Apocalypse » qui, d'après leur interprétation bizarre mais inquiétante par sa popularité du livre de l'Apocalypse, doit hâter le second avènement du Christ. Je ne peux faire mieux que citer le commentaire glaçant de Sam Harris dans *Letter to a Christian Nation* :

Il n'est donc pas exagéré de dire que si la ville de New York se trouvait soudain remplacée par une boule de feu, une grande proportion de la population américaine verrait dans le nuage en forme de champignon qui s'en élèverait un signe positif que le meilleur qui puisse lui arriver est sur le point de se réaliser, à savoir le retour du Christ. Cela devrait nous crever les yeux que les croyances de ce genre ne vont guère nous aider à construire un avenir durable – sur les plans social, économique, environnemental et géopolitique. Imaginez les conséquences si un membre important du gouvernement américain croyait effectivement que la fin du monde est proche et que cette fin sera *glorieuse*. Il faut considérer comme une urgence morale et intellectuelle le fait qu'apparemment presque la moitié des Américains le croient en se fondant purement et simplement sur un dogme religieux.

Il y a ensuite les gens entraînés par leur religion à l'extérieur du consensus éclairé de mon *Zeitgeist* moral. Ils constituent ce que j'ai appelé la face sombre de l'absolutisme religieux, et on les appelle souvent extrémistes. Mais ce que je veux dire dans cette section, c'est que même la religion tempérée et modérée participe au climat religieux dans lequel s'épanouit naturellement l'extrémisme.

En juillet 2005, Londres a été victime d'une vague d'attentats suicides concertés : trois dans le métro et un dans l'autobus. Pas aussi terribles que ceux du World Trade Center en 2001, et sûrement pas aussi inattendus (de fait, Londres avait été entraînée en perspective d'un événement de ce genre depuis que Blair avait fait de nous, à notre corps défendant, des complices volontaires de l'invasion de l'Irak par Bush), ils nous ont malgré tout horrifiés. Les journaux étaient couverts d'articles cherchant avec angoisse à comprendre ce qui avait poussé quatre jeunes gens à se faire sauter en entraînant avec eux dans la mort beaucoup d'innocents. Ces assassins étaient

des citoyens britanniques, aux bonnes manières et aimant le cricket, exactement le genre de jeunes gens dont vous auriez aimé la compagnie.

Pourquoi ces jeunes fervents de cricket avaient-ils commis pareille chose ? À la différence de leurs homologues palestiniens, des kamikazes au Japon, ou des Tigres tamouls au Sri Lanka, ces bombes humaines n'escomptaient pas que leurs familles au désespoir soient adoucies, qu'on prenne soin d'elles ou qu'elles bénéficient de pensions de martyrs. Au contraire, dans certains cas, leurs familles entières ont dû se cacher. Un de ces jeunes a sans arrière-pensée laissé veuve sa femme enceinte, et orphelin son enfant qui marchait à peine. L'action de ces quatre jeunes gens a été une véritable catastrophe pas tant pour eux et pour leurs victimes que pour leurs familles et pour toute la communauté musulmane de Grande-Bretagne qui affrontent maintenant des réactions brutales. Seule la foi religieuse est une force assez puissante pour motiver une pareille folie chez des individus par ailleurs corrects et sensés. Une fois de plus, Sam Harris présente les choses avec sa lucidité incisive, prenant l'exemple du chef d'Al-Qaida, Ousama ben Laden (qui, soit dit en passant, n'avait rien à voir avec les attentats de Londres). Pourquoi quelqu'un voudrait-il détruire le World Trade Center avec tous ceux qui s'y trouvaient ? Traiter ben Laden de personnage malfaisant, c'est fuir la responsabilité qui nous incombe de donner une réponse pertinente à une question de cette importance.

La réponse à cette question est évidente – ne serait-ce que parce qu'elle a été patiemment explicitée jusqu'à la nausée par ben Laden lui-même.

Cette réponse, c'est que les hommes qui sont comme lui croient *vraiment* ce qu'ils disent croire. Ils croient à la vérité littérale du Coran. Pourquoi dix-neuf hommes bien élevés de la classe moyenne échangent-ils leur vie dans ce monde contre le privilège de tuer des milliers de personnes autour de nous ? Parce qu'ils croient que cela leur vaudra d'aller tout droit au paradis. Il est rare de voir une explication aussi complète et aussi satisfaisante du comportement d'humains. Pourquoi avons-nous été si réticents à l'accepter [28] ?

Dans un article du *Herald* (de Glasgow) le 24 juillet 2005, l'éminente journaliste Muriel Gray a développé la même idée, en l'occurrence à propos des bombes de Londres.

Tout le monde subit des reproches, depuis George W. Bush et Tony Blair, duo ignoble à l'évidence, jusqu'aux « communautés » musulmanes inactives. Mais jamais il n'est apparu plus clairement qu'il n'y a qu'un lieu à dénoncer et qu'il en a toujours été ainsi. La cause de toute cette misère, de toute cette destruction, de toute cette violence, cette terreur et cette ignorance, c'est bien sûr la religion même, et s'il semble ridicule d'avoir à faire état d'une réalité aussi évidente, le fait est que le gouvernement et les médias s'y entendent parfaitement à prétendre que ce n'est pas vrai.

Nos politiciens occidentaux évitent d'employer le mot « religion », et ils préfèrent caractériser leur bataille comme une guerre contre la « terreur », comme si la terreur était une sorte d'esprit ou de force, dotée d'une volonté et d'un mental qui lui sont propres. Ou bien ils caractérisent les terroristes en disant qu'ils sont motivés par le « mal » pur est simple, mais ce n'est pas le mal qui les motive. Si dévoyés qu'on puisse les juger, ils sont motivés, comme les assassins chrétiens des médecins effectuant des avortements, par ce qu'ils croient être la droiture, accomplissant fidèlement ce que leur dicte leur religion. Ce ne sont pas des psychotiques, mais des idéalistes religieux qui, dans leur propre éclairage, sont rationnels. Ils

ont le sentiment que leurs actes sont bons, pas parce qu'ils ont une certaine particularité personnelle morbide, ni parce qu'ils ont été possédés par Satan, mais parce qu'ils ont été élevés depuis le berceau pour avoir une *foi* totale et inconditionnelle. Sam Harris cite un Palestinien qui a raté son coup alors qu'il était sur le point de sauter avec sa bombe ; il disait que ce qui l'avait poussé à tuer des Israéliens était « l'amour du martyr. [...] Je ne voulais pas me venger de quoi que ce soit. Je voulais seulement être un martyr ». Le 19 novembre 2001, *The New Yorker* publiait une interview de Nasra Hassan avec un autre candidat à l'attentat suicide qui a échoué, un jeune Palestinien très poli de vingt-sept ans connu sous le nom de « S ». Il parle avec une élégance si poétique de l'attrait du paradis, tel qu'il est prêché par les chefs et les enseignants religieux modérés qu'il vaut la peine, à mon avis, de le citer généreusement :

« Quel est l'attrait qu'exerce le martyr ? » ai-je demandé.

« La force de l'esprit nous tire vers le haut, alors que la force du matériel nous tire vers le bas », a-t-il dit.

« Celui qui est enclin au martyr devient insensible à l'attrait du matériel. Notre formateur nous a demandé : "Et si l'opération échoue ?" Nous lui avons répondu : "De toute façon, nous irons retrouver le Prophète et ses compagnons, inch'Allah." »

« Nous flottions, nous nagions dans la sensation que nous étions sur le point d'entrer dans l'éternité. Nous n'avions pas de doutes. Nous avons prêté serment sur le Coran en présence d'Allah – le serment de ne pas faiblir. Ce serment de djihad s'appelle le *bayt al-ridwan*, d'après le nom du jardin du Paradis réservé aux prophètes et aux martyrs. Je sais qu'il existe d'autres façons de pratiquer le djihad. Mais celle-là est douce, c'est la plus douce. Toutes les opérations du martyr, si elles sont exécutées au nom d'Allah, font moins mal qu'une piqûre de moucheron ! »

S m'a montré une vidéo décrivant l'organisation finale de l'opération. Sur le grain de la bande, je l'ai vu engagé avec deux autres jeunes gens

dans un dialogue rituel de questions et réponses sur la gloire du martyr re.
[...]

Les jeunes gens et le formateur se sont ensuite agenouillés et ils ont posé la main droite sur le Coran. Le formateur a dit : « Êtes-vous prêts ? Demain, vous serez au Paradis [29]. »

Si j'avais été S, j'aurais été tenté de dire au formateur : « Eh bien, dans ce cas, pourquoi ne joignez-vous pas le geste à la parole ? Pourquoi n'est-ce pas vous qui faites cette mission suicide et prenez le chemin le plus court vers le Paradis ? » Mais le plus difficile à comprendre pour nous, c'est – pour répéter ce point parce qu'il est important – que *ces individus croient vraiment ce qu'ils disent croire*. Le message pratique est que c'est la religion elle-même qu'il faut blâmer, et pas *l'extrémisme* religieux – comme si c'était une sorte d'affreuse perversion de la vraie religion correcte. Voltaire voyait juste il y a bien longtemps quand il disait que ceux qui vous font croire des absurdités peuvent vous faire commettre des atrocités. De même, Bertrand Russell disait : « Beaucoup de gens seraient prêts à mourir plutôt que de penser. Et ils meurent. »

Aussi longtemps que nous acceptons le principe que la foi religieuse doit être respectée simplement parce que c'est la foi religieuse, il est difficile de refuser ce respect à la foi d'Ousama ben Laden et des auteurs d'attentats suicides. L'alternative, si évidente qu'il est inutile d'en souligner l'urgence, est d'abandonner le principe du respect automatique de la foi religieuse. C'est une raison pour laquelle je fais l'impossible pour mettre les gens en garde contre la foi elle-même, et pas seulement contre la prétendue foi « extrémiste ». S'ils ne sont pas extrémistes en soi, les enseignements de la religion « modérée » sont une invitation ouverte à l'extrémisme.

On pourrait dire qu'il n'y a rien de particulier ici dans la foi religieuse. L'amour patriotique de son pays ou de son groupe ethnique peut aussi faire que le monde abrite sa propre version extrémiste. C'est ce qui se passe pour les kamikazes au Japon ou les Tigres tamouls au Sri Lanka. Mais la foi religieuse a une capacité d'étouffer le calcul rationnel particulièrement puissante et qui semble l'emporter sur toutes les autres. J'ai idée que c'est essentiellement par la promesse facile et séduisante que la mort n'est pas la fin de tout, et qu'un paradis des martyrs est un objectif particulièrement glorieux. Mais c'est aussi en partie parce qu'il est dans sa nature de dissuader de poser des questions.

Le christianisme, autant que l'islam, enseigne aux enfants que la foi incontestée est une vertu. Vous n'avez pas à expliquer ce que vous croyez. Si quelqu'un annonce que cela fait partie de sa *foi*, tous les autres dans la société, qu'ils appartiennent à la même religion, à une autre ou à aucune, sont obligés en vertu d'une coutume profondément enracinée de le « respecter » sans poser de question ; de le respecter jusqu'au jour où il se manifeste dans un horrible massacre comme la destruction du World Trade Center ou les attentats suicides de Londres ou de Madrid. Il s'élève alors un grand chœur de désaveux dans lesquels les ecclésiastiques et les « représentants des communautés » (au passage, qui les a élus ?) font la queue pour expliquer que cet extrémisme est une perversion de la « vraie » foi. Mais comment ce peut-il être une perversion de la foi si la foi, n'ayant pas de justification objective, n'a pas de norme démontrable susceptible d'être pervertie ?

Il y a dix ans, Ibn Warraq, dans son livre excellent *Why I Am Not a Muslim*, a développé la même idée vue par un érudit de l'islam profondément cultivé. À vrai dire, il aurait aussi bien pu intituler son ouvrage « Le mythe de l'islam modéré », titre d'un article plus récent dans le *Spectator* (de Londres) du 30 juillet 2005, d'un autre érudit, Patrick Sookhdeo, directeur de l'Institute for the Study of Islam and Christianity. « De loin, la majorité des musulmans d'aujourd'hui vivent sans recourir à la violence, car le Coran est comme une sélection hétéroclite. Si vous voulez la paix, vous pouvez trouver des versets pacifistes. Si vous voulez la guerre, vous pouvez trouver des versets belliqueux. »

Sookhdeo poursuit en expliquant comment, pour s'en tirer avec les nombreuses contradictions qu'ils ont trouvées dans le Coran, les érudits islamiques ont développé le principe de l'abrogation, selon lequel les textes ultérieurs priment sur les plus anciens. Malheureusement, les passages pacifistes du Coran sont essentiellement dans les plus anciens, datant du temps de Mohammed à La Mecque. Les versets plus belliqueux ont tendance à dater de plus tard, après sa fuite à Médine. Il en résulte que

Le mantra « L'islam est la paix » est dépassé depuis presque mille quatre cents ans. Ce n'est que pendant treize ans environ que l'islam a été la paix et rien que la paix. [...] Pour les musulmans radicaux d'aujourd'hui – comme pour les juristes du Moyen Âge qui ont mis au point l'islam classique – il serait plus vrai de dire « L'islam est la guerre ». Un des groupes islamiques les plus radicaux de Grande-Bretagne, al-Ghurabaa, a déclaré lors des deux attentats de Londres : « Tout musulman qui nie que la terreur fasse partie de l'islam est kafir. » Un kafir est un incroyant (c'est-à-dire un non-musulman), et ce terme est une insulte grossière. [...]

Se pourrait-il que les jeunes gens qui se sont suicidés n'aient été ni en marge de la société musulmane de Grande-Bretagne, ni adeptes d'une interprétation excentrique et extrémiste de leur foi, mais qu'ils soient issus du cœur même de la communauté musulmane, et qu'ils aient été motivés par une interprétation de l'islam qui prévaut dans le courant principal ?

Plus généralement (et cela s'applique autant au christianisme qu'à l'islam), ce qui est vraiment pernicieux, c'est cette pratique qui consiste à enseigner aux enfants que la foi elle-même est une vertu. La foi est un mal précisément parce qu'elle n'a pas besoin de justification et qu'elle ne tolère aucune discussion. En apprenant aux enfants que la foi indiscutée est une vertu, on les prépare – avec d'autres ingrédients faciles à trouver – à devenir en grandissant des armes potentiellement meurtrières pour de futurs djihads ou croisades. Insensibilisé contre la peur par la promesse d'un paradis des martyrs, l'authentique enragé de la foi mérite une place d'honneur dans l'histoire des armements, aux côtés de l'arc, du cheval de bataille, du char d'assaut et de la bombe à fragmentation. Si l'on apprenait aux enfants à remettre en question leurs croyances et à réfléchir sur elles, au lieu qu'on leur apprenne la vertu supérieure de la foi indiscutée, il y a fort à parier qu'il n'y aurait pas d'attentats suicides. Leurs auteurs agissent ainsi parce qu'ils croient vraiment ce qu'on leur a dit dans leurs écoles religieuses : que le devoir envers Dieu passe avant toutes les autres priorités, et que le martyr à son service sera récompensé dans les jardins du Paradis. Et cette leçon-là, ce n'est pas nécessairement des fanatiques extrémistes qui la leur ont enseignée, mais des maîtres religieux du courant principal corrects et pacifiques, qui les

rangeaient l'un derrière l'autre dans leurs médersas, assis en ligne, hochant en rythme leur petite tête innocente en apprenant chaque mot du livre saint, tels des perroquets fous. La foi peut être très, très dangereuse, et c'est une grave erreur de l'implanter délibérément dans l'esprit vulnérable d'un enfant innocent. C'est vers l'enfance elle-même et son viol par la religion que nous nous tournons dans le prochain chapitre.

Notes – Chapitre 8

- [1] Je n'ai pas le culot de refuser pour la raison invoquée par un de mes collègues scientifiques les plus distingués chaque fois qu'un créationniste essaie d'organiser un débat formel avec lui (je ne le nommerai pas, mais il faut imaginer un accent australien en lisant ses paroles) : « Ça ferait très bien sur votre CV, mais moins bien sur le mien. »
- [2] De « What is true ? », chap. 1.2 de Dawkins (2003).
- [3] Lors de ce qu'on appelle aussi en français le « Procès du singe », le jeune professeur Thomas Scoop fut condamné pour avoir enseigné les lois de l'évolution, violant ainsi la loi du Tennessee. L'opinion publique s'étant fortement exprimée en faveur du professeur, ce procès est considéré comme une victoire des évolutionnistes. (N.d.T.)
- [4] Mes deux citations de Wise viennent de sa contribution au livre de 1999, *In Six Days, an anthology of essays by young-Earth creationists* (Ashton, 1999).
- [5] Warraq (1995, 175).
- [6] L'emprisonnement de John William Gott pour avoir traité Jésus de clown est cité dans The Indypedia, publié par l'*Independent*, 29 avril 2006. La tentative de procès à la BBC pour blasphème est dans les BBC news du 10 janvier 2005 : http://news.bbc.co.uk/1/hi/entertainment/tv_and_radio/4161109.stm
- [7] Comédie musicale jugée grossière et blasphématoire. Le montant record de 7 000 plaintes qu'elle a suscitées écrase celui de 1 554 plaintes contre la projection de *La Dernière Tentation du Christ* de Martin Scorsese. (N.d.T.)
- [8] Ann Coulter constitue un véritable phénomène médiatique qui se produit notamment sur Fox News. Elle est caractérisée par son conservatisme antilibéral (dans le sens moral, et pas économique) et ses propos virulents et injurieux. (N.d.T.)
- [9] Hebdomadaire satirique américain. (N.d.T.)
- [10] http://adultthought.ucsd.edu/Culture_War/The_American_Taliban.html

[11] Hodges (1983).

[12] Cette citation et celles qui restent dans cette section viennent du site des talibans américains que j'ai déjà indiqué : <http://adultthought.ucsd.edu/Culture War/The American Taliban.ht>

[13] <http://adultthought.ucsd.edu/Culture War/The American Taliban.ht>

[14] Sur le site officiel de la Westboro Baptist Church du pasteur Phelps : http://www.godhatesfags.com/fliers/jan2006/20060131_coretta-scott-king-funeral.pdf. (Lien mort *N.d.N.*)

[15] Voir Mooney (2005). Et Silver (2006), *Challenging Nature : The Clash of Science at the New Frontiers of Life*, ouvrage qui a été publié au moment où ce livre en était à la vérification des épreuves, trop tard pour une discussion aussi complète que je l'aurais voulue.

[16] Pour une analyse intéressante de ce qui différencie le Texas à cet égard, voir : <http://www.pbs.org/wgbh/pages/frontline/shows/execution/readings/t>

[17] http://en.wikipedia.org/wiki/Karla_Faye_Tucker.

[18] Ces citations de Randall Terry viennent du même site des talibans américains que celui déjà indiqué : <http://adultthought.ucsd.edu/Culture War/The American Taliban.ht>

[19] Les adeptes du mouvement pour la libération des animaux qui menacent de violences les scientifiques qui utilisent des animaux pour la recherche médicale se réclameraient d'un objectif moral aussi élevé.

[20] Rapporté sur Fox news : <http://www.foxnews.com/story/0,2933,96286.00.html>.

[21] M. Stamp Dawkins (1980).

[22] Cela n'épuise pas bien sûr toutes les possibilités. Une bonne majorité des chrétiens américains n'ont pas une attitude absolutiste devant l'avortement, et sont pour la liberté de choix. Voir par exemple le site de la Religious Coalition for Reproductive Choice à www.rcrc.org/.

[23] Sir Peter Medawar a eu le prix Nobel de physiologie et médecine en 1960.

[24] <http://www.warroom.com/ethical.htm>. (Lien mort *N.d.N.*)

[25] Medawar et Medawar (1977).

[26] L'article de Johann Hari, publié à l'origine dans l'*Independent* du 15 juillet 2005, est visible sur : <http://www.johannhari.com/archive/article.php?id=640>. (Lien mort *N.d.N.*)

[27] Village Voice, 18 mai 2004 : <http://www.villagevoice.com/news/0420.perlstein.53582.1.html>.

[28] Harris (2004 : 29).

[29] Nasra Hassan, « An arsenal of believers », *New Yorker*, 19 novembre 2001. Voir aussi http://www.bintjbeil.com/articles/en/011119_hassan.html.

9

L'ENFANT, MALTRAITANCE ET FUITE DE LA RELIGION

*Dans chaque village un homme tend un flambeau, l'instituteur,
Et un autre souffle dessus, le curé.*

VICTOR HUGO

Je commence par une anecdote de l'Italie au XIX^e siècle. Je ne dis pas que ce genre d'histoire affreuse pourrait arriver aujourd'hui, mais les attitudes mentales qu'elle révèle sont lamentablement courantes, même si les détails pratiques sont différents. Cette tragédie humaine du XIX^e siècle fait ressortir sans pitié les attitudes religieuses de notre temps envers les enfants.

En 1858, Edgardo Mortara, un enfant de six ans de parents juifs vivant à Bologne, fut enlevé légalement par la police du pape sur les ordres de l'inquisition. Edgardo fut arraché de force à sa mère en larmes et à son père bouleversé, et emmené à Rome aux Catéchumènes (maison consacrée à la conversion des juifs et des musulmans), puis élevé en catholique romain. En dehors de brèves visites occasionnelles sous l'étroite supervision de prêtres, ses parents ne le revirent plus jamais. Cette histoire est relatée par David I. Kerster dans son livre remarquable, *Pie IX et l'enfant juif : l'enlèvement d'Edgardo Mortara*.

L'histoire d'Edgardo n'était nullement inhabituelle en Italie en ce temps-là, et la raison de ces enlèvements par les prêtres était toujours la même. À chaque fois, l'enfant avait été baptisé en secret à un certain moment auparavant, en général par une nourrice catholique, et ce baptême était arrivé plus tard aux oreilles de l'inquisition. C'était un principe fondamental du système de croyance du catholicisme romain que, une fois baptisé, même de façon informelle et clandestine, un enfant était irrévocablement transformé en chrétien. Dans l'univers mental des catholiques, il n'était pas question de permettre à un « enfant chrétien » de rester auprès de ses parents juifs, et les catholiques ont toujours maintenu envers et contre tout et en toute bonne foi cette position bizarre et cruelle, au grand scandale du monde entier. Ce grand scandale, soit dit en passant, a été réfuté par le journal catholique *Civiltà Cattolica* qui l'a mis au compte de la puissance internationale des juifs riches – cela vous rappelle quelque chose, n'est-ce pas ?

En dehors de la publicité qu'elle s'est attirée, l'histoire d'Edgardo Mortara était tout à fait typique de beaucoup d'autres [1]. L'enfant avait un jour été confié à la garde d'Anna Morisi, une catholique illettrée alors âgée de quatorze ans. L'enfant tomba malade et la jeune fille fut prise de panique, craignant de le voir mourir. Élevée dans la croyance abêtissante qu'un enfant qui meurt sans être baptisé souffrira pour toujours en enfer, elle demanda conseil à une voisine catholique qui lui indiqua comment donner le baptême. De retour à la maison, elle aspergea un peu d'eau d'un seau sur la tête du petit Edgardo en disant : « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Et c'est tout. Dès lors,

Edgardo était légalement chrétien. Quand les prêtres de l'inquisition apprirent cet incident quelques années plus tard, ils agirent vite et fermement, sans penser aux conséquences douloureuses de leur action.

Ce qui est étonnant pour un rite qui pouvait avoir une importance si considérable pour une famille entière, l'Église catholique permettait (et permet toujours) à n'importe qui de baptiser n'importe qui d'autre. La personne qui baptise ne doit pas nécessairement être un prêtre. Ni l'enfant, ni les parents, ni personne d'autre n'est obligé de consentir au baptême. Il n'y a rien à signer, et nul besoin de témoin officiel. Tout ce qu'il faut, c'est une aspersion d'eau, quelques mots, un enfant sans défense et une baby-sitter superstitieuse et qui a subi le lavage de cerveau du catéchisme.

Enfin, seul ce dernier élément est nécessaire, car à supposer que l'enfant soit trop jeune pour être témoin, qui même le saura ? Une collègue américaine élevée dans la religion catholique m'a écrit : « Nous baptisons nos poupées. Je ne me rappelle pas qu'aucune de nous ait baptisé nos petites amies protestantes, mais cela a sûrement dû se produire, et se produit certainement encore. Nous faisons de nos poupées des petites catholiques, nous les emmenions à l'église, nous leur donnions la Sainte Communion, etc. Nous avons été conditionnées pour être très tôt de bonnes mères catholiques. »

Si les petites filles du XIX^e siècle étaient un tant soit peu comme ma correspondante moderne, il ne serait pas étonnant que les cas comme celui d'Edgardo Mortara aient été plus

fréquents. En fait, les histoires de ce genre étaient affreusement courantes en Italie au XIX^e siècle, d'où cette question évidente. Pourquoi les juifs des États pontificaux employaient-ils des domestiques catholiques étant donné le risque épouvantable qu'ils couraient ? Pourquoi ne veillaient-ils pas à employer des domestiques juifs ? La réponse, là encore, ne relève pas du bon sens mais entièrement de la religion. Les juifs avaient besoin de domestiques dont la religion ne leur interdisait pas de travailler le jour du shabbat. Avec une domestique juive, d'un côté ils pouvaient être sûrs qu'elle n'enverrait pas leur enfant dans un orphelinat spirituel en le baptisant, mais, de l'autre, elle ne pourrait pas allumer le feu ou faire le ménage le samedi. Voilà pourquoi en ce temps-là les familles juives de Bologne qui pouvaient s'offrir une domestique embauchaient en général des catholiques.

Dans ce livre, je me suis volontairement retenu de m'étendre sur les détails des atrocités des croisades, des conquistadors ou de l'inquisition espagnole. On peut trouver des gens cruels et mauvais dans tous les siècles et dans toutes les croyances. Mais cette histoire de l'inquisition italienne et de son attitude envers les enfants en dit long sur l'esprit religieux et les maux qu'il engendre, *du fait même* qu'il est religieux.

En premier lieu, il y a cette notion étonnante de l'esprit religieux qu'une aspersion d'eau et une courte incantation verbale peuvent changer totalement la vie d'un enfant en passant avant le consentement des parents et de l'enfant, ainsi que le bonheur et le bien-être psychologique de ce dernier... avant ce que le bon sens et le sentiment humains ordinaires

jugeraient important. C'est ce qu'a exprimé clairement à ce moment-là le cardinal Antonelli dans une lettre à Lionel Rotschild, premier député juif de Grande-Bretagne qui lui avait écrit pour protester contre l'enlèvement d'Edgardo. Le cardinal répondit qu'il n'avait aucun pouvoir pour intervenir, ajoutant : « Il pourrait être opportun ici d'observer que, si forte que soit la voix de la nature, les devoirs sacrés de la religion le sont plus encore. » Oui, eh bien, tout est dit là, pas vrai ?

Deuxièmement, il y a ce fait extraordinaire que les prêtres, les cardinaux et le pape semblent vraiment n'avoir pas compris le mal qu'ils faisaient au pauvre Edgardo Mortara. Cela dépasse tout entendement, mais ils croyaient sincèrement lui faire du bien en le soustrayant à ses parents pour l'élever en chrétien. Ils se sentaient un devoir de *protection* ! Un journal catholique aux États-Unis défendit la position du pape sur l'affaire Mortara, disant qu'il était impensable qu'un gouvernement chrétien « puisse laisser un enfant chrétien être élevé par un juif », et invoquant le principe de liberté religieuse, « la liberté d'un enfant à être chrétien et pas obligé par la force à être juif. [...] La protection de cet enfant par le Saint-Père face à tout ce fanatisme féroce des infidèles et des bigots est le plus grand spectacle moral qu'il a été donné au monde de voir depuis bien longtemps ». Y a-t-il jamais eu emploi plus malhonnête de mots comme « obligé », « par la force », « fanatisme », « féroce » et « bigoterie » ? Pourtant, tout indique que les apologistes catholiques, depuis le pape jusqu'au bas de la hiérarchie, croyaient bien faire, sincèrement et sans le moindre doute,

tant moralement que pour le bien-être de l'enfant. Telle est la capacité de la religion (du courant principal, « modéré ») à fausser le jugement et à bafouer le respect élémentaire dû à la personne humaine. Le journal *Il Cattolico* était franchement sidéré de voir que, de toute part, on ne voyait pas l'insigne faveur que l'Église avait faite à Edgardo Mortara en le sauvant de sa famille juive :

Quiconque d'entre nous réfléchit un peu sérieusement à cette question compare la condition d'un juif – sans véritable Église, sans roi, et sans pays, dispersé et toujours étranger où qu'il vive et, qui plus est, honteusement marqué de la tache qui stigmatise les assassins du Christ [...] comprendra aussitôt toute l'importance de cet avantage temporel que le pape accorde au jeune Mortara.

Troisièmement, il y a la présomption selon laquelle les croyants *savent*, sans preuve, que la religion de leur naissance est la seule vraie, toutes les autres étant aberrantes ou complètement fausses. Les citations ci-dessus illustrent parfaitement cette attitude du côté des chrétiens. Il serait totalement injuste de faire un parallèle entre les deux côtés dans ce cas, mais on pourrait faire observer ici comme ailleurs que les Mortara auraient pu immédiatement récupérer leur fils s'ils avaient seulement cédé aux incitations des prêtres en acceptant de se faire baptiser. Edgardo leur avait été volé essentiellement à cause d'une aspersion d'eau et d'une douzaine de mots dénués de sens. Telle est la stupidité de l'esprit endoctriné par la religion qu'il aurait suffi de deux aspersions d'eau supplémentaires pour inverser le processus. Pour certains d'entre nous, le refus des parents est le signe d'un entêtement stupide. Pour d'autres, leur position fondée

sur des principes les élève en les inscrivant sur la longue liste des martyrs de toutes les religions au fil du temps.

« Aie bon courage, mon cher Ridley [2] ; comporte-toi en homme. En ce jour, nous allumons un flambeau si brillant que, Dieu voulant, l'Angleterre ne le verra jamais s'éteindre. » Il existe sans aucun doute des causes pour lesquelles il est noble de mourir. Mais comment les martyrs Ridley, Latimer et Cranmer ont-ils pu se laisser brûler plutôt que de renoncer à leurs brouilles protestantes en adoptant les brouilles catholiques – est-ce vraiment si important de savoir par quel bout il faut attaquer l'œuf à la coque ? Telle est la détermination bornée – ou admirable si vous voulez – de l'esprit religieux, que les Mortara n'ont pu se résoudre à saisir l'occasion que leur offrait le rite dénué de sens du baptême. N'auraient-ils pas pu croiser les doigts, ou murmurer « non » tout bas pendant qu'on les aurait baptisés ? Non, car ayant été élevés dans une religion (modérée), ils ont pris au sérieux toute cette comédie ridicule. Pour ma part, je ne pense qu'à ce pauvre petit Edgardo – né sans le vouloir dans un monde dominé par l'esprit religieux, totalement impuissant dans ce tir croisé, et rendu orphelin par un acte bien intentionné mais d'une cruauté dévastatrice pour un petit enfant.

Quatrièmement, pour continuer sur le même thème, peut-on vraiment dire qu'un enfant de six ans a une religion, qu'elle soit juive, chrétienne ou autre ? Autrement dit, l'idée qu'en baptisant à son insu un enfant incapable de comprendre, on puisse le faire changer de religion d'un seul coup, cette idée paraît absurde – mais sûrement pas plus que de coller sur un

tout petit enfant l'étiquette d'une appartenance religieuse particulière quelle qu'elle soit. Ce qui était important pour Edgardo, ce n'était pas « sa » religion (il était trop jeune pour avoir des opinions religieuses mûrement réfléchies), mais l'amour et les soins de ses parents et des siens, et il en a été privé par des prêtres célibataires dont la seule excuse de leur cruauté grotesque serait à la rigueur leur insensibilité massive aux sentiments humains normaux – insensibilité qui s'acquiert très facilement quand l'esprit est dominé par des convictions religieuses.

Même sans enlèvement physique, n'est-ce pas toujours une forme de maltraitance des enfants que de leur accoler des étiquettes de croyances auxquelles ils n'ont pas réfléchi parce qu'ils sont trop jeunes ? Pourtant, cette habitude persiste encore à ce jour, et elle n'est pratiquement jamais remise en question. Mon principal objectif dans ce chapitre est précisément de la contester.

Maltraitements physique et mentale

La maltraitance des enfants par les prêtres a pris aujourd'hui le sens d'abus sexuels, et je me sens obligé d'emblée de régler cette question des abus sexuels en lui donnant l'importance qui convient. D'aucuns ont remarqué que nous vivons dans une époque d'hystérie envers la pédophilie, psychologie collective qui rappelle les chasses aux sorcières de Salem de 1692. En juin 2000, le journal *News of the World*, bien connu pour remporter haut la main la palme de l'obscène dans la compétition serrée de la presse de

caniveau de Grande-Bretagne, a organisé une campagne de dénonciations qui n'était pas loin d'inciter des groupes d'autodéfense à passer directement à l'action par la violence contre les pédophiles. C'est ainsi que le domicile d'un pédiatre hospitalier a été attaqué par des zélotes qui ne connaissaient pas la différence entre un pédiatre et un pédophile [3]. Cette hystérie collective contre les pédophiles a pris l'ampleur d'une épidémie, semant la panique chez les parents. Aujourd'hui, les enfants épris d'aventure sur le modèle de Tom Sawyer et de bien d'autres sont privés de cette liberté de vagabonder qui comptait naguère parmi les joies de l'enfance (alors que le risque réel, plutôt que perçu, de maltraitance n'était probablement pas moindre).

Pour être juste envers *News of the World*, au moment de sa campagne, les passions s'étaient déchaînées à l'occasion d'un meurtre sexuel absolument ignoble, celui d'une petite fille de huit ans, kidnappée dans le Sussex. Il est cependant vraiment injuste d'étendre à tous les pédophiles la vengeance que mérite la très petite minorité de ceux qui sont aussi des meurtriers. Dans les trois établissements scolaires où j'ai été interne, se trouvaient des enseignants dont l'affection pour les petits garçons dépassait les limites de la bienséance. C'était effectivement répréhensible. Toutefois, s'ils avaient été pourchassés cinquante ans plus tard par des groupes d'autodéfense ou des avocats au motif qu'ils ne valaient pas mieux que des assassins d'enfants, je me serais senti obligé de prendre leur défense, même en ayant été victime de l'un d'eux (expérience gênante mais inoffensive par ailleurs).

L'Église catholique romaine a eu largement sa part de cet opprobre rétrospective. Pour toutes sortes de raisons, je n'aime pas l'Église catholique romaine. Mais je déteste encore plus l'injustice, et je ne peux m'empêcher de me demander si cette institution en particulier n'a pas été injustement diabolisée sur cette question, en particulier en Irlande et en Amérique. Je suppose que cette hostilité est partout renforcée par l'hypocrisie des prêtres qui passent une grande partie de leur vie professionnelle à susciter la culpabilité vis-à-vis du « péché ». Il s'y ajoute l'abus de confiance exercé par une personne ayant autorité, que les enfants ont appris à vénérer depuis le berceau. Ces ressentiments supplémentaires doivent nous faire redoubler de prudence pour éviter les jugements hâtifs. Nous devons être conscients de la capacité incroyable de l'esprit à concocter de faux souvenirs, en particulier quand des thérapeutes sans scrupules ou des avocats mercenaires l'y encouragent. La psychologue Elizabeth Loftus a fait preuve d'un grand courage face à un mouvement particulièrement hostile, en montrant combien il est facile de concocter des souvenirs entièrement faux mais qui paraissent à la victime en tout point aussi réels que les vrais [4]. C'est si contraire à l'intuition que les jurys sont souvent influencés par les déclarations sincères mais fausses des témoins.

Dans le cas particulier de l'Irlande, même sans abus sexuels, la brutalité des Christian Brothers [5], qui assumaient l'enseignement d'une grande partie de la population masculine du pays, est légendaire. Et on peut en dire autant des religieuses souvent cruelles et sadiques qui avaient la charge de beaucoup d'écoles de filles en Irlande. Les Magdalene

Asylums, ces affreux établissements dont Peter Mullan a fait un film, *The Magdalene Sisters*, ont continué de sévir jusqu'en 1996. Quarante ans plus tard, il est plus difficile d'obtenir réparation pour les coups de fouet que pour les attouchements sexuels, et il ne manque pas d'avocats qui recherchent activement la clientèle de victimes qui, sans cela, n'auraient pas été chercher si loin dans le passé. Il y a avec elles de l'or qui croupit depuis longtemps dans les sacristies – pour certaines, à vrai dire, depuis si longtemps que le prétendu coupable a bien des chances d'être mort et incapable de présenter sa version des faits. Tout autour du monde, l'Église catholique a déboursé plus d'un milliard de dollars à titre de compensation [6]. On aurait presque pitié si l'on ne se souvenait pas d'abord d'où elle tient cet argent.

Un jour, lors des questions à l'issue d'une conférence à Dublin, on m'a demandé ce que je pensais de ces affaires qui avaient fait grand bruit, les cas d'abus sexuels de la part de prêtres catholiques en Irlande. J'ai répondu que, si affreux que soient sans aucun doute les abus sexuels, leurs dégâts étaient sans doute moins grands que les dégâts psychologiques que subit l'enfant élevé au départ en catholique. C'était une remarque au pied levé, lâchée dans l'échauffement du moment, et je fus étonné de voir qu'elle a suscité quantité d'applaudissements enthousiastes de ce public irlandais (composé, je dois dire, d'intellectuels de Dublin, qui vraisemblablement n'étaient pas représentatifs du pays dans son ensemble). Mais j'eus l'occasion plus tard de me rappeler cet incident en recevant une lettre d'une Américaine d'une quarantaine d'années qui avait été élevée en catholique

romaine. À l'âge de sept ans, me dit-elle, deux choses désagréables lui sont arrivées. Elle fut victime d'abus sexuels de la part du prêtre de sa paroisse dans la voiture de celui-ci. Et, vers la même époque, une petite amie de classe, morte de façon tragique, était allée en enfer parce qu'elle était protestante. Du moins c'est ce qu'elle avait été amenée à penser d'après la doctrine alors officielle de l'Église de ses parents. La vision des choses de l'adulte qu'elle était maintenant était que de ces deux exemples de maltraitance de l'enfant par l'Église catholique, l'un physique et l'autre mental, le second était de loin le pire. Elle écrivait :

Les attouchements du prêtre m'ont simplement laissé une impression (pour une enfant de sept ans) de « dégueulasse », alors que le souvenir de mon amie allant en enfer était celui d'une peur froide et incommensurable. Je n'ai jamais perdu le sommeil à cause du prêtre – mais j'ai passé bien des nuits, terrorisée à l'idée que ceux que j'aimais iraient en enfer. J'en avais des cauchemars.

Il est vrai que les attouchements dans la voiture du prêtre étaient relativement bénins comparés, mettons, à la douleur et au dégoût d'un enfant de chœur sodomisé. Et on dit qu'aujourd'hui l'Église catholique n'attache plus autant d'importance à l'enfer que naguère. Mais cet exemple montre qu'il est au moins possible que, chez l'enfant, la maltraitance mentale fasse plus de ravages que la maltraitance physique. On dit qu'Alfred Hitchcock, ce grand cinéaste spécialisé dans l'art de faire peur, voyageait un jour en Suisse quand il désigna soudain quelque chose par la fenêtre de sa voiture en disant : « Je n'ai jamais rien vu d'aussi effrayant. » C'était un prêtre en train de parler avec un petit garçon, la main posée sur l'épaule de l'enfant. Hitchcock se pencha par la fenêtre et cria « Va-

t'en, petit, sauve-toi vite ! » « Les bâtons et les pierres peuvent me briser les os, mais les mots ne peuvent jamais me faire mal. » Cet adage est vrai tant que vous ne croyez pas vraiment les mots. Mais si toute votre éducation et tout ce que vous ont toujours dit vos parents, vos maîtres et vos prêtres, vous avaient amené à croire, à *croire vraiment* et avec la plus grande conviction, que les pécheurs brûlent en enfer (ou tout autre point de doctrine parfaitement odieux, comme l'idée que la femme est la propriété de son mari), il est tout à fait plausible que les mots puissent avoir des effets plus durables et plus pernicieux que les actes. Je suis persuadé que l'expression « maltraitance de l'enfant » n'est pas excessive quand elle sert à décrire ce que les enseignants et les prêtres font subir aux enfants quand ils les incitent à croire à une chose comme le châtimement de l'enfer éternel pour les péchés mortels qui n'ont pas été absous en confession.

Dans le documentaire télévisé *Root of all Evil ?* dont j'ai déjà parlé et où j'ai interviewé un certain nombre de dirigeants religieux, on m'a reproché d'avoir choisi des extrémistes américains plutôt que des personnages respectables du courant principal, comme des archevêques [7]. Cette critique semble très juste – sauf que dans l'Amérique du début du XXI^e siècle, ce qui *paraît* extrême au reste du monde est en fait le courant dominant. Par exemple, un de mes interlocuteurs qui a le plus épouventé les téléspectateurs britanniques est le pasteur Ted Haggard de Colorado Springs. Or loin d'être extrême dans l'Amérique de Bush, le « pasteur Ted » est président de la National Association of Evangelicals, forte de trente millions de membres, et il se targue d'avoir la

faveur d'une consultation téléphonique avec le président Bush tous les lundis [8]. Si j'avais voulu interviewer de véritables extrémistes selon les normes américaines modernes, je me serais adressé aux « recons-tructionnistes » dont la « Dominion Theology » prône ouvertement une théocratie chrétienne en Amérique. Comme me l'a écrit un collègue qui s'en inquiétait :

Il faut que les Européens le sachent : un spectacle itinérant de théofanatiques prône en fait le retour à la loi de l'Ancien Testament – tuer les homosexuels, etc. – et l'accès exclusif des chrétiens aux fonctions officielles, et même aux urnes. Les foules de la classe moyenne applaudissent à cette rhétorique. Si les sécularistes ne prennent pas garde, les dominionistes et les reconstructionnistes constitueront bientôt le courant dominant d'une véritable théocratie américaine [9].

Dans ce programme de télévision, j'ai aussi interviewé le pasteur Keenan Roberts, qui vient du Colorado comme le pasteur Ted. La forme particulière de la stupidité du pasteur Roberts s'exprime dans ce qu'il appelle les Hell Houses [maisons des damnés]. Une Hell House est un endroit où les enfants sont envoyés par leurs parents ou par leur école chrétienne, pour qu'on leur donne une peur bleue de ce qui pourrait leur arriver après leur mort. Dans des scènes effrayantes, des acteurs représentent des « péchés » particuliers, comme l'homosexualité ou l'avortement, sous l'œil réjoui d'un démon en vêtements écarlates. Ce sont les préludes de la pièce de résistance, l'Enfer lui-même, complet avec l'odeur réaliste du soufre incandescent et les hurlements de douleur des damnés éternels.

Après avoir regardé une répétition dans laquelle le démon était parfaitement diabolique dans le style forcé d'un scélérat

des mélodrames victoriens, j'ai interviewé le pasteur Roberts en présence de ses acteurs. Il m'a dit que l'âge de douze ans était le meilleur moment où les enfants devaient se rendre aux Hell Houses. Quelque peu choqué, je lui ai demandé si cela ne l'ennuierait pas qu'un enfant de douze ans ait des cauchemars après un de ses spectacles. Il m'a répondu, vraisemblablement en toute honnêteté :

Je préfère qu'ils comprennent que l'Enfer est un endroit où ils ne veulent absolument pas aller. Je préfère leur faire parvenir ce message à l'âge de douze ans plutôt que de ne pas le leur faire parvenir et qu'ils vivent dans le péché et ne trouvent jamais le Seigneur Jésus-Christ. Et si cela aboutit à leur donner des cauchemars, je pense qu'ils en tireraient en fin de compte un plus grand profit dans leur vie que de simples cauchemars.

Je suppose que, si vous croyez vraiment sincèrement ce que le pasteur dit croire, vous sentirez vous aussi que c'est une bonne chose de faire peur aux enfants.

Vous ne pouvez pas balayer d'un revers de main le pasteur Roberts en en faisant un exalté extrémiste. Comme Ted Haggard, il fait partie du courant dominant actuel en Amérique. Je serais étonné si même eux croyaient, comme certains de leurs coreligionnaires, qu'on peut entendre les hurlements des damnés si l'on écoute bien le bruit des volcans [10], et que les vers tubulaires géants que l'on trouve dans les cheminées volcaniques brûlant au fond des océans sont l'accomplissement des paroles de Marc (9 : 43-44) : « Si ta main entraîne ta chute, coupe-la ; il vaut mieux que tu entres manchot dans la vie, que d'aller avec tes deux mains dans la géhenne, dans le feu qui ne s'éteint pas, où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint pas. » Quoi qu'ils croient

qu'est vraiment l'enfer, tous ces enthousiastes du feu de l'enfer semblent partager le pincement de plaisir et la satisfaction de ceux qui se savent au nombre des sauvés, et que décrit si bien Thomas d'Aquin, le plus éminent théologien, dans sa *Somme théologique* : Les saints peuvent jouir de leur béatitude et de la grâce de Dieu avec d'autant plus d'abondance qu'il leur est donné de contempler le châtement des damnés en enfer. Charmant homme [11] !

La peur du feu de l'Enfer peut être très réelle, même chez des personnes rationnelles par ailleurs. Après la diffusion à la télévision de mon documentaire sur la religion, parmi les nombreuses lettres que j'ai reçues figurait celle-ci, d'une femme honnête et brillante à l'évidence :

J'ai fréquenté une école catholique dès l'âge de cinq ans, et j'y ai été endoctrinée par des bonnes sœurs qui maniaient la lanière de cuir, le bâton et la canne. Entre dix et vingt ans, j'ai lu Darwin, et ce qu'il disait sur l'évolution était parfaitement en phase avec la partie logique de mon esprit. Pourtant, j'ai traversé ma vie, tiraillée et en proie à une peur profonde du feu de l'enfer qui m'envahit très souvent. J'ai suivi une psychothérapie qui m'a permis de régler certains de mes problèmes plus anciens, mais pas de surmonter cette peur profonde. Aussi, je vous écris pour vous demander de m'envoyer le nom et l'adresse de la thérapeute que vous avez interviewée dans l'émission de cette semaine et qui traite cette peur particulière.

J'ai été ému par sa lettre et (en faisant taire un bref regret ignoble qu'il n'y ait pas d'enfer où aillent ces bonnes sœurs) je lui ai répondu qu'elle devait faire confiance à sa raison, ce merveilleux talent qu'elle possédait à l'évidence – alors que bien des gens n'ont pas cette chance. Je pense que dans l'horreur extrême de l'enfer décrite par les prêtres et les religieuses, l'exagération vise à compenser l'invraisemblance.

Si l'enfer était vraisemblable, il suffirait qu'il soit modérément désagréable pour avoir un pouvoir dissuasif. Ayant si peu de chances d'être vrai, il faut qu'il paraisse particulièrement effroyable pour compenser son invraisemblance et rester dissuasif. J'ai aussi mis cette dame en contact avec Jill Mytton, la thérapeute dont elle parlait, une femme charmante et profondément sincère que j'avais interviewée. Elle-même avait été élevée dans une secte plus odieuse que d'ordinaire, les Exclusive Brethren [Frères de Plymouth, ou Frères exclusifs] : si déplaisante qu'un site Web, www.peebs.net, est même entièrement consacré à s'occuper de ceux qui s'en sont échappés.

Jill Mytton elle-même a été élevée dans la frayeur de l'enfer, elle s'est échappée, adulte, du christianisme, et maintenant elle conseille et aide d'autres personnes qui ont subi dans l'enfance les mêmes traumatismes : « Si je repense à mon enfance, c'est une enfance dominée par la peur. Et c'était la peur de la désapprobation dans le présent, mais aussi de la damnation éternelle. Et pour un enfant, les images du feu de l'enfer et des grincements de dents sont en fait bien réelles. Elles ne sont nullement métaphoriques. » Je lui ai ensuite demandé de dire clairement ce qu'on lui avait dit sur l'enfer quand elle était petite, et sa réponse en fin de compte a été aussi émouvante que son visage expressif pendant la longue hésitation qui a précédé sa réponse : « C'est étrange, n'est-ce pas ? Après tout ce temps, il a toujours la capacité de... m'affecter... quand vous... quand vous me posez cette question. L'enfer est un endroit terrifiant. C'est être complètement rejeté de Dieu. C'est un jugement complet, il y a

un vrai feu réel, un vrai tourment, une vraie torture, et cela continue pour toujours, si bien qu'il n'y a pas de répit. »

Elle a poursuivi en me parlant du groupe de soutien qu'elle anime pour ceux qui se sont évadés d'une enfance semblable à la sienne, et elle a souligné combien il est difficile pour beaucoup d'entre eux d'en sortir « Le processus de la séparation est extraordinairement difficile. C'est vrai, vous laissez derrière vous tout un réseau social, tout un système dans lequel vous avez pratiquement été élevé, vous laissez derrière vous un système de croyances auquel vous avez adhéré pendant des années. Très souvent, vous quittez des familles et des amis... Vous n'existez plus vraiment pour eux. » J'ai pu lui citer en écho ma propre expérience fondée sur les lettres de personnes vivant en Amérique et disant qu'après avoir lu mon livre, elles avaient abandonné leur religion. Ce qui est déconcertant, c'est que beaucoup ajoutent qu'elles n'osent pas le dire à leur famille ou que, quand elles l'on fait, les conséquences ont été terribles. La lettre qui suit est typique. Elle vient d'un jeune étudiant en médecine américain :

J'ai ressenti le besoin urgent de vous adresser un courriel car je partage votre idée sur la religion, idée qui, comme vous le savez sûrement, a pour effet de vous isoler. J'ai grandi dans une famille chrétienne, et même si l'idée de religion ne m'a jamais beaucoup convaincu, ce n'est que récemment que j'ai trouvé la force d'en parler à quelqu'un. Ce quelqu'un était ma petite amie, et elle en a été... horrifiée. Je réalise ce qu'une déclaration d'athéisme a pu avoir de choquant, mais maintenant, on dirait qu'elle me voit comme une tout autre personne. Elle dit qu'elle ne peut pas me faire confiance parce que mes principes moraux ne viennent pas de Dieu. Je ne sais pas si nous allons surmonter ça, et je ne tiens pas particulièrement à faire part de mes convictions à d'autres personnes proches de moi car je crains la même réaction de dégoût. [...] Je n'attends pas de réponse. Je ne vous écris que parce que j'espérais que vous me

comprendriez et que vous partageriez ma frustration. Imaginez ce que c'est que de perdre quelqu'un que vous aimez et qui vous aimait, pour une question de religion. En dehors du fait que je suis maintenant à ses yeux un païen sans Dieu, nous étions parfaitement faits l'un pour l'autre. Cela me rappelle que vous avez dit que les gens font des folies au nom de leur foi. Merci de m'avoir écouté.

J'ai répondu à ce malheureux jeune homme en lui faisant observer que si sa petite amie avait découvert quelque chose sur lui, lui aussi avait découvert quelque chose sur elle. Était-elle vraiment assez bonne pour lui ? J'en doutais.

J'ai déjà parlé de l'actrice comique américaine Julia Sweeney et de sa lutte obstinée et pleine d'un humour attachant pour trouver dans la religion des aspects qui la rachètent et qui sauvent le Dieu de son enfance de ses doutes grandissants d'adulte. Sa recherche a fini par aboutir de façon heureuse, et elle est maintenant partout un modèle admirable pour les jeunes athées. Le dénouement est peut-être la scène la plus émouvante de son spectacle *Letting Go of God*. Elle a tout essayé. Et puis...

Je rentrais du bureau chez moi par l'arrière de la maison quand j'ai réalisé qu'il y avait cette toute petite voix qui murmurait dans ma tête.

Je ne sais pas bien depuis combien de temps elle était là, mais elle est montée tout à coup d'un décibel. Elle murmurait « Dieu n'existe pas ». Et j'ai essayé de l'ignorer. Mais elle a parlé un tout petit peu plus fort. « Dieu n'existe pas. Dieu n'existe pas. *Oh mon Dieu, Dieu n'existe pas.* »

Et j'ai frissonné. J'ai eu l'impression de glisser du radeau.

Et puis j'ai pensé : « Mais je ne peux pas. Je ne sais pas si je *peux* ne pas croire en Dieu. J'ai besoin de Dieu. C'est-à-dire que nous avons un passé... »

« Mais je ne sais pas comment ne pas croire en Dieu. Je ne sais pas comment vous faites. Comment est-ce que vous vous levez, comment est-ce que vous passez toute la journée ? » J'avais l'impression d'avoir perdu l'équilibre...

J'ai pensé : « OK, on se calme. On essaie juste un instant les lunettes pour ne pas croire en Dieu, juste une seconde. On met juste les lunettes "pas-de-Dieu" pour un rapide coup d'œil autour de soi, et on les jette aussitôt. » Et je les ai mises et j'ai regardé autour de moi.

Je suis gênée de dire qu'au début j'avais la tête qui tournait. En fait j'ai eu cette pensée : « Eh bien, comment la Terre reste-t-elle à sa place dans le ciel ? Vous dites qu'on avance seulement à toute vitesse dans l'espace ? C'est si vulnérable ! » Je voulais m'esquiver en courant et rattraper la Terre quand elle est tombée de l'espace dans mes mains.

Et puis je me suis rappelé : « Ah oui, la gravité et la cinétique angulaire vont continuer à nous faire tourner autour du Soleil pendant probablement très, très longtemps. »

Quand j'ai vu *Letting Go of God* dans un théâtre de Los Angeles, j'ai été profondément ému par cette scène. En particulier quand Julia a poursuivi en nous racontant la réaction de ses parents devant un article de journal qui annonçait sa guérison.

Le premier appel que j'ai reçu de ma mère tenait plutôt du hurlement. « Athée ? ATHÉE ?!?! »

Mon père m'a appelée en me disant : « Tu as trahi ta famille, ton école, ta ville. » C'était comme si j'avais vendu des secrets aux Russes. Tous deux ont dit qu'ils ne me parleraient plus. Mon père a dit : « Je ne veux même pas que tu viennes à mon enterrement. » Après avoir raccroché, j'ai pensé : « Essaie un peu de m'arrêter. »

Le talent de Julia consiste en partie en ce qu'elle vous fait pleurer et rire en même temps :

Je pense que mes parents avaient été modérément déçus quand j'avais dit que je ne croyais plus en Dieu, mais être *athée*, c'était une tout autre chose.

L'ouvrage de Dan Barker, *Losing Faith in Faith : From Preacher to Atheist* [Perdre la foi dans la foi : du prêcheur à l'athée] est l'histoire de sa conversion progressive, qui a fait

passer le pasteur fondamentaliste dévot et le prêcheur itinérant zélé à l'athée solide et sûr de lui qu'il est aujourd'hui. Ce qui est significatif, c'est que Barker a continué sur sa lancée à prêcher le christianisme pendant un certain temps après être devenu athée car c'était le seul métier qu'il connaissait et qu'il se sentait pris dans un réseau d'obligations sociales. Il connaît maintenant beaucoup d'autres Américains qui sont dans la même position que lui auparavant, mais qui ne se sont confiés qu'à lui après avoir lu son livre. Ils n'osent pas admettre leur athéisme, même devant leur famille, car ils prévoient une terrible réaction. L'histoire de Barker a eu une conclusion plus heureuse. Au début, ses parents ont été profondément et atrocement choqués. Mais ils l'ont écouté s'expliquer calmement, puis ils ont fini par devenir athées eux-mêmes.

Deux professeurs d'une même université américaine m'ont écrit séparément au sujet de leurs parents. Le premier disait que sa mère était inconsolable car elle avait peur pour l'âme immortelle de son fils. Le second disait que son père regrettait qu'il soit né, persuadé que son fils allait passer l'éternité en enfer. Ce sont là deux professeurs d'université qui ont fait des études supérieures très poussées, sûrs de leur savoir et de leur maturité, et ayant vraisemblablement dépassé leurs parents dans tous les domaines de l'intellect, et pas juste dans celui de la religion. Imaginez seulement ce que doit être cette épreuve pour les individus moins solides intellectuellement, moins érudits et moins formés à la rhétorique que ces deux professeurs ou que Julia Sweeney, quand ils doivent défendre

leur position devant des membres entêtés de leur famille. Et ce qu'elle a dû être pour beaucoup de patients de Jill Mytton.

Un peu plus tôt dans notre conversation à la télévision, Jill avait décrit ce type d'éducation religieuse comme une forme de maltraitance mentale, et j'étais revenu sur ce point en disant ceci : « Vous utilisez l'expression de maltraitance religieuse. Si vous deviez comparer la maltraitance qui consiste à élever un enfant pour qu'il croie vraiment à l'enfer [...], comment à votre avis cela pourrait-il se comparer à la maltraitance sexuelle en termes de traumatisme ? » Elle m'a répondu : « C'est une question très difficile. [...] Je pense qu'en fait il y a beaucoup de similitudes, car il s'agit d'abus de confiance ; il s'agit de dénier à l'enfant le droit de se sentir libre, ouvert, et capable d'appréhender le monde de façon normale [...], c'est une forme de dénigrement ; c'est dans les deux cas une forme de déni du vrai moi. »

Plaidoyer pour les enfants

Mon collègue le psychologue Nicholas Humphrey a employé l'expression « des bâtons et des pierres » pour introduire sa conférence pour Amnesty International en 1997 [\[12\]](#). Il a commencé par dire que cette expression n'est pas toujours vraie, citant le cas des adeptes du vaudou haïtien qui meurent, semble-t-il, d'un certain effet psychosomatique de la terreur, quelques jours après qu'on leur a jeté un « sort » maléfique. Il a alors demandé si Amnesty International, à qui était destinée la série de conférences dans laquelle il intervenait, ne devrait pas faire une campagne contre les paroles ou les publications

blessantes ou traumatisantes. La réponse a été un non catégorique à ce type de censure en général : « La liberté de parole est une liberté trop précieuse pour qu'on y touche. » Mais en restant sourd à l'indignation de son moi libéral, il a plaidé pour une exception importante : pour défendre la censure dans le cas particulier de

l'éducation morale et religieuse, en particulier l'éducation que l'enfant reçoit à la maison, où les parents ont le droit – voire le devoir – de décider pour leurs enfants de ce qui est considéré comme le vrai et le faux, le bien et le mal. Les enfants, comme je vais vous le dire, ont le droit humain de ne pas avoir l'esprit handicapé par l'exposition aux idées néfastes d'autres personnes, quelles que soient ces autres personnes. En ce sens, les parents ne sont pas autorisés par droit divin à inculquer à leurs enfants la culture qui leur chante : ils n'ont pas le droit de limiter l'horizon des connaissances de leurs enfants, de les élever dans une atmosphère de dogme et de superstition, ou d'insister pour qu'ils suivent les voies étroites et bien tracées de leur propre religion.

En résumé, les enfants ont le droit de ne pas avoir l'esprit embrouillé par des inepties et, en tant que société, notre devoir est de les en protéger. Ainsi, nous ne devons pas plus permettre aux parents d'apprendre à leurs enfants à croire, par exemple, à la vérité littérale de la Bible ou que les planètes règlent leur existence, que de leur faire sauter les dents à coups de poing, ou de les enfermer dans un donjon.

Évidemment, une affirmation aussi forte a besoin d'être fortement justifiée, et les objections n'ont pas manqué. Ce qui est absurde n'est-il pas une question d'opinion ? Est-ce que la science orthodoxe n'a pas été chamboulée suffisamment souvent pour nous rappeler à la prudence ? Les scientifiques pensent peut-être qu'il est absurde d'enseigner l'astrologie et la vérité littérale de la Bible, mais il en est d'autres qui pensent le contraire, alors n'ont-ils pas le droit de l'apprendre à leurs enfants ? N'est-ce pas le même abus d'autorité que de vouloir enseigner la science aux enfants ?

Je sais gré à mes parents d'avoir adopté l'idée qu'il ne faut pas tant apprendre aux enfants *quoi* penser que *comment* penser. Si après avoir été honnêtement et correctement mis en face de toutes les preuves scientifiques, ils décident, adultes, que la Bible est vraie au pied de la lettre ou que le mouvement des planètes règle leur vie, c'est leur droit. L'important, c'est que c'est *leur* droit de décider de ce qu'ils vont penser, et pas le droit des parents de le leur imposer de force. Et ce point, bien sûr, est particulièrement important quand on pense que les enfants deviennent les parents de la génération suivante, où ils seront en mesure de transmettre l'endoctrinement dans lequel ils ont été moulés, quel qu'il soit.

Humphrey dit que, tant que les enfants sont jeunes et vulnérables, ayant besoin d'être protégés, la tutelle vraiment morale consiste à essayer honnêtement d'anticiper ce qu'ils *choisiraient* pour eux-mêmes s'ils étaient assez grands pour le faire. Il cite de façon émouvante l'exemple d'une jeune Inca dont les restes remontant à cinq cents ans ont été retrouvés gelés dans les montagnes du Pérou en 1995. D'après l'anthropologue qui l'a découverte, elle avait été victime d'un sacrifice rituel. D'après Humphrey, un documentaire sur cette « demoiselle de glace » a été diffusé à la télévision. Les téléspectateurs étaient invités

à s'émerveiller de l'engagement spirituel des prêtres incas, et à partager avec la jeune fille dans son dernier voyage sa fierté et son émoi d'avoir été choisie pour cet insigne honneur d'être sacrifiée. Le message de cette émission de télévision était en effet que la pratique du sacrifice humain était dans son genre une invention culturelle superbe – un joyau de plus sur la couronne du multiculturalisme, si vous voulez.

Humphrey est scandalisé, et moi aussi.

Mais comment quelqu'un peut-il seulement oser suggérer cela ? Comment ose-t-il nous inviter – nous, dans notre salon, à regarder la télévision – à nous sentir édifiés en contemplant un assassinat rituel : l'assassinat d'un enfant désarmé par un groupe de vieillards ignorants, stupides, bouffis d'orgueil et superstitieux ? Comment osent-ils nous inviter à trouver un enrichissement personnel dans la contemplation d'un acte immoral envers un autre ?

Là encore, le lecteur libéral et honnête peut se sentir mal à l'aise. Immoral selon nos critères, c'est certain, et stupide, mais qu'en est-il des critères des Incas ? Pour les Incas, ce sacrifice était sûrement un acte moral et pas le moins du monde stupide, sanctionné par tout ce qu'ils tenaient pour sacré. Cette petite fille, à n'en pas douter, croyait en toute bonne foi à la religion dans laquelle elle avait été élevée. Qui sommes-nous pour employer ce mot d'« assassinat » en jugeant les prêtres incas selon nos critères plutôt que selon les leurs ? Peut-être cette fille était-elle transportée de joie à l'idée de son destin : peut-être croyait-elle vraiment qu'elle allait aller tout droit au paradis éternel, réchauffée par la compagnie radieuse du dieu Soleil. Ou bien – cela paraît bien plus probable – peut-être hurlait-elle de terreur.

L'idée de Humphrey – et la mienne – c'est que, victime consentante ou non, il y a une très forte raison pour supposer qu'elle n'aurait pas été consentante si elle avait eu pleinement connaissance des faits réels. Par exemple, imaginez qu'elle ait su qu'en fait le Soleil est une boule d'hydrogène, de chaleur supérieure à un million de degrés Kelvin, qui se convertit en hélium par fusion nucléaire, et qu'il s'est formé à l'origine d'un disque de gaz à partir duquel s'est aussi condensé le reste du

système solaire, dont la Terre... Vraisemblablement, alors, elle ne l'aurait pas adoré comme un dieu, et cela aurait changé sa perspective d'être sacrifiée pour l'adorer.

On ne peut reprocher aux prêtres incas leur ignorance, et on pourrait peut-être trouver dur de les juger stupides et bouffis d'orgueil. Mais on peut leur reprocher d'imposer leurs propres croyances à un enfant trop jeune pour décider d'adorer le soleil ou pas. L'autre idée de Humphrey est qu'on peut reprocher aux producteurs actuels de documentaires, et à nous, leurs spectateurs, de voir de la beauté dans la mort de cette petite fille – d'y voir « une chose qui enrichit *notre* culture collective ». On ne cesse de voir partout la même tendance à glorifier le pittoresque des habitudes religieuses ethniques et à justifier les cruautés qui sont commises en leur nom. Cela provoque des cas de conscience déchirants chez les honnêtes libéraux qui, d'un côté, ne peuvent pas supporter la souffrance et la cruauté et, de l'autre, ont été entraînés par les post-modernistes et les relativistes à respecter les autres cultures autant que la leur. L'excision des filles est sans aucun doute odieusement douloureuse, elle détruit le plaisir sexuel de la femme (à vrai dire, c'est probablement son but inavoué), et une moitié de l'esprit libéral veut en abolir la pratique. Mais l'autre moitié « respecte » les cultures ethniques et considère que nous ne devons pas nous en mêler s'« ils » veulent mutiler « leurs » filles [13]. Le problème est, bien sûr, que « leurs » filles appartiennent en réalité à elles-mêmes, et qu'il ne faut pas ignorer ce qu'elles veulent. Et si une fille dit vouloir être excisée ? C'est plus compliqué mais est-ce que, avec le recul du temps, quand elle sera une adulte bien informée, elle ne le

regretterait pas ? Humphrey montre bien qu'aucune femme adulte ayant d'une façon ou d'une autre échappé à l'excision quand elle était petite ne demande d'elle-même cette opération plus tard dans sa vie.

Après avoir étudié les amish et leur droit d'élever « leurs propres » enfants à « leur » façon, Humphrey est cinglant sur notre enthousiasme en tant que société à

maintenir la diversité culturelle. D'accord, vous allez peut-être dire, il est dur pour un enfant de chez les amish, les hassidim ou les gitans d'être modelé par ses parents selon leurs us et coutumes, mais au moins le résultat est que ces traditions culturelles fascinantes subsistent. Est-ce que toute notre civilisation n'en serait pas appauvrie si elles devaient disparaître ? Il est peut-être regrettable qu'il faille sacrifier des individus pour maintenir cette diversité. Mais c'est comme ça, c'est le prix que nous payons en tant que société. Sauf que, je me sens obligé de vous le rappeler, ce n'est pas nous qui payons, ce sont *eux*.

Cette question a éclaté au grand jour en 1972, quand la Cour suprême des États-Unis a légiféré sur une affaire qui a fait jurisprudence, Wisconsin *versus* Yoder, concernant le droit des parents de retirer leurs enfants de l'école pour des motifs religieux. Les amish vivent en communautés fermées dans différentes parties des États-Unis, parlant en général un dialecte allemand, le néerlandais pennsylvanien, et évitant plus ou moins l'électricité, les moteurs à combustion interne, les fermetures à glissière, et autres manifestations de la vie moderne. À vrai dire, c'est pour l'œil d'aujourd'hui un spectacle quelque peu pittoresque et séduisant que celui d'un îlot de la vie au XVII^e siècle. Est-ce que cela ne mérite pas d'être conservé au nom de l'enrichissement de la diversité humaine ? Et la seule manière de la préserver, c'est de

permettre aux amish d'élever leurs enfants à leur façon, et de les protéger de l'influence corruptrice de la modernité. Mais, va-t-on sûrement demander, est-ce que les enfants eux-mêmes ont leur mot à dire dans cette histoire ?

La Cour suprême a été appelée à se prononcer en 1972, quand des parents amish du Wisconsin ont retiré leurs enfants de la *high school*. L'idée même de poursuivre ses études au-delà d'un certain âge, et en particulier l'enseignement scientifique, était contraire aux valeurs religieuses des amish. L'État du Wisconsin fit un procès aux parents au motif que leurs enfants étaient privés de leur droit à l'instruction. Après être passée de tribunaux en tribunaux, l'affaire a fini par arriver à la Cour suprême qui a décidé à la majorité (à 6 contre 1) en faveur des parents [14]. L'opinion de la majorité, rédigée par le président de la Cour Warren Burger, disait notamment ceci : « Comme le montrent les actes de la délibération, l'assistance obligatoire à l'école jusqu'à l'âge de seize ans pour les enfants amish comporte un risque réel de saper la communauté et les pratiques religieuses des amish telles qu'elles existent aujourd'hui ; ils doivent ou bien abandonner leurs croyances et s'assimiler dans la société dans son ensemble, ou bien être forcés d'émigrer dans une autre région plus tolérante. »

L'opinion minoritaire du juge William O. Douglas était que les enfants eux-mêmes auraient dû être consultés. Est-ce qu'ils voulaient vraiment abrégé leurs études ? À vrai dire, est-ce qu'ils voulaient vraiment rester dans la religion amish ? Nicholas Humphrey serait allé plus loin. Même si l'on avait

interrogé ces enfants et qu'ils avaient exprimé une préférence pour la religion amish, peut-on supposer qu'ils auraient répondu ainsi s'ils avaient été instruits et informés des alternatives qui existaient ? Pour que ce soit plausible, n'y aurait-il pas des exemples de jeunes du monde extérieur qui votent avec leurs pieds et rejoignent volontairement les amish ? Le juge Douglas est allé plus loin dans une direction légèrement différente. Il ne voyait pas de raison particulière pour donner aux idées *religieuses* des parents un statut spécial pour décider jusqu'où ils devaient être autorisés à priver d'instruction leurs enfants. Si la religion est un motif d'exemption, certaines croyances séculières ne pourraient-elles pas aussi y prétendre ? La majorité de la Cour suprême a établi un parallèle avec certaines valeurs positives des ordres monastiques, dont on peut dire que la présence dans notre société l'enrichit. Mais, comme le fait remarquer Humphrey, il y a une différence cruciale. Les moines entrent volontairement et de leur plein gré dans la vie monastique. Les enfants amish, eux, n'ont jamais été volontaires pour être amish ; ils sont nés dans cette communauté et ils n'ont pas eu le choix.

Il y a quelque chose d'inhumain et de condescendant à vous couper le souffle dans le fait de sacrifier quelqu'un, et en particulier des enfants, sur l'autel de la « diversité » et de cette vertu consistant à préserver une grande variété de traditions religieuses. Nous autres, nous sommes heureux avec nos voitures et nos ordinateurs, nos vaccins et nos antibiotiques. Mais vous, petites gens pittoresques avec vos bonnets et vos braies, vos carrioles à cheval, votre dialecte archaïque et vos cabinets en terre battue, vous enrichissez nos

vies. Bien sûr qu'il faut vous permettre de piéger vos enfants avec vous dans vos vieilleries du XVII^e siècle, sinon nous perdriions irrémédiablement quelque chose : un élément de la merveilleuse diversité de la culture humaine. Une petite partie de moi peut apprécier, mais la plus grande partie en a vraiment la nausée.

Scandale dans l'enseignement

Le Premier ministre de mon pays, Tony Blair, a invoqué la « diversité » quand il a été mis au défi à la Chambre par la députée Jenny Tonge de justifier que l'État subventionne une école du nord-est de l'Angleterre qui (c'est presque unique en Grande-Bretagne) enseigne le créationnisme littéral de la Bible. M. Blair a répondu qu'il serait regrettable que des préoccupations sur ce sujet doivent intervenir dans notre objectif d'avoir « un système scolaire aussi diversifié que celui que nous sommes en mesure d'avoir [15] ». L'école en question, Emmanuel College à Gateshead, est une des « city academies » [écoles privées de la ville] dont la fondation est due à une fière initiative du gouvernement Blair. Les riches bienfaiteurs sont incités à verser une somme d'argent relativement modeste (2 millions de livres dans le cas d'Emmanuel), moyennant quoi l'établissement reçoit du gouvernement une somme beaucoup plus importante (20 millions de livres pour l'école, plus les coûts de fonctionnement et les salaires à perpétuité), et le bienfaiteur a le droit de contrôler l'éthique de l'école, la nomination de la majorité des membres du conseil d'établissement, la politique

d'exclusion ou d'admission des élèves, et bien d'autres choses encore.

Le bienfaiteur d'Emmanuel à 10 % est Sir Peter Vardy, un riche marchand de voitures qui a le désir honorable de donner aux enfants d'aujourd'hui l'éducation qu'il aurait voulu avoir, et celui moins honorable de leur inculquer ses convictions religieuses personnelles [16]. Vardy s'est malheureusement laissé entraîner par une clique d'enseignants fondamentalistes inspirés des Américains, sous la direction de Nigel McQuoid, qui fut un temps directeur d'Emmanuel, et est maintenant directeur de tout un consortium d'écoles de Vardy. On peut juger du niveau de compréhension scientifique de McQuoid par sa conviction que le monde a moins de dix mille ans, et par cette citation : « Mais penser que nous avons simplement évolué à partir d'un bang et que nous étions des singes, cela paraît incroyable quand on regarde la complexité du corps humain. [...] Si vous dites aux enfants qu'il n'y a pas de but dans leur vie – qu'ils ne sont qu'une mutation chimique –, ce n'est pas ça qui va leur donner une bonne opinion d'eux-mêmes [17]. »

Aucun scientifique n'a jamais dit qu'un enfant est une « mutation chimique ». L'utilisation de cette expression dans ce contexte est une ineptie d'illettré, du même acabit que les déclarations du « Bishop » Wayn Malcolm, le chef de l'église de la Christian Life City de Hackney, à l'est de Londres, qui, d'après le *Guardian* du 18 avril 2006, « conteste les preuves scientifiques de l'évolution ». On peut mesurer ce que Malcolm comprend des preuves qu'il conteste quand il dit : « Il y a

clairement dans les collections de fossiles une absence des niveaux intermédiaires du développement. Si une grenouille devenait un singe, ne devrait-on pas avoir des tas de greninges ? »

Bref, comme la science n'a pas l'air d'être la matière forte de McQuoid non plus, il faudrait en toute justice se tourner plutôt vers son chef de département des sciences, Stephen Layfield. Le 21 septembre 2001, M. Layfield a donné une conférence à Emmanuel College sur « L'enseignement de la science : perspective biblique ». Le texte de cette conférence a été publié sur un site chrétien (www.christian.org.uk). Mais vous ne l'y trouverez plus maintenant. Le Christian Institute l'a retiré le jour même où j'ai attiré l'attention sur lui dans un article du *Daily Telegraph* du 18 mars 2002, où je l'ai soumis à une dissection critique [18]. Il est cependant difficile de supprimer définitivement quelque chose sur Internet. La rapidité des moteurs de recherche vient en partie de ce qu'ils gardent des caches d'information qui, une fois les originaux supprimés, persistent un certain temps sans que l'on puisse intervenir. Un journaliste britannique vigilant, Andrew Brown, correspondant en chef des questions religieuses à l'*Independent*, a vite repéré la conférence de Layfield, l'a téléchargée depuis le cache de Google, et l'a publiée sans qu'on puisse le supprimer sur son propre site Web, <http://www.darwinwars.com/lunatic/liars/layfield.html>. Vous remarquerez que les mots choisis par Brown pour l'URL sont à eux seuls assez amusants. Ils perdent cependant leur capacité d'amuser quand on regarde le contenu de la conférence elle-même.

Disons en passant que, quand un lecteur curieux a écrit à Emmanuel College pour demander pourquoi la conférence avait été retirée du site Web, il a reçu de l'école cette réponse hypocrite, elle aussi conservée par Andrew Brown :

Emmanuel College a été au centre d'un débat sur l'enseignement de la création à l'école. Au niveau pratique, Emmanuel College a reçu une énorme quantité d'appels de la presse. Cela a pris au principal et aux directeurs supérieurs du College une quantité de temps considérable. Toutes ces personnes ont d'autres choses à faire. Pour les aider, nous avons temporairement retiré de notre site une conférence de Stephen Layfield.

Évidemment, les officiels de l'école ont dû être trop occupés à expliquer aux journalistes leur position sur l'enseignement du créationnisme. Mais alors, pourquoi avoir retiré de leur site le texte d'une conférence qui fait précisément cela, et auquel ils auraient pu renvoyer les journalistes, ce qui leur aurait économisé beaucoup de temps ? Non, ils ont retiré la conférence de leur directeur scientifique parce qu'ils ont reconnu qu'ils avaient quelque chose à cacher. Le paragraphe qui suit est extrait du début de sa conférence :

Disons donc dès le départ que nous rejetons la notion qui a été rendue célèbre, peut-être involontairement, par Francis Bacon au XVII^e siècle, selon laquelle il y a « deux Livres » (le Livre de la nature et les Écritures) qui peuvent être explorés indépendamment à la recherche de la vérité. Bien plutôt, nous nous en tenons fermement à la seule proposition que Dieu a dictée avec autorité et très clairement dans les pages de l'Écriture sainte. Si fragile, démodée ou naïve que puisse ostensiblement paraître cette affirmation, surtout dans une culture moderne imbibée de télévision et incroyante, nous pouvons être sûrs que c'est une assise suffisamment solide pour qu'on puisse se fonder et construire sur elle.

Oui, vous pouvez continuer à vous pincer, vous ne rêvez pas. Il ne s'agit pas d'un quelconque prêcheur dans une tente en Alabama, mais du chef du département des sciences d'une école où le gouvernement britannique déverse beaucoup d'argent, et qui fait la fierté et la joie de Tony Blair. Chrétien dévot lui-même, M. Blair a présidé en 2004 à l'inauguration d'une des dernières additions au parc des écoles de Vardy [19]. La diversité est peut-être une vertu, mais là, elle a tourné à la folie.

Layfield se met à examiner en détail la comparaison entre la science et l'Écriture, concluant chaque fois qu'il semble y avoir un conflit qu'il faut préférer l'Écriture. Observant que la science de la Terre est maintenant au programme national, Layfield dit : « Il semblerait particulièrement prudent pour tous ceux qui traitent cet aspect du cours qu'ils se familiarisent avec les articles sur la géologie du Déluge de Whitcomb & Morris. » Oui, la « géologie du Déluge » a bien le sens que vous pensez. C'est bien de l'arche de Noé qu'il s'agit ici. L'arche de Noé ! – quand les enfants pourraient apprendre ce fait stupéfiant que l'Afrique et l'Amérique du Sud étaient soudées autrefois puis se sont éloignées à la vitesse où poussent les ongles. Voici aussi ce que dit Layfield (chef du département des sciences) sur le déluge de Noé pour expliquer le caractère rapide et récent de phénomènes qui, d'après les vraies preuves de la géologie, ont pris des centaines de millions d'années :

Nous devons intégrer dans notre grand paradigme géophysique l'historicité d'une inondation à l'échelle mondiale telle qu'elle est décrite dans la Genèse, 6-10. Si le récit biblique est incontestable et que les

généalogies énumérées (comme dans la Genèse 5, les Chroniques 1, Matthieu 1 et Luc 3) sont complètes, on calcule que cette catastrophe mondiale a nécessairement eu lieu dans un passé relativement récent. Ses effets se voient partout à profusion. La principale preuve réside dans les roches sédimentaires pleines de fossiles, dans les énormes réserves d'hydrocarbures (charbon, pétrole et gaz), et dans les récits « légendaires » où figure cette grande inondation commune à différentes populations tout autour du monde. La faisabilité de maintenir une arche pleine de créatures représentatives pendant un an jusqu'à ce que les eaux se soient suffisamment retirées a été bien étudiée, notamment par John Woodmorrappé.

En un sens, ces propos sont encore pires que les déclarations d'ignares tels que Nigel McQuoid ou de Bishop Wayne Malcolm que j'ai cités plus haut, car Layfield a eu une formation scientifique. Voici encore un passage étonnant :

Comme nous l'avons dit au début, les chrétiens considèrent avec d'excellentes raisons que les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament sont un guide fiable précisément sur ce que nous devons croire. Ce ne sont pas simplement des documents religieux. Elles nous donnent de l'histoire de la Terre un récit véridique qu'il est dangereux d'ignorer.

L'implication que les Écritures donnent une explication littérale de l'histoire géologique ferait faire la grimace à tout théologien qui se respecte. Avec mon ami Richard Harries, évêque d'Oxford, nous avons adressé à Tony Blair une lettre commune qui a été ratifiée par huit évêques et neuf scientifiques de haut niveau [20]. Ces neuf scientifiques étaient le président de la Royal Society à l'époque (auparavant premier conseiller scientifique de Tony Blair), les deux secrétaires de la Royal Society pour la biologie et pour la physique, l'Astronomer Royal (actuel président de la Royal Society), le directeur du Natural History Museum, et Sir David

Attenborough, l'homme peut-être le plus respecté de Grande-Bretagne. Au nombre des évêques figuraient un catholique romain et sept anglicans – dirigeants religieux chevronnés des quatre coins de l'Angleterre. Nous avons reçu du bureau du Premier ministre une réponse banale et qui ne répondait pas à la question, parlant des bons résultats de l'école aux examens et des bons rapports d'inspection émanant de l'agence officielle de l'inspection des écoles, l'OFSTED. Il ne semble pas qu'il soit venu à l'idée de M. Blair que si les inspecteurs de l'OFSTED font un rapport dithyrambique sur une école dont le chef du département des sciences enseigne que tout l'univers a débuté après la domestication du chien, il pourrait seulement y avoir une toute petite faille dans les critères de l'inspection nationale.

La section peut-être la plus préoccupante de la conférence de Stephen Layfield est sa conclusion « Que peut-on faire ? », où il aborde les tactiques à employer par les professeurs désireux d'introduire le fondamentalisme chrétien dans les cours de sciences. Par exemple, il exhorte les enseignants de sciences à

noter chaque instance où un paradigme de l'évolution ou de l'ancienneté de la Terre (des millions ou des milliards d'années) est cité explicitement ou sous-entendu dans un manuel, dans une question d'examen ou par un visiteur, et faire observer courtoisement que cette affirmation peut être faillible. Chaque fois que c'est possible, nous devons donner l'explication biblique alternative (toujours meilleure) de cette donnée. Nous verrons en temps utile quelques exemples en physique, en chimie et en biologie.

Le reste de la conférence de Layfield n'est rien moins qu'un manuel de propagande, une ressource pour les enseignants croyants de biologie, de chimie et de physique qui désirent,

tout en restant dans le champ des directives des programmes nationaux, miner l'enseignement des sciences fondées sur les faits réels et le remplacer par l'Écriture biblique.

Le 15 avril 2006, James Naughtie, qui compte parmi les présentateurs les plus chevronnés de la BBC, a interviewé Sir Peter Vardy à la radio. Le sujet principal de cette interview était une enquête de police sur des allégations, niées par Vardy, que des pots-de-vin (titres de chevalier et anoblissements) avaient été proposés par le gouvernement Blair à des hommes riches pour les amener à souscrire au projet des *académies de ville*. Naughtie a aussi interrogé Vardy sur la question du créationnisme, et Vardy a nié catégoriquement qu'Emmanuel défende auprès des élèves l'idée créationniste de la jeunesse de la Terre. De son côté, un étudiant d'Emmanuel, Peter French, a affirmé aussi catégoriquement [20] : « On nous a enseigné que la Terre était âgée de six mille ans [21]. » Qui dit la vérité ici ? Eh bien, nous ne savons pas, mais la conférence de Layfield montre assez franchement sa politique de l'enseignement des sciences. Est-ce que Vardy n'a jamais lu le manifeste très explicite de Layfield ? Est-ce qu'il ne sait vraiment pas de quoi son chef du département des sciences a été capable ? Peter Vardy a fait sa fortune en vendant des voitures d'occasion. Seriez-vous prêt à lui en acheter une ? Et est-ce que, comme Tony Blair, vous seriez prêt à lui vendre une école pour dix pour cent de son prix – en lui offrant par-dessus le marché de payer toutes ses dépenses de fonctionnement ? Soyons charitables envers Blair en supposant que lui du moins n'a pas lu la conférence de

Layfield. Je suppose que c'est trop espérer que son attention soit attirée maintenant sur ce document.

Le directeur McQuoid a présenté un plaidoyer de ce qu'il considérait clairement comme l'ouverture d'esprit de son école ; c'est un chef-d'œuvre de suffisance condescendante :

Le meilleur exemple que je peux donner pour décrire cette école, c'est une conférence de philosophie que je donnais en classe de sixième. Shaquille était assis là, et il dit : « Le Coran est exact et il dit vrai. » Et Clare, là-bas, dit : « Non, c'est la Bible qui dit vrai. » Nous avons donc parlé des similitudes entre ce qu'ils disent et les points sur lesquels ils sont en désaccord. Et nous sommes convenus qu'ils ne pouvaient pas avoir raison tous les deux. Et j'ai fini par dire : « Désolé, Shaquille, tu te trompes, c'est la Bible qui dit vrai. » Et il a dit : « Désolé, M^r McQuoid, vous vous trompez, c'est le Coran. » Et ils sont allés déjeuner en poursuivant leur discussion. C'est ce que nous voulons. Nous voulons que les enfants sachent pourquoi il se trouve qu'ils croient ce qu'ils croient, et qu'ils le défendent [22].

Quel charmant tableau ! Shaquille et Clare sont allés déjeuner ensemble, chacun défendant vigoureusement son point de vue et défendant sa croyance incompatible avec celle de l'autre. Mais est-ce si charmant ? N'est-ce pas plutôt un tableau déplorable qu'a brossé McQuoid ? Après tout, sur quoi Shaquille et Clare fondaient-ils leur argument ? Quelle preuve convaincante chacun était-il en mesure d'apporter dans leur débat aussi vigoureux que constructif ? Chacun affirmait simplement que son livre saint était supérieur, c'est tout. C'est apparemment tout ce qu'ils ont dit et, à vrai dire, c'est tout ce que vous-même vous *pouvez* dire si on vous a appris que la vérité vient de l'Écriture plutôt que des faits réels. Pour Clare et Shaquille ainsi que leurs condisciples, il ne s'agissait pas là d'éducation. Ils étaient délaissés par leur école, et ils étaient

victimes de maltraitance de la part de leur principal ; pas dans leur corps, mais dans leur esprit.

Pour éveiller les consciences une fois de plus

Et maintenant, un autre charmant tableau. Une année, à l'époque de Noël, mon quotidien, l'*Independent*, qui cherchait une image de circonstance, en a trouvé une touchante d'œcuménisme à une représentation de la Nativité dans une école. Les trois Rois mages étaient joués, comme le disait triomphalement la légende, par Shadbreet (sikh), Musharaff (musulman) et Adele (chrétien), tous trois âgés de quatre ans.

Charmant ? Touchant ? Non, ni l'un ni l'autre ; c'est grotesque. Comment une personne qui se respecte pourrait-elle approuver que l'on colle sur des enfants de quatre ans les étiquettes des opinions de leurs parents sur le cosmos et la théologie ? Pour comprendre, imaginez la même photo avec sa légende ainsi modifiée : « Shadbreet (keynésien), Musharaff (monétariste) et Adele (marxiste), tous trois âgés de quatre ans ». Est-ce que cela ne déclencherait pas une avalanche de lettres de protestation ? Si, certainement. Pourtant, du fait du statut ignoblement privilégié dont jouit la religion, ce fut motus et bouche cousue, comme chaque fois dans des cas analogues. Imaginez seulement ce tollé si la légende avait été « Shadbreet (athée), Musharaff (agnostique) et Adele (humaniste séculier), âgés tous trois de quatre ans ». Est-ce que les parents n'auraient pas fait l'objet d'une enquête pour savoir s'ils étaient aptes à élever leurs enfants ? En Grande-Bretagne où nous n'avons pas de séparation constitutionnelle de l'Église et

de l'État, les parents athées suivent en général le mouvement et laissent les écoles enseigner à leurs élèves la religion qui prévaut dans notre culture. Le mouvement « The-Brights.net » (initiative américaine pour renommer « Brights » les athées, de la même façon que les homosexuels ont réussi à se faire renommer « gays ») est très précis quand il énonce les règles concernant l'inscription des enfants : « La décision d'être Bright doit être celle de l'enfant. Tout enfant à qui l'on dit qu'il doit ou qu'il devrait être Bright ne peut PAS être Bright. » Pouvez-vous seulement commencer à imaginer une église ou une mosquée qui établisse un règlement aussi désintéressé ? Mais ne faudrait-il pas que ce soit obligatoire ? À ce propos, je me suis inscrit chez les Brights, en partie parce que j'étais vraiment curieux de voir si ce mot pourrait s'intégrer mémiquement dans la langue. Je ne sais pas, et j'aimerais bien savoir, si la transmutation de « gay » a été orchestrée ou si elle s'est faite naturellement [23]. La campagne des Brights est partie sur un mauvais pied quand elle a été violemment dénoncée par quelques athées, pétrifiés de se voir taxer d'« arrogants ». Le mouvement Gay Pride, heureusement, ne souffre pas de cette fausse modestie, et c'est peut-être la clé de sa réussite.

Dans un chapitre antérieur, j'ai élargi le thème de l'« éveil des consciences » en partant de la réussite des féministes à nous hérissier quand nous entendons une expression comme « les hommes de bonne volonté » au lieu de « les personnes de bonne volonté » [24]. Ici, je veux éveiller les consciences sur un autre point. Je pense que nous devrions tous nous cabrer quand nous entendons qu'un petit enfant est étiqueté comme

appartenant à telle ou telle religion particulière. Les petits enfants sont trop jeunes pour décider de ce qu'ils pensent de l'origine du cosmos, de la vie ou de la morale. L'expression « enfant chrétien » ou « enfant musulman », devrait écorcher les oreilles comme un grincement d'ongles sur un tableau.

Voici une information en date du 3 septembre 2001 entendue sur le programme irlandais de la station de radio américaine KTFT-FM :

Des écolières catholiques ont dû faire face à des manifestations de loyalistes alors qu'elles essayaient d'entrer dans l'école primaire de filles de la Holy Cross sur Ardoyne Road dans le nord de Belfast. Des officiers du Royal Ulster Constabulary et des soldats de l'Armée britannique ont dû disperser les manifestants qui essayaient de bloquer l'entrée de l'école. Des barrières de sécurité ont été installées afin de permettre aux enfants de traverser la manifestation pour pénétrer dans l'école. Les loyalistes ont hué les enfants et leur ont lancé des insultes sectaires quand elles sont entrées escortées de leurs parents, certaines étant âgées d'à peine quatre ans. Tandis que les enfants et leurs parents franchissaient les grilles de l'école, les loyalistes ont lancé des bouteilles et des pierres.

Naturellement, toute personne normalement constituée frémira au récit de l'épreuve qu'ont subie ces malheureuses petites filles.

J'essaie de nous amener tous à frémir aussi à l'idée même de les étiqueter « écolières catholiques ». (Le terme « loyaliste » comme je l'ai écrit dans le premier chapitre, est un faux-fuyant, l'euphémisme pour désigner les protestants en Irlande du Nord, de la même façon que les « nationalistes » y désignent les catholiques. Les gens qui n'hésitent pas à cataloguer les enfants entre catholiques et protestants s'interdisent d'employer les mêmes étiquettes religieuses –

beaucoup plus appropriées – pour les terroristes et les foules adultes.)

Notre société, y compris le secteur non religieux, a admis l'idée grotesque qu'il est bien et normal d'endoctriner les tout petits enfants dans la religion de leurs parents et de leur coller des étiquettes religieuses – « enfant catholique », « enfant protestant », « enfant juif », « enfant musulman », etc. – mais pas des étiquettes d'un autre ordre, pourtant comparables : pas d'enfants conservateurs, libéraux, républicains ou démocrates. Je vous en prie, je vous en supplie, éveillez vos consciences et montez au créneau quand vous entendez cela. Un enfant n'est pas un enfant chrétien, ce n'est pas un enfant musulman, mais un enfant de parents chrétiens ou un enfant de parents musulmans. Soit dit en passant, cette nomenclature serait parfaite pour éveiller les consciences des enfants eux-mêmes. L'enfant à qui l'on dit qu'il est un « enfant de parents musulmans » réalisera aussitôt que la religion est une option qu'il pourra accepter – ou refuser – quand il sera assez grand pour le faire.

À vrai dire, on peut très valablement démontrer qu'il est utile d'enseigner les religions comparées. Il est certain que mes propres doutes ont commencé vers l'âge de neuf ans quand j'ai appris (pas à l'école, mais auprès de mes parents) que la religion chrétienne dans laquelle j'étais élevé n'était qu'un système de croyances parmi de nombreux mutuellement incompatibles. Les apologistes religieux s'en rendent compte eux-mêmes, et cela leur fait souvent peur. Après ce récit de la représentation de la Nativité dans

l'Independent, pas une seule lettre n'est parvenue à la rédaction pour se plaindre de l'étiquetage religieux de ces enfants de quatre ans. La seule lettre négative est venue de l'organisme « The Campaign for Real Education » dont le porte-parole, Nick Seaton, disait que l'éducation religieuse pluriconfessionnelle était extrêmement dangereuse car : « On apprend aux enfants d'aujourd'hui que toutes les religions se valent, ce qui signifie que la leur n'a pas de valeur particulière. » Oui, effectivement, c'est exactement ce que cela signifie. Et ce porte-parole a bien raison de s'en inquiéter. Une autre fois, le même individu a dit : « C'est une erreur que de présenter toutes les religions comme étant aussi valables. Chacun a le droit de penser que sa religion est supérieure aux autres, qu'il soit hindou, juif, musulman ou chrétien – sinon, à quoi bon avoir une religion [25] ? »

Et puis quoi encore ? Quelle ineptie manifeste ! Ces religions sont mutuellement incompatibles. Sinon, à quoi bon penser que la sienne est supérieure ? La plupart d'entre elles ne peuvent donc être chacune « supérieure aux autres ». Faites que vos enfants apprennent ce qui concerne des religions différentes, qu'ils remarquent leur incompatibilité, et qu'ils tirent leurs propres conclusions sur les conséquences de cette incompatibilité. Quant à savoir si certaines sont « valables », qu'ils décident par eux-mêmes quand ils seront en âge de le faire.

La culture religieuse fait partie de la culture littéraire

Je dois reconnaître que même moi, je suis un peu déconcerté par l'ignorance de la Bible dont témoignent des personnes qui ont fait leurs études dans des décennies plus récentes que moi. Ou bien peut-être n'est-ce pas une question de décennie. Déjà en 1954, si l'on en croit Robert Hinde dans son livre *Why Gods Persist* [Pourquoi les dieux persistent], un sondage aux États-Unis avait trouvé les données suivantes. Les trois quarts des catholiques et des protestants étaient incapables de nommer un seul prophète de l'Ancien Testament. Plus des deux tiers ne savaient pas qui a prêché le Sermon sur la montagne. Beaucoup pensaient que Moïse était un des douze apôtres de Jésus. Et cela, je le répète, c'était aux États-Unis, pays qui est à l'évidence plus religieux que d'autres parties du monde développé.

La Bible [anglaise] du roi Jacques de 1611 – dite Version autorisée – comprend des passages d'une immense valeur littéraire en soi, par exemple le Cantique des cantiques, et le sublime Livre de l'Ecclésiaste (dont on m'a dit que sa version en hébreu est excellente, elle aussi). Mais la principale raison pour laquelle il faut que la Bible fasse partie de notre éducation, c'est qu'elle est un livre de référence primordial pour la culture littéraire. Il en va de même des dieux grecs et romains, que nous étudions sans qu'on nous demande d'y croire. Voici une liste rapide d'expressions et de phrases qui viennent de la Bible ou qui en sont inspirées et que l'on rencontre couramment dans la littérature ou dans la conversation, de la grande poésie au cliché rebattu, du proverbe au ragot.

Soyez féconds et prolifiques • À l'est d'Eden • La côte d'Adam • Suis-je le gardien de mon frère ? • Le signe de Caïn • Vieux comme Mathusalem • Un plat de lentilles • Vendre son droit d'aînesse • L'échelle de Jacob • Les richesses de la terre • Tuer le veau gras • Étranger en terre étrangère • Le buisson ardent • Une terre où coulent le lait et le miel • Séparer le bon grain de l'ivraie • Œil pour œil, dent pour dent • Soyez sûrs que vos péchés vous suivront • Les étoiles dans leur course • Un philistin • Comme David et Jonathan • La reine de Saba • La sagesse de Salomon • Que vos reins restent ceints et vos lampes allumées • Un Léviathan • Vanité des vanités • Un jardin bien gardé • Changer ses épées en socs de charrue • Une voix crie dans le désert • Un léopard changera-t-il ses taches ? • La croisée des chemins • Daniel dans la fosse aux lions • Qui sème le vent récolte la tempête • Qui aime bien châtie bien • Sodome et Gomorrhe • L'homme ne vivra pas seulement de pain • Arrière, Satan • Le sel de la terre • Mettre la lampe sous le boisseau • Tendre l'autre joue • Jeter des perles aux pourceaux • Un loup déguisé en agneau • Des pleurs et des grincements de dents • Les pourceaux gadaréniens • Secouer la poussière de ses pieds • Qui n'est pas avec moi est contre moi • Un jugement de Salomon • Nul n'est prophète en son pays • Les miettes qui tombent de la table • Un signe des temps • Un repaire de voleurs • Opprimer les pauvres • Un pharisien • Un sépulcre blanchi • Des guerres et des rumeurs de guerre • Serviteur bon et loyal • Je m'en lave les mains • Le sabbat a été fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat • Laissez venir à moi les petits enfants • Le denier de la veuve • Le bon Samaritain • Les raisins de la colère • La brebis

égarée • Le fils prodigue • Jeter la (première) pierre • Le chemin de Damas • Mort, où est ta victoire ? • Une épine dans la chair • Sceptique comme saint Thomas • Il y a un temps pour chaque chose, et chaque chose en son temps • La racine du mal • Mener le juste • L'alpha et l'oméga • L'apocalypse • Un *de profundis* • *Quo vadis ?* • À chaque jour suffit sa peine • Qui donne aux pauvres prête à Dieu • Bien mal acquis ne profite jamais • À vin nouveau outres nouvelles • Rien de nouveau sous le soleil • C'est au fruit qu'on connaît l'arbre • Il y a un temps pour tout • Ce qui est écrit est écrit • Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front • Rendre à César ce qui est à César • Le fruit défendu • La paille et la poutre • La veuve et l'orphelin • Une bible • Un benjamin • Un exode • Une manne • Une jérémiade • Un combat de David et Goliath • Boire le calice jusqu'à la lie • Treize à table • Une tour de Babel • Un colosse aux pieds d'argile • Une arche de Noé • Une traversée du désert • Des vaches maigres • Une nuée de sauterelles • Un bouc émissaire • Un (baiser de) Judas • Un judas (œilleton) • Un pasteur • Pauvre comme Job • Pleurer comme une Madeleine »Fort comme Samson • Une pomme d'Adam • En tenue d'Ève / d'Adam • Croquer la pomme • Une époque antédiluvienne • Qui va à la chasse perd sa place • S'endormir dans les vignes du seigneur • Dire amen à tout [26] •

Chacun de ces mots, expressions ou phrases vient directement de la Bible. Il est certain qu'à ne pas connaître la Bible on appauvrit son appréciation de la littérature. Et pas seulement de la grande littérature, de la littérature sérieuse. Ainsi, dans les vers légers et spirituels de Lord Justice Bowen :

La pluie tombe sur les justes
Et aussi sur les injustes.
Mais surtout sur les justes

Car les injustes portent le parapluie des justes.

Mais leur humour vous échappe si vous n'avez pas saisi l'allusion à Matthieu, 5 : 45 (« Car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et les injustes »). Et quiconque ignore comment a fini Jean-Baptiste sera incapable de percevoir la subtilité d'Eliza Doolittle dans *My Fair Lady* quand elle réplique :

« Merci beaucoup, mon Roi, que j'ai dit sur un ton bien élevé,
Mais tout ce que je veux, c'est la tête de Henry Higgins. »

P.G. Wodehouse est à mon avis le plus grand auteur de comédie légère en anglais, et je parie bien que la moitié de ma liste d'expressions bibliques figurent sous forme d'allusions dans ses pages (une recherche sur Google ne les trouvera pas toutes cependant car il joue parfois sur les mots). Il s'y trouve d'autres expressions bibliques que je n'ai pas répertoriées dans ma liste et qui ne sont pas intégrées dans la langue sous forme d'idiomes ou de proverbes. Ainsi, quand son anti-héros Bertie Wooster décrit ce que c'est de se réveiller avec la gueule de bois : « J'avais rêvé qu'un butor me plantait des piquets dans la tête – pas des piquets ordinaires, comme celui dont s'est servie Yaël femme d'Héber, mais des piquets rougis au feu. » Bertie lui-même était extrêmement fier de sa seule réussite scolaire, le prix qu'il a obtenu un jour pour sa connaissance des Écritures.

Ce qui est vrai de la littérature comique en anglais l'est encore plus de la grande littérature. On cite partout la recension, très vraisemblable, par Naseeb Shaheen de plus de treize cents références bibliques dans les œuvres de Shakespeare [27]. Le *Bible Literacy Report*, publié à Fairfax, Virginie, et qui a été financé par l'infâme Templeton Foundation, donne de nombreux exemples et cite un nombre considérable d'enseignants de littérature anglaise qui s'accordent à dire que l'érudition biblique est essentielle pour apprécier pleinement le contenu de leur discipline [28]. Il ne fait aucun doute qu'il en va de même pour les littératures française, allemande, russe, italienne, espagnole, et autres grandes littératures européennes. Et quant à ceux qui parlent l'arabe et les langues de l'Inde, la connaissance du Coran ou de la Bhagavad-Gita est vraisemblablement tout aussi essentielle pour apprécier pleinement leur héritage littéraire. Enfin, pour compléter la liste, vous ne pouvez pas apprécier Wagner (dont on a dit que la musique est meilleure qu'il n'y paraît), sans bien connaître les dieux nordiques.

Je ne m'étendrai pas plus sur ce point. J'en ai probablement dit assez pour convaincre au moins les plus âgés de mes lecteurs qu'une vision athée du monde ne justifie en rien de supprimer la Bible et les autres livres sacrés de notre enseignement. Et, bien sûr, nous pouvons conserver un attachement sentimental pour les traditions culturelles et littéraires de, mettons, l'anglicanisme, le judaïsme ou l'islam, et même participer aux rituels religieux comme le mariage ou les obsèques, sans pour autant adhérer aux croyances surnaturelles qui ont accompagné historiquement ces

traditions. Nous pouvons renoncer à croire en Dieu sans perdre le contact avec un héritage qui nous est cher.

Notes – Chapitre 9

- [1] La France a été secouée par de nombreuses affaires analogues au sortir de la Seconde Guerre mondiale. L'« affaire Finaly » a particulièrement fait grand bruit. Deux enfants juifs dont les parents étaient morts dans les camps nazis avaient été confiés à une personne qui les a baptisés. Leur famille qui demandait leur restitution eut gain de cause devant les tribunaux, mais les enfants qui avaient été cachés ne furent rendus que grâce à l'intervention de nombreuses personnalités des deux confessions. (Voir à ce sujet Jacob Kaplan, *L'Affaire Finaly*, Cerf, 1993 ; Catherine Poujol, *Les Enfants cachés, l'affaire Finaly*. Berg International, 2005). (N.d.T.)
- [2] Évêque réformateur d'Angleterre que Marie Tudor fit périr sur le bûcher à Oxford en 1555 pour avoir conseillé à Henry VIII et à Édouard VI de se séparer de Rome. Ces paroles lui furent adressées par son homologue Latimer qui périt à son côté sur le bûcher. L'archevêque de Cantorbéry, Cranmer, subit le même sort l'année suivante. (N.d.T.)
- [3] Rapporté par BBC News : <http://news.bbc.co.uk/1/hi/wales/901723.stm>. (lien mort N.d.N.)
- [4] Loftus et Ketcham (1994).
- [5] Voir John Waters dans *l'Irish Times* : <http://oneinfour.org/news/news2003/roots/>. (lien mort N.d.N.)
- [6] Associated Press, 10 juin 2005 : <http://www.rickross.com/reference/clergy/clergy426.html>.
- [7] L'archevêque de Cantorbéry, le cardinal archevêque de Westminster et le Grand Rabbin ont tous été invités pour que je les interviewe. Tous ont refusé, sans nul doute pour de bonnes raisons. L'évêque d'Oxford a accepté et il a été aussi charmant et aussi peu extrémiste qu'ils n'auraient pas manqué de l'être.
- [8] À la fin de 2006, a éclaté un scandale qui a amené le pasteur Ted à démissionner de son église : marié et père de cinq enfants, il était accusé de relations homosexuelles alors qu'il dénonçait publiquement cette pratique. (N.d.T.)

[9] Ce qui suit a l'air vrai, bien que j'aie d'abord soupçonné un canular satirique de l'*Onion* : www.talk2action.org/story/2006/5/29/195855/959. C'est un jeu sur ordinateur appelé Left Behind : Eternal Forces. P.Z. Myers le résume sur son excellent site Web : « Imaginez que vous êtes un fantassin dans un groupe paramilitaire visant à refaire de l'Amérique une théocratie chrétienne et à imposer la vision mondiale de la domination du Christ sur tous les aspects de la vie. [...] Vous êtes en mission – mission à la fois religieuse et militaire – pour convertir ou tuer les catholiques, les juifs, les musulmans, les bouddhistes, les gays, et tous ceux qui défendent la séparation de l'Église et de l'État. » Voir : http://scienceblogs.com/pharyngula/2006/05/gta_meet_lbef.php ; pour une revue générale, voir : <http://select.nytimes.com/gst/abstract.html?res=F1071FFD3C550C718CDDAA0894DE404482>.

[10] <http://www.av1611.org/hell.html>.

[11] Cela m'évoque la touchante charité chrétienne d'Ann Coulter : « Je défie un seul de mes coreligionnaires de me dire qu'il ne rit pas à l'idée de Dawkins brûlant en enfer » (Coulter 2006 : 268).

[12] N. Humphrey, « What shall we tell the children? », dans Williams (1998) ; repris dans Humphrey (2002).

[13] C'est une pratique courante en Grande-Bretagne aujourd'hui. Un inspecteur supérieur des écoles m'a parlé de fillettes de Londres qui, en 2006, étaient envoyées à un « oncle » à Bradford pour être excisées. Les autorités font semblant de ne rien voir de peur d'être jugées racistes dans « cette communauté ».

[14] <http://www.law.umkc.edu/faculty/projects/ftrials/conlaw/yoder.htm>

[15] *Guardian*, 15 janvier 2005 : <http://www.guardian.co.uk/weekend/story/0,1389500,00.html>. (lien mort *N.d.N.*)

[16] H.L. Mencken était prophétique quand il a écrit : « Au tréfonds du cœur de chaque évangéliste gît l'épave d'un marchand de voitures. »

[17] *Times Educational Supplement*, 15 juillet 2005.

[18] <http://www.telegraph.co.uk/opinion/main.jhtml?xml=opinion/2002/03/18doi801.xml>.

[19] *Guardian*, 15 janvier 2005 : <http://www.guardian.co.uk/weekend/story/0,1389500,00.html>. (lien mort *N.d.N.*)

[20] Le texte de notre lettre, rédigé par l'évêque d'Oxford, était le suivant :

Cher Premier Ministre,

Nous vous écrivons en tant que groupe de scientifiques et d'évêques pour exprimer notre préoccupation sur l'enseignement de la science à l'Emmanuel City Technology College de Gateshead. L'évolution est une théorie scientifique capable d'expliquer beaucoup de choses, de rendre compte d'une large gamme de phénomènes dans de nombreuses disciplines. Elle peut être affinée, confirmée, voire modifiée radicalement à la lumière des preuves. Ce n'est pas, comme le maintiennent les porte-parole du *College*, une « position religieuse » de la même catégorie que le récit biblique de la création, dont la fonction et l'objectif sont différents.

La question va plus loin que les contenus enseignés actuellement dans un *College*. On s'inquiète de plus en plus de ce que l'on enseignera et de comment on l'enseignera dans la nouvelle génération des écoles religieuses que l'on propose. Nous pensons que les programmes de ces écoles, comme celle d'Emmanuel City Technical College, doivent être strictement surveillés de façon que les disciplines respectives des scientifiques et de l'instruction religieuse soient respectées.

Sincèrement vôtre.

[20] *British Humanist Association News*, mars-avril 2006.

[21] Pour se faire une idée de l'échelle de cette erreur, cela équivaut à croire que la distance entre New York et San Francisco est de 7,1 mètres.

[22] *Observer*, 22 juillet 2004 : <http://observer.guardian.co.uk/magazine/story/0,11913,1258506,00>.

[23] L'*Oxford Dictionary* fait remonter le mot « gay » à l'argot des prisons américaines en 1935. En 1955, dans son livre célèbre *Against the Law*, Peter Wildeblood a jugé nécessaire de définir « gay » comme « un euphémisme américain pour homosexuel ».

[24] En France, la « carte d'électeur » est devenue « carte électorale ». (N.d.T.)

[25] <http://uepengland.com/forum/index.php?showtopic=184&mode=linear>. (lien mort N.d.N.)

[26] À titre indicatif, citons pour les francophones le *Dictionnaire culturel de la Bible* (Marabout, 1996), et le *Dictionnaire de la Bible dans la littérature française*, de Claudia Jullien (Vuibert, 2003). (N.d.T.)

[27] Shaheen a rédigé une anthologie en trois volumes des références bibliques respectivement dans la comédie, la tragédie et l'histoire. Le décompte total de 1 300 est cité sur : <http://www.shakespearefellowship.org/virtualclassroom/StritmatterSh> (lien mort N.d.N.)

[28] <http://www.bibleliteracy.org/Secure/Documents/BibleLiteracyReport>:

UN VIDE FORT NÉCESSAIRE ?

*Quoi de plus profondément bouleversant
que d'observer une galaxie lointaine
dans un télescope de deux mètres cinquante,
de tenir dans sa main un fossile de cent millions d'années
ou un outil de pierre de cinq cent mille ans,
de se trouver devant l'immense gouffre
d'espace et de temps du Grand Canyon,
ou d'écouter parler un scientifique qui a regardé en face
la création de l'univers sans cligner les yeux ?
C'est cela, la science profonde et sacrée.*

MICHAEL SHERMER

« Ce livre comble un vide fort nécessaire. » La plaisanterie fait son effet parce qu'on comprend en même temps les deux sens opposés. Soit dit en passant, je croyais à une boutade inventée, mais j'ai découvert à mon grand étonnement que cette formule avait bien été employée en toute innocence par des éditeurs. Il suffit de chercher sur le site <http://www.kcl.ac.uk/kis/schools/hums/french/pgr/tqr.html> un livre qui « comble un vide fort nécessaire dans la littérature sur le mouvement post-structuraliste ». Il semble délicieusement approprié que ce livre qu'on avoue superflu traite de Michel Foucault, Roland Barthes, Julia Kristeva et autres icônes de la haute cuisine francophoniste.

Est-ce que la religion comble un vide fort nécessaire ? On dit souvent que le cerveau renferme un vide en forme de Dieu qui a besoin d'être comblé : nous avons psychologiquement besoin de Dieu – d'un ami, père, grand frère, confesseur et

confident imaginaire –, et ce besoin doit être satisfait, que Dieu existe réellement ou pas. Mais se pourrait-il que Dieu occupe tout l'espace d'un vide que nous ferions mieux de combler avec autre chose ? La science, peut être ? l'art ? l'amitié humaine ? l'humanisme ? l'amour de la vie actuelle dans le monde réel sans croire à d'autres vies au-delà de la tombe ? un amour de la nature, ou de ce que le grand entomologiste E.O. Wilson a appelé *Biophilia* ?

À un moment ou à un autre, on a pensé que la religion jouait dans la vie humaine quatre grands rôles : expliquer, exhorter, consoler et inspirer. Historiquement, la religion a aspiré à *expliquer* notre propre existence et la nature de l'univers dans lequel nous nous trouvons. Dans ce rôle, elle est maintenant complètement dépassée par la science, et j'ai traité cela dans le chapitre 4. Par *exhorter*, j'entends instruire moralement sur la façon dont on doit se comporter, thème que j'ai traité dans les chapitres 6 et 7. Je n'ai pas encore rendu justice à la *consolation* et à l'*inspiration*, et ce dernier chapitre abordera rapidement ces deux sujets. À titre de préambule à la consolation, je veux d'abord parler du phénomène de l'« ami imaginaire » que l'on observe chez l'enfant, et dont je pense qu'il a des affinités avec la croyance religieuse.

Binker

J'imagine que Christopher Robin [1] ne croyait pas que Winnie l'Ourson lui parlait vraiment. Mais était-ce pareil pour Binker ?

Binker – c'est comme ça que je l'appelle – est un secret à moi,

Et c'est grâce à lui que je ne me sens jamais seul.
Que je joue dans la salle de jeu, que je sois assis dans l'escalier,
Quoi que je fasse, Binker est toujours là.
C'est vrai, Papa est intelligent, c'est un homme du genre intelligent,
Et Maman est la meilleure depuis le début du monde,
Et Nounou est Nounou, je l'appelle Noun –
Mais ils ne peuvent pas voir Binker.
Binker parle tout le temps parce que je lui ai appris à parler.
Il aime parfois s'exprimer par une sorte de rugissement étouffé...
Et je suis obligé de le faire à sa place parce qu'il a un peu mal à la gorge.
C'est vrai, Papa est intelligent, c'est un homme du genre intelligent, Et
Maman sait tout ce qu'on peut savoir,
Et Nounou est Nounou, je l'appelle Noun –
Mais ils ne connaissent pas Binker.
Binker est aussi courageux que les lions quand on court dans le parc ;
Aussi courageux que les tigres quand on est couché dans le noir ;
Aussi courageux que les éléphants. Il ne pleure jamais, jamais...
Sauf (comme les autres gens) quand il a du savon dans les yeux.
C'est vrai, Papa est Papa, c'est un homme du genre Papa,
Et Maman est aussi Maman qu'on peut l'être,
Et Nounou est Nounou, et je l'appelle Noun.
Mais ils ne sont pas comme Binker.
Binker n'est pas gourmand, mais il aime bien les choses à manger,
Alors quand les gens me donnent un bonbon, il faut que je dise
« Oh, Binker veut un chocolat, alors tu peux m'en donner deux ? »
Et je le mange pour lui parce que ses dents sont toute neuves.
Enfin, j'aime beaucoup Papa, mais il n'a pas le temps de jouer,
Et j'aime beaucoup Maman, mais elle s'en va quelquefois,
Et j'en veux souvent à Nounou quand elle veut me brosser les cheveux...
Mais Binker est toujours Binker, et je suis sûr qu'il est toujours là.

A. Milne, *Now We Are Six* [2]

Est-ce que ce phénomène de l'ami imaginaire est une illusion supérieure, d'une catégorie différente des autres jeux « à faire semblant » des enfants ? Mon expérience personnelle n'est guère d'un grand secours ici. Comme beaucoup de parents, ma mère a noté dans un carnet mes mots d'enfant. En plus de ce que les enfants imaginent classiquement (je serais

un homme sur la lune... un accélérateur... un Babylonien), j'aimais à l'évidence l'imagination au second degré (on dirait que je serais un hibou qui ferait semblant d'être une roue à aube), renvoyant éventuellement à soi-même (maintenant je serais un petit garçon qui ferait semblant d'être Richard). Pas une fois je n'ai vraiment cru que j'étais un de ces personnages, et je pense que c'est normalement le cas de ces jeux d'enfant à faire semblant. Mais je n'avais pas de Binker. Si l'on en croit ce qu'ils disent une fois adultes, quelques-uns au moins de ces enfants normaux ayant un ami imaginaire croient vraiment qu'ils existent et, dans certains cas, ils les voient nettement comme des hallucinations vivantes. J'ai idée que le phénomène Binker chez les enfants serait un bon modèle pour comprendre la croyance théiste chez les adultes. Je ne sais pas si les psychologues ont étudié ce phénomène sous cet angle, mais il mériterait de l'être. Compagnon et confident, un Binker pour la vie : c'est sûrement un rôle que joue Dieu – un vide qui pourrait perdurer si Dieu devait disparaître.

Un autre enfant, une petite fille, avait un « petit homme violet » qui lui semblait être une présence réelle et visible et qui se manifestait en apparaissant soudain, radieux, dans un léger tintement de clochette. Il venait la voir régulièrement, en particulier quand elle se sentait seule, mais ses visites s'espacèrent de plus en plus à mesure qu'elle grandissait. Un beau jour, juste avant qu'elle entre en maternelle, il lui apparut, annoncé par son tintement habituel, et lui apprit qu'il ne viendrait plus la voir. Elle en fut triste mais il lui dit que, comme elle devenait grande maintenant, elle n'aurait désormais plus besoin de lui. Il devait la laisser maintenant

pour pouvoir aller s'occuper d'autres enfants. Il lui promit de revenir la voir si jamais elle avait *vraiment* besoin de lui. Il revint effectivement la voir en rêve, bien des années plus tard, alors qu'elle traversait une période de crise personnelle en essayant de prendre une décision sur l'orientation de sa vie. La porte de sa chambre s'ouvrit et une charretée de livres apparut, poussée dans la pièce par... le petit homme violet. Elle interpréta ce rêve comme un conseil d'aller à l'université – conseil qu'elle suivit et dont elle jugea plus tard qu'il était bon. Cette histoire me fait monter les larmes aux yeux ; c'est probablement ce qui me fait le mieux comprendre le rôle de conseiller et de consolateur que jouent les dieux imaginaires dans la vie des gens. Un être peut n'exister que dans l'imagination, et pourtant avoir l'air complètement réel pour l'enfant et lui donner un vrai réconfort et de bons conseils. Mieux encore peut-être, les amis – et les dieux – imaginaires ont le temps et la patience de consacrer toute leur attention à celui qui souffre. Et ils coûtent beaucoup moins chers que les psychiatres ou les conseillers professionnels.

Est-ce que les dieux, dans leur rôle de consolateurs et de conseillers, ont évolué à partir de Binker, par une sorte de « néoténie » psychologique ? La néoténie est la persistance à l'âge adulte de caractéristiques de l'enfance. Les pékinois ont une face néoténique, à savoir que les adultes ressemblent à des chiots. Ce schéma est bien connu dans l'évolution, et son importance est partout admise dans le développement de ces caractéristiques humaines que sont notre front bombé et nos mâchoires courtes. Les évolutionnistes nous ont décrits comme des grands singes juvéniles, et il est certainement vrai

que chez les chimpanzés et les gorilles, les juvéniles ressemblent plus aux humains que les adultes. Est-ce que les religions auraient pu évoluer à l'origine en retardant petit à petit au cours des générations le moment dans la vie où les enfants renoncent à leur Binker – de même que chez nous se sont ralentis au cours de l'évolution l'aplatissement du front et la saillie de la mâchoire ?

Je suppose, pour ne rien laisser de côté, qu'il faudrait envisager l'inverse. Au lieu que les dieux aient évolué à partir de Binker ancestraux, est-ce que les Binker auraient pu évoluer à partir de dieux ancestraux ? Cela me paraît moins probable. J'ai été amené à y penser en lisant l'ouvrage du psychologue américain Julian Jaynes, *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit*, un livre aussi étrange que son titre le suggère. C'est un de ces livres qui est soit une ineptie totale, soit l'œuvre d'un génie consommé, et rien entre les deux ! Il appartient probablement à la première des deux catégories, mais je n'en mettrais pas ma main au feu.

Jaynes observe que beaucoup de gens perçoivent leurs processus de pensée comme une sorte de dialogue entre le « moi » et un autre interlocuteur intérieur dans la tête. Aujourd'hui, on comprend que ces deux « voix » sont les nôtres – sinon, on passe pour des malades mentaux. C'est ce qui est arrivé pendant un court moment à Evelyn Waugh. Ce romancier, qui ne mâchait pas ses mots, a dit à un ami : « Je ne t'ai pas vu depuis longtemps, mais aussi j'ai vu tellement peu de gens car – tu l'as su ? – je suis devenu fou. » Une fois

guéri, Waugh a décrit dans un roman, *L'Épreuve de Gilbert Pinfold*, sa période d'hallucinations et les voix qu'il entendait.

D'après Jaynes, pendant un certain temps antérieur à l'an 1000 avant Jésus-Christ, les gens n'étaient en général pas conscients que la deuxième voix – la voix de Gilbert Pinfold – venait de l'intérieur d'eux-mêmes. Ils croyaient que cette voix était un dieu, Apollon, mettons, ou Astarté, ou Yahvé, ou, plus probablement un dieu domestique mineur, qui leur donnait des conseils ou des ordres. Jaynes a même localisé les voix des dieux dans l'hémisphère du cerveau opposé à celui qui contrôle la parole audible. L'« effondrement de l'esprit » a été, selon Jaynes, un tournant historique. C'est le moment dans l'histoire où les gens ont commencé à envisager que les voix qu'ils avaient l'impression d'entendre comme venant de l'extérieur, étaient vraiment intérieures. Jaynes va même jusqu'à définir ce tournant historique comme l'aube de la conscience humaine.

Une inscription égyptienne ancienne sur le dieu créateur Ptah décrit les différents autres dieux comme des variations de la « voix » ou de la « langue » de Ptah. Les traductions modernes n'ont pas gardé la « voix » littérale et elles interprètent les autres dieux comme des « conceptions objectivées de l'esprit de Ptah ». Jaynes refuse ces lectures intellectualisées et préfère prendre au sérieux le sens littéral. Les dieux étaient des voix hallucinatoires parlant dans la tête des individus. Il poursuit en disant que ces dieux ont évolué à partir de souvenirs de rois morts qui continuaient, pour ainsi dire, à exercer un contrôle sur leurs sujets par des voix imaginaires dans leur tête. Que vous trouviez sa thèse

plausible ou non, le livre de Jaynes est suffisamment fascinant pour mériter d'être cité dans un livre sur la religion.

Venons-en maintenant à la possibilité que j'ai émise de m'inspirer de Jaynes pour élaborer une théorie selon laquelle les dieux et les Binker sont liés dans le développement, mais à l'inverse de la théorie de la néoténie. Cela revient à l'idée que l'effondrement de l'esprit ne se serait pas produit d'un seul coup au cours de l'histoire, mais qu'a reculé peu à peu vers l'enfance le moment où les individus se doutent que les voix et les apparitions hallucinatoires ne sont pas réelles. Dans une sorte d'inversion de la théorie de la néoténie, les dieux imaginés ont commencé par disparaître de l'esprit des adultes, puis ils ont été repoussés de plus en plus tôt dans l'enfance jusqu'à ne plus survivre aujourd'hui que dans le phénomène du Binker ou du petit homme violet. Le problème avec cette version de cette théorie, c'est qu'elle n'explique pas la persistance aujourd'hui des dieux à l'âge adulte.

Il vaudrait peut-être mieux ne pas considérer que les dieux sont les ancêtres des Binker, ou l'inverse, mais plutôt que les deux sont des produits dérivés de la même prédisposition psychologique. Les dieux et les Binker ont en commun la capacité de reconforter et c'est un bon moyen pour tester ses idées. Nous ne sommes pas loin de la théorie du produit dérivé psychologique du chapitre 5 sur l'évolution de la religion.

La consolation

Il est temps de parler du rôle important que Dieu joue en nous consolant ; et s'il n'existe pas, du problème humanitaire

de son remplacement. Beaucoup de gens qui concèdent que Dieu n'existe probablement pas et qu'on n'a pas besoin de lui pour avoir un sens moral, reviennent quand même à ce qu'ils considèrent souvent comme une carte maîtresse : le prétendu *besoin* psychologique et émotionnel d'un dieu. Si vous supprimez la religion, vous demande-t-on brutalement, par quoi allez-vous la remplacer ? Qu'avez-vous à offrir aux mourants, aux affligés qui pleurent, aux Eleanor Rigby solitaires, dont Dieu est le seul ami ?

La première réponse qui s'impose est une évidence. Ce n'est pas parce que la religion peut consoler qu'elle est vraie. Même si nous faisons une énorme concession, même s'il était définitivement prouvé que la croyance en l'existence de Dieu est tout à fait essentielle au bien-être psychologique et émotionnel des humains, même si tous les athées étaient des névrosés désespérés poussés au suicide par une angoisse cosmique incessante, rien de tout cela ne contribuerait le moins du monde à prouver que la croyance religieuse est vraie. Cela pourrait seulement prouver qu'il est souhaitable que vous soyez convaincu que Dieu existe, même s'il n'existe pas. Comme je l'ai déjà dit, dans *Breaking the Spell*, Dennett fait la distinction entre la foi en Dieu et la foi en la foi : la croyance qu'il est désirable de croire, même si cette croyance elle-même est fausse : « Seigneur, je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! » (Marc, 9 : 24). Les croyants sont invités à *professer* leur foi, qu'ils en soient convaincus ou pas. Peut-être qu'à force de répéter une chose suffisamment souvent, vous arriverez à vous persuader qu'elle est vraie. Je pense que nous connaissons tous des gens qui aiment l'idée de

la foi religieuse et souffrent de la voir attaquer, tout en admettant à contrecœur qu'ils n'ont pas la foi. J'ai été un peu choqué de découvrir un exemple de premier choix dans le livre de mon héros Peter Medawar, *The Limits of Science* (Oxford University Press, 1984, p. 96) : « Je regrette de ne pas croire en Dieu et généralement aux réponses religieuses car je crois que si l'on pouvait découvrir de bonnes raisons scientifiques et philosophiques de croire en Dieu, cela apporterait satisfaction et réconfort à bien des personnes qui en ont besoin. »

Depuis que j'ai lu cette distinction de Dennett entre la foi en Dieu et la foi en la foi, j'ai trouvé de nombreuses occasions de l'utiliser. Il n'est guère exagéré de dire que la majorité des athées que je connais déguisent leur athéisme derrière une façade pieuse. Ils ne croient pas personnellement au surnaturel, mais ils gardent vaguement un faible pour la foi. Ils croient à la foi. Il est sidérant de voir combien de personnes semblent incapables de faire la différence entre « X est vrai » et « Il est souhaitable que les gens croient que X est vrai ». Ou peut-être, sans tomber dans cette erreur de logique, considèrent-ils simplement que la vérité n'a pas d'importance au regard des sentiments humains. Je ne veux pas sous-estimer les sentiments humains, mais, dans toute conversation particulière, il faut être clair sur ce dont on parle : les sentiments ou la vérité. Les deux peuvent être importants, mais il ne faut pas les confondre.

De toute façon, ma concession hypothétique était extravagante et hors de propos. Je n'ai aucune preuve que les athées aient la moindre tendance en général à être des

découragés malheureux et angoissés. Certains athées sont heureux, d'autres sont déprimés. De même que certains chrétiens, juifs, musulmans, hindous et bouddhistes sont déprimés et d'autres sont heureux. Il se peut qu'on ait démontré statistiquement l'existence d'une relation entre le bonheur et la foi (ou l'absence de foi), mais je doute qu'elle ait un effet puissant, dans un sens ou dans l'autre. Je trouve plus intéressant de se demander s'il y a une bonne *raison* de se sentir déprimé si l'on vit sans Dieu. Je terminerai ce livre en montrant au contraire que dire qu'on peut mener une vie heureuse et comblée sans religion surnaturelle. Mais d'abord, il faut que j'examine les affirmations selon lesquelles la religion console.

D'après le *Shorter English Dictionary*, la consolation est l'allégement du chagrin ou de la détresse mentale. Je discernerais deux types de consolation :

1. *La consolation physique directe.* Celui qui est bloqué pour la nuit sur une montagne déserte peut trouver un réconfort auprès d'un gros saint-bernard bien chaud, sans oublier bien sûr le tonnelet d'eau-de-vie accroché à son cou. L'enfant qui pleure peut être consolé par des bras solides qui l'étreignent et des mots rassurants murmurés à son oreille.

2. *La consolation par la découverte d'un fait méconnu auparavant, ou par une nouvelle façon de voir des faits existants.* La femme dont le mari a été tué à la guerre peut être consolée en découvrant qu'elle est enceinte de lui, ou qu'il est mort en héros. On peut aussi se consoler en découvrant une nouvelle façon de réfléchir à une situation. Un philosophe

fait remarquer qu'il n'y a rien de spécial dans la mort d'un homme âgé. L'enfant qu'il était « est mort » depuis longtemps, pas en cessant de vivre tout à coup, mais en grandissant. Chez Shakespeare, chacun des sept âges de l'homme « meurt » en se transformant lentement dans le suivant. De ce point de vue, le moment où le vieil homme expire finalement n'est pas différent des « morts » lentes qui ont jalonné sa vie [3]. Celui à qui ne sourit guère la perspective de mourir peut trouver une consolation à voir les choses sous un autre jour. Mais peut-être pas, c'est cependant un exemple possible de consolation par la réflexion. Mark Twain se débarrasse de la peur de la mort d'une autre façon : « Je n'ai pas peur de la mort. J'ai été mort pendant des milliards et des milliards d'années avant de naître, et je n'en ai pas souffert le moins du monde. » Cet aperçu ne change rien à la réalité de notre mort inévitable, mais on nous a proposé une autre façon de voir ce caractère inévitable et on peut la trouver consolante. Thomas Jefferson lui non plus n'avait pas peur de la mort, et apparemment, il ne croyait à aucune sorte de vie après la mort. D'après Christopher Hitchens, « alors que ses jours commençaient à décliner, Jefferson écrivit plus d'une fois à des amis qu'il abordait sa fin prochaine sans espoir et sans peur. Cela revenait à dire très clairement qu'il n'était pas chrétien ».

Les intellectuels solides sont peut-être prêts pour lire la forte déclaration de Bertrand Russell dans son essai de 1925, « What I Believe » [Ce que je crois] :

Je crois que quand je mourrai je pourrai, et rien de mon ego ne survivra. Je ne suis pas jeune et j'aime la vie, mais je dois mépriser les tremblements d'effroi à l'idée d'être annihilé. Le bonheur est néanmoins

un vrai bonheur car il doit finir, et ce n'est pas parce qu'ils ne sont pas éternels que la pensée et l'amour perdent leur valeur. Bien des hommes sont montés fièrement à l'échafaud ; il est sûr que la même fierté doit nous apprendre à réfléchir en vérité sur la place de l'homme dans le monde. Même si les fenêtres ouvertes de la science nous font frissonner au départ après la chaleur de l'intérieur douillet des mythes humanisants traditionnels, à la fin, l'air frais revigore, et les grands espaces ont une splendeur qui leur est propre.

J'ai été inspiré par cet essai de Russell quand je l'ai lu à la bibliothèque de mon école vers l'âge de seize ans, mais je l'avais oublié. Il est possible que je lui aie rendu un hommage inconscient (en même temps qu'un hommage conscient à Darwin) quand j'ai écrit dans *A Devil's Chaplain* en 2003 :

Il y a plus que seulement de la grandeur dans cette vision de la vie, si sombre et si froide qu'elle puisse paraître depuis l'abri rassurant de l'ignorance. Il y a un soulagement profond à se tenir debout tout droit face au vent vif et fort de la compréhension : Yeats, « Winds that blow through the starry ways » [Les vents qui soufflent dans les voies étoilées].

Qu'y a-t-il de comparable entre la religion et, mettons, la science, pour donner ces deux types de consolation ? En regardant d'abord la consolation de type 1, il est tout à fait plausible que, même purement imaginaires, les bras solides de Dieu puissent consoler exactement de la même façon que les bras réels d'un ami, ou qu'un saint-bernard avec un tonnelet d'eau-de-vie autour du cou. Mais, bien sûr, la médecine scientifique peut aussi apporter un réconfort – en général plus efficacement que l'eau-de-vie.

Pour ce qui est maintenant de la consolation de type 2, il est facile de croire que la religion pourrait être extrêmement efficace. Les gens qui ont été pris dans une terrible

catastrophe, comme un tremblement de terre, disent souvent qu'ils trouvent une consolation à l'idée que tout cela s'inscrit dans un plan impénétrable de Dieu : il en sortira sûrement un bien avec le temps. Si quelqu'un a peur de la mort, la croyance sincère qu'il possède une âme immortelle peut le consoler – à moins, bien sûr, qu'il pense qu'il va aller en enfer ou au purgatoire. Les fausses croyances peuvent avoir en tout point le même pouvoir de consoler que les vraies, jusqu'au moment de la désillusion. Cela s'applique aussi aux croyances non religieuses. Celui qui a un cancer en phase terminale peut être consolé par le médecin qui lui ment en lui disant qu'il est guéri, et cette consolation est aussi efficace que quand on dit sincèrement à un autre qu'il est guéri. La croyance sincère et inconditionnelle à la vie après la mort échappe encore plus à la désillusion que la croyance en la parole du médecin qui ment. Le mensonge du médecin ne reste efficace que jusqu'au moment où les symptômes ne trompent plus, mais celui qui croit à la vie après la mort ne peut jamais perdre ses illusions.

D'après les sondages, environ 95 % de la population des États-Unis croit à la vie après la mort. Sans tenir compte de ceux qui aspirent au martyre, je ne peux m'empêcher de me demander combien de croyants modérés qui disent le croire le croient vraiment profondément. S'ils étaient vraiment sincères, ne devraient-ils pas tous se comporter comme le père abbé d'Ampleforth ? Quand le cardinal Basil Hume lui dit qu'il était sur le point de mourir, l'abbé se réjouit pour lui : « Félicitations ! C'est une merveilleuse nouvelle. J'aimerais venir avec vous [4]. » Apparemment, cet abbé était un croyant sincère. Mais c'est précisément parce qu'elle est si

rare et inattendue que cette histoire retient notre attention, et nous amuse presque – d’une façon qui nous rappelle le dessin d’une jeune femme complètement nue portant une pancarte « Faites l’amour, pas la guerre » tandis qu’un passant s’écriait « Ça, c’est ce que j’appelle de la sincérité ! ». Pourquoi tous les chrétiens et tous les musulmans ne parlent-ils pas comme cet abbé quand ils apprennent qu’un ami est en train de mourir ? Quand une dévote s’entend dire par son médecin qu’il ne lui reste que quelques mois à vivre, pourquoi n’est-elle pas radieuse, tout excitée à cette perspective comme si elle venait de gagner des vacances aux Seychelles ? « Je suis impatiente ! » Pourquoi les croyants qui viennent à son chevet ne la submergent-ils pas de messages pour ceux qui sont déjà partis ? « Dis bien toute mon affection à l’oncle Robert quand tu le verras... »

Pourquoi les croyants ne s’expriment-ils pas ainsi devant les mourants ? Serait-ce qu’ils ne croient pas vraiment à tous ces trucs auxquels ils font semblant de croire ? Ou bien peut-être qu’ils y croient mais qu’ils ont peur du *processus* de la mort. À juste titre car notre espèce est la seule qui n’a pas le droit d’aller chez le vétérinaire pour échapper sans souffrance à son malheur. Mais dans ce cas, pourquoi est-ce que l’opposition la plus véhémente à l’euthanasie et au suicide assisté vient des croyants ? Sur le modèle de la mort du « père abbé d’Ampleforth » ou des « vacances aux Seychelles », ne faudrait-il pas s’attendre à ce que les croyants soient ceux qui auraient le moins de chances de se cramponner de façon indécente à la vie terrestre ? Pourtant, c’est un fait frappant : si vous voyez quelqu’un de passionnément opposé à donner la

mort par pitié ou au suicide assisté, vous pouvez parier gros qu'il s'agit d'un croyant. La raison officielle est peut-être que tuer est toujours un péché. Mais pourquoi en faire un péché si vous croyez sincèrement que vous hâtez un voyage au ciel ?

En revanche, mon attitude envers le suicide assisté dérive de l'observation de Mark Twain que j'ai citée plus haut. Il n'y aura pas de différence entre être mort et n'être pas né – je serai exactement comme j'étais au temps de Guillaume le Conquérant, des dinosaures ou des trilobites. Il n'y a pas là de quoi avoir peur. Mais le processus de la mort pourrait bien être, selon la chance que nous avons, pénible et désagréable – le genre d'épreuve qui nous est habituellement épargnée par une anesthésie générale, comme pour une opération de l'appendicite. Si votre chien ou votre chat est en train de mourir dans de grandes souffrances, vous serez condamné pour cruauté si vous n'obligez pas le vétérinaire à lui donner une anesthésie générale dont il ne sortira pas. Mais si votre médecin vous rend exactement le même service alors que vous êtes en train de mourir dans de grandes souffrances, il court le risque d'être poursuivi pour meurtre. Pour ma part, quand je mourrai, je voudrais que ma vie s'en aille sous anesthésie générale exactement comme si on m'enlevait l'appendice. Mais je n'aurai pas droit à ce privilège car j'ai la malchance d'être né dans l'espèce *Homo sapiens* plutôt, par exemple, que dans les espèces *Canis familiaris* ou *Felis catus*. Du moins ce serait le cas sauf si je déménage dans un lieu plus humain comme la Suisse, les Pays-Bas ou l'Oregon. Pourquoi ces lieux humains sont-ils si rares ? Essentiellement à cause de l'influence de la religion.

Mais, pourrait-on dire, n'y a-t-il pas une différence importante entre se faire ôter l'appendice et se faire ôter la vie ? Pas vraiment ; pas si vous êtes sur le point de mourir inévitablement. Et pas si vous croyez sincèrement à la vie après la mort. Si vous avez cette conviction, la mort n'est qu'un passage d'une vie dans une autre. Si ce passage est douloureux, vous ne devriez pas plus l'entreprendre sans anesthésie que s'il s'agissait d'une opération de l'appendicite. Ce sont ceux d'entre nous qui voient la mort comme une fin plutôt que comme une transition, dont on pourrait naïvement s'attendre à ce qu'ils s'opposent à l'euthanasie ou au suicide assisté. Or c'est nous qui le défendons [5].

Dans la même veine, que faut-il penser du témoignage d'une infirmière en chef de mes connaissances qui a l'expérience de toute une vie à diriger une maison de personnes âgées où l'on est régulièrement confronté à la mort ? Elle a remarqué au fil des ans que ceux qui ont le plus peur de la mort sont les croyants. Son observation nécessiterait d'être corroborée par des statistiques mais, à supposer qu'elle a raison, comment cela s'explique-t-il ? Quelle que soit la raison, à y regarder de près, elle ne prêche pas fortement en faveur de la capacité de la religion à reconforter les mourants [6]. Dans le cas des catholiques, ils ont peut-être peur du purgatoire ? Le saint cardinal Hume a dit au revoir à un ami en ces termes : « Alors, au revoir. On se retrouve au purgatoire, je suppose. » Ce que je suppose, pour ma part, c'est qu'il y avait une lueur sceptique dans ces bons vieux yeux.

La doctrine du purgatoire révèle comment fonctionne la mentalité théologique. Le purgatoire est une sorte d'Ellis Island [7] divin, une salle d'attente de l'Hadès où vont les âmes des morts si leurs péchés ne sont pas assez graves pour qu'elles soient envoyées en enfer, mais qu'elles ont encore besoin d'une petite session de rattrapage et de se purifier avant de pouvoir être admises dans la zone sans péchés du ciel [8]. Au Moyen Âge, l'Église vendait des « indulgences ». Cela revenait à s'acheter un certain nombre de jours de rémission au purgatoire, et l'Église distribuait littéralement (et avec une présomption suffocante) des certificats signés spécifiant le nombre de jours ainsi acquis. L'Église catholique romaine est une institution pour les gains de laquelle l'expression « mal acquis » aurait pu être spécialement inventée. Et de toutes ses arnaques pour faire de l'argent, la vente des indulgences doit certainement figurer parmi les plus grandes escroqueries de toute l'histoire, un équivalent au Moyen Âge de l'arnaque sur Internet du Nigeria, mais bien plus fructueuse.

Encore en 1903, le pape Pie X était toujours en mesure de présenter sous forme de tableau le nombre de jours de rémission que chaque rang de la hiérarchie avait le droit d'octroyer : les cardinaux, deux cents jours ; les archevêques, cent ; les évêques, cinquante seulement. Mais de son temps, les indulgences n'étaient plus vendues directement contre de l'argent. Même au Moyen Âge, l'argent n'était pas la seule monnaie pour s'acheter une libération du purgatoire sur parole. Vous pouviez aussi payer en prières, soit les vôtres avant votre mort, soit celles d'autres personnes pour vous

après votre mort. Et l'argent pouvait payer des prières. Si vous étiez riche, vous pouviez déposer des provisions pour votre âme à perpétuité. Mon propre *College* d'Oxford, New College, a été fondé en 1379 (il était nouveau alors) par un des grands philanthropes du siècle d'alors, William of Wykeham, évêque de Winchester. Un évêque du Moyen Âge pouvait devenir le Bill Gates de l'époque, contrôlant l'équivalent de l'autoroute de l'information (vers Dieu) et amassant d'énormes fortunes. Son domaine était d'une taille exceptionnelle, et Wykeham utilisa sa fortune et son influence pour fonder deux grands établissements d'enseignement, l'un à Winchester et l'autre à Oxford. L'enseignement était important pour Wykeham mais, selon les termes de l'histoire officielle de New College, publiée en 1979 pour en marquer le sixième centenaire, le but fondamental du *College* était d'être « comme une grande chapelle commémorative consacrée à l'intercession pour le repos de son âme. Il pourvut au service de la chapelle en nommant dix aumôniers, trois clercs et seize choristes, et il ordonna qu'eux seuls soient maintenus en place si les revenus du *College* venaient à faire défaut ». Wykeham laissa New College entre les mains de la confrérie, corps dont les membres sont nommés par cooptation et qui a subsisté sans interruption comme un organisme unique pendant plus de six cents ans. On peut penser qu'il comptait sur nous pour continuer à prier pour son âme pendant des siècles.

Aujourd'hui, le *College* n'a qu'un aumônier [9] et pas de clerc, et le torrent continu des prières pour Wykeham au purgatoire s'est réduit à un mince filet de deux prières par an. Seul le chœur ne cesse de grossir et sa musique est vraiment

magique. Même moi, je me sens un peu coupable, étant membre de la confrérie, de trahir sa confiance. Wykeham faisait l'équivalent de ce que ferait aujourd'hui un homme riche qui verserait un gros acompte à une société de cryogénie s'engageant à congeler son corps et à le conserver à l'abri des tremblements de terre, soulèvements, guerres nucléaires et autres catastrophes, en attendant un certain moment dans le futur où la science médicale aura trouvé le moyen de le décongeler pour le guérir de la maladie dont il se mourait. Est-ce que nous, les membres ultérieurs de la confrérie de New College, nous violons un contrat avec notre fondateur ? Si oui, nous sommes en bonne compagnie. Des centaines de bienfaiteurs du Moyen Âge sont morts en se fiant à leurs héritiers pour que, bien payés pour le faire, ils prient pour eux au purgatoire. Je ne peux m'empêcher de me demander quelle proportion des trésors de l'Europe médiévale en matière d'art et d'architecture ont commencé sous forme d'acompte sur l'éternité, en vertu de contrats de confiance, une confiance maintenant trahie.

Mais ce qui me fascine vraiment dans la doctrine du purgatoire, c'est la *preuve* que les théologiens ont avancée : une preuve dont la faiblesse est si spectaculaire qu'elle renforce le comique de l'assurance désinvolte avec laquelle elle est présentée. Dans la *Catholic Encyclopedia*, l'entrée consacrée au purgatoire comporte une section intitulée « preuves ». La preuve essentielle de l'existence du purgatoire est la suivante. Si les morts allaient simplement au ciel ou en enfer en fonction de leurs péchés quand ils étaient sur Terre, il n'y aurait aucun intérêt à prier pour eux. « Car à quoi bon

prier pour les morts si l'on ne croit pas au pouvoir de la prière pour soulager ceux qui sont déjà privés de voir Dieu ? » Et nous prions pour les morts, n'est-ce pas ? Donc le purgatoire doit exister, sinon nos prières seraient inutiles. CQFD. Sérieusement, c'est un exemple de ce qui passe pour un raisonnement dans l'esprit théologique.

Ce remarquable raisonnement circulaire se retrouve à une plus grande échelle dans un autre argument classique de la consolation. Selon ce raisonnement, Dieu existe nécessairement car, sinon, la vie serait vide, inutile, futile, un désert d'inanité dépourvu de sens. Est-il nécessaire de faire remarquer que la logique est erronée dès les premiers mots ? Peut-être que la vie est effectivement vide. Peut-être que nos prières pour les morts sont effectivement inutiles. Présumer le contraire, c'est présumer la vérité de la conclusion même que l'on cherche à prouver. Ce prétendu syllogisme est nettement circulaire. La vie sans votre femme peut très bien être intolérable, désolée et vide, mais cela ne l'empêche malheureusement pas d'être morte. Il y a quelque chose d'infantile dans la présomption que quelqu'un d'autre (les parents dans le cas des enfants, Dieu dans le cas des adultes) a la responsabilité de donner à votre vie un sens et une raison d'être. C'est du même ordre que l'infantilisme de ceux qui, quand ils se sont foulé la cheville, cherchent autour d'eux quelqu'un à qui faire un procès. Il faut que quelqu'un d'autre soit responsable de mon bien-être, et que quelqu'un d'autre soit coupable si je me fais mal. Est-ce le même infantilisme qui est en réalité derrière le « besoin » d'un Dieu ? Sommes-nous revenus à Binker ?

La façon vraiment adulte de voir les choses, au contraire, c'est de se dire que notre vie est aussi pleine de sens, riche et merveilleuse que nous décidons de la faire. Et nous pouvons effectivement faire qu'elle soit merveilleuse. Si la science donne une consolation de type non matériel, elle rejoint mon thème final, l'inspiration.

L'inspiration

C'est une question de goût ou de jugement personnel qui a ce léger inconvénient que la méthode d'argumentation que je dois employer est rhétorique plutôt que logique. Je l'ai déjà fait, comme beaucoup d'autres parmi lesquels, pour ne citer que des exemples récents, Carl Sagan dans *Pale Blue Dot*, E.O. Wilson dans *Biophilia*, Michael Shermer dans *The Soul of Science* et Paul Kurz dans *Affirmations*. Dans *Les Mystères de l'arc-en-ciel*, j'ai essayé de montrer comme nous avons de la chance d'être en vie, étant donné que l'immense majorité de ceux qui pourraient potentiellement sortir de la loterie combinatoire de l'ADN en fait ne naîtront jamais. Pour ceux d'entre nous qui ont la chance d'être là, j'ai représenté la brièveté relative de la vie en imaginant un fin rayon laser qui se déplace sur une gigantesque règle du temps. Tout ce qui se trouve avant et après ce rayon est enfoui dans l'obscurité du passé révolu ou dans celle du futur inconnu. Nous avons la chance stupéfiante de nous trouver dans ce rayon. Si court que soit le temps que nous passons sous le soleil, si nous en perdons une seconde, ou si nous nous plaignons de ce qu'il est terne, vide, ou (comme un enfant) ennuyeux, ne pourrait-on

pas considérer que c'est une insulte grossière à ces trillions d'êtres qui ne sont pas nés et à qui, pour commencer, on ne proposera même jamais de vivre ? Comme beaucoup d'athées l'ont dit mieux que moi, notre vie devrait avoir d'autant plus de prix à nos yeux que nous savons que nous n'en avons qu'une. L'attitude de l'athée consiste en conséquence à chanter la vie et à la mettre en valeur, sans pour autant qu'il s'y mêle de l'aveuglement, des vœux pieux, ou les pleurnicheries de ceux qui ont le sentiment que la vie leur doit quelque chose. Emily Dickinson disait

C'est parce qu'elle ne reviendra jamais
Que la vie est si douce.

Si la disparition de Dieu doit laisser un vide, celui-ci sera comblé de façon différente selon les personnes. Pour ma part, il y a une bonne dose de science, cette tentative honnête et systématique de trouver la vérité sur le monde réel. Pour moi, les efforts humains pour comprendre l'univers se comparent à une entreprise pour construire un modèle. Chacun de nous se construit à l'intérieur de la tête un modèle du monde dans lequel nous nous trouvons. Le modèle minimal du monde est celui dont nos ancêtres avaient besoin pour survivre. Le programme de simulation a été intégré et débogué par la sélection naturelle, et là où il est le plus utile, c'est dans le monde qui était familier à nos ancêtres, dans la savane africaine, un monde à trois dimensions d'objets matériels de taille moyenne se déplaçant à des vitesses moyennes les uns par rapport aux autres. En prime inattendue, notre cerveau s'avère suffisamment puissant pour gérer un modèle du

monde beaucoup plus riche que celui médiocre et utilitaire dont nos ancêtres avaient besoin pour survivre. L'art et la science sont des manifestations débridées de ce bonus. Permettez-moi de vous brosser un dernier tableau pour vous décrire la capacité de la science à ouvrir l'esprit et à satisfaire le psychisme.

La burqa suprême

Un des spectacles les plus tristes qu'il nous est donné de voir dans nos rues aujourd'hui est l'image d'une femme emmitouflée dans du noir informe de la tête aux pieds, regardant le monde qui l'entoure par une fente minuscule. La burka n'est pas seulement un instrument d'oppression des femmes et de répression qui enferme leur liberté et leur beauté ; ce n'est pas simplement le symbole d'une cruauté masculine monumentale et de la soumission féminine à une peur tragique. Je veux reprendre la fente étroite du voile pour en faire le symbole d'autre chose.

Nos yeux voient le monde par une fente étroite du spectre électromagnétique. La lumière visible est un rai de lumière dans l'immense spectre obscur, depuis les ondes radio à l'extrémité des ondes les plus longues, jusqu'aux rayons gamma à l'extrémité des plus courtes. Mais il est difficile de définir exactement l'étroitesse de cette fente et d'en exprimer la problématique. Imaginez une gigantesque burqa noire avec une fente de vision à peu près de la largeur standard, mettons d'un pouce. Si la longueur du tissu noir au-dessus de la fente représente la portion des ondes courtes du spectre invisible, et

celle du tissu noir au-dessous de la fente la portion des ondes longues du spectre invisible, quelle devrait être la longueur de la burqa à l'échelle d'une fente d'un pouce ? Les longueurs dont il s'agit sont si immenses qu'il est difficile de les présenter de façon valable sans faire appel aux échelles logarithmiques. Le dernier chapitre d'un livre comme celui-ci n'est pas le lieu pour commencer à jongler avec des logarithmes mais croyez-moi, ce sera la burqa suprême. La fenêtre d'un pouce de la lumière visible est d'une petitesse dérisoire comparée à tous les kilomètres de tissu noir représentant la partie invisible du spectre, depuis les ondes radio à l'ourlet de la jupe jusqu'aux rayons gamma au sommet du crâne. Ce que la science fait pour nous, c'est qu'elle agrandit cette fenêtre. Elle l'ouvre si grand que le vêtement noir qui nous emprisonne tombe presque complètement, livrant nos sens au grand courant d'air exaltant de la liberté.

Les télescopes optiques balaient les cieux à l'aide de lentilles et de miroirs, et ce qu'ils voient ce sont des étoiles dont il se trouve qu'elles irradient dans la bande étroite de longueurs d'onde que nous appelons la lumière visible. Mais d'autres télescopes « voient » dans les rayons X ou les longueurs d'onde radio, et nous donnent une multitude d'autres cieux nocturnes. À une plus petite échelle, les appareils photo dotés de filtres appropriés peuvent « voir » dans les ultraviolets et prendre des photos de fleurs montrant un spectre étrange de rayures et de taches qui sont aussi visibles, et qui ont l'air « conçues » pour les yeux des insectes, mais que nous ne pouvons pas voir à l'œil nu. Les yeux des insectes ont une fenêtre spectrale de même largeur que les

nôtres, mais située un peu plus haut sur la burqa : ils sont aveugles au rouge et voient plus loin que nous dans les ultraviolets, le « jardin des ultraviolets [10] ».

La métaphore de l'étroite fenêtre de lumière qui s'élargit dans un spectre spectaculairement étendu nous sert dans d'autres domaines de la science. Nous vivons près du centre d'un profond musée de multiples magnitudes, regardant le monde avec des organes sensoriels et un système nerveux équipés pour ne percevoir et comprendre qu'une petite gamme moyenne de tailles, se déplaçant à une gamme moyenne de vitesses. Nous sommes à l'aise avec des objets dont la taille se situe entre quelques kilomètres (la vue du sommet d'une montagne) et environ un dixième de millimètre (la pointe d'une épingle). En dehors de cette gamme, même notre imagination est handicapée et nous avons besoin de recourir à des instruments et aux mathématiques – que nous pouvons heureusement apprendre à utiliser. La gamme des tailles, des distances et des vitesses dans laquelle notre imagination est à l'aise est une bande minuscule au milieu d'une gamme de possibilités gigantesque, qui va de l'échelle de l'étrangeté quantique à l'extrémité la plus petite, jusqu'à l'échelle de la cosmologie einsteinienne à l'extrémité la plus grande.

Notre imagination est désespérément sous-équipée pour se débrouiller avec les distances qui sortent de l'étroite gamme moyenne familière à nos ancêtres. Nous essayons de nous représenter un électron comme une boule minuscule en orbite autour d'un groupe plus gros de boules représentant les

protons et les neutrons. Ce n'est pas du tout comme ça. Les électrons ne ressemblent pas à des petites boules, ils ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons. Il n'est pas sûr même que « ressemble » signifie quoi que ce soit quand nous nous essayons de trop nous rapprocher des horizons plus lointains de la réalité. Notre imagination n'est pas encore outillée pour pénétrer le voisinage du quantum. À cette échelle, rien ne se comporte de la façon dont la matière – ainsi que l'évolution nous a amenés à penser – doit se comporter. Pas plus que nous ne pouvons nous débrouiller avec le comportement des objets qui se déplacent à une fraction appréciable de la vitesse de la lumière. Le bon sens nous lâche car il a évolué dans un monde où rien ne se déplace très vite, et où rien n'est très petit ou très gros.

À la fin d'un essai célèbre sur les « Mondes possibles », le grand biologiste J.B.S. Haldane disait : « Maintenant, ce que je soupçonne, pour ma part, c'est que l'univers n'est pas seulement plus étrange qu'on le suppose, mais qu'il est plus étrange qu'on ne peut le supposer. [...] Je soupçonne qu'il existe plus de choses dans le ciel et sur la Terre qu'on n'en rêve ou qu'on ne peut en rêver dans aucune philosophie. » Soit dit en passant, je suis intrigué par la suggestion que le fameux discours d'Hamlet invoqué par Haldane est traditionnellement mal prononcé. L'accentuation normale est sur « ta » :

Il y a plus de choses dans le ciel et sur terre, Horatio,
Qu'on en rêve dans ta philosophie.

En fait, ce vers est souvent platement cité en impliquant qu'Horatio représente les rationalistes et les sceptiques

superficiels de partout. Mais certains érudits mettent l'accent sur « philosophie » en faisant presque disparaître « ta ». La différence a peu d'importance en l'occurrence, sinon que la deuxième interprétation prend déjà en compte le « aucune » philosophie de Haldane.

Le dédicataire de ce livre a vécu de l'étrangeté de la science, qu'il a poussée jusqu'à la comédie. Le passage qui suit est tiré du même discours improvisé de Cambridge que j'ai déjà cité dans le premier chapitre : « Le fait que nous vivons au fond d'un puits de gravité, à la surface d'une planète couverte de gaz qui tourne autour d'une boule de feu nucléaire à quatre-vingt-dix millions de miles, en trouvant cela normal, indique quelque peu à l'évidence combien notre perspective a tendance à être déformée. » Alors que d'autres auteurs de science-fiction ont joué sur l'étrangeté de la science pour exciter notre sens du mystère, Douglas Adams s'en est servi pour nous faire rire (Ceux qui ont lu le *Guide du voyageur galactique* pourraient penser par exemple à la « pression de l'improbabilité infinie »). On peut dire avec raison que le rire est la meilleure réaction à quelques-uns des paradoxes les plus étranges de la physique moderne. Je pense parfois que l'alternative est d'en pleurer.

La mécanique quantique, ce summum de rareté dans les réalisations scientifiques du XX^e siècle, opère des prédictions merveilleusement justes sur le monde réel. Richard Feynman comparait sa précision avec le fait de prédire une distance de la taille de la largeur de l'Amérique du Nord avec une précision de la largeur d'un cheveu humain. Cette réussite dans la

prédiction semble signifier que la théorie quantique est nécessairement vraie dans un certain sens ; aussi vraie que tout ce que nous savons, y compris les faits les plus terre à terre qui relèvent du bon sens. Pourtant, les *présupposés* que doit établir la théorie quantique pour formuler ces prédictions sont si mystérieux que même le grand Feynman lui-même a été amené à dire (il y a plusieurs versions de cette citation, celle qui suit me paraît la plus claire) : « Si vous pensez comprendre la théorie quantique [...] vous ne comprenez pas la théorie quantique [11]. »

La théorie quantique est si étrange que les physiciens recourent à une « interprétation » paradoxale ou à une autre. « Recourent » est le mot qui convient. Dans *L'Étoffe de la réalité*, David Deutsch adhère à l'interprétation des « nombreux mondes » de la théorie quantique, peut-être parce que le pire qu'on puisse en dire c'est qu'elle est d'une *inutilité* ridicule. Il postule l'existence d'un grand nombre d'univers qui augmente rapidement, univers qui existent parallèlement et qui ne peuvent se détecter mutuellement sinon par la brèche étroite des expériences de mécanique quantique. Dans certains de ces univers, je suis déjà mort. Dans une petite minorité d'entre eux, vous avez une moustache verte. Et ainsi de suite.

L'autre interprétation, l'« interprétation de Copenhague » est tout aussi grotesque – pas inutile, mais seulement terriblement paradoxale. Erwin Schrödinger en a fait la satire avec sa fable du chat. Un chat est enfermé dans une caisse

avec un mécanisme à tuer actionné par un événement lié à la mécanique quantique.

Avant d'ouvrir le couvercle de la caisse, on ne sait pas si le chat est mort. Le bon sens nous dit cependant qu'il est nécessairement ou bien vivant ou bien mort dans la caisse. L'interprétation de Copenhague est contraire au bon sens : tout ce qui existe avant qu'on ouvre la caisse est une probabilité. Dès qu'on l'ouvre, la fonction d'onde s'écroule et on se retrouve devant un événement unique : ou bien le chat est mort, ou bien le chat est vivant. Jusqu'à ce qu'on ouvre la caisse, il n'était ni mort ni vivant.

Dans l'interprétation des mêmes événements par les « nombreux mondes », dans certains univers, le chat est mort ; dans d'autres, il est vivant. Aucune de ces deux interprétations ne satisfait le bon sens humain ou l'intuition humaine. Les physiciens plus machos n'en ont cure. Ce qui compte, c'est que les mathématiques fonctionnent et que les prédictions se réalisent expérimentalement. La majorité d'entre nous est trop frileuse pour les suivre. Il semble que nous *avons besoin* de nous représenter d'une façon ou d'une autre ce qui se passe « réellement ». Je comprends, soit dit en passant, que Schrödinger ait à l'origine proposé son expérience de pensée avec le chat pour montrer ce qui était à ses yeux l'absurdité de l'interprétation de Copenhague.

Pour le biologiste Lewis Wolpert, la bizarrerie de la physique moderne n'est que la pointe de l'iceberg. La science en général, contrairement à la technologie, malmène le bon sens [12]. Wolpert calcule, par exemple, « qu'il y a bien plus de

molécules dans un verre d'eau que de verres d'eau dans la mer ». Comme toute l'eau de la planète se recycle par la mer, il s'ensuivrait que chaque fois que vous buvez un verre d'eau, il y a de bonnes chances qu'une partie de ce que vous buvez soit passé par la vessie de Cromwell. Et donc, chaque fois que l'on a un verre plein, on voit une proportion assez élevée des molécules d'eau qui existent dans le monde. C'est, bien entendu, sans rapport avec Cromwell ou les vessies. N'avez-vous pas inspiré seulement un atome d'azote qui a été inspiré un jour par le troisième iguanodon à gauche du grand cycas ? N'êtes-vous pas content de vivre dans un monde où non seulement une telle conjecture est possible, mais où vous avez aussi le privilège de comprendre pourquoi ? Et de l'expliquer en public à quelqu'un d'autre, pas en tant que votre opinion ou votre croyance mais comme une chose que, quand il aura compris votre raisonnement, il se sentira obligé d'admettre ? C'est peut-être en partie ce que voulait dire Carl Sagan quand il expliquait sa motivation en écrivant *The Demon-Haunted World : Science as a Candle in the Dark* [Le monde hanté par le démon : la science, une bougie dans le noir] : « La science qui n'explique pas me semble perverse. Quand vous êtes amoureux, vous voulez le dire au monde entier. Ce livre est une déclaration personnelle qui reflète l'aventure amoureuse de toute ma vie avec la science. »

L'évolution de la vie complexe, à vrai dire son existence même dans un univers obéissant aux lois de la physique, est merveilleusement étonnante – ou elle le serait, n'était le fait que l'étonnement est une émotion qui ne peut exister que dans un cerveau qui est le produit de ce processus très

étonnant. Il y a donc un sens anthropique dans lequel notre existence ne devrait pas étonner. J'aimerais penser que je parle pour mes frères humains en insistant toutefois pour dire qu'elle est désespérément étonnante.

Pensez-y. Sur une planète, et peut-être sur une seule planète dans tout l'univers, des molécules qui normalement ne feraient rien de plus compliqué qu'un morceau de roche, se rassemblent en morceaux de matière de la taille d'une roche d'une complexité si stupéfiante qu'elles sont capables de courir, sauter, nager, voler, voir, entendre, attraper et manger d'autres morceaux de complexité animés de la même façon ; et capables dans certains cas de penser et de ressentir, et de tomber amoureux d'autres morceaux de matière complexe. Nous comprenons maintenant comment s'effectue ce tour de passe-passe, mais seulement depuis 1859. Avant 1859, cela aurait paru vraiment très, très étrange. Maintenant, grâce à Darwin, c'est simplement très étrange. Darwin a saisi la fenêtre de la burqa et l'a ouverte de force, laissant entrer un torrent d'explications dont la nouveauté éblouissante et la capacité à élever l'esprit humain étaient peut-être sans précédent – à moins que ce soit la découverte de Copernic que la Terre n'était pas le centre de l'univers.

« Dis-moi, demandait un jour à un ami le grand philosophe du XX^e siècle Ludwig Wittgenstein, pourquoi les gens disent toujours qu'il était naturel que l'homme suppose que le Soleil tourne autour de la Terre au lieu que ce soit la Terre qui tourne. » Son ami répondit : « Eh bien, évidemment parce qu'on a vraiment *l'impression* que le Soleil tourne autour de la

Terre. » Wittgenstein répliqua : « Alors, comment aurait-ce été si on avait eu l'impression que c'est la Terre qui tourne ? » Je cite parfois cette remarque de Wittgenstein dans des conférences en m'attendant à ce que l'auditoire rie. Mais tous restent muets de stupeur.

Dans le monde limité dans lequel notre esprit a évolué, les petits objets ont plus de chances de se déplacer que les plus gros que l'on considère comme l'arrière-plan de ce qui se déplace. Tandis que le monde tourne, les objets qui paraissent gros parce qu'ils sont proches – les montagnes, les arbres et les édifices, et le sol lui-même – se déplacent tous dans une synchronie parfaite les uns avec les autres et avec l'observateur par rapport aux corps célestes comme le soleil et les étoiles. Notre cerveau évolué projette une illusion de mouvement sur eux plutôt que sur les montagnes et les arbres au premier plan.

Je voudrais maintenant approfondir ce que je viens de dire sur notre façon de voir le monde ; si nous trouvons certaines choses faciles à comprendre intuitivement et d'autres difficiles, c'est que *notre cerveau est lui-même un organe qui a évolué* : un ordinateur embarqué qui a évolué pour nous aider à survivre dans un monde – que j'appellerai Monde moyen – où les objets qui étaient importants pour notre survie n'étaient ni très gros ni très petits ; un monde où les choses ou bien ne bougeaient pas, ou se déplaçaient lentement par rapport à la vitesse de la lumière ; et où l'on pouvait en toute sécurité considérer le très improbable comme impossible. La fenêtre de

notre burqa mentale est étroite parce qu'elle n'avait pas besoin d'être plus grande pour aider nos ancêtres à survivre.

La science nous a appris, contrairement à ce que nous dit toute l'intuition évoluée, que les choses apparemment solides comme les cristaux et les roches sont en fait constituées presque entièrement d'espace vide. On illustre classiquement cette idée en disant que le noyau d'un atome est comme une mouche au centre d'un stade de sport. L'atome voisin est complètement en dehors du stade. La roche la plus dure, la plus solide, la plus dense est donc « vraiment » un espace presque entièrement vide, brisé seulement par de minuscules particules si éloignées les unes des autres qu'elles ne comptent pas. Alors, pourquoi les roches ont-elles à la vue et au toucher l'air solides, dures et impénétrables ?

Je n'essaierai pas d'imaginer comment Wittgenstein aurait pu répondre à cette question. Mais en tant que biologiste évolutionniste, je répondrai de la façon suivante. Notre cerveau a évolué pour aider notre corps à trouver son chemin dans le monde à l'échelle à laquelle opère notre corps. Nous n'avons jamais évolué pour naviguer dans le monde des atomes. Sinon, notre cerveau percevrait probablement les roches comme pleines d'espace vide. Si les roches paraissent dures et impénétrables au toucher de nos mains, c'est parce que nos mains ne peuvent pas les pénétrer. La raison pour laquelle elles ne peuvent pas les pénétrer n'est pas liée à la taille et aux séparations des particules qui constituent la matière. Bien plutôt, elle est liée aux champs de force qui sont associés à ces particules très espacées dans la matière

« solide ». Il est utile que notre cerveau se construise des notions telles que la solidité et l'impénétrabilité car ces notions nous aident à guider notre corps dans un monde où les objets – que nous appelons solides – ne peuvent les uns et les autres occuper la même place.

Une petite détente comique ici, venue de *The Men who Stare at Goats* de Jon Ronson :

Ceci est une histoire vraie. C'est l'été de 1983. Le général de division Albert Stubblebine III assis à son bureau à Arlington, Virginie, regarde fixement le mur sur lequel sont accrochées ses nombreuses décorations et citations militaires. Elles retracent en détail sa longue et brillante carrière. Il est le chef des renseignements de l'armée des États-Unis, avec seize mille soldats sous son commandement. [...] Au-delà de ses médailles, il regarde le mur lui-même. Il sent qu'il a quelque chose à faire, même si cette idée lui fait peur. Il pense à l'alternative qui se présente à lui. Ou bien rester dans son bureau, ou aller dans celui d'à côté. C'est cela qu'il doit choisir. Et il a choisi. Il va aller dans le bureau d'à côté. [...] Il se lève, sort de derrière sa table de travail et commence à marcher. Je veux dire qu'il se demande : de quoi l'atome est-il fait de toute façon ? d'espace ! Il hâte le pas. De quoi suis-je essentiellement fait ? Il réfléchit. D'atomes ! Maintenant, il court presque. De quoi le mur est-il essentiellement fait ? Il réfléchit. D'atomes ! Je n'ai qu'à faire fusionner les espaces... Alors le général Stubblebine se cogne durement le nez contre le mur de son bureau. Bon sang, pense-t-il. Stubblebine est confondu parce qu'il n'arrive jamais à traverser son mur.

Le général Stubblebine est opportunément décrit comme un « penseur novateur » sur le site Web de l'organisation qu'il dirige avec sa femme, maintenant qu'il est à la retraite.

Nous qui avons évolué dans le Monde moyen, nous trouvons intuitivement facile de saisir des idées comme : « Quand un général de division se déplace à la vitesse à laquelle se déplacent les généraux de division et autres objets

du Monde moyen, et qu'il rencontre un autre objet solide du Monde moyen comme un mur, sa progression est douloureusement arrêtée. » Notre cerveau n'est pas équipé pour imaginer quel effet cela ferait que d'être un neutrino qui traverse un mur dans les immenses interstices qui constituent ce mur « en réalité ». Et notre entendement ne peut pas non plus saisir ce qui se passe quand les choses se déplacent à une vitesse proche de celle de la lumière.

L'intuition humaine, qui a évolué et s'est formée sans le secours d'appareils dans le Monde moyen, a même du mal à croire Galilée quand il nous dit que, sans la friction de l'air, un boulet de canon et une plume atteindraient le sol au même instant si on les laissait tomber du haut d'une tour penchée. C'est parce que dans le Monde moyen, la friction de l'air est toujours présente. Si nous avions évolué dans du vide, nous nous *attendrions* à ce qu'une plume et un boulet de canon touchent le sol en même temps. Nous sommes des citoyens évolués du Monde moyen, ce qui limite ce que nous sommes capables d'imaginer. Sauf à être particulièrement doués ou bien instruits, la fenêtre étroite de notre burqa ne nous permet de voir que le Monde moyen.

À un certain égard, les animaux que nous sommes doivent survivre non seulement dans le Monde moyen mais aussi dans le micro-monde des atomes et des électrons. Les pulsions nerveuses elles-mêmes qui nous permettent de penser et d'imaginer dépendent d'activités dans le Micro-Monde. Mais si nos ancêtres primitifs avaient connu le fonctionnement du Micro-Monde, cela ne les aurait nullement aidés dans une

seule action ni dans une seule décision qui se soit imposée à eux. Si nous étions des bactéries, sans cesse ballottées par les mouvements thermiques des molécules, ce serait autre chose. Mais, en habitants du Monde moyen, notre masse est trop encombrante pour que nous puissions percevoir le mouvement brownien. De même, notre vie est dominée par la gravité mais nous avons à peine conscience de la force délicate de la tension de surface. Un petit insecte inverserait cette priorité et trouverait que la tension de surface n'a rien de délicat.

Dans *Creation : Life and How to Make It*, Steve Grand est presque cinglant quand il parle de notre obsession de la matière. Nous avons cette tendance à penser tout bonnement que seules les « choses » matérielles solides sont « réellement » des choses. Les « ondes » de fluctuation électromagnétique dans le vide semblent « irréelles ». À l'époque victorienne, on pensait que les ondes étaient nécessairement « dans » un certain milieu matériel ; comme on ne connaissait aucun milieu de ce genre, on en a inventé un qu'on a appelé l'éther luminifère. Mais si nous jugeons la matière « réelle » commode pour notre entendement, la seule raison en est que nos ancêtres ont évolué pour survivre dans le Monde moyen, où la matière est une construction utile de l'esprit.

En revanche, même nous, les citoyens du Monde moyen, nous pouvons voir qu'un tourbillon est une « chose » en présence de ce qui ressemble à la réalité d'un rocher, même si la matière contenue dans le tourbillon ne cesse de changer. Dans une plaine désertique de Tanzanie, à l'ombre de

l'Oldoinyo Lengai, le volcan sacré des Masais, se trouve une grosse dune constituée par la cendre d'une éruption en 1969. Sa forme est sculptée par le vent. Mais ce qui est intéressant, c'est qu'elle *se déplace* physiquement. Ce phénomène est désigné sous le nom technique de barkhane. Toute la dune progresse dans le désert vers l'ouest à une vitesse d'environ dix-sept mètres par an. Elle garde sa forme de croissant et rampe dans la direction des pointes. En soufflant, le vent fait monter le sable sur la pente la plus douce. Puis à mesure que chaque grain de sable arrive au sommet de la crête, il dévale en cascade sur le versant abrupt à l'intérieur du croissant.

À vrai dire, même la barkhane est plus une « chose » que la vague. La vague *donne l'impression* de se déplacer horizontalement sur la mer, mais les molécules d'eau se déplacent verticalement. De même, les ondes sonores peuvent aller du locuteur à l'auditeur, mais ce n'est pas le cas des molécules d'air : ce serait un vent, et pas un son. Steve Grand fait remarquer que vous et moi ressemblons plus à des vagues qu'à des « choses » permanentes. Il invite ses lecteurs à penser...

à une expérience de votre enfance. Une chose dont vous vous souvenez clairement, une chose que vous pouvez voir, ou sentir avec vos doigts, éventuellement avec votre nez, comme si vous étiez réellement là. Après tout, vous étiez réellement là à ce moment, n'est-ce pas ? Sinon, comment vous en souviendriez-vous ? Mais tenez-vous bien : vous *n'étiez pas* là. Pas un seul atome qui se trouve dans votre corps aujourd'hui n'était présent lors de cet événement. [...] La matière fluctue d'un endroit à l'autre et se rassemble momentanément pour être vous. Et donc, quoi que vous soyez, vous n'êtes pas la substance dont vous êtes fait. Si cette idée ne vous fait pas dresser les cheveux sur la tête, relisez-la jusqu'à ce que cet effet se produise car c'est important [13].

Le mot « réellement » ne doit pas être employé dans le sens d'une pure certitude. Si un neutrino avait un cerveau ayant évolué chez des ancêtres de la taille d'un neutrino, il dirait que les roches sont « réellement » faites essentiellement d'espace vide. Notre cerveau a évolué chez des ancêtres de taille moyenne, qui ne pouvaient pas marcher à travers la roche, si bien que notre « réellement » est un « réellement » dans lequel les roches sont solides. Pour un animal, « réellement » a le sens dont son cerveau a besoin pour l'aider à survivre. Et comme des espèces différentes vivent dans des mondes si différents, il existe toute une variété troublante de différents « réellement ».

Ce que nous voyons du monde réel n'est pas le monde réel dépouillé, mais un *modèle* du monde réel, régulé et ajusté par les données issues de nos sens – modèle construit de manière à nous servir pour traiter avec le monde réel. La nature de ce modèle dépend du genre d'animal que l'on est. Celui qui vole a besoin d'un modèle du monde d'un genre différent de celui dont a besoin l'animal qui marche, qui grimpe, ou qui nage. Il faut aux prédateurs un modèle du monde différent de celui de la proie, même si leurs mondes se chevauchent nécessairement. Le cerveau du petit singe doit posséder un programme capable de simuler un labyrinthe de branches et de troncs d'arbre en trois dimensions. Le cerveau du notonecte n'a que faire d'un programme en trois dimensions puisqu'il vit à la surface des mares. Le programme de la taupe pour construire des modèles du monde sera adapté pour un usage souterrain. Le rat glabre des sables a probablement un programme de représentation du monde similaire à celui de la

taupe. Mais l'écureuil a beau être un rongeur comme le rat-taupe, son programme de représentation du monde ressemble probablement beaucoup plus à celui du petit singe.

Dans *L'Horloger aveugle*, j'ai dit entre autres que les chauves-souris « voient » peut-être les couleurs avec leurs oreilles. Le modèle du monde dont a besoin la chauve-souris pour naviguer dans trois dimensions et attraper des insectes doit sûrement être similaire au modèle dont a besoin l'hirondelle pour effectuer pratiquement la même tâche. Le fait que, pour mettre à jour les variables de son modèle, la chauve-souris utilise l'écho alors que l'hirondelle emploie la lumière est accessoire. D'après moi, des teintes perçues comme « rouge » et « bleu » servent à la chauve-souris d'étiquettes internes pour désigner certains aspects utiles des échos, éventuellement la texture acoustique des surfaces ; exactement comme l'hirondelle utilise les mêmes teintes perçues pour étiqueter les ondes courtes et longues de la lumière. L'intéressant c'est que la nature du modèle est gouvernée par son mode d'emploi » plutôt que par la modalité sensorielle qui intervient. La leçon de la chauve-souris est la suivante : à la différence des variables qui sont sans cesse enregistrées par les nerfs sensoriels, la forme générale du modèle présent dans l'esprit est une adaptation au mode de vie de l'animal, au même titre que ses ailes, ses pattes ou sa queue.

Dans son article sur les « Mondes possibles » que j'ai cité plus haut, J.B.S. Haldane avait une chose intéressante à dire sur les animaux dont le monde est dominé par l'odorat. Il

faisait remarquer que les chiens peuvent distinguer deux acides gras volatiles très similaires, l'acide caprylique et l'acide caproïque, dont chacun est dilué à un pour un million. La seule différence est que la principale chaîne moléculaire de l'acide caprylique est de deux atomes plus longue que celle de l'acide caproïque. Selon Haldane, le chien serait probablement capable de ranger ces acides « dans l'ordre de leur poids moléculaire d'après leur odeur, de la même façon qu'un homme pourrait ranger un certain nombre de cordes de piano par ordre de longueur d'après leur note ».

Il y a un autre acide gras, l'acide caprique, qui est exactement comme les deux autres, sauf qu'il possède encore deux atomes de carbone supplémentaires dans sa chaîne principale. Le chien qui n'a jamais rencontré d'acide caprique n'aurait sans doute pas plus de difficulté à en imaginer l'odeur que nous à imaginer une trompette qui joue une note plus haute que celle que nous venons de l'entendre jouer. Il me semble parfaitement raisonnable de deviner que le chien ou le rhinocéros pourrait traiter des mélanges d'odeurs comme des accords harmonieux. Ou éventuellement des discordances. Probablement pas des mélodies car les mélodies sont faites de notes qui commencent et se terminent d'un seul coup à des moments précis, contrairement aux odeurs. Ou peut-être le chien et le rhinocéros sentent-ils en couleur. Le raisonnement serait le même que pour la chauve-souris.

Une fois encore, les perceptions que nous appelons les couleurs sont des outils qui permettent à notre cerveau d'étiqueter des distinctions importantes dans le monde

extérieur. Les teintes perçues – ce que les philosophes appellent les qualia – n’ont pas de lien intrinsèque avec des lumières de longueurs d’onde particulière. Ce sont des étiquettes intérieures qui sont à la disposition du cerveau quand il construit son modèle de la réalité extérieure, et qui lui permettent d’établir des distinctions qui sont particulièrement saillantes pour l’animal concerné. Dans notre cas, ou dans celui de l’oiseau, il s’agit de la lumière de différentes longueurs d’onde. Dans le cas de la chauve-souris, ce pourrait être, comme je l’ai dit, des surfaces dotées de propriétés ou de textures d’écho différentes, éventuellement le rouge pour le brillant, le bleu pour le velouté et le vert pour l’abrasif. Et dans le cas du chien ou du rhinocéros, pourquoi ne serait-ce pas les odeurs ? La capacité d’imaginer le monde étrange de la chauve-souris ou du rhinocéros, du notonecte ou de la taupe, de la bactérie ou de l’insecte d’écorce, est un des privilège que nous confère la science quand, en tirant sur le tissu noir de notre burqa, elle nous montre la gamme plus large de ce qui existe et nous réjouit.

La métaphore du Monde moyen – de la gamme intermédiaire des phénomènes que nous permet de voir la fente étroite de notre burqa – s’applique encore à d’autres échelles ou d’autres « spectres ». Nous pouvons construire une échelle d’improbabilités, avec une fenêtre étroite similaire par laquelle peuvent passer notre intuition et notre imagination. À une extrémité de ce spectre d’improbabilités se trouvent les événements potentiels que l’on dit impossibles. Les miracles sont des événements extrêmement improbables. Une statue de madone pourrait agiter la main dans notre direction. Les

atomes qui constituent sa structure cristalline vibrent tous dans un sens et dans l'autre. Étant donné leur nombre, et en l'absence de consensus sur la direction de leur déplacement, la main, comme nous l'avons vu dans le Monde moyen, reste immobile comme le roc. Mais *il se pourrait* tout simplement que tous les atomes qui s'agitent dans la main se déplacent dans la même direction en même temps. Et recommencent. Et recommencent... En ce cas, cette main bougerait et nous la verrions nous faire des signes. Cela pourrait arriver, mais les chances négatives sont si grandes que si vous vous étiez mis à en écrire le nombre au début de l'univers, vous n'auriez pas encore inscrit suffisamment de zéros à ce jour. La capacité de calculer ces chances – de quantifier le quasi impossible au lieu de se contenter de lever les bras de désespoir – est un autre exemple des avantages qu'offre la science à l'esprit humain pour le libérer.

L'évolution dans le Monde moyen nous a mal outillés pour gérer les événements improbables. Or dans l'immensité de l'espace astronomique ou du temps géologique, les événements qui paraissent impossibles dans le Monde moyen se révèlent inévitables. La science ouvre tout grand la fenêtre étroite par laquelle nous sommes habitués à voir le spectre des possibilités. Le calcul et la raison nous libèrent pour explorer des régions de possibilités qui semblaient naguère interdites, ou habitées par des dragons. Nous avons déjà exploité cet élargissement de la fenêtre dans le chapitre 4, où nous avons étudié l'improbabilité de l'origine de la vie, et vu comment un événement chimique quasi improbable doit nécessairement se produire si on en laisse le temps aux planètes ; nous y avons

aussi entrevu le spectre des univers possibles, dont chacun possède son propre ensemble de lois et de constantes, et la nécessité anthropique de nous trouver dans un des endroits hospitaliers qui sont minoritaires.

Comment faut-il interpréter l'expression de Haldane : « plus étrange qu'on ne peut le supposer » ? Plus étrange qu'on ne peut *en principe* le supposer ? ou seulement plus étrange qu'on ne peut le supposer étant donné l'apprentissage évolutif de notre cerveau dans le Monde moyen ? Pourrions-nous, avec de l'entraînement et de la pratique, nous émanciper du Monde moyen, déchirer notre burqa noire, et arriver à comprendre en quelque sorte par intuition – aussi bien que par les mathématiques tout simplement – le très petit, le très grand et le très rapide ? Sincèrement, je n'ai pas la réponse, mais ce qui me passionne, c'est de vivre à une époque où l'humanité repousse les limites de ce que l'on peut comprendre. Mieux encore, nous pourrions finalement découvrir qu'il n'y a pas de limites.

Notes – Chapitre 10

- [1] Petit garçon ami de Winnie l'Ourson dans les histoires et les poèmes pour enfants de A.A. Milne (1882-1956). (*N.d.T.*)
- [2] Reproduit avec l'autorisation des ayants droit de A.A. Milne.
- [3] De mémoire, j'attribue cet argument au philosophe d'Oxford Derek Parfitt. Je n'ai pas recherché à fond ses origines car je ne m'en sers que d'exemple de la consolation philosophique.
- [4] Rapporté sur BBC News : http://news.bbc.co.uk/1/hi/special_report/1999/06/09/cardinal_hum
- [5] Une étude sur les attitudes envers la mort chez les athées américains a trouvé les données suivantes : 50 % voulaient une célébration à leur mémoire, 99 % étaient favorables au suicide assisté par un médecin pour ceux qui le demandent, et 75 % pour eux-mêmes ; 100 % ne voulaient aucun contact avec du personnel hospitalier prônant la religion. Voir <http://nursestoner.com/myresearch.html>. (lien mort *N.d.N.*)
- [6] Un ami australien a concocté une expression merveilleuse pour décrire la tendance à la religiosité qui augmente avec la vieillesse : « On s'échauffe pour la finale ? »
- [7] Île en face de New York où, au tournant du XX^e siècle, les immigrants arrivant en foule sur la terre de la liberté étaient triés avant d'être éventuellement admis. (*N.d.T.*)
- [8] Il ne faut pas confondre le purgatoire avec les limbes où sont censés aller les bébés qui sont morts sans avoir été baptisés. Et les fœtus avortés ? Et les blastocytes ? Maintenant, avec un aplomb bien caractéristique, le pape Benoît XVI vient d'abolir les limbes. Cela veut-il dire que tous les bébés qui y ont languï pendant tous ces siècles vont maintenant s'envoler tout à coup pour le ciel ? Ou qu'ils vont rester là et que seuls les nouveaux arrivés échapperont aux limbes ? ou encore que tous les papes antérieurs avaient tout faux ? Tel est le genre de choses que nous sommes censés « respecter ».
- [9] Une femme ; qu'aurait dit le Bishop William ?

[10] « Le jardin des ultraviolets » est le titre d'une de mes cinq conférences de Noël pour la Royal Institution, qui a été à l'origine diffusée à la télévision par la BBC sous le titre « Grandir dans l'univers ». La série entière de ces cinq conférences est disponible sur DVD à partir du site www.RichardDawkins.net/home.

[11] Une remarque similaire est attribuée à Niels Bohr : « Celui qui n'est pas choqué par la théorie quantique ne l'a pas comprise. »

[12] Wolpert (1992).

[13] Certains pourraient contester la vérité littérale de cette affirmation de Grand, par exemple dans le cas des molécules osseuses. Mais l'esprit en est sûrement valable. Vous ressemblez plus à une onde qu'à une « chose » matérielle statique.

Postface

[1] Lors de sa parution, ce livre a été partout désigné comme le best-seller surprise de l'année 2006. Accueilli chaleureusement par la plupart des lecteurs qui ont envoyé leur commentaire personnel au site Amazon (un millier au moment où j'écris), il a cependant soulevé moins d'enthousiasme dans la presse. Le cynique pourrait y voir l'effet d'une réaction spontanée et sans imagination des rédacteurs en chef : « Il y a "Dieu" dans le titre, envoyez-le donc à un cul béni bien connu ! », mais ce serait trop cynique. Plusieurs articles défavorables commençaient par l'expression, de mauvais augure comme j'ai appris de longue date à l'interpréter : « Je suis athée, MAIS... » Ainsi que le faisait remarquer Daniel Dennett dans *Breaking the Spell*, un nombre renversant d'intellectuels « croient à la foi », même si, personnellement, ils sont incroyants. Ces croyants par procuration, croyants de second ordre, font souvent plus de zèle que les vrais car ce zèle est renforcé hypocritement par l'ouverture d'esprit qu'ils affichent : « Je ne peux malheureusement pas partager votre foi, mais je la *respecte* et je la comprends. »

« Je suis athée, MAIS... » ce qui suit est presque toujours creux, nihiliste, ou – pis – exhale une sorte de négativité triomphale. Remarquez au passage, la nuance avec une autre formule fort prisée : « J'étais athée naguère, mais... » C'est une des vieilles ficelles préférées des apologistes religieux

depuis C.S. Lewis jusqu'à nos jours. Elle sert à donner une sorte de vernis de façade, et il est stupéfiant de voir comme elle fait son effet. Vous verrez.

J'ai rédigé pour le site richarddawkins.net un article intitulé « I'm an Atheist BUT... » [Je suis athée, MAIS...]. C'est là que j'ai puisé la liste qui va suivre des critiques ou autres reproches qu'a suscités l'édition de 2006. Le même site Web, géré par l'astucieux Josh Timonen, a attiré une énorme quantité de réponses de lecteurs qui ont épluché très efficacement toutes ces critiques, mais sur un ton moins retenu et plus cinglant que le mien, ou que celui de mes collègues philosophes A.C. Grayling, Daniel Dennett, Paul Kurz et d'autres, qui se sont exprimés dans leurs écrits.

Vous ne pouvez pas critiquer la religion sans analyser en détail des ouvrages savants de théologie.

Un best-seller surprise ? Si, comme l'aurait voulu un critique intellectuel sûr de lui, je m'étais mis en quatre pour étudier de près les différences épistémologiques entre Thomas d'Aquin et Duns Scott, si j'avais rendu hommage à Origène sur le thème de la subjectivité, à Rahner sur celui de la grâce, ou à Moltmann sur celui de l'espérance (comme il l'espérait vainement), mon livre n'aurait pas tant été un best-seller *surprise* qu'un best-seller miraculeux. Mais la question n'est pas là. Contrairement à Stephen Hawking (qui s'est rendu au conseil que toutes les formules qu'il publierait diviseraient par deux le chiffre de ses ventes), j'aurais volontiers renoncé à la gloire du best-seller s'il y avait eu le moindre espoir que Duns

Scott éclaire ma question centrale de l'existence de Dieu. L'immense majorité des écrits théologiques présupposent tout simplement qu'il existe, et partent de ce principe. Dans ma démarche, je n'ai besoin de prendre en compte que les théologiens qui envisagent sérieusement la possibilité que Dieu n'existe pas et qui cherchent à démontrer qu'il existe. C'est à mon avis ce que je fais dans le chapitre 3, avec je l'espère un humour de bon aloi, et dans un tour d'horizon suffisamment complet.

S'agissant d'humour de bon aloi, je ne peux surpasser la splendide « Courtier's Reply » [Réplique du courtisan] qu'a publiée P.Z. Myers sur son site « Pharyngula » :

En regardant de près les accusations impudentes de M. Dawkins, j'ai été exaspéré par son manque d'érudition sérieuse. Apparemment, il n'a pas lu les discours détaillés du comte Rodrigo de Séville sur les cuirs raffinés et exotiques des bottes de l'Empereur, pas plus qu'il n'a la moindre considération pour le chef-d'œuvre de Bellini, *On the Luminescence of the Emperor's Feathered Hat*. Nous avons des écoles entières destinées à la rédaction de traités savants sur la beauté des atours de l'Empereur, et dans tous les grands journaux figure une rubrique consacrée à la mode impériale. [...] Dans son arrogance, Dawkins ignore toutes ces profondes réflexions philosophiques pour accuser crûment l'Empereur d'être nu. [...] Tant que Dawkins ne s'est pas formé dans les boutiques de Paris et de Milan, tant qu'il n'a pas appris à faire la différence entre une fraise bouillonnée et une culotte bouffante, nous devons tous faire mine de croire qu'il n'a pas médité des goûts de l'Empereur. Sa formation en biologie lui permet peut-être de reconnaître les organes génitaux qui pendillent quand il les voit, mais elle ne lui a pas appris à apprécier comme il convient les Étoffes imaginaires.

J'ajouterais que la plupart d'entre nous n'ont pas besoin de commencer par se plonger dans les livres de théologie

pastafarienne etc. pour ne pas croire aux fées, à l'astrologie et au Monstre en spaghettis volant.

La critique suivante est liée à celle-là, c'est la grande critique de l'« homme de paille ».

Vous attaquez toujours dans la religion ce qu'elle a de pire, et vous en ignorez le meilleur.

« Vous vous en prenez aux arnaqueurs comme Ted Haggard, Jerry Falwell et Pat Robertson, qui soulèvent les foules par des moyens grossiers, et pas aux théologiens de qualité comme Tillich ou Bonhoeffer qui enseignent la religion à laquelle je crois. »

Si seulement prédominait ce genre de religion subtile et nuancée, le monde s'en porterait sûrement mieux, et mon livre aurait été différent. La triste vérité, c'est que ce genre de religion digne et discrète est numériquement négligeable. Pour l'immense majorité des croyants autour du monde, la religion ressemble de trop près à ce que vous entendez des gens de l'acabit de Robertson, Falwell ou Haggard, Ousama Ben Laden ou l'ayatollah Khomeini. Ce ne sont pas des hommes de paille, ils ont tous trop d'influence et, dans le monde moderne, tout le monde doit compter avec eux.

Je suis athée, mais je refuse de souscrire à votre langage intolérant, outrancier, véhément et excessif.

En fait, si vous regardez le langage de cet ouvrage, il est plutôt moins outrancier ou excessif que ce que nous acceptons en général sans sourciller – en écoutant des commentateurs politiques, par exemple, ou des critiques de théâtre, d’art ou de livres. Mon langage ne paraît fort et excessif qu’en raison de cette convention bizarre et presque universellement admise (voyez la citation de Douglas Adams à la [page 29](#)), selon laquelle les croyances religieuses ont ce privilège unique d’être au-dessus et au-delà de toute critique.

En 1915, le député britannique Horatio Bottomley recommandait qu’après la guerre, « si vous deviez découvrir par hasard un jour au restaurant que vous étiez servi par un serveur allemand, lancez votre soupe à la tête de cet imbécile ; si vous vous trouvez assis à côté d’un employé allemand, versez l’encrier sur la tête de cet imbécile ». C’est cela qui est véhément et excessif (et à mon avis ridicule et inefficace, même en ce temps-là). Comparez cela avec la première phrase du chapitre 2, qui est le plus souvent citée comme « outrancière et véhémence ». Il ne m’appartient pas de dire si j’ai réussi, mais mon intention était plus proche de l’attaque cinglante, violente mais pleine d’humour, que de la polémique outrancière. Dans les conférences publiques, c’est le passage qui est sûr de s’attirer un rire de bon aloi, et c’est pour cela qu’avec mon épouse nous l’utilisons chaque fois pour chauffer la salle et briser la glace avec un auditoire nouveau. Je pourrais aller jusqu’à dire que si cet humour marche, c’est à mon avis à cause du décalage incongru entre un sujet qui

aurait pu être traité de façon véhémement et vulgaire, et le recours à un vocabulaire pseudo-savant ou de latin de cuisine (« filicide, mégalomane, pestilentiel »). J'ai pris là pour modèle un des auteurs les plus drôles du XX^e siècle, et personne ne pourrait qualifier Evelyn Waugh d'outrancier et véhément (j'ai même vendu la mèche en donnant son nom [page 38](#)).

Les critiques de livres ou de pièces de théâtre peuvent éreinter une œuvre en recourant à la dérision tout en étant applaudis pour le ton mordant et spirituel de leur exposé. Mais dans les critiques de la religion, même la *clarté* cesse d'être une vertu et fait l'effet d'une hostilité agressive. Un politicien peut attaquer un adversaire en termes cinglants en plein Parlement, et se voir applaudi pour sa pugnacité vigoureuse. Mais qu'une critique de la religion fondée sur un raisonnement sobre recoure à ce qui dans d'autres contextes est simplement considéré comme direct et franc, et la société polie fait la grimace et secoue la tête : même la société laïque polie, et en particulier cette partie de la société laïque qui adore annoncer : « Je suis athée, MAIS... »

Vous ne prêchez que pour l'élite. À quoi bon ?

« Convert's Corner » [Le coin des convertis] sur le site richard-dawkins.net fait mentir ce principe, mais même si je le prends au pied de la lettre, je peux donner des réponses valables. La première, c'est que les incroyants de l'élite sont bien plus nombreux que beaucoup ne le croient, en particulier en Amérique. Mais là encore, en Amérique, c'est en grande partie une élite qui se cache et qui a désespérément besoin de

se déclarer. À en juger par les remerciements que j'ai reçus dans toute l'Amérique du Nord lors de ma tournée de présentation du livre, on apprécie beaucoup les encouragements que donnent des personnes comme Sam Harris, Dan Dennett, Christopher Hitchens et moi.

Une raison plus subtile de prêcher pour l'élite est le besoin d'éveiller les consciences. Quand les féministes ont éveillé nos consciences sur les pronoms sexistes, elles prêchaient peut-être pour l'élite où l'on se préoccupait davantage des problèmes plus graves des droits de la femme et des maux de la discrimination dont elle était victime. Mais cette élite libérale et honnête avait quand même besoin que sa conscience soit éveillée sur le langage de tous les jours. Notre lucidité sur les questions politiques des droits et de la discrimination ne nous a pas empêchés de nous occuper des conventions linguistiques qui faisaient que la moitié de l'espèce humaine se sentait exclue.

D'autres conventions linguistiques ont besoin de subir le même traitement que les pronoms sexistes et elles concernent aussi l'élite des athées. Nous avons tous besoin que notre conscience soit éveillée. Les athées tout comme les théistes se plient inconsciemment à cette convention sociale qu'il faut être particulièrement poli et respectueux envers les convictions religieuses. Et je ne me laisserai jamais d'attirer l'attention sur le fait que la société accepte tacitement que l'on fasse porter aux petits enfants l'étiquette des opinions religieuses de leurs parents. Les athées ont besoin de prendre conscience de cette anomalie : l'opinion religieuse est le seul genre d'opinion

parentale qui – par un consensus quasi universel – peut être collée à l'enfant qui est, à la vérité, trop jeune pour savoir ce qu'il pense vraiment. Un enfant chrétien, ça n'existe pas, ce n'est qu'un enfant de parents chrétiens. Saisissez toutes les occasions d'enfoncer le clou.

Vous êtes exactement aussi fondamentaliste que ceux que vous critiquez.

Non, je vous en prie, c'est trop facile de confondre le passionné qui peut changer d'avis, et le fondamentaliste qui n'en changera jamais. Les chrétiens fondamentalistes sont passionnément contre l'évolution, et moi, je suis passionnément pour. Passion pour passion, nous sommes à égalité. Et pour certains, cela signifie que nous sommes tout aussi fondamentalistes les uns que les autres. Mais pour paraphraser un aphorisme dont je suis incapable de dire l'origine, quand deux points de vue opposés sont exprimés avec la même force, la vérité ne réside pas nécessairement à mi-chemin entre les deux. Il est possible qu'un des deux côtés ait tout simplement tort. Et cela justifie la passion de l'autre côté.

Les fondamentalistes savent à quoi ils croient, et que rien ne les fera changer d'avis. C'est bien ce que dit Kurt Wise dans le passage que je cite à la [page 296](#) : « [...] si toutes les preuves de l'univers réfutaient le créationnisme, je serais le premier à les admettre, mais je resterais quand même créationniste car c'est ce que semble indiquer la Parole de Dieu. Et je me dois

d'en rester là. » On n'insistera jamais trop sur la différence entre un engagement si passionné aux côtés des fundamentalistes bibliques, et le véritable engagement des scientifiques, tout aussi passionné, envers ce qui est démontré. Le fundamentaliste Kurt Wise proclame que rien de ce qui est démontré dans l'univers ne le ferait changer d'avis. Le vrai scientifique, si passionnément qu'il puisse « croire » à l'évolution, sait précisément ce qu'il faudrait pour lui faire changer d'avis : une preuve. Comme disait J.B.S. Haldane quand on lui demandait quelle preuve pourrait discréditer l'évolution, « des lapins fossiles dans le Précambrien ». Laissez-moi formuler ma propre version opposée au manifeste de Kurt Wise : « Si toutes les preuves de l'univers donnaient raison au créationnisme, je serais le premier à les admettre et je changerais aussitôt d'avis. Les choses étant cependant ce qu'elles sont, toutes les preuves dont on dispose (et elles sont innombrables) pèsent en faveur de l'évolution. C'est pour cette raison, et pour cette raison seulement, que je défends l'évolution avec autant de passion que ceux qui se battent contre elle. Ma passion est fondée sur des preuves. La leur, qui refuse d'admettre les preuves, est vraiment fondamentaliste. »

Je suis athée moi-même, mais la religion existe. Vous devez vous en accommoder.

« Vous voulez éliminer la religion ? Essayez toujours ! Vous pensez pouvoir éliminer la religion ? Sur quelle planète vivez-vous ? La religion est un état de fait. Acceptez-le ! »

Je pourrais supporter toutes ces bonnes paroles d'apaisement si elles étaient dites sur un ton qui s'approche du regret ou de l'inquiétude. Or le ton en est parfois complètement jubilatoire. Je ne pense pas que ce soit du masochisme. Plus probablement, on peut le mettre une fois de plus au compte de la « foi en la foi ». Ces gens ne sont peut-être pas croyants eux-mêmes, mais ils adorent l'idée que d'autres le sont. Cela m'amène à ma dernière catégorie d'opposants.

Je suis athée moi-même, mais les gens ont besoin de la religion.

« Par quoi allez-vous la remplacer ? Comment allez-vous consoler les affligés ? Comment allez-vous répondre à ce besoin ? »

Quelle condescendance ! « Vous et moi, évidemment, nous sommes bien trop intelligents et instruits pour avoir besoin de religion. Mais les gens ordinaires, le popolo, les prolos de George Orwell, les doux crétins delta et epsilon d'Aldous Huxley en ont besoin. » Cela me rappelle un jour où je faisais une présentation à une conférence sur ce que le grand public comprenait de la science, et j'ai fulminé brièvement contre le « nivellement par le bas ». Dans la session finale des questions et réponses, un auditeur s'est levé et a dit que le nivellement par le bas pourrait être nécessaire « pour amener les minorités et les femmes à la science ». À en juger par le ton de

sa voix, il se croyait vraiment libéral et progressiste. Je peux à peine imaginer ce qu'en ont pensé les femmes et les « minorités » de l'auditoire.

Pour en revenir au besoin de réconfort de l'humanité, il est bien sûr réel, mais n'est-ce pas un peu enfantin de croire que l'univers nous doit de plein droit du réconfort ? La remarque d'Isaac Asimov sur l'infantilisme de la pseudo-science s'applique aussi bien à la religion : « Examinez tous les points de la pseudo-science, et vous trouverez un doudou, un pouce à sucer, une jupe à laquelle s'accrocher. » De plus, il est étonnant de voir combien de personnes sont incapables de comprendre que « X est réconfortant » n'implique pas que « X est vrai ».

Une plainte qui y est liée concerne le besoin d'un « but » dans la vie. Pour citer un critique canadien :

L'athée a peut-être raison au sujet de Dieu. Qui sait ? Mais Dieu ou pas Dieu, il est clair que quelque chose dans l'âme humaine a besoin de croire que la vie a un but qui transcende son plan matériel. On pourrait penser qu'un empiriste qui se veut plus rationnel que vous, comme Dawkins, admettrait cet aspect immuable de la nature humaine. [...] Dawkins pense-t-il que le monde serait un lieu plus humain si nous nous tournions tous vers son livre plutôt que vers la Bible pour y trouver vérité et réconfort ?

En fait, oui, si vous dites « humain », oui je le pense, mais je dois répéter une fois de plus que la consolation qu'apporte une croyance ne lui donne pas plus de vérité. Bien sûr, je ne peux pas nier le besoin de réconfort émotionnel, et je ne peux affirmer que la vision du monde adoptée dans ce livre offre

plus qu'un réconfort modéré aux affligés, par exemple. Mais si le réconfort que semble apporter la religion est fondé sur le principe neurologiquement fort peu plausible que nous survivons à la mort de notre cerveau, est-ce que vous voulez vraiment le défendre ? De toute façon, je ne pense pas avoir jamais rencontré personne à un enterrement qui ne convienne que le contenu non religieux de la cérémonie (éloges funèbres, poèmes ou morceaux de musique favoris du défunt) est plus émouvant que les prières.

Après avoir lu *Pour en finir avec Dieu*, un médecin britannique, le D^r David Ashton, m'a écrit pour me parler de la mort inattendue, le jour de Noël 2006, de son fils chéri de dix-sept ans, Luke. Peu avant la mort de celui-ci, le père et le fils avaient parlé positivement de la fondation que je monte pour encourager la raison et la science. Aux obsèques de Luke sur l'île de Man, son père suggéra aux personnes présentes qui désiraient faire un geste à la mémoire de son fils de faire une donation à ma fondation comme Luke l'aurait souhaité. Les trente chèques qui sont arrivés se montaient à plus de deux mille livres, dont plus de six cents émanaient d'une collecte dans le pub du village. Le jeune homme était à l'évidence très aimé. Bien que je ne l'aie jamais rencontré, quand j'ai lu l'ordre de service pour la cérémonie des obsèques, je pleurais littéralement, et j'ai demandé l'autorisation de reproduire ce texte sur le site richarddawkins.net. Un joueur de cornemuse a joué en solo la lamentation de l'île de Man, *Ellen Vallin*. Deux amis ont lu des éloges funèbres. Le D^r Ashton a lu lui-même le beau poème de Dylan Thomas, *Fern Hill* (« Alors que j'étais jeune et insouciant sous les branches de pommes » – qui

évoque si douloureusement la jeunesse perdue). Puis, je reprends mon souffle pour l'écrire, il a lu les premières lignes de mon livre *Les Mystères de l'arc-en-ciel*, lignes que j'ai depuis longtemps réservées pour mon propre enterrement.

Nous mourrons un jour, et c'est là notre chance. La plupart des gens ne mourront jamais dans la mesure où ils ne naîtront jamais. Les êtres hypothétiques qui auraient pu tenir ma place dans le monde mais qui, dans la réalité, ne verront jamais le jour, excèdent les grains de sable de l'Arabie. Assurément, ces fantômes incluent des poètes qui surpassent Keats, des scientifiques qui surpassent Newton. Nous le savons parce que le nombre d'individus potentiels postulé par notre ADN excède infiniment le nombre des vivants. En dépit de ces probabilités époustouflantes, ce sont deux êtres banals, vous et moi, qui vivent ici...

Nous, le petit nombre des privilégiés, qui avons gagné contre toute attente à la loterie de la naissance, comment osons-nous nous plaindre de notre retour inévitable à cet état antérieur d'où l'immense majorité des êtres potentiels ne sont jamais sortis ?

À l'évidence, il y a des exceptions, mais je soupçonne que, pour beaucoup de gens, la principale raison pour laquelle ils s'accrochent à la religion n'est pas qu'elle console, mais qu'ils ont été abandonnés par notre système éducatif et qu'ils ne se rendent même pas compte qu'ils peuvent opter pour l'incroyance. C'est certainement vrai de la plupart de ceux qui se croient créationnistes. On ne leur a tout simplement pas appris correctement l'alternative stupéfiante de Darwin. C'est probablement aussi vrai du mythe dépréciatif que les gens « ont besoin » de religion. Lors d'une récente conférence en 2006, un anthropologue (et parfait spécimen de l'argument

« je ne suis pas athée, mais... ») a cité Golda Meir à qui l'on demandait si elle croyait en Dieu : « Je crois au peuple juif, et le peuple juif croit en Dieu. » Notre anthropologue y a substitué sa propre version : « Je crois dans les gens, et les gens croient en Dieu. » Pour ma part, je préfère dire que je crois dans les gens, et que quand on les incite comme il convient à réfléchir par eux-mêmes sur toutes les informations dont on dispose, il s'avère souvent qu'ils ne croient pas en Dieu et qu'ils mènent une vie pleinement satisfaisante – en fait, une vie *libérée*.

[1] Cette postface correspond à l'avant-propos de l'édition de poche britannique. (N.d.E.)

Ouvrages cités ou recommandés

Adams, D. (2003), *The Salmon of Doubt*, Londres, Pan.

Alexander, R.D. et Tinkle, D.W., éd. (1981), *Natural Selection and Social Behavior*, New York, Chiron Press.

Anonyme (1985), *Life – How Did It Get Here ? By Evolution or by Creation ?*, New York, Watch Tower Bible and Tract Society.

Ashton, J.F., éd. (1999), *In Six Days : Why 50 Scientists Choose to Believe in Creation*, Sydney, New Holland.

Atkins, P.W. (1992), *Creation Revisited*, Oxford, W.H. Freeman (trad. fr. : *Comment créer le monde*, Paris, Le Seuil, 1993).

Atran, S. (2002), *In Gods We Trust*, Oxford, Oxford University Press.

Attenborough, D. (1960), *Quest in Paradise*, Londres, Lutterworth.

Aunger, R. (2002), *The Electric Meme : A New Theory of How We Think*, New York, Free Press.

Baggini, J. (2003), *Atheism : A Very Short Introduction*, Oxford, Oxford University Press.

Barber, N. (1988), *Lords of the Golden Horn*, Londres, Arrow.

Barker, D. (1992), *Losing Faith in Faith*, Madison, WI, Freedom From Religion Foundation.

Barker, E. (1984), *The Making of a Moonie : Brainwashing or Choice ?*, Oxford, Blackwell.

Barrow, J.D. et Tipler, F.J. (1988), *The Anthropic Cosmological Principle*, New York, Oxford University Press (enregistrement sonore en français : *Le Principe de l'anthropie*, Monchicourt, M.-O., Barrow J.D. et Tipler F.J., Paris, Radio-France, 1983).

Baynes, N.H., éd. (1942), *The Speeches of Adolf Hitler*, vol. 1, Oxford, Oxford University Press.

Behe, M.J. (1996), *Darwin's Black Box*, New York, Simon et Schuster.

Beit-Hallahmi, B. et Argyle, M. (1997), *The Psychology of Religious Behaviour, Belief and Experience*, Londres, Routledge.

Berlinerblau, J. (2005), *The Secular Bible : Why Nonbelievers Must Take Religion Seriously*, Cambridge, Cambridge University Press.

Blackmore, S. (1999), *The Meme Machine*, Oxford, Oxford University Press (trad. fr. : *La Théorie des mèmes : pourquoi nous nous imitons les uns les autres*, Paris, M. Milo, 2006).

Blaker, K., éd. (2003), *The Fundamentals of Extremism : The Christian Right in America*, Plymouth, MI, New Boston.

Bouquet, A.C. (1956), *Comparative Religion*, Harmondsworth, Penguin.

Boyd, R. et Richerson, P.J. (1985), *Culture and the Evolutionary Process*, Chicago, University of Chicago Press.

Boyer, P. (2001), *Religion Explained*, Londres, Heinemann (trad. fr. : *Et l'homme créa les dieux : comment expliquer la religion*, Paris, Robert Laffont, 2001).

Brodie, R. (1996), *Virus of the Mind : The New Science of the Meme*, Seattle, Integral Press.

Buckman, R. (2000), *Can We Be Good without God ?*, Toronto, Viking.

Bullock, A. (1991), *Hitler and Stalin*, Londres, HarperCollins (trad. fr. : *Hitler et Staline : vies parallèles*, Paris, Albin Michel/ Robert Laffont, 1994).

Bullock, A. (2005), *Hitler : A Study in Tyranny*, Londres, Penguin (trad. fr. : *Hitler ou les Mécanismes de la tyrannie*, Paris, Hachette, 1980).

Buss, D.M., éd. (2005), *The Handbook of Evolutionary Psychology*, Hoboken, NJ, Wiley.

Cairns-Smith, A.G. (1985), *Seven Clues to the Origin of Life*, Cambridge, Cambridge University Press (trad. fr. : *L'Énigme de la vie : une enquête scientifique*, Paris, Odile Jacob, 1990).

Comins, N.F. (1993), *What if the Moon Didn't Exist ?*, New York, HarperCollins.

Coulter, A. (2006), *Godless : The Church of Liberalism*, New York, Crown Forum.

Darwin, C. (1859), *On the Origin of Species by Means of Natural Selection*, Londres, John Murray (trad. fr. : *L'Origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la lutte*

pour l'existence dans la nature, Paris, François Maspero, 1980).

Dawkins, M. Stamp (1980), *Animal Suffering*, Londres, Chapman et Hall (trad. fr. : *La Souffrance animale ou l'Étude objective du bien-être animal*, Maison-Alfort, « Point vétérinaire », 1983).

Dawkins, R. (1976), *The Selfish Gene*, Oxford, Oxford University Press (trad. fr. : *Le Gène égoïste*, Paris, Mengès, 1978).

Dawkins, R. (1982), *The Extended Phenotype*, Oxford, W.H. Freeman.

Dawkins, R. (1986), *The Blind Watchmaker*, Harlow, Longman (trad. fr. : *L'Horloger aveugle*, Paris, Robert Laffont, 1989).

Dawkins, R. (1995), *River Out of Eden*, Londres, Weidenfeld et Nicolson (trad. fr. : *Le Fleuve de la vie*, Paris, Hachette, 1997).

Dawkins, R. (1996), *Climbing Mount Improbable*, New York, Norton.

Dawkins, R. (1998), *Unweaving the Rainbow*, Londres, Penguin (trad. fr. : *Les Mystères de l'arc-en-ciel*, Paris, Bayard, 2000).

Dawkins, R. (2003), *A Devil's Chaplain : Selected Essays*, Londres, Weidenfeld et Nicolson.

Dennett, D. (1995), *Darwin's Dangerous Idea*, New York, Simon et Schuster (trad. fr. : *Darwin est-il dangereux ?*, Paris,

Odile Jacob, 2000).

Dennett, D.C. (1987), *The Intentional Stance*, Cambridge, MA, MIT Press (trad. fr. : *La Stratégie de l'interprète : le sens commun et l'univers quotidien*, Paris, Gallimard, 1990).

Dennett, D.C. (2003), *Freedom Evolves*, Londres, Viking (trad. fr. : *Théorie évolutionniste de la liberté*, Paris, Odile Jacob, 2004).

Dennett, D.C. (2006), *Breaking the Spell : Religion as a Natural Phenomenon*, Londres, Viking.

Deutsch, D. (1997), *The Fabric of Reality*, Londres, Allen Lane (trad. fr. : *L'Étoffe de la réalité*, Paris, Cassini, 2003).

Distin, K. (2005), *The Selfish Meme : A Critical Reassessment*, Cambridge, Cambridge University Press.

Dostoïevski, F. (1947), *Les Frères Karamazov*, Paris, Bordas.

Ehrman, B.D. (2003a), *Lost Christianities : The Battles for Scripture and the Faiths We Never Knew*, Oxford, Oxford University Press.

Ehrman, B.D. (2003b), *Lost Scriptures : Books that Did Not Make It into the New Testament*, Oxford, Oxford University Press.

Ehrman, B.D. (2006), *Whose Word Is It ?*, Londres, Continuum.

Fisher, H. (2004), *Why We Love : The Nature and Chemistry of Romantic Love*, New York, Holt (trad. fr. : *Pourquoi nous aimons*, Paris, Robert Laffont, 2006).

Forrest, B. et Gross, P.R. (2004), *Creationism's Trojan Horse : The Wedge of Intelligent Design*, Oxford, Oxford University Press.

Frazer, J.G. (1994), *The Golden Bough*, Londres, Chancellor Press (trad. fr. : *Le Cycle du rameau d'or*, Paris, Librairie orientaliste Paul Genthner, 1930).

Freeman, C. (2002), *The Closing of the Western Mind*, Londres, Heinemann.

Galouye, D.F. (1964), *Counterfeit World*, Londres, Gollancz.

Glover, J. (2006), *Choosing Children*, Oxford, Oxford University Press.

Goodenough, U. (1998), *The Sacred Depths of Nature*, New York, Oxford University Press.

Goodwin, J. (1994), *Price of Honour : Muslim Women Lift the Veil of Silence on the Islamic World*, Londres, Little, Brown.

Gould, S.J. (1999), *Rocks of Ages : Science and Religion in the Fullness of Life*, New York, Ballantine (trad. fr. : *Et Dieu dit : « Que Darwin soit » : science et religion, enfin la paix ?*, Paris, Le Seuil, 2000).

Grafen, A. et Ridley, M., éd. (2006), *Richard Dawkins : How a Scientist Changed the Way We Think*, Oxford, Oxford University Press.

Grand, S. (2000), *Creation : Life and How to Make It*, Londres, Weidenfeld et Nicolson.

Grayling, A.C. (2003), *What Is Good ? The Search for the Best Way to Live*, Londres, Weidenfeld et Nicolson.

Gregory, R.L. (1997), *Eye and Brain*, Princeton, Princeton University Press.

Halbental, M. et Margalit, A. (1992), *Idolatry*, Cambridge, MA, Harvard University Press.

Harris, S. (2004), *The End of Faith : Religion, Terror and the Future of Reason*, New York, Norton.

Harris, S. (2006), *Letter to a Christian Nation*, New York, Knopf.

Haught, J.A. (1996), *2000 Years of Disbelief : Famous People with the Courage to Doubt*, Buffalo, NY, Prometheus.

Hauser, M. (2006), *Moral Minds : How Nature Designed our Universal Sense of Right and Wrong*, New York, Ecco.

Hawking, S. (1988), *A Brief History of Time*, Londres, Bantam (trad. fr. : *Une brève histoire du temps*, Paris, Le livre du mois, 1989).

Henderson, B. (2006), *The Gospel of the Flying Spaghetti Monster*, New York, Villard.

Hinde, R.A. (1999), *Why Gods Persist : A Scientific Approach to Religion*, Londres, Routledge.

Hinde, R.A. (2002), *Why Good Is Good : The Sources of Morality*, Londres, Routledge.

Hitchens, C. (1995), *The Missionary Position : Mother Teresa in Theory and Practice*, Londres, Verso (trad. fr. : *Le Mythe de mère Térésa ou Comment devenir une sainte de*

son vivant grâce à un excellent plan média, Paris, Dagomo, 1996).

Hitchens, C. (2005), *Thomas Jefferson : Author of America*, New York, HarperCollins.

Hodges, A. (1983), *Alan Turing : The Enigma*, New York, Simon et Schuster (trad. fr. : *Alan Turing ou l'énigme de l'intelligence*, Paris, Payot, 1988).

Holloway, R. (1999), *Godless Morality : Keeping Religion out of Ethics*, Édimbourg, Canongate.

Holloway, R. (2001), *Doubts and Loves : What is Left of Christianity*, Édimbourg, Canongate.

Humphrey, N. (2002), *The Mind Made Flesh : Frontiers of Psychology and Evolution*, Oxford, Oxford University Press.

Huxley, A. (2003), *The Perennial Philosophy*, New York, Harper (trad. fr. : *La Philosophie éternelle : « Philosophia perennis »*, Paris, Seuil, 1977).

Huxley, A. (2004), *Point Counter Point*, Londres, Vintage.

Huxley, T.H. (1871), *Lay Sermons, Addresses and Reviews*, New York, Appleton (trad. fr. : *Les Sciences naturelles et les problèmes qu'elles font surgir*, Paris, Baillière, 1877).

Huxley, T.H. (1931), *Lectures and Essays*, Londres, Watts.

Jacoby, S. (2004), *Freethinkers : A History of American Secularism*, New York, Holt.

Jammer, M. (2002), *Einstein and Religion*, Princeton, Princeton University Press.

Jaynes, J. (1976), *The Origin of Consciousness in the Breakdown of the Bicameral Mind*, Boston, Houghton Mifflin (trad. fr. : *La Naissance de la conscience dans l'effondrement de l'esprit*, Paris, PUF, 1994).

Juergensmeyer, M. (2000), *Terror in the Mind of God : The Global Rise of Religious Violence*, Berkeley, University of California Press (trad. fr. : *Au nom de Dieu, ils tuent ! : chrétiens, juifs ou musulmans, ils revendiquent la violence*, Paris, Autrement, 2003).

Kennedy, L. (1999), *All in the Mind : A Farewell to God*, Londres, Hodder et Stoughton.

Kertzer, D.I. (1998), *The Kidnapping of Edgardo Mortara*, New York, Vintage (trad. fr. : *Pie IX et l'enfant juif : l'enlèvement d'Edgardo Mortara*, Paris, Perrin, 2001).

Kilduff, M. et Javers, R. (1978), *The Suicide Cult*, New York, Bantam (trad. fr. : *L'Enfer de Guyana : révélations inédites sur la secte du Temple du peuple par des journalistes et des rescapés du massacre*, Paris, Hachette, 1978).

Kurtz, P., éd. (2003), *Science and Religion : Are They Compatible ?*, Amherst, NY, Prometheus.

Kurtz, P. (2004), *Affirmations : Joyful and Creative Exuberance*, Amherst, NY, Prometheus.

Kurtz, P. et Madigan, T.J., édés (1994), *Challenges to the Enlightenment : In Defense of Reason and Science*, Amherst, NY, Prometheus.

Lane, B. (1996), *Killer Cults*, Londres, Headline.

Lane Fox, R. (1992), *The Unauthorized Version*, Londres, Penguin.

Levitt, N. (1999), *Prometheus Bedeviled*, New Brunswick, NJ, Rutgers University Press.

Loftus, E. et Ketcham, K. (1994), *The Myth of Repressed Memory : False Memories and Allegations of Sexual Abuse*, New York, St Martin's (trad. fr. : *Le Syndrome des faux souvenirs et le mythe des souvenirs oubliés*, Paris, Exergue, 2001).

McGrath, A. (2004), *Dawkins' God : Genes, Memes and the Meaning of Life*, Oxford, Blackwell.

Mackie, J.L. (1985), *The Miracle of Theism*, Oxford, Clarendon Press.

Medawar, P.B. (1982), *Pluto's Republic*, Oxford, Oxford University Press.

Medawar, P.B. et Medawar, J.S. (1977), *The Life Science : Current Ideas of Biology*, Londres, Wildwood House.

Miller, Kenneth (1999), *Finding Darwin's God*, New York, HarperCollins.

Mills, D. (2006), *Atheist Universe : The Thinking Person's Answer to Christian Fundamentalism*, Berkeley, Ulysses Books.

Mitford, N. et Waugh, E. (2001), *The Letters of Nancy Mitford and Evelyn Waugh*, New York, Houghton Mifflin.

Mooney, C. (2005), *The Republican War on Science*, Cambridge, MA, Basic Books.

Perica, V. (2002), *Balkan Idols : Religion and Nationalism in Yugoslav States*, New York, Oxford University Press.

Phillips, K. (2006), *American Theocracy*, New York, Viking.

Pinker, S. (1997), *How the Mind Works*, Londres, Allen Lane (trad. fr. : *Comment fonctionne l'esprit*, Paris, Odile Jacob, 2000).

Pinker, S. (2002), *The Blank Slate : The Modern Denial of Human Nature*, Londres, Allen Lane (trad. fr. *Comprendre la nature humaine*, Paris, Odile Jacob, 2005).

Plimer, I. (1994), *Telling Lies for God – Reason vs Creationism*, Milsons Point, NSW, Random House.

Polkinghorne, J. (1994), *Science and Christian Belief : Theological Reflections of a Bottom-Up Thinker*, Londres, SPCK.

Rees, M. (1999), *Just Six Numbers*, Londres, Weidenfeld et Nicolson.

Rees, M. (2001), *Our Cosmic Habitat*, Londres, Weidenfeld et Nicolson.

Reeves, T.C. (1996), *The Empty Church : The Suicide of Liberal Christianity*, New York, Simon et Schuster.

Richerson, P.J. et Boyd, R. (2005), *Not by Genes Alone : How Culture Transformed Human Evolution*, Chicago, University of Chicago Press.

Ridley, Mark (2000), *Mendel's Demon : Gene Justice and the Complexity of Life*, Londres, Weidenfeld et Nicolson

Ridley, Matt (1997), *The Origins of Virtue*, Londres, Penguin.

Ronson, J. (2005), *The Men Who Stare at Goats*, New York, Simon et Schuster.

Ruse, M. (1982), *Darwinism Defended – A Guide to the Evolution Controversies*, Reading, MA, Addison-Wesley.

Russell, B. (1957), *Why I Am Not a Christian*, Londres, Routledge (trad. fr. : *Le Mariage et la Morale* suivi de *Pourquoi je ne suis pas chrétien*, Paris, 10-18,1997).

Russell, B. (1993), *The Quotable Bertrand Russell*, Amherst, NY, Prometheus.

Russell, B. (1997a), *The Collected Papers of Bertrand Russell*, vol. 2 : *Last Philosophical Testament, 1943-1968*, Londres, Routledge.

Russell, B. (1997b), *Collected Papers*, vol. 11, éd. J.C. Slater et P. Köllner, Londres, Routledge.

Russell, B. (1997c), *Religion and Science*, Oxford, Oxford University Press.

Ruthven, M. (1989), *The Divine Supermarket : Travels in Search of the Soul of America*, Londres, Chatto et Windus.

Sagan, C. (1995), *Pale Blue Dot*, Londres, Headline.

Sagan, C. (1996), *The Demon-Haunted World : Science as a Candle in the Dark*, Londres, Headline.

Scott, E.C. (2004), *Evolution vs Creationism : An Introduction*, Westport, CT, Greenwood.

Shennan, S. (2002), *Genes, Memes and Human History*, Londres, Thames et Hudson.

Shermer, M. (1997), *Why People Believe Weird Things : Pseudoscience, Superstition and Other Confusions of Our Time*, New York, W.H. Freeman.

Shermer, M. (1999), *How We Believe : The Search for God in an Age of Science*, New York, W.H. Freeman.

Shermer, M. (2004), *The Science of Good and Evil : Why People Cheat, Gossip, Care, Share, and Follow the Golden Rule*, New York, Holt.

Shermer, M. (2005), *Science Friction : Where the Known Meets the Unknown*, New York, Holt.

Shermer, M. (2006), *The Soul of Science*, Los Angeles, Skeptics Society.

Silver, L.M. (2006), *Challenging Nature : The Clash of Science and Spirituality at the New Frontiers of Life*, New York, Harper-Collins.

Singer, P. (1990), *Animal Liberation*, Londres, Jonathan Cape (trad. fr. : *La Libération animale*, Paris, Bernard Grasset, 1993).

Singer, P. (1994), *Ethics*, Oxford, Oxford University Press.

Smith, K. (1995), *Ken's Guide to the Bible*, New York, Blast Books.

Smolin, L. (1997), *The Life of the Cosmos*, Londres, Weidenfeld et Nicolson.

Smythies, J. (2006), *Bitter Fruit*, Charleston, SC, Booksurge.

Spong, J.S. (2005), *The Sins of Scripture*, San Francisco, Harper.

Stannard, R. (1993), *Doing Away with God ? Creation and the Big Bang*, Londres, Pickering.

Steer, R. (2003), *Letter to an Influential Atheist*, Carlisle, Authentic Lifestyle Press.

Stenger, V.J. (2003), *Has Science Found God ? The Latest Results in the Search for Purpose in the Universe*, New York, Prometheus.

Susskind, L. (2006), *Le Paysage cosmique : Notre univers en cacherait-il des millions d'autres*, Paris, Robert Laffont, 2007.

Swinburne, R. (1996), *Is There a God ?*, Oxford, Oxford University Press.

Swinburne, R. (2004), *The Existence of God*, Oxford, Oxford University Press.

Taverne, R. (2005), *The March of Unreason : Science, Democracy and the New Fundamentalism*, Oxford, Oxford University Press.

Tiger, L. (1979), *Optimism : The Biology of Hope*, New York, Simon et Schuster.

Toland, J. (1991), *Adolf Hitler : The Definitive Biography*, New York, Anchor (trad. fr. : *Adolf Hitler*, Paris, Pygmalion, 1978).

Trivers, R.L. (1985), *Social Evolution*, Menlo Park, CA, Benjamin/Cummings.

Unwin, S. (2003), *The Probability of God : A Simple Calculation that Proves the Ultimate Truth*, New York, Crown Forum.

Vermes, G. (2000), *The Changing Faces of Jesus*, Londres, Allen Lane (trad. fr. : *Enquête sur l'identité de Jésus*, Paris, Bayard Presse, 2003).

Ward, K. (1996), *God, Chance and Necessity*, Oxford, Oneworld.

Warraq, I. (1995), *Why I Am Not a Muslim*, New York, Prometheus.

Weinberg, S. (1993), *Dreams of a Final Theory*, Londres, Vintage (trad. fr. : *Le Rêve d'une théorie ultime*, Paris, Odile Jacob, 1997).

Wells, G.A. (1986), *Did Jesus Exist ?*, Londres, Pemberton.

When, F. (2004), *How Mumbo-Jumbo Conquered the World : A Short History of Modern Delusions*, Londres, Fourth Estate.

Williams, W., éd. (1998), *The Values of Science : Oxford Amnesty Lectures 1997*, Boulder, CO, Westview.

Wilson, A.N. (1993), *Jesus*, Londres, Flamingo.

Wilson, A.N. (1999), *God's Funeral*, Londres, John Murray.

Wilson, D.S. (2002), *Darwin 's Cathedral : Evolution, Religion and the Nature of Society*, Chicago, University of Chicago Press.

Wilson, E.O. (1984), *Biophilia*, Cambridge, MA, Harvard University Press.

Winston, R. (2005), *The Story of God*, Londres, Transworld/BBC.

Wolpert, L. (1992), *The Unnatural Nature of Science*, Londres, Faber et Faber.

Wolpert, L. (2006), *Six Impossible Things Before Breakfast : The Evolutionary Origins of Belief*, Londres, Faber et Faber.

Young, M. et Edis, T., éd. (2006), *Why Intelligent Design Fails : A Scientific Critique of the New Creationism*, New Brunswick, Rutgers University Press.